LE FLAMBEAU



REVUE BELGE
DES
QUESTIONS POLITIQUES ET LITTÉRAIRES

Directeurs : Henri GRÉGOIRE et Oscar GROJEAN

4e ANNÉE

TOME DEUXIÈME

Mai-Août 1921

1921

BRUXELLES
Maurice LAMERTIN, Éditeur-Libraire
58-62, Rue Coudenberg

PARIS
BERGER-LEVRAULT, Éditeur
5, Rue des Beaux-Arts (VIe)

TABLE DES MATIÈRES

4e Année. — No 5. — 31 mai 1921.

4e Année. — No 6. — 30 juin 1921.

4e Année — No 7. — 31 juillet 1921.

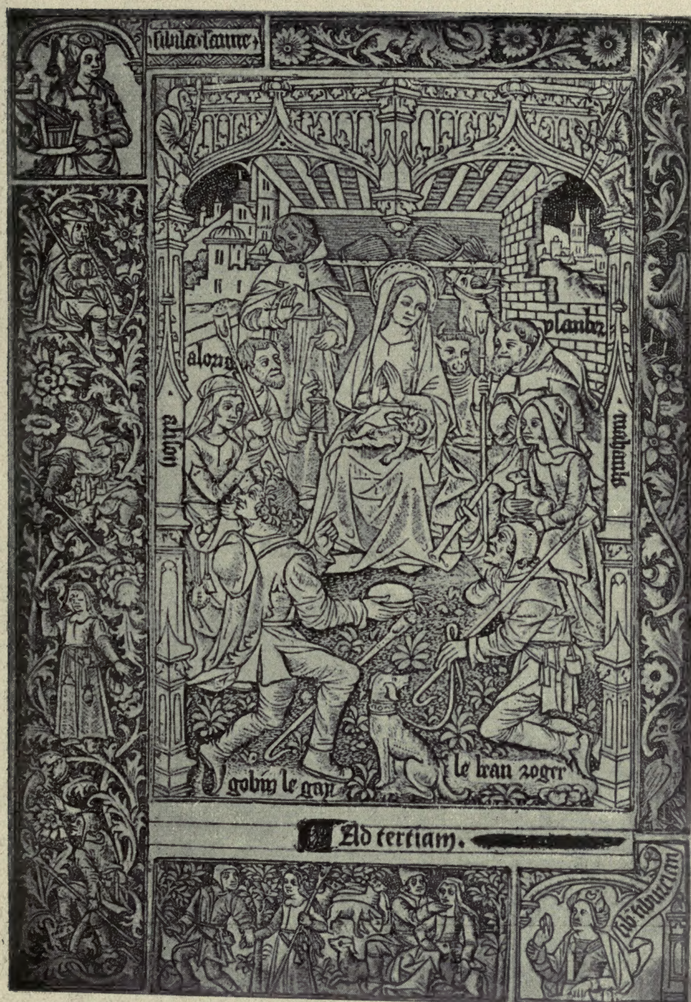
4e Année. — No 8. — 31 août 1921.

TABLE DES AUTEURS

Bulletin bibliographique

Erratum. — Voir pages 448 et 599.

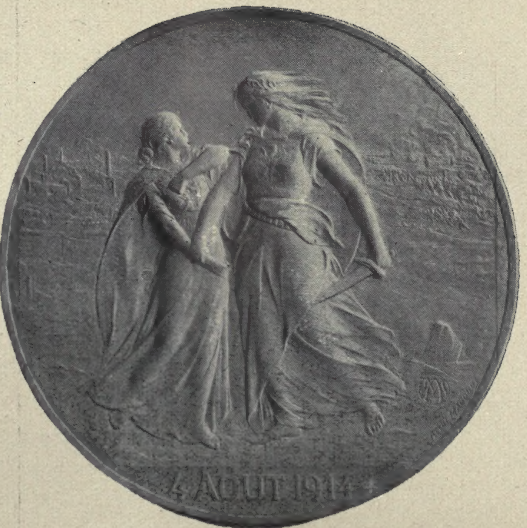
frontispice



L'ADORATION DES BERGERS.

Frontispice des « Sarum Horæ », d'après Pollard, « English Miracle Plays » (1904).





A. MAUQUOY : *La Prusse garantit la neutralité belge (1839); l'Allemagne viole le territoire de la Belgique (1914).*

Cette médaille est la première d'une série éditée par les " Amis de la Médaille d'Art ", qui a pour but de commémorer la participation de la Belgique à la Guerre de 1914.

Les Réparations

Le *Flambeau,* fidèle à sa coutume de donner à ses lecteurs, sur les grandes questions du jour, l'avis des spécialistes les plus éminents, a obtenu d'une personnalité particulièrement autorisée l'exposé suivant du Problème des Réparations. La magistrale lucidité de cet article sera jugée digne de la réputation de son auteur.

Réparations ! Depuis quelque temps, ce mot a fait couler beaucoup d'encre et a donné lieu à beaucoup de polémiques passionnées.

Il est certain que pour les non-initiés les discussions au sujet de la Commission des Réparations, des Accords de Boulogne, de Paris et de Londres, des annuités fixes ou mobiles, et des milliards de mark-or avec lesquels on jongle, doivent paraître terriblement obscures.

Puisqu'aussi bien, de par la soumission de l'Allemagne, les réparations dues par celle-ci ont toute chance de devenir réalité prochaine, nous tâcherons d'exposer objectivement et en ne nous occupant que des réparations proprement dites, comment le problème se posait et comment il a été résolu à Londres.

Nous nous en excusons à l'avance, mais pour traiter ce sujet d'affaires c'est le langage sec et peu séduisant des gens d'affaires que nous devrons employer.

***

Pour être compris, il est nécessaire de faire un peu d'histoire rétrospective : le Traité de Versailles, rendait l'Allemagne responsable de toutes les pertes et de tous les dommages subis par les Gouvernements alliés et asso-

ciés et leurs nationaux en conséquence de la guerre. Cependant, les Gouvernements alliés et associés, reconnaissant que les ressources de l'Allemagne n'étaient pas suffisantes pour assurer complète réparation de ces pertes et dommages, avaient limité l'obligation de réparer aux dommages directs subis par les personnes et les biens, en excluant les dépenses de guerre proprement dites.

Une commission interalliée, la Commission des Réparations, avait comme charge de fixer pour le 1er mai 1921[1], au plus tard, le montant de ces dommages et d'établir un état de paiements en prévoyant les époques et les modalités de l'acquittement par le Reich de l'intégralité de sa dette, dans une période de trente ans à dater du 1er mai 1921.

La Commission des Réparations était chargée également d'assurer l'exécution de la restitution des biens enlevés, de certaines livraisons en nature imposées à l'Allemagne : charbons, bateaux, matières colorantes, etc. La besogne énorme qui lui incombait de ce chef, n'a peut-être pas été suffisamment appréciée.

La Commission des Réparations n'avait aucun droit de réduire la dette de l'Allemagne ; elle avait, dans certaines limites, le droit de reporter certains paiements ou de modifier certains taux d'intérêts, en tenant compte des capacités de paiement.

La répartition entre Alliés des sommes fournies par l'Allemagne reste une affaire à régler entre Gouvernements.

* * *

Diverses conférences interalliées — conférences qui ont conservé le titre de « Conseil Suprême », appliqué aux réunions des chefs des Gouvernements pendant la Conférence de la Paix, — se sont tenues depuis la signature du Traité de Versailles.

L'inexécution par l'Allemagne de ses engagements

relatifs au désarmement et au jugement des criminels de guerre, fut la cause principale de ces réunions. Tout naturellement, la question si grave des réparations fut soulevée dans ces conversations des hommes d'Etat responsables.

Dès le mois de juin 1920, des experts français, anglais et belges, réunis à Londres, établirent un plan de réparations qui fut soumis quelques jours après au Conseil Suprême tenu à Boulogne. Ce plan fut alors examiné et accepté en principe, bien qu'il n'y ait jamais eu, à proprement parler, d'Accord de Boulogne. Il comprenait le paiement par le Reich de 42 annuités commençant par 3 milliards de mark-or par an et montant par paliers à 7 milliards de mark-or.

Il prévoyait l'émission d'emprunts par l'Allemagne, et certaines garanties comprenant le produit des douanes ou d'autres ressources fiscales allemandes.

Quelque temps après (juillet 1920), eut lieu la Conférence de Spa, où l'on s'occupa principalement du désarmement de l'Allemagne.

Au point de vue des réparations, seules les questions de livraison de charbons furent réglées avec les représentants allemands.

Par contre, entre Alliés, la question fort importante de la répartition des réparations allemandes fut définitivement réglée. C'est alors que la part de la Belgique fut fixée à 8 p. c., la France recevant 52 p. c., l'Angleterre 22 p. c. et l'Italie 10 p. c., le solde étant réservé aux autres Alliés ayant souffert de la guerre.

* * *

Cependant, le temps passait.

L'Allemagne — est-il besoin de le rappeler? — ne montrait pas plus de bonne volonté pour la question des réparations que pour celle du désarmement.

La Conférence de Paris fut convoquée en janvier dernier, en vue de permettre un règlement pratique adapté automatiquement aux capacités du Reich. Le Conseil Suprême établit d'accord avec ses experts, un plan de réparations dit : « Accord de Paris ».

Cet Accord de Paris, qui a servi de base au dernier plan financier signifié à Londres et accepté depuis par le nouveau Gouvernement du Dr Wirth, peut se résumer comme suit : Paiement par l'Allemagne de 42 annuités. Chaque annuité se composait d'une partie fixe et d'une partie variable.

Les annuités fixes s'élevaient, pendant les deux premières années à 2 milliards de mark-or ; pendant les trois années suivantes à 3 milliards de mark-or ; pendant les trois années suivantes à 4 milliards de mark-or ; pendant les trois années suivantes à 5 milliards de mark-or ; pendant les trente et une dernières années à 6 milliards de mark-or.

Les annuités variables devaient chaque année être égales à 12 p. c. de la valeur des exportations allemandes.

Il est nécessaire de bien noter qu'il s'agit de la valeur des exportations allemandes servant uniquement comme moyen de mesure de cette annuité mobile, et qu'il n'a jamais été question d'imposer à l'Allemagne une taxe d'exportation de 12 p. c. sur toutes les marchandises vendues par elle à l'étranger.

Peut-être est-il intéressant de donner ici quelques indications permettant de se rendre compte de ce que les chiffres fixés à Paris pouvaient représenter :

Et d'abord qu'est-ce qu'un mark-or et pourquoi l'emploi de ce terme qui ne correspond à rien d'usuel ?

Le Traité de Paix a décidé que l'indemnité allemande serait fixée en or. Le bouleversement des changes, provenant de la guerre, tant ceux des Alliés vainqueurs que des pays vaincus, rendait nécessaire l'emploi de cet étalon monétaire pour fixer le montant des dommages.

L'étalon d'or n'est plus en usage que théoriquement dans les pays alliés. Seuls les Etats-Unis l'ont réellement conservé.

Pour savoir ce que vaut le mark-or par rapport au franc belge, nous devons donc passer par l'intermédiaire du dollar américain qui lui, continue à représenter un poids déterminé d'or.

Le dollar américain vaut en chiffres ronds, 4.20 mark-or. C'est-à-dire qu'au change de 12 fr. 60 belges pour un dollar, le mark-or vaut 3 francs.

Dans pas mal d'articles relatifs aux réparations on lit que le mark-or vaut 1 fr. 25 ou la parité d'avant-guerre (exactement 1 fr. 235).

Ce serait exact si le franc était resté au pair de l'or; ce n'est pas le cas, hélas, puisque la perte de notre franc par rapport à l'or est mesurée précisément par la différence entre le cours actuel du dollar et sa valeur en francs à la parité, soit 5 fr. 18.

Que représentaient les exportations allemandes avant-guerre?

En chiffres ronds 10 milliards de mark.

Il est à remarquer que c'étaient à ce moment des mark-or, puisque le change allemand — comme le nôtre — était avant la guerre, très sensiblement à la parité de l'or. Ajoutons que si l'Allemagne exportait maintenant la même quantité des mêmes marchandises qu'elle exportait avant-guerre, la valeur de ces exportations ne serait plus 10 milliards de mark-or.

Chacun sait, en effet, que même dans un pays à étalon d'or tel que les Etats-Unis, les marchandises ont augmenté fortement, — moins que dans les pays à change déprécié, mais d'une façon sensible tout de même.

Aux Etats-Unis, cette augmentation est actuellement d'environ 70 p. c.

Conclusion : la même quantité de marchandises qu'en

1915 exportées d'Allemagne en 1922, vaudrait 17 milliards de mark-or.

Ces remarques étaient, croyons-nous, nécessaires pour essayer de faire comprendre le mécanisme du plan des réparations aux non-initiés.

* * *

Au moment où les Alliés établissaient le plan dit « Accord de Paris », la Commission des Réparations n'avait pas achevé sa tâche d'évaluation des dommages. Aussi, l'Accord de Paris en établissant les annuités fixes et variables ne fixait pas de minimum ni de maximum à payer par les Allemands; c'était en quelque sorte un concordat que le créancier offrait au débiteur.

L'impression très nette des auteurs du plan de Paris était que, même avec des hypothèses favorables faites sur la renaissance économique de l'Allemagne, le total qu'elle aurait à payer en 42 ans serait inférieur au chiffre des dommages présumé. On estimait que la valeur actuelle des annuités de l'Accord de Paris pouvait atteindre 125 milliards de mark-or.

Les représentants du Gouvernement allemand furent convoqués à Londres au commencement de mars dernier, pour faire leurs observations sur le plan financier de l'Accord de Paris. On eût admis des discussions sur les modalités de paiement et même probablement sur les chiffres, si les bases de cet accord avaient été respectées.

Une déception de plus attendait les Alliés: le Docteur Simons, dans une offre remplie de réticences, prenait pour point de départ le chiffre des annuités fixes de l'Accord de Paris et les escomptait à 8 p. c. (l'escompte eût donné 53 milliards). Le Docteur Simons réduisait d'abord ce chiffre à 50 milliards; il déduisait ensuite 20 milliards soi-disant payés aux Alliés depuis l'armistice; restait 30 milliards.

Pour s'acquitter de ce solde, il proposait l'émission d'un emprunt international auquel les Alliés auraient généreusement donné la franchise d'impôts. Le solde eût été payé plus tard, avec les intérêts de 5 p. c. seulement.

Quant aux annuités variables, il n'en était même pas question.

Les réticences n'étaient pas négligeables, puisqu'elles comprenaient pour l'Allemagne le droit de garder la Haute-Silésie (le plébiscite n'avait pas encore eu lieu), des traités de commerce lui accordant le traitement de la nation la plus favorisée, la suppression de toutes les livraisons de charbons, matières colorantes, etc., prévues au Traité.

Pour les experts qui entendaient le Dr Simons lire son mémoire, l'histoire de la *Peau de chagrin* de Balzac, se présentait tout naturellement à l'esprit.

A chaque page, les offres déjà insuffisantes du début diminuaient, diminuaient au point que lorsque la séance fut levée, l'un des ministres alliés put dire : « Il était « temps que M. Simons s'arrêtât, sans quoi, en guise « d'offre de réparations, il nous eût finalement demandé
Ajoutons, pour ne rien oublier, que les 20 milliards
« notre montre ».
payés soi-disant aux Alliés pour les réparations se réduisaient à 1 ou 2 milliards seulement en réalité. C'est ainsi que la flotte marchande livrée après l'armistice, était évaluée modestement à 7 milliards de mark-or, ce qui était plus de dix fois sa valeur !

On connaît l'effet produit par ces offres sur les Alliés : ce fut le réquisitoire énergique de M. Lloyd George avec sommation au Dr Simons de produire des offres plus convenables, sous peine de voir les Alliés, armés des droits que leur donnaient les innombrables violations du Traité déjà commises par les Allemands dans tous les domaines, procéder à certaines sanctions.

Devant l'impuissance du Dr Simons, prisonnier de la

coterie qui dominait jusqu'à ces derniers jours le gouvernement du Reich, à faire des offres plus satisfaisantes, des sanctions furent appliquées : occupation de Duisburg et Ruhrort, taxe de 50 p. c., établissement d'un cordon douanier le long du Rhin.

* * *

Cependant le 1er mai approchait. Quelques jours avant cette date fatidique, la Commission des Réparations, qui avait poursuivi sans relâche son formidable travail d'évaluation, fixait la dette des réparations de l'Allemagne à 132 milliards de mark-or. Ce chiffre, comme le prescrivait le Traité, fut fixé contradictoirement après l'examen de 160 mémoires remis par la délégation allemande, après l'audition de celle-ci pendant 22 séances plénières ; l'examen fut fait dans de telles conditions d'impartialité et de conscience, que le chef de la délégation allemande fut obligé de rendre hommage à la façon dont la Commission des Réparations s'était acquittée de son rôle de tribunal.

De par le fait de la détermination de la dette, un des éléments qui avaient manqué aux auteurs du plan précédent des réparations était fixé.

En vue des mesures à prendre par suite de l'échéance du 1er mai, une réunion du Conseil Suprême fut convoquée à Londres fin avril.

L'Allemagne voyant venir le 1er mai, se rendant compte que la patience des Alliés était à bout, envoya au Gouvernement américain, avec prière de les transmettre aux Gouvernements alliés, de nouvelles offres de réparations. Ces offres étaient à peine supérieures à celles présentées à Londres par le Dr Simons. L'Allemagne offrait de payer 50 milliards de mark-or.

Ainsi qu'on l'a expliqué ci-dessus, c'était moins que la valeur des seules annuités fixes du plan de Paris

escomptées à 8 p. c. Ayant ainsi réduit, grâce à l'emploi de ce taux d'intérêt élevé, la valeur des annuités fixes, l'Allemagne offrait froidement 4 p. c. d'intérêt, et ne prenait aucun engagement pour l'amortissement. Logiquement, ayant employé le taux de 8 p. c. pour l'escompte, elle eût dû offrir 8 p. c. d'intérêt, ce qui eût fait 4 milliards de mark-or par an, alors qu'elle en offrait seulement deux.

Le Gouvernement allemand usa en plus, d'une manœuvre puérile, dans le but de jeter le trouble dans les esprits non avertis. Il déclara qu'il payerait des annuités jusqu'à un total de 200 milliards de mark-or.

L'Allemagne, disait-il, est également prête à payer la valeur des 50 milliards en annuités adaptées à sa capacité de production jusqu'à concurrence d'un montant total de 200 milliards de mark-or.

On demanda des explications à Berlin et l'on comprit que le Gouvernement allemand offrait de payer des annuités dont la valeur additionnée s'élèverait à 200 milliards. Il espérait faire impression par ce gros chiffre.

Or les experts vous diront que si l'on veut amortir une dette de 50 milliards au taux de 4 p. c., pour que le total des sommes versées atteigne 200 milliards, il faut que le remboursement s'échelonne sur 97 années. Et c'était le même Gouvernement qui, dans les déclarations faites par ses représentants à Londres, en mars dernier, trouvait que la période de 42 ans, prévue pour les Réparations, était trop longue !

Les mêmes réserves et restrictions qui accompagnaient l'offre du Dr Simons en mars dernier se retrouvaient à peine démarquées dans l'offre câblée à New-York.

Les offres allemandes étaient tellement ridicules qu'elles ne furent même pas discutées lors de la dernière conférence de Londres. Les Gouvernements alliés n'en eurent d'ailleurs connaissance que par les télégrammes de l'agence Wolff, puisque le Gouvernement américain

répondit à Berlin qu'il refusait de transmettre des propositions qui ne paraissaient pas offrir des bases sérieuses de discussion.

***

Tout le monde a suivi les délibérations des Alliés, qui aboutirent à l'envoi de l'ultimatum du 5 mai. Cet ultimatum donnait à l'Allemagne sept jours pour se soumettre aux diverses obligations que les Gouvernements alliés lui imposaient.

Une de ces obligations était l'acceptation sans réserve ni condition, du plan de payement des réparations que lui transmettait la Commission des Réparations.

Quel était ce plan?

Ce plan procédait du plan de Paris, mais avec des différences notables: d'abord, le montant de la dette des réparations étant fixé par la Commission des Réparations, le chiffre de la dette est imposé: 132 milliards de mark-or plus la dette de guerre de la Belgique, moins les livraisons déjà faites à titre de réparations dont la Commission des Réparations établit le décompte. La dette de guerre de la Belgique, suivant les stipulations du Traité de Versailles, devait exceptionnellement être remboursée par l'Allemagne, en dehors des réparations. Il s'agit d'un chiffre de 5 milliards de mark-or environ, avancés par les Etats-Unis, la France et l'Angleterre au Gouvernement belge pendant la guerre. Les Alliés ont consenti, en juin 1919, à recevoir des obligations allemandes en remboursement de ces avances.

Quant aux livraisons déjà faites par l'Allemagne au titre de réparations, si l'on en déduit les frais d'armées d'occupation, elles ne dépassent guère 1 ou 2 milliards de mark-or. Il faudra y ajouter au fur et à mesure que le décompte en sera fait, les sommes qui peuvent être successivement portées au crédit de l'Allemagne en contre-partie des propriétés de l'Empire situées dans les territoires cédés.

Prenons donc, pour simplifier, le chiffre de 132 milliards de mark-or.

Le plan financier que le Gouvernement du Reich vient d'accepter stipule que l'Allemagne créera et remettra à la Commission des Réparations des obligations de l'Empire allemand pour un montant total de 132 milliards de mark-or. Ces obligations sont divisées en trois séries : la première, série A, comporte des obligations pour un montant de 12 milliards de mark-or ; la série B, pour un montant de 38 milliards de mark-or ; la série C, pour un montant de 82 milliards de mark-or environ, ce dernier chiffre étant soumis à ajustement lorsque les décomptes des livraisons en nature auront été effectués.

Les obligations de la série A et de la série B sont munies de coupons d'intérêt à 5 p. c. l'an. Elles doivent être amorties en 36 années au moyen d'un fonds d'amortissement annuel doté d'un versement égal à 1 p. c. du montant de ces obligations.

Les obligations série C ne sont pas munies de feuille de coupons. Elles constituent une reconnaissance de dette, mais ne deviennent des titres ordinaires portant intérêt et jouissant d'un amortissement annuel qu'au fur et à mesure que la Commission des Réparations jugera que les annuités payées par l'Allemagne seront suffisantes pour faire le service de telle ou telle partie des obligations de cette série.

Quel est le montant des annuités à payer par l'Allemagne ?

L'article 4 du plan financier stipule que l'Allemagne paiera chaque année jusqu'à l'amortissement complet de toutes les obligations créées :

1° une somme de 2 milliards de mark-or ;

2° une somme équivalente à 26 p. c. de la valeur des exportations allemandes pendant chaque année écoulée.

Les exportations allemandes de l'année dernière se sont élevées à environ 5 milliards de mark-or.

La première annuité à payer par l'Allemagne en supposant qu'il n'y ait pas progrès immédiat, serait donc de 3,300 millions de mark-or.

Un calcul rapide indique que cette somme suffit pour faire le service de l'intérêt à 5 p. c. et de l'amortissement au taux de 1 p. c. l'an d'un total de 55 milliards de mark-or.

Le service de la première et de la deuxième tranches d'obligations est donc assuré dès à présent. Il resterait un excédent de 300 millions de mark-or, suffisant pour faire le service de 5 milliards d'obligations de la série C. Au fur et à mesure du relèvement économique de l'Allemagne — qui se traduira par un relèvement de ses exportations — le nombre d'obligations de la série C rapportant des coupons aux Alliés ou aux porteurs de titres, augmentera.

Pour faire le service total de la dette, il faut une annuité d'environ 8 milliards de mark-or, ce qui, en tenant compte des 2 milliards d'annuité fixe correspond à des exportations atteignant une somme totale de 23 à 24 milliards de mark-or.

Quand peut-on espérer atteindre ce chiffre? C'est une inconnue. Peut-être faudra-t-il 15 ans!

En tenant compte, comme nous l'avons expliqué plus haut, de la diminution du pouvoir d'achat de l'or, et en supposant que le développement du commerce allemand suive la même progression qu'il avait suivie dans les quinze années qui ont précédé la guerre, on reconnaîtra que l'hypothèse ci-dessus peut parfaitement se réaliser.

Le plan financier de Londres, établit un Comité des Garanties, chargé de surveiller l'application, au service des obligations remises en paiement des réparations, des fonds qui leur sont affectés comme garantie. Ces fonds sont les suivants:

a) Le produit de tous les droits de douanes, maritimes

et terrestres, ainsi que des droits d'importations ou d'exportations;

b) Le produit du prélèvement de 25 p. c. sur la valeur de toutes les exportations de l'Allemagne;

c) Le produit des taxes ou impôts directs ou indirects ou de toute autre ressource qui serait proposée par le Gouvernement allemand pour parfaire ou pour remplacer les fonds spécifiés aux alinéas *a*) et *b*) ci-dessus.

Un mot d'explication au sujet du prélèvement des 25 p. c.: pour faire le service des obligations allemandes la Commission des Réparations a besoin de devises étrangères et n'aurait que faire de mark-papier. L'alinéa *b*) ci-dessus impose à l'Allemagne un moyen de se procurer des devises étrangères: il suffira que le Gouvernement allemand oblige chaque exportateur à lui fournir, contre remboursement en mark-papier, 25 p. c. des devises représentant le prix de ces marchandises. Un système analogue fonctionne en Italie où le Gouvernement a obligé les exportateurs à mettre à sa disposition la totalité de devises étrangères produites par l'exportation. Cette mesure fait partie du contrôle général des changes qui existe en Italie.

Le Comité des Garanties n'est pas autorisé à s'ingérer dans l'Administration allemande, qui conserve toute son autonomie, mais il reçoit cependant des pouvoirs fort étendus de contrôle sur les ressources allemandes affectées aux réparations.

L'article 8 du plan de réparations prévoit la livraison, par l'Allemagne, de matériaux et de main-d'œuvre dont les Puissances alliées auraient besoin pour la restauration de leurs régions dévastées, ou bien pour leur permettre de rétablir ou de développer leur vie industrielle ou économique.

Voilà les grandes lignes du plan financier que l'on appelle aussi « Accord de Londres ». Ce plan a été signifié à l'Allemagne par la Commission des Réparations. Il

a été étudié préalablement par les Gouvernements alliés, qui ont, en quelque sorte, autorisé la Commission des Réparations à fixer de cette façon le plan de paiements prévus au Traité.

En restant strictement dans les termes du Traité la Commission des Réparations eût été obligée de prévoir un plan de paiements en 30 années : les annuités eussent naturellement été beaucoup plus importantes et auraient, d'après les experts, dépassé fortement au début, les capacités de paiement de l'Allemagne. Il fallait l'autorisation des Gouvernements, pour permettre à la Commission des Réparations d'établir un plan plus souple, et tenant, pour ainsi dire, automatiquement compte des facultés de paiement du débiteur.

* * *

Après avoir résumé et expliqué les stipulations mêmes de l'Accord financier de Londres, nous tâcherons de faire ressortir quelles en furent les idées directrices et quels en sont les avantages.

Il ne faut pas oublier, avant d'examiner l'Accord de Londres, au point de vue financier pur, que le problème, en dehors de ses difficultés techniques, était compliqué par des difficultés de toute espèce. D'abord, il fallait suivre les dispositions du Traité qui, on doit bien le reconnaître maintenant, n'étaient ni très pratiques, ni très claires. Quand le Traité a été signé, il semble que ses auteurs ne se soient pas rendu un compte exact de l'étendue formidable des dommages à réparer. En dehors des millions de vies humaines perdues, les richesses détruites représentaient l'œuvre de plusieurs générations : il avait fallu le temps pour créer ces richesses, il faudra le temps pour les rétablir.

Une autre grave difficulté qui se rencontre à chaque pas dans les Conférences alliées, c'est la divergence des points de vue provenant des différences de mentalité, de

méthode, de situation financière. Nous n'insisterons pas là-dessus : c'est de la politique et nous voulons rester sur le terrain des réparations, mais on se doute bien que les questions politiques ont compliqué à maintes reprises, et de terrible façon, le problème technique des réparations.

*
* *

Comment se présentait ce problème au point de vue financier ?

Il s'agissait de faire payer par l'Allemagne, à titre de réparations pour les dommages causés aux diverses puissances alliées, une somme formidable : 132 milliards de mark-or, une somme comme jamais on n'a dû en prévoir dans aucun contrat !

De par son énormité même, cette somme ne pouvait être payée qu'avec le temps, autrement dit, par annuités. Et comme l'Allemagne — bien que restée intacte — a cependant souffert de la crise économique et financière qui a suivi la guerre et sa défaite, c'est au début que les paiements qu'elle aura à faire seront les plus durs à effectuer. Or, c'est maintenant que les régions dévastées, que les pays qui ont souffert de la guerre, ont le plus besoin de capitaux. Il fallait donc, tout en fixant des annuités progressives et proportionnées aux facultés des débiteurs, prévoir une mobilisation possible de la dette ; d'où l'idée de créer des obligations représentant celle-ci.

Comme les annuités ne suffisaient pas à faire le service de toute la dette, il a fallu diviser celle-ci en séries émises seulement au fur et à mesure que l'intérêt et l'amortissement sont assurés.

C'est au début que les Alliés auront le plus besoin d'argent. C'est au début également que les difficultés de placement de ces obligations dans les marchés du monde seront les plus grandes : d'où l'idée de prévoir des séries ayant priorité et privilège les unes sur les autres. La

série A — dont le montant est le plus petit — a en même temps privilège sur les titres de la série B et de la série C. De cette façon, comme il ne faut que 720 millions de mark-or pour assurer le service d'intérêt et d'amortissement de la série A, il y a des chances pour que dans quelques mois, lorsque l'Allemagne aura prouvé sa volonté de tenir les promesses faites, on trouve des acheteurs pour les titres de la première série. Mais l'engagement pris par l'Allemagne, il faut bien le dire, n'a pas paru suffisant. Pour donner plus de sécurité aux créanciers, c'est-à-dire aux porteurs de titres, que ceux-ci soient les Alliés eux-mêmes ou des capitalistes internationaux, on a créé le Comité des Garanties.

Les garanties étaient bien prévues dans le Traité de paix, mais d'une façon vague. L'article 248 du Traité établit un privilège de premier rang sur tous les biens et ressources de l'empire et des Etats allemands pour le règlement des réparations. L'Allemagne s'obligeait, à l'article 241, à faire promulguer, à maintenir en vigueur et à publier toute législation nécessaire pour assurer la complète exécution des réparations. Le Traité donnait à la Commission des Réparations les pouvoirs de contrôle et d'exécution les plus étendus et lui donnait le droit d'examiner le système fiscal allemand, afin que tous les revenus de l'Allemagne, y compris les revenus destinés au service des emprunts intérieurs, fussent affectés par privilège au paiement des sommes dues par elle à titre de réparations. Les garanties étaient donc bien prévues dans le Traité de Versailles, mais, et c'est là le point capital du plan financier nouveau, les garanties n'étaient pas définies et précisées ainsi qu'il le fallait.

*
* *

Il fallait les définir et les préciser car, sans garanties, il eût été impossible d'envisager le placement des obliga-

tions sur les marchés internationaux et ce placement offre des avantages particuliers. En dehors du fait qu'il procurera aux pays alliés qui en ont besoin, les ressources indispensables à leur relèvement, le transfert des obligations allemandes dans les mains de nationaux américains ou neutres, transformera peu à peu la dette allemande — qui est actuellement une dette politique — en une dette commerciale internationale. Il ne s'agira plus de politique, mais d'affaires, et le jour où l'Allemagne manquerait à ses obligations vis-à-vis des porteurs d'obligations, ce serait pour elle la faillite, la destruction du crédit dont une nation vivant du commerce avec l'étranger ne peut se passer sans risquer la décadence. C'est pour cette raison qu'a été institué le Comité des Garanties qui, à part le nom, est une véritable Commission de la Dette, et qui, grâce aux pouvoirs qui lui sont confiés, pourra donner, avec le temps, aux obligations allemandes le caractère d'une valeur de tout premier ordre.

* * *

Quel est l'avantage de la formule de Londres sur les formules précédemment envisagées?

Dans le plan de Boulogne, les annuités étaient fixes et ne tenaient nullement compte de la situation du débiteur. Dans le plan de Paris, on s'en souviendra, les annuités comprenaient une partie fixe importante atteignant, au bout de 11 ans, 6 milliards de mark-or. A ces annuités fixes était adjointe une annuité variable qui, elle, tenait compte de la capacité de paiement. Dans le plan de Londres, l'annuité fixe est réduite à un chiffre relativement faible de 2 milliards de mark-or. Par contre, c'est 26 p. c. de la valeur des exportations qui composent l'annuité variable — au lieu des 12 p. c. prévus à Paris.

La partie fixe des annuités est donc réduite et la partie qui représente une participation au relèvement de l'Allemagne a été augmentée. C'est évidemment logique.

Certains ont critiqué la réduction à 2 milliards des annuités fixes de 3, 4, 5, 6 milliards prévues à Paris. A notre avis, ils ont tort, car si les exportations allemandes ne se relèvent pas dans les proportions espérées par les auteurs du plan de Londres, il eût été parfaitement inutile d'espérer le paiement des annuités fixes prévues à Paris.

On a critiqué aussi l'usage du chiffre des exportations comme index de la prospérité d'un pays. Il est possible que l'on trouve plus tard un meilleur index; le cas est prévu dans l'Accord de Londres, qui permet à l'Allemagne de proposer d'autres systèmes qui seraient jugés équivalents, mais jusqu'à présent les critiques n'ont pas trouvé mieux à offrir: les combinaisons tenant compte des recettes d'impôts, des recettes de douanes, des chemins de fer, d'accroissements de dépôts dans les caisses d'épargne, etc. sont très séduisantes en théorie, mais bien difficiles, sinon impossibles, à préciser. D'ailleurs, lorsqu'il s'agit de paiements importants et répétés à faire par un pays à l'étranger, il n'y a pas d'autre système que de payer par des exportations. De sorte que précisément la mesure d'accroissement des annuités à payer par l'Allemagne est basée sur les exportations alors que c'est par les exportations qu'elle parviendra à s'acquitter des dettes qu'elle vient de reconnaître.

Le plan de Londres n'est pas parfait. Il n'est point de remède parfait à un mal aussi grave que celui qu'il s'agissait de guérir. Mais si l'Allemagne veut exécuter de bonne foi les obligations précises qu'elle vient de souscrire, elle n'y trouvera aucune impossibilité pratique. De par le fait que les paiements s'accélèrent au fur et à mesure des exportations, c'est-à-dire du relèvement économique de l'Allemagne, les Alliés sont intéressés à ce relèvement économique. S'ils veulent mobiliser leur créance, il faut, en effet, que les titres de la dette extérieure allemande jouissent d'un bon crédit et soient cotés à des cours avantageux.

D'aucuns trouveront peut-être mauvais de voir les Alliés aussi étroitement associés à leur débiteur. C'est là un fait inéluctable : tout créancier, qu'il le veuille ou non, doit s'intéresser aux affaires d'un débiteur important et devient quelque peu son associé. On ne peut à la fois espérer de l'Allemagne des réparations importantes et l'écraser économiquement comme certains le souhaitaient.

En conclusion, nous pensons qu'en présence des difficultés du problème à résoudre, la solution de Londres est une de celles qui tout en s'adaptant avec le plus de souplesse aux capacités de paiement du débiteur, peuvent faire espérer aux pays ravagés ou ruinés par l'Allemagne, des réparations aussi complètes et aussi rapides que possible.

.

Le Général Leman

A ses débuts, on s'en souvient, la guerre garda secrets les noms de ceux qui étaient chargés de la conduire, sauf deux: les noms de Leman et de Joffre.

Le général Leman est mort, mais il est immortel.

On peut dire qu'il a été le premier héros de cette guerre. Son front a reçu la couronne, avant que le général Joffre n'eût fait trébucher l'Allemand. Sa destinée s'est jouée dans un court intervalle, du 4 au 15 août 1914. Aucun chef ne demeura aussi peu de temps que lui sur la scène tragique. Et pourtant ce court intervalle est immense par le symbole dont il est rempli comme par ses conséquences durables et incalculables. A quoi tient un tel prodige?

Aux événements, à coup sûr, qui prêteront à la Belgique, à Liége et à son défenseur, une valeur unique dans le monde, mais aussi à la personne même de ce défenseur. Le héros s'explique par l'homme. Il n'a été aussi grand que parce que l'homme était remarquable.

Qu'il nous soit permis de rappeler ici quelle fut la formation de l'homme, son caractère, ses pensées, et de montrer ainsi comment l'épopée de Liége fut possible.

Georges Leman.

Gérard-Mathieu-Georges Leman naît à Liége le 8 janvier 1851. Son père, officier d'artillerie, est à ce moment adjoint au directeur de la fonderie de canons.

Tous ses ascendants sont officiers. Son grand-père paternel se trouvait à Waterloo, aux côtés du Prince

d'Orange; son grand-père maternel, Liégeois, avait à l'âge de 13 ans, suivi un régiment de hussards français, qui traversait Liége. Il avait fait avec l'armée de Napoléon, la campagne d'Espagne. Blessé deux fois, notamment à Saragosse, il était revenu à Liége tout jeune capitaine. A Waterloo, il servait parmi les hussards, et une miniature du temps, le montre portant sur la poitrine la croix de la Légion d'Honneur.

« Petit garçon, contait le général Leman, je demandais souvent: Bon papa, montre-nous tes blessures, et « je restais béant d'admiration. Mon imagination d'enfant évoquait des guerres sanglantes et glorieuses. Dès « lors, j'étais soldat. »

A l'âge de 13 ans, Georges Leman devient orphelin. Son père, nommé depuis quelques années, professeur à l'Ecole militaire, est emporté par un mal foudroyant. Immédiatement, cet enfant précoce prend conscience de sa mission et se sent le soutien de sa mère qu'il adore. Grande dame par la naissance et l'éducation, elle sera pour son fils l'emblème de toutes les vertus, de tous les dévouements, de toutes les grandeurs. « Ma mère était une Romaine », disait souvent le général Leman, et ses yeux s'emplissaient d'une émotion grave. Le jour où il a 14 ans, Georges Leman reçoit de sa mère un « Télémaque » portant cette inscription: « Avant de se jeter dans le péril, il faut le prévoir et le craindre, mais dès qu'on y est, il ne reste qu'à le mépriser ».

Une telle mère explique un tel fils.

C'est avec elle que, resté veuf très jeune, il élèvera ses enfants. Cette mère sera la suprême affection de sa vie; elle sera l'inspiratrice, la consolatrice, souvent le guide et le conseil. « Je ne faisais rien, affirmait-il, sans « le soumetre à ma mère; elle avait l'intuition de ce qui « était bien ». L'intuition était d'ailleurs une des forces humaines en laquelle le général Leman avait une foi absolue.

Sorti brillamment de l'Athénée, Georges Leman se présente en 1867 à l'Ecole militaire, y entre premier, en sort premier en 1869; entré la même année à l'Ecole d'application, section du génie, il s'y distingue par son travail et son esprit scientifique. En 1872, il passe au régiment du génie et est nommé successivement lieutenant et capitaine. Les divers services qui lui sont confiés lui permettent de développer et de faire connaître ses aptitudes spéciales, qui, dès 1875, le font désigner pour les sciences techniques du département de la guerre, et en 1882 pour l'Ecole militaire, où il est nommé répétiteur.

Nous avons sous les yeux un portrait du lieutenant Leman à cette époque. Déjà l'œil clair, sous l'arcade sourcillière proéminente, darde un regard perçant, interrogateur; avec le menton carré et volontaire, ce sont là les caractéristiques de ce visage. Cependant, préjuger de l'âme de l'homme par les traits figés dans l'immobilité d'un portrait serait une grave erreur. Dans l'abandon de la causerie, ce regard perçant, d'une intelligence rayonnante, s'éclaire soudain de tendresses insoupçonnées ou s'allume d'éclats de passion.

A ces moments-là, on a l'intuition d'une âme profonde et singulièrement tumultueuse, d'une âme frémissante et complexe; une ardente vie intérieure se reflète sur ses traits. Les contrastes violents de cette nature puissante frappent ceux qui la pénètrent.

Le savant en lui, le positiviste, ont laissé intacte la source d'un mysticisme exalté. En de lointaines ascendances scandinaves du côté paternel, Leman semble avoir puisé une préoccupation constante de l'inconscient et de la métaphysique, une aspiration éperdue vers l'Infini, une sensibilité de pensée, profonde et affinée, trempée aux feux du plus pur idéalisme.

Cet état d'âme provoque chez lui une émotion devant toute manifestation du Beau. Dans la forêt son imagination évoque des génies inspirateurs et lui dicte des pages

de poète au verbe clair et imagé. Devant la mer son âme tumultueuse est en proie à une émotion indicible. Il ressent si violemment la majesté de l'Océan qu'on le voit de longues heures les traits contractés, plongé dans une méditation ardente.

Dans les cathédrales gothiques, il éprouve une exaltation mystique et il dit : « La vue de ces voûtes qui s'élancent vers le ciel porte l'âme vers l'Infini ».

Cet inflexible soldat, qui est en même temps un savant et un penseur, se passionne pour tous les problèmes de la conscience humaine, et il reste de lui quantité de notes et de pensées sur la morale, la vertu, les droits et les devoirs réciproques des hommes.

D'une hauteur de vue exceptionnelle, le général Leman se plaçait immédiatement au-dessus des événements, et, d'un coup d'œil sûr, en discernait les causes et les résultantes.

Il émanait de lui une telle puissance de conviction, un tel rayonnement de science, que l'écouter, c'était apprendre. Une voix profonde et grave, avec parfois des éclats sonores, ajoutait à ses dons d'orateur. Il avait en parlant, l'ardeur qui captive et la fougue qui subjugue.

Cette esquisse de l'homme physique et moral fera mieux comprendre la carrière du savant, le rôle du soldat et l'influence prépondérante qu'il exerça sur la pléiade d'officiers qui reçurent son empreinte. Car telle était l'âme du lieutenant Leman sortant de l'Ecole d'application, telle était restée l'âme du héros de Loncin, puissamment trempée et d'une merveilleuse richesse.

La vie avait creusé davantage les traits. On y voyait comme burinées les traces de souffrances et de pensées profondes ; mais le regard perçant et interrogateur, le menton carré et volontaire, continuaient à demeurer les caractéristiques de ce visage singulièrement expressif et mobile. Des rides profondes le sillonnaient ; le crâne

chauve, la moustache grise y mettaient la marque de longues années de labeur acharné.

Chez l'homme que l'on veut peindre, on cherche volontiers, afin de mieux fixer sa psychologie, les influences de ses ascendants, du milieu dans lequel il a vécu, des contacts éprouvés. Chez Leman, l'atavisme avait mis au cœur du soldat une énergie guerrière indomptable. Ses ascendances latines et scandinaves, comme nous l'avons noté déjà, l'avaient doué d'une dualité d'âme singulièrement riche et féconde. Grandi aux côtés d'un père non seulement officier, mais professeur et savant, il en avait reçu la première empreinte. Le père disparu, l'atmosphère de travail continuait à régner autour de la mère plongée dans la douleur. L'enfant avait tendu toutes ses forces intellectuelles vers l'étude, et très tôt s'affirma en lui cette union étroite d'une intelligence lucide et d'un caractère trempé.

En 1872, Brialmont, alors examinateur permanent à l'Ecole militaire, remarquait les facultés de Leman. Il voit immédiatement qu'à cette passion du devoir et du travail s'allie un véritable génie mathématique, et il sait ce qu'on peut attendre de ces dons réunis; aussi s'attache-t-il, dès lors, Leman comme ingénieur pour l'élaboration de ses projets de forts.

Leman éprouve pour Brialmont la plus grande admiration et la plus vive affection. Il dit de lui: « J'ai été et « suis resté l'admirateur de son génie tel qu'il s'est mani- « festé d'une manière grandiose dans ses fortifications « d'Anvers (1850-1884): enceinte et camp retranché, « place modèle, réduit inexpugnable de la défense natio- « nale, qui en 1870 rendait la Belgique inattaquable. No- « tre défense nationale était alors à hauteur et nous ren- « dait respectables aux yeux de l'Univers; les événe- « ments l'ont bien prouvé ».

Le jeune Leman retrouvait souvent chez son grand maître, Stas et Banning. Il avait gardé de leurs entretiens

une impression profonde et en parlait volontiers : « Tous « les problèmes humains étaient sondés par eux ; j'écou- « tais passionnément leurs discussions, riches de sub- « stances et d'une précision toute scientifique et en gar- « dais une joie et une fierté d'être admis dans l'intimité « de ces trois êtres dont la supériorité morale était « rayonnante ».

***

Les hautes qualités morales de Georges Leman, sa valeur scientifique, le désignaient pour aider à la formation des futurs officiers.

Dans une note de sa main que nous avons sous les yeux, il dit : « C'est Brialmont qui m'a envoyé à l'Ecole « militaire pour y professer les cours de géologie, de « construction et d'architecture. C'est lui qui m'obligea « plus tard à renoncer à mon désir de retourner à la « troupe pour accepter les fonctions d'examinateur per- « manent pour les sciences mathématiques ».

Pendant trente-deux ans, Leman donne sans compter à cette Ecole militaire, où son père avait enseigné, où il avait fait lui-même les premiers pas dans la carrière des armes, toutes ses forces, toutes les ressources de son intelligence et de son génie mathématique. Sous son impulsion, l'Ecole se réorganise, se perfectionne au point de devenir un des principaux établissements d'instruction militaire d'Europe. Tel était son ascendant qu'il a marqué de son empreinte des générations d'officiers qui ont, pendant la guerre, mis en pratique toutes les qualités qu'il avait si merveilleusement développées en eux. Et l'on peut dire ainsi que ce ne fut pas seulement à Liége que l'influence de Leman est décisive. Pendant toute la campagne cette influence agira d'une manière efficace. Le maître avait non seulement enseigné à ses disciples la science de la guerre ; il avait su leur inculquer le culte de

la bravoure : il leur avait appris qu'au-dessus de la science et à côté du métier militaire il faut avant tout aux officiers une entière et volontaire abnégation (1).

Sévère pour lui-même, Leman ne l'était pas moins pour les élèves et les professeurs. Une indiscutable autorité émanait de lui. Cette autorité était acceptée, car le maître s'imposait à la fois par sa science, sa valeur morale et son impartialité passée à l'état de dogme.

Leman fit de sa mission d'instructeur et d'éducateur militaire un véritable apostolat. Une préoccupation constante d'élever le niveau des études le guide. Il a foi dans la valeur moralisatrice de la science ; il croit et professe que la recherche scientifique est une école de volonté. Il exige de chacun le maximum d'effort.

En même temps qu'il professe et dirige, Leman se consacre à de nombreux travaux d'ordre scientifique. Il publie des ouvrages de mécanique, des travaux importants sur les fortifications et la résistance des matériaux. Il trouve un bonheur illimité à la recherche des vérités mathématiques.

Leman pendant les trente et une années qu'il passe à l'Ecole militaire comme répétiteur, professeur, directeur, commandant de l'Ecole, parcourt tous les grades, depuis celui de capitaine jusqu'au grade de lieutenant-général, auquel il est élevé le 8 février 1912.

Liége.

Le 10 janvier 1914, le comte de Broqueville, alors ministre de la Guerre, fait savoir au général Leman qu'il a songé à lui pour remplir les fonctions de commandant de la 3e division d'armée et de la position fortifiée de Liége.

(1) Un mois avant sa mort, le général Leman assistait, au Ministère de la Défense Nationale, à une séance du Comité de l'armée ; tous les généraux présents, à l'exception d'un seul, avaient été ses élèves.

Jusqu'à ce moment, ceux qu'en Belgique intéressaient les questions d'enseignement militaire et les progrès de la science, connaissaient le nom de Leman.

Ce nom va résonner de par le monde comme un symbole d'héroïsme. Les événements vont permettre à Leman de découvrir ses hautes vertus et lui donneront la gloire. Cependant, en analysant avec un esprit critique toute sa conduite, on le retrouve simplement, scrupuleusement fidèle aux directives de toute sa vie: l'amour de la Patrie, la passion du travail, le profond dédain de toutes contingences mesquines, une absolue bonne foi prête à sacrifier à la pureté de sa conscience tout intérêt personnel.

Dès ses premiers pas dans la carrière des armes, ayant volontairement accepté la discipline, il s'y soumettait, non pas aveuglément, car son esprit lucide analysait les ordres des chefs; mais il s'y soumettait, trouvant une grandeur dans le sacrifice de sa personnalité. Quand, à son tour, il dut commander, avec la même intransigeance qui le faisait obéir il exigea la soumission. Mais avant de l'exiger, il pesait scrupuleusement les ordres qu'il donnait.

Il lui arriva, au cours de sa longue carrière de chef et de directeur des études à l'Ecole militaire, de détruire des enseignements qu'il jugeait faux ou néfastes; hélas! pour détruire les méthodes, il lui fallut parfois sacrifier des hommes. Ceux qui ont connu l'intimité de son âme, savent seuls de quelles luttes intérieures, de quelles obsédantes analyses des faits et des systèmes étaient payées les décisions qui frappaient les hommes pour atteindre des idées.

En matière politique, Leman avait dès longtemps conçu et espéré un programme national auquel eussent pu adhérer les trois partis. Dans l'idéal de chacun des partis il reconnaissait des principes généreux; néanmoins, il n'avait jamais voulu s'inféoder à aucun. Il haïssait l'esprit de parti dont sont si souvent la proie les hommes politiques; il le savait funeste à l'esprit national et au déve-

loppement de la Patrie. On n'admet guère qu'un homme se tienne en dehors des groupements politiques; il faut l'inévitable embrigadement. Aussi, dans les milieux catholiques, certains firent-ils du général Leman un franc-maçon, tandis que dans le parti libéral, d'autres le déclaraient inféodé aux Jésuites. Pendant que dans le silence de son cabinet de travail, il continuait sa tâche, indifférent aux jugements extérieurs, docile seulement aux injonctions de sa conscience, il paya par deux fois, en étant dépassé, son indépendance d'idées. Dédaigneux même de ces injustices du sort, sans autre ambition que celle d'obtenir de l'enseignement de l'Ecole militaire le rendement le plus haut, sans autre passion que celle de la Patrie et du Devoir, il reprenait chaque jour sa tâche de la veille, y donnant le maximum de sa puissance de travail. C'est ainsi encore qu'il va agir lorsqu'on lui confiera la préparation de la défense de Liége: *maximum d'efforts dans le plus bref délai*. Là aussi, il sera indifférent aux objections administratives qui lui seront adressées au moment de la préparation intensive des derniers jours avant l'attaque; là aussi, avec un flegme hautain, il négligera observations et menaces, allant droit à son but: mettre malgré tout, avec un minimum de moyens en sa possession, la place de Liége dans le meilleur état de défense possible. A peine songeait-il à la disgrâce dont sa carrière pouvait être frappée, s'il échouait.

Nous avons voulu démontrer l'entier équilibre entre le caractère et l'action de l'homme d'avant Liége et de l'homme de Liége.

Il est probable que cette même haute vertu, que cette même lumineuse et agissante intelligence fussent restées connues d'un petit nombre seulement si la destinée n'eût appelé Leman à l'heure tragique de 1914. Cependant il est permis de croire que ce caractère trempé, cette âme dénuée de tout égoïsme et ce génie scientifique eussent,

en toute circonstance, contribué supérieurement à la grandeur du pays.

A la lueur des événements allait s'accuser plus puissamment le relief de cette grande figure. Mais inéluctablement ceux qui, animés d'une foi patriotique ardente, sont prêts à sacrifier à leur Patrie le repos de leur vie et leurs intérêts personnels apportent un jour leur pierre à l'édifice social.

La leçon morale ici est immense. Pour étudier un homme et le bien voir, il faut le détacher des circonstances indépendantes de lui, des heurts de la destinée. Il faut chercher quelles furent ses facultés éminentes et surtout dans quel sens fut et demeura sa volonté d'action. La volonté d'action du général Leman peut se résumer en deux mots: « Patrie, travail ». A cela il eût, en n'importe quelle condition, sans défection possible, sacrifié tout.

Imaginons un tel exemple, largement suivi par tous ceux qui tiennent en mains les destinées du pays. Dès lors, seraient assurés la paix intérieure et le libre développement de la nation.

***

Nous avons dit que le 10 janvier 1914, le comte de Broqueville faisait savoir au général Leman qu'il avait songé à lui pour remplir les fonctions de commandant de la 3e Division d'Armée et de la position fortifiée de Liége.

Le 17 janvier, le général Leman remet au ministre un résumé de ses réflexions personnelles. Après avoir, avec une conscience scrupuleuse, examiné le rôle que devraient lui assigner en temps de guerre ses aptitudes particulières, il conclut: « A mon avis, ma désignation « pour la 3e Division d'Armée serait une faute au point « de vue de la défense nationale. »

Le 21 janvier, le ministre lui répond : « Il me peine « beaucoup, mon cher Leman, de devoir vous imposer « pareil sacrifice ; mais vous avez le cœur trop haut « placé pour ne pas comprendre que, surtout pour un « ministre, la voix du devoir doive faire taire celle de « l'amitié, si pénible soit-il. Vous êtes en ce moment le « seul homme qui puissiez occuper cette haute situation « avec l'ensemble des qualités requises, qui y sont abso- « lument nécessaires. »

Désigné définitivement pour prendre le commandement de la 3e Division d'Armée et de la position fortifiée de Liége, le général Leman quitte l'Ecole militaire le 31 janvier 1914.

***

Depuis de longues années, Leman avait prédit le danger venant de l'Est. Il était convaincu que ce danger devenait chaque jour de plus en plus menaçant. Aussi, dès son arrivée à Liége, il ne perd pas un instant. Il se met avant tout en devoir de renforcer l'instruction de ses troupes et d'exiger une discipline plus stricte ; il impose et surveille la parfaite mise en état des forts. Il infuse à sa division un esprit nouveau.

Tout, ou presque tout, est à faire quand le général Leman arrive à Liége ; la préparation de la place était absolument insuffisante. A l'indigence des moyens matériels il supplée par les ressources inépuisables de son activité. Sa mission est rendue très difficile par le fait qu'il commande une position construite d'après une conception qu'il condamne : parlant, en effet, des idées de Brialmont sur la défense de la Belgique, Leman, malgré son admiration pour son grand maître dit : « Je suis « l'adversaire résolu du système qui consiste à fortifier « un point stratégique par un chapelet de forts isolés ; « adversaire aussi du système consistant à garnir les

« forts de grosse artillerie. J'en ai fait la déclaration for-
« melle à Brialmont lui-même, et quand j'ai pris la
« direction des études à l'Ecole Militaire, j'ai combattu
« à outrance ces systèmes vicieux. » Pour Leman, l'artillerie doit être mobile et être placée en arrière de tranchées continues dans les intervalles des forts. Ceux-ci munis d'armes automatiques, doivent jouer le rôle d'ouvrages d'infanterie particulièrement puissants.

Les événements de 1914, la défense de Verdun, l'expérience de toute la guerre lui ont donné raison.

Pareille transformation de la place ne pouvait être faite en quelques mois; elle aurait constitué une véritable révolution de notre système de défense; or, il fallait aller au plus pressé.

Tout en s'occupant activement de renforcer la défense de la place il veille à ce que sa garnison soit constamment en manœuvres. Un jour qu'il galopait sur la crête de Sart-Tilmant, crête dominant à la fois la vallée de la Meuse et celle de l'Ourthe: « C'est par là qu'ils nous attaqueront » dit-il à son état-major. Quelques semaines plus tard, c'était par là qu'ils nous attaquaient.

Dès l'attentat de Sérajevo, il est convaincu de l'attaque imminente. Il redouble d'activité et, mettant à contribution les talents et l'initiative de chacun, se sert de toutes les bonnes volontés que groupe autour de lui son puissant ascendant. Il réquisitionne des ouvriers civils. Il se plaisait à répéter avec quel patriotisme la population de Liége et des faubourgs lui avait été dévouée.

Cependant devant toutes les mesures nouvelles et catégoriques qu'il prend, des objections administratives lui sont adressées; il les néglige, tant il a conscience de sa mission, et il va de l'avant. Il avait fait miner les ponts, les tunnels et les routes. Les moissons qui étaient dans le champ d'observation de l'artillerie furent détruites, les bois et les maisons rasés.

Voici le soldat rendu tout entier à sa vocation première

par l'imminence de l'agression. L'atavisme avait mis en lui un cœur de guerrier, sa longue vie d'enseignement a développé ses aptitudes de conducteur d'hommes. Il va donner la mesure de sa valeur.

Il faut citer ici, à l'éternelle louange du défenseur de Liége, les justes paroles d'un journaliste belge : « Leman « a été l'organisateur et le préparateur. C'est son titre « de gloire. Personne ne le lui ravira. Il aimait passion-« nément son métier de soldat et de chef. Toute sa vie, « par l'étude, les exercices physiques, la méditation « solitaire, il s'était préparé en vue de l'heure formi-« dable où il pourrait être appelé à défendre une place « forte ou à commander une armée. Rien ne s'improvise « en ce bas monde, la part du hasard est infiniment « moins grande que le vulgaire ne le croit. La défense « de Liége a été la résultante de quarante ans d'étude, « de discipline, d'un constant et énergique effort. Quand « vint le moment de faire ses preuves et de donner sa « mesure, Leman, esprit ouvert et cultivé, ardent soldat, « chef rigoureux et autoritaire, se trouva prêt (1). »

Avec la 3e Division, la 15e brigade et la garnison de la place et des forts, il arrêtera la puissante armée de von Emmich. Avec quatre escadrons de lanciers de 90 chevaux chacun, il surveillera 35 kilomètres de frontières.

Le 2 août au soir, l'ultimatum de l'Allemagne est remis au ministre des Affaires étrangères de Belgique. Dans la même nuit parvient au ministre d'Allemagne la fière réponse du gouvernement belge.

Le 4 août les Allemands passent la frontière.

Le général Leman ne dispose que d'une trentaine de mille hommes pour couvrir la place. Les colonnes d'assaut tentent immédiatement de franchir les intervalles des forts. Avec des forces infiniment inférieures, les détachements belges les arrêtent, et le général-major Bertrand, exécutant les ordres de son chef, repousse les

(1) M. Fernand Neuray, dans *La Nation belge* du 22 octobre 1921.

Allemands dans le sanglant combat de Rabozée. Les Allemands se retirent avec des pertes importantes. Ce fut l'éternel regret du général Leman de n'avoir pu disposer à ce moment des réserves nécessaires pour poursuivre l'ennemi et tirer ainsi parti de ce splendide succès. Il frémissait encore de colère en disant la rage qui s'empare d'un chef devant une impuissance aussi cruelle.

Des bureaux de l'état-major, établis rue Sainte-Foix, le général Leman avec une promptitude stupéfiante, règle tous les détails de la défense et au milieu de difficultés simultanées, donne des milliers d'ordres. On lui communique téléphoniquement des renseignements qu'il devine faux; une intuition certaine l'avertit de la présence au téléphone d'espions allemands. Il lui faut déjouer les manœuvres de cette troupe clandestine d'espions qui se terre autour de lui, découvrir instantanément le faux du vrai, agir avec obstination dans cette lutte sans espoir. Leman est réellement l'âme de la défense; ses forces vives rayonnent; on sent partout sa volonté. Les Allemands connaissent si bien la valeur de ce chef, qu'ils vont tenter de s'emparer de lui.

Le 6 août a lieu l'attentat de la rue Sainte-Foix; quelques heures après le général Leman fixe au fort de Loncin son poste de commandement.

Au lieu de se retirer de Liége en prenant le commandement de sa division, il estime que son devoir est de conserver le gouvernement militaire de la place, afin de coordonner la défense et d'exercer une action morale sur les garnisons des forts. Sa présence dans le fort de Loncin a une portée dépassant de beaucoup celle que l'on serait tenté d'abord de lui attribuer. Le fait de s'y enfermer implique, en effet, pour tous les forts, l'ordre immuable de tenir et de résister jusqu'à l'ultime limite.

Il y a quelques mois, le Roi, dans un discours à l'Ecole militaire, a jugé en ces nobles termes, l'héroïque sacrifice de Leman: « En s'enfermant dans le fort de Loncin, le

« général Leman a donné un exemple de résolution et de « sacrifice que la postérité retiendra comme un acte de « pur héroïsme. »

Cependant les troupes fraîches allemandes, grâce à leur supériorité numérique, menacent de déborder la position à la fois par le nord et par le sud. Le 6 août dans la journée, la 3e division et la 15e brigade après s'être battues avec acharnement sur la ligne des forts les 4 et 5 août, et le 6 au matin, sont obligées de battre en retraite. Le général Leman a confié le commandement de la retraite au général Bertrand, le vainqueur de Rabozée.

Les forts continuent à tenir, paralysant la marche du gros de l'armée ennemie; l'Allemand pour les réduire amène son artillerie de siége, et, les uns après les autres, ils sont démolis après une héroïque résistance. Toutefois Loncin résiste encore. Le fort, qui est placé sous les ordres du commandant d'artillerie Naessens, bat de ses feux la route et la voie ferrée de Bruxelles; il est le principal obstacle qui s'oppose encore à l'avance des armées de l'envahisseur.

Le 15 août, un choc effroyable secoue le fort. Le général Leman monte sur le glacis, ramasse un morceau de projectile et reconnaît un éclat d'obus de 42. Il savait que nos forts n'avaient pas été construits pour résister à des projectiles de cette puissance; il n'y avait plus d'illusions à se faire. Peu après, d'autres obus de même calibre tombent sur le fort; le dernier met le feu au magasin aux poudres; le fort saute, et on ramasse Leman évanoui, gravement blessé, et le corps couvert de brûlures.

Le général Leman, lorsqu'il évoquait ces heures tragiques, contait avec une émotion profonde l'enthousiasme qui avait enflammé les artilleurs pendant cette lutte acharnée; leurs cris de « Vive le Roi » à chaque coup de canon qui portait. « La veille du 15 août, écrit

« Leman, la mort était proche, les hommes le savaient.
« Les misérables paroles humaines devenaient impuissantes. Il fallait à ceux qui allaient mourir un plus haut aliment : ceux qui croyaient en Dieu reçurent leur pain de vie dans un recueillement grave qui me saisit de respect : chacun de nous éleva son âme vers un espoir éternel. L'être humain altéré de lumière sent, aux heures tragiques, l'impérieux besoin de quelque haut et possible idéal. »

Une énergie surhumaine, nourrie par l'exaltation patriotique soutenait les hommes dans cet antre obscur, par une écrasante chaleur, dans cet enfer où les gaz de la poudre serraient la gorge, où un tonnerre indescriptible ébranlait les murailles.

Dans une lettre du 14 mai 1918, adressée à un ami, le général Leman dit : « La mort était là certaine ; je pensai à ma mère, à mes enfants ; ensuite je pus intégralement m'abstraire. La sérénité absolue entra en moi et y demeura. Qu'un homme est fort quand il domine la mort. »

***

Lorsqu'on releva Leman et qu'il reprit connaissance, s'avança vers lui un officier allemand qui lui donna à boire. Prenons ici son carnet de notes écrit en captivité. « Capitaine Grüson, du 163e régiment d'infanterie allemande, m'a porté secours au fort de Loncin et m'a ensuite fait prisonnier. » La première parole du blessé, en reprenant connaissance, fut pour demander que le rapport relatant sa captivité mentionnât qu'il avait été fait prisonnier hors d'état de combattre.

Le général Leman fut conduit au Palais des Princes-Evêques de Liége. C'est là que le commandant de l'armée allemande de la Meuse, le général von Emmich, lui adressa ses félicitations pour la belle défense de la place. C'est là aussi que le gouverneur militaire de Liége, le

général von Kolewe, lui remit, sur l'ordre de son empereur, un sabre en témoignage d'admiration. Le rapport de l'état-major allemand dit : « Il est juste, il est équitable que l'on ne refuse pas au courageux adversaire qu'est le général Leman, de reconnaître ses mérites. »

Ce double hommage de l'ennemi est la reconnaissance de la valeur supérieure d'un chef et le plus noble éloge qu'on puisse en faire.

« Fait prisonnier à Loncin, écrit le général Leman, et « amené blessé au Palais des Princes-Evêques, je vis par « la fenêtre défiler sur la place de nombreuses divisions « allemandes en un admirable état d'équipement, et je « songeai au nombre restreint d'hommes que nous avions « à opposer à ces troupes fraîches et nombreuses. »

Imaginons la douleur qui devait étreindre le cœur du guerrier. Sa résistance opiniâtre n'a pu empêcher l'ennemi de pénétrer dans le pays. Ces légions de soldats vont se répandre sur la terre belge, y apporter partout la ruine et la mort. Il songe au passé. Toute sa vie a été consacrée, dans le travail ardent, à la préparation de cette poignée d'officiers qui vont aller à la mort. Un groupe de patriotes a vainement essayé de faire comprendre au pays les sacrifices nécessaires à la formation d'une armée nombreuse et bien outillée. Ce petit groupe est resté isolé, séparé de la masse. Le pays va payer aujourd'hui son indifférence. Lui, il va vers la captivité, oublieux de son sort personnel, mais plongé dans la vision douloureuse de sa Patrie ensanglantée.

C'est au Palais des Princes-Evêques que Leman écrit au Roi la lettre dont les sublimes paroles ont remué les âmes jusqu'aux confins du monde civilisé.

***

Le 18 août, le général Leman part pour l'Allemagne. La voie de Bruxelles est ouverte depuis le 15.

L'attaque a commencé le 4. Les Allemands comptaient

enlever la forteresse en six heures. Jamais ils n'ont pu regagner le temps que Leman leur fit perdre. Par une préparation intensive de la place, réalisée en quelques mois, il avait permis la résistance de Liége; par la puissance de son âme indomptable il avait électrisé, tendu la volonté d'une poignée de braves jusqu'à l'ultime limite des forces humaines et avait tenu en échec cette formidable puissance de guerre qu'était l'Allemagne. Il avait arrêté le flot qu'elle allait déverser sur la France avant que celle-ci ne fût entièrement prête, protégeant ainsi ce Paris que menaçaient les convoitises allemandes. Il donnait en même temps à l'Angleterre le temps de former ses premières troupes.

Rien ne vaut d'ailleurs, pour indiquer le rôle définitif de Leman, les aveux du haut commandement allemand publiés en mai 1918 sur les débuts de la guerre. Dès les premières lignes, on y lit l'absolue nécessité qu'était aux yeux de l'état-major allemand, la prise rapide de Liége : « Il fallait *agir sans délai*. De tous côtés, l'Allemagne « était pressée. Notre plan de campagne prévoyait une « marche rapide à travers la Belgique. Nous devions « assurer rapidement l'invasion du territoire ennemi. Il « fallait prendre Liége *dans le plus bref délai*. Le siége « rapide de la forteresse était une opération préliminaire « indispensable à une campagne victorieuse dans l'ouest. »

C'est tout l'espoir de prendre Liége par surprise qui est déçu. C'est le plus bel hommage rendu par l'adversaire à celui qui l'arrête.

Le général Leman se rendait certes compte de l'importance capitale de sa résistance ; mais cet homme de devoir trouvait naturel d'avoir accompli sa mission jusqu'au bout. Parlant de la défense de Liége, il écrit : « On m'a « confié Liége, le poste avancé. J'ai simplement fait mon « devoir et j'ai pu heureusement inspirer confiance au « pays. Liége fit un effort désespéré dans les conditions

« les plus terribles; ce fut une tentative suprême que je « savais ne pas pouvoir aboutir entièrement. »

La captivité et la mort.

Le 18 août, le général Leman est dirigé vers l'Allemagne. Prenons encore son carnet de captivité: « Le « major Bayer, du 27e régiment d'infanterie allemande, « m'a conduit à Cologne. C'est un Badois très gentil- « homme. Il était accompagné de son adjoint. On m'avait « laissé mon adjoint, le capitaine-commandant Collard, « et mon ordonnance Charles Vanden Bossche. A Juliers, « en traversant la ville en auto, je faillis être écharpé par « la population. Aux portes de Cologne, où j'arrivai « le 19, la même chose recommença, mais plus violem- « ment, et j'aurais certes été écharpé sans la protection « du major Bayer. Le 24 arrivaient des ordres formels « pour me transporter à la forteresse de Magdebourg. « Je partis en chemin de fer pour Magdebourg, accom- « pagné du capitaine-commandant Collard, d'un lieute- « nant allemand appelé Steins, et de mon ordonnance. »

Au mépris de tous les usages de la guerre, le général Leman fut mis au secret pendant des mois. C'est au mois de février 1915 seulement qu'il eut connaissance de la victoire de la Marne. Le 7 avril 1915, il fut transféré de Magdebourg à Blankenbourg, près de Berlin, où il reste jusqu'en décembre 1917.

Pendant trois ans et quatre mois, le général Leman demeura en captivité. Sa santé, ébranlée déjà par le choc de Loncin, est gravement compromise. Le régime des prisonniers n'est guère celui qui lui convient. Les lésions contractées à Loncin s'accentuent. Il souffre, et il sait que sur une simple demande on le remettrait en liberté. Cette demande, il ne la fera pas.

Il travaille, lit, fait des cours aux officiers, ses compagnons de captivité, les réunit, relève les courages. Il ne perd pas une occasion de parler du devoir, de la Patrie,

du Roi. Ses forces morales rayonnent autour de lui, et il est dans sa cellule l'âme de la résistance passive à l'ennemi, comme il fut à Liége l'âme de la résistance active.

Cependant à la fin de novembre 1917, son état donne de sérieuses inquiétudes. Ses geôliers s'alarment, et craignant une fin tragique, d'eux-mêmes lui rendent la liberté le 9 décembre 1917. Leman quitte Blankenbourg, est retenu dix jours à Heidelberg et gagne la Suisse. Après un mois passé à Berne, il arrive à Paris le 1er février 1918.

Sa santé restait gravement atteinte. Au printemps de 1918, sur le désir de la reine Elisabeth, il s'installe à Socx, près de Bergues, pour se soumettre à un traitement rationnel dirigé par le Dr Nolf. Le général Leman y reste six semaines.

Rien n'égale le charme du « Blauwhuis » de Socx. C'est un petit château du XVIIe siècle, ceinturé de fossés et précédé d'un pont-levis. On y accède par une longue avenue de chênes. Des herbages fleuris, de vastes étendues entourent le tertre où s'élève le castel. Les tours pittoresques de Bergues s'aperçoivent de loin. C'est là que S. M. Elisabeth vient parfois rendre visite au malade qu'elle a contraint à se soigner et à guérir.

On sent, en cette Reine exilée, et en ce soldat blessé, la même bonté supérieure, la même hauteur de vues, le même idéalisme fervent. L'amour de la Patrie les a conduits tous deux par des chemins différents, et à travers mille péripéties, dans ce petit castel au milieu des herbages. Quand le général reconduisait sa Reine par-delà le pont-levis jusqu'à sa voiture, on avait l'impression de franchir les siècles et d'assister à quelque scène de chevalerie. Le visage creusé du vieux gentilhomme était empreint d'une fervente et respectueuse admiration vis-à-vis de Celle que le monde a nommée la Reine de Bravoure et de Bonté.

L'atmosphère, d'une limpidité radieuse, imposait une trêve à l'angoisse, jusqu'à faire oublier un instant que la bataille, en ce mois de juin 1918, redoublait d'intensité à peu de distance.

La Reine obtint le résultat espéré; l'état de santé du général Leman s'améliora suffisamment pour qu'il pût reprendre ses travaux et s'installer à Etretat, où il resta jusqu'au 7 novembre. A ce moment, il rejoignit le Roi à La Panne.

Le 22 novembre 1918, le général Leman rentre à Bruxelles triomphalement avec le Roi. L'entrée à Liége aura lieu le 30 novembre.

Le 29, au soir, le conseil communal le reçoit dans l'antique hôtel de ville; le général Leman apparaît au balcon. Face au palais communal se trouve le Perron de Liége, symbole en Wallonie des libertés, tels en Flandre les beffrois. Cet enfant de Liége, né à l'ombre de ce Perron, un soir de janvier 1851, avait pu par sa valeur sauver les libertés de la ville et du pays. Il était émouvant de le voir en ce lieu, à cette place, à cette heure de victoire, acclamé par un peuple libre, et libre par lui.

Il descendit les marches de l'hôtel de ville et tendit ses mains au peuple. Ce fut l'auréole de sa gloire.

Le 12 octobre 1920 le général Leman ressentait les premiers symptômes d'une pneumonie. L'écroulement d'une coupole blindée, ni les obus de 420 n'avaient pu l'abattre; quelques jours de maladie y suffirent. Le héros de Liége s'éteignit doucement le 17 octobre, dans sa ville natale.

Inquiétudes et espérances.

Dans l'âme de Leman, demeurait depuis l'armistice une préoccupation constante. A ceux qui pénétraient sa pensée, il ne cachait pas combien l'inquiétait la crise sociale, économique et politique que traverse la Belgique. Le spectacle des conflits qui dressent avec tant d'âpreté

le capitalisme et les travailleurs industriels les uns contre les autres, tels des adversaires acharnés, le troublait profondément. Idéaliste fervent, il ne comprenait ni l'égoïsme de certains capitalistes, ni la foi aveugle dans le dogme mortel de la lutte des classes, dogme prôné par certains chefs socialistes. A ces attitudes irréductibles et à cet esprit de guerre, il aurait voulu substituer une réciproque volonté d'accord, un effort scrupuleux de tous, vers une organisation sociale et politique renouvelée, plus conforme aux véritables principes démocratiques.

Il était obsédé par les graves problèmes du moment: la diminution des heures de travail, en opposition avec la nécessité d'une production industrielle intensive, le cercle vicieux de la hausse des prix et des salaires, les difficultés que rencontre le relèvement de nos villes et villages détruits. Il y voyait autant de causes permanentes de mécontentement populaire, de grèves et de troubles possibles. Notre peuple qui donna pendant la guerre la mesure de son endurance et de sa bravoure, serait-il à la hauteur de cette situation engendrée par la secousse gigantesque à laquelle le monde a été soumis? Leman l'espérait, mais pour résoudre pacifiquement le problème ardu de cette reconstitution économique et sociale du pays, il ne faut pas seulement le labeur acharné que notre peuple poursuit; il faut avant tout que soit maintenue l'union qui a régné pendant la guerre. C'est vers la propagation de cette idée d'union, sans laquelle tout effort demeure stérile, que se tendit jusqu'à son dernier jour l'action de pensée et de parole du général Leman.

Son idée était aussi qu'à la vie d'un peuple est indispensable le principe d'autorité, créateur de l'ordre, mais un principe d'autorité basé sur la soumission de chacun au pouvoir émanant de la nation.

Il importe au plus haut point, disait-il, « qu'entre les « dirigeants du pays règne une collaboration étroite dans « un but bien défini, une unité de vues et d'action. La

« grande difficulté est que nos chefs puissent s'élever à « la hauteur nécessaire pour embrasser d'un regard le « plan général de réorganisation, d'en tracer nettement les « lignes directrices et s'y tenir obstinément sans que les « mesquines questions électorales puissent les en faire « dévier ». Mais il croyait ce résultat impossible sans une solidarité étroite et agissante entre les divers membres d'un même cabinet, solidarité qui, pour tous les problèmes d'ordre national, demeurerait absolue.

Il peut paraître étrange que ces questions sociales, économiques et politiques aient préoccupé à ce point le soldat qu'était Leman. Dès son plus jeune âge il s'était habitué à la discipline de la pensée objective, et à côté du soldat, se préparant sans cesse à la guerre, le citoyen, homme de science et de réflexion avait compris que la vie d'une nation est indéfectiblement liée à la valeur de ses institutions. Des réformes répondant aux nécessités nouvelles, devaient donc appeler l'attention de ce profond penseur. Il avait cette volonté forte de voir au lendemain de la crise le pays établir sa vie intérieure et extérieure sur des bases solides et offrant des garanties.

Aussi lui apparaissait comme le plus grave des problèmes qui se posent en ce moment pour la Belgique la revision de sa Constitution. L'urgence en était évidente à ses yeux, et il s'étonnait des lenteurs qui en entravent la marche.

La réforme du Sénat dans le sens de l'accession à cette haute assemblée des hommes les plus compétents et les plus éclairés que compte la nation, s'imposait aussi à son esprit. Par ce nouveau mode de recrutement du Sénat, il eût voulu contrebalancer l'influence excessive dans nos assemblées délibérantes d'un électoralisme si souvent funeste, destructif des meilleures inspirations personnelles. Il voyait, en cette réforme du Sénat, une victoire de l'esprit national sur l'esprit de parti.

* * *

Dès le jour où Wilson lança de par le monde l'idée de la Société des Nations, le général Leman crut en une réalisation possible de cette « géniale utopie », ainsi que la nommèrent tant d'esprits, même parmi les plus éclairés. « Une utopie, avait-il coutume de dire, est souvent « une conception idéale non encore mise au point par le « temps et la méthode ; pour créer de grandes choses, il « faut croire à la transformation possible de l'utopie en « une chose réalisée. »

La Société des Nations lui était donc dès l'abord apparue comme une des conceptions humaines les plus grandioses et les plus dignes d'enthousiasme des temps présents. Mais, s'il voyait en elle un idéal appelant les efforts de toutes les bonnes volontés, il ne la croyait pas cependant capable d'empêcher dès à présent tous les conflits armés. Il estimait que la Belgique ne devait pas retomber dans ses erreurs passées, mais qu'il fallait au contraire, maintenir et développer la magnifique armée que la guerre a couverte de gloire. L'Allemagne ne lui semblait pas suffisamment convertie à l'idée de paix, pour qu'on pût négliger aucune précaution destinée à nous mettre en garde contre elle. Aussi avait-il la préoccupation constante de l'organisation de notre armée, de sa préparation à une guerre possible. Il pensait que dans cette Germanie écrasée, une puissance militaire occulte demeurait en germe, toujours prête à devenir sous le coup d'événements brusques, un Etat dans l'Etat. Peu de jours avant sa mort, il écrivait : « *L'avenir de la Bel-* « *gique reste indéfectiblement lié à son dévouement* « *patriotique, à sa défense et à sa préparation militaire.* » Aussi voulait-il que notre armée fût sans cesse en état de se défendre. Il comprenait la nécessité absolue de former un nombre suffisant d'officiers d'active instruits, de caractère trempé et de sous-officiers de carrière aguerris. Mais le général Leman ne voyait dans ce cadre permanent que le cerveau de l'armée en même temps que la structure

indispensable d'un cadre de complément beaucoup plus vaste. Ce dernier serait formé par les officiers de réserve et les sous-officiers rappelables. Il jugeait en effet du devoir strict de tous les jeunes gens instruits d'acquérir cette formation d'officiers de réserve, et il attachait à cette idée une importance tout à fait prépondérante dans la composition de l'armée de demain.

Quant à la question si angoissante du temps de service, Leman la déclarait devoir être résolue strictement en fonction des nécessités de la formation des troupes. A ses yeux, prolonger inutilement la présence des hommes sous les drapeaux était une perte pour la nation; mais diminuer cette présence en dessous de la durée indispensable, un crime contre la nation — car ce serait la certitude dans une guerre nouvelle de faire massacrer les hommes pour aller néanmoins au désastre.

Il démontrait l'erreur de ceux qui, tenant compte uniquement de la formation du soldat, négligent d'assurer cette formation des unités autrement délicate et longue, et il affirmait indispensable d'avoir constamment au moins dans ces unités une classe en état de faire campagne.

Le général Leman pensait aussi qu'une formation militaire préparatoire devait être donnée aux jeunes gens dès l'école, les mettant par là dans les conditions les meilleures au moment de leur incorporation dans l'armée; cette formation pourrait peut-être pour une part raccourcir les nécessités du temps de service.

En outre, donner à la jeunesse des deux sexes un enseignement civique était, à ses yeux, un élément indispensable de la formation de l'esprit national.

Estimant qu'il y aurait encore une révolution à opérer dans notre conception du service de la Patrie, Leman faisait du service militaire des femmes, service restreint évidemment à certains domaines, un adjuvant très important de notre défense nationale. A l'exemple de l'Amérique, on emploierait les femmes dans le plus grand

nombre possible de services postaux et télégraphiques, sanitaires et de transport. Quantité d'hommes seraient ainsi rendus au front. Ce service militaire des femmes aurait le véritable caractère d'un devoir patriotique. Une centralisation serait faite dès le temps de paix avec un recensement de femmes classées d'après leur âge, leur santé, leurs aptitudes et il y aurait une formation préparatoire.

On ne manquera pas de soulever ici l'objection de la maternité. Cette objection n'est pas irréfutable. Ce projet, renversement absolu de nos idées actuelles, doit provoquer et provoquera des études approfondies de la question, études auxquelles collaboreront les hommes de science, les hommes d'Etat et les hommes de guerre.

Il n'est pas douteux qu'ils n'arrivent à la mise au point, la plus parfaite, de cette conception toute hardie du service des femmes. Et nous pensons que, parmi les femmes belges, cette conception renouvelée de nos devoirs civiques et patriotiques rencontrera d'enthousiastes adhésions. Nous savons trop combien parmi elles ont souffert de se trouver impuissantes pendant le martyre de la Patrie.

Serviteur de son pays et de son Roi, attaché à l'armée par toutes les fibres de son âme, Leman se plaisait à dire qu'il n'était pas militariste. Il haïssait la morgue et la suffisance des officiers allemands, et, vouloir faire de l'armée, comme en Allemagne, une caste privilégiée lui paraissait une monstruosité.

Il ne voulait pas d'un patriotisme aveugle, d'un nationalisme exclusif et jaloux à allures agressives. La Patrie pour laquelle il demandait le dévouement absolu de tous, jusqu'au sacrifice intégral, il la voulait forte, unie sans faiblesse dans la défense de ses droits et de ses intérêts, mais généreuse et accueillante, fraternelle aux autres nations.

* * *

Le général Leman avait désiré des funérailles civiles. Elevé dans la religion catholique il avait perdu la foi, et son âme mystique chercha dans la science et le culte du beau moral, l'idéal dont elle sentait l'impérieux besoin.

« *Il ne niait pas ce qu'il ne pouvait croire.* »

Emu d'admiration devant la religion du Christ et devant les vertus chrétiennes, il déclarait « Heureux et Forts » ceux qui avaient la foi religieuse.

Aucun système philosophique ne donnait à son raisonnement de savant une satisfaction complète. Cependant « le système religieux en condensant en une seule « hypothèse ce que les autres systèmes sont obligés de « séparer en des hypothèses diverses » lui paraissait avoir une supériorité évidente.

Le général Leman avait étudié l'exégèse et l'apologétique et connaissait admirablement les évangiles dont il citait volontiers des passages.

Ces quelques lignes mettront peut-être de la lumière sur le caractère de cet événement national des funérailles du général Leman. Elles montreront aux croyants qu'il respectait et honorait la foi sincèrement religieuse, je dirai davantage, qu'il la trouvait une « force indiscutable »; elles montreront aux libres-penseurs que s'il a voulu mourir comme il avait vécu, c'est simplement parce qu'après avoir dans la sincérité foncière de son âme, cherché à croire et n'y étant point parvenu, il voulait rester fidèle jusque dans la mort à sa pure et loyale conscience.

Puissent les Belges se rallier devant ce grand cercueil et prendre davantage conscience du respect dû à toute conviction noble et sincère, au lieu de voir en chaque circonstance où la question religieuse est en jeu, une occasion nouvelle de lutte âpre et tenace.

Un souci a dominé toute la vie de Leman : *la grandeur de la Patrie.*

Jusqu'à sa dernière heure, il poursuivit, sans trève ni repos, son rêve ardent : la voir grande et forte, servie à l'intérieur par l'union de tous ses enfants, protégée à l'extérieur par une défense et une préparation militaire suffisante.

Il dépend de nous tous que ce rêve du grand citoyen devienne une réalité : que chacun de nous, dans la sphère de son action et de son influence, pratique et enseigne qu'au-dessus de toute contingence personnelle rayonne une lumière éternelle : *la grandeur de la Patrie.*

C'est la leçon que nous donne le général Leman.

LOUISE GANSHOF VAN DER MEERSCH.

La Jeunesse de Napoléon

Nous donnons ci-après un extrait de l'ouvrage monumental de l'historien polonais Szymon Askenazy, *Napoléon et la Pologne,* dont la traduction paraîtra bientôt dans la Collection du *Flambeau.* C'est un portrait du général en chef de l'armée d'Italie, au moment où Dombrowski va lui soumettre le projet de la première légion polonaise. Cet extrait est accompagné du texte inédit d'un roman découvert par M. Askenazy dans des archives polonaises et dont l'auteur est... Napoléon lui-même.

Napoléon Bonaparte venait d'avoir vingt-sept ans. Né à Ajaccio en Corse, le jour de l'Assomption de la Vierge Marie, « reine du pays corse » comme elle est « reine de Pologne », il commença son existence dans un milieu absolument italien par la nature, le sang, les mœurs, et qui formait comme un petit monde à part. Cette île sauvage et pauvre, que conquirent tour à tour, mais pour la dédaigner, les Carthaginois, les Romains, les Vandales, les Lombards, les Sarrasins, les Pisans, finit par devenir la propriété de la république de Gênes, fut cédée par elle à la France de Louis XV, et, après une vaine résistance dirigée par Paoli, dut capituler devant les armes françaises dans cette même année 1769 où elle mettait au monde le plus grand de ses fils. « Je naquis — telles sont ses paroles lapidaires — je naquis quand la patrie périssait. »

Cette patrie, ce fut d'abord la Corse. Il était Corse de corps et d'âme. La Corse imprima en lui, ineffaçablement, les traits typiques de la race d'insulaires montagnards qu'elle abrite : hommes de petite taille, solidement bâtis, au teint olivâtre, aux cheveux lisses et sombres, aux

grands yeux, au regard perçant, sobres, dormant peu, doués d'une mémoire extraordinaire, ayant un vif sentiment de l'honneur, de l'équité, de la reconnaissance, et en même temps vindicatifs, fiers, dissimulés, taciturnes, concentrés, mais résolus et actifs, gens de parti-pris, emportés et querelleurs, et pourtant calculateurs, industrieux, prudents. Mais il serait vain et déplacé de chercher dans le milieu corse le secret de cette âme immense, à laquelle nulle autre âme corse ne ressemblait, dont une racine à peine plongeait dans le sol insulaire, tandis que les autres puisaient leur nourriture dans la terre d'Italie, la culture latine, la grande histoire européenne.

Par son père Charles, élégant, cultivé, docteur en droit de l'Université de Pise, qui avait d'abord combattu aux côtés de Paoli, mais qui s'était bientôt réconcilié avec le nouveau gouvernement français, faible de caractère et de santé, mort prématurément du cancer, il se rattachait à une vieille famille gibeline de Florence, qui paraît dans les chartes du XIIIe siècle, qui émigra au XVIe en Corse où elle occupa une place éminente dans le patriciat local, tout en s'appauvrissant complètement. Il descendait d'une autre vieille famille toscane par sa mère Lætitia Ramolino, femme d'une trempe virile, qui accompagnait son époux dans les expéditions contre les Français, et qui, accompagnant son époux, courrait la montagne, en pleine nuit, au milieu des balles, lorsqu'elle portait déjà dans son sein le futur empereur des Français; femme simple, du reste, rustique, cupide, Italienne de pure race, résistante et vivace.

Il avait quatre frères et trois sœurs, beaux spécimens physiques de la race, mais moralement vulgaires, médiocres ou nuls, et dont l'acharnement à exploiter sa fortune fit pour lui, jusqu'à la fin, un fardeau et une malédiction.

A l'âge de neuf ans, le jeune Napoléon fut par son père emmené en France pour y recevoir aux frais du roi, une éducation militaire. Il fut d'abord placé dans l'ancien

collège des Jésuites, à Autun (dirigé à cette époque par des prêtres séculiers) pour y apprendre le français, langue qui jusqu'alors lui était restée étrangère. Au bout de trois mois déjà il se tirait d'affaire tant bien que mal. Et pourtant, jamais, lui qui plus tard mania si puissamment, dans ses discours et dans ses écrits, la langue française, ne put se garder des fautes les plus grossières, des italianismes les plus évidents. Ensuite, il passa à l'Ecole militaire de Brienne, sorte d'internat primaire destiné aux cadets de noblesse pauvres élevés aux frais du Roi, assez médiocre au point de vue de l'enseignement et même de la surveillance des mœurs. Là, il rencontre des condisciples peu intéressants, comme ce vénal Bourrienne qui fut plus tard son secrétaire; et des maîtres médiocres aussi, comme son futur rival, le traître Pichegru. Là, comme un jeune otage dans un camp ennemi, il se tenait farouchement à l'écart. Mais il travaillait avec ardeur, lisait assidument Plutarque, étudiait l'histoire, la géographie, les mathémathiques. Après un séjour de cinq ans à Brienne, il eut la chance d'être admis à l'Ecole Militaire de Paris, modèle des établissements semblables de l'étranger et notamment de l'Ecole des Cadets de Varsovie, organisée militairement, comme un régiment, mais dotée généreusement et même avec un certain excès dont ne se plaignaient pas les élèves; et, ce qui valait mieux, pourvue d'un programme vaste et choisi. D'abord il évita, suivant son habitude, ses condisciples. Parmi eux se trouvait le premier Polonais qu'il ait connu, un Polonais de sang mêlé d'ailleurs, Wladislas Jablonowski.

Il fut, par ses camarades, raillé sans pitié sur son accent et son patriotisme corses. On fit de lui d'amusantes caricatures: on le représenta s'arrachant aux mains des professeurs qui le retenaient par la nuque, pour courir « au secours de Paoli ». Souvent, lorsqu'il traversait silencieusement la salle d'armes, les mains derrière le dos, exaspéré par des plaisanteries de ce goût, il saisis-

sait un fleuret, et, furieusement, fonçait sur la foule des railleurs. Toutefois, dans ce milieu favorable de la capitale, parmi cette jeunesse noble, vive et bien trempée, il commença à se faire peu à peu aux conditions, nouvelles pour lui, de la vie française. Et il s'appliquait avec acharnement, bien résolu dès lors à servir dans l'artillerie, aux sciences exactes dont cette arme impose l'étude. Aussi, un an ne s'était pas écoulé, qu'il put se présenter devant le savant Laplace, à l'école d'artillerie de Metz, pour affronter l'examen ou plutôt le concours qui donnait droit à la charge d'officier dans l'armée française.

Il réussit. Il fut désigné pour le régiment d'artillerie de la Fère, qui tenait garnison en pleine province, à Valence, l'un des meilleurs et des plus actifs parmi les régiments de l'ancienne France. Il dut, suivant les règlements, servir quelques mois en qualité de simple canonnier ; puis il passa sous-officier, caporal et sergent. Alors seulement, il commença sa carrière d'officier, comme sous-lieutenant, avec une solde de moins de cent livres par mois, qui suffisait à peine à une existence des plus modestes. Elevé très religieusement dans sa famille, Napoléon, plus tard encore, lorsqu'il sera consul et César, surpris à l'improviste par une mauvaise nouvelle, se signera avec un « Jésus ! » involontaire. Pourtant, il avait bien vite perdu la foi au contact de ses camarades de Brienne et de Paris. A Valence, il fut admis dans une loge maçonnique. Indépendamment des obligations du service régimentaire, il continua pour son propre compte, à se perfectionner dans la science militaire en général et dans la pratique de l'artillerie en particulier. Il s'initiait en même temps à la littérature française contemporaine, surtout à l'œuvre de Rousseau, à ses créations littéraires et politiques. Il lisait les *Confessions* récemment publiées. Il se pénétrait profondément de sa sévère doctrine et de son impitoyable analyse sentimentale. Ayant perdu de

bonne heure son père, se sentant pauvre, abandonné, sur une terre étrangère, mais pur, sans aucune tache, il était rempli de cette mélancolique fierté de la jeunesse que la vie n'a pas encore domptée. Surtout, il éprouvait au fond du cœur une douleur patriotique et la nostalgie de sa terre natale. Il connut des périodes de désespoir et de torture morale, et fut tout près du suicide. « Toujours solitaire au milieu des hommes — telles sont les réflexions qu'écrivait pour soi-même le jeune officier de dix-sept ans — je songe à la mort... Depuis six, sept ans je suis absent de ma patrie. Que les hommes sont lâches, vils et rampants! Quel spectacle verrai-je dans mon pays? Mes compatriotes chargés de chaînes et qui baisent en tremblant la main qui les opprime!... Quand la patrie n'est plus, un bon patriote doit mourir... La vie m'est à charge. » Laissons les esprits subtils, qui connaissent son extraordinaire destinée, en tirer — à bon marché — de profondes conclusions rétrospectives sur le sang des Borgia ou la mission d'Attila: une seule chose est sûre, c'est que c'était un noble et génial jeune homme, produit de la civilisation européenne occidentale, tel qu'aurait pu être seulement le meilleur de ses jeunes contemporains, qu'il fût Français, Anglais, Allemand ou Polonais.

Après une séparation de huit années, il put enfin, en 1786, revoir Ajaccio au cours d'un congé, se retremper dans l'atmosphère familiale, auprès de sa mère. De là, il fit à Paris, à propos de questions matérielles qui intéressaient sa famille, un court séjour, pendant lequel il écrit à la manière des *Confessions* de Jean-Jacques le récit de sa première aventure avec une pâle et insignifiante Bretonne, rencontrée un soir dans la rue. Il y montre, à l'égard de la femme, une sensibilité timide, mêlée de mépris. De même, il écrira une sorte d'autobiographie amoureuse, beaucoup plus curieuse, restée

inconnue jusqu'à ce jour, et conservée par hasard en Pologne. C'est un fragment de nouvelle, *Elisson et Eugénie,* tracé d'une plume sentimentale, juvénile, presque enfantine. Non sans une vue assez pénétrante de son propre état d'âme, il s'y décrivait lui-même, sous le nom du guerrier et du rêveur « Elisson », épris d' « Eugénie », jeune fille de seize ans, qui l'abandonnait pour la gloire des batailles et pour la mort.

Elisson et Eugénie (1). Elisson était né pour la guerre. Encore enfant, il connaissait la vie des grands capitaines. Il méditait les principes de l'art militaire. Dès l'âge de porter les armes, il marqua chaque pas par des actions d'éclat. Il était arrivé au premier grade de son métier militaire, quoique adolescent. Le bonheur seconda constamment son génie. Ses victoires se succédèrent, et son nom était connu du peuple, comme celui du fils le plus chéri du succès.

Cependant son âme n'était point satisfaite. L'envie, la calomnie, ce sont les passions basses qui assaillent une grande réputation naissante, qui font périr tant d'hommes utiles et étouffent tant de génies. Le pouvoir, le sang-froid, le courage et la fermeté ne firent que croître le nombre de ses ennemis et offenser les hommes qui par leur place devraient régler l'opinion sur son compte. L'on appela orgueil sa grandeur d'âme. Dégoûté de triomphes qui accroissaient ses ennemis, Elisson sentit le besoin de rentrer en lui-même, et pour la première fois il jeta un coup d'œil sur sa vie, ses goûts et son état. Comme tous les hommes, il avait le désir du bonheur, et il n'avait encore trouvé que la gloire.

[Variante: « Les peines que la méchanceté de l'envie fait endurer, n'avaient que blessé son âme. Elisson, comme tous les hommes, était né pour le bonheur, et il n'était encore parvenu qu'à la gloire. Mais

(1) Ce petit roman fait partie d'un recueil de quinze pièces manuscrites, et pour la plupart autographes, découvertes dans la bibliothèque du comte Zamoyski, à Kornik (Posnanie). Elles proviennent du comte Dzialynski, qui les avait acquises à Paris, peu de temps après la mort de l'Empereur; leur authenticité a été attestée par le duc de Bassano, après un examen approfondi, en présence du comte de Montholon et d'autres dignitaires de la secrétairerie impériale (25 février 1822).

la guerre cessa. Il connut Eugénie. Eugénie avait 16 ans (1). Elle était douce, bonne et vive; de jolis yeux, une taille ordinaire; sans être laide, elle n'était pas une beauté; mais la bonté, la douceur, une tendresse vive, lui appartenaient essentiellement. Elisson avait dédaigné les femmes et l'amour... Elisson effraya Eugénie. Le cœur d'Elisson, accoutumé à la victoire, aux grandes entreprises, donnait à sa passion ce caractère de force et d'indomptabilité qui lui appartenait. La bonne Eugénie connut que son sort était de s'attacher à la destinée de ce grand homme, et lui jura un amour éternel »].

Cette réaction sur lui-même lui fit comprendre qu'il était d'autres sentiments que celui de la guerre, d'autres penchants que la destruction; que le talent de secourir les hommes, de les élever, de les rendre heureux, vaut bien celui de les détruire. Il désira de se recueillir un moment, de mettre de l'ordre dans cette foule d'idées qui depuis plusieurs jours assaillaient son âme. Il s'éloigna pour quelques mois du corps, courut à Champvert, près de Lyon, et demanda à un monsieur, son ami, l'hospitalité. Cette campagne, une des mieux situées de cette grande ville, réunissait tout ce que l'art et la belle nature peuvent produire. Elisson y voyait avec surprise le spectacle enchanteur de la levée et de la fin du jour, le cours de la lune argenter la nuit les bosquets et les campagnes. Les variétés des temps, des proportions, le chant des oiseaux, le murmure des eaux, tout faisait sur son âme une impression nouvelle et jusque-là inconnue. Il voyait cependant ce qu'il avait mille fois vu sans attention, sans en être frappé. Il restait peu à la maison. Son camarade recevait beaucoup de monde, avait grande compagnie, et Elisson ne pouvait s'accoutumer aux petites formalités. Son imagination ardente, son cœur de feu, sa raison sévère, son esprit froid, ne pouvaient que s'ennuyer des saluts des coquettes, des jeux de la galanterie, de la logique des tables et de la morale des brocards. Il ne concevait rien aux cabales et n'entendait rien aux jeux de mots. Sa vie était sauvage et ses facultés absorbées par une seule pensée, qu'il ne pouvait pas encore définir ni connaître, mais qui maîtrisait entièrement son âme. Accoutumé aux fatigues, il avait besoin d'action, de beaucoup d'exercice.

(1) Il s'agit de Désirée-Bernardine-Eugénie Clary, fille d'un riche négociant de Marseille; sa sœur Julie épousa Joseph Bonaparte; elle épousa Bernadotte. Voyez l'article publié par M. Albéric Cahuet dans l'*Illustration* du 17 janvier 1920 et le livre de M. Frédéric Masson, *Napoléon et les Femmes (N. de la Réd.).*

[Variante: « La rêverie remplaçant la réflexion, il voyait avec un plaisir inconnu jusque-là, le spectacle des variétés de la nature. Il n'avait pas de plus douce occupation que d'errer dans les bois; là il se complaisait, il bravait la méchanceté et s'élevait au-dessus des folies et de la bassesse humaines. Quelquefois, dans des bosquets argentés par l'astre des amours, il se livrait aux désirs et aux palpitations de son cœur. Il ne pouvait plus s'arracher au spectacle mélancolique et doux de la nuit éclairée par la lune; il y restait jusqu'à ce qu'elle disparaissait, que l'obscurité effaçait sa rêverie, et plus triste il allait chercher un repos dont il avait besoin. Il allait souvent aux eaux d'Alles, éloignées d'une lieue de Champvert. Ces eaux sont très fraîches pendant une certaine saison, depuis 4 à 6 heures du matin »].

Naturellement sceptique, Elisson devenait mélancolique. La rêverie avait remplacé chez lui la réflexion. Il n'avait rien à combiner, à craindre, à espérer. Cet état de quiétude, si nouveau pour son génie, l'aurait, sans le sentir, conduit en peu de temps à la stupeur. Il allait souvent aux bains d'Alles, distants d'une lieue de sa demeure. Il y passait des matins entiers à observer, à parcourir la forêt ou à lire quelque bon auteur. Un jour, que contre l'ordinaire il y avait un peu de monde, il y trouva deux jolies personnes qui paraissaient beaucoup se plaire dans cette promenade, qui venaient de retourner à la ville avec la légèreté et la gaîté de 16 ans. Amélie avait une belle taille, de beaux yeux, un beau teint, de beaux cheveux, et 17 ans. Eugénie, plus jeune d'un an, était moins belle. Amélie paraissait vous dire en vous regardant dans les yeux: « sachez donc que l'on ne peut me plaire qu'en me flattant, j'apprécie les compliments et j'aime l'accent guindé ». Eugénie ne regardait jamais fixement un homme. Elle souriait avec douceur, pour faire voir les plus belles dents possibles. Si l'on lui offrait la main, elle la donnait froidement, sans sourire; pourtant, on dirait qu'elle provoquait de laisser voir la plus jolie main, où la blancheur de la peau contrastait avec le bleu des veines. Amélie était comme un morceau de musique française que l'on entend agréablement, parce qu'on saisit la suite des airs qui plaisent à tout le monde, parce que tout le monde en sent l'harmonie. Eugénie était comme le chant du rossignol, ou comme du Paësiello, qui ne plaît qu'aux âmes sensibles, dont la mélodie transporte et passionne les âmes faites pour la sentir, tandis que cela paraît du médiocre au commun. Amélie subjuguait la plupart des jeunes gens, elle ordonnait l'amour. Mais Eugénie pouvait seule plaire à l'homme ardent, qui

n'aime pas par galanterie, mais avec la passion d'un sentiment profond. La première arrivait à l'amour par la beauté. Eugénie devait allumer dans le cœur d'un seul une passion forte et digne de l'admiration des hommes...

[Lacune.] « ...La chaleur était excessive, un orage terrible couvrait l'horizon, les éclairs de la foudre se suivaient. Eugénie fondait en larmes, elle serra étroitement son ami sur son sein. Sophie, la petite, frappée de la douleur de sa mère, se cachait dans ses jupes et embrassait ses genoux de ses mains enfantines. « Elisson, ...si tu dois cesser de m'aimer, arrache de cette main, jadis aimante, la vie à ton Eugénie »... Pour la rendre à la raison et au bonheur, il prit Sophie dans ses bras. « Mon Eugénie, je le jure sur les jours de notre Sophie, sur mon amour éternel. Mais toi, cesse de m'affliger; dois-tu concevoir des alarmes lorsque mon cœur est si tranquille? » Ils prolongèrent la conversation dans la nuit et s'endormirent très tard. Ils étaient au premier sommeil, lorsqu'Elisson fut éveillé par un bruit de chevaux et de voix qui arrivaient. Il se lève et voit un de ses anciens courriers qui lui apportait une lettre du gouvernement. C'était un ordre de partir sous vingt-quatre heures pour Paris, où il devait être chargé d'une mission importante, que l'on voulait confier à ses talents. Malheureuse Eugénie, tu dors et l'on t'enlève ton amant! « Le voilà donc expliqué ce mystère terrible, s'écria-t-elle, le voilà donc réalisé ce malheur! O Elisson, tu m'abandonnes, tu redeviens une autre fois le jeu de la folie des hommes, des événements et de la fortune. Adieu, mon bonheur, adieu, jours heureux »... Elle était pâle, affaiblie et sans vie. Elisson n'était pas plus rassuré. Il fallait cependant partir...

« Il est déjà à la tête d'une armée. Il ne faisait pas un pas sans avoir son Eugénie dans la mémoire et lui tracer les témoignages de son amour... Son nom était le signal de la victoire, et ses talents et son bonheur le grandirent. Il réussit en tout, il surpassait l'espoir du peuple et de l'armée qu'il combla de succès. Si jeune encore, si utile à sa patrie, Elisson doit-il donc déjà finir! Depuis plusieurs années il était séparé de son amie. Il ne se passait pas un jour qu'il ne reçût de ses lettres toujours tendres, qui soutenaient son courage et alimentaient son amour. Dans une action où il dut s'exposer, il fut blessé dangereusement. La renommée accroissait son mal. Il expédia Berville, un de ses officiers, pour en instruire sa femme et lui tenir compagnie jusqu'à son entière guérison. Berville était à l'aurore des passions. Son cœur n'avait pas encore aimé. Il était comme le

voyageur fatigué ou égaré qui jette des yeux à la fin d'un long cours, pour savoir où il doit reposer la nuit; il cherchait à placer son cœur. Il vit Eugénie, il mêla ses larmes (aux siennes), partagea ses sollicitudes, et toute la journée ils parlaient d'Elisson et de son malheur. Son jeune cœur étranger aux passions crut être animé par la tendre amitié; mais une passion d'autant plus furieuse qu'elle était plus cachée, plus inconnue à lui-même, s'était déjà emparée de lui. Il idolâtra Eugénie. Celle-ci ne se méfia point de l'ami de son mari. Déjà elle écrit moins souvent, moins longuement. Elisson eut déjà des inquiétudes affligeantes. Il est rétabli de ses glorieuses blessures, mais un trouble qu'il ne peut cacher, déchire les fibres de son âme. Eugénie ne lui écrit plus, Eugénie ne l'aime plus. Berville ne lui écrit qu'avec contrainte et sans intérêt. La nuit et le jour il pense à son malheur; il veut dans son premier mouvement courir à Champvert et arracher Eugénie au malheur et à l'opprobre, mais il a sa consigne, où la patrie l'a placé...

« ...Il est 2 heures après minuit. Tout est prêt pour la mort. Les ordres sont donnés. La bataille se prépare. « Demain, je quitterai peut-être ces endroits. Et toi, Eugénie, que diras-tu, que feras-tu, que deviendras-tu? Réjouis-toi de ma mort, maudis ma mémoire et vis heureuse »... La générale battait à la pointe du jour. Les feux des bivouacs s'éteignaient. Les colonnes s'ébranlaient, le pas de charge se faisait entendre et la mort se promenait dans les rangs. « Que d'infortunés regrettent la vie et désirent de la garder. Moi seul, je veux l'achever; c'est Eugénie qui me la donnait ». L'on vint lui annoncer que l'aile droite était battue. Elisson repousse l'ennemi, il était aux prises, quand, peu après, on lui annonce que le centre était victorieux, mais que l'aile gauche est battue... « Adieu toi, que j'avais choisie pour l'arbitre de ma vie, adieu la compagne de mes plus beaux jours. J'ai goûté dans tes bras le bonheur suprême, j'avais épuisé la vie et ses biens »... Il plia sa lettre, donna ordre à un aide de camp de la porter à Eugénie sur le champ... Il se mit à la tête d'un escadron, se jeta la tête basse dans la mêlée... et périt percé de mille coups.

Au début de 1788 il se rendit une seconde fois en Corse. Cette fois encore, il faillit être infidèle à sa destinée, en offrant ses services à la Russie, à Catherine II. L'impératrice qui préparait alors sa seconde guerre

turque, et qui voulait à tout prix effacer son échec de l'année précédente, projetait une grande diversion contre la Porte, par la Méditerranée. Dans ce but, à l'imitation d'Orlov, lors de la première guerre turque, douze ans auparavant, elle envoya au printemps de 1788, en Italie, avec une mission secrète, le lieutenant des provinces de Vladimir et de Kostroma, le lieutenant-général Ivan Zaborovski. Cet émissaire devait d'abord entrer en contact, à Trieste, avec les chefs des « peuples albanais, slaves et grecs », et avec Mahmoud, pacha de Scutari. Ensuite, il devait se rendre en Toscane. Avec l'aide de Mocenigo, ministre de Russie à Florence et à Pise, de l'abbé Del Turco, ami de la Russie, de l'agent russe à Livourne, général-major Vassili Tamara, du consul-général Calamaj, il devait « rassembler tous les Corses qui avaient été au service de l'Angleterre, » les envoyer à Syracuse, et de là comme corps auxiliaire, dans l'Archipel et en Morée. Au témoignage de Zaborovski, le sous-lieutenant Napoléon Bonaparte, qui se trouvait pour lors en Corse, se disposait, sans doute par l'intermédiaire de son frère aîné Joseph (1) à prier l'émissaire de lui faire une place dans l'expédition. Mais les recruteurs russes refusèrent de lui accorder le grade d'officier qu'il réclamait. D'ailleurs, toute la mission de Zaborovski apparut bientôt un coup manqué. Napoléon Bonaparte renonça à ce singulier projet, et retourna en France.

A son retour il trouva son régiment transféré dans une nouvelle garnison, à Auxonne. Là il se remit avec ardeur au travail, à preuve les notes consciencieuses qu'il tirait de ses lectures, très variées, mais surtout historiques et politiques. Il lisait la *République* de Platon, l'*Histoire ancienne* de Rollin, l'*Histoire florentine* de Machiavel, l'*Histoire de France* de Mably, etc... Il lisait aussi, avec

(1) Joseph prenait, au printemps de cette année, le grade de docteur à l'Université de Pise.

attention, la vie de Frédéric le Grand, mort récemment; il en extrayait quelques détails précis sur le premier partage de la Pologne. En même temps il travaillait avec fougue au polygone d'artillerie. Apprécié au régiment par ses supérieurs et ses collègues, il noua avec eux des relations plus familières. Il se rapprocha notamment du lieutenant Rulhière, neveu de l'historien éclairé et sympathique de l'*Anarchie polonaise;* c'est grâce à ce jeune homme qu'après la mort récente et soudaine de son oncle, cette œuvre fameuse encore manuscrite fut sauvée. D'Auxonne, il écrivit à l'adresse de l'illustre proscrit, Paoli, des *Lettres de Corse* enflammées contre le joug français. Il apprenait en même temps les grands événements de 1789, la prise de la Bastille, les progrès rapides de la Révolution. Il suivait ces affaires fiévreusement, avec des sentiments corses, c'est-à-dire dans l'état d'esprit d'un Konrad Wallenrod (1). Il y voyait surtout des perspectives d'indépendance pour sa petite patrie insulaire. Il se hâta (automne de 1789), d'y retourner pour la troisième fois. Il y régnait une agitation générale, surtout depuis que les décisions libérales de la Constituante avaient fait de cette colonie administrée militairement, une partie intégrante de la France, jouissant des mêmes droits que les autres provinces, et avaient permis le retour des patriotes bannis, Paoli à leur tête. Il salua avec enthousiasme le héros national, et paoliste déclaré, il se jeta dans le tourbillon d'une agitation assez trouble, secrètement hostile à la France. « Mes intimes liaisons avec les familles principales et les députés de la Corse — rapportait alors à Petersbourg l'intelligent Mocenigo, envoyé de Catherine, depuis longtemps la patronne de la Corse, — me permettent

(1) Héros d'un poème de Mickiewicz, Konrad Wallenrod, dont le nom est devenu proverbial en Pologne, est un jeune Lithuanien qui ne se sert de l'Ordre teutonique que pour mieux le ruiner, et venger sa patrie opprimée (*N. de la Réd.*).

d'affirmer que les Corses profitent de la révolution et du retour des bannis, pour reconquérir leur liberté complète, et s'armer sous le général Paoli dans cette intention. Sans aucun doute, à la première occasion ils secoueront le joug du protectorat français et proclameront leur indépendance... J'ai arraché ces confidences aux députés de cette nation. » Le jeune officier, s'étant égaré pendant plus d'une année dans ces voies obliques, revint finalement au régiment (printemps de 1791) avec une promotion au grade de capitaine. Il se remit aussi au travail intellectuel, et se risqua à de nouveaux essais littéraires d'un genre personnel, toujours inspirés de Rousseau. C'est alors qu'il rédige une sorte de mémoire sur l'histoire de la Corse. Il écrit un bizarre dialogue *Sur l'amour*. Il écrit une dissertation plus étrange encore *Sur le bonheur*. Dans cette dernière il célébrait avec attendrissement la vie tranquille et modérée, illuminée par l'amour simple, la musique sereine, la mathématique pure et « l'histoire, flambeau de la vérité, mère des sciences morales ». Il tonnait en revanche contre les passions violentes et pernicieuses, contre la plus pernicieuse de toutes, l'ambition, cette soif que rien n'étanche, qui mène Alexandre le Grand de Thèbes en Perse, du Granique à Issus, d'Issus à Arbelle, de là dans l'Inde; qui lui fait conquérir et ravager le monde, et qui, toujours insatiable, le brûle, le tourmente, l'égare, et devient une fureur qui ne cesse qu'avec l'existence.

A l'automne de 1791, pour la quatrième fois, il partit en congé pour la Corse. Il s'engagea encore plus à fond dans la politique locale. Il y obtint la charge d'officier dans la garde nationale. Mais il entra en conflit avec des politiciens influents, avec le député Péraldi qui, sous Paul I[er], devait offrir la Corse à la Russie, avec le subtil Pozzo di Borgo, plus tard son ennemi mortel, de bonne heure vendu à l'Angleterre, et finalement ambassadeur de Russie, sous Alexandre I[er]. Cette opposition refroidit ses

relations avec Paoli, qui secondait ces hommes, et que ses partisans, de leur côté, poussaient de plus en plus dans le sens d'une rupture avec la France. Lui-même commençait alors à se détacher de ce groupe. Malgré son patriotisme corse, il était déjà trop influencé par la supériorité de la culture française. Il commençait à comprendre que sa petite île ne pourrait arriver à l'indépendance réelle qu'en se donnant à l'Angleterre ou peut-être à la Russie; solution que suggérait alors le consul impérial Calamaj, lequel poussait les Corses à se mettre sous la protection de Catherine II. Mais Napoléon Bonaparte, à cette perspective, préférait une réconciliation avec la France. De retour à Paris, dans l'été de 1792, il fut témoin oculaire des journées terribles, du renversement de la monarchie, du massacre des prisons, de la proclamation de la République. La France était en guerre avec la Coalition...

A l'automne de 1792, il retourna en Corse une dernière fois. Il trouva l'île en pleine ébullition. Les événements de la capitale s'y répercutaient dans un milieu troublé par les tendances séparatistes et les intrigues locales. Contrairement au vieux Paoli, qui avec Pozzo, s'était déclaré pour le fédéralisme girondin, lui-même tenait pour les Montagnards, partisans de l'unité française. En partie malgré lui, il subit le feu croisé des haines des partis et des rancunes personnelles exacerbées. Il succomba dans sa lutte contre la suprématie du parti dominant. Il fut, avec toute sa famille, condamné par sentence de ses compatriotes, sous l'autorité de leur chef national. Condamné à « une malédiction et à une infamie éternelle», il vit sa maison paternelle envahie par une populace en furie. Lui-même dut chercher son salut dans la fuite, pendant l'été de 1793, et il dit à sa mère au départ: « Ce pays n'est pas pour nous ». (Questo paese non è per noi.) Ces cruelles tribulations lui laissèrent une impression durable. Au milieu d'une guerre civile enragée, menée par tous les

moyens, se dissipèrent les rêveries inutiles et abstraites, s'évanouirent l'idéologie si odieuse, plus tard, à l'Empereur, et les vapeurs de l'idéalisme juvénile. L'égoïsme d'autrui, l'égoïsme pervers et sans scrupule, était mis à nu; en face de cet égoïsme les instincts cachés, guerriers et ambitieux, de cette individualité puissante se réveillaient. Il perdit beaucoup d'illusions, la foi dans son peuple, dans le chef populaire longtemps divinisé par lui — de là plus tard, sa méfiance à l'égard de Kosciuszko, ce Paoli polonais. Il perdit sa foi dans la doctrine démocratique de Rousseau. Il perdit son amour exclusif, aveugle, de la Corse. Dans son âme remplie d'une immense ambition, au-dessus du microcosme insulaire et de ses cent cinquante mille demi-sauvages, se dressait la France, avec ses trente millions d'hommes, la France qui posait des problèmes universels et qui entrait en lutte avec le monde.

SZYMON ASKENAZY.

Le Mouvement du Travail

aux États-Unis

Quand on parle, en Europe, de la politique des Etats-Unis, on oublie trop souvent de considérer qu'elle est tout entière conditionnée par la situation interne de la grande république. Lorsque le président Harding rédige un message, il pense à sa patrie avant de s'inquiéter de nos conflits.

Or, actuellement, les difficultés intérieures s'accumulent en Amérique. Sans parler des préparatifs à faire contre un Japon chaque jour plus agressif, il se manifeste sans cesse des mouvements sociaux d'une importance extrême. Ces mouvements sociaux nous les connaissons mal et généralement nous les négligeons dans nos appréciations.

Il faudrait d'abord noter qu'une question de mentalité différencie, de manière essentielle, la façon dont se pose le problème du travail en Amérique et dans certains pays d'Europe, en Belgique, en France, en Italie ou en Russie surtout.

Aux Etats-Unis, la moyenne de l'instruction est excellente : s'il n'y a guère d'élite, il n'y a pas non plus de ces catégories d'hommes si arriérés qu'ils évoquent parfois pour nous les temps barbares. L'éducation du peuple entier est bonne et il n'existe, vraiment, que des dissemblances bien moins sensibles qu'ailleurs dans les apparences extérieures des différentes classes.

En Amérique, il n'y a point — quoi qu'en aient quelques dames fort riches — d'aristocratie, de même il n'y a pas, à proprement parler, de prolétariat, dans le sens

un peu péjoratif que nous attachons trop souvent à ce mot. Il y a des citoyens, les uns travailleurs de la pensée, les autres travailleurs manuels : ils sont presque placés au même degré dans la considération publique. Ainsi se développe ce fort sentiment d'égalité qui fait n'attacher d'importance qu'à la valeur intrinsèque de l'individu, à ses actes et au résultat de ses actes ; ainsi s'accentuent cette facilité et cet agrément de rapports entre gens de classes différentes. Car si la discipline librement consentie est très forte, même un peu germanique d'apparence, elle n'amène cependant jamais, comme en Allemagne, un ton rogue et distant de la part de l'employeur ni la moindre marque d'obséquiosité ou même de timidité de la part de l'employé.

Je ne crois pas être le seul à éprouver cet affreux sentiment qui faisait qu'avant la guerre, quand je parlais à un ouvrier, je ne me sentais jamais, quelque effort que je fisse, en véritable état de camaraderie avec lui ; j'apercevais le terrible fossé social, je voyais l'homme du peuple mal à l'aise, ennuyé, contraint ; je sentais moi-même que mes frais d'amabilité devaient sembler un peu faux et, malgré moi, condescendants ; je me paraissais gêné d'être habillé trop correctement ou d'avoir des gants ou, si c'était en Belgique, de parler un français qui (je n'y puis rien) ne se ponctuait pas de jurons flamands. J'étais embarrassé d'être un « bourgeois », déplorablement. La guerre a sans doute abaissé cette barrière. Mais en Amérique je n'ai jamais éprouvé de sentiment semblable. J'ai très souvent parlé à des hommes de toutes les conditions, même des plus humbles : nous nous trouvions toujours sur un pied d'égalité ou même de camaraderie parfaites, nous nous sentions tous les deux dans la plus complète aisance et je n'avais à faire aucun effort pour tâcher de me donner un air « peuple » devant un interlocuteur qui aurait tourné d'un air embarrassé sa casquette entre ses doigts.

Ce fait m'a beaucoup frappé, et pendant longtemps j'ai réfléchi à son explication : — « Que diable ! me demandais-je, ne pourra-t-on jamais faire comprendre à l'ouvrier de chez nous qu'il est un homme, avec ni plus ni moins de valeur essentielle que celui qui lui parle ? »

Ceux qui ont eu des rapports, durant la guerre, avec les soldats de l'armée du général Pershing, ou même, à un degré moindre, avec ceux du maréchal Douglas Haig, se sont tous posé, un jour, semblable question. Il en faut déduire des conclusions tout à l'honneur de la mentalité anglo-saxonne. Je crois donc que si les institutions de cette race sont parfois moins démocratiques que celles des peuples latins ou germaniques, son esprit et son éducation le sont plus réellement.

En Amérique, l'esprit démocratique se trouve fortifié, d'une manière qui n'est d'ailleurs possible que dans un pays neuf et exempt de vieux préjugés, par l'absence de classement social *a priori*.

En Europe, la situation de l'ouvrier est terrible, car cet homme se voit, sauf de très rares exceptions, enchaîné pour toute l'existence à la catégorie de gens parmi lesquels la Providence l'a fait naître. Une éducation différente, des habitudes particulières à un état social déterminé, de toutes parts des préjugés plus stricts que des lois, et, de ce fait aussi, le manque de confiance dans la réussite, font que, chez nous, celui qui débute dans d'humbles besognes atteint bien rarement les plus hauts échelons de ce que nous appelons, avec une ironie involontaire, l'échelle sociale. Il n'y a rien qui remplisse autant d'esprit démocratique un parvenu de Broadway que de songer que le garçon qui le sert à table, ou que celui qui poinçonne ses tickets au « Great Central » jouira, peut-être, dans dix ans, d'une situation plus brillante que la sienne.

Aux Etats-Unis, la valeur et le travail peuvent ouvrir toutes les ambitions, la chance semble heureuse de les

favoriser et le public applaudit sans envie à leur réussite.

C'est cela, le large esprit de vie de la nation américaine...

Le principal corollaire de cet état de faits est d'apporter une autre différence radicale, et sur laquelle je ne saurais trop insister, entre les revendications ouvrières d'Amérique et d'Europe : aux Etats-Unis, il n'y a guère de lutte de classes. Après ce que j'ai dit précédemment, cette constatation est compréhensible sans longues explications : nul homme n'étant rangé dans une catégorie sociale immuable, chacun, grâce à la richesse du pays, trouve facilement du travail et nourrit l'espoir de gagner par ce travail l'indépendance et la fortune qui lui permettront de se classer aux premiers rangs de la société. Alors, pourquoi une lutte de classes qui n'amènerait que troubles, arrêts, désordres sans amélioration effective ?

Voilà la raison pour laquelle la Fédération Américaine du Travail n'est pas marxiste, ni socialiste. Quelque confusion s'est souvent établie en France et en Belgique à ce propos. Les socialistes de nos pays, au cours de la guerre principalement, puis pendant et après les négociations de paix, ont entretenu des rapports assidus avec l'*American Federation of Labor*. Les socialistes français auraient bien voulu transformer en absolus coreligionnaires les membres de cette fédération, pour laquelle ils n'avaient pourtant pas toujours été si aimables. Mais les ouvriers yankees, quoique prêts à s'entendre avec les socialistes européens, ne voulurent jamais se laisser embrigader et repoussèrent plus d'une avance. Membres du parti du travail, travaillistes comme nous les avons appelés, ils ne prétendaient point se laisser entraîner à faire de la politique. C'était au demeurant la première fois qu'ils consentaient à se rendre à des réunions internationales, et cela non sans manifester quelque appréhension.

Le mot « socialiste » a toujours effrayé les Américains, même ceux que leur activité rapproche tant de nos

groupes ouvriers. C'est à tel point qu'à la Chambre des Représentants on a refusé d'admettre un membre qui avait été élu avec l'étiquette socialiste, ce qui a pu provoquer de la part des avancés non seulement les mots de « politique réactionnaire », mais ceux, un peu exagérés, tout de même, de « terreur blanche ». Ceux qui se dénomment socialistes sont traqués, déportés, honnis, bien qu'il semble que l'actuelle crise économique doive leur faire accomplir quelques progrès.

Le mot « socialiste » signifie, pour la Justice et pour le public américains — à tort, j'en conviens — anarchiste, bolchéviste, révolutionnaire. Il y a bien, aux Etats-Unis, une petit groupe qui se proclame audacieusement socialiste, et l'organisation révolutionnaire des *Industrial Workers of the World;* mais ces organismes sont rejetés par presque tous et n'ont rien de commun avec l'*American Federation of Labor*. Ce petit groupe socialiste, lui, est politique, à la différence de la *Federation of Labor,* qui est purement syndicaliste.

Un jour, à Washington, au début de 1919, je causais avec un membre du Comité du Travail, le président de la très puissante Association Internationale des Mécaniciens, William-H. Johnston, à qui m'avait présenté mon ami Sam-W. Courtley, et je m'étonnais un peu de ce qu'à ce moment-là, en France, Gompers, le vieux président de la Fédération, semblât en flirt avec les socialistes, dont aux Etats-Unis il était un des premiers à rejeter le nom avec horreur. Mon interlocuteur me répondit très justement :

— « D'abord, nous avons à nous entendre avec le seul parti ouvrier régulièrement et puissamment organisé en Europe. A défaut d'autre groupement et quelles que soient son étiquette et nos profondes divergences de vues et de doctrines sur certains points, nous avons pour obligation de collaborer avec ce parti à la réalisation des progrès principaux qui peuvent intéresser et améliorer le

sort de la classe ouvrière internationale. C'est là notre but et notre devoir. Ensuite, vous devez bien savoir que ceux que vous appelez socialistes en France et surtout en Belgique ne correspondent pas du tout à ceux que nous nommons socialistes aux Etats-Unis. Les mêmes mots ne désignent pas les mêmes gens. Malgré les nombreux points qui nous divisent, vos socialistes, du moins la partie modérée et raisonnable de ceux-ci, sont ce qu'il y a de plus rapproché de nous autres, « travaillistes », comme vous nous appelez.

« D'ailleurs si, en Europe, vous avez parfois commis l'erreur assez excusable de nous baptiser « socialistes américains », vous aurez pu remarquer ici que nos journaux ont, en revanche, bien soin de toujours baptiser les vôtres « membres du parti du travail français et belge ». On aurait bien garde d'employer dans nos gazettes le mot socialiste qui, quoique plus exact, serait mal compris et ferait un effet déplorable. Au surplus, ajoutait M. W.-H. Johnston, nous n'avons que des prises de contact toutes momentanées avec vos socialistes. Le seul parti ouvrier européen avec qui nous ayons eu des relations suivies est celui des Trade-Unions d'Angleterre. Avant la guerre nous avions aussi entretenu des rapports, mais beaucoup moins assidus, avec certaines organisations allemandes. Peut-être plus tard arriverons-nous, dans le monde, à plus de cohésion. Mais il faut encore attendre un peu : pour le moment, les peuples évoluent... »

***

Il semble, en tous cas, certain qu'aux Etats-Unis le parti ouvrier rejettera toujours le marxisme. Il repoussera la lutte de classes parce que la classe ouvrière, qui est la plus nombreuse, se confond chaque jour davantage avec l'ensemble de la population nationale.

Ceci ne veut point dire qu'il n'y ait jamais de grèves.

Bien au contraire. Durant l'été 1919 j'en ai vu de nombreuses. Mais les grèves présentent un caractère de revendications professionnelles et jamais d'action politique; elles ne paraissent pas être révolutionnaires. Les grèves, après la guerre, eurent très souvent pour cause, là-bas aussi, l'augmentation du coût de la vie. Leur but était d'obtenir la majoration des salaires et la diminution des heures de travail. Bien souvent elles furent terminées à l'amiable, par un accord direct entre patrons et ouvriers, accord établi dans cette atmosphère de « démocratie intellectuelle » qui tend heureusement à s'implanter là-bas et à reconnaître des privilèges distincts aux deux parties.

Les membres de l'*American Federation of Labor,* et Gompers leur président en tête, présentent encore cette originalité qui les distingue des socialistes d'Europe: ils sont plus nationalistes qu'internationalistes.

En Amérique, le prolétariat suit le sort de la nation et désire avant tout la prospérité de celle-ci. Il refuse de faire de la politique qui diviserait les activités et dissiperait les forces. Réaliste avant tout, la Fédération du Travail est très puissante parce que très unie, et elle ne veut pas risquer de rompre cette union dans le jeu de la politique ou y chercher un supplément de puissance dont elle n'a nul besoin.

Ce réalisme doit être utilement opposé, dans l'intérêt même des travailleurs, à l'esprit des démocraties mystiques d'Europe, où on le remplace trop souvent par le verbalisme et où l'on perd une grosse partie du temps à philosopher sur la Révolution, le Communisme, la Lutte des Classes ou l'Anticléricalisme. Ce sont là jeux d'esprit dont les Américains, gens barbares selon certains, ne goûtent pas encore toute la beauté.

Outre-Atlantique, en revanche, l'éducation et l'instruction dans la classe ouvrière sont bien meilleures que chez nous. J'ai dit déjà combien j'avais été fortement saisi par cette atmosphère d'égalité intellectuelle. C'est bien à cette

communauté d'idéal, à cette absence de luttes de classes, à cette absence de classes elle-même, qu'il faut attribuer la bonne éducation générale. Il s'ensuit, évidemment, qu'aux Etats-Unis les ouvriers ont beaucoup plus de besoins qu'en Europe, qu'ils demandent plus de confort, plus de plaisir, plus de repos... Mais ces exigences mêmes, — on le verra quelque jour chez nous, — sont un excellent stimulant.

La classe ouvrière américaine est foncièrement imprégnée du sentiment de l'égalité, de la plénitude de son droit à la vie, large et humaine. Chez nous, des politiciens, à coups de discours démagogiques, tâchent bien de soulever artificiellement le peuple à l'appel du même sentiment. Mais ce mouvement reste factice; l'instruction provoquerait bien mieux et d'une façon plus certaine et qui ne pourrait plus être contestée, l'explosion de si légitimes désirs.

Des soldats et des marins américains, ouvriers de leur métier, m'ont parlé avec pitié du sort des ouvriers d'Europe, spécialement de ceux de la « belle France », où ils avaient séjourné longtemps et où ils avaient pu faire à loisir des comparaisons. Ils qualifiaient la façon de vivre et de travailler des prolétaires de chez nous de *médiévale ;* ils étaient sincèrement horrifiés par le manque d'hygiène, les habitudes étroites, la vie ardue, sombre et mesquine des ménages ouvriers qui « triment » jusqu'à la vieillesse dans la désolante condition d'une classe peu différente, maintenant encore, de celle des serfs.

Comme mes amis américains avaient raison! Mais je crois comprendre mieux qu'eux combien d'obstacles retardent la réalisation des améliorations et quels liens, tels celui de l'ignorance, empêchent encore la démocratie d'arriver chez nous à un réel était de fait. En France pas plus qu'en Belgique la classe ouvrière, il faut le dire avec franchise. n'est prête à remplir le rôle qui lui revient légitimement. Il faut aussi ajouter que ce n'est point sa

propre faute, mais bien celle des préjugés du passé, de ceux qui subsistent, du long esclavage des habitudes et aussi du manque d'efforts sincères de la part des hommes qui auraient dû se constituer les éducateurs du peuple.

Il est d'ailleurs surprenant d'observer la transformation radicale qui s'opère, aussitôt après leur débarquement, parmi les émigrants de toutes les contrées d'Europe qui arrivent en Amérique. Bientôt ils subissent la bienfaisante influence du milieu et, à leur tour, éprouvent des besoins nouveaux qui en font d'autres hommes, plus « civilisés » si j'ose ainsi dire, qu'ils ne l'étaient auparavant, car la civilisation se manifeste toujours par le plus grand développement des besoins.

Le récent immigré se sentira sans tarder vivifié, grandi, par l'atmosphère qui l'entoure. Il ne sera plus un paria, il commencera à comprendre qu'il est tout simplement un homme, comme tous les autres.

Sait-on, à ce propos, qu'aux Etats-Unis il n'existe pas de journaux de classe? L'ouvrier ou le banquier milliardaire lisent le même quotidien. Il se publie, il est vrai, des organes, des revues et magazines surtout, tout à fait spécialisés, mais ceux-ci ne traitent alors que de matières professionnelles et non de nouvelles courantes.

Qu'on réfléchisse combien, chez nous, la lecture de divers « papiers », écrits chacun dans une distincte atmosphère de classe et pour un public spécial, accentue la division entre les différentes catégories sociales. Aux Etats-Unis on ne pense pas que le citoyen ait besoin d'apprendre les faits divers ou ceux de la politique, de la finance ou des sports dans une forme et un langage différents selon qu'il travaille des mains ou de l'esprit.

***

Dans la démocratie américaine — qui est la vraie démocratie, c'est-à-dire celle qui ne consiste pas dans l'absence

de discipline, dans le plus de liberté personnelle et de licence individuelle, mais bien dans l'égalité des chances, pour tous les hommes, d'acquérir le bien-être, la fortune, le pouvoir — dans la démocratie américaine, l'organisation ouvrière a atteint un stade plus avancé que chez nous. Je ne fais pas allusion, en disant cela, au suffrage universel, qui est une acquisition antédiluvienne, purement politique d'ailleurs, mais bien à la démocratie industrielle qui va naître.

Il est incontestable — du moins ce me semble — qu'en politique les hommes ont définitivement renoncé au pouvoir de droit divin, et que les gouvernés ont acquis la faculté, quoique d'une façon souvent illusoire encore, de participer à la direction du gouvernement. La chose est fort juste et nous paraît aujourd'hui toute naturelle.

Mais pourquoi, dans l'usine, petite autocratie, n'en est-il pas de même? Pourquoi les hommes qui choisissent leurs Constituants pour la nation, ne pourraient-ils pas participer à la rédaction de leurs propres contrats de travail? Et pourquoi le gouvernement de l'atelier, comme celui de l'Etat, ne pourrait-il être exercé avec l'agrément des gouvernés?

J'entends des chefs d'industrie crier: — « C'est de la spoliation; l'atelier m'appartient, c'est moi qui, par mon travail, mon intelligence et mes capitaux, suis arrivé à l'édifier; il est mon bien, et je préférerais cesser mes affaires que d'abdiquer mes droits ». Les rois ne pouvaient-ils pas dire aussi qu'ils avaient, dans bien des cas, édifié leurs royaumes et réalisé l'unité et la grandeur de ceux-ci? Cependant vous reconnaissez, patrons, qu'on a été juste en mettant des bornes au caractère absolu de leur pouvoir... D'ailleurs, quand se développera la démocratie industrielle, le patron gardera encore son mot à dire et sa jolie part de bénéfices. Il sera un monarque constitutionnel, voilà tout. Croyez-vous vraiment que les monarques constitutionnels soient tant à plaindre et qu'ils

aient renoncé au métier ou fermé boutique parce que dépossédés du droit divin?

Aux Etats-Unis, nous pouvons déjà constater d'heureuses expériences de principes démocratiques introduits dans les usines. En un livre récent, « Man to Man », un homme qui a étudié longuement ces questions, M. John Leitch, a donné de nombreux exemples d'usines américaines où l'on a ainsi réalisé une sorte de système constitutionnel industriel qu'il définit ainsi : « L'organisation de toute usine ou autre institution d'affaires en un petit Etat démocratique, avec un gouvernement représentatif qui aura ses phases législatives et exécutives ». Il cite notamment le cas typique de la fabrique de pipes William Demuth and C°, dans le Long-Island, où, bien que la plupart des ouvriers fussent des étrangers qui ne parlaient même pas l'anglais (sur un total de 900 hommes, il y avait environ la moitié d'Italiens, un quart de Polonais, et le reste venant de tous les points du globe) on parvint à établir, non seulement un système de dividendes sur les bénéfices pour les employés, mais un véritable gouvernement constitutionnel copié sur celui de l'Etat.

On y forma un cabinet ministériel, groupant les chefs de l'usine avec le président de la Compagnie comme Premier. Le corps législatif se composait d'un Sénat comprenant les directeurs des différents départements et les contremaîtres, et d'une Chambre des députés élus par les ouvriers. Les élections pour cette Chambre des députés se faisaient par département ou atelier, un député représentant chaque groupe de vingt-cinq ouvriers. Dans le cas où cet atelier aurait eu moins de vingt ouvriers, il s'unissait, pour l'élection, avec un autre petit département. Ces différents corps constitués élisaient eux-mêmes leurs chefs qui étaient, pour la Chambre des députés : un président, un vice-président, un secrétaire et un commissaire ; ils constituaient ensuite des commissions qui s'ap-

pelaient : Commission des Programmes ; Commission des Projets et Réformes ; Commission du Matériel imparfait et du Travail défectueux ; Commission de la Publicité ; Commission de la Sûreté ; Commission des Fêtes et Commission de l'Education. Des ordres du jour adoptés par vote couvraient la procédure. Au sein du Sénat, des commissions du même genre furent organisées.

Toutes les plaintes, les difficultés, les conflits relatifs au travail et au salaire étaient présentés aux députés, qui les discutaient dans des réunions publiques et qui prenaient des décisions ou les suggéraient. Toutes les mesures touchant à la conduite de l'usine devaient passer devant les deux Chambres et être approuvées par le Cabinet...

On m'objectera, à propos de cet exemple typique pris entre beaucoup d'autres, que, chez nous, expérience semblable a été tentée déjà. Je le sais. Mais ce ne fut jamais aussi complètement, et ce qui est nouveau, c'est qu'on est arrivé, en Amérique, à des résultats excellents. Il est vrai que l'esprit tout particulier qui règne là-bas est nécessaire pour que de telles réformes soient prises au sérieux. Il faut aussi un grand nombre d'ouvriers, au moins cinq à six cents, pour pouvoir constituer un organisme si complet.

Beaucoup d'industriels américains comprennent d'ailleurs et admettent la démocratisation des industries, et ils ne cachent plus que, pour les grands moyens de production, ils deviennent favorables à la nationalisation.

On se souvient, à ce propos, qu'en août 1919, la « Fraternité des employés de chemin de fer des Etats-Unis » demanda que, comme solution au haut coût de la vie et au problème des salaires, on nationalisât purement et simplement toute l'exploitation des railways. Les réseaux appartenant à des sociétés particulières avaient été réquisitionnés et exploités (dans des conditions d'ailleurs tout à fait désastreuses) par l'Etat, durant la guerre. Un cer-

tain Plumb demanda qu'ils fussent, cette fois, rachetés définitivement aux Compagnies par l'Etat, et remis en pleine propriété à tous les employés et ouvriers qui les exploiteraient à leur propre profit, les bénéfices étant partagés entre tout le personnel.

On saisit quel formidable bouleversement social aurait été l'adoption par les Etats-Unis de cette mesure de nationalisation qui aurait, évidemment, été suivie par celle de toutes les grandes industries. Cette transformation, accomplie en dehors de toute révolution, dans le calme et selon la voie légale par un des premiers pays de la terre, aurait été la plus grande étape réalisée vers la socialisation du monde.

Le projet fut très discuté. La presse, en général, lui fut hostile, car elle y voyait une avance vers le communisme et le bolchévisme. Elle admettait néanmoins que les ouvriers avaient le droit de recevoir une participation directe à la gestion des affaires des compagnies et de percevoir des dividendes sur les bénéfices.

La question de la nationalisation, qui n'est pas encore réglée définitivement, est toujours aiguë et le sera sans doute longtemps encore...

* * *

L'*American Federation of Labor*, elle, pousse, chaque fois qu'elle en a l'occasion, à la nationalisation. Celle-ci se produira fatalement un jour, et augmentera encore de façon formidable la puissance déjà si grande de l'organisme ouvrier des Etats-Unis, puissance dont celui-ci use de raisonnable façon parce que, je le répète, son intérêt s'identifie avec l'intérêt général.

Cette Fédération reste le groupe syndicaliste le plus puissant des Etats-Unis. Elle représente surtout un organe de concentration dont le but essentiel est d'obtenir « un juste salaire pour un juste travail ». Elle forme une

véritable aristocratie, car elle n'accepte que les ouvriers qualifiés, et en leur faisant payer une forte cotisation. Elle fut, de ce fait, souvent attaquée par certains éléments révolutionnaires, comme les I. W. W. (*Industrial Workers of the World*) qui lui voudraient faire changer de rôle et la transformer en un organisme de combat.

La *Federation of Labor* n'a jamais fait de politique, à proprement parler. Il n'y a pas de parti ouvrier puissant. On vit bien autrefois, en Californie, Denis Kearney essayer de soulever la masse populaire pour qu'elle se coagulât en un parti du travail, mais il échoua. Plus récemment, on vit encore différentes tentatives, mais il ne semble pas qu'elles aient chance d'aboutir à des résultats importants.

Samuel Gompers, qui depuis vingt-huit ans a été perpétuellement, sauf une fois, réélu président de l'*American Federation of Labor,* est un petit vieillard d'origine juive hollandaise, très laid et presque ridicule, ce qui est fort rare pour un homme de sa situation dans un pays où la foule attache beaucoup d'importance à l'impression que produisent ses élus; c'est lui qui s'est presque constamment opposé à ce que la Fédération se mêlât de politique. Il a cependant, un moment, semblé soutenir Wilson et le parti démocrate, à l'époque où, pendant la Conférence de Versailles, il rêvait d'une Confédération internationale du Travail. Mais l'expérience a mal réussi. Wilson a acquis l'impopularité que l'on sait. Le malin Gompers s'est hâté de revenir à la neutralité d'autrefois, et son idée de confédération a échoué par la faute de socialistes européens qui, assez absurdement, semblaient vouloir confondre l'internationale politique avec l'internationale ouvrière.

Notons qu'en Amérique, pays où il y a un nombre énorme de fermiers, ceux-ci commencent à s'organiser aussi et à se grouper en puissantes associations qui ont des tendances à se rapprocher de celles du travail. Un des

socialistes belges les plus cultivés et les plus intelligents, qui, durant plusieurs années, étudia ces problèmes aux Etats-Unis même, y voyait un des symptômes les plus curieux de la transformation qui s'accomplissait, et prédisait que l'on verrait bientôt évoluer l'Etat vers la forme d'une république coopérative des producteurs, suite d'une alliance entre les syndicats ouvriers et les organisations de fermiers. Nous ne savons pas, vraiment, si les choses iront si vite que cela...

Quoi qu'il en soit, et tant qu'elle défendra des idées saines, même les plus avancées, il semble que c'est la *Federation of Labor,* dirigée par des gens intelligents, fonctionnaires zélés et actifs, éloignés de toute démagogie, qui triomphera, parce qu'elle englobe tous les éléments qualifiés du monde ouvrier et parce que ceux-ci sont soutenus par ce très réel idéalisme démocratique que l'on comprend encore si mal en Europe, où tant d'exemples nous en furent cependant fournis depuis quelques années. Les ouvriers américains sont des réalistes poussés par leur idéalisme. Ceux d'Europe, mal dirigés, sont trop souvent des utopistes poussés par du verbalisme. Je ne saurais assez insister sur cette différence radicale que j'ai pu observer notamment dans les Etats si industriels de l'Ohio et de la Pensylvanie et dans la ville de Pittsburg.

C'est le même idéalisme pratique qui fait que l'ouvrier américain rejette le Taylorisme, à l'heure où certains professeurs européens semblent pris d'engouement pour lui. On n'ignore pas que ce système, baptisé du nom de Taylor, son inventeur, étudie la durée de temps élémentaire de chaque mouvement accompli par les ouvriers; son but est de corriger ces mouvements, de les réduire au minimum, d'en augmenter la rapidité et, en un mot, d'accroître le rendement.

Eh bien, les ouvriers, et la *Federation of Labor* à leur tête, ne veulent plus de ce Taylorisme, dont il fut tant

parlé chez nous. Ils n'en veulent plus parce que cette méthode oublie l'élément psychologique dans le rendement et que l'ouvrier américain, qui n'est ni un animal, ni une machine, ne veut pas être traité comme tels. On prétend, à juste titre semble-t-il, que cet élément psychologique peut, à lui seul, modifier tous les calculs mathématiques accomplis à propos du rendement de l'ouvrier, deux hommes n'étant jamais pareils, l'un étant jeune, l'autre vieux, l'un apathique, l'autre ambitieux, l'un fort, l'autre fatigué : ces facteurs individuels ne peuvent être calculés et suffisent donc à ébranler tout le système de Taylor.

On reproche aussi à ce système d'annihiler les fonctions intellectuelles des travailleurs, qui ne pensent plus et deviennent de vrais accessoires mécaniques. Réduisant à rien la part de l'énergie et de l'intelligence, la méthode taylorienne supprime également la chance de réussir, de briller, de se faire valoir ; elle sanctionne de façon définitive l'inégalité de naissance en enlevant au bon travailleur la chance qu'il possède (en Amérique) de faire fortune ; elle supprime l'initiative, l'émulation et aussi ce puissant stimulant américain qu'est, en toutes choses, la notion sportive de la lutte, ce sentiment du record que les Yankees aiment à mettre jusque dans les détails de leur besogne quotidienne.

D'ailleurs on n'ignore pas qu'aux Etats-Unis on en est déjà arrivé à obtenir de très économiques moyens de production, dus à la fabrication en série de types uniformes, c'est-à-dire à ce que l'on a appelé la « standardisation ». Je lisais dernièrement l'exemple des pneus d'autos dont on fabriquait avant la guerre deux cent trente-deux types différents, tandis que maintenant on n'en fabrique plus, dans tout le pays, que neuf, réalisant ainsi une précieuse économie de matériel et un grand gain au point de vue pratique.

Il faut néanmoins ajouter que la diminution du coût

de la production est due pour une bonne part à l'application intelligente et atténuée du système Taylor, quelque critiqué que celui-ci soit aujourd'hui.

Par ces procédés divers, la production étant plus grande, la richesse le devient aussi et, de même, tout naturellement, les salaires. Ceux-ci s'élèvent et peuvent arriver à satisfaire des ouvriers qui sont plus exigeants que ceux de France, d'Italie et de Belgique (1).

PIERRE DAYE.

(1) D'un livre à paraître prochainement à la librairie académique Perrin et Cie, à Paris, sous le titre : « Sam, ou le voyage dans l'optimiste Amérique ».

Les plus anciennes pièces du Théâtre liégeois

Dans un article précédent (1), j'ai entretenu les lecteurs du *Flambeau* d'un sujet qui ne concernait qu'indirectement la Belgique, aujourd'hui je voudrais leur parler d'une découverte qui les intéresse directement. J'ai eu la bonne fortune de retrouver au Musée Condé, à Chantilly, les plus anciennes pièces de ce théâtre wallon, aujourd'hui encore si florissant, et voici dans quelles circonstances. Comme j'explorais systématiquement, au point de vue de notre histoire dramatique, les riches collections du duc d'Aumale, leur aimable et érudit conservateur, M. Macon me mit entre les mains un recueil contenant deux mystères de la Nativité et trois Moralités, coté n° 617 (2) et dont le format allongé décélait un livret de scène appartenant au « meneur de jeu » ou régisseur.

Ce n'était pas la seule caractéristique de ces papiers jaunis couverts d'une fine et élégante gothique du XV[e] siècle. Les lignes des vers étaient remarquablement inégales et, en les lisant à haute voix, il était impossible d'y reconnaître le rythme habituel et parfois un peu monotone de notre octosyllabe. Rien non plus ne rappelait la langue des contemporains, Villon ou Charles d'Or-

(1) *Ecrivains français en Hollande* Voyez le *Flambeau,* 4[e] année, n° 4, 30 avril 1921, p. 481.

(2) Je viens de les donner intégralement dans la BIBLIOTHÈQUE DU XV[e] SIÈCLE sous ce titre : *Mystères et Moralités du Manuscrit 617 de Chantilly, publiés pour la première fois et précédés d'une étude linguistique et littéraire.* Paris, Ed. Champion, 1 vol. in-4°, 1920, 3 planches, couronné par l'Académie des Inscriptions (Prix Lagrange).

léans, et pourtant un parfum de terroir, un vrai charme de naïveté s'en dégageait. Rimées, nos pièces l'étaient à peine, tout au plus étaient-elles assonancées de la voyelle finale tonique, mais sans que l'oreille pût saisir tout de suite l'homophonie. D'autres caractères, des infinitifs en « -eir », comme « enfanteir », d'autres en « i » (là où le français a un « -ier »), comme « comenchire » (liégeois moderne : « kiminci »), la graphie « lh », représentant un « ll » mouillé, me firent penser à l'ancien liégeois, tel que l'avaient décrit les savantes *Etudes de Dialectologie wallonne* de M. Maurice Wilmotte (1) et l'*Etude linguistique sur Jacques de Hemricourt et son époque* de M. Georges Doutrepont (2).

Dès lors, tout s'éclairait et ces fins de vers qui avaient à peine l'air de se ressembler devenaient des consonnances parfaites, à condition qu'on les interprétât à l'aide du parler ancien et du dialecte d'aujourd'hui. Par exemple, les groupes « Mahai : angneax » ; « fait : oyseas » riment exactement en « ê », si, au lieu de se laisser tromper par la graphie (je n'ose pas dire l'orthographe), on songe qu'au traitement français du suffixe latin « -ellum » dans « agneau » et « oiseau » correspond en liégeois : « onié » et « ouhè ». Nos textes sont donc du nord-est de la province de Liége et non du sud, par exemple de Huy, où le suffixe « -ellum » devient « -ia », comme en témoignent ses quatre merveilles : le « tchestia », le « rondia », le « pontia » et le « bassinia ».

Un examen attentif des autres assonances va nous conduire à une localisation plus précise encore. En effet, nous constaterons que, dans beaucoup de cas, les nasales, comme « an », « on », assonent avec la voyelle orale correspondante, par exemple dans le couple « Saba : offrande ». Ceci fait penser à une nasalisation incom-

(1) *Romania*, t. XVII, XVIII et XIX.
(2) Mémoires couronnés par l'Académie Royale de Belgique, t. XLVI.

plète telle qu'on l'observe à Verviers, où l'on dit « voz alé bé? » (vous allez bien?), « tchâtâ » (chantons). Un autre trait du manuscrit 617, l'assonance de « an » avec « on », nous ramène par contre plus près de Liége, dans la région où le « pain » est un « pon ». Il faut donc chercher la patrie de notre auteur en un point où se retrouvent ces deux caractéristiques, nasalisation incomplète et confusion de « an » et « on » (1), et, au nord-est de Liége, sur le plateau de Herve, nous n'avons que l'embarras du choix.

Par cette origine « excentrique », s'explique aussi une irrégularité rythmique, telle que n'en connaît aucune œuvre française ou picarde du moyen âge, et aussi la présence d'un mot insolite, qui doit nous arrêter un instant. Dans la scène de l'Adoration des Bergers, Eylison dit au IIIe Pasteur :

Et a bien! tre doux frere!
Que Dieu vous met huy en bone *heel!*

« Heel » est un emprunt au moyen-néerlandais, en rapport avec l'allemand « heil » et qui se retrouve dans le flamand « geheel », mais la curiosité est qu'il a survécu dans le folklore liégeois, précisément à propos du Jour des Rois, dans les chansons que braillent les enfants quand ils vont quêter aux portes, le 5 janvier, dans les villages de l'est de la province de Liége :

S'è-st oûy lè *hêl*;	C'est aujourd'hui les *hêl;*
I n'a pu dèl mizér	Il n'y a plus de misère.
S'è to *hélyeu;*	Ce sont tous *hélyeu;*
I n'a pu dè bribeu.	Il n'y a plus de mendiants (2).

Ainsi se trouve expliqué par le manuscrit de Chantilly l'étymologie de ce « hélyeû » qui embarrassait Grand-

(1) J'ai connu une femme du peuple, originaire de Seraing, qui était dans l'incapacité de distinguer « enfants » de « on fend ».

(2) Cité par le regretté E. MONSEUR, dans son *Folklore wallon*, Bruxelles, Ch. Rozez, [1892], in-18, p. 122.

gagnage et désigne justement les petits quêteurs de l'Epiphanie.

Voilà bien des arguments linguistiques qui, à nos yeux, suffiraient à localiser nos petits drames au nord-est de la province de Liége, à l'extrême limite du domaine roman et presque à la frontière linguistique, mais l'examen des noms de lieux qui y sont cités nous conduirait déjà en Belgique. Dans la *Moralité* III, celle des *Sept vices et des sept vertus,* Gloterniie, se vantant de son pouvoir, dit :

Je suy damme de mainte terre
et en Franche et en Engletere.
Ma loy ont bien trestout tenus,
deis le temps de bons roy Artus,
Normans, THIOIS et AVALOIS,
qui bien ont tenut mes loy.
En Flandre aie je mainte preus sergant,
à YPRE, à BRUGE et à GANT...
Partout cognoist on bien m'ensengne,
d'Irelande jusque à LOWANGNE.

Thiois et Avalois représentent respectivement les Flamands et les habitants de la vallée de la Meuse, à l'est de Liége. Si Ypres, Bruges et Gand étaient des villes connues de tout le monde, il n'en était pas de même de Louvain, surtout dans la forme wallonne qu'on trouve ici à la rime et qui est celle de Jacques de Hemricourt.

Mais voici une confirmation plus curieuse encore de notre hypothèse directrice. Dans la deuxième Nativité du manuscrit 617, Marie Jacob, en adorant l'enfant Jésus, termine sa prière par ces mots inattendus :

Je vous prie que veulhies aiidiire [aider]
Les povres seur de SAINT MICHIEL (1).

Je ne doutai pas un instant que ces paroles ne fussent

(1) Si l'on prononce correctement « Michi », on obtient l'assonance, qui est en « i ».

une invocation à Dieu pour attirer sa bénédiction sur un couvent de femmes où la pièce avait été représentée, mais comment en trouver un dans la province de Liége au XVe siècle, sous le vocable de Saint-Michel? Je le cherchai longtemps en vain, lorsque, feuilletant le volume de M. R. Dubois sur *Les rues de Huy,* j'y lus ceci: « La rue des Templiers, de même que celle de Saint-Martin, était, en grande partie, longée par la propriété d'une des plus riches corporations de la ville: les Dames blanches ou Carmélites chaussées. Elles s'établirent vers 1464, dans l'hôpital Saint-Germain, près de l'église de ce nom ». En note, M. Dubois ajoutait: « Le registre Stock A des Dames Blanches nomme la maison: *couvent* SAINT-MICHEL (18 mars 1464) ».

Ce n'est pas tout. La première Nativité se terminait par ces mots: « Explicit per manus BOURLET » et la dernière Moralité par « Explicit SUER KATHERINE BOURLET ». Plus bas, une main postérieure avait tracé, dans une écriture de la fin du XVIe siècle: ELIYS DE POTIERS. Muni de cette triple indication, je me tournai vers l'érudit archiviste de Liége, M. Fairon, et je lui écrivis: « Si vous avez dans votre dépôt des obituaires ou bien des comptes des Dames Blanches de Huy, vous devez y trouver mention, vers la fin du XVe siècle, d'une sœur KATHERINE BOURLET, et, vers la fin du XVIe siècle, d'une religieuse ELIYS DE POTIERS. » Huit jours après, M. Fairon me répondit: « J'ai le plaisir de pouvoir vous annoncer un bon résultat dans les recherches d'archives que vous avez sollicitées: ...vous m'indiquiez, à propos des sœurs C. Bourlet et E. de Potiers, une piste nouvelle et il n'a pas fallu de longues recherches pour identifier vos personnages. Les deux fiches ci-jointes permettent de vérifier complètement vos conjectures sur l'origine liégeoise de vos poèmes. Je suis heureux d'avoir pu vous aider à établir l'origine d'un texte si précieux pour l'histoire de nos lettres wallonnes ».

Or, les fiches en question disaient que KATON BOURLET était entrée au Carmel de Huy, comme novice, en 1478, au lendemain de la « Conception Nostre-Dame », donc le 8 décembre, et que « vertueuse et honeste religieuse seur ELIS DE POTIERS », qui y avait vécu « l'espace de 27 ans » y « trespassat l'an 1612, le 13e d'aoust ».

L'histoire se portait donc garante de la philologie, mais ceci ne doit pas amener une confusion de leurs méthodes. Si des documents d'archives d'une incontestable authenticité montrent que le manuscrit 617 de Chantilly a été copié à Huy par la religieuse Katherine ou Katon Bourlet, dans le dernier quart du XVe siècle, et que les deux Nativités y ont été jouées chez les Dames Blanches au Couvent de Saint-Michel, l'examen des assonances nous conduit avec non moins d'évidence au nord-est de Liége pour y retrouver l'auteur inconnu, dont l'oreille pouvait seule les entendre. Il n'y a pas là, d'ailleurs, contradiction, car rien de plus facile à imaginer qu'une transmission, même plusieurs fois séculaire, de ces pièces, de couvent en couvent, sur tout le territoire des Princes-Evêques. Ceci explique aussi la parenté qu'on trouve entre la première Nativité et le plus ancien drame latin de Noël, datant du XIe siècle, et qui provient de l'abbaye limbourgeoise de Bilsen (1), ainsi qu'avec le *Paaschspel* (2) provenant du « Slawanten-Klooster », près Maestricht et qui date du XIVe siècle.

Ici se pose la question de l'âge de nos textes. Si le manuscrit a été copié à Huy à la fin du XVe siècle, ils peuvent avoir été composés bien antérieurement et les rapprochements que nous venons d'établir avec le drame liturgique ainsi que l'emploi de l'assonance au lieu de la

(1) Le manuscrit se trouve chez les R. P. Bollandistes, à Bruxelles. Je l'ai publié avec M. Young dans la *Romania,* janvier-octobre 1916-1917, p. 357.

(2) Edité par H. E. Moltzer dans *De Middelnederlandsche Dramatische Poëzie;* Groningue, 1875, in-8°, p. 496 et suiv.

rime nous porteraient à faire remonter la première Nativité au moins, au début du XIII[e] siècle, mais, pour les autres pièces, la rareté des survivances de la déclinaison à deux cas (sujet et régime) de l'ancien français, que présente notre manuscrit, nous ramène plutôt à l'époque où cette déclinaison se désorganise, c'est-à-dire au XIV[e] siècle.

A la même époque nous conduit aussi la mode dressant sur la coiffure des dames deux énormes cornes qui, selon les théologiens, les faisait ressembler à des béliers, mais qui, aux yeux des simples hommes, n'empêchaient pas les jolies femmes d'être jolies. Le vertueux auteur de la Moralité III met dans la bouche d'Orgueil ces mots :

> Corne leur fay porteir es teist,
> ensi qu'el fuissent beist.

La date a son importance, parce que peu à peu, par la publication de ces Nativités et Moralités comme par la découverte de la Passion (1) de la Bibliothèque Palatine se trouve peu à peu réparée la perte dont parlait Gaston Paris et qui nous dérobait pendant cent ans l'histoire du théâtre français. Ainsi le manuscrit 617 de Chantilly n'est pas qu'une curiosité liégeoise, importante seulement pour les lettres wallonnes.

A-t-il aussi quelque valeur pour les lettres humaines? Non, pour le lecteur imbu de préjugés classiques et pour qui la littérature française ne commence qu'à Corneille. Oui, pour celui qui aime à l'envisager dans l'ensemble de son évolution, depuis ses lointaines origines et qui comprend que Montaigne n'aurait pu écrire dans la langue savoureuse et souple que l'on connaît, si Joinville et Philippe de Comines n'avaient forgé l'instrument dont il s'est servi ; or, à cette œuvre collective concourent toute

(1) Editée par M. Karl Christ dans la *Zeitschrift für Romanische Philologie,* 26 juin 1920, pp. 405 à 488.

les provinces de notre langue, sans égard aux frontières politiques.

Que celui qui aime le parler de nos pères et l'expression ingénue, une expansion quasi franciscaine du sentiment religieux n'hésite pas à lire nos Nativités. Il y trouvera tout le charme qui se dégage des miniatures vivement colorées des vieux missels ou des sculptures qui ornent les porches d'Amiens, de Bourges ou de Reims. On ne peut séparer l'art de la littérature, surtout depuis qu'un historien connu, M. Mâle (1), a accordé à celle-ci un incontestable droit de priorité dont je vais donner une preuve décisive, empruntée à notre première Nativité. On connaît, à Huy, le célèbre portail de Bethléem, faisant face à la rue du Pont et qu'a décrit Camille Lemonnier dans *La Belgique,* ainsi que J. Helbig dans l'*Art Mosan* (2). Il est possible qu'il soit inspiré de notre texte, mais cela n'est pas sûr; par contre, il en va tout autrement du frontispice du *Sarum horae* (3), de la fin du XVe siècle, qui représente une Adoration des Bergers. Dans des cartouches, sont inscrits les noms des personnages. Une bergère s'appelle Mahauls et offre un agneau; sa compagne s'appelle Alison et présente une pomme. Or, précisément, dans le manuscrit 617, le IIIe pasteur dit à Eylison:

> Et vous, ma douche amye Eylison,
> il vous fault adoreir cel enfanchon
> aweucque vostre compaingne *Mahay,*
> qui enporterat une *angneax* (4);

(1) *L'Art religieux du* XIIIe *siècle en France,* 4e éd. Paris, Colin, 1919, in-4° et l'*Art religieux de la fin du moyen âge en France. Ibid.*

(2) Bruxelles, Van Oest, 1906, 2 vol. pet. fol. Cf. t. I, p. 60.

(3) Heures à l'usage de Sarum, publiées par Pigouchet pour Simon Vostre. Ces libraires employaient beaucoup d'artistes wallons. Voir le fac-similé ci-joint.

(4) Sur cette rime spécifiquement liégeoise, voir le début du présent article.

Eylison lui répond :

Vechy des nois et *pumes* en nostre panthier,
qui nous demorat hier à soppeir
et se vous auies ung seul flaiotteax,
vous series ung tres gentils pasturiax.

Donc, dans la gravure comme dans la pièce, qui est d'un siècle antérieure, mais fut encore jouée à Huy à la fin du xv[e] siècle, aux mêmes noms de bergers correspondent les mêmes dons.

Cette citation aura pu donner une idée de la naïveté qu'on attribue souvent à tort au moyen âge, qui est souvent un vieil enfant très savant et un peu radoteur, mais elle se manifeste ici à l'état pur, sans surcharge scolastique.

Les offrandes des bergers rappellent celles dont parlent les *Noëls wallons* publiés par M. A. Doutrepont :

No-z iran adôré l'èfan
E li ofri no kour,
C'ès çou k'dimand' li bè èfan
K'è là kouki so l'four (1).

Dans notre Nativité I, ils chantent :

Entre nos, pasteurs et bergier,
veyus auons cils enfanchon ;
de fain auoir poure lysson [avoir pauvre couche de paille] (2),
c'estoit por son humilité.

(1) On aura remarqué la différence entre cette citation moderne et la précédente, qui est ancienne. Le dialecte liégeois, comme toute langue, a évolué, mais la différence tient surtout à ce qu'on note aujourd'hui les sons, tandis que les écrivains wallons du moyen âge n'avaient à leur disposition que l'orthographe du français central ou du picard, dont ils se rapprochaient, plus ou moins, consciemment ou inconsciemment. Cependant bê (beau) représente bien le traitement du suffixe « ellum » qu'atteste la rime « Mahay : angneax » ; « kouki » montre la même réduction de « ie » à « i » que le « comenchire », cité plus haut et enfin le mot « four », qui signifie paille, foin, est textuellement, deux fois, dans le manuscrit 617.

(2) La traduction de ce vers est de M. J. Haust, l'érudit wallonisant, professeur à l'Université de Liége, qui a bien voulu relire mon

Pour consoler l'enfant « bien ameis » (prononçez : binamèye)

> qui ne fait que gemire et ploreir
> de fain, de froit et de pouureté,

un des pasteurs apporte sa flûte :

> mains aueuc moy ma flaiot aporteraie,
> de laqueil je moy joweraie,
> por consoleir le pitit enfan,
> qui est Dieu et signeur de tout le monde (1).

L'adoration des Rois, comme il faut s'y attendre, a plus d'élévation :

> O salueure de monde,
> vos soiies le bienvenu !
> O sire ! comme est grande vostre humilité,
> quant il vos at pleu venire en chi monde miserab
> et naistre en unc pouure estable !
> Vos qui esteis infinie en diuinité,
> vos asteis vollu restraindre en humanité,
> vos qui asteis createur,
> vos asteis vollu faire creature,
> vos qui asteis seule immorteil,
> vos asteis vollu faire morteil.

En voyant Jésus couché « en la creppe subz le four » [dans la crèche sur la paille] Balthazar a honte de sa propre fortune :

> Hey Dieu où est vostre sale royale
> et vostre couche imperiale?
> Où sont vostre chevalier et vos chambrier,
> qui doiient estre apresté por vos seruir?
> Nos nos deuons bien haiir,

Introduction au manuscrit 617. Ces quatre vers doivent être empruntés à une chanson connue à l'époque, car la forme normale de notre texte, pour « foin », est « four » comme en liégeois actuel.

(1) Voilà une de ces assonances de « an » avec « on » dont nous parlions tout à l'heure et qui nous conduisent aux environs de Liége pour y trouver la patrie de l'auteur.

quant nostre createur est si pourement mis,
nos habondans (1) [nous abondons] en richesse
et nostre roy est mis en la creppe [crèche].

La deuxième Nativité présente aussi des scènes d'adoration. Elles font suite au départ des Rois avertis par Hérode. Ici ce sont Marie Jacob et Marie Salomé, supposées filles de sainte Anne, et qui deviennent ainsi les « antes » (2) de Jésus. Voici un tableau frais et gracieux comme les volets de ces primitifs flamands ou wallons dont le vernis et la pénombre ont préservé l'éclat:

MARIE JACOB A LA VIERGE MARIE:

Treschier seur Marie,
regardeis vostre fils comme y ry!
de ses beaul oel nous regarde toudis,
je pense qu'il nous recognoit bien.
Tres doulce seur, que vous asteis aiwereuse
d'auoir ung sy beaul fils et sy amoreux!

MARIE SALOMÉ A SAINTE ANNE:

Tres amee mere Sainte Anne,
regardeis nostre cusin qu'il est beaul!
il est douls come une angneaul.

SAINTE ANNE A SES II FILLES:

Vous dit voir, mes belles filles,
c'est cely, de qui Dauid at prophetisie:
c'est la plus belle forme d'home,
que oncque de mere nasqui.
La beaulté de sollelle et de la lune
ne sont point à compareir à luy.
Ille est plaine de toute grasce, de sapience, de bontei,
il at toute fait et toute formeit;
Or ameil bien, me douches filles, je vous en prie,
car par luy nous yrons en paradis.

La Moralité des Sept péchés mortels et des Sept vertus qui constitue la troisième pièce du manuscrit 617, beau-

(1) Remarquez cette première partie du pluriel en « ans », essentiellement liégeoise.

(2) On sait que « tante » est une agglutination de « ta ante ». On voit donc que quand on dit dans le peuple « ma matante », il n'y a pas moins de trois possessifs.

coup plus régulière de prosodie n'en est pas pour cela plus séduisante. Le lecteur ou le spectateur moderne supporterait difficilement la monotonie de ces sept conversions successives de chaque péché mortel par chaque vertu correspondante, opérée à la requête du pieux « Hermite » par la grâce de « Nostre-Dame ».

> Veulhies, Damē, Orguelh deputaire (1)
> tourneir par Humiliteit
> et Enuie par Carité,
> Irre mueir par Pascience,
> Pareche après par Porueance,
> Auarice par Largeté,
> Gloternerie par Sobrieté
> et par Castité, Dame, Luxure
> veulhies osteir de son ordure...

Et cela dure l'espace de 2,560 vers. Ce n'est pas cependant qu'il n'y ait à y glaner quelques paroles éloquentes qui rappellent l'égalitarisme des moines mendiants ou d'un Ruysbroeck l'admirable qui, les uns, sur les routes, l'autre, du fond de l'abbaye de Groenendael, fulminaient contre le désordre du haut clergé et de la noblesse (2) :

> Car nos sume trestous parelhe,
> riche et poure, clerc et lay [laïcs],
> ià unc seul n'en osteraie;
> et se tu [ainsi te] serat bien prouee,
> en a ensi Dieu bien creé
> unc poure [pauvre] home qu'il at unc roy...
> quant al ame, sont tout d'unc pere...
> De terre vinent, terre sont,
> en terre reuertiront...
> Je te dy chi à brief sermon:
> *nuls gentilh n'est, si de cuer non.*
> Unc petit home, poure et nuys [nud],
> puis qu'il est bons, est asseis plus
> gentil home qui [que] unc roy ne seroit,
> qui s'entente [son esprit] en mal meteroit.

(1) C'est le contraire de « débonnaire ».
(2) Voir à ce sujet le beau livre de M. L. Vanderkindere: *Le siècle des Artevelde*; Bruxelles, Lebègue, 1879, in-8°, pp. 331-332.

Puis voici où s'exprime le calme bon sens de nos pères en un proverbe toujours bon à redire :

Chi n'est mie homme qui ne labeur
quant il en at temps et heure.
N'est homme digne de maingier pains,
qui ne labeur et soyr et main [matin].

Mais ce qui est plus intéressant dans cette pièce, pour qui a la patience de la lire, c'est toute une théorie de la morale fondée sur le libre arbitre de l'homme, pourvu par Dieu de deux « ouyl » (yeux, en liégeois) « entendement et volunté », qui lui permettent de choisir entre le bien et le mal.

La Moralité qui vient après celle-là est plus courte et plus agréable. Gracieuse d'allure et de style avec ses bergeries, l'*Alliance de Foy et Loyalté* rappelle un peu les Pastorales de Froissart. Elle contient des allusions, difficiles à interpréter, à l'histoire si troublée de la Principauté de Liége, mais surtout elle nous plaît par le charme du repas des bergers sur « le hierbet » [l'herbette].

FOY

Vechy baudrier [panier] nouellete
de fres frumage et de pain bis.

LOYALTÉ

Et vechy des nois qui ons m'at mis
et des pume [pommes] en me pantier [panier]
et une pièce de gowier [tarte au fromage],
qui demora hire [hier[à soppeir.

PAIX

Je ne vos saie que presenteir,
fors que ce wastelet foret [gâteau fourré]
et ce cautelet de doret,
qui fut cuys hiersoir en nostre estre.

Dans « ce cautelet de doret », mes lectrices liégeoises auront reconnu un quartier de « dorèye », cette fameuse

tarte couverte, dont leurs mains adroites conservent la tradition et qu'elles font cuire dans l' « estre » (prononcez *èsse),* c'est-à-dire dans l'âtre.

Je ne dirai que quelques mots non plus de la dernière Moralité du manuscrit 617 de Chantilly, intitulée *Le Jeu de Pelerinage humaine.* C'est la « mise en pièces », peut-on dire, d'une œuvre qui eut une prodigieuse fortune au moyen âge, *le Pèlerinage de la vie humaine* de Guillaume de Digulleville qui le composa de 1330 à 1332 et le remania en 1350; adaptation à la philosophie du procédé allégorique cher au *Roman de la Rose.* Le succès en fut si grand qu'il inspira le *Pilgrim's Progress* du puritain anglais John Bunyan et que Chaucer traduisit dans sa langue certaines parties de l'œuvre de Digulleville. Dans celle-ci, comme dans notre Moralité, qui n'en est qu'un démarquage wallonisé, nous assistons à une discussion entre Nature et Grâce de Dieu. Celle-ci a transformé le pain en chair et le vin en sang, et Raison comme Nature s'en irritent. On voit donc que le dogme de l'Eucharistie n'était pas reçu sans discussion alors par tous les esprits. Elles appellent à la rescousse Aristote, le grand maître de la philosophie scolastique, époux de Science, fille de Sapience avec qui il entreprend sur cette question une discussion serrée où il ne semble pas avoir le dessous.

Alors intervient Charité. Que le pain devienne chair, que le vin devienne sang, la loi naturelle s'y oppose, mais la Charité l'exige pour le salut de l'homme. Tout le drame intérieur du moyen âge est là, dans cette soumission de la Raison, de la Nature et de la Philosophie à l'Humilité et à la Charité qui se définit elle-même en ces termes:

Je suy cele qui en despit
n'ot oncque ne grant ne petit,
cele qui ayme toute gent
de cuer entier, sans matalent.
Ie suy la mere des vertus,
cele qui reuest les nuds.

Ie suy nourice as orphelins,
hosteliere des pelerins
et se mon nom voleis sauoir,
Carité m'appell'on por voir.

Ainsi apparaît, dans ce respect essentiellement chrétien et égalitaire de la faiblesse (un Dieu-enfant adoré par un homme misérable) l'unité foncière de ce manuscrit si disparate au premier abord.

Unité de sentiment, unité de langue, voilà ce que j'ai essayé de dégager de ces naïves et premières productions de la sensibilité liégeoise. Elles étaient là ces pièces, comme d'humbles Belles au bois dormant dans la forêt de Chantilly. Il me plaît de les avoir réveillées pour leur faire parler dans toute sa naïveté la langue de leur terroir, un terroir qui nous est particulièrement cher pour sa beauté, ses malheurs et sa gloire.

GUSTAVE COHEN.

Strasbourg, mai 1921.

Trois Élégies

I

Au Souvenir de mon grand-père,
François-Auguste Gevaert.

Docile à se plier aux courbes du plateau
et paresseuse comme l'onde du ruisseau,
la route à pavés bleus serpente vers Ohain
entre des champs de blé dont les frissons alternent
avec le vert épais du trèfle et des luzernes.
Le lumineux brouillard qui s'attarde aux lointains
estompe les confins de la Forêt de Soignes
qui cerne l'horizon du côté d'Argenteuil.
L'alouette invisible et dont le chant s'éloigne
fait tressaillir l'azur où ses notes s'effeuillent.
Un pigeon voyageur croise un vol de perdrix.

J'ai longé les alignements des pépinières,
caressé de la main la barbe des épis,
salué l'aubépine où s'entrelace un lierre
et d'un coquelicot fleuri ma boutonnière.
Je n'ai pas dépassé le kilomètre treize
et j'ai voulu m'asseoir sur la borne, rêvant
que je me retrouvais le bambin de dix ans
au chapeau de coutil et au tablier blanc
où s'écrasait toujours quelque tache de fraise.
Tout à coup, devant moi, tu étais là, grand-père,
au terme de ta promenade du matin
et tu semblais sourire à mes mots enfantins
en passant tes doigts fins dans ta barbe légère.

Debout, le parasol ouvert, tu étais là
en pantalon de toile et veston d'alpaga.
Le vent chaud agitait les mèches de cheveux
qui voletaient au bord de ton chapeau de feutre.
Tu étais là, dans le soleil, c'étaient tes yeux
malicieux, c'était ta lèvre un peu moqueuse,
c'était ta silhouette et le son de ta voix
et toute la bonté qui émanait de toi.

Alors nous reprenions la route de Genval
et mon pas trébuchant suivait ton pas égal.
T'apercevant de loin, les laboureurs venaient
jusqu'au bord de leur terre et ils te saluaient
en se plaignant de la chaleur ou de la pluie.
Les gamins qui partaient, sac au dos, vers l'école
interrompaient babillages et cabrioles.
Les chiens n'aboyaient plus aux cours des métairies.
Et moi, souvent distrait, j'écoutais tes paroles
qui répondaient à mes demandes étourdies.

Tu t'occupais de moi comme l'horticulteur
dispense la rosée aux tiges de ses fleurs,
car tu savais quels mots convenaient à mon âge.
Tu me parlais du sacristain de ton village
nommant sur le clavier d'un orgue primitif
les notes de la gamme à son chantre attentif.
Et quand tu me disais que l'élève prodige,
le fils du boulanger, le jeune enfant de chœur,
c'était toi, — qu'aujourd'hui consacraient les honneurs
et l'immortalité de l'œuvre et du prestige, —
comparant les deux bouts de la route suivie,
mais sans approfondir le sens de l'antithèse,
j'entrevoyais un peu la grandeur de ta vie.

Puis je disais: « Pourquoi fais-tu chaque matin
« la même promenade au kilomètre treize,
« quand nous pourrions aller vers Rosières, Malaise,

« La Hulpe ou Rixensart par de plus beaux chemins ? »
Tu répondais : « Mon fils, si le large plateau
« te semble monotone et les champs incolores,
« c'est que ton œil n'est pas assez subtil encore
« pour comprendre leur vie et trouver son repos
« dans la placidité des horizons rustiques.
« Je ne me lasse point de la route identique
« et, malgré moi, mon pas tous les jours m'y ramène.
« Les champs me sont nouveaux : les lignes de la plaine,
« la lisière des bois, la course des nuages
« composent à chaque aube une autre symphonie.
« Puisses-tu écouter plus tard ces harmonies !
« Mais l'enfance n'a point assez d'un paysage,
« d'un horizon et d'un chemin. »

Tu t'arrêtais.
Ton bras, d'un geste circulaire, m'indiquait
des fermes, des clochers, Chapelle-Saint-Lambert,
Lasne, Céroux-Mousty, Plancenoit, Mont-Saint-Jean
dont la butte découpe au bord du ciel changeant
son triangle orgueilleux et dur. Tu évoquais
sur les crêtes l'armée en marche de Blücher
et là-bas les carrés se fermant sur les aigles.

J'arrachais un épi de froment ou de seigle
dont tu m'avais appris à mâchonner le grain
séparé de la balle au creux de mes deux mains.
Je cueillais une fleur à mettre en mon herbier.
Tu me vantais alors les vertus du plantain
à large feuille et du plantain lancéolé
que les vaches broutaient dans les belles prairies.
Tu froissais dans tes doigts l'amère tanaisie,
puis tu m'interrogeais — car j'entrais en sixième —
sur les déclinaisons et les verbes latins.

Souvenirs et parfums des heures anciennes,
vous jaillissez vers moi des berges du chemin.

Je suis toujours assis sur la borne de pierre,
recueillant les échos lointains de tes paroles
et me remémorant les choses familières
qui te font une douce et modeste auréole.
Ton pas s'est effacé au détour de la route.
Tu ne reviendras plus... Mais ces champs et ces bois
souvent, comme aujourd'hui, me parleront de toi.
Peut-être la rosée que tu as goutte à goutte
laissé pleuvoir sur les sillons de ma jeunesse
fera germer le grain qu'y lança ta sagesse.
Et je me lèverai aux appels de ta voix
pour sûrement m'acheminer ainsi que toi
vers le repos du cœur et vers la mort chrétienne.

Mon âme s'est ouverte au souffle de la tienne
et l'ombre de ta vie s'étend autour de moi.

Genval, 1915.

II

Que fais-tu ce matin, toi qui m'aimes peut-être ?

Moi, — sais-tu seulement que je suis un poète ? —
je vais cueillir, à l'ombre des marronniers fauves,
dans ce mélancolique et vieux jardin d'octobre
des asters dont pâlissent déjà les fleurs mauves.
Et naturellement je compare à des pleurs
les feuilles du noyer qui jonchent la prairie.

Je songe : je voudrais écrire une élégie
où chaque mot serait une éclatante fleur
et où l'on entendrait les soupirs de mon cœur
passer comme une brise chaude et balancer
les calices, les corolles et les pétales.
Mais je ne trouverai que des mots très usés
sans doute et que des fleurs maladives et pâles
comme la rose blanche qui meurt en ce parterre.

N'importe, je pourrais composer un bouquet
pauvre, mais que tout mon amour parfumerait,
et sa terne fraîcheur serait moins éphémère
que l'opulent orgueil des gerbes de l'été.
Il serait fait pour toi, petite amie absente,
et tu l'accepterais, surprise et rougissante,
le payant d'un sourire ému comme un baiser.

Te souvient-il de moi, ce doux matin d'automne ?

Moi, — sais-tu seulement que je t'aime ? — je vais
m'asseoir sur le vieux banc délaissé, pour rêver
en écoutant gémir les trembles qui frissonnent
et parfois les fruits mûrs tomber dans l'herbe humide.

Je pense à toi et je fredonne un air d' « *Armide* ».
Je compare à des joues les fleurs des hortensias
et l'aigrette argentée de l'Herbe des Pampas
aux perles d'un jet d'eau figé dans l'air limpide.

Alors, dans le silence et dans la solitude,
je relève la tête et je songe à tes yeux
en goûtant le repos et la béatitude
de laver mon regard dans l'onde du ciel bleu,
bleu comme le manteau de la Vierge Marie.

Quelles sont, ce matin d'automne, tes pensées ?

Moi, je confie ton nom aux fleurs de la prairie,
puis je marche à pas lents sur les feuilles séchées,
en réveillant l'écho des mots que tu disais
quand nous allions au soir tombant le long des haies,
toi souriante et moi timide à ton côté.
J'entends vibrer encore ces paroles banales
auxquelles mon amour découvre un sens profond.
C'est comme une joyeuse et légère chanson
qui fait s'évanouir la tristesse automnale.

Voici qu'autour de moi tourbillonnent les feuilles
des marronniers, des platanes et des tilleuls
qui s'en vont en dansant, affolées et flétries,
comme s'en vont des mouettes dans la tempête,
comme s'en vont les âmes au souffle de la vie.

J'ai naguère chanté, après tant de poètes,
les brumes de l'automne et les mornes allées
où le vent murmurait des strophes désolées.
Mais ce matin d'octobre est pour mon cœur en fête
comme un matin d'avril fleuri de violettes.
Je pense à toi. Ton souvenir tressaille en moi
comme dans un ciel pur le chant de l'alouette.

Que fais-tu, ce matin, toi qui m'aimes peut-être,
toi qui peut-être aussi ne songes pas à moi?

Moi, j'ai suivi le vol des feuilles et des rêves
et cueillant des asters ou des roses pâlies,
j'en ai fleuri pour toi cette tendre élégie
sans ordre et sans dessin, comme ma rêverie.

Boitsfort, 1915.

III

Je suivrai le chemin bordé de coudriers.
On y voit sur le sable et dans l'ombre des ronces
briller le scarabée aux élytres de bronze.
Je cueillerai peut-être une fleur d'églantier
et je m'arrêterai pour ne pas effrayer
le lézard métallique et la bergeronnette
qui sautille en faisant de petites courbettes.

Sans doute je serai un peu mélancolique
et je soupirerai comme les peupliers
qui suivent la rivière en files symétriques
et pleurent de la voir passer indifférente
sur le reflet de leur silhouette qui tremble.

Ainsi, dirai-je, ainsi notre vie est une ombre
qui regarde le ciel au miroir d'un ruisseau
en écoutant le temps couler comme de l'eau.

Ah! pourquoi m'attrister de ces images sombres?
Il en sera bien temps quand les feuillages d'ambre
iront tourbillonner au vent froid de novembre.
Aujourd'hui le soleil mûrit les froments verts.
Regarde, sous les jeux de lumière changeante,
le seigle qui se dore et l'orge qui s'argente.
Participe à la joie qui éclate dans l'air
comme un cri d'alouette au-dessus du coteau.

Sans doute ils étaient purs, ces jours où tu venais,
enfant, avec ta pelle en bois et ton râteau
sur ce sable tracer le plan d'un jardinet
dont les arbres étaient des branches de genêt.

Ne pleure pas, mon cœur. Ecoute le printemps,
écoute le grillon qui vibre sous l'ortie,
écoute le refrain des pauvres mélodies
qu'on chantait autrefois pour le mois de Marie.
Ne pleure pas, mon cœur, laisse couler le temps
vers les vagues d'azur des golfes éternels
et reprends ta montée vers la blanche chapelle
qui s'érige là-haut entre les deux tilleuls.

Je m'agenouillerai sur la pierre du seuil
et je déposerai dans le vase doré
de pâles graminées avec du chèvrefeuille.

Puissé-je retrouver la prière innocente
que murmurait mon cœur aux anciens soirs de mai,
quand le dernier rayon du soleil s'accrochait,
sur le coteau de sable, aux tiges des genêts.

Genval, 1916.

PAUL FIERENS.

Les Noms de Lieux

Il nous est arrivé à tous de nous demander quelle pourrait être la signification des noms de lieux qui nous sont familiers. Il en est d'encourageants pour l'étymologiste occasionnel : ils se comprennent dès l'abord ; tels sont par exemple : *Bellefontaine, Chapelle-Saint-Lambert, Mont-Sainte-Aldegonde, Ville-sur-Haine, Forest ;* d'autres ne sont que partiellement transparents, comme *Lennick-Saint-Martin, Dion-le-Val, Corroy-le-Château ;* d'autres enfin ne rappellent rien de connu ; mais on devine qu'ils recèlent également un sens, et pour retrouver celui-ci, l'amateur n'est pas toujours difficile sur le choix des moyens.

« Malheur à l'homme, s'écrie un disciple de Jean-Jacques, qui reste froid en entendant nommer le lieu où il a vu le jour ! Gardons-nous cependant de l'erreur qu'enfante trop souvent un sentiment estimable, quand on veut à tout prix relever l'origine du lieu de sa naissance. Combien ne doit-on pas à ce désir, d'étymologies hasardées, fausses, ridicules ? Le patriotisme peut les excuser, mais la science doit les réduire à leur juste valeur. »

C'est ainsi que le chanoine de Grave *(République des Champs Elysées, ou monde ancien,* Gand, 1806), s'étant mis à la recherche de l'Atlantide, crut avoir retrouvé la géographie de l'Odyssée dans les noms des villages des Flandres ; il traduisait *Vlisseghem* par « demeure d'Ulysse », *Lisseweghe,* par « chemin d'(U)lysse », et *Bornhem* par « séjour des (Hyper) boréens ». — Le nom de *Presles* (Hainaut) est, pour quelques historiens, un

souvenir de la bataille de la Sambre, où César défit les Nerviens; il ne signifie toutefois que « petite prairie ». — Dernier exemple: beaucoup de noms de lieu de notre pays sont composés du nom d'homme *Franco,* répandu dès le haut moyen âge; au XIXe siècle, on se plaisait à les considérer comme rappelant l'établissement des Francs dans les localités désignées.

Les noms de lieu dont la signification semble la moins douteuse, et dans lesquels on reconnaît à première vue les mots les plus courants, trompent parfois l'étymologiste hâtif. Dans *Mont-Saint-Pont,* nom d'un hameau de Braine-l'Alleud, il n'était question, il y a quelques siècles encore, ni de montagne, ni de saint Pont, honoré dans le midi de la France, mais inconnu chez nous; le nom signifie originairement « le pont de Mango ». *Bois,* nom d'une commune liégeoise, n'est qu'un ancien *Boins; Belœil* ne doit nullement son origine à une particularité anatomique, mais à un « petit enclos »; *Roux* n'est pas un adjectif de couleur, mais un substantif ancien équivalant à « défrichement »; le sens primitif de *Pont-de-Loup* (en 840 *Funderlo)* nous est inconnu, mais il n'a certainement rien de commun ni avec la construction, ni avec l'animal aujourd'hui désignés; *Saint-Marc,* nom d'un village namurois, est une corruption récente du nom du patron de la paroisse, saint Médard.

***

Tout cela revient à dire qu'un simple examen, même assez attentif, ne suffit pas pour expliquer sérieusement un nom de lieu; il faut connaître bien autre chose que sa forme actuelle pour deviner ce qu'il signifiait quand on l'a composé.

Il importe avant tout d'avoir quelques idées nettes sur les langues et leur histoire. Cette vérité est si élémentaire qu'on sourit d'abord à la voir exprimer; et cependant, elle mérite d'être répétée, car elle est encore méconnue

par beaucoup d'amateurs qui se vouent à l'étude des noms de lieu comme à l'archéologie, sans posséder le strict minimum de notions préliminaires.

Ah! les curieux livres que l'on a publiés sur les noms de lieu, même à une époque récente! Après les avoir parcourus, on souscrirait volontiers à ce que disait déjà Salverte il y a cent ans: « N'est-ce pas en lisant les fables dont les fausses étymologies ont été le principe, qu'on est le plus tenté de s'écrier : l'histoire semble écrite par les auteurs des *Mille et une nuits!* (1). »

Pendant longtemps, la science des noms de lieu, ou, comme on dit aujourd'hui pour plus de facilité, la *toponymie* (mot grec de même signification), fut considérée comme d'importance secondaire. Bien entendu, tout le monde en a toujours fait: dès le moyen âge, des scribes, des moines, des chroniqueurs, risquaient une petite étymologie dans une charte, dans un récit. A partir du XVIe siècle, on publia beaucoup de livres sur l'histoire de nos villes, et des élucubrations toponymiques populaires et savantes y furent précieusement enregistrées.

On constitua de cette manière d'invraisemblables séries d'étymologies fantaisistes. Le nom de notre capitale a été traduit successivement par « l'habitation du marais », « le château du pont », « le manoir de Brennus », voire même « des Russes », « les broussailles », « le pont de l'hermitage », « la cellule du pont », « le nid », « la descente aux prés ». L'abbé Mann en est devenu sceptique: « Enfin, dit-il, il y en a qui donnent des étymologies tirées de plus loin, et beaucoup plus forcées que les précédentes; il est inutile d'en parler, parce que tout cela paraît fort arbitraire, et assez indifférent de soi-même: c'est au lecteur à choisir entre ces diverses opinions celle qui lui plaît le plus. »

Au XIXe siècle, Spinnael devait encore ajouter à la série

(1) *Essai historique et philosophique sur les noms d'hommes, de peuples et de lieux.* Paris, 1824.

sa fameuse hypothèse : « Château des Bructères ». Aujourd'hui, il paraît bien qu'à toutes ces étymologies forgées sans méthode, il faille substituer la traduction : « château de Broco ».

Le premier opuscule consacré uniquement à un problème de toponymie est belge ; il a été publié à Anvers en 1527, et porte sur le nom de cette ville. En voici le titre : *De nomine florentissimae civitatis Antverpiensis.* Autore Cornelio Grapheo. Ioannes Grapheus excudebat. Anno MDXXVII. La ville d'Anvers y parle, en distiques latins ; elle décrit la querelle des savants sur l'origine et le sens de son nom :

« Longa super nostrum est vulgo altercatio nomen,
Unde vocer, quis me hoc condideritque loco. »

On a proposé quatre hypothèses, et chacune d'elles a ses partisans acharnés ; la ville hésite à choisir :

« Unde autem *Andoverpa olim,* unde *Aversa* quibus-
Jam vocer, est nondum cognita causa mihi. » [dam

Finalement, elle risque une idée à elle : *Antverpia* signifierait « ville qui a reçu des *additions* successives » ; et l'on devrait dire, en latin correct : *Adjecta.* — A la vérité, *andwerp* au moyen âge signifie tout simplement « digue » ; *Anvers* est donc synonyme de *Damme.*

Après le curieux opuscule de Corneille Grapheus, il faut attendre trois bons siècles avant de rencontrer un nouveau livre consacré uniquement à la toponymie : c'est celui de J.-F. Willems sur la Flandre orientale (1845). Son exemple sera bientôt suivi ; de nombreux amateurs vont déverser dans leurs livres le contenu de dictionnaires celtiques, gothiques, nordiques, franciques, ou soi-disant tels, empruntant à celui de gauche quand celui de droite est rebelle, ajoutant ou retranchant des lettres et des syllabes aux mots difficiles à expliquer.

Les principaux travaux de cette période de tâtonnements sont ceux de J.-J. de Smet, sur la Flandre orien-

tale (1850) ; de La Fontaine, sur le Luxembourg (1856-1862) ; de Chotin, sur le Hainaut (1857), sur le Brabant (1859), et sur la Flandre occidentale (1877) ; de de Corswaren, sur le Limbourg (1863) ; de Prat, sur le Luxembourg (1866) ; de Mannier, sur le département du Nord (1866) ; de G. Bernaerts, sur la Belgique entière (1881-1883). Plusieurs ouvrages d'histoire locale donnent aussi des aperçus toponymiques, généralement sujets à caution : qu'on pense à Wauters, Tarlier, Tandel. Ces livres ne contiennent pas que des erreurs, bien entendu ; mais ils sont à refaire entièrement suivant les méthodes nouvelles.

* * *

Tous ces auteurs, isolant leurs efforts, et n'essayant pas de dégager de leurs observations des règles générales, n'ont réalisé aucun progrès. Ils n'énonçaient même pas clairement le problème à résoudre. Devant leurs yeux, les noms de lieu formaient une masse confuse, dans laquelle ils ne distinguaient pas les plans ; leur insuffisance linguistique leur ôtait toute chance de succès. Mais ils furent des précurseurs ; leur mérite est d'avoir senti l'intérêt de la toponymie, et d'avoir appelé l'attention sur elle.

Un principe du moins avait été bientôt admis : c'est que les noms de lieu évoluent. Le bon Salverte, qui aimait l'ordre, ne pouvait s'empêcher de dire : « Il est permis au philosophe-citoyen de s'affliger de la mutabilité trop facile des noms de lieux ». N'est-ce pas, en effet, désespérant de voir *Briodurum* devenir, en quelques siècles, *Brieulles ; Angelgiagas, José ; Cenomannis, Le Mans ; Domnus Stephanus, Domptail ; Baudechisilo Vallis, Bougival ; Wachonevillare, Le Wast ?*

Tout en reconnaissant que les noms de lieu se transforment, on mit d'ailleurs beaucoup de temps à comprendre qu'il est absurde d'expliquer une forme vieille

de 1,500 ans par des mots employés aujourd'hui, et un nom de lieu actuel, par les mots qui lui ressemblaient dans le vocabulaire de l'Empire romain.

Les premières manifestations d'un autre esprit, celui qui devait mener à la constitution de la méthode actuelle, se rencontrent dans les travaux d'un érudit liégeois, Charles Grandgagnage, qui publia en 1854 son *Mémoire sur les noms de lieu de la Belgique orientale,* suivi en 1859 d'un *Vocabulaire* pour la même région. Il n'y avait là, du reste, qu'un premier travail de dégrossissement; ce n'était pas encore de la philologie. J. Quicherat, en 1867, dans son étude *De la formation française des noms de lieu,* traita le premier la question d'une façon scientifique: il rechercha les règles de l'évolution des noms. H. d'Arbois de Jubainville publia en 1890 un livre qui fit sensation: *Recherche sur l'origine de la propriété foncière et des noms de lieux habités en France (Période celtique et période romaine).* C'est un disciple de d'Arbois, A. Longnon, qui constitua définitivement la toponymie. Il en fit, depuis 1886, le sujet d'un cours à l'Ecole des Hautes Etudes de Paris, cours que l'on publie en ce moment et dont les principes sont appliqués dans l'introduction du *Dictionnaire topographique du département de la Marne* (1891), par le même auteur. C'est le premier travail à caractère scientifique qui ait été publié sur l'ensemble des noms de lieu d'une région. Il a été imité pour d'autres départements. En 1894, Giry inséra dans son *Manuel de diplomatique* un chapitre de 40 pages qui est actuellement le seul traité général sur la toponymie française. Pour la Belgique, c'est l'ouvrage de G. Kurth, *La frontière linguistique en Belgique et dans le nord de la France* (1895-1896) qu'il faut encore consulter actuellement; il ne va d'ailleurs pas au delà de la période franque; les noms de lieu plus récents n'ont guère été étudiés.

***

En abordant l'examen des noms de lieu, il convient de s'inspirer des principes qui régissent toute recherche scientifique. Le premier commande d'écarter tout sentiment dans l'observation et la discussion des faits.

Il ne faudra donc considérer *a priori* aucun nom de lieu comme dénué d'intérêt. Pourquoi le moyenageux *Mont-Saint-Jean* serait-il plus ou moins intéressant que *Samarobriva,* qui est celtique? Faire un choix préalable, c'est imiter l'antiquaire collectionnant des pièces dites curieuses; soyons donc des archéologues, et recueillons le plus possible de documents authentiques sur le passé.

Pour étudier la toponomastique d'une région, c'est-à-dire l'ensemble de ses noms propres de lieu, on suit une marche générale bien déterminée. Dresser la liste des noms actuels, et établir la succession des formes anciennes de chacun d'eux, voilà par où l'on commence. On explique ensuite, en appliquant les lois déjà connues par l'étude des langues, l'évolution constatée, et l'on rétablit autant que possible le sens primitif de chaque nom.

Puis, opération essentielle, on classe ensemble tous les noms offrant la même particularité: le même suffixe *(-aria, -etum, -acus);* le même genre de composition *(-ville, saint-);* la même langue; le même sujet (noms empruntés à la flore); la transplantation d'un pays à un autre; l'extension à de nouveaux objets (noms de cours d'eau devenus noms de lieux habités). On découvre ainsi une foule de règles de formation et d'évolution dont la connaissance est précieuse en elle-même, et met en garde contre de nombreuses erreurs.

Le couronnement du travail, c'est le classement par époques; il établit, dans la toponomastique d'une région donnée, ces plans, ce relief, qu'étaient incapables d'apercevoir les premiers toponymistes. Remarque importante, il n'est pas indispensable, pour en arriver là, de connaître l'étymologie complète de chaque nom; l'une de ses

parties détermine souvent l'époque d'une manière précise. L'archéologue ne sait-il pas dater un tombeau au moyen d'une simple poterie?

On comprendra d'ailleurs que plus on opère sur un champ étendu, moins on a de chances de se tromper, puisqu'on est guidé par des analogies de plus en plus nombreuses.

En somme, la méthode toponymique moderne est basée sur la prudence et la logique; on peut la juger à ses résultats: nous sommes bien loin du scepticisme qui paraissait jadis être l'aboutissement fatal des recherches sur les noms de lieu. La toponymie a pris rang parmi les sciences auxiliaires de l'histoire. Et à bon droit, car elle fournit des conclusions solides sur l'histoire du pays et des hommes qui l'ont habité. Tout comme les fossiles font revivre les périodes géologiques lointaines, les noms de lieu d'une région nous décrivent sa flore et sa faune anciennes; ils nous font voir les premiers établissements humains dans les régions sauvages, l'extension des cultures, la fondation des industries, l'action du commerce, de la religion, des institutions politiques et judiciaires, de l'oppression, de la liberté.

C'est un vrai cortège historique qui passe devant nos yeux: peuplades gauloises; propriétaires gallo-romains, dont le sol nous a conservé les riches maisons de campagne; légionnaires devenus colons; guerriers barbares; rois, comtes, seigneurs, dames; serfs, exploités puis affranchis; prêtres païens, moines chrétiens établis dans les vieilles forêts; cultivateurs, mineurs, forgerons, marchands: voilà l'émouvant défilé qu'évoque si clairement la toponymie de notre vieux pays. On n'éprouve aucun regret à ne plus rencontrer chez nous l'ombre d'Ulysse et les héros légendaires de la Scandinavie!

AUGUSTE VINCENT.

Les Médailleurs belges contemporains

A propos de l'Exposition d'Art belge au Musée Galliéra à Paris et de la Triennale de Liége.

Il fut un temps pas bien lointain encore où la médaille était sacrifiée dans les expositions. Les médailleurs groupaient leurs œuvres dans des cadres qu'on accrochait au petit bonheur dans l'un ou l'autre coin dédaigné par les peintres ou les sculpteurs, et les catalogues mentionnaient simplement : un cadre de médailles.

Les salons internationaux de la médaille, de Bruxelles en 1910 et de Gand en 1913, mirent en valeur cet art généralement considéré chez nous comme mineur, bien à tort toutefois : pour modeler ou graver une médaille, ne faut-il pas tout autant de temps et de talent que pour peindre une toile ou camper une figure ? Et c'est alors que pour la première fois les médailles furent décrites une à une.

Cette innovation permit au public de se rendre un compte exact de ce qui se faisait dans le domaine de la gravure en médailles, et d'apprécier avec plus de facilité l'effort des artistes. Or, en Belgique ils sont nombreux. La Société des Amis de la Médaille d'Art que celle en 1901 Alphonse de Witte, ne compte pas moins d'une vingtaine de membres artistes en regard de plus de trois cents membres amateurs. La production des médailleurs belges est abondante et dénote un haut souci de dignité. Elle mérite donc de retenir l'attention du grand public. L'activité de nos médailleurs vient d'être mise en relief par deux manifestations artistiques, l'Exposition d'Art belge

au Musée Galliéra à Paris et la Triennale de Liége. Ce sont les enseignements qui s'en dégagent qui font l'objet de ces quelques notes.

Chargé d'organiser une Exposition d'art belge à Paris, M. Paul Lambotte, le distingué commissaire du gouvernement belge pour les expositions à l'étranger, fit appel au concours des Amis de la Médaille pour assurer une large participation des médailleurs, et confia au président de cette société le soin de choisir et d'exposer les œuvres qui devaient faire connaître nos artistes en France.

Le Musée Galliéra se prêtait tout particulièrement à une tentative de ce genre; son grand vaisseau, éclairé par un vaste lanterneau central, est orné de vitrines bijoutières à légère monture en cuivre et à plans inclinés, permettant d'obtenir un éclairage partout excellent. Ces dispositions du local permirent de montrer les œuvres de nos artistes dans des conditions tout à fait favorables, et l'ensemble qui y fut disposé comportait au delà de six cents pièces.

Celles-ci furent placées sur un fond de soie brochée aux teintes mauves qui mettait en valeur les métaux. Les envois des différents artistes furent juxtaposés sans se confondre, et les pièces groupées, quand c'était possible, d'après la nature des sujets. Ainsi, au centre de l'envoi de Godefroid Devreese, qui était le plus important, se trouvaient les portraits du Roi entourés par ceux des diplomates accrédités à Bruxelles. Les plaquettes et médailles des œuvres d'assistance pendant la guerre formaient un ensemble; il y avait aussi le coin des numismates, celui des grands industriels, etc.

On avait cherché à reposer l'œil en faisant alterner les patines fauves du bronze avec celles plus froides des pièces argentées; on avait groupé les breloques de petit diamètre autour de plaques importantes. Il en résultait — la nature des vitrines et l'arrangement se complétant l'un l'autre — un coup d'œil véritablement joli et élégant. Dès

l'entrée dans la salle, les médailles attiraient le visiteur par leur présentation d'autant plus que les œuvres de sculpture et de peinture qui les entouraient étaient moins favorisées par l'éclairage.

Enfin, un catalogue détaillé, au moyen de numéros placés directement sous chaque pièce, permettait de se rendre compte de la nature de chacune.

Toute différente se présente l'exposition des médailles à la Triennale de Liége. Là encore, le Comité organisateur a eu le bon esprit de faire appel à la société Les Amis de la Médaille d'Art et c'est encore son président qui, investi de la pleine confiance des artistes, a fait le choix des œuvres et procédé à leur placement.

A Liége, plus de quatre cents médailles ont été réparties entre quatre grandes vitrines. Celles-ci sont inclinées et adossées deux à deux; elles sont placées directement sous des lanterneaux qui leur distribuent une lumière généreuse et les médailles reposent sur une soie violette transparente, étendue sur un fond de grosse toile de jute qui les fait tout particulièrement ressortir.

L'impression que produit cette disposition est absolument différente de celle que l'on ressentait à Paris; à Liége, elle donne une sensation de puissance; elle est plus majestueuse; ce qu'elle a perdu en légèreté à cause des grandes dimensions des vitrines, elle l'a regagné en force. La grande surface des panneaux vitrés est d'ailleurs coupée par deux barres transversales, dont on a tiré parti pour séparer certains envois les uns des autres. Enfin, chaque pièce possède son numéro qui permet de la retrouver sans peine au catalogue.

Ces deux expositions inaugurent, ainsi qu'on le voit, une nouvelle manière d'exposer les médailles. Celles-ci sont présentées librement sur un fond qui les fait valoir. La conclusion qui s'impose est que les cadres doivent être définitivement abandonnés et que, désormais, dans toutes les expositions où il y aura des médailles, celles-ci

devront être présentées dans des vitrines. Il y va de l'intérêt des artistes.

Il n'est pas inutile d'examiner brièvement les progrès qui ont été accomplis par nos médailleurs dans ces dix dernières années; l'exposition du Musée Galliéra et celle de la Triennale de Liége offrent en effet au public l'occasion de s'en rendre un compte très exact, puisque les meilleures œuvres produites pendant ce laps de temps y figurent toutes.

Le plus fécond et le plus complet de nos médailleurs pendant cette période a été Godefroid Devreese. Son labeur fut acharné. Il n'avait pas moins de 156 numéros à Galliéra, et il en compte 66 à Liége. Jamais son habileté ne se dément; il se rit des difficultés, et si parfois l'inspiration ne l'a pas visité, l'exécution reste impeccable.

Il est un maître dans le portrait. Il excelle à saisir les traits caractéristiques des personnages qu'il représente. La série de ses diplomates, LL. EE. P. de Margerie, le marquis de Villalobar, Brand-Whitlock, sir Francis Hyde Villiers, Trandafir G. Djuvara, Maurice van Vollenhoven, forme une suite qui peut rivaliser avec les portraits des meilleurs médailleurs français de la fin du XIX[e] siècle, et qui est supérieure aux meilleures médailles françaises actuelles.

Mais Godefroid Devreese n'est pas seulement portraitiste. Il sait établir une composition. Nul mieux que lui n'excelle à ordonner ses personnages et à les poser exactement à leur place. Il possède à fond la connaissance du dessin et celle des plans qui sont indispensables à tout bon médailleur. Par son habileté de portraitiste et sa science de la composition, l'on peut dire qu'il est notre médailleur le plus complet.

Evidemment, dans une production aussi considérable, il y a aussi des faiblesses. Certaines plaquettes des œuvres de guerre notamment, conçues peut-être avec trop de hâte, appellent les rigueurs du censeur.

Mais à côté de cela, que de belles réalisations! Je tirerai hors pair la médaille *Souviens-toi,* modelée pour le Comité provincial du Brabant. On y voit l'Histoire, sous les traits d'une gracieuse jeune femme, écrivant *Souviens-toi* sur une tablette que contemple un enfant vu de dos.

Le rival actuel de Godefroid Devreese en matière de portraits est Armand Bonnetain. Cet artiste, jeune encore, est un travailleur acharné, un chercheur qui n'ignore pas l'histoire de l'art de la gravure en médailles, et qui puise dans le commerce des maîtres anciens des conseils pour les réalisations présentes.

Aussi travaille-t-il de plusieurs manières. Son portrait de M. Gaston de Leval, réduit au tour, est de fort belle tenue, et d'une observation perspicace.

Mais cet artiste ose aussi depuis plusieurs années travailler directement à grandeur. Il nous a donné par ce procédé, il y a déjà longtemps, les portraits d'Emile Verhaeren et de M. Jules Destrée qui sont pleins de caractère. Dans sa dernière œuvre de ce genre, le portrait du peintre Albert Claes-Thobois, il se rapproche de plus en plus de la perfection. Bientôt il sera maître de la matière, et la médaille coulée d'après un modèle exécuté directement à grandeur est certainement la forme d'art la plus parfaite qui se puisse imaginer, puisque là il n'y a point d'intermédiaire entre le travail de l'artiste et le résultat définitif.

M. Bonnetain attaque aussi le métal au burin, mais là il en est encore à la période des essais, essais pleins de promesses. Son étude de biche, ses devises, *A ma guise, Quand même,* montrent qu'il ne possède pas encore la hardiesse nécessaire pour ce genre de gravure. Il hésite à attaquer le métal en profondeur et burine trop en surface. Il se corrigera de ce défaut, car je suis convaincu pour ma part qu'il est entré dans une voie où il remportera des succès.

A quoi M. Bonnetain doit encore appliquer toute son attention, c'est à la science des compositions. Jusqu'à

présent, dans toute son œuvre, il n'en est pas une où se lise la maîtrise de la perspective. Ses personnages sont d'ordinaire juxtaposés sur un seul plan, à la file indienne, ou en ligne. Mais cet artiste bien doué et qu'aucune difficulté ne rebute saura bien certainement acquérir promptement ce qui manque encore à son talent pour être complet.

Un troisième artiste dont la production s'est fortement intensifiée depuis la guerre, c'est Alphonse Mauquoy. Il nous a donné de nombreuses médailles et breloques des œuvres de guerre anversoises, des portraits du Roi et de la Reine, du cardinal Mercier et de bien d'autres encore.

Dans le portrait, Alphonse Mauquoy a la main un peu lourde. Ses effigies, fort bien observées, sont souvent trop massives, et me paraissent manquer de souplesse. Là où l'artiste fait preuve d'une habileté supérieure, c'est dans ses compositions. Il excelle à créer des champs dont il règle à volonté la profondeur ; il y place ses personnages chacun à son plan avec une remarquable dextérité. Ses personnages sont élégants, ses draperies légères, les ensembles gracieux. Sous ce rapport, la première médaille de la série commémorative de la guerre qui va être éditée par les Amis de la Médaille, et dont une frappe d'essai se trouve à la Triennale de Liége, fournit un exemple tout à fait probant (1). Au droit, l'artiste a campé un groupe de cinq femmes pour représenter la scène par laquelle la Prusse garantit en 1839 la neutralité belge. Bien qu'il n'y ait point de ligne d'horizon, on éprouve nettement l'impression que le groupement est fait en profondeur. Le revers montre la Belgique désarmée résistant à l'Allemagne qui veut la réduire à merci. Les deux personnages, pleins de noblesse, se trouvent au milieu d'un paysage très vaste : à gauche, le pays de Liége en plein travail, à droite la frontière que franchis-

(1) Voyez le fac-similé ci-joint.

sent les bataillons teutons déchaînant partout l'incendie. M. Mauquoy est un artiste de grand avenir.

La guerre nous a révélé le talent de médailleur d'un sculpteur liégeois, Georges Petit. Auparavant il avait très peu produit. Pendant l'occupation, sous l'impulsion d'un éditeur de médailles liégeois, M. Joseph Lissoir, dont le zèle égale l'amour qu'il ressent pour les médailles, il a modelé entre autres la médaille de la soupe scolaire à Liége, et celles de la reconnaissance de la Belgique à la Hollande et à l'Amérique où il fit preuve de goût et d'imagination dans la conception ainsi que de bonnes qualités d'exécutant. Dans le portrait, il n'a pas encore produit un nombre d'œuvre suffisant pour qu'il soit possible de porter sur lui un jugement sûr. Ses effigies du Roi, de Charles Magnette, de Paul Van Hoegaerden, de Charles Michel présentent chacune un caractère différent : sa manière n'est pas encore bien assise, mais tous ces portraits témoignent d'un effort consciencieux. Sa plus belle œuvre est incontestablement le revers de la médaille offerte au président Poincaré lors de sa visite à Liége. Il a su réellement y capter le mouvement. Il faut voir comment la France y embrasse la ville de Liége.

Un excellent sculpteur anversois, Josué Dupon, a produit un nombre de médailles assez considérable, principalement dans ces toutes dernières années. Toutes portent l'empreinte caractéristique de son incontestable talent. Elles sont traitées largement, par grands plans, mais peut-être ne sont-elles pas assez poussées dans le détail en vue de la réduction. La médaille, en effet, n'est pas faite pour être regardée à distance. De là, pour les médailleurs l'obligation de simplifier les grands plans et d'exagérer certains détails — les extrémités, mains, pieds, etc., par exemple. C'est par là que pêche quelque peu l'artiste anversois, qui possède une personnalité bien arrêtée, et qui, s'il le veut, nous donnera bientôt des médailles de plus en plus parfaites.

Pendant la Guerre, Paul Wissaert a fait un long séjour en Angleterre. Il en a rapporté une série de portraits vraiment curieux. De même qu'au XVI[e] siècle le médailleur anversois, Steven van Herwyck, s'y était complètement transformé, Paul Wissaert y a été fortement influencé dans sa nature artiste. Il y a puisé une finesse et une distinction que l'on remarquera dans ses portraits de Lesley, de Maysie, de Ghilon, de William Hunter, etc. Ses dernières effigies d'enfants, Jan, par exemple, sont tout simplement délicieuses. Il ne nous a plus rien donné en matière de composition : en général ses dernières médailles et plaquettes sont coulées et unifaces. Nous attendons donc qu'il nous montre de beaux revers, bien conçus et exécutés avec maîtrise.

Un des artistes qui ont fait le plus de progrès, c'est Joseph Witterwulghe. Sa plaquette d'Albert Aerts a de la ligne et d'excellentes qualités de modelé. Ses lignards, ses cavaliers, ses artilleurs sont bien mis en page et exécutés avec brio. Son *Leo aquilam vincit* possède de l'allure. Il y a encore toute une série de petites breloques : *Déporté, Aide et protection aux aveugles, La grande famille,* où il montre qu'il sait composer et exécuter. On peut lui faire confiance pour l'avenir.

Eugène-J. De Bremaecker, qui a fait la guerre, en est revenu avec une série de portraits de militaires qui attestent un effort suivi de bons résultats. Le comte d'Athlone, le commandant Génie, le général Jungbluth, et surtout le colonel Depage sont remarquables. Le défaut de M. De Bremaecker est de ne pas arrêter suffisamment ses figures. En général il travaille un peu flou, et cela ne va pas sans inconvénients lorsqu'il s'agit par exemple d'insignes destinés à être portés et par conséquent à s'user promptement. Mais M. De Bremaecker a montré lui-même qu'il sait fort bien abandonner à l'occasion cette manière de faire, sa plaquette Depage en fournit la preuve, de même que sa plaquette du cinquante-

naire de l'Ecole industrielle de Bruxelles où la composition est gracieuse et de bon relief.

De M. Paul Du Bois, il y a peu de chose à dire : il n'a guère produit depuis la guerre, et ses derniers travaux présentent le même caractère anguleux que ses médailles précédentes. Sa grande médaille du marquis de Villalobar, bien que la poitrine de l'ambassadeur soit creusée en demi-cercle et que le col soit raide telle une pièce de métal, ne manque pas d'allure. Sa tête de femme intitulée *Pax*, et sa médaille du *Comité bruxellois de Secours et d'Alimentation* sont des exemples typiques de sa facture habituelle.

Frantz Vermeylen, en dépit du mauvais état de sa santé ébranlée par les émotions de la guerre a fait un effort récompensé par le succès : sa grande médaille coulée du Secours discret de Louvain est un véritable modèle d'œuvre de ce genre. Le buste de jeune fille du droit est modelé avec sentiment et plein de l'expression requise ; l'invention, dans la composition du revers, est réfléchie et parfaitement adéquate au sujet. Je signalerai encore deux bons portraits de cet artiste : ceux d'Alfred Nerincx et du vicomte B. de Jonghe, ce dernier avec un revers parfaitement bien ordonné et supérieurement exécuté, et un troisième moins réussi, celui de Michel Levie.

Charles Samuel n'a guère modelé depuis la guerre. En 1914, il avait préparé une composition harmonieuse et bien mise au point pour le Congrès pour la protection des œuvres littéraires et artistiques qui devait se tenir à Leipzig. La plaquette ne fut pas exécutée par suite des circonstances et il n'en existe que des galvanos. Depuis, il a gravé une petite breloque à la tête de la Reine pour l'ambulance du Palais royal, avec la distinction qui lui est habituelle, et il a exécuté la médaille de M. Hector De Backer, mais personnellement je n'aime pas beaucoup cette pièce qui est nettement inférieure aux portraits

de Léopold II, de Gevaert et du comte Goblet d'Alviella exécutés jadis par cet excellent artiste.

On doit à un médailleur à la sensibilité très délicate, Pierre Theunis, plusieurs plaquettes d'œuvres de guerre. Leur auteur y fait preuve de beaucoup de goût dans l'invention, d'une grande habileté d'exécution, mais il travaille avec des reliefs à peine perceptibles et il compte trop sur la patine pour les faire saillir. Il y a infiniment de sens artistique dans sa médaille des Olympiades d'Anvers. Mais pour le sujet du droit je ne suis pas d'accord avec lui. Il y représente un bige antique monté par un aurige un peu mièvre. C'est à mon avis une erreur : les courses de biges sont abandonnées depuis l'antiquité. Les Olympiades ne les ont pas ressuscitées. Alors pourquoi les représenter? N'eût-il pas mieux valu choisir un sujet moderne — les exercices athlétiques en usage aujourd'hui peuvent en fournir un grand nombre qui se prêtent à une représentation plastique — et le figurer avec une robustesse d'exécution digne de celle des champions du stade? M. Theunis en eût été parfaitement capable. J'ai vu récemment un portrait en médaille exécuté par lui avec une belle vigueur.

Floris de Cuyper n'a pas gravé beaucoup de médailles depuis la guerre. Antérieurement il a exécuté des œuvres empreintes d'une belle noblesse et d'une rare élégance. On se souvient de sa médaille de l'Inauguration de l'Aquarium de la Société Royale de Zoologie à Anvers. Il faut cependant signaler sa plaquette de Jan van Ruysbroeck, exécutée pour les Amis de la Médaille d'Art. Bien que la composition en soit extrêmement touffue, on doit admirer l'habileté avec laquelle il a rendu l'apparition du Christ accompagné d'anges au prieur du couvent de Groenendael, et les deux figures symboliques du revers, si bien disposées auprès de la source. Les portraits de ses filles qu'il vient de nous donner sont un peu durs, d'un beau réalisme.

Il y a encore à retenir une belle médaille d'allure Renaissance de Mlle Jenny Lorrain, intitulée *Infanzia in te si spera,* exécutée pendant la guerre. Cette artiste consciencieuse a également croqué un type bruxellois de la guerre, le fraudeur de pommes de terre, en une médaille coulée à laquelle elle a donné le nom symbolique de « *patates* ». Je crois que c'est une erreur de confier au bronze de semblables sujets qui conviendraient mieux à la terre cuite. Mais il faut retenir la note pittoresque que l'artiste a su mettre dans sa composition.

Il convient de citer aussi dans cette brève revue la médaille de la défense de Dixmude par les fusiliers marins de Jean Lecroart, une œuvre qui ne prétend qu'à être documentaire, mais qui, à cet égard, est parfaitement réussie. M. Lecroart nous a fourni avant la guerre des gages nombreux de son talent de médailleur et nul doute que, s'il se remet à l'art de la médaille, il ne nous donne encore bien d'excellentes choses.

Les portraits du cardinal Mercier et de M. Ferdinand Golenvaux de Jules Jourdain sont consciencieux et dignes de ses œuvres antérieures. C'est de la vraie médaille.

Par contre, les plaquettes de Gustave Charlier sont de simples bas-reliefs réduits, ainsi que le portrait de M. Francqui par Jules Lagae qui, largement conçu et exécuté avec le talent que possède ce grand artiste, effraye un peu par l'épaisseur du flan. M. Lagae a été hanté par le souvenir de Dillens.

Mais l'artiste qui s'est écarté le plus des exigences de l'art de la médaille, c'est Frans Huygelen dans sa médaille commémorative de la campagne des troupes belges au Congo. C'est un énorme morceau de métal torturé en tous sens par une composition à laquelle manque totalement le sens de la mesure, et ce bel équilibre qui est le summum de l'art. Toutes les exigences de la technique y sont systématiquement violées, et l'on peut dire que

cette œuvre est un excellent exemple de tout ce qu'il convient d'éviter.

En résumé, si l'on jette un coup d'œil sur le labeur réalisé depuis la guerre par nos graveurs en médailles, on constate qu'ils ont accompli des progrès considérables. Ils ont affiné leur art, élargi leur conception, perfectionné leur technique et produit une série de médailles d'une belle tenue artistique. Actuellement, dans l'ensemble, ils m'apparaissent comme supérieurs au groupe des médailleurs français contemporains. L'on peut dire que ce résultat est dû en grande partie à l'action de la Société *Les Amis de la Médaille d'Art*.

Dans tous les domaines, l'union fait la force.

VICTOR TOURNEUR.

L'Italie après la Guerre

La Triple-Alliance laissait à l'Italie toute liberté de s'entendre avec la France et l'Angleterre pour la défense de ses intérêts méditerranéens. Elle était dirigée contre la France et la Russie et non contre l'Angleterre; mais l'Allemagne s'en servait pour réaliser son rêve de domination universelle. L'Angleterre s'en alarma. Elle rallia à sa cause la France, la Russie et les autres nations, auxquelles l'hégémonie allemande aurait pu être fatale. Dès lors la rivalité anglo-allemande pour la question d'Orient et la suprématie maritime ne fit que s'envenimer de plus en plus. L'Allemagne souleva la question du Maroc et provoqua la Conférence d'Algésiras, pour connaître les Etats sur lesquels elle pouvait compter dans sa lutte contre l'Angleterre.

Depuis la Conférence d'Algésiras jusqu'à la veille de la guerre mondiale, l'Italie, gouvernée presque toujours par M. Giolitti, s'était rangée du côté de l'Entente anglo-franco-russe, pour la défense de ses intérêts méditerranéens et balkaniques, non garantis par la Triple-Alliance et fort menacés par la politique austro-allemande. En 1913, elle refusa de marcher à côté de l'Allemagne et de l'Autriche dans la guerre que celles-ci projetaient de déclarer alors à la Serbie et aux puissances qui auraient voulu en prendre la défense.

L'Allemagne, pendant une alliance de 32 ans, avait acquis, sous tous les rapports, trop d'influence en Italie, pour que celle-ci pût, sans grand danger, se déclarer ouvertement contre elle. M. Giolitti l'avait bien compris

et avait agi en conséquence; mais l'Allemagne ne s'était pas moins méfiée de lui et de l'Italie.

A la suite des élections générales de 1913, M. Giolitti ne réussit pas, en 1914, à former, à la Chambre des députés, une majorité forte et sûre. Sa demande de nouveaux fonds nécessaires à l'armée depuis la campagne de Tripoli, souleva la plus vive opposition de la part des socialistes. Il abandonna le pouvoir sans combat. M. Salandra forma un ministère d'antigiolittistes avec un programme militaire plus modeste. Les rapports entre l'Autriche et l'Italie concernant la question albanaise s'envenimèrent encore plus et à la veille de l'ultimatum de l'Autriche à la Serbie, des émeutes, organisées par l'anarchiste Malatesta, éclatèrent, pendant une semaine, dans plusieurs régions de l'Italie, afin de provoquer partout la révolution.

Lorsque l'Allemagne et l'Autriche déchaînèrent la guerre mondiale, l'Italie proclama sa neutralité. La propagande faite par les partisans de l'Entente pour faire sortir l'Italie de sa neutralité fut très active et très ardente; mais elle se heurta à la plus vive opposition des neutralistes, fort nombreux et très puissants dans le pays. M. Giolitti se prononça pour la neutralité. Il en espérait de grandes concessions de l'Autriche à l'Italie. A son insu, en 1915, MM. Salandra et Sonnino rompirent toute négociation avec l'Autriche, signèrent avec l'Entente le traité de Londres et dénoncèrent le traité de la Triple-Alliance. Il s'en suivit la plus vive agitation dans le pays. M. Salandra donna sa démission. Les interventionnistes organisèrent des démonstrations publiques pour la guerre aux empires centraux, demandèrent et obtinrent le retrait de la démission de M. Salandra, forcèrent M. Giolitti à quitter Rome et le dénoncèrent comme traître à la patrie.

Ces dissentiments entre neutralistes et interventionnistes ne permirent à l'Italie de déclarer la guerre à

l'Autriche que le 24 mai 1915, vingt jours après la dénonciation du traité de la Triple-Alliance. L'Italie ne put attaquer par surprise l'Autriche et en perdit tous les avantages militaires.

M. Salandra ne déclara la guerre qu'à l'Autriche. Ce fait lui a été reproché par M. Giolitti comme peu conforme au traité de Londres, qui obligeait l'Italie à déclarer simultanément la guerre à tous les ennemis de l'Entente. La guerre à l'Allemagne et aux autres ennemis ne fut déclarée qu'une année après, lorsque M. Boselli succéda à M. Salandra.

Fort peu préparée pour une guerre offensive, l'Italie dut attaquer l'Autriche dans ses redoutables et formidables retranchements avec une armée dépourvue d'artillerie de siège et de campagne, au moment où les Russes abandonnaient la Galicie et opéraient leur retraite.

Les conséquences militaires et économiques d'une guerre entreprise dans d'aussi mauvaises conditions ne tardèrent pas à se manifester et à produire les plus tristes effets sur l'esprit public. Les neutralistes impénitents et les socialistes s'en prévalurent pour décrier la guerre et les hommes qui l'avaient voulue.

Le défaut d'unité d'action entre les Etats de l'Entente amena l'invasion du Monténégro, de la Serbie et de la Roumanie. Il causa la débâcle, la révolution et la défection de la Russie. La situation militaire de l'Italie s'en ressentit fortement et sa situation intérieure s'aggrava. Les socialistes exaltèrent la révolution russe et s'unirent aux neutralistes pour réclamer la paix et prêcher la désertion devant l'ennemi. Dans ces conditions militaires et politiques l'Italie fut battue à Caporetto. Elle perdit tous les fruits de ses victoires et une partie de son territoire.

Après la défaite de Caporetto, qui eut lieu à la fin d'octobre 1917, M. Orlando succéda à M. Boselli dans la direction des affaires publiques. Il engagea le pays à la

plus indomptable résistance. Pour combattre et désorganiser militairement et politiquement l'Autriche, il conclut le pacte de Rome avec les Yougo-slaves et les Tchécoslovaques. La grande victoire de Vittorio-Veneto, couronna, en octobre 1918, tous les efforts faits par l'Italie pour vaincre l'Autriche; mais les Alliés ne la récompensèrent guère de ses grands sacrifices de sang et d'argent pour le triomphe de leur cause.

Les polémiques entre Italiens et Serbes, entre Italiens et Italiens sur les questions de l'annexion de Fiume et de l'exécution du traité de Londres, les démêlés de MM. Orlando et Sonnino sur ces questions, leur rupture avec M. Wilson, l'insuccès presque complet de leur politique de guerre provoquèrent en Italie la plus vive réaction contre la guerre.

Le ministère Orlando fut renversé et M. Nitti, qui en avait fait partie après la défaite de Caporetto et en était sorti après l'armistice à cause de ses dissentiments avec MM. Orlando et Sonnino sur la question de Fiume et l'exécution du traité de Londres, prit les rênes du gouvernement.

Sous M. Nitti la situation intérieure et extérieure de l'Italie s'aggrava encore plus. M. d'Annunzio s'insurgea contre sa politique extérieure et occupa Fiume. Les socialistes demandèrent et obtinrent l'amnistie pour les déserteurs et l'enquête sur la défaite de Caporetto. L'armée fut vilipendée; ses officiers furent insultés et attaqués dans les rues. Du plus humble ouvrier aux plus hauts fonctionnaires tous s'agitèrent pour l'amélioration de leurs conditions économiques et l'obtinrent par la violence. Les paysans envahirent les terres des particuliers et se les partagèrent sous les yeux de la police. L'indiscipline et l'anarchie triomphèrent partout. Les socialistes et les anarchistes devinrent les véritables maîtres du pays.

Au milieu de tous ces troubles et agitations eurent lieu

les élections générales législatives avec le système de la représentation proportionnelle, que M. Nitti avait fait voter par les Chambres pour contenter les socialistes et les catholiques. Beaucoup de députés, parmi lesquels M. Sonnino, ne se représentèrent pas. Une grande partie de la bourgeoisie, effrayée, terrorisée et désorganisée, s'abstint de prendre part à la lutte électorale. Tous les candidats de tous les partis, qui plus, qui moins, sacrifièrent à l'esprit du jour et brûlèrent de l'encens devant l'autel de la révolution sociale et économique. Parmi les libéraux, M. Giolitti formula un programme très avancé, qui scandalisa beaucoup les conservateurs et les industriels. Les partis socialiste et catholique qui, par leur propagande, se montrèrent les plus révolutionnaires, remportèrent le plus de succès. Les socialistes, au nombre de 156 et les catholiques, au nombre de 100, conquirent la moitié des sièges de la Chambre. Les libéraux, fort réduits et partagés en groupes et petits groupes, ne pouvaient plus rester à la direction du gouvernement qu'en s'appuyant tantôt sur les socialistes, tantôt sur les catholiques, par des concessions aux uns et aux autres. Il en résulta une situation parlementaire qui rendit impossible la constitution d'un ministère appuyé sur une forte et stable majorité, ayant le même programme de politique intérieure et extérieure. Les socialistes ne voulurent pas participer au pouvoir ni avec les libéraux ni avec les catholiques. Assez forts et bruyants pour rendre impossible, par leur obstructionnisme, tout travail de la Chambre, ils jouirent de tous les avantages du pouvoir sans en assumer les responsabilités. Leur succès électoral, leur puissance parlementaire, leur attitude fort aggressive envers la monarchie, la bourgeoisie et les industriels, le retour en Italie de l'anarchiste Malatesta, la propagande communiste portèrent au plus haut degré l'esprit de rebellion.

Le chaos à l'intérieur, la révolte de la Lybie, la guerre d'Albanie, les questions de Fiume, de l'Istrie et de la Dalmatie non encore résolues, l'Italie toujours isolée à l'étranger, le budget en déficit de 14 milliards, ce fut le lot qui échut à M. Giolitti, lorsqu'il succéda à M. Nitti.

Les révolutionnaires, les conservateurs, les nationalistes, les spéculateurs de la guerre, tous ont concouru à rendre plus difficile la tâche de M. Giolitti. Les révolutionnaires ont tout osé pour discréditer le plus possible l'Etat et faire triompher le communisme. Les conservateurs ont tout mis en œuvre pour faire avorter le programme social, économique et financier de M. Giolitti. Les nationalistes ont recouru à tous les moyens pour conserver Fiume, l'Istrie et la Dalmatie à l'Italie. Les spéculateurs de la guerre, exaspérés par les mesures prises contre eux, ont créé à M. Giolitti toute sorte de difficultés, en aggravant énormément la situation économique et financière du pays par la hausse exorbitante des prix de toute chose et la baisse effrayante des fonds publics.

Lorsque les socialistes s'opposèrent à la continuation de la guerre contre l'Albanie, en empêchant tout envoi de troupes et en réclamant le rappel de celles qui s'y trouvaient, M. Giolitti dut plier et abandonner même Valona, qu'il aurait voulu conserver à l'Italie.

Lorsque les ouvriers occupèrent les fabriques et y établirent des tribunaux révolutionnaires, M. Giolitti les laissa faire. Il attendit qu'ils en sortissent volontairement. Ils en sortirent après le décret de M. Giolitti, qui leur promit le contrôle sur les usines. Les industriels se montrèrent fort mécontents de M. Giolitti, qui n'avait pas employé la force contre les ouvriers. Ils acceptèrent le principe du contrôle ouvrier, mais ils se réservèrent d'en discuter l'application. Sur ce point ils ne s'entendirent pas avec les représentants des ouvriers. M. Giolitti déclara alors qu'une loi résoudrait la question; mais

le projet qu'il présenta ne plut ni aux industriels ni aux ouvriers.

Après l'occupation des fabriques, les industriels sommèrent le Gouvernement d'être, à l'avenir, plus énergique, s'il ne voulait pas qu'ils organisassent dans le pays une force armée qui tînt tête à la garde rouge des communistes. Les socialistes communistes dénoncèrent comme traîtres au parti les socialistes qui avaient persuadé les ouvriers d'évacuer les fabriques.

M. Giolitti profita de cette scission du parti socialiste pour arrêter l'anarchiste Malatesta. Cet acte et le projet de loi sur l'augmentation du prix du pain le réconcilièrent avec les conservateurs et les industriels.

Après l'arrestation de Malatesta et d'autres anarchistes, M. Giolitti songea à s'accorder avec les Serbes pour faire cesser dans le pays toute agitation relative à Fiume. Il signa avec les Serbes le traité de Rapallo, qui attribue toute l'Istrie, avec Zara et quelques îles à l'Italie, et toutes les autres îles et la Dalmatie, moins Zara, à la Serbie. Fiume est érigé en Etat indépendant avec un territoire touchant au territoire italien et à celui des Yougo-Slaves. De ses deux ports celui de Baross doit-il lui être attribué ou être accordé aux Yougo-Slaves? On ne le sait pas encore. Toute question soulevée par l'exécution du traité de Rapallo doit être soumise à l'arbitrage du président de la Confédération suisse.

M. d'Annunzio s'opposa à l'exécution de ce traité. Il fit appel à l'armée et à la flotte pour qu'elles s'unissent à lui. Une partie de la flotte répondit à son appel. Il menaça de se rendre à Rome et d'en chasser M. Giolitti comme en mai 1915. Amis, sénateurs et députés mirent tout en œuvre pour faire cesser son opposition. Il ne se rendit à aucune raison. La veille de Noël Fiume fut, à l'improviste, attaqué, par terre et par mer, par les troupes italiennes. Les légionnaires de d'Annunzio répon-

dirent à l'attaque et pendant quelques jours l'Italie assista avec la plus profonde douleur à cette lutte sanglante et fratricide.

Après que M. Giolitti eut battu M. d'Annunzio, les socialistes se rassemblèrent à Livourne pour décider s'ils devaient oui ou non se prononcer pour la révolution immédiate contre la bourgeoisie. Les socialistes antirévolutionnaires l'emportèrent, mais leur adhésion à l'Internationale de Moscou et leur engagement de faire avorter le projet de loi sur l'augmentation du prix du pain ne rassurèrent point les industriels et la bourgeoisie. Effrayés par la résolution que les socialistes communistes avaient prise de se séparer des autres socialistes et de pousser tout de suite les masses ouvrières à la révolution sociale, les industriels et les propriétaires n'hésitèrent pas un instant à réagir. Ils réunirent et organisèrent les anciens combattants et les nationalistes en un seul *faisceau* d'hommes résolus à combattre les communistes et les anarchistes de manière à leur enlever toute envie de troubler, à l'avenir, l'ordre social.

Les troubles provoqués en Toscane et ailleurs par les communistes, l'obstructionnisme fait à la Chambre par tous les députés socialistes contre le projet de loi pour l'augmentation du prix du pain, poussèrent les industriels et les propriétaires à lancer les *fascistes* contre les communistes.

Depuis lors les fascistes ont tout fait pour terroriser et désorganiser le parti socialiste. Ils en ont affronté les chefs dans les rues, dans les cafés, dans les gares, dans les bureaux, dans les maisons. Ils les ont insultés, battus, blessés et parfois tués. Ils ont arboré le drapeau tricolore dans les communes socialistes, en ont fermé les maisons communales et remis les clefs aux représentants du gouvernement. Ils ont organisé des expéditions punitives contre les communistes, en envahissant, dévastant et

incendiant leurs imprimeries, leurs coopératives et leurs chambres de travail. Ils ont outragé et attaqué même leurs députés. Ils ont parfois dévasté et incendié leurs maisons.

Les violences des fascistes ont provoqué de violentes réactions de la part des communistes. Il s'en est suivi, tous les jours, dans les villes et à la campagne des batailles rangées avec morts et blessés de part et d'autre.

Après en avoir obtenu la modification, les socialistes avaient approuvé le projet de loi pour l'augmentation du prix du pain. Il restait à discuter l'examen d'Etat qui intéressait les catholiques et le contrôle ouvrier qui intéressait les socialistes. Contre l'examen d'Etat s'était déjà prononcée la Commission parlementaire chargée de faire rapport à la Chambre. Le contrôle ouvrier, tel qu'il avait été proposé par le gouvernement, ne contentait ni les ouvriers, ni les industriels. Les nationalistes et les combattants demandaient une discussion approfondie sur la question de Fiume, du port Baross et de toute la politique étrangère du Gouvernement. Les partisans de M. Nitti voulaient sur une question quelconque renverser le Ministère Giolitti. Une campagne de presse s'était déchaînée dans le pays pour savoir si les comices électoraux devaient être convoqués seulement dans les nouvelles provinces annexées ou dans tout le pays. M. Nitti et les socialistes s'étaient prononcés contre la seconde hypothèse. La refonte des circonscriptions électorales avait accrédité le bruit de la prochaine dissolution de la Chambre. M. Nitti et l'opposition livrèrent bataille au Ministère, mais ils ne réussirent pas à le renverser. La menace de la dissolution de la Chambre avait produit son effet sur la majorité des députés et le Ministère Giolitti avait pu triompher de toute attaque de M. Nitti, des socialistes et d'autres groupes de la Chambre.

Pendant les vacances de Pâques la Chambre a été dis-

soute par le roi. Elle rendait d'une part fort difficile la vie à tout Ministère et avait, d'autre part, beaucoup déplu à la bourgeoisie et aux industriels. Les comices électoraux ont été convoqués pour le 15 mai et l'ouverture de la nouvelle Chambre a été fixée au 11 juin. Les élections ont eu lieu en pleine réaction fasciste contre les socialistes. Par elles la bourgeoisie et les industriels espéraient prendre une revanche de la défaite électorale que les socialistes leur infligèrent en 1919.

GIULIO GAGLIANI.

Les Élections italiennes

Avant.

Depuis dix-huit mois, l'Italie souffrait d'un mal qu'on peut qualifier : « révolution rentrée. » Lorsque la paix vint décevoir les espérances du pays, que les conditions économiques empirèrent et qu'à côté de la renaissance, du refleurissement des autres nations frappées par la guerre, on put croire que l'Italie portait au flanc une plaie inguérissable, alors l'idée d'une révolution se fit jour sourdement dans toutes les classes de la société. Ce mot de révolution, prononcé depuis vingt ans par les socialistes, on avait commencé à s'y habituer, à s'y résigner.

Jamais l'Italie ne sera plus préparée à un bouleversement social qu'elle ne le fut dans la période qui coïncida avec la durée de la 25e législature. Un parlement de fortune semblait la démonstration vivante de l'incapacité du régime représentatif à résoudre les graves questions de l'heure. Les socialistes avaient su prendre, grâce au mécontentement général conséquent à la paix, et aussi, ne l'oublions pas, grâce au fonctionnement nouveau de la représentation proportionnelle, des avantages tels que leur heure semblait venue. La révolution fut dès lors comme une épée suspendue au-dessus de la tête d'une bourgeoisie qui y tendait d'ailleurs le cou avec une docilité de bétail, ne songeant dans l'entretemps qu'à boire jusqu'à la lie la coupe de ses derniers plaisirs.

Cette attente d'un cataclysme qui ne se produisait jamais finit par déterminer une atmosphère d'orage et les conservateurs eux-mêmes se prirent à souhaiter de con-

naître la date de cette révolution toujours différée. A une interrogation ironique qu'on lui fit le 27 juin 1919 au Congrès de Reggio Emilia, le fougueux Bombacci, foudre de guerre du parti, avait répondu, exaspéré : « demain ! » Ce demain, l'Italie l'attendit pendant dix-huit mois. Pourquoi les meneurs socialistes ne proclamèrent-ils pas cette révolution ? En furent-ils empêchés par les conditions géographiques et démographiques de l'Italie, « pays tout en long » où l'enthousiasme comme l'anarchie sont lents à se propager ? Reculèrent-ils devant la vision du désastre auquel ils vouaient leur patrie à peine convalescente ? Faut-il croire plutôt qu'ils redoutèrent pour eux-mêmes les aléas et l'inconfort d'un chambardement intégral, et préférèrent jouer leur rôle inoffensif de tyranneaux de la Chambre ? Car l'esprit enflammé, immatériel, des disciples de Mazzini n'habite plus les *rouges* d'aujourd'hui. Goûtant pour la première fois les délices du pouvoir sans en connaître le fardeau, ils avaient trop à perdre pour pouvoir jouer autrement qu'à coup sûr. Mais le grain révolutionnaire imprudemment semé germait çà et là. Les masses qui, elles, n'avaient rien à perdre, enivrées d'idéologie durant quatre lustres, emportèrent leurs dirigeants dans une course folle. Ce ne pouvait être la révolution, mais l'esprit révolutionnaire creva en Emilie, à Turin, en Toscane, dans les Pouilles par des séditions nombreuses. Dans le chaos s'agitaient des actions souvent impunies qui, commises au nom de la politique, rentraient cependant dans la criminalité commune. La saisie des usines dans le nord et des terres dans le sud donna une forme précise à l'élan anarchique.

En Italie ne rougeoyaient pas les ardeurs du *Grand Soir,* mais plus consumée par mille brasiers locaux que n'est la campagne romaine au mois d'août quand on la brûle par place pour empêcher la malaria, elle épouvantait les nations.

Lorsque, dans la prairie du Far-West, éclate un de ces

incendies irrésistibles qui font le désert sur des milliers de lieues, le pasteur qui en devine de loin l'approche au ciel empourpré, n'a qu'un moyen de s'en préserver : allumer un autre feu qui interposera une barrière calcinée entre ses troupeaux et ses fontaines et l'élément destructeur. Ce contre-incendie qui sauva peut-être la péninsule d'un pire bûcher fut l'œuvre du *Fascio*.

Les fascistes reprirent pour le combattre les armes du socialisme : rien de plus amusant que de voir ceux qui trouvaient la violence sacrée quand eux-mêmes ils l'employaient, la dénoncer pudiquement dès qu'elle fut aux mains de leurs adversaires. Le premier symptôme d'assagissement fut la répudiation de la violence prononcée par le Congrès de Livourne.

Le groupe de Turati, toujours modéré, prit le dessus dans le parti, et les bourgeois comprirent que cette fois encore le péril était écarté. Quelle que soit la valeur du fascisme comme instrument de reconstruction nationale, il est indéniable qu'il a déjà contribué à assainir et à rassurer la conscience du pays.

Pour s'en rendre compte il suffit de lire les paroles d'animosité que les socialistes de toutes nuances ne manquent jamais d'adresser au *Fascio ;* Trèves, par exemple, incriminant les méthodes électorales des nationalistes, s'écria avec une vertueuse indignation : « Ce sont des bombes au lieu de bulletins de vote, qu'ils déposeront dans les urnes ! »

On sourit en songeant que les socialistes connaissaient l'usage des bombes alors que les fascistes ne connaissaient encore que celui du biberon. Certes, il n'est pas non plus défendu de sourire en voyant les fascistes défendre la légalité le revolver à la main et prêcher par des coups de force la solution pacifique des conflits. Mais, si cette action est destinée à présenter, en quelque sorte, un miroir aux socialistes, et à leur démontrer, par la vio-

lence, l'inanité de toute violence, ses effets seront salutaires.

Songeons à l'état où se trouvait l'Italie il y a un peu moins d'un an. Les saisies d'usines et de terres y établissaient un commencement de communisme qui n'avait rien à envier à la Russie. Le gouvernement se montrait impuissant à réduire les fabriques transformées en véritables forteresses, où fonctionnaient, à l'abri de mitrailleuses, des comités de salut public, rendant une justice féroce et si sommaire, que la Confédération du travail elle-même dut la faire cesser. Sur le vaisseau de l'Etat, qui faisait eau de toutes parts, retentit le cri lugubre « Sauve qui peut. » Et l'on se sauva, en effet, par tous les moyens possibles. L'initiative privée suppléa à l'action défaillante des pouvoirs publics, et les gardes fascistes ramenèrent l'ordre bien plus vite que les dirigeants. Les perquisitions fascistes aux locaux socialistes firent sortir des bombes de terre là où les recherches officielles avaient été vaines.

Revenant l'autre jour de Viterbe par Cività Castellana, nous eûmes la chance de faire route avec une cinquantaine de jeunes fascistes (mais, jeunes, ils le sont toujours, et leurs cortèges donnent l'impression que les sauveurs de l'Italie n'ont guère plus de 18 ans) armés jusqu'aux dents de revolvers et de coutelas; au demeurant, les meilleurs fils du monde. Ils partaient en « expédition punitive » contre les socialistes de certain village sur la ligne de Viterbe, qui, selon les lois de cette nouvelle chevalerie électorale, devaient les attendre à la station. Nul socialiste ni l'ombre d'un drapeau rouge ne se montrant, les fascistes en furent sincèrement heureux, car ils sont belliqueux plus par persuasion que par instinct. Et, rendus aux loisirs de leur âge, ils ne songèrent plus qu'à agacer les passagères.

Ce n'étaient point des « fils à papa » que ces jeunes fascistes, mais des paysans et des ouvriers, désireux de pouvoir travailler à leur aise, et de faire leur promenade

dominicale sans qu'on leur jette des pétards dans les jambes. Ces visages souriants, presque poupins, penchés sur les brownings et les couteaux de chasse, conféraient une paradoxale bonhomie à cette manière de guerre civile, dans laquelle, depuis six mois, les Italiens se guettent au coin des rues, se livrent des batailles réglées.

Certes, les fascistes devaient être moins débonnaires lorsqu'ils brûlaient des Chambres du Travail et, copiant leurs adversaires avec une exactitude vraiment outrée, dévastaient les sièges des organisations ouvrières. On ne joue pas impunément avec le feu. Nous allons voir que les fascistes, pour s'être laissés prendre à leur propre jeu et avoir fini par trouver goût à la violence dont ils ne faisaient d'abord qu'un usage démonstratif, ont affaibli leur cause et ramené aux socialistes des voix qui leur auraient échappé autrement.

Pendant

Pour avoir à Rome l'impression de me trouver en période électorale il me fallut, chose bizarre, me reporter à des souvenirs bien lointains, à ces élections de la fin de 1913, dernières de l'Italie en paix et qui mettaient encore dans le jeu parlementaire la haine, l'esprit et la verve éclatante qui semblèrent ensuite épuisés et comme absorbés par la guerre.

Les attaques et les répliques dignes de Pasquin ou de la « *Commedia dell'arte* » qui faisaient d'une période électorale avant la guerre un carnaval des idées plus brillant que celui des costumes, nous ne les retrouvâmes plus durant cette période électorale où les poings furent plus éloquents que les discours. Il nous souvient d'avoir vu en 1913 le socle de toutes les statues romaines porter, profondément imprimés dans leur pierre et défiant les pluies, des inscriptions en l'honneur des candidats. Certaines ne sont point encore effacées! Cette fois les statues et les colonnes n'ont porté que des affiches. Encore

celles-ci ne témoignent-elles pas d'une excessive invention. Le prix du papier dicta peut-être leur concision. « Votez pour un tel », en ce conseil se résumaient à peu près les exhortations des placards. La situation du candidat par rapport à l'électeur est d'ailleurs toute différente d'avant la guerre. Les Italiens ont tous, bon gré mal gré, « fait de la politique » en participant à la guerre d'où ils revinrent blessés physiquement ou moralement. La souffrance les a mûris et ils savent ce qu'ils veulent. Leur opinion est faite, fondée sur bien autre chose que des discours, et que la propagande de la dernière heure ne peut modifier.

Et ce n'est pas la faute aux élections si les rues de Rome assumèrent durant ces derniers jours un aspect sauvage et inattendu. Une grève des boueux (l'on ne peut point dire des videurs de *poubelles*, puisqu'elles y sont inconnues) encombra la Ville Eternelle d'amas de déchets ménagers : trognons de choux, épluchures de carottes et de pommes de terre, fenouils aux feuilles délicates, cosses de haricots et de petits pois, hampes échevelées de l'asperge, que couronnait un affreux mélange d'os et de chairs, peaux de lapins, carcasses de poulets, écailles de poissons, tentacules de pieuvres, hagardes têtes de veaux, queues encore tirebouchonnantes de cochons de lait. Ce résumé de la faune et de la flore romaine bouchait les ruelles et les places et débordait enfin sur les grandes voies, en soufflant sur la ville une haleine violente qui agit sans doute comme un soporifique sur les esprits des candidats et de leurs propagandistes. Jamais élections ne s'annonçaient plus bruyantes, jamais élections ne furent plus ternes.

Quelques fascistes et quelques socialistes abattus çà et là, un ouvrier jeté dans un puits de borax, voilà le bilan de l'Italie, et, dans Rome, un seul œil au beurre noir fièrement exhibé à l'*Aragno*.

Etonné d'être si sage, comme un enfant turbulent qui

n'en a pas coutume, l'Italie attendait la réponse de sa conscience interrogée.

Après.

Le résultat n'a pas répondu tout à fait à l'attente de ceux qui considéraient comme le facteur principal de la situation l'apparition dans la vie politique de l'élément fasciste (1). L'activité de ces jeunes gens faisait supposer que les socialistes perdraient beaucoup de terrain, mais s'ils ont perdu des sièges (ils restent de vingt sièges en deçà des 156 de 1919) ils n'ont guère perdu de votes et les 1,800,000 voix qu'ils ont obtenues sont à peu près égales à celles qu'ils avaient eues en 1919.

Le phénomène qui s'est manifesté est un intérêt beaucoup plus grand témoigné par les Italiens au suffrage universel. Si, à Rome, la proportion des votants sur les inscrits n'a été que de 44 p. c.; si à Naples elle s'est abaissée à 33 p. c., et fut moindre encore en Sicile et en Calabre, certaines villes du Nord et de l'Emilie ont atteint la proportion relativement considérable de 75 et 80 p. c.

De la masse neutre et inerte des électeurs qui dédaignaient auparavant d'aller aux urnes se sont donc levées des forces conservatrices qui ont donné aux Fascistes, sinon la victoire incontestée qu'ils prévoyaient avec l'enthousiasme de leur âge, du moins un succès appréciable. Ce succès eût été plus éclatant sans doute sans les exubérances et les violences intempestives des derniers mois, qui autorisèrent les prétentions des socialistes au martyre, car la politique est un jeu à courte vue où l'on ne cherche jamais à savoir qui a commencé. Je ne crois pas qu'un avantage plus sensationnel eût réellement servi le Fascio, formé, ne l'oublions pas, de trop d'éléments divers pour

(1) La nouvelle Chambre qui compte 535 sièges, sera composée de 135 socialistes (y compris 14 communistes); 107 populaires (catholiques); de 4 Allemands et 6 Slaves, et 275 députés appartenant au bloc des partis constitutionnels (dont 36 Fascistes).

que la discorde ne s'y manifeste point aussitôt qu'il se sentira sûr de ses positions et maître du champ de bataille. Si le Fascio ne sentait pas sans cesse la menace socialiste, il oublierait son rôle de conservateur et de modérateur pour écouter le souvenir des dissentiments qui naguère encore partageaient les hommes qu'il groupe aujourd'hui (1).

La Chambre italienne, très supérieure à la dernière par la qualité de ses membres, nous offrira l'équilibre qui seul peut assurer à ce pays porté aux extrêmes et à l'intransigeance par son tempérament, le calme nécessaire à la reconstruction et au travail. Et les socialistes même ne sont plus ceux d'il y a dix-huit mois.

CLELIA SARTINI.

(1) M. Benito Mussolini, par exemple, et M. Gabriele d'Annunzio; les hommes du *Popolo d'Italia* ou de l'*Idea nazionale*.

Bulletin bibliographique

Maurice Ansiaux, professeur à l'Université de Bruxelles: *Traité d'économie politique,* t. I. (*Bibliothèque internationale d'économie politique.*) Paris, Giard et Cie, 1920, in-8°, VI-389 p., 20 fr.

Depuis un certain nombre d'années les traités d'économie politique se sont fort multipliés. Il est presque de règle pour tout économiste de publier un traité général. Cet usage est surtout répandu en Allemagne et aux Etats-Unis, les économistes de langue française se montrent plus réservés. Mais parmi tant d'ouvrages il en est peu qui aient une réelle valeur. Trop de traités sont composés d'après des patrons tout faits et se répètent les uns les autres. Le livre de M. Ansiaux tranche heureusement sur le niveau général des ouvrages de ce genre. Que l'on accepte ou que l'on rejette la méthode et les idées de l'auteur, on est obligé de reconnaître que c'est là un travail de premier ordre, fortement pensé, résultat d'études approfondies et de longues méditations.

Les qualités essentielles de l'ouvrage sont de deux ordres. D'abord la grande objectivité et la sincérité de l'auteur l'empêchent de s'inféoder à une école, lui font éviter tout dogmatisme, le maintiennent dans la méthode strictement réaliste de l'observation des faits et lui font dire à propos de chaque problème tout ce qu'il en pense, sans se soucier du qu'en dira-t-on. La deuxième grande qualité du travail réside dans la manière harmonieuse dont l'auteur poursuit de pair la description des phénomènes économiques et leur analyse théorique. L'auteur n'a garde de se contenter de la pure description, chère aux Allemands, qui se ramène trop souvent à l'accumulation illimitée de faits et de chiffres, ni de tomber dans l'exagération inverse — défaut de l'école dite autrichienne et de tant d'économistes anglo-saxons — consistant à faire des déductions et des théories basées sur de simples abstractions. Non, il s'en tient à la méthode essentiellement réaliste et seule vraiment scientifique, qui considère que la théorie doit se baser sur les faits, mais que les faits d'autre part, ne sont intéressants que pour autant qu'ils conduisent à des idées générales. C'est l'application judicieuse de cette méthode qui donne au livre de M. Ansiaux sa grande valeur et qui le recommande tout spécialement à l'attention des débutants. Avec ce traité comme guide, ils ne courent pas le risque de se perdre dans un fouillis de chiffres et de détails ni dans le dédale des spéculations abstraites.

Un livre comme celui-ci se prête difficilement à un résumé. Contentons-nous d'indiquer les matières étudiées et les idées directrices. Le premier volume est consacré à l'organisation de la production. L'auteur débute par un chapitre sur les méthodes en économie poli-

tique. C'est peut-être le plus intéressant, il pourrait être lu et médité avec fruit non seulement par les étudiants, mais encore par des économistes déjà formés. Il faut y relever notamment les observations éminemment judicieuses sur l'élaboration sociale de la science, ainsi que sur les rapports respectifs entre la Science, l'Art et l'Idéal.

L'auteur indique ensuite son point de départ. Il montre que, le régime économique actuel étant basé sur la production pour la vente, c'est l'entreprise qui en constitue le fondement essentiel et doit par conséquent fournir le point central autour duquel se grouperont les matières d'un traité économique. Il étudie ensuite le milieu dans lequel fonctionnent les entreprises économiques. Il distingue dans ce milieu trois éléments, auxquels correspondent autant de chapitres: l'élément physio-psychologique, l'élément technique et l'élément juridique. C'est le premier de ces trois chapitres, combiné avec celui consacré à la méthode, qui caractérise le mieux les idées générales de l'auteur sur la science économique. Il y montre excellemment l'impossibilité de se contenter de l'*homo economicus,* notion abstraite et insuffisante. Il insiste sur les facteurs psychologiques et sociaux qui agissent sur l'activité économique et dont il est indispensable de tenir compte, si l'on désire conserver à la science une base réaliste.

L'auteur étudie ensuite l'entreprise en elle-même, il en démonte les rouages et examine leur importance respective. Cette étude préalable terminée, il peut aborder le problème fondamental, les relations entre les entreprises, spécialement la concurrence et le monopole. En cette « ère industrielle » (suivant l'expression chère aux Anglais) il était inévitable que l'auteur s'arrêtât surtout à l'étude des entreprises industrielles. Il constate que la tendance à la concentration est caractéristique de notre époque et lui consacre plusieurs chapitres particulièrement importants, où il en expose les diverses formes. Cependant il montre ensuite que la petite industrie joue encore un rôle qui ne peut être négligé et il consacre notamment un chapitre intéressant à l'industrie à domicile.

Cette importante étude terminée, l'auteur passe à d'autres branches de l'activité économique et consacre les quatre derniers chapitres de son ouvrage aux entreprises agricoles, aux entreprises commerciales, à l'exploitation des chemins de fer, enfin à la concentration bancaire et financière.

L'analyse rapide que nous venons de tenter suffira-t-elle à montrer l'excellence de la méthode suivie par l'auteur et l'importance du travail? Ajoutons que malgré la gravité des sujets traités et sans rien perdre en profondeur, l'auteur écrit dans une langue châtiée, d'une clarté limpide .Le traité de M. Ansiaux fait honneur à la science économique belge. Le deuxième volume sera consacré à l'étude des marchés et des prix. L'auteur devra y aborder les problèmes les plus complexes de la science économique. Nous sommes convaincus qu'il les traitera avec les mêmes qualités d'objectivité, de clarté et de pensée réfléchie qui font la valeur du premier volume.

B. S. Chlepner.

Eugène Bacha : *La Loi des Créations*. Bruxelles, Maurice Lamertin, 1921, in-8°, 87 pages, 5 francs.

Jusqu'à présent, on s'est efforcé de découvrir les faits caractéristiques des multiples évolutions historiques, mais — assure M. Bacha — on ne s'est jamais demandé si les actions et les œuvres humaines ne formaient pas un ensemble de phénomènes déterminés par une loi.

Depuis deux mille ans qu'il y a des hommes, et qui pensent, — à quoi? — ils ne se sont pas préoccupés de la loi des créations.

Heureusement, en comparant entre elles « des évolutions qui n'avaient, en apparence, aucun rapport », M. Bacha a découvert cette loi. Il a trouvé que l' « imagination créatrice accomplit toujours le même travail simple; que par une nécessité naturelle, mystérieuse, elle conçoit toujours l'idée contradictoire à celle qui a déterminé les réalisations précédentes; que la loi des créations est la succession des contraires. »

Nietzsche croyait à l' « éternel retour ». Goethe voyait l'évolution de l'humanité sous la forme d'une spirale; Basile Conta, d'une ondulation. Pour M. Bacha, c'est une balançoire.

La loi des contraires se vérifie dans les créations politiques, artistiques, philosophiques. « Cette loi naturelle domine et détermine le devenir de chaque société organisée (p. 24); l'action de cette loi des contraires dans la vie politique est permanente (p. 27). » Cette loi est *fatale, inexorable*.

L'histoire de l'Allemagne, par exemple, s'explique uniquement par la lutte de deux conceptions antithétiques: tendances séparatistes et esprit unitaire.

N'est-il pas frappant, d'autre part, qu'après avoir répandu sur les marchés helléniques des vases rouges à figures noires, les potiers de l'Attique les aient remplacés, au ve siècle, par des vases noirs à figures rouges? Et qu'à la ligne droite du XVIIe siècle français ait succédé la ligne courbe du XVIIIe?

L'action « mystérieuse et troublante » de cette *loi naturelle* se fait voir partout. C'est elle qui règle, entre autres, l'évolution de la philosophie grecque.

« La loi, dit M. Bacha, est révélée. Ce sera désormais un plaisir pour les esprits avides de vérité de découvrir son action dans toutes les révolutions qu'elle a déterminées. »

Et le Prophète de la Loi appelle les disciples qui propageront la doctrine: elle seule, rend compte du passé, éclaire le présent, permet d'entrevoir l'avenir. « C'est un fait: quels que soient les phénomènes actuels que l'on observe, ils manifestent tous l'action continue de la loi (p. 81) et nous pouvons déjà constater que l'évolution aspire à réaliser des conceptions élémentaires qui sont contradictoires aux idées traduites en actes dans les générations antérieures (p. 84). »

Après avoir dévoilé la loi des créations l'auteur prédit — antithèse! — les créations de la loi; il croit notamment « qu'une nouvelle morale est en gestation, déjà esquissée dans le programme de l'eugénisme,

qui, au contraire de l'instinctive morale sexuelle, fera intervenir désormais par prévoyance l'intelligence, la science et la raison dans la procréation des générations de l'avenir. »

M. Eugène Bacha célèbre avec un enthousiasme dionysiaque cette morale nouvelle : l'*eugénisme bachique*.

O. G.

Jean Dornis : *Hommes d'action et de rêve.* Paris, G. Crès et Cie, 1921, in-16, 333 p., 6 fr. 50.

Ce recueil contient dix études consacrées à dix poètes : un Belge, Emile Verhaeren ; trois Français, Leconte de Lisle, Charles Péguy, Alfred Droin ; trois Italiens, Gabriele d'Annunzio, Fulciero da Calboli, Giosuè Carducci ; un Anglais, Rupert Brooke ; un Américain, Alan Seeger ; un Serbe, Miloutine Boitch. De ces dix poètes, deux seulement sont encore en vie, Alfred Droin et Gabriele d'Annunzio. Tous, sauf deux, ont vu et chanté la grande guerre ; Leconte de Lisle et Giosuè Carducci méritent leur place dans ce livre par leur rôle de prophètes et d'annonciateurs de la solidarité latine et de la commune victoire : *Lève-toi, lève-toi, magnanime Italie... Tes arcs attendent de nouveaux triomphes... ton triomphe, peuple d'Italie, sur l'âge sombre, sur l'âge barbare, sur les monstres dont, avec sereine justice, tu affranchiras les peuples...*

Le *Flambeau* a publié naguère les pages lyriques dédiées au commandant Alfred Droin, le poète de la plus grande France. Cet article donne une idée exacte de la manière du critique, qui est la paraphrase éloquente et enthousiaste. Mme Jean Dornis aime les poètes, tous les poètes. Elle lit dans l'original les Italiens, les Anglais comme les Français. Elle traduit les étrangers avec un grand bonheur d'expression et un sens exquis du rythme. Qu'elle interprète, qu'elle commente ou qu'elle loue, sa phrase nombreuse, pure et brillante, se teinte naturellement des couleurs de ses modèles, sa pensée communie avec la pensée de ses héros.

Jamais étude littéraire ne fut inspirée par une plus noble et plus intelligente et plus intuitive sympathie. C'est que l'ouvrage entier est un pieux tribut à des hommes qui non seulement ont chanté nos espérances et magnifiquement exprimé nos sentiments en face de la plus sanglante aventure de l'Humanité, mais qui ont encore, pour la plupart, combattu, souffert, saigné, donné leur vie pour notre idéal. Alfred Droin est un mutilé de la guerre ; le poète des *Ailes Rouges* est mort tragiquement à l'heure des angoisses ; Rupert Brooke, combattant de la première bataille des Flandres, exhala son dernier chant dans l'île d'Ithaque, stoïque devant la douleur de l'âme, « inquiet des problèmes moraux », plein de la mélancolie héroïque de la jeunesse anglaise ; Alan Seeger, volontaire d'outre-Atlantique, fut le précurseur de la grande croisade américaine ; le lieutenant da Calboli, blessé trois fois, paralysé, prolonge de deux années entières son sacrifice, et, au lendemain de Caporetto, parcourt les rangs des combattants et les villes découragées pour prêcher la résistance et la foi ; Miloutine

Boïtch, symbole de sa nation martyre, se meurt à Salonique « dans l'Hellade sacrée, au bord de la mer des Sirènes. La brise du printemps lui apporte le parfum délicat des vignes en fleurs et des oléandres, mêlé à l'âpre odeur de la neige des monts, et dans les prés fleuris des premières violettes, il voit glisser l'imprécise image, la forme légère de la vierge qu'il aime... »

Ainsi, à côté de l'immortel Péguy, tombé « dans la grande bataille, couché dessus le sol à la face de Dieu », Mme Jean Dornis évoque, de la foule innombrable des héros, d'autres guerriers-poètes, moins connus, non moins dignes d'être aimés. Elle les associe à la gloire des nôtres, elle recueille dans son riche écrin leurs plus beaux poèmes. Aux heures troubles que nous vivons, à l'heure où les malentendus et les querelles menacent l'entente des peuples qui luttèrent et triomphèrent ensemble, ce livre, tout rempli d'amour et de poésie, est bienfaisant et salutaire entre tous les livres.

H. G.

Lucien Fabre : *Une nouvelle figure du monde. Les théories d'Einstein.* Avec une préface de M. Einstein. Paris, Payot et Cie, 1921, 1 vol. in-16, 242 p., 7 fr. 50.

Sur les théories d'Einstein que le *Flambeau* a commentées dans son numéro du 20 mai 1920, M. Lucien Fabre donne un intéressant ouvrage dont nous avons transcrit le titre.

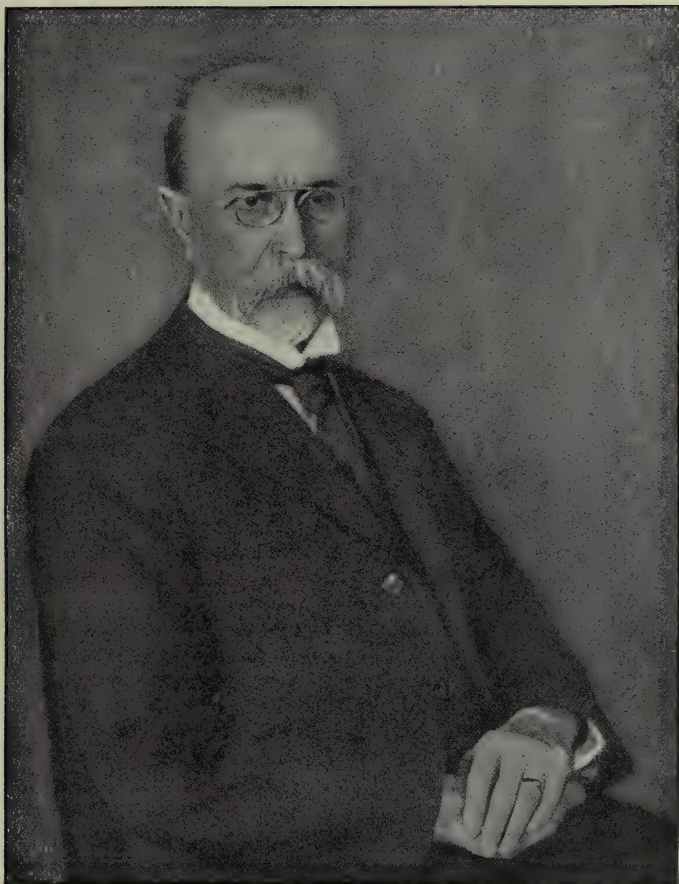
Une simple observation, à propos de ce livre. Dans la revue *Die Naturwissenschaften,* 9e année, 13e livraison, 1er avril 1921 (Berlin, Springer), p. 219, M. A. Einstein publie la note suivante : « M. Lucien Fabre a édité à la librairie Payot à Paris un livre intitulé *Les théories d'Einstein,* avec cette indication : *Préface de M. Einstein.* Je déclare n'avoir pas écrit de préface pour cet ouvrage et je proteste contre cet emploi abusif de mon nom. Je vous adresse ma protestation dans l'espoir que, par l'intermédiaire de votre publication, elle sera connue du grand public et en particulier des périodiques étrangers. Berlin, 16 mars 1921. (s.) *A. Einstein.* »

La parole est à M. Lucien Fabre.

TH. DE DONDER.

Supplément au *Flambeau*, revue belge des questions politiques et littéraires
4e année, no 6, 30 juin 1921.

144a



THOMAS MASARYK
Président de la République tchéco-slovaque.



AUGUSTE DONNAY : *Panneau décoratif.*



ERNEST WYNANTS : *Offrande à l'Avenir*

Антонъ Павловичъ
Чеховъ.

ANTON-PAVLOVITCH TCHEKHOV (1860-1904).

Le Président Masaryk

En 1916, par une mélancolique journée d'hiver, durant une des plus sombres crises de la guerre, vint sonner à ma porte un visiteur étranger, arrivé de Londres par le train du soir. C'était un vieillard, sujet d'une puissance ennemie, qui fuyait la justice de son pays. Je le vois encore, debout sur le seuil, portant une petite valise, avec sa figure maigre et ascétique. Il semblait fatigué et déprimé ; il était préoccupé de la perte de son passeport qui l'exposait à des difficultés avec la police. En effet, les excellents policiers de la ville d'Édimbourg furent assez intrigués par la personne de mon hôte étranger ; chaque soir, chaque matin, j'avais à signaler sa présence au département de la police.

Cinq ans après je rendis sa visite à mon hôte de guerre. Le fugitif de 1916 était devenu le chef d'un ancien État, d'une nation historique : il était devenu l'héritier des rois de Bohême. Le professeur Masaryk était à présent le président Masaryk. Le père et le conseiller spirituel de générations entières de pauvres étudiants était devenu le père d'un grand peuple. J'allai le voir au palais du *Hradčany,* antique résidence des Habsbourg. Je le trouvai convalescent. Il sortait d'une longue maladie. Il était toujours au lit, soigné par deux *nurses* et deux médecins, dans une salle princière transformée en bibliothèque. Sa tête s'appuyait sur des coussins. Tout autour de lui des livres étaient empilés. Il lisait un roman de George Meredith. Son aspect n'avait point changé. Il avait l'air plus jeune, plus maigre, plus ascétique, mais aussi simple et aussi discret que pendant la guerre. En même temps la

simplicité et la cordialité même de ses manières faisaient ressortir le faste qui l'entourait; et le dramatique changement survenu dans sa position accentuait le contraste entre les épreuves du passé et l'apothéose d'aujourd'hui.

Après la mémorable visite qu'il me fit à Édimbourg en 1916, je restai en relations avec Masaryk jusqu'au moment où il quitta sa petite villa de Platt Lane, Hampstead pour ses grands voyages à travers l'Amérique et l'Europe. Aussi longtemps qu'il résida en Grande-Bretagne j'eus le privilège de partager ses pensées, ses espoirs, ses anxiétés, de discuter ses plans. J'eus la bonne fortune de défendre sa politique et d'interpréter ses idées dans la revue politique *Everyman* dont j'étais le propriétaire et l'éditeur et qui devint l'un des organes britanniques de la propagande tchéco-slovaque.

Sans se lasser, Masaryk cherchait, mais en vain, à ouvrir les yeux des politiciens anglais au péril imminent qui menaçait la cause alliée. Sans se lasser, il répétait ses solennels avertissements. Sans se lasser, il rédigeait des mémoires sur la situation militaire et politique. Mais il semblait qu'il prêchât dans le désert. Enfin, son heure sonna, avec celle de la Révolution russe.

Aidé de son ancien élève et ami, M. Bénès, aujourd'hui ministre tchéco-slovaque des Affaires étrangères, jeune homme d'État d'une habileté transcendante, d'une énergie presque napoléonienne, une des rares révélations de la guerre, Masaryk systématiquement travailla et forma l'opinion publique de la France. Puis il partit pour cette *mission* mémorable, pour cette merveilleuse odyssée qui devait être si féconde en résultats décisifs et pour la Tchéco-Slovaquie et pour les Alliés. De France en Russie, de la Russie au Pacifique, du Pacifique en Amérique, d'Amérique en France, partout il éveillait des sympathies, conseillait les hommes d'État, préparait la reconnaissance de son gouvernement, organisait l'armée tchéco-slovaque

et rendait possible cet extraordinaire chapitre d'histoire militaire, la marche des légions bohêmes en Sibérie, cette moderne Anabase qui attend encore son Xénophon. Ainsi, les temps étant accomplis, ce septuagénaire devint un des architectes de la nouvelle Europe sans qu'il usât, pour achever cet édifice, d'autres instruments que son puissant cerveau et son indomptable énergie.

On nous parle souvent de la vanité de toute propagande. Or, si quelqu'un doutait encore de la possibilité d'éclairer et de convertir une opinion publique indifférente ou hostile, qu'il considère l'œuvre de Masaryk. Masaryk révéla les miracles que la propagande peut accomplir avec peu d'argent, peu d'appui officiel, lorsque cette propagande est organisée par un homme de génie et lorsqu'elle défend une bonne cause.

Un des faits les plus frappants de la crise mondiale fut la rareté des grands hommes. On dirait que la Providence, dans cette guerre des géants, s'est efforcée de faire éclater la disproportion entre la grandeur du prix de la lutte et la petitesse des lutteurs. Parmi les grandes puissances aucun homme nouveau ne fut révélé à l'heure du danger. Même en France, le protagoniste du drame, l'organisateur de la victoire fut un vétéran de 78 ans, le vieux tigre mythique de la jungle politique française et le seul survivant représentatif d'une génération disparue. Et il y a un autre fait plus frappant encore que la guerre a révélé, à savoir que c'est seulement chez les petits peuples belligérants que la crise fit surgir quelques personnalités de premier plan. La Belgique produisit le Roi-soldat et le grand Cardinal; la Grèce, Vénizélos et, *last not least,* la Tchéco-Slovaquie produisit Masaryk.

La grandeur politique échappe parfois aux contemporains. Il est souvent plus facile de la sentir que de la décrire. Pendant sa vie une médiocrité comme Metter-

nich-*Mitternacht* put faire au monde l'effet d'un colosse.

D'autre part, un génie comme Parnell ou Vénizélos put voir sa carrière soudainement brisée, assister au naufrage de toutes ses espérances. La grandeur politique est une chose si difficile à déterminer qu'on ne peut toujours tracer avec certitude la frontière qui sépare le politicien de l'homme d'État. Cependant la différence entre les deux est essentielle. Ce n'est pas seulement une différence de degré, mais c'est encore une différence d'espèce. Le politicien et l'homme d'État appartiennent à des catégories opposées. Je ne connais personne qui illustre cette distinction fondamentale d'une manière plus éclatante que le président Masaryk. Quiconque a l'instinct des valeurs politiques fondamentales, quiconque a le sens de la perspective politique « réalisera » que Masaryk appartient à cet ordre plus élevé des hommes d'État. Au contact de son œuvre nous sentons que nous sommes en communion avec un génie créateur et avec un conducteur d'hommes d'une espèce supérieure.

Lorsque la guerre éclata, Masaryk pour le spectateur étranger n'était qu'un simple professeur dans une université de province, l'Université tchèque de Prague. Il était aussi le chef parlementaire d'un petit parti. Le grand public ignorait son nom ou presque. Je doute beaucoup que parmi les cent cinquante citoyens écossais distingués que j'invitai chez moi en 1916 pour rencontrer Masaryk, il y en eût plus de deux ou trois qui eussent entendu son nom ou qui, l'ayant entendu, se rendissent compte de ce que ce nom signifiait. Et cependant ce serait une erreur complète de supposer que seule la guerre a révélé les facultés de Masaryk. Bien qu'il fût inconnu de l'Anglais de moyenne culture, parce que cet Anglais de moyenne culture est en général d'une sublime ignorance en ce qui concerne la politique et la pensée continentales, Masaryk, depuis plus d'un quart de siècle, est dans l'Europe cen-

trale une grande figure, un foyer de lumière et d'inspiration pour des millions d'hommes. Je me souviens que, en 1905 déjà, lors de ma première visite à Prague, il était le seul homme de la monarchie habsbourgeoise que je souhaitasse particulièrement connaître. Même avant la guerre on pouvait trouver son influence partout : on la rencontrait dans les régions les plus inattendues. Tout récemment encore, j'en ai découvert un nouveau témoignage, remarquable entre tous parce qu'il vient d'un célèbre publiciste autrichien, donc d'un ennemi. Hermann Bahr nous apprend dans son *Journal* récemment publié que longtemps avant la guerre, lorsque, au cours de ses voyages dans les pays slaves de l'Autriche-Hongrie, il rencontrait un jeune homme particulièrement original ou remarquable, il attendait naturellement qu'on lui dît que ce jeune homme avait été l'élève de Masaryk, ou bien qu'il avait subi son influence.

De ce temps-là Masaryk avait d'innombrables ennemis. Comme Socrate il était accusé de corrompre la jeunesse. Comme Spinoza il était soupçonné d'être un athée. Même parmi ses amis il avait la réputation d'un hérétique et d'un iconoclaste, bref c'était l'Ismaël politique, l'Ismaël de la prophétie de Jacob : sa main était contre tous et la main de tous était contre lui.

Les autorités mêmes de sa propre université continuaient à le tenir en suspicion. Il ne faisait partie d'aucune académie et il approchait de ses 70 ans sans avoir jamais occupé aucune haute position dans l'État. Cependant, nonobstant les excommunications officielles, son nom avait un effet magique d'un bout à l'autre du monde slave, de Berlin à Raguse et de Belgrade à Moscou. Il formait à lui seul un centre de ralliement pour les Serbes et les Croates, pour les Russes et les Polonais ; c'était un grand docteur, un grand prédicateur, un grand lutteur.

A ce témoignage remarquable de Hermann Bahr que

j'ai cité plus haut et qui atteste l'immense influence du président Masaryk, j'ajouterai volontiers un témoignage personnel. Lors de mon dernier voyage en Autriche et en Pologne, j'ai trouvé partout l'atmosphère politique chargée d'électricité, l'air empoisonné par les querelles de parti, tous les pays se dénonçant mutuellement, chaque parti diffamant le parti rival ; mais j'ai trouvé aussi une grande figure, une seule, qui se dressait dans un splendide isolement au-dessus de la lutte des sectes et des races. Les Polonais certes s'indignaient de l'attitude des Tchèques, mais aucun Polonais n'exhala jamais en ma présence un murmure contre le président Masaryk. Les Autrichiens, cela va sans dire, parlaient avec colère du gouvernement de Prague, mais le docteur Haenisch, Président autrichien, me dit avec une évidente sincérité son respect et son affection pour son collègue de Bohême et il m'invita tout spécialement à lui transmettre ses sentiments de haute et cordiale estime. A Prague même j'entendis des socialistes accuser des profiteurs qui étaient retranchés dans les hautes charges de l'État, j'entendis des évêques accuser des politiciens anti-cléricaux de ruiner la religion chrétienne, j'entendis des pangermanistes proférer des menaces de guerre civile. Mais ici encore je n'entendis pas un murmure, une insinuation perfide contre Masaryk ni de la part des socialistes, ni de la part des cléricaux, ni de la part des pangermanistes. Et cependant Masaryk avait détruit les rêves des pangermanistes, il s'était toujours opposé aux empiétements temporels de l'Église, il avait critiqué sans pitié l'évangile selon saint Marx. Pour réaliser la signification d'un tel *consensus* de l'opinion à propos de ce seul homme, imaginez un instant les catholiques français s'inclinant avec un respectueux silence devant les vertus de Clemenceau ou bien imaginez les républicains d'Amérique reconnaissant tout d'une voix les mérites transcendants du président Wilson. Assurément on ne pourrait conce-

voir un plus saisissant hommage à la grandeur essentielle du président que cette unanimité involontaire de tous les partis et de toutes les races. Je me rappelle avoir communiqué mon étonnement à un magnat bohémien, le représentant d'une des familles princières de Bohême, membre de l'entourage de feu l'empereur François-Joseph. Le prince fut forcé d'admettre l'universelle popularité de Masaryk et il m'en donna une explication de son cru : c'était simplement, affirmait-il, la perversion de l'instinct monarchique et l'expression du loyalisme héréditaire du peuple bohémien ; c'était simplement la vieille allégeance à l'empire, transférée au chef temporaire de la République tchéco-slovaque. L'explication était sans doute ingénieuse et sans doute elle satisfaisait le prince. Mais je confesse qu'elle ne me satisfit point. Je continuai à chercher une meilleure explication du prestige qui entourait mon illustre ami.

Où donc, continuai-je à me demander en moi-même, est le secret de ce mystère? Masaryk n'a aucune des grâces superficielles et extérieures qui attirent les applaudissements populaires. Il ne s'est jamais incliné devant les idoles de la tribu. Son austérité, son puritanisme, son ascétisme n'invitent pas, et pourraient même repousser, la familiarité. Il n'a aucun des avantages de la naissance, car il est le fils d'un cocher. Il n'a aucun des avantages de l'éducation, car dans sa jeunesse il fut apprenti-serrurier et apprenti-forgeron, avant de devenir instituteur dans une école privée. Il n'a aucun des avantages de la fortune, car il est toujours demeuré pauvre, quoiqu'il ait toujours trouvé le moyen d'aider les étudiants dans le besoin. Il ne possédait pas davantage un bien qui est d'une importance suprême pour le politicien qui aspire au succès : il ne possédait ni l'art ni les artifices de l'éloquence populaire, car bien que sa parole soit persuasive et sa conver-

sation fascinante, il n'est pas cependant un orateur né ni un habitué de la tribune.

L'évidente explication du charme que Masaryk exerce sur tous ceux qui entrent en contact avec lui doit être cherchée dans son caractère élevé, dans la magie d'une personnalité dominante. Jamais la valeur de la personnalité ne se révéla d'une manière si claire et si frappante. Et lorsque j'emploie ce mot conventionnel : le caractère, je n'ai pas uniquement en vue l'ordinaire et banale honnêteté politique. Car l'honnêteté politique est après tout une vertu négative, une vertu de conservation, elle n'est pas en elle-même une vertu créatrice et heureusement, ce n'est pas une vertu exceptionnelle. Même à notre époque dégénérée il y a encore beaucoup de politiciens intègres. Robespierre lui-même ne fut-il pas appelé l'*Incorruptible ?* Ce que j'entends par caractère, c'est la passion du juste et du vrai, le courage civique de l'espèce héroïque et ces deux vertus, Masaryk les possède au suprême degré : c'est un héros selon le cœur de Carlyle. C'est l'homme qui est toujours prêt à combattre pour la défense de la bonne cause, à courir des risques, à vivre « dangereusement », selon la parole de Nietzsche. Sa vie a été une succession ininterrompue d'exaltantes batailles politiques. Il a été un véritable *Samson agonistès*. Qu'il s'agît de combattre ses propres amis politiques, de blesser leur vanité nationale, de dénoncer les faux littéraires d'un Mac-Pherson tchèque et de démontrer le caractère apocryphe du fameux manuscrit de Kralové-Dvur (1), ou de dénoncer les faux politiques de la chancellerie autrichienne et les parjures de ses hauts fonctionnaires ; qu'il s'agît de défendre un humble Juif accusé d'un meurtre rituel et de résister à une vague populaire d'anti-sémitisme, ou de braver les empiétements des chefs cléricaux qui voulaient prostituer la religion pour un gain temporel :

(1) Voyez le *Flambeau,* 2e année, n° 1, 1er janvier 1919, p. 19.

Masaryk n'hésita jamais à monter sur la brèche. Mais la sincérité même la plus noble, le courage même le plus héroïque n'expliquent qu'un aspect de la personnalité de Masaryk. Ce qui constitue sa rare, son unique qualité, c'est la combinaison de la supériorité intellectuelle avec la grandeur morale. Il unit les vertus d'un George Washington avec celle d'un Alexandre Hamilton.

Masaryk est éminemment le philosophe de la haute politique. Ses œuvres publiées embrassent un domaine immense depuis sa première dissertation sur le Suicide jusqu'à sa monumentale et classique Histoire du mouvement révolutionnaire russe. Et sa vaste érudition est toujours illuminée par la lumière des premiers principes, de même que sa vision aboutit toujours à la prévision. Pendant la guerre j'ai souvent eu l'occasion de discuter la situation politique et militaire avec des politiciens et des hommes d'État continentaux. Masaryk est le seul homme d'Etat dont le regard s'étendît toujours au delà des incidents et des accidents du jour, qui enregistrât tous les faits, qui réalisât l'ensemble des problèmes que les Alliés avaient à résoudre, qui ne se laissât jamais exalter par des succès temporaires ni déprimer par des revers. C'est le seul homme qui ne perdît jamais de vue le but final. Sa magistrale analyse de la situation de l'Europe, écrite en 1917 et publiée à Washington dans l'automne de 1918, reste aujourd'hui encore une lecture passionnante à cause de l'infaillible rectitude de son jugement et à cause de la qualité prophétique de ses « anticipations ».

Il fut un temps, avant la guerre, où les adversaires de Masaryk le décrivaient comme un doctrinaire et nous savons qu'il n'y a pas d'accusation plus mortelle aux yeux des politiciens empiriques. Si c'est être doctrinaire que d'avoir une doctrine bien définie et de se laisser guider par des principes, il faut admettre que Masaryk était et est encore un doctrinaire. Mais si le doctrinaire est un

théoricien qui vit d'abstractions et non de réalités, Masaryk est tout l'opposé d'un doctrinaire. Le petit parti dont il était le chef au Reichsrath autrichien ne s'appelait-il pas, précisément, le parti *réaliste*? Bien qu'il suive toujours l'étoile de son idéal, il est ce que les Américains appellent un idéaliste pratique et un pragmatiste. Si j'ai rappelé cette stupide accusation de doctrinarisme, c'est que je l'ai souvent entendu répéter en Grande-Bretagne.

Certains critiques ont une notion étrange de ce qui constitue les véritables titres d'un homme d'État. Les Tchèques, qui ont une foi plus intense encore que les Allemands dans la vertu de l'instruction, ne considèrent pas que le professorat universitaire soit une préparation inadéquate à la carrière de l'homme d'État. D'autres pays estiment souvent que le fait d'avoir enseigné dans une université constitue une véritable *diminutio capitis*. Certainement aux yeux du diplomate conventionnel de la vieille école ce n'est pas une recommandation que d'avoir écrit comme Masaryk une cinquantaine de livres et de brochures. S'il avait habité dès sa jeunesse les cimes olympiennes du Foreign Office, si comme lord Grey il n'avait jamais passé la Manche, si comme le président Wilson il n'avait jamais franchi l'Atlantique et surtout s'il n'avait pas eu le malheur d'occuper une chaire d'université, personne n'aurait jamais imaginé de le qualifier de doctrinaire. Ce malheur hélas! est irréparable. Le président Masaryk doit en faire son *mea culpa*. Il a été professeur et jusqu'à la fin de ses jours il portera la marque de sa profession académique. *Tu es sacerdos in aeternum!*

Pourtant on peut se demander sérieusement si ce n'est pas abuser étrangement des mots que d'attacher l'étiquette doctrinaire à l'homme qui a connu toutes les formes de la vie, absorbé toute l'expérience humaine, voyagé dans tous les pays, qui a été tour à tour forgeron, maître d'école, professeur et journaliste, détective poli-

tique et membre du Parlement, négociateur diplomatique et organisateur de la victoire? Bien loin de découvrir dans Masaryk aucune trace de la rigidité doctrinaire, on ne peut se défendre d'être frappé par la souplesse, l'élasticité, la faculté d'adaptation de son esprit. Considérons par exemple le *guerillero* d'avant-guerre, le propagandiste, l'agitateur qui pendant la guerre chevauchait l'ouragan, et comparons-le avec le sage pilote qui se tient à la barre, maintenant que la tempête a presque épuisé sa violence. Quiconque a suivi la carrière de Masaryk dans ces jours de bataille, quiconque a observé sa politique prudente et circonspecte depuis qu'il est président de la République, aura peine à croire qu'un homme de 70 ans fût capable de s'adapter si promptement et si complètement à de pareilles évolutions. Wilson, président de l'Université de Princeton, est le même homme que Wilson, président des États-Unis. Clemenceau le Tigre est essentiellement identique à Clemenceau le dictateur de Versailles. Mais Masaryk dans l'opposition et Masaryk à la tête des affaires sont des personnalités absolument différentes. Il reste indéfectiblement fidèle à ses principes, mais ses méthodes et sa vision sont maintenant entièrement différentes. Ce n'est pas qu'il soit amolli par le succès, dompté par les souffrances d'une longue maladie ; ce n'est pas même que sa vigueur soit atténuée par le sentiment de ses hautes responsabilités. Mais, en prenant les rênes du pouvoir, son instinct politique lui révéla soudain que l'œuvre de l'homme d'État diffère fondamentalement de la tâche du lutteur, que les méthodes de la paix ne sont pas celles de la guerre et que le travail de la reconstruction est distinct de celui de la destruction.

Quand on contemple cet homme grand, bon et sage, dans son rôle de pacificateur et d'arbitre des partis, de modérateur et de conciliateur de l'Europe centrale, on pense malgré soi à un homme d'État d'un autre âge et

d'un autre hémisphère. Je m'étonne que l'analogie que je suggère et qui pour les générations futures sera un lieu commun de rhétorique et un thème d'exercices scolaires, ait échappé jusqu'à présent aux biographies du Président. Et pourtant je crois sincèrement que pour bien comprendre le rôle propre de Masaryk et sa mission dans la politique du monde, nous devons voir en lui l'Abraham Lincoln de l'Europe centrale.

Comme Lincoln il est sorti du peuple. La merveilleuse histoire de Lincoln : « de la cabane de bois à la Maison blanche » trouve son pendant dans l'histoire plus merveilleuse encore de Masaryk : « de la loge du cocher au palais des Habsbourg. » Comme Lincoln c'est un homme de conviction intense, mais possédant la maîtrise de soi. Comme Lincoln il ne se laisse jamais entraîner par le parti pris ou par la passion. Comme Lincoln il est profondément religieux. Comme Lincoln il fut appelé à construire une république, à mener une grande lutte et, la bataille gagnée, à réparer les ravages de la guerre ; et l'on ne trouvera dans les discours présidentiels de Masaryk ni une ligne ni une pensée qui ne respire dans toute sa pureté sublime l'esprit de la seconde *Adresse inaugurale* ou du discours de Gettysburg.

Et comme Lincoln toujours, Masaryk est le représentant caractéristique de sa race, profondément enraciné dans sa terre natale. Il est aussi représentatif de la Tchéco-Slovaquie que Lincoln de l'Amérique. Son horizon universel n'exclut pas le patriotisme le plus intense. Masaryk a écrit à plusieurs reprises avec une profonde et intelligente sympathie sur les trois grands hommes de la Bohême moderne : Jean Hus, le plus héroïque de tous les réformateurs européens ; Chelcicki, le père de la Fraternité morave, le précurseur de Tolstoï, et Comenius, le créateur de la pédagogie moderne. S'il a écrit des choses si belles et si vivantes sur ces trois grands Tchèques, c'est parce qu'en sa propre personne il unit les traits de

ses trois héros nationaux. Penseur religieux, Masaryk est un Hussite réincarné. Moraliste, il a la ferveur de Chelcicki. Homme d'enseignement, il a l'universalité de l'humaniste et en même temps le pragmatisme de Comenius. Heureuse la nation dont l'idéal et les aspirations furent ainsi incarnées durant la plus grande épreuve de son histoire dans l'homme qui fut appelé à diriger ses destins !

Sur un point toutefois, et sur un point essentiel, il nous faut espérer et souhaiter que s'arrête l'analogie entre Abraham Lincoln et le président Masaryk. Lincoln ne vécut pas assez pour achever sa tâche immense. L'attentat d'un fou le fit disparaître de la scène au moment même où sa présence était le plus nécessaire. Il réalisa, c'est vrai, l'abolition de l'esclavage, mais il ne vit pas la consolidation de son œuvre de paix et d'unité. Comme à Lincoln il fut donné à Masaryk de délivrer un peuple opprimé. Puisse-t-il lui être accordé aussi de fortifier et d'unifier l'État qu'il a fondé ! Jamais la sagesse de ses conseils, l'autorité de son caractère ne furent plus nécessaires qu'aujourd'hui. Dans l'actuelle période de transition nulle vie n'est plus précieuse que celle du président Masaryk. Et l'anxiété avec laquelle la nation tchéco-slovaque tout entière suivit jour par jour, l'hiver dernier, le cours de la dangereuse maladie dont le président vient heureusement de guérir, n'a été qu'une manifestation de l'instinct de la conservation chez son peuple. Tous comprenaient combien il importait que le président continuât d'exercer sa charge suprême.

Si le président Masaryk disparaissait prématurément du théâtre de la politique active, ce serait non seulement un désastre pour la Tchéco-Slovaquie, mais encore une calamité pour l'Europe. Sans doute il laisserait des successeurs d'une habileté consommée. Son fidèle lieutenant, M. Bénès, est le seul homme d'État qui, par la formation

de la Petite Entente, ait apporté à la République des nations le concours d'une politique vraiment constructive. Mais, tout en rendant hommage aux collaborateurs du président, quiconque connaît la Tchéco-Slovaquie et les États voisins, quiconque a observé de près les matières inflammables et explosives qui restent accumulées dans l'Europe centrale, estimera que le temps n'est pas encore venu où l'on puisse se passer du Président. C'est le seul homme assez fort pour tenir en échec les forces de dissolution. C'est le seul homme qui possède une expérience et un prestige suffisants dans tout le monde slave pour mener à bien l'œuvre de réconciliation et de reconstruction.

CHARLES SAROLÉA.

Edimbourg, juin 1921.

Quelques souvenirs...

Il y a des mots magiques. Ils sont à peine prononcés que des images naissent, que des visions ressuscitent devant les yeux qui les cherchent, qu'une émotion s'insinue au plus profond des cœurs. Belgique! Qui pourrait, aujourd'hui, prononcer ce mot très doux, et pourtant évocateur de terribles souvenirs, d'une lèvre indifférente?...

En juillet 1914, qui donc croyait à la guerre, à cette folie? Comment y croire, surtout dans ce beau et paisible pays de Suisse, sur les rives de ce lac Léman où tout est bleu, l'horizon des montagnes, le ciel et l'eau? Une rumeur, pourtant. La catastrophe! La Belgique envahie, foulée aux pieds, martyrisée. A quand le tour de la Suisse entourée de millions d'hommes en marche pour la tuerie? Fébrilement, chacun courut où l'appelait le devoir. L'arme au pied, nos soldats attendirent ce qui paraissait inévitable. Des jours, des mois passèrent. Et le front de bataille s'immobilisa. Quand il fut à peu près certain que la Suisse serait épargnée, on eut le temps de réfléchir, de se mettre à la place des autres, de réaliser et l'horreur de la guerre et l'infamie d'une attaque brusquée contre un petit pays dont des traités dûment signés garantissaient la sécurité et qui avait pourtant connu les massacres, les incendies, l'esclavage.

Que faire? Tous ceux que n'avaient pas trompés les mensonges allemands vécurent des mois terribles: sentiment d'une totale impuissance devant le crime, tristesse des consciences, vaines protestations, répétées, multipliées. En Suisse allemande, particulièrement travaillée

par la propagande teutonne, le grand Spitteler jugeait et condamnait. Non seulement il parlait de Caïn, mais encore de Caïn calomniant Abel après l'avoir assassiné. Dans la Suisse romande unanime, on souffrait véritablement de l'injustice commise. Un homme du peuple lançait ce cri : « Si les Allemands étaient vainqueurs, ça m'éteindrait toute la chaleur de la conscience ! »

Aussi quelle joie discrète, quelle émotion aussi, quand les premiers civils, des vieux, des vieilles, des enfants, chassés de leur village en misérables troupeaux, arrivèrent en Suisse ! Enfin, on allait pouvoir agir, consoler, montrer qu'on avait du cœur !

Toujours je me rappellerai ce premier convoi d'évacués. Il est sans doute permis de se citer soi-même pour retrouver cette émotion dans toute sa neuve sincérité. « Il fait nuit déjà, écrivions-nous alors, une nuit froide et pluvieuse de décembre. On devine, plutôt qu'on ne voit, trois drapeaux aux plis mêlés, le belge, le français, le suisse, et derrière eux des vieux avec la bouche un peu tordue comme quand on porte à bout de bras des paquets trop lourds, et que ces paquets on ne veut les confier à personne parce qu'on n'a plus que ça ; et des femmes, des enfants qui les tiennent par la jupe. Ils passent tous ces gens qui ont vu ces taches de rouille que fait le sang bu par la poussière, le rictus des morts dont les yeux vitreux regardent on ne sait où, le haut rideau rouge dressé à l'horizon par la lueur des incendies, tous ces gens qui sont partis à travers champs, courant, sautant les haies... On ne sait plus rien. On ne pense à rien. On se sauve, pêle-mêle avec les brouettes, les voitures à bras, les carrioles, pêle-mêle avec les vaches et les moutons. Et quand les animaux crèvent, on les jette au creux des fossés... Et toujours le grondement du canon... La guerre est là-bas, en France, maintenant ; mais ce que l'on a est encore plus laid que la guerre : les mépris, les ricanements, les avanies, les mensonges

de ceux qui se croient vainqueurs. Jusqu'au jour où ces mots circulent : Il faut partir ! En bousculade, sous la pluie d'hiver, on les a entassés dans un train aux vitres sales et ils ont été un temps infini en route. Dans la tristesse du jour, dans le noir de la nuit, ils vont, ils s'arrêtent, ils repartent, et ils tiennent leurs baluchons sous les pieds pour être plus sûrs. On leur dit soudain qu'ils ont changé de pays, mais ça leur est bien égal du moment qu'ils n'ont plus le leur... Tous ces gens qui ont vu ces taches de rouille que fait le sang bu par la poussière, tous ces gens qui ont été poussés ici, poussés là, qui ont collé leur visage inquiet aux vitres sales des wagons, qui ont roulé dans la tristesse des jours et dans l'angoisse des nuits, les voici qui défilent. Pour aller où ? S'ils le savent, c'est comme s'ils ne savaient pas. Autour d'eux, une foule. Des larmes dans tous les yeux. Et soudain, de cette foule, étouffé parce qu'il monte des profondeurs du cœur, ce cri : Vive la Belgique !... Cette fois ils comprennent. Ils sont chez des amis. Et ils pleurent aussi... »

Le soir même, Potterat dit à sa femme : « Tu as vu ces Belges, cette misère ? On en prend deux à la maison ». Il fit comme il avait dit et il les garda trois ans, jusqu'au jour de l'armistice.

L'armistice ! En Suisse romande aussi les cloches sonnèrent, les fenêtres se pavoisèrent de drapeaux, les hommes, sortis en courant des usines, des ateliers, des bureaux, se groupèrent sur les places, se serrèrent les mains entre inconnus. Et des musiques et des cortèges entraînés par la même pensée : devant les consulats de France et de Belgique monte une acclamation ininterrompue, l'encens de la reconnaissance, l'admiration pour tant de patience, tant d'héroïsme, tant de morts donnés à l'idée. Cette foule n'est pas là seulement pour fêter la fin de la guerre, des privations, des angoisses, mais encore et surtout pour saluer la justice triomphante, la Belgique rendue à la liberté, la France rentrant à Stras-

bourg, l'ordre moral trop longtemps bafoué soudain restauré. Oui, vraiment, cette foule passionnée fêtait la victoire des biens invisibles de l'humanité, des vérités du cœur et de la conscience sur les intincts de violence, de rapine, d'hypocrite félonie.

Cette foule savait aussi que dix mille volontaires suisses avaient lutté pour la cause, que sept mille d'entre eux dormaient dans les charniers des champs de bataille, que par leurs enthousiasmes, leurs souffrances, leur mort, ils avaient voulu effacer les prudences officielles, les défaillances de quelques chefs, la lâcheté de quelques plumitifs. Ces dix mille volontaires, ces sept mille morts, ces acclamations de milliers de patriotes étaient comme la réponse de la vraie Suisse, fidèle à ses traditions, fidèle à cet amour de la liberté sans laquelle un peuple s'étiole, se dégrade, disparaît.



C'était en 1919, par un merveilleux matin de juin. Très haut, les hirondelles dansaient dans le ciel. Montant entre les troncs d'arbre, plus rouge que le sang, le globe formidable du soleil. La douceur d'un beau jour commençant, une lumière fraîche et gaie, des parfums de roses...

A cette heure matinale, attachés au poteau du *Tir national,* les patriotes belges, hier encore, s'offraient à la mort, Peu après, par cet étroit chemin bordé de coquelicots épanouis, quatre hommes vêtus de gris, le pas lourd, emportaient un cercueil.

En ce matin de juin nous étions quelques-uns, tête découverte, autour du petit cimetière où reposaient pour quelques instants encore Philippe Baucq, Louis Bril, Neyts, Jacquet, les frères Descamps, Roland, Mus, Corbisier, Parenté, d'autres encore dont les noms sont dans tous les cœurs. Et là, déjà vides, la tombe d'Edith Cavell, la tombe de Gabrielle Petit, la Jeanne d'Arc belge, de cette jeune fille qui écrivait ces lignes dignes de sa sœur

de Domremy : « Si je dois perdre la vie, c'est que la Providence m'aura jugée digne de la mort la plus belle qui soit : la mort pour la Patrie et la justice. Il n'y a pas de plus magnifique emploi de ma vie. Il n'y a pas de plus beau départ pour l'éternité. »

Le bruit des pioches, des pelles, la plainte des cordes sur lesquelles on tire. Un à un, ils remontent dans le royaume de la lumière, ils revoient le ciel de ce pays pour lequel ils sont morts. A ceux qui se penchent, doucement, pieusement, ils montrent leurs mains jointes, leurs poitrines fracassées, leurs pauvres visages rongés. Sous la clarté du soleil, échappant à la hideur de la mort au travail, ils dominent le monde par leur sacrifice, par cette force invisible qui les a tenus debout, face aux bourreaux, qui leur a permis de tout offrir et de tout donner : les énergies et les tendresses du cœur, la vie.

Un des spectateurs de cette apparition horrible et sublime, longtemps camarade de cellule des suppliciés, dit très simplement tandis qu'il regardait s'éloigner les cercueils par l'étroit sentier marqué par le double liséré des coquelicots :

— Je viens de voir l'âme de ma patrie.

Pour reconnaître un service, quelqu'un tendit alors une pièce d'argent à l'un des fossoyeurs. L'homme hésita. Puis soudain, montrant d'un doigt les cercueils des martyrs :

— Non merci... N'est-ce pas, eux, ils sont morts gratuitement...

* * *

On sait en Suisse comment ces hommes sont morts et pourquoi ils sont morts. On respecte, on aime leur mémoire. Des foules se sont exaltées au récit de leur vaillance. Votre Roi, votre Reine, votre grand Cardinal, votre grand Bourgmestre, sont eux aussi respectés et

aimés. Une sympathie instinctive entoure et auréole la Belgique.

Du reste, tout ne contribue-t-il pas à faire de nos deux pays, des pays amis?

Nos intérêts sont solidaires. Le temps n'est plus éloigné où les chalands, partis d'Anvers, remonteront le Rhin jusqu'à Bâle. La Suisse a trop souffert de sa dépendance économique, au cours de la guerre, et souffert dans sa fierté, dans son appétit de liberté, pour ne pas souhaiter avoir désormais, par le Rhin, à travers l'Alsace, et par les canaux jusqu'à Anvers, son port naturel, un débouché sur la mer.

Et la Belgique, comme la Suisse, a connu dans le passé les luttes âpres. Ses cités, groupées autour de leur hôtel de ville ou de leur beffroi, ont une vie communale intense... Chez vous, des Wallons et des Flamands; chez nous, des Alémaniques, des Romands et des Italiens. Mais, de part et d'autre, j'imagine, moins quelques égarés, peut-être, des Belges et des Suisses. De part et d'autre, encore, le goût de la simplicité, de la rude franchise, l'amour du travail, et aussi des fêtes, des banquets, des kermesses, des réalités tangibles de la vie. Mais dominant tout le culte ardent de la liberté. Et voici que se lève à nouveau le souvenir de vos martyrs d'hier... Ainsi donc identité des intérêts, parallélisme frappant des situations, des conditions de vie, même attachement aux mêmes biens matériels et spirituels. Des différences, sans doute aussi, frappantes, évidentes, mais rien qui sépare, qui éloigne. Il ne nous manque que de nous mieux connaître. Ce sera la tâche agréable et facile de demain.

BENJAMIN VALLOTTON.

Lausanne, juin 1921.

L'Œuvre d'Henry Maubel

Pour qui se souvient, au sortir de son œuvre, de la lumière un peu froide de ses yeux, où glissait parfois l'interrogation d'un sourire, Henry Maubel apparaît comme un esprit prédestiné, doué de discrètes et profondes vertus et qui, trop fier pour confesser sa mission, s'astreint à l'inflexibilité d'un rêve intérieur, non sans garder aux hommes qui le méconnaissent, une tendresse à la fois inquiète et fraternelle.

Insoucieux des apparences, il a tôt fait de renoncer aux séductions du monde extérieur et c'est par les chemins obscurs de la méditation, qu'il partira à la conquête de la vérité.

Tous les problèmes le sollicitent, non pas directement, à la façon de théorèmes précis que dénouera une solution non moins nette, mais comme de mystérieuses entités vivantes qui projetteront dans les méandres les plus ténus de sa sensibilité, une sève dévorante et féconde.

Dans la chambre solitaire où il s'exile, chaque sensation recueillie au cours de ses recherches, s'éparpille en notes innombrables au clavier de son intelligence qui en épuise ainsi tous les secrets.

Outre l'hymne des frondaisons et la chanson des vagues, la forêt et la mer lui ont révélé, l'une le travail souterrain de ses racines, l'autre le miracle de ses féeries sous-marines.

Un jour viendra où, comme la forêt et la mer, l'âme humaine lui apparaîtra sous les traits de Jacob, rivée à la terre et luttant inlassablement avec le sentiment de l'infini.

La vie d'Henry Maubel offre le plus pathétique des spectacles.

A l'heure où il ne fait que pressentir sa mission, il a déjà reconnu ses héros.

A l'adolescent qu'il est, la femme vient proposer l'énigme de son formidable et fragile empire; un autre eût tremblé devant cette révélation et, selon la prédominance du désir ou du renoncement, se fût agenouillé devant Eve ou devant Marie.

Il les écarte l'une et l'autre pour élire Béatrice qui le séduit à la fois par sa lucidité et son mystère. Lucide, elle l'est, par son chaste regard ouvert sur un monde d'apparences; mystérieuse par son âme où brille la flamme de l'infini.

Miette et Mad des premiers livres et les Psychélides de *Dans l'Ile,* offrent, toutes, le visage plus ou moins spiritualisé de l'amante immortelle.

Toutes cultivent et entretiennent en lui « la plaie du désir de connaître et versent sur cette plaie un baume qui la parfume ».

Toutes sont l'image de la même âme, tantôt vue du dehors, tantôt vue du dedans.

Libérez-les de leur dépouille et vous les verrez s'acheminer, les mains unies, vers les mêmes hauteurs. Leurs sentiments et leurs idées ne s'agitent jamais dans le plan des relativités: Ils sont l'émanation d'une existence secrète, tendue vers un absolu souvent ignoré d'eux-mêmes, et ils affleurent la surface de la vie, comme des poussières d'éternité.

L'œuvre d'Henry Maubel s'inscrit dans une graduelle aspiration et le conflit entre l'homme et l'infini que l'on pressent dès les premiers livres, va s'apaisant ou s'accentuant avec la plus ou moins grande certitude des victoires spirituelles.

D'abord résigné aux exigences d'un univers transitoire dont il se sent le prisonnier, Henry Maubel exaltera

l'attrait de l'ascension compensé par la nécessité de la descente ou la possibilité de la chute, et l'humain l'emportant sur le divin dans son âme incomplètement épurée, il aspirera, tout en magnifiant la montée, à la périlleuse volupté de la catastrophe.

« D'où nous viendrait la puissance d'une ascension, « dit-il, si ce n'était de la beauté pressentie de la chute? »

Mais bientôt il soupèse les cailloux et les gemmes que son pied heurte, cherchant sur les plus humbles comme sur les plus étincelants, l'empreinte divine qui abolit les hiérarchies. Puis il les lance à la mer, pour suivre, jusqu'à leur ultime effacement, les ondes concentriques que leur chute y fait naître.

Ainsi toute passion trouve dans l'infini sa répercussion et Dieu lui-même n'apparaît plus que comme le suprême rayonnement de nos passions sublimisées.

Les plus raisonnables d'entre nous suivent les chemins tracés dans la montagne par ceux qui les devancèrent et le bruit de leurs pas y éveille des échos familiers.

D'autres, plus téméraires — et au début de sa vie spirituelle, Maubel fut de ceux-là — sont tentés par le gouffre et vivent dans l'affreuse allégresse d'un danger sans cesse renouvelé.

Chargés de leur fardeau terrestre, ces dieux qui s'ignorent, suscitent les tentations, pour savourer l'amertume de les vaincre.

D'autres enfin, parvenus aux sommets, renoncent au retour vers les vallées. Autour d'eux, la neige des cimes se confond avec la lumière de l'absolu et ceux qui la contemplent, possèdent Dieu.

Henry Maubel connut ce souverain enchantement qu'il s'efforça de traduire dans des œuvres libérées des truchements propres à leur assurer une portée directe et qui ne dispensent que parcimonieusement leur subtile magie.

On y trouve un souci hégélien analogue à celui que

C. Mauclair découvre chez Stéphane Mallarmé : « L'ex-
« pression d'art doit se servir des réalités pour exprimer « les idées pures et seulement comme d'intermédiaire « entre la conscience humaine et Dieu (tout objet est le « symbole passager de son idée mère) ».

Vers la fin de sa vie, Henry Maubel chercha à dépouiller son âme de ses dernières attaches terrestres et de même qu'il avait découvert la mystérieuse activité des racines, il s'attacha à désenchevêtrer les liens qui nous unissent à l'infini.

A défaut d'un vocabulaire idéal, vainement attendu des mots quotidiens, il s'était servi tout d'abord, à la manière de Bergson, d'allégories ou d'images qui, selon l'expression de J. Desaymard, « maintiennent l'esprit « dans le concret et l'inclinent à l'attitude convenable « pour qu'il pense de lui-même l'indicible vérité ».

Mais bientôt les allégories et les images même, lui semblent insuffisantes.

Et c'est dans la musique qu'il s'efforce de reconnaître le lien idéal qui relie les hommes à l'absolu.

« Le théorème de la vie, dit-il, n'est sans doute qu'un « théorème d'harmonie et ceux qui entendront intime- « ment la musique entendront les accords de l'être ».

Il s'avançait dans cette suprême voie lorsque — victoire ou défaite? — il perdit l'usage des mots pour ne garder que la spiritualité du regard où, seul, se reflétait le visage de Béatrice.

Lucide et mystérieux comme elle, il s'enfonça de jour en jour dans de plus radieuses ténèbres, laissant traîner derrière lui, l'ombre lumineuse d'une pensée imprégnée de Dieu et qui avait effleuré l'âme des hommes de clartés nouvelles.

GEORGES MARLOW.



Henry Maubel (1862-1917)

Notes

Nous prenons dans la vie les motifs de nos rêves. Le rêve est notre raison de vivre.

Cet arbre regarde au loin. Il a soif de partir. Mais ses racines le retiennent. La vie — de rafales ou de caresses — balance nos pensées sous le ciel comme elle balance la cime de cet arbre.

Le rêve est le voyage de ceux qui ne peuvent pas partir.

La vie n'est pas faite pour nous, mais nous pour elle. Nous venons au monde pour la manifester et la perpétuer.

Les femmes, les enfants sont les sources. L'homme est le porteur d'eau.

Porteur, ne t'attarde pas à écouter chanter les sources.

L'homme est un puits de mystère dont la raison tant vantée n'est ni le seau ni même la corde; tout au plus la poulie. Au fond dorment les mirages. On puise et l'eau coule, claire et désenchantée, sous la lumière du jour.

Les hommes devraient se considérer les uns les autres avec respect, à cause de l'inconnu qu'ils portent en eux. Tout homme est un mystère pour l'autre et douloureux presque toujours.

Mais l'écorce, l'écorce! et toute cette matière souvent

rebutante. Il faut des chocs qui brisent l'écorce. La vie est faite de violences autant que de communions.

Amour, tourment de l'unité.

Affinité — Attachement. On peut être attaché à des êtres avec lesquels on n'a pas d'affinités. C'est là un fait douloureux. Il en résulte une complexité de sentiments et de pensées qui peut porter des fruits.

Toute dissonance est la promesse d'une harmonie nouvelle.

La plupart des hommes sont pareils à ces animaux avides et têtus, qui ont trouvé de quoi se gaver au bord de la route et qui s'y obstinent goulûment en dépit des appels et des coups. Il faut pourtant que la vie ait un sens et un but?

Y a-t-il un rapport entre les fables religieuses et notre activité réelle? Ou ces fables ne sont-elles que des motifs d'animation pour nous aider à gagner ce but?

L'homme religieux n'est pas plus désintéressé qu'un autre. Il désire ce qui échappe aux sens. Il a l'appétit de l'insaisissable et cela le mène très haut. Les chemins escarpés sont étroits et durs.

Le signe de la croix — geste léger, distrait, rapide et comme furtif, machinal, répété par des millions d'êtres dans des milliers d'églises depuis dix-neuf siècles... Appel, imploration, clameur muette, exorcisme, toute une religion tient dans ce signe. Il est le schéma d'une certaine foi et de ses rites. L'homme catholique paraphe, de ce signe, sa chair mortelle.

Les hommes s'enrichissent en se dépensant. Le dévouement accroît leurs forces.

Peu nombreux sont les hommes qui vivent aussi haut qu'ils peuvent vivre.

A force de dire : « Ceci est inintelligible, ceci est impossible », on scelle si étroitement le cercle de l'habitude qu'il faut enfin qu'un « fou » ou un violent vienne le briser.

Il faut ouvrir de temps en temps sur la vie extérieure d'autres portes que celle — un peu étroite — par où nous nous sommes habitués à passer. Les ouvrir et les refermer, par exercice, de temps en temps, afin que le jeu en soit aisé quand il en sera besoin. Varions l'orientation de nos vues, de nos promenades. De l'unité, mais ne nous raidissons pas.

La raison et l'imagination sont comme deux plateaux dont l'un serait aride et l'autre couvert de fleurs. Une vallée pleine de mystère et de songe les sépare.

Il n'est de devoir qu'envers toi-même, parce qu'il n'est de connaissance que de toi-même. (Je parle des lois qui régissent le développement moral des êtres.) Tout le reste : amour, amitié, affection, sentiment de la solidarité, qui ennoblit la vie, relève de la sensibilité et de la volonté individuelles et ne se prescrit pas. On n'ordonne pas à un homme d'être compatissant, chevaleresque, généreux. La loi de dévouement n'est pas dans les codes. Elle est dans la conscience et dans l'instinct de ceux qui, de génération en génération, l'entretiennent.

Penser, c'est faire avec le fluide du solide, c'est bâtir dans les limbes.

Ma pensée enfonce ses racines dans mon cœur. Si mon cœur se tarit ma pensée se dessèche.

Si l'art avait un but ce serait le bonheur pour celui qui le crée comme pour celui qui le reçoit. Mais bonheur a, ici, un sens si élevé qu'il est synonyme de force, de *joie* à la manière de Beethoven (joie dionysiaque)... de vertu dans l'acception anté-chrétienne du terme, en un mot de volupté de l'esprit. Ainsi compris, il n'exclut pas les images de la souffrance, de l'horreur, du désespoir et de la mort parce que le bonheur pour un artiste, pour un poète, c'est de goûter à toutes les grandeurs et d'y participer.

En prenant le terme au sens le plus large, on peut dire qu'il n'y a pas de sensation d'art où il n'y a pas de volupté. En écoutant une fugue de Bach j'éprouve une austère volupté.

Chanter juste, c'est toucher l'âme de la note de manière à faire résonner toutes les harmoniques qu'elle renferme (ce précepte vaut pour la littérature poétique autant que pour la musique).

Par la musique l'esprit prend une acuité qui lui permet de s'ouvrir des voies soudaines dans l'obscur. La musique fait de grandes lueurs dans la conscience et d'autant mieux qu'elle endort au préalable la raison, cette radoteuse.

L'audition des grands musiciens vaut la lecture des philosophes pour qui a pris soin de préparer et d'assouplir son esprit.

C'est parce qu'elle est le reflet des mouvements incessants de la vie intérieure que la musique apparaîtra comme une métaphysique de la sensibilité. Ceci se rattache à la musique envisagée dans son premier élément : le rythme.

Genèse de la musique :

La danse marie l'art plastique et l'art musique synthèse vivante. L'aspiration insensée, née du tournoiement éperdu de la vie en danse, engendre le rythme en soi, principe de toute la connaissance humaine abstraite. Tout mouvement poussé au paroxysme aboutit à une *élévation*. Si l'homme avait gardé la mesure, s'il avait su se proportionner à soi, il n'y aurait pas de métaphysique, il n'y aurait pas non plus de musique en soi. La musique s'est détachée de la danse où elle s'incorporait comme l'anneau se détache de la planète. Le nouveau monde qui s'est formé gravite dans l'orbite de la danse... et la poésie dans l'orbite de la musique — car la poésie commence à ne plus être lorsqu'elle cesse d'être — d'une manière ou d'une autre — *musicale*.

Le masque. — Le visage, masque souvent grossier et maladroitement modelé. Je me *représente,* c'est-à-dire que je me compose une image de la physionomie morale d'un être, et je me dis que c'est cette physionomie qu'il faut considérer sous l'autre. L'autre est, la plupart du temps, une déformation grotesque de la réalité spirituelle de cet être. Dès lors, toutes les figures m'apparaissent comme *posées* sur le visage vrai : *des masques*. (L'impératrice Eugénie, vieillie, promenant dans Paris son âme de jadis).

Grand complot. — 16 mai 1889. Bernaert et Devolder, ministres. Avocats au procès : Janson, Picard, Robert, Ninauve, Alex. de Burlet. Président de la Cour : Pécher. Assesseurs : Dolez, Leurquin. Avocat général : Janssens. Accusés : Conreur (Paul et Hector). Paul, grosse tête blonde, pâteuse, mafflue. Hector, tête tzigane, cheveux séparés au milieu et retombant en ondulant sur des sourcils épais. Maroille, petite taupe blonde, à lunettes. Moyau, mineur, faisant songer par le visage à Cavrot.

Destrée parmi les défenseurs. Derrière la Cour: Spronck, juge d'instruction, le substitut Sylvercruys, le docteur Semal.

Le front vaste et tourmenté de Paul Janson. Désordre des mèches rares. La chevelure est un champ dévasté par la même passion combattive qui remplit de flammes les yeux farouches.

Le regard impitoyablement aigu qui s'allume en petites flammes vives, tout à coup, derrière le binocle de Maître Picard, tandis que la bouche entr'ouverte laisse poindre le bout de la langue acérée, ce regard qui, de temps en temps, s'accroche à une idée, là-haut, avec l'attitude d'en écouter le sens imperceptible et qui ne la lâchera pas avant d'en avoir mis au jour la nuance précise. Me Robert dit des choses spirituelles. Il en pense qu'il réserve; il en devine, il s'en remémore, il en invente. Il y en a dans ses yeux malicieux, dans son regard railleur qui frise, dans l'attitude provocante de sa figure charnue et rose, dans son petit nez, fait d'une pointe moqueuse entre deux ailes délicatement sensuelles. Il y en a dans sa grosse moustache de tambour-major incompatible avec ce petit nez. Ils ont l'air de se moquer l'un de l'autre; il y en a aussi dans ses cheveux cendrés, bouffants, qui s'étalent en boucles sur le collet de la redingote ou de la toge.

Me Janson plaide, calé sur les reins, planté de face, le torse bombé, remarquable par la carrure de son attitude et le parallélisme de ses gestes. Tantôt braquant les deux index comme des canons de revolver, tantôt dressant les bras et brandissant les poings comme pour soulever la masse d'une phrase hurlante qui retombe avec un bruit sourd.

Me Picard se lève. Il repousse sa chaise, repousse ses notes, et, un pied en avant, dans l'attitude oblique d'un homme qui va croiser le fer, il a, d'une jambe sur l'autre, un léger balancement comme pour essayer le terrain

ou s'y affermir et alors, d'une voix enrouée, étrange, hésitante, tremblotante, il parle, essayant, du tournoiement sur place de quelques phrases, le vol de son éloquence. Et puis la parole, à mesure qu'elle touche les faits et qu'elle les serre de plus près, se pose, s'accentue et, dans la discussion juridique de plus en plus colorée, apparaissent alors ces phrases à l'emporte-pièce où les consonnes se font dures, où les *r* roulent par trois et quatre fois, comme si les mots passaient dans le gosier de l'orateur sur des petites roulettes de cuivre, où les finales tranchent la parole sur laquelle elles s'abattent avec une rapidité sifflante. Voix de métal et d'un métal impur, prononciation qui s'altère donnant à certaines diphtongues une couleur qui semble être à la fois méridionale et flamande, voix qui a des crissements, des frottements et qu'une pression trop nerveuse fait quelquefois glisser à côté de l'intonation juste, partir en fausset, voix qui se fausse comme le fer de l'escrimeur dans l'emportement de la lutte. Voix d'un caractère mordant, amer, et dont la sécheresse apparente et les contractions se retrouvent dans le geste de la main, dans l'expression du visage.

Parmi les accusés du grand complot de Châtelet, il y a aussi Fabien Gérard, un vieux tout blanc qui a la manie du discours. Chaque fois qu'on lui pose une question, il tire un papier de sa poche.

Le grand complot de Châtelet s'écroule. L'affaire finit par des condamnations à 26 francs d'amende. Elle avait duré toute une semaine.

HENRY MAUBEL.

La Géorgie

Le Point de vue international.

La Géorgie traverse les plus terribles épreuves. A peine les gouvernements alliés s'étaient-ils décidés à reconnaître *de jure* son existence et à lui donner ainsi le moyen de se développer normalement, en communion étroite avec la civilisation occidentale, qu'elle s'est trouvée victime de la plus brutale des agressions. Les forces bolchévistes l'envahissaient au sud, à l'est, au nord, sans même la formalité d'une déclaration de guerre, et les Turcs, invoquant le traité de Brest-Litovsk, marchaient sur Batoum. C'est en vain que l'armée nationale, que la garde populaire opposèrent une résistance héroïque à des ennemis infiniment supérieurs en nombre, en équipement et qui attaquaient dans six directions à la fois. Maintenant les commissaires moscovites règnent, appuyés sur cent mille baïonnettes, les libres institutions sont détruites, le pays ravagé, la population vit dans la terreur. Mais ceux qui connaissent la jeune république savent qu'elle triomphera de cette crise comme de tant d'autres dont son histoire est pleine. L'expérience de ces dernières années suffirait à elle seule à justifier cette confiance.

L'Orient donne en ce moment l'impression d'un formidable écroulement, sans que l'on sache encore si quelque chose surgira d'au milieu de ces ruines. La Russie en est arrivée à un état inouï de décomposition sociale, la Turquie presque entière est en proie aux plus graves convulsions. La malheureuse Arménie voit redoubler l'horreur tragique de son sort. La Perse tombe dans le chaos. Et si nous portons plus loin encore le regard, le

Turkestan, l'Inde, la Chine, nous offrent des spectacles non moins affligeants, ou nous montrent des peuples déjà sur le bord du gouffre. Les tableaux sont divers : ici c'est la guerre civile, ailleurs la famine, ailleurs encore le choc affreux de nationalités rivales ou de fanatismes opposés. Sous tant de symptômes différents on devine l'action d'une grande cause commune, dont la recherche mérite d'occuper la méditation des politiques. Mais je n'ai garde d'aborder ce vaste sujet. Je veux remarquer seulement qu'au milieu du désastre général, la Géorgie seule nous a présenté jusqu'à une date toute récente le spectacle d'une immunité relative.

Maintes fois elle a été exposée au commun péril, elle y a toujours échappé. Elle était dans l'Etat russe quand le Bolchévisme s'est abattu sur lui : elle a su se préserver de cette calamité. Elle a connu la grande retraite, un million de soldats débandés, ne formant plus qu'une horde immense de pillards, ont traversé son territoire : elle a miraculeusement gardé ses villes et promptement réparé la dévastation de ses campagnes. Elle s'est sauvée par deux fois de l'invasion turque. Elle a su organiser sa vie, tirer de son sol une subsistance suffisante, se donner une organisation politique solide, préparer son développement économique. Est-ce le hasard qui l'a préservée tant de fois? Le hasard n'a pas cette constance. Et si l'on appelle nation l'ensemble des hommes qui, voulant mener ensemble une existence sociale réglée et indépendante, sont capables d'y parvenir, les Géorgiens ont démontré au milieu des difficultés les plus extrêmes qu'ils constituent vraiment une nation.

Le public européen est généralement très mal informé de ce qui se passe dans ces contrées lointaines et ne s'en soucie pas. Indifférence fâcheuse, car les régions du Caucase sont de celles justement dont la nature et l'histoire ont fait, si je puis dire, des organes vitaux de la grande société des hommes. Et quelques-unes des plus graves

questions de l'après-guerre s'y posent en ce moment. De la solution qui leur sera donnée dépendra pour une large part la solidité de la paix en Asie et dans le monde.

***

La grande dépression maritime qui, des colonnes d'Hercule au Caucase, pénètre si profondément dans la masse de l'ancien continent fut toujours un prodigieux instrument des échanges et de la civilisation. Cette grande voie ne se termine pas brusquement en cul-de-sac. Les hautes montagnes qui semblent d'abord barrer irrévocablement tout le fond de la mer Noire, de Novorossik au littoral turc, présentent cependant un passage, unique, mais commode : celui que ménagent les vallées conjuguées des deux fleuves géorgiens, le Rion et la Koura. Là s'amorce l'un des chemins traditionnellement suivis par les marchands et souvent, hélas, par les hommes de guerre. De Tiflis, il gagne les hauts plateaux par Erivan et Tabriz. Il mène à toutes les richesses de l'Asie. On y passe pour se rendre vers les diverses parties de la Perse. Les caravanes de l'Inde ont le plus volontiers pris de ce côté chaque fois que l'état politique des régions iraniennes y garantissait quelque sécurité. De Tabriz on se rend aussi, plus au nord, vers le Turkestan et la Chine par un itinéraire qui déjà était traditionnel au temps de Marco Polo.

Ces routes ont vu passer les marchandises qui d'Extrême-Orient allaient fournir au luxe de la Rome antique, et les plus anciens Grecs doivent en avoir connu au moins les premières étapes puisque le fleuve Phasis dont parle la légende des Argonautes n'est autre que le Rion. J'ai peine à croire que Jason et ses compagnons entreprirent leur aventureux voyage pour recueillir simplement les quelques paillettes d'or que charrient les rivières. La toison miraculeuse doit symboliser un trésor plus pré-

cieux, celui des produits merveilleux que le transit amenait déjà en Géorgie des contrées les plus lointaines.

Au moyen âge aussi, ces chemins furent parcourus par bien des marchands. Ils perdirent ensuite beaucoup de leur animation, quand Constantinople eut été prise par les Turcs et la voie bloquée vers l'aval. Les progrès de la navigation maritime permirent de rétablir plus tard les communications de l'Occident avec les régions voisines des côtes par les océans nouvellement découverts, mais tout l'intérieur, l'immense étendue de l'Asie centrale demeura longtemps isolée de l'Europe. Il fallait pour qu'elle y fût vraiment reliée de nouveau, après l'ouverture du Bosphore, que des conditions modernes de transport y fussent créées par l'avènement du rail.

Celui-ci progresse rapidement, suivant une variante de la route millénaire. A Tiflis, une ligne se détache de celle d'Erivan, et par la plaine où coule la Koura gagne le grand centre industriel de Bakou (d'où une *pipe-line* mène les naphtes à Batoum, leur port naturel d'embarquement vers l'Europe). De là, traversant la Caspienne en sa partie la plus étroite, on retrouve à Krasnovodsk un réseau dont les ramifications pénètrent déjà profondément dans le Turkestan. On sait à quel développement économique cette contrée et celles qui la joignent paraissent destinées. On peut donc se rendre compte des transports vraiment formidables qu'assurera un jour l'artère qui les dessert d'abord, trouve ensuite sur son passage tous les produits du commerce caspien, depuis ceux des ports persans jusqu'à ceux de la basse Volga, puis traverse l'un des plus riches bassins pétrolifères du monde et enfin, après avoir reçu à Tiflis l'affluent important qui viendra tôt ou tard des Indes, se jette par Batoum et Poti dans l'immense courant qui entraîne les produits de l'Orient à travers les détroits, vers la Méditerranée et l'Océan.

***

C'est donc entre les deux Caucases que s'ouvre la porte principale de l'Asie, la seule qui en commande vraiment le centre, l'une des meilleures pour ceux qui vont vers le sud. La Géorgie doit à cette circonstance sa grande importance internationale.

L'un des hommes qui servent le plus activement en Orient la politique anglaise, me disait récemment : « Il y a deux points nodaux à considérer dans le monde pontique : Constantinople et Tiflis ». La maîtresse route des pays merveilleux est maintenant, vaille que vaille, garantie au premier. Mais l'invasion de la Géorgie par les troupes bolchévistes l'a de nouveau barrée au second.

Depuis des siècles, la ville et le pays sont l'objet de bien des convoitises. Turcs et Persans se les sont âprement disputés. Si les Persans sont aujourd'hui hors cause, on n'en peut dire autant des Turcs. En Asie du moins ceux-ci ont conservé toutes leurs ambitions et ils caressent toujours l'espoir d'y placer sous leur suzeraineté efficace l'ensemble des populations musulmanes. Quel progrès vers ce but s'ils pouvaient fermer définitivement aux influences européennes un de leurs accès les plus importants !

Or, on ne peut oublier que le traité de Brest-Litovsk livre aux Ottomans toutes les forteresses qui couvrent la Transcaucasie de leur côté, et sans lesquelles cette province ne serait plus qu'une contrée ouverte, d'une défense hasardeuse. L'action avisée de la jeune république géorgienne avait su prévenir l'exécution de ces clauses, mais Kemal Pacha a profité de l'attaque bolchéviste pour faire valoir ses « droits ». Et comme par une aberration qui ne s'explique pas — ou que l'on n'ose expliquer — les troupes anglaises qui occupaient Batoum y ont fait sauter tous les canons lourds avant de remettre la place à l'armée nationale, la Géorgie n'a plus eu aucun moyen militaire de résister.

D'autres que les Turcs songent aux profits que l'on

pourrait tirer d'une influence prépondérante acquise au « second point nodal ». L'Allemagne n'était pas si bien absorbée par la pensée de Bagdad qu'elle ait perdu de vue la grande voie du Rion. Ses commerçants en occupent depuis longtemps tous les points importants, ses hommes d'affaires exploitent sur son trajet mines et concessions, et durant la courte occupation de la Géorgie par ses troupes, elle y a déployé une activité ordonnée et adroite, décelant une longue préparation et de vastes desseins. L'Angleterre, d'autre part, a aux Indes, en Perse, dans toute l'Asie méridionale et moyenne de trop grands intérêts pour avoir pu jamais négliger les chemins qui y mènent. Il y aurait une étude bien intéressante à faire sur l'action qu'elle poursuit actuellement dans tout le bassin de la mer Noire et dont il faut quelque attention et quelque persévérance pour suivre le dessein compliqué — je songe malgré moi aux canons de Batoum. Mais le moment sans doute serait mal choisi pour entreprendre semblable travail ou même pour insister davantage sur des projets qui, en somme, seront peut-être abandonnés. Qu'il me suffise de rappeler l'intérêt majeur qu'ont *toutes* les nations — sans en excepter les petites — à ne pas permettre que l'une des plus importantes avenues du monde soit placée sous le contrôle d'une puissance particulière.

***

On s'en convaincra mieux si l'on veut bien se rappeler l'influence si néfaste qu'a exercée durant plus d'un siècle le contrôle moscovite.

La nation russe n'a jamais tendu fortement vers le Caucase; à plus forte raison ne l'a-t-elle jamais dépassé. L'impérialisme de ses maîtres a seul franchi les crêtes, pour le malheur du monde. Leur prise de possession de la Transcaucasie fut d'ailleurs beaucoup moins une fin en soi, pour parler le langage des philosophes, qu'un moyen en vue d'une fin.

Les Tzars eussent fait une opération de rapport fort douteux en menant leurs armées à Tiflis ou à Kars, s'ils avaient entendu les arrêter là. Ils acquéraient une province riche, certes, mais très mal rattachée au reste de l'empire, dont la population indocile ne pouvait être maintenue dans l'obéissance qu'au prix d'un grand et continuel effort, difficile enfin à défendre contre des voisins puissants. Il y eût eu une sorte de folie à tenter cette sortie en avant du bastion formé par le Caucase et à échanger une frontière solide contre une autre qui ne se peut garder qu'à force de citadelles, si l'on n'avait eu le projet de pousser plus avant. Et, en fait, cette marche de l'empire fut toujours considérée par ses maîtres comme une place d'armes où l'on pourrait masser des troupes pour s'élancer vers de nouvelles conquêtes. Tiflis n'était qu'une étape sur la route de Constantinople et sur celle des Indes, une position d'où l'on pouvait isoler l'Asie centrale avant de s'en emparer. Si l'autocratie s'était jetée sur la porte, c'était avec le ferme propos d'y passer !

Et ainsi, par les vastes ambitions dont elle était le signe, par les compétitions redoutables qui en étaient l'inévitable suite, la poussée tsariste en Transcaucasie a sans cesse ajouté une grande cause d'incertitude et de trouble à toutes celles qui ont ébranlé l'équilibre du monde, depuis la guerre de Crimée jusqu'à celle dont nous ne sommes pas encore définitivement sortis.

Puissions-nous ne jamais l'oublier ! Pendant la guerre russe de 1853 à 1856, la France, victorieuse pourtant en Crimée, comprit fort bien qu'il fallait libérer le Caucase pour atteindre un règlement solide de la question d'Orient. Ce ne fut pas sa faute si justice ne fut point faite alors. On ne peut imaginer qu'elle puisse être moins clairvoyante, quand à Sébastopol les événements ont pris une tournure si différente par la défaite définitive de Wrangel. L'entrevue toute récente de M. Briand avec

les représentants des États-Unis du Caucase permet d'espérer qu'on se rend compte enfin des nécessités de la situation.

***

Mais voici que les Bolchévistes ont repris à leur compte la politique d'Asie inaugurée par les Tzars. On les dirait hantés par les vieux songes qui flottent encore entre les murs du Kremlin! C'est toujours vers l'Inde et vers Constantinople que leurs regards se tournent. C'est là qu'ils espèrent planter d'abord leur pavillon dont ils savent bien qu'il ne flottera pas de sitôt sur les capitales européennes. Et une fois encore c'est par la Transcaucasie qu'ils ont commencé leur action, où le prosélytisme se mêle si étrangement aux opérations militaires. Ils ont occupé l'Azerbeidjan d'abord, puis l'Arménie, enfin la Géorgie, à la honte de l'Entente qui a vu, passive et résignée, étrangler ces trois républiques, et qui eût pu éviter pourtant cette catastrophe, en donnant simplement aux peuples menacés ce degré d'aide économique et d'aide morale que chaque nation civilisée paraît en droit d'attendre des autres.

L'impérialisme bolchéviste ne durera pas toujours; à cette heure même le régime paraît bien menacé. La Transcaucasie à peine conquise affirme bien haut sa volonté d'indépendance. Une autre Russie viendra, qui aura plus que nation au monde un grand besoin de paix pour réparer ses ruines. Celle-là ne nourrira pas d'ambitions lointaines, elle ne prétendra d'autres droits sur les routes du commerce ou sur les détroits que ceux dont la Société des Nations garantit la jouissance à tous les peuples. Le signe le plus certain de son orientation nouvelle sera justement sa renonciation à la Transcaucasie. Que dis-je? Ce signe s'est manifesté déjà : les meilleurs représentants de la pensée russe reconnaissent hautement le droit de la Géorgie à disposer d'elle-même, l'autre jour encore

Martov le réaffirmait éloquemment au nom du parti Menchévique. Tous les partis démocratiques admettent son indépendance, définitivement et sans retour.

Et ceci nous fait voir ce qu'il y a d'absurdement artificiel dans la politique qui a si longtemps refusé la reconnaissance à ce pays en vertu du principe de l'intégrité de l'empire russe ! On s'étonne que cette doctrine puisse nous être présentée sous le patronage du président Wilson, dont elle contredit pourtant les idées les plus arrêtées en matière de droit national.

Certes, il faut placer au-dessus de toute atteinte l'intégrité de la nation russe. Mais comment pourrait-on confondre celle-ci avec cet empire tzariste où elle s'est trouvée si longtemps prisonnière en compagnie des peuples les plus divers ? Refuser de libérer la Géorgie comme on a libéré la Pologne, la Finlande, les populations du littoral baltique, comme on sera conduit demain par la force des choses à libérer d'autres régions encore, c'est bien pis que commettre un illogisme flagrant, c'est maintenir en Orient une des plus graves possibilités de guerre nouvelle.

Dans le monde nouveau où nous sommes, on ne saurait s'attarder sans péril aux vieilles conceptions des Romanov.



A la conception tzariste s'en oppose une autre : celle d'une Géorgie jouissant sous la garantie de la Société des Nations de la plénitude de son indépendance. Ceci suppose évidemment que le peuple qui habite cette contrée possède une individualité nationale assez certaine, et assez forte, pour qu'il puisse organiser lui-même sa vie au sein d'un Etat moderne établi grâce à ses efforts. Il importe donc de vérifier si ces conditions sont remplies.

Certains politiques s'obstinent à ne voir dans la nation géorgienne qu'un fragment temporairement détaché

par les circonstances de la nation russe. C'est vraiment trop oublier qu'entre ces deux peuples s'élève la barrière du Caucase.

Nulle chaîne de montagnes n'oppose plus formidable obstacle à la continuité nationale. Dans son immense longueur, elle ne présente que de bien rares passages praticables. Elle sépare deux mondes dont les destinées sont demeurées distinctes à travers tous les temps, qui s'opposent par le climat, par le sol, par l'ethnographie autant que par l'histoire. Les tzars ont pu faire de la Transcaucasie une possession de leur couronne, il n'a pas plus été en leur pouvoir de changer la nature des peuples qui l'habitent que toute la puissance du Saint-Empire n'a pu empêcher qu'il ne demeurât dans le monde une nation tchèque. Sous la russification à fleur de peau les hommes sont demeurés ce qu'ils étaient.

Peut-être ne sera-t-il pas inutile de noter en passant que la Géorgie n'a même jamais été rattachée à l'empire par un acte légal régulier (1).

De l'opinion concordante des principaux auteurs, le traité d'amitié, d'alliance et de protection conclu en 1783 entre Irakly II et la grande Catherine maintenait à la Géorgie sa souveraineté. Si, en 1801, Paul I[er], puis Alexandre, proclamèrent l'annexion pure et simple du pays, ce fut par un acte unilatéral, contraire à la lettre même des engagements souscrits. Ils stipulaient, en effet, de la façon la plus formelle qu'il ne pourrait jamais être dérogé aux dispositions arrêtées que par l'accord des parties constaté dans la forme même de la convention primitive. Cette violation du contrat suffirait à le rendre caduc. On peut relever encore bien d'autres cas de nullité, notamment la négligence constante des souverains de Moscou à rendre à la Géorgie les devoirs prévus de

(1) Il existe sur cette question un mémoire remarquable adressé à la Conférence de La Haye en 1907, et auquel notre grand jurisconsulte Nys a collaboré.

protection contre les Persans et les Turcs. C'est ainsi que dès 1795 ils laissaient Irakly seul défendre contre l'armée persane sa capitale, qui fut brûlée. Le traité de Brest-Litovsk, livrant Batoum et Ardahan aux Turcs, offre l'exemple le plus récent de cette désertion. Dans ces conditions la Géorgie n'est plus même légalement soumise aujourd'hui à la protection. A vrai dire, elle n'a pas fondé en 1918 un État souverain, elle a simplement repris l'exercice régulier de sa souveraineté traditionnelle, que la force brutale l'avait pendant plus d'un siècle empêchée de manifester.

*
* *

Mais laissons ces considérations juridiques. La Géorgie a mieux à invoquer que des textes anciens et des controverses de doctrine. Sa prétention à la majorité nationale se base sur des réalités solides.

Elle se fonde d'abord sur la tradition historique, sur le souvenir des longs siècles durant lesquels les ancêtres ont uni leurs efforts pour défendre l'existence nationale ou ont lutté pour la rétablir.

Elle se fonde ensuite sur la possession d'une culture originale et développée, bien à elle, qui établit entre tous ses citoyens le lien solide du langage, des arts, d'une sensibilité particulière et de mœurs consacrées.

Elle se fonde encore sur la cohésion géographique qui réunit les hommes ainsi rapprochés par la culture et par l'histoire sur un territoire nettement défini et dont ils ont la possession immémoriale.

Elle se fonde enfin sur la continuité même des aspirations du peuple vers sa liberté, à travers toutes les servitudes, sur l'énergie que la nation a déployée en poursuivant son affranchissement, sur la capacité politique dont elle a donné des preuves anciennes et dont elle vient de fournir la confirmation la plus certaine au cours des dernières années.

Considérons dans cet ordre les titres que je viens d'énumérer.

***

La Géorgie possède une tradition nationale fort longue. Peut-être cependant est-elle légendaire dans sa partie la plus ancienne. Je crains que nous ne possédions pas encore une véritable histoire critique du pays malgré les cinq gros volumes de Brosset, car cet auteur s'est trop souvent contenté de traduire les vieilles chroniques sans s'attarder beaucoup à les discuter ou à les éclairer. Je ne sais si, comme on l'affirme, les Géorgiens ont vraiment occupé, il y a trois ou quatre mille ans, les montagnes où vivent aujourd'hui les Arméniens. Je ne sais ce qu'il faut penser de ce roi Thargamos qui aurait vécu au temps de Nemrod. Mais il est établi que le type ethnique des habitants n'a point changé depuis vingt siècles, que le pays avait ses souverains propres, peut-être nationaux vers l'époque d'Alexandre-le-Grand, qu'en 323, Sainte-Nine y prêchait le christianisme sous le règne du roi Mirian, et qu'au ve siècle son église se déclarait autocéphale dans un Etat indépendant.

La Géorgie atteignit au XIIe siècle à l'apogée de sa prospérité sous la grande reine Thamar, et ce fut alors une nation vraiment forte, que sa culture, sa richesse, et la valeur de ses sept millions d'habitants faisaient respecter par tous ses voisins. Mais ces temps heureux ne durèrent guère. L'époque des grandes invasions était proche. Les Turcs après Tamerlam ravagèrent le pays. Et puis, durant des siècles les Persans, les Turcs, plus tard enfin les Russes se disputèrent les lambeaux de son territoire. Ses habitants connurent un malheur auquel nous autres Belges pouvons d'autant mieux compatir que nous l'avons nous-même maintes fois éprouvé : le malheur d'être en trop bonne place, à celle où chacun vous bouscule pour la prendre.

Mais l'adversité trempe les peuples forts et ils sortent des plus longues épreuves avec le sentiment affermi de leur individualité. On a souvent remarqué que l'âme nationale ne se révèle complètement que par la lutte contre l'envahisseur, qu'il a fallu la guerre de Cent ans pour qu'elle se manifestât à la France et les campagnes napoléoniennes pour que l'Allemagne prît vraiment conscience d'elle-même. Les Géorgiens aussi acquirent mieux la notion de leur commune patrie en la défendant si longtemps contre tant d'agresseurs. Leur histoire s'obscurcit par moments, leur pays est souvent déchiré, divisé et comme sur le point de disparaître, mais ceux qui lisent ses annales ne peuvent qu'être frappés de l'effort constant du peuple pour rejoindre les parties dispersées de son pays, *comme au temps de la reine Thamar*. Et par cet artifice inconscient auquel presque tous les peuples se sont abandonnés, les légendes, les poèmes, les chansons placent dans ces temps de gloire toutes les perfections auxquelles on espère bien atteindre quand viendra enfin la libération.

* * *

Il y a donc une tradition géorgienne, longue et presque ininterrompue. Il y a aussi une culture nationale, remarquable à plus d'un titre.

La langue ne s'apparente aux autres idiomes connus que de façon assez mal définie et doit s'en être détachée à une époque fort ancienne. Sa littérature est vraiment importante, mais bien peu de chose, malheureusement, en a été rendu accessible au public occidental. Il faut citer le grand poème épique de Rust'havéli, qui florissait sous le règne de la reine Thamar : l'*Homme à la peau de panthère*. Cette œuvre jouit d'une incroyable popularité ; chaque fiancée autrefois en apportait un exemplaire dans la demeure de l'époux et les lettrés tenaient à honneur de

pouvoir le réciter d'un bout à l'autre. La veine littéraire ne tarit pas d'ailleurs quand vint l'âge d'airain. Si beaucoup de productions d'alors, comme le Visramiani, sont des traductions et des adaptations du persan, il y eut pourtant toujours des œuvres originales et les temps modernes ont connu une renaissance dont les poèmes de Tzérételli marquent les débuts. On y trouve mainte page de l'inspiration la plus forte, si j'en dois juger par les extraits que l'on a bien voulu me traduire.

L'art géorgien s'est manifesté de tout temps par des créations vraiment intéressantes. Dès le cinquième siècle, peut-être même plus tôt, l'architecture sacrée a su réaliser un type original d'église. Ces monuments impressionnent moins peut-être par la majesté des lignes que par la grâce et l'ingéniosité du détail ornemental. L'artiste trouve dans une imagination étonnamment féconde le moyen de ne se répéter jamais exactement et de produire avec des éléments tous différents cette impression d'harmonie que l'on obtient plus communément chez nous par le groupement d'unités identiques. On trouve moins de constructions civiles anciennes dans un état de conservation suffisant pour qu'il soit possible d'en apprécier la beauté. Mais le gracieux type traditionnel des maisons à balcons nombreux et à escaliers extérieurs que l'on rencontre partout dans les campagnes et qui donnent un si pittoresque aspect à quelques quartiers de Tiflis, montre qu'il y a dans les masses un instinct profond de grâce simple et sans ostentation.

Les icones, les fresques des églises nous révèlent une école de peinture qui mériterait d'être mieux étudiée par nos historiens de l'art. Les brodeurs, les ciseleurs, les orfèvres et les émailleurs ont laissé des chefs-d'œuvre sans nombre dans les trésors ecclésiastiques et dans ceux de la plupart des vieilles familles, qui s'enorgueillissent des bijoux, des sabres aux fourreaux d'argent, des riches costumes nationaux légués par les aïeux.

Mais c'est surtout par le chant et la danse que le peuple manifeste l'art national. Il n'est point de fête où l'on n'entende les merveilleux chœurs à trois ou quatre voix, d'une technique que les spécialistes nous affirment être entièrement originale et qui produisent sur le visiteur une inoubliable impression de grâce et de force. Après les chants viennent les danses d'une incomparable perfection.

Longtemps, écrit M. Iann Karmor, avant l'initiative de Jacques Dalcroze, avant même les éducateurs athéniens, les Géorgiens ont cultivé l'Eurythmie de génération en génération et c'est peut-être à cette longue discipline qu'ils doivent leur admirable structure corporelle.

Même au travail, en sarclant leurs champs de maïs, en faisant leur récolte d'orge, de millet ou de froment, les Géorgiens accompagnent la besogne d'un rythme approprié. Disposés en groupes réguliers, ils attaquent leur tâche avec bonne humeur. Plusieurs des moissonneurs chantent des paroles ayant rapport avec leur genre d'activité. A mesure qu'ils avancent, ils précipitent le rythme, s'arrêtent brusquement au bout de l'emblavure pour reprendre en revenant sur leurs pas un nouvel andain.

***

Culture développée donc, et originale, signe le plus visible de l'individualité nationale. Il s'y ajoute une individualité territoriale non moins certaine : je veux dire que le peuple géorgien occupe un territoire nettement délimité et y est établi depuis une époque qui se perd dans la nuit des temps.

Certes, tous ceux qui vivent dans les limites de la république ne sont pas de la nationalité dominante. Cette homogénéité parfaite ne se rencontre jamais en Orient et moins que partout ailleurs au Caucase, dont les hautes vallées ont été successivement occupées par tant de peuples chassés des plaines, que presque toutes les races y sont représentées et que par un renversement singulier des réalités, la tradition veuille que tous les peuples en soient descendus.

On trouve donc en Géorgie des Arméniens dont beaucoup sont des réfugiés et qui rentreront sans doute en grand nombre dans leur pays quand il se sera relevé de sa ruine présente. De même on y rencontre des Russes, pour la pluplart anciens fonctionnaires, sans attaches bien profondes avec la région où la volonté de l'administration les avait exilés. On y compte encore environ cent cinquante mille Turco-Tartares, cent mille Ossètes, cinquante mille Grecs, vingt mille Israélites et quelques colonies moins nombreuses, la population totale étant d'environ deux millions cinq cent mille habitants.

C'est assez pour que la question des minorités nationales se pose — et le gouvernement a largement reconnu leurs droits dans la Constitution et dans la loi organisant l'enseignement primaire — cela suffit encore pour créer une situation compliquée à Tiflis, cette capitale d'un développement un peu artificiel et largement peuplée d'étrangers, mais cela n'enlève aucunement son caractère national au territoire dont les autres villes et surtout les campagnes sont habitées par une immense majorité d'hommes de même race, de même tradition, de même culture et parlant les dialectes divers d'une langue littéraire commune.

***

Une nation ne vit pas uniquement de souvenirs historiques, fussent-ils glorieux et la plus brillante culture n'assurerait pas sa situation dans le monde à un peuple, s'il n'avait une base matérielle solide où asseoir sa vie politique.

Il n'est donc pas inutile de rappeler ici que le sol géorgien nourrit aisément la population qu'il porte et que l'activité économique du pays est susceptible d'un grand développement.

Les terres basses du littoral pontique ont un climat subtropical et reçoivent des pluies abondantes. Celles que

l'on trouve en amont sont plus froides et généralement plus sèches. Leur irrigation pourtant ne présenterait pas de grandes difficultés. Elle a d'ailleurs été pratiquée autrefois sur une grande échelle comme l'attestent maints vestiges.

Le malheur des temps a provoqué la ruine de presque tous ces ouvrages et l'étendue des terres cultivées s'en est trouvée réduite comme la fertilité de celles que l'on continue d'emblaver. Telle quelle la culture fournit encore une quantité de céréales approximativement égale à celle que nécessite la consommation du pays, et cela malgré le rendement fort médiocre qu'explique assez le caractère plus que rudimentaire des méthodes en usage.

Point d'engrais d'aucune sorte, presque pas d'outillage, une petite charrue primitive qui à peine égratigne la glèbe malgré les efforts des cinq ou six paires de bœufs qui la tirent pesamment. Pas de rotations, pas même de jachères. On confie chaque année à la terre les mêmes semences qui y ont germé au printemps précédent.

Pouvait-on attendre un effort plus ingénieux de populations misérables opprimées sous le double fardeau de l'impôt tzariste et du fermage seigneurial? Les causes qui ont entravé ici les progrès de la culture sont celles qui ont agi dans l'étendue entière de l'empire. Mais dans sa république nationale dont la législation n'est que momentanément compromise par l'invasion, le paysan possède en vertu d'un titre régulier le champ qu'il cultive. La réforme agraire lui a permis de libérer définitivement ses terres de la lourde redevance qui les grevait et qui remontait aux temps du servage. Il a pu du même coup racheter à l'État les champs qu'il prenait autrefois à bail du seigneur. Il y est son propre maître. Il sait qu'il retiendra le plein fruit de son effort accru ou des améliorations dont il s'imposera la dépense. Ce sont là des incitants puissants, et déjà ils portaient leurs fruits quand une agression brutale est venue tout compromettre. On remarquait

en diverses parties du pays un développement important de la bâtisse rurale. Les cultivateurs formaient partout des coopératives qui s'efforçaient à pourvoir leurs membres d'engrais et de machines, et les aidaient à écouler les produits de leur exploitation. Ces organisations et les Erоba, ou Zemstvo, que l'on venait d'établir, formaient quantité d'instructeurs qui montraient dans les villages les procédés modernes. Tout ce mouvement reprendra et s'accroîtra sans cesse quand l'indépendance du pays aura été restaurée.

* * *

Mais ce n'est pas de la seule culture des céréales que le pays semble devoir tirer à l'avenir sa richesse.

Le sol se prête admirablement à l'établissement des vignobles et l'on dit que c'est ici que Noé planta le premier, quand il fut descendu du mont Ararat. Ils couvrent aujourd'hui quarante-deux mille dessiatines, soit un peu plus de quarante-cinq mille hectares. On pourrait les étendre presque indéfiniment, mais il faudrait perfectionner les procédés de fabrication du vin de façon à améliorer sa qualité et à assurer sa conservation. Sans doute pourrait-on alors en obtenir le placement avantageux sur les marchés occidentaux. Des esprits progressifs se sont appliqués récemment, avec l'aide des coopératives, à introduire les méthodes françaises.

On produit aussi d'admirables raisins de table qui commençaient à trouver à Constantinople les acheteurs qu'ils ont momentanément perdus en Russie. L'établissement de quelques sécheries modernes permettrait aussi d'en vendre une quantité considérable en Europe sous une forme facilement transportable.

La culture des pommes donne de très beaux résultats aux environs de Gori. Plus bas les figues (que l'on apprenait à sécher industriellement), les oranges s'obtiennent en abondance. Soukoum produit l'un des meilleurs

tabacs de l'Orient, qui rivalise avec ceux de Samsoun. Il reste à mettre au point les procédés commerciaux de vente. Il semble qu'ici encore la collaboration du gouvernement et des coopératives de cultivateurs pourrait conduire à une heureuse solution.

Le mûrier est répandu dans toute la partie basse du pays et les femmes élèvent le ver à soie. Une importante firme française avait contracté pour l'exportation de la soie, l'organisation d'ateliers et l'entretien sur place d'un personnel de spécialistes afin de faire l'éducation technique de la population.

Les pâturages naturels sur le flanc des montagnes nourrissent d'immenses troupeaux de moutons et leur laine, qui fournit déjà dans une forte proportion aux besoins du pays, donnera encore un précieux article d'exportation dès que les efforts des coopératives de bergers pour assurer une meilleure sélection des reproducteurs auront porté leurs fruits.

J'ajoute enfin que quelques portions du territoire paraissent se prêter à la culture du coton dont on obtient déjà des quantités appréciables, qu'on a fait des essais encourageants de plantation de thé, et qu'on récolte quantité de plantes médicinales d'un rapport avantageux.

On voit donc que le pays pourrait dans un avenir prochain, si son évolution économique cessait d'être troublée par la conquête, assurer une exportation sérieuse de produits agricoles, et ce serait là sans doute sa participation la plus féconde au commerce international. Mais ce ne sera assurément pas la seule. La république était dès à présent la principale exportatrice de manganèse dans le monde. Elle possède à Tschiatouri le plus riche gisement connu de ce métal. Les forêts domaniales qui couvrent plus de deux millions et demi d'hectares abondent en essences qui trouveraient chez nous un bon placement, et se prêtent presque partout à la fabrication de la pâte à papier. L'Etat possède à Tkvibouli des mines de houille

et avait concédé un nouveau bassin à une société qui s'engageait à y pousser l'exploitation jusqu'à trois millions de tonnes dans un délai fort court. Il existe aussi d'importantes usines pour le traitement du cuivre, du plomb, et des métaux précieux, les richesses minérales déjà reconnues sont considérables et la houille blanche qui se trouve partout en abondance facilitera l'installation de nombreuses industries.

La Géorgie est donc un pays potentiellement riche, et le monde occidental y trouvera, s'il est assez avisé pour le vouloir, l'occasion d'échanges fructueux, sans même compter tous ceux dont un immense transit doit fournir l'occasion. Si son essor économique a été retardé jusqu'ici, c'est par des causes extérieures au milieu même et dont la domination étrangère est la plus importante. Nous voyons ici un remarquable exemple de l'influence stérilisante de la tyrannie.

Dans le plan tout artificiel que le gouvernement russe avait élaboré pour la mise en valeur de l'empire, la marche militaire de Transcaucasie avait été cyniquement sacrifiée. On ne voulait pas qu'elle se distinguât par un essor industriel trop vif et qui eût encouragé son esprit d'indépendance. Aussi l'établissement de nouvelles usines était-il soumis à mille entraves. On se contentait de l'exploitation rudimentaire des gisements les plus riches. L'administration ne se souciait pas davantage de développer l'agriculture : des paysans aisés eussent été trop portés à la révolte, et les tzars ont toujours compté sur la misère pour débiliter les volontés.

La conquête de la liberté était bien récente, et depuis son avènement le pays avait dû sans cesse se défendre sur tous les fronts. Il subit en ce moment une crise dont les conséquences seront longues. Son armée s'est trouvée engagée presque sans relâche dans des guerres sans cesse renaissantes. Il a fallu faire face à tous les périls, tandis que l'Europe ne cessait de témoigner une mauvaise

humeur singulièrement inopportune. Le gouvernement est parvenu, dans des circonstances aussi défavorables, à satisfaire aux besoins les plus urgents du pays et à préparer largement la voie à un meilleur avenir. Quel gage plus sûr pouvait-il donner de ce qu'il saura faire quand des conditions normales auront été rétablies?



Un sol riche, des possibilités matérielles brillantes se rencontrent sur bien des points de l'Asie. La volonté et la capacité politique y sont malheureusement plus rares. Voyons donc si la nation géorgienne a su fournir la preuve et de sa détermination de conquérir sa liberté et de son aptitude à s'administrer.

Elle n'a jamais admis le fait accompli de 1801. Sa lutte pour l'indépendance a pris toutes les formes possibles, depuis celle de l'action diplomatique, comme en 1907, à la conférence de La Haye, jusqu'à celle de l'insurrection armée. Elle a très souvent recouru à cette dernière. Voici comment M. Nippold résume ses révoltes ouvertes contre la domination russe, dans son livre: *La Géorgie du point de vue international* (pages 52 et suivantes) :

En 1802 éclate une première insurrection dans les provinces montagneuses. Elle fut étouffée par la troupe. En 1804, elle se rallume en Kartlie. Six ans plus tard, en 1810, nouveau mouvement dans les montagnes. Il est conduit par le prince Levan de la maison royale. En 1812, l'insurrection prend des proportions plus grandes; elle s'étend à plusieurs provinces et le sang coule abondamment; elle est considérée comme une guerre d'indépendance contre la Russie et doit aboutir à la libération du pays. Le prince royal Grégor Bagration est proclamé roi de Géorgie. Il lance de Kakhétie un appel aux autres provinces de Géorgie, à la Kartlie, à l'Iméritie. Plus de 400 soldats russes, de nombreux officiers, parmi lesquels le commandant Ossippoff et le lieutenant Wronsky, mordent la poussière. Le nombre des blessés dépasse 2,000. Le prince royal Alexandre, fils du roi Irakly, organise une armée en Perse, qui doit venir au secours des insurgés. Mais déjà la répression a mis fin à

la lutte. Le roi Grégor est fait prisonnier et transporté en Russie. Les provinces qui ont participé à la révolte sont ravagées, les maisons incendiées, les rebelles mis impitoyablement à mort. Malgré cela le prince Alexandre réussit, en 1813, à se procurer des munitions en Perse et à armer les habitants des montagnes de la province de Kakhétie, enfin à engager la lutte avec l'armée russe en Géorgie, lutte qui fut marquée par des combats sanglants. En 1819 éclata, en Gourie et en Iméritie, un soulèvement au cours duquel eurent lieu de nombreuses rencontres, où les uns et les autres subirent des pertes sensibles. Parmi les morts se trouvait le commandant de l'armée russe, Pousirewsky. Les insurgés remportèrent des succès, mais ils durent céder en fin de compte devant la supériorité des forces ennemies. Cet échec fut payé de la déportation de milliers de Géorgiens. D'autres furent pendus ou fusillés. Nombre de villages furent détruits. En 1820 de nouveaux combats eurent lieu entre les troupes russes et les insurgés. La résistance dura plusieurs mois. Le prince royal qui était à la tête du mouvement, fut tué et son armée anéantie. En 1830, c'est une conjuration organisée par les princes géorgiens contre le représentant de la Russie en Géorgie, conjuration qui avait été préparée pendant plusieurs années. Le but était le même que celui des autres soulèvements: suppression de la puissance russe dans le Caucase et proclamation de l'indépendance de la Géorgie. La conjuration fut découverte, tous les conjurés furent arrêtés et déportés en Sibérie. Enfin en 1878 une province géorgienne se souleva contre la puissance russe, celle d'Abkhasie. Le mouvement dura presque une année. En 1905, à l'époque de la révolution russe, le peuple géorgien se leva comme un seul homme contre le régime tzariste.

***

En effet, cette activité révolutionnaire fut poursuivie avec la plus grande énergie. Elle marque l'évolution considérable qu'a subie aux cours des dernières décades la lutte pour la liberté. Liés à tant de peuples dans une commune sujétion, les Géorgiens se sont progressivement élevés à la notion d'un affranchissement général. Et sans perdre ses traits nationaux essentiels, leur mouvement prit un caractère social très accentué. Le socialisme apparut comme seul capable d'assurer la libération totale des individus et des nations. On adopta en lui l'idéal le plus haut de l'Europe démocratique. Il a conquis d'abord les classes intellectuelles, en rapports étroits avec notre culture, et tout particulièrement les jeunes

gens poursuivant leurs études dans nos universités. C'est l' « intelligenzia » dont l'inlassable propagande assura ensuite la diffusion de la doctrine nouvelle dans les masses de la population urbaine et campagnarde. L'idéologie socialiste n'a pas rencontré ici les résistances tenaces que lui oppose chez nous une organisation capitaliste forte et déjà ancienne, imprégnant toute notre texture sociale et solidement établie dans notre tradition. Elle a pu, dans ce pays d'économie neuve, devancer en quelque sorte son heure historique par un phénomène assez analogue à celui qu'on observe dans l'Amérique du Sud où les réformes les plus hardies du radicalisme politique sont demandées par l'opinion générale, alors qu'on n'ose encore en tenter l'application dans les pays où elles ont été conçues, mais où prévalent des habitudes d'esprit contractées depuis longtemps.

Cette grande diffusion de l'idéal prolétarien n'est assurément pas particulière à la Géorgie. On la retrouve au contraire dans toutes les parties de l'ancien empire d'une conscience politique déjà développée. La doctrine fut partout, au début, d'inspiration occidentale. Mais, hélas, elle ne l'est point toujours demeurée. Quelqu'un a baptisé le Bolchévisme : « Socialismus asiaticus » ; il est difficile de le mieux caractériser d'un mot. C'est en effet la déformation asiatique et barbare d'une conception européenne et civilisée. Un peuple se préserve de ces vues confuses et presque caricaturales dans la mesure où il est occidental, au sens qu'Auguste Comte attribuait à cette expression. C'est ce qui donne toute sa portée à l'immunité complète dont la Géorgie n'a cessé de jouir à cet égard, toute voisine qu'elle soit des plus ardents foyers de propagande.

Le Bolchévisme n'est connu du grand public que par ses manifestations récentes, mais il n'est pas né brusquement en octobre 1917. C'est de très longue date qu'il s'oppose au « menchévisme », et ceux qui ont suivi de

près les vicissitudes de la lutte politique sous le régime tzariste savent à quels conflits toujours âpres, et souvent violents cette opposition a sans cesse donné lieu. Or les groupements géorgiens ont été de tout temps les plus fermes soutiens du parti menchéviste. Il a trouvé chez eux son inspiration la plus claire, il leur doit quelques-uns de ses meilleurs théoriciens, comme Jordania, l'ancien chef du gouvernement. Il a recruté dans leurs rangs une forte proportion de ses principaux leaders. Lors des élections à la Douma, alors que les partis avancés s'abstenaient trop souvent, pour protester contre la mutilation du droit de suffrage, l'esprit pratique des Géorgiens avait saisi de prime-saut l'avantage que l'on peut tirer d'une représentation même inadéquate au sein du parlement le plus imparfait. Ils eurent donc leurs députés socialistes dont les discours produisirent une impression immense dans tout l'empire et accrurent encore considérablement l'influence de la province lointaine sur l'ensemble du mouvement.

Ces hommes pondérés n'étaient certes pas des hommes pusillanimes. Ils surent toujours prendre leur large part du risque révolutionnaire, et je n'en connais guère, parmi les militants, qui n'aient payé de longues années de bagne leur dévouement à la cause. La révolution de mars 1917 les rappela de Sibérie et leur action fut alors aussi marquante à Pétrograde qu'à Tiflis. Le Soviet de la capitale russe, qui inspirait toute l'action politique du pays, fut présidé par Tcheidzé, et Tzérételli fut son leader incontesté. L'auteur de ces lignes a pu être témoin de l'effort surhumain tenté par ces hommes, avec un courage admirable et une lucidité qu'on ne saurait assez admirer, pour maintenir la révolution dans les voies démocratiques. Mais les circonstances étaient trop fortes. On sait la suite des événements. Ce fut Tzérételli qui offrit la dernière résistance quand les Bolchévistes dispersèrent la Constituante par la force. Devant la foule

hurlante des marins furieux, tandis que les baïonnettes de toutes parts, s'abaissaient vers sa poitrine, il parla, quand même, formulant pour l'histoire la plus éloquente des protestations.

***

Le désastre était accompli. Le socialisme géorgien dut se replier sur lui-même. Tcheidzé, Tzérételli et leurs compagnons rejoignirent à Tiflis le gros du parti. Bientôt le traité de Brest-Litovsk qui, livrant la révolution, livrait aussi aux Turcs une partie importante du territoire national, fit mieux voir encore que l'on n'aurait pas trop de toutes ses forces pour se sauver soi-même. Les événements avaient une fois de plus, et définitivement, démontré l'irrémédiable incompatibilité d'humeur politique entre des peuples que la force seule avait réunis. Dès lors, on s'appliqua résolument à constituer l'Etat indépendant.

L'action persévérante des militants socialistes avait créé depuis longtemps les conditions qui devaient permettre de mener cette grande œuvre à bien. Ils avaient établi même dans les campagnes des organisations solides, groupant les paysans dans leurs villages pour l'action quotidienne. Ce peuple prompt d'esprit avait acquis ainsi, jusque dans sa masse, une éducation politique réelle et s'était donné des cadres solides. C'est ce qui le sauva de l'anarchie.

Il faudrait pouvoir suivre les événements par le détail depuis le jour de mars 1917 où l'administration d'ancien régime s'écroula tout à coup en Transcaucasie, jusqu'à l'heure actuelle, où la république s'est dotée de tous ses organes essentiels. Cette histoire de trois ans mériterait de trouver un historien digne d'elle. On y verrait l'effort avisé et constant d'une pensée politique vraiment créatrice. Et peut-être aussi aidera-t-elle à mieux comprendre l'influence bienfaisante qu'exercent dans un pays ces orga-

nisations politiques volontaires des citoyens, les partis, qui donnent seuls à la volonté générale une expression articulée.

C'est sous l'inspiration du parti socialiste qu'un pouvoir révolutionnaire, soviétique, s'est rapidement constitué dès les débuts de la crise et a empêché la Transcaucasie entière de tomber dans le chaos. C'est son action qui a protégé ces conseils provisoires contre une forte tentation, à laquelle ils ont succombé ailleurs, celle de proclamer leurs pouvoirs permanents et d'usurper ainsi la souveraineté nationale. C'est lui encore qui a poussé à la prompte constitution d'assemblées, représentatives d'abord, électives ensuite et c'est sa propagande organisée qui a fait des élections autre chose qu'une forme vaine. C'est grâce enfin à son expérience et à sa discipline qu'un résultat autrement remarquable a pu être obtenu, que l'Assemblée constituante est devenue un parlement véritable, et qu'un gouvernement vraiment responsable devant elle a pu fonctionner. La chose paraît simple en Europe, mais rappelons-nous que ni la Turquie, ni la Perse, ni la grande Russie elle-même n'ont jamais pu réaliser rien d'analogue malgré leurs efforts répétés.

Et quelle besogne de réorganisation politique et sociale accomplie en un laps de temps relativement court, quel spectacle réconfortant la république nous offre au moment où l'invasion turco-bolchéviste vient brusquement troubler sa vie! Le suffrage égal, direct et secret de tous les citoyens fonctionne. Des pouvoirs locaux, établis sur la même base ont été créés de toutes pièces dans les villes, les Eroba (provinces), et s'organisent dans les villages. Des tribunaux conçus d'après des principes originaux commandent la confiance de toutes les classes de la population. On a jeté les bases d'un système d'instruction publique reposant sur l'obligation de l'enseignement primaire et aboutissant à

une université nationale dont trois facultés groupaient déjà, durant la session dernière, 2,848 étudiants. On a fait des progrès importants dans la voie de la reconstitution administrative et financière. On a accompli la réforme agraire, d'une importance si fondamentale. On a jeté les bases d'une législation ouvrière étendue et hardie. On a constitué une force militaire qui, par une heureuse balance de ses éléments constituants, a pu défendre vigoureusement le pays sans jamais inquiéter son indépendance. Je n'ai garde d'oublier l'effort diplomatique considérable et adroit qui aboutit récemment à la reconnaissance formelle du pays.

Ne sont-ce point là des preuves assez certaines de cette capacité politique qu'il s'agissait d'établir? Les Géorgiens ont prouvé le mouvement en marchant. On ne saurait imaginer meilleure démonstration.

* * *

Si la Géorgie doit les résultats obtenus à sa capacité politique, le parti socialiste en a été l'instrument principal et, à la vérité, pour ainsi dire unique. On ne s'étonnera donc point de la situation qu'il a su conquérir. Ses quatre-vingt mille membres comprennent presque toute l'élite de la nation. Aux élections dernières il a recueilli 475,000 voix sur 604,000 suffrages exprimés. A l'Assemblée nationale il détenait 102 mandats sur 130. Il possède la majorité dans l'administration de toutes les villes importantes et de toutes les Eroba. Tous les ministres y sont inscrits. Il ne trouve en face de lui que quelques fractions socialistes dissidentes, un parti nationaliste démocrate dont la représentation parlementaire comporte huit députés et un parti nationaliste conservateur quatre fois plus faible. Quant à la minuscule fraction communiste, elle a été impuissante à conquérir un seul siège. Elle est sans influence d'aucune sorte malgré l'appui vigoureux que

n'ont cessé de lui donner les missions diplomatiques de Moscou et de Bakou.

Le mot socialisme peut désigner ou bien un système déterminé d'organisation économique et politique dont la réalisation implique de toute nécessité un degré suffisant de développement technique, ou bien la doctrine de ceux qui considèrent l'établissement de ce système comme nécessaire et cherchent à en hâter l'avènement.

C'est dans le second sens évidemment que la République géorgienne est socialiste. Son gouvernement est infiniment trop réaliste pour tomber jamais dans l'erreur de Lénine et vouloir créer de toutes pièces une organisation sociale qui ne tirerait sa force ni de l'histoire ni du milieu. Mais il s'efforce de tout son pouvoir à préparer les voies au régime socialiste en développant et la démocratie politique et la démocratie économique.

Quand il a accompli la réforme agraire, il n'a nullement songé à établir dans les campagnes un communisme artificiel et vain. Il a développé cette tenure paysanne que l'immense majorité des habitants souhaitaient ardemment. Les paysans lotis, il a gardé à la disposition de la communauté une réserve de terres arables, les immenses surfaces qui ne peuvent être fertilisées que par des travaux d'ensemble et le riche domaine forestier qu'il est si désirable de placer sous le contrôle de l'Etat comme le démontre mieux chaque jour l'expérience de tous les pays.

De même, s'il a gardé dans le domaine public et s'efforce de transformer en régie autonome le réseau de chemins de fer exploité autrefois par l'administration impériale, et s'il a placé certaines mines sous le même régime il n'a pas songé à imposer d'ensemble à toute l'industrie une nationalisation hâtive. Mais il a encouragé les efforts tentés par les coopératives pour organiser les industries rurales par l'action des cultivateurs associés. Il aide aussi les villes et les Eroba à étendre leurs

régies. Il s'est appliqué à prendre toutes les mesures conservatoires des droits de la collectivité et assez analogues d'ailleurs à celles dont l'usage se répand de plus en plus en Occident.

De même, il n'a pas entrepris la tâche impossible de supprimer le salariat comme par un coup de baguette magique, mais a préparé sa transformation en un statut économique nouveau par le développement des garanties ouvrières et du contrôle ouvrier.

Toute son activité a tendu en somme à établir et à consolider une démocratie paysanne essentiellement pacifique et à faciliter ses progrès vers une justice économique plus parfaite. Il est difficile de prévoir dans quelle mesure une volonté socialiste consciente pourra faciliter et hâter dans ce coin du monde l'évolution qui se produit si laborieusement en Occident, au milieu de tant de troubles et de souffrances. Les tentatives que la jeune république a entendu et entendra demain encore poursuivre dans l'ordre et la paix valent d'être considérées avec attention.

* * *

Cette digression ne m'a pas écarté autant qu'on pourrait croire du sujet que j'avais entrepris de traiter, car on a très souvent invoqué le « péril socialiste » pour chercher à justifier soit le refus de reconnaissance, soit la façon de boycottage dont la jeune république fut si longtemps victime. Parmi les hommes d'affaires étrangers qui dirigeaient là-bas toutes sortes d'entreprises, certains songeaient qu'ils auraient plus d'occasions de larges profits et échapperaient mieux à des réglementations qui les irritent, si un gouvernement « bourgeois » pouvait succéder à celui qui se trouvait aux affaires. Ils se sont souvent dit que ce changement politique s'accomplirait peut-être si l'état économique s'aggravait et créait dans la masse un mécontentement suffisant. Sous l'in-

fluence de cette pensée, ils restreignaient parfois leur effort de production ou de vente, ils « sabotaient » si je puis me permettre cette expression familière. Et comme ils étaient d'habitude fort écoutés dans les missions, il en résultait que les puissances se laissaient en certaines circonstances entraîner à seconder leurs plans plus ou moins consciemment. Je pourrais citer plus d'un exemple de cet état d'esprit que certains poussaient fort loin. Aux jours d'octobre où le danger bolchéviste se précisait déjà à la frontière, l'un des plus considérables parmi ces trafiquants n'était pas loin de s'en réjouir : « la crise sera plus rude, disait-il, mais elle sera plus courte ».

L'action de cette détestable « politique du pire » a contribué plus qu'on ne pourrait croire à retarder le progrès économique du pays, à l'empêcher d'acquérir à temps la force qui lui aurait permis peut-être de résister à l'invasion récente. Puisse du moins l'épreuve à laquelle ces industriels eux-mêmes se trouvent maintenant soumis leur ouvrir les yeux.

Qu'ils n'aiment point le gouvernement socialiste, c'est assurément leur droit. Mais qu'ils comprennent donc que ce pouvoir-là est le seul possible, et qu'il faut bien l'accepter comme un fait, qu'on s'en réjouisse ou qu'on s'en lamente, qu'on en pleure ou qu'on en rie ! Il est voulu d'un vouloir intense par l'immense majorité de la population. Toute la classe paysanne voit dans son rétablissement la seule garantie sûre de sa propriété. Tous les travailleurs des villes comptent sur son aide efficace pour s'élever à une vie supérieure. Presque toute la classe intellectuelle le salue comme le porteur de la plus haute espérance humaine. Comment un autre régime se maintiendrait-il dans ces conditions, à moins d'être imposé soit par la force ouverte, soit par la force sournoise ? Et ce n'est point sur la force qu'on pourrait fonder la prospérité.

***

On a souvent observé dans les milieux où s'élabore la politique orientale de l'Entente des préventions d'un autre genre contre le gouvernement socialiste de Tiflis. A ceux qui soutenaient l'entreprise de Wrangel, le voisinage d'un pouvoir dont on ne pouvait espérer la complaisance devait paraître gênant. Et est-il besoin de dire que la Géorgie démocratique n'a jamais ni entretenu l'illusion que la folle aventure pouvait réussir, ni participé au crime de ceux qui, sortant à peine d'une guerre soutenue au nom de la liberté et du droit, voulaient baser le système politique de l'Europe sur le triomphe de la réaction en Russie?

Il est trop clair maintenant que la Géorgie avait raison en adoptant dès le principe l'attitude que tous les partis avancés du monde n'ont cessé d'ailleurs de recommander : pas d'intervention, reprise des relations économiques, reconnaissance du gouvernement de fait. On peut juger à leurs résultats la conception des démocraties et celle d'une vieille diplomatie bien mal à l'aise décidément dans le monde d'aujourd'hui.

L'alliance avec Wrangel a conduit au désastre, comme avait fait l'alliance avec Koltchak, avec Dénikine, avec Youdénitch. L'expérience quatre fois répétée a été singulièrement concluante. Toutes les classes saines de la population russe se sont momentanément unies devant la menace étrangère, le nationalisme s'est exalté, le pouvoir bolchéviste est devenu plus fort. Et l'immense masse paysanne, en dépit de son aversion pour les maîtres du jour, s'est soulevée tout entière contre les généraux d'ancien régime ramenant dans leurs bagages la bureaucratie d'autrefois et les anciens propriétaires fonciers. Il a été démontré une fois de plus que la Russie ne sera libérée du Bolchévisme que par l'effort autonome, spontané de sa démocratie.

Après que la révolte générale eut en quelque sorte dérobé à l'armée blanche le terrain sous les pieds, après

sa débâcle totale, il fallait s'attendre à voir les troupes rouges, libérées sur ce front, tourner leurs efforts vers la Transcaucasie où elles avaient laissé inachevée leur campagne amorcée naguère par la conquête de l'Azerbeidjan. Elles ont en effet envahi l'Arménie d'abord, fort affaiblie par tant de massacres, privée de moyens de communication, et obligée de faire face à la fois aux Bolchéviques et aux Turcs. Mais les forces moscovites se sont arrêtées longtemps aux frontières de la Géorgie et le gouvernement de Lénine a dû s'y reprendre à deux fois avant de pouvoir les franchir. Pourquoi?

Que les « Menchéviques » convaincus de ce pays souhaitent ardemment, pour eux-mêmes et pour le monde, la fin du Bolchévisme en Russie, la chose est par trop évidente. Mais ils ont su ne pas confondre l'opposition politique avec la lutte armée. Et tout en organisant contre une attaque éventuelle la plus énergique résistance, ils ont toujours soigneusement évité jusqu'à l'apparence d'une agression. Ils ne comptaient pour vaincre leurs adversaires que sur la force de l'idée et sur celle de l'exemple. Ils voulaient que leur petite république manifestât une telle supériorité sur la grande tyrannie que chacun en eût sa conviction faite et sa résolution arrêtée.

Et qu'advint-il en effet? La nation entière s'unit à la première nouvelle du danger dans une commune volonté de défense. Ce fut la Garde populaire, formée de volontaires, recrutée surtout dans les milieux ouvriers qui manifesta le plus vigoureusement sa volonté de combattre pour la patrie et pour le régime. Et la Garde rouge de Moscou ne voulut plus marcher contre un peuple libre. Il fallut que les Bolchéviques retirassent leurs troupes qui se débandaient! Depuis, ils en ont ramené d'autres, usant de l'attrait presque irrésistible que présente pour une armée affamée un pays où l'on mange encore et avec l'aide des Turcs leur entreprise de conquête a enfin réussi, après cinq tentatives infructueuses en l'espace de moins

de trois ans. Mais l'action morale sur laquelle les Géorgiens comptaient ne cessera pas d'agir, et l'impérialisme moscovite ne pourra pas toujours compter sur l'obéissance aveugle des paysans russes qu'il maintient sous les armes !

***

Même envahie par les Bolchévistes et par les Turcs, la Géorgie continue d'exister. La reconnaissance que lui a accordée la Conférence de Paris lui donne une vie légale que les attentats de Moscou ne sauraient détruire. Mais cette reconnaissance, il reste à la traduire en quelque sorte dans les faits, à transformer une résolution abstraite en une réalité politique.

L'assujettissement des républiques transcaucasiennes est un malheur pour le monde ; il ferme les voies du commerce, trouble tout l'équilibre politique de l'Orient. Ce serait être bien mal avisé que de vouloir remédier au mal accompli par n'importe quelle forme d'intervention armée. C'est avant qu'il fallait par une politique prévoyante mettre les jeunes Etats en mesure de se défendre. Mais la liberté perdue peut se retrouver, se retrouvera sans doute au cours des mois prochains qui s'annoncent pleins d'événements soudains. Il faut que l'Entente ait pour ce moment sa politique toute prête, et qu'elle sache surtout aider de tout son pouvoir à cette grande réalisation dont je ne me dissimule pas les difficultés, qui ne pourra s'accomplir que moyennant un grand, un patient effort : la fondation d'une solide fédération transcaucasienne.

Elle est dans les vœux de tous les esprits éclairés. Le malheur commun qui frappe en ce moment et la Géorgie, et l'Arménie, et l'Azerbeidjan, et les montagnards du Caucase les a de nouveau rapprochés. La tentative avortée en 1918 est reprise en ce moment même sous des auspices plus heureux. On sait que les représentants des

quatre républiques viennent de signer à Paris l'acte constitutif des Etats-Unis du Caucase et que le gouvernement français vient de manifester officiellement sa sympathie pour la nouvelle organisation politique. Son existence garantira mieux le Caucase contre un danger presque aussi redoutable que l'invasion elle-même : contre les tentatives insidieuses de protectorat que pourrait tenter quelque puissance. La Société des Nations toute entière a le devoir de préserver la Fédération contre cette éventualité qui n'est pas, tant s'en faut, une simple vue abstraite de l'esprit. Qu'elle répare donc au plus tôt son erreur de Genève en admettant la Géorgie et ses associés comme membres de plein exercice.

Bien plus encore que son accession au sociétariat, c'est la prospérité matérielle et morale de la Géorgie qui la mettra à l'abri de toute tutelle. Sachons donc l'aider à développer son jeune organisme dès que les circonstances militaires le permettront à nouveau. Mettons à sa dispotion nos connaissances techniques, notre expérience des affaires, nos capitaux, pour une collaboration qui sera fructueuse pour les deux parties.

Et la Belgique, ici, peut accomplir une tâche importante. Le gouvernement de Tiflis a depuis longtemps compris, avec un sens très avisé des choses, qu'il avait le plus grand avantage à demander d'abord la coopération des puissances dont les « intérêts limités », pour employer le savoureux néologisme des conférences, étaient moins inquiétants. Elle fait appel à nos spécialistes, à nos marchands, à nos industriels. Ne dédaignons point son invitation. Il est de la plus sage politique que les petits peuples se prêtent une mutuelle assistance dans un monde où les gros n'ont que trop tendance à... se conduire en gros.

LOUIS DE BROUCKÈRE.

Tchekhov

En guise de préface à la fameuse *Cerisaie* de Tchekhov, dont nous donnons ci-après la *première* version française, nous publions la traduction de ce beau poème, mélancolique et pieux, où le critique russe Wéga retrace la vie et l'œuvre du grand écrivain.

Dans Taganrog lointaine et triste, près de la mer aux flots gris-bleus, dans la steppe où le long des routes, dorment les meules jaunissantes, où la poussière en tourbillons s'élève, pareille aux fumées, où penchés sur les champs de blé, les Khokhols (1) *gravement s'affairent, où, traînant les longues* arbas, *nonchalamment s'en vont les bœufs, sous un ciel aux étoiles claires, Il grandit, vif, insoucieux.*

Son âme ardente et caressante ressemblait à la steppe immense qu'un soleil printanier inonde. Ce fut sous les rayons de feu de ce soleil qu'il vint au monde. Et ses yeux erraient à la ronde. En lui se réfléchit l'image du pays natal: champs brûlés, mugissement du vent nocturne, lent frisselis des herbes hautes, et ces stanitzas *de l'Azov, avec leurs rangs de maisons basses, avec leurs files de grands saules, près des étangs vaseux, fangeux...*

Dans Taganrog poudreuse et triste il vit une humanité grise: vaines joies, futiles soucis, oiseux propos, paresse et songe. Et sur ce fond de déchéance il vit d'ennuyeuses figures, mornes tableaux de vie obscure, visages falots, âmes troubles...

Après qu'il eut quitté la steppe, au fond de son âme il garda l'éternel ennui de ces choses, de ces gens; il

(1) *Khokhols,* sobriquet des paysans de l'Ukraine; *arbas,* voitures; *stanitzas,* villages.

comprit l'empire des âmes brumeuses qui dorment, tristement, d'un sommeil mortel. Tout ce qu'il écrivit sur elles exhale un pénétrant parfum.

La littérature le prit, l'art triomphant le séduisit. Mais, discourtoise et renfrognée, Pétersbourg lui fit peu d'accueil. Son chemin fut semé d'épines. Le poète restait joyeux : son rire insouciant et clair ne se tut pas un seul instant.

Ah! les pages étincelantes! On y voit passer tour à tour ces visages falots et troubles qu'il avait connus dès l'enfance. Il riait; mais toujours plus sombre se faisait la nuit d'alentour, et son rire sonnait toujours; ce rire était désespéré.

C'était l'époque ténébreuse. La stagnation et la mort pesaient sur la grande Russie. Et lui, profondément sentait les misères de la patrie.

Soudain, son rire s'éteignit. Un brouillard de mélancolie revêtit son œuvre à jamais. Et dans cette ombre désormais des motifs douloureux pleurèrent.

*Son âme sensible souffrit, souffrit sans fin du deuil des autres. Il souffrit pour l'*Oncle Vania, *s'apitoya sur les* Trois Sœurs (1), *luttant contre la vie amère... Et de plus en plus désolées sont les pages des derniers temps...*

Tel un fantôme légendaire, reculait, toujours plus lointain, le triomphe de la lumière, et ces ténébreuses années le menèrent jusqu'au tombeau. Il a pressenti le bonheur, mais il n'aura point vu l'aurore, l'aurore de la Liberté!

WÉGA.

(1) L'*Oncle Vania,* les *Trois Sœurs,* comédies de Tchekhov.

LA CERISAIE

Comédie en quatre actes de A. P. TCHEKHOV.

Représentée pour la première fois au *Théâtre des Arts* de Moscou,
le 17 janvier 1904.

Première version française par C. MOSTKOVA et A. LAMBLOT.

PERSONNAGES :

Mme Ranievskaïa, Lioubov Andréevna, propriétaire rurale.
Ania, sa fille, 17 ans.
Varia, sa fille adoptive, 24 ans.
Gaïev, Léonide Andréevitch, frère de Mme Ranievskaïa.
Lopakhine, Yermolaï Alexéevitch, marchand.
Trofimov, Piotr Serguéevitch, étudiant.
Sémionov Pichtchik, Boris Borisovitch, propriétaire foncier.
Charlotte Ivanovna, gouvernante.
Epikhodov, Simion Pantéléevitch, employé dans la propriété.
Douniacha, femme de chambre.
Phyrse, laquais, vieillard de 87 ans.
Yacha, jeune laquais.
Un chemineau.
Un chef de gare.
Un employé des postes, invités, domestiques.

L'action se passe dans la propriété de Mme Ranievskaïa.

ACTE Ier

Une pièce que l'on appelle toujours « La chambre d'enfants ». Une des portes mène à la chambre d'Ania. L'aube. Le soleil va bientôt se lever. On est au mois de mai, les cerisiers sont en fleurs, mais au jardin il fait froid, il y a de la gelée blanche. Les fenêtres de la chambre sont closes.

Entrent: Douniacha, portant une bougie, et Lopakhine, un livre en main.

LOPAKHINE

Enfin! Le train est arrivé. Quelle heure est-il?

DOUNIACHA

Bientôt deux heures. (*Elle éteint la bougie.*) Il fait jour déjà.

LOPAKHINE

Combien de retard avait-il donc? Au moins deux heures. (*Il bâille et s'étire.*) Eh bien, c'est du joli, ce que j'ai fait là! Imbécile que je suis! Venir ici pour aller les prendre à la gare et m'endormir... sur une chaise! J'enrage... Pourquoi ne m'as-tu pas réveillé?

DOUNIACHA

Je vous croyais parti. (*Prêtant l'oreille.*) Les voilà, il me semble.

LOPAKHINE (*attentif*).

Non... Retirer les bagages; les allées et venues de l'arrivée... (*Silence*). Elle a passé cinq ans à l'étranger, Lioubov-Andréevna, et je suis vraiment curieux de voir comment elle est maintenant... Une belle âme, une nature saine, peu compliquée. Je me souviens qu'encore enfant (je devais avoir une quinzaine d'années), mon défunt père, boutiquier au village et moi, étions venus ici, je ne sais plus pourquoi. Il était un peu saoul, et comme

il m'avait frappé du poing, je m'étais mis à saigner du nez. Lioubov-Andréevna, je m'en souviendrai toujours, toute jeune encore, toute maigrelette, m'amena au lavabo, ici même, dans cette chambre d'enfants. « Pleure pas », me dit-elle, « p'tit moujik, ça guérira d'ici tes noces ! » (*Silence*). P'tit moujik... Ah oui, mon père en était un, quant à moi, me voilà avec un gilet blanc, des souliers jaunes. Un parvenu, quoi ! Il n'y a pas à dire, ce n'est pas l'argent qui me manque, mais au fond, sous le vernis je ne suis qu'un moujik... (*feuilletant le livre*). Voilà. J'ai lu ce livre et n'y ai rien compris. Je me suis endormi en lisant. (*Silence.*)

DOUNIACHA

Les chiens n'ont pas dormi de la nuit, ils sentent l'approche des maîtres.

LOPAKHINE

Qu'as-tu, Douniacha ?...

DOUNIACHA

Mes mains tremblent, je vais m'évanouir.

LOPAKHINE

Tu es vraiment trop douillette, ma fille. N'oublie pas qui tu es. Tu t'habilles, te coiffes comme une demoiselle. Il ne faut pas exagérer.

Epikhodov entre avec un bouquet. Il est en veston et a des bottes étincelantes, très craquantes. En entrant il laisse tomber le bouquet.

EPIKHODOV (*le ramassant*).

Voilà, le jardinier l'envoie pour la salle à manger, qu'il dit. (*Il tend le bouquet à Douniacha.*)

LOPAKHINE (*à Douniacha*).

Tu m'apporteras du cidre, hein ?

DOUNIACHA

A votre service, monsieur (*elle sort*).

EPIKHODOV

Bon! il gèle. Le thermomètre marque trois degrés sous zéro, mais les cerisiers sont en fleurs. Eh bien, moi, je n'approuve pas notre climat. (*Il soupire.*) Je ne puis l'approuver. Il ne contribue pas au succès des affaires. Tenez, monsieur Lopakhine, permettez-moi de vous dire: Voilà qu'avant-hier je me suis acheté des bottes qui, si vous voulez m'en croire, craquent tellement que c'en est insupportable. Avec quoi les graisser?

LOPAKHINE

Fiche-moi la paix; tu m'embêtes!

EPIKHODOV

Chaque jour m'arrive un malheur ou l'autre, et moi, je ne me plains pas, je m'y suis habitué, j'en souris même.

Douniacha entre et tend le cidre à Lopakhine.

EPIKHODOV

Je m'en vais (*il heurte une chaise qui tombe*). Voilà... (*presque triomphant*). Vous voyez! Excusez l'expression: le fait est là, pour ne pas dire plus... C'est tout simplement remarquable! (*Il sort.*)

DOUNIACHA

A propos, monsieur, Epikhodov m'a demandée en mariage.

LOPAKHINE

Tiens!

DOUNIACHA

Vraiment, je ne sais que faire. C'est un homme doux, mais, dès qu'il parle, on n'y comprend plus rien. Ce qu'il

dit est beau, sentimental, c'est vrai. Seulement, voilà c'est incompréhensible! Toutefois, je ne puis dire qu'il me déplaise... Lui, m'aime à la folie. C'est un malchanceux, il lui arrive chaque jour autre chose; aussi, le taquine-t-on chez nous: *Vingt-deux malheurs,* c'est son surnom.

LOPAKHINE (*attentif*).

Tiens, il me semble qu'ils arrivent...

DOUNIACHA

Ils arrivent! Ah! Qu'est-ce que j'ai? Je suis toute glacée!

LOPAKHINE

En effet, les voilà! Allons à leur rencontre. Me reconnaîtra-t-elle? Cinq ans qu'on ne s'est vu.

DOUNIACHA (*éperdue*).

Je chancelle... Oh! j'expire.

On entend l'arrivée de deux voitures. Lopakhine et Douniacha se précipitent. La scène est vide. Dans les pièces voisines un brouhaha. Phyrse, qui était allé à la rencontre de sa maîtresse, traverse rapidement la scène en s'appuyant sur une mince et courte badine. Il porte une livrée ancienne et un chapeau haut de forme. Il se parle à lui-même, mais impossible d'en rien saisir. Derrière les coulisses, le bruit va *crescendo.* Une voix: « Par ici, par ici... »

(Entrent en costume de voyage: Lioubov Andréevna, Ania et Charlotte tenant en laisse un petit chien. Varia en manteau, un fichu sur la tête. Gaïev, Sémionov Pichtchik, Lopakhine, Douniacha portant un paquet et un parapluie. Des domestiques chargés, passent.)

ANIA

Par ici! Maman, te rappelles-tu cette chambre?

LIOUBOV (*épanouie, à travers les larmes*).

La chambre d'enfants!

VARIA

Qu'il fait froid! J'ai les mains gelées (*à Lioubov*). Vos chambres, la blanche et la violette, sont restées intactes, petite mère.

LIOUBOV

Chambre d'enfant, ma gentille, ma belle chambre... J'y dormais toute petite... (*Elle pleure*). Et maintenant aussi, je me sens toute petite... (*Elle embrasse son frère, Varia, puis encore son frère*). Tenez, Varia n'a pas changé, elle a toujours son air de nonne. Et Douniacha, je l'ai reconnue aussi... (*Elle l'embrasse*).

GAÏEV

Le train avait deux heures de retard. Qu'en dites-vous, hein? Quel gâchis!

CHARLOTTE (*à Pichtchik*).

Mon chien mange aussi des noix.

PICHTCHIK (*interdit*).

Pensez donc!

(Tous se retirent, sauf Ania et Douniacha.)

DOUNIACHA

Ah, comme il nous tardait de vous revoir! (*Elle débarrasse Ania de son manteau et de son chapeau.*)

ANIA

Des quatre nuits de voyage, je n'ai pu dormir... je suis transie.

DOUNIACHA

Au Carême, à votre départ, il y avait de la neige, du gel, et maintenant? Oh, ma chérie! (*Elle rit et l'embrasse.*) Comme j'étais impatiente de vous revoir, ma joie, mon soleil... Tenez, je n'y tiens plus; je vais vous le raconter.

ANIA (*mollement*).

Toujours des histoires...

DOUNIACHA

Après les Pâques, le commis Epikhodov m'a demandée en mariage.

ANIA

Tu ne parles que de ça... (*arrangeant ses cheveux*). J'ai perdu toutes mes épingles... (*Elle chancelle de fatigue*).

DOUNIACHA

Décidément, je ne sais que faire... il m'aime, il m'aime tant!

ANIA (*regardant la porte de sa chambre, affectueusement*).

Ma chambre, mes fenêtres. Tout comme si je ne les avais jamais quittées. Je suis chez moi! Au matin, la première chose que je vais faire, c'est de courir au jardin... Oh! si je pouvais dormir! De tout le voyage, je n'ai pas fermé l'œil: j'étais trop tourmentée.

DOUNIACHA

Monsieur Trofimov est ici depuis avant-hier.

ANIA (*joyeusement*).

Petia!

DOUNIACHA

Il couche dans l'annexe, il y loge. « J'ai peur de déranger », dit-il. (*Regardant sa montre.*) Il faudrait bien aller le réveiller, mais mademoiselle Varia l'a défendu. « Surtout ne le réveille pas », m'a-t-elle dit.

(Varia entre, un trousseau de clefs à la ceinture.)

VARIA

Douniacha, vite du café, maman en désire.

DOUNIACHA

A l'instant. (*Elle sort.*)

VARIA

Enfin, Dieu merci, te voilà de retour! (*Caressante.*) Ma mignonne, ma belle est revenue.

ANIA

Ah, que j'ai souffert!

VARIA

Je m'en doute.

ANIA

Quand, la semaine sainte, je suis partie, qu'il faisait froid! Et Charlotte, durant tout le voyage, bavardait, faisait des tours de prestidigitation. Pourquoi m'as-tu donc infligé cette Charlotte?

VARIA

Voyons, chérie, tu ne pouvais pas tout de même voyager seule, à dix-sept ans.

ANIA

Nous voilà à Paris, il y avait de la neige, il y faisait froid. Moi, le français, je le parle affreusement. Maman habite au cinquième. J'entre, et je trouve des Français quelconques, des dames, un vieil abbé avec son bréviaire. Une pièce enfumée, peu intime. J'eus soudain une telle pitié de maman que je lui pris la tête et la serrai contre moi sans pouvoir la lâcher. Quand nous fûmes seules, maman fut si affectueuse, si caressante!... elle pleurait...

VARIA (*à travers les larmes*)

Tais-toi, tais-toi!

ANIA

Elle avait déjà vendu sa villa près de Menton. Il ne lui restait rien, mais rien. Quant à moi, plus un sou. A peine en avions-nous eu assez pour arriver à Paris. Et maman ne comprend rien. Installée dans une gare, elle commande ce qu'il y a de plus coûteux, donne des pourboires par roubles, Charlotte de même, et jusqu'à Yacha qui se commande des plats lui aussi. C'est tout simplement affreux. Car maman a son valet, Yacha. Nous l'avons ramené...

VARIA

Je l'ai vu, le coquin.

ANIA

Eh bien, quoi de neuf? les intérêts sont-ils payés?

VARIA

Loin de là.

ANIA

Mon Dieu, mon Dieu...

VARIA

En août, la propriété sera mise en vente.

ANIA

Mon Dieu...

LOPAKHINE (*regardant par la porte, bêlant*). Mé-éé... (*il s'esquive*).

VARIA (*les larmes aux yeux*).

Ah, mes poings me démangent. (*Elle le menace.*)

ANIA (*embrassant Varia, à mi-voix*).

Dis, t'a-t-il fait sa demande? (*Varia secoue négativement la tête*). Mais il t'aime... Qu'attendez-vous? Pourquoi ne pas s'expliquer?

VARIA

Ma foi, je ne crois pas que nous y arrivions. Il est trop affairé. Il a autre chose en tête. Il ne fait même pas attention à moi... Qu'on en finisse! Je ne peux plus le voir... Tout le monde parle de notre mariage, on nous en félicite et, en réalité, il n'y a rien; ce n'est qu'un rêve. (*Changeant de ton.*) On dirait une abeille, ta broche.

ANIA (*tristement*).

C'est maman qui l'a achetée. (*Elle entre dans sa chambre et joyeusement, comme une enfant.*) Tu sais, à Paris, j'ai monté en ballon!

VARIA

Ma mignonne, ma belle est arrivée!

(Douniacha rentre avec le service et prépare le café.)

VARIA (*debout près de la porte de la chambre d'Ania*).

Toute la journée, dans le va-et-vient du ménage je songe: quel bonheur c'eût été de t'unir à un homme fortuné, ma chérie! J'eusse alors été plus tranquille. Je m'en serais allée dans un ermitage, puis au monastère de Kiev... de Moscou et ainsi par les lieux saints... toujours marchant, marchant sans cesse. Ah! quelle splendeur!

ANIA

Au jardin, les oiseaux chantent. Quelle heure est-il?

VARIA

Il doit être deux heures passées, il est temps de te coucher, mignonne. (*Entrant dans la chambre d'Ania.*) Splendeur!

(Yacha entre, portant un plaid et une sacoche de voyage.)

YACHA (*traversant la scène, poliment*).

Peut-on passer?

DOUNIACHA

On ne vous reconnaît plus, Yacha. Comme vous avez changé à l'étranger!

YACHA

Tiens... qui êtes-vous?

DOUNIACHA

A votre départ, j'étais haute comme ça. (*Elle indique la taille.*) Je suis Douniacha, fille de Théodore Kozoiédov. Vous ne vous souvenez pas de moi?

YACHA

Oh... petite caille!

(Il jette autour de lui un regard furtif et l'embrasse. Douniacha pousse un cri et laisse tomber une soucoupe. Yacha sort précipitamment.)

VARIA (*dans la porte, avec humeur*).

Qu'y a-t-il encore?

DOUNIACHA (*pleurant*).

J'ai cassé une soucoupe...

VARIA

Signe de bonheur!

ANIA (*sortant de sa chambre*).

Il faudrait prévenir maman que Pétia est ici.

VARIA

J'ai défendu de le réveiller.

ANIA (*pensive*).

Voilà six ans que père est mort; un mois après mon frère Gricha, un joli gamin de sept ans, se noyait dans

la rivière. Maman, n'ayant pu supporter le coup, s'en alla, s'en alla comme si on la chassait. (*Elle frissonne.*) Si elle savait combien je la comprends. (*Silence.*) Et voilà que Pétia Trofimov, précepteur de Gricha, va le lui rappeler...

(Phyrse entre, en veston et gilet blanc.)

PHYRSE (*s'approchant de la table, soucieux*).

Madame prendra le café ici... (*Mettant des gants blancs*). Est-il prêt? (*Sévèrement à Douniacha.*) Toi! La crème!

DOUNIACHA

Ah! mon Dieu! (*Elle sort précipitamment.*)

PHYRSE (*s'occupant du café*).

Ah! là, là, espèce de propre à rien! (*Il marmotte*). Elle arrive de Paris... Le maître, lui aussi, y allait autrefois... en voiture. (*Il rit*).

VARIA

Qu'y a-t-il donc, Phyrse?

PHYRSE

Plaît-il? (*joyeux*) Ma maîtresse est arrivée! Enfin! Je ne crains plus la mort maintenant. (*Il pleure de joie.*)

(Entrent: Lioubov, Gaïev, Lopakhine, Sémionov Pichtchik. Ce dernier porte une espèce de caftan court, de drap fin et un pantalon bouffant. Gaïev, en entrant, fait des mains et du corps des mouvements comme s'il jouait au billard.)

LIOUBOV

Dis-moi un peu, comment est-ce encore? Attends, que je me rappelle. Ah, j'y suis! La rouge dans le coin! Doubles bandes!

GAÏEV

La rouge dans le coin! Autrefois, ma sœur, nous dor-

mions dans cette chambre même, et voilà, j'ai déjà cinquante et un ans, cela paraît drôle, hein!

LOPAKHINE

Oui, le temps passe.

GAÏEV

Hein, que dit-il?

LOPAKHINE

J'ai dit, le temps passe.

GAÏEV

Ça sent le patchouli ici.

ANIA

Je vais dormir; la bonne nuit, maman. (*Elle embrasse sa mère.*)

LIOUBOV

Mon adorable mignonne! (*Elle lui embrasse les mains.*) Es-tu contente d'être rentrée? Moi, je n'en reviens pas.

ANIA

Bonsoir, mon oncle.

GAÏEV (*lui baisant la figure et les mains*).

Que Dieu te garde! Comme tu ressembles à ta mère! (*à sa sœur.*) A son âge, Liouba, tu étais tout à fait comme elle.

(Ania tend la main à Lopakhine et Pichtchik, entre dans sa chambre et ferme la porte.)

LIOUBOV

Elle s'est trop fatiguée, la mignonne.

PICHTCHIK

Il est long, le voyage, hein?

VARIA (*à Lopakhine et Pichtchik*).

Eh bien, Messieurs, il est deux heures passées; il ne faut abuser de rien.

LIOUBOV (*riant*).

Toujours la même, cette Varia. (*Elle l'attire vers elle et l'embrasse.*) Voilà, je vais finir mon café, puis nous nous en allons tous. (*Phyrse lui glisse un coussin sous les pieds.*) Merci, mon cher. Je me suis habituée au café. J'en prends n'importe quand, le jour comme la nuit. Merci, mon vieux. (*Elle embrasse Phyrse.*)

VARIA

Je vais voir si l'on a apporté les bagages... (*Elle sort.*)

LIOUBOV

Est-ce bien moi, assise ici? (*Elle rit.*) J'ai envie de gambader, de gesticuler (*se couvrant des mains la figure*). N'est-ce point un rêve? Dieu le sait, j'aime mon pays, je l'aime passionnément. Je ne pouvais regarder du wagon, tant je pleurais. (*A travers les larmes.*) Mais il faut tout de même boire le café. Je te remercie, Phyrse, merci, mon cher vieux. Je suis si heureuse de te trouver encore en vie!

PHYRSE

Avant-hier...

GAÏEV

Il a l'oreille un peu dure.

LOPAKHINE

Tantôt, vers cinq heures, je dois aller à Kharkhov. Que j'en suis dépité! Je voudrais tant vous regarder encore, vous parler... Vous êtes ravissante, comme toujours.

PICHTCHIK (*respirant avec peine*).

Plus en beauté que jamais... en Parisienne... Ah! là! là! je suis flambé!

LOPAKHINE

Tenez, votre frère dit que je suis une espèce de laquais, un exploiteur, quoi. Qu'il le dise, cela m'est tout à fait indifférent, mais je voudrais seulement que vous, vous croyiez en moi comme par le passé, que vos yeux émouvants et merveilleux me regardent ainsi qu'autrefois. Mon Dieu, quoique mon père fût serf chez vos parents et grands-parents, vous, personnellement, vous, avez jadis tant fait pour moi que j'ai tout oublié et vous aime comme une proche... plus qu'une proche.

LIOUBOV

Je ne puis rester en place, c'est trop de joie pour moi. (*Elle se lève brusquement et très émue, se met à marcher.*) Eh bien, riez, je suis une sotte... Ma petite bibliothèque chérie! (*Elle embrasse le meuble*). Ma petite table!...

GAÏEV

Sais-tu que nounou est morte pendant ton absence?

LIOUBOV (*s'assied et boit*).

Paix à son âme; on me l'avait écrit.

GAÏEV

Anastase aussi. Pierre le bigle m'a quitté; il est à présent chez le commissaire de police. (*Il sort une petite bonbonnière de sa poche et se met à croquer des bonbons.*)

PICHTCHIK

Ma fille Dachenka... vous envoie ses compliments...

LOPAKHINE

J'ai à vous dire une chose très agréable, très rassu-

rante. (*Regardant sa montre.*) Je n'ai plus guère de temps, je dois partir... Mais je serai bref. Enfin, voici. Comme vous le savez, votre jardin des cerisiers, grevé d'hypothèques, doit être mis en vente le 22 août... Mais ne vous frappez pas, dormez tranquille, ma très chère, il y a une issue... Voici mon projet. Ecoutez bien. Votre propriété n'est qu'à vingt kilomètres de la ville, et tout près passe un chemin de fer. En morcelant le jardin des cerisiers et les terres qu'arrose la rivière, en affermant ensuite le tout pour y bâtir des villas, vous obtiendriez au moins 25,000 roubles de revenu.

GAÏEV

Quelle absurdité!

LIOUBOV

Je ne saisis pas bien, cher ami.

LOPAKHINE

Vous toucheriez au moins de chaque villégiateur, vingt-cinq roubles à l'arpent par année. Et si vous annoncez cela tout de suite, je vous garantis que pour l'automne, il ne vous restera plus un bout de terrain libre; on se le sera disputé. Bref, vous êtes sauvée; mes félicitations. Le site est merveilleux, la rivière profonde. Il faudra évidemment tout nettoyer, débarrasser... par exemple, condamner toute la vieille bâtisse, cette maison qui ne tient plus debout, raser la vieille cerisaie...

LIOUBOV

La raser. Mon cher, excusez-moi, vous n'y comprenez rien. S'il y a une curiosité dans notre département, une vraie merveille, c'est bien notre cerisaie.

LOPAKHINE

Elle n'est remarquable que par son immensité. La

cerise ne donne que tous les deux ans; et encore, se perd-elle faute d'acheteurs.

GAÏEV

Mais ce jardin est dans l'*Encyclopédie russe!*

LOPAKHINE (*regardant sa montre*).

Si nous ne trouvons rien, si nous n'arrivons pas à une décision, le 22 août, le jardin des cerisiers et la propriété entière seront mis à l'encan. Donc, décidez-vous. Il n'y a pas d'autre issue, je vous le jure : non, non et non.

PHYRSE

Autrefois, il y a quarante, cinquante ans de cela, on séchait la cerise, on la conservait dans le vinaigre, on en faisait des confitures, et aussi parfois...

GAÏEV

Tais-toi, Phyrse.

PHYRSE

Et parfois on envoyait la cerise sèche par pleines charretées à Moscou et à Kharkov. Et ce que cela rapportait! La cerise d'alors était tendre, juteuse, douce, odorante... C'est qu'on en connaissait la préparation...

LIOUBOV

Et cette recette, on ne la connaît plus?

PHYRSE

On l'a oubliée; personne ne s'en souvient.

PICHTCHIK (*à Lioubov*).

Eh bien, et Paris? Comment l'avez-vous trouvé? Y avez-vous mangé des grenouilles?

LIOUBOV

Du crocodile!

PICHTCHIK

Peut-on imaginer...

LOPAKHINE

Jusqu'ici, il n'y avait au village que des maîtres et des moujiks; et voilà qu'on commence à y voir des gens désireux d'y passer les vacances. La moindre ville s'entoure déjà de chalets et l'on peut prédire que, d'ici vingt ans, ce genre de villégiateurs sera très répandu. Pour le moment, ces gens ne viennent que se reposer, prendre le thé à la terrasse. Mais il se peut qu'un jour, ils labourent leur lot, et que votre jardin des cerisiers devienne une terre heureuse, riche, opulente.

GAÏEV (*se révoltant*)

Quelle absurdité!

(Varia et Yacha entrent.)

VARIA

Il y a deux télégrammes qui vous attendent, maman. (*Elle choisit une clef et ouvre une bibliothèque ancienne dont la serrure grince.*) Les voici.

LIOUBOV

C'est de Paris. (*Elle les déchire sans lire.*) Paris, c'est fini!

GAÏEV

Sais-tu l'âge de ce meuble, Liouba? Il y a huit jours, en ouvrant le tiroir du bas, sais-tu ce que j'y ai vu?... Des chiffres marqués au fer. Eh bien, cette bibliothèque est centenaire. Eh! qu'en penses-tu? On pourrait fêter son jubilé. Un objet inanimé! Tout de même, quoi!... une bibliothèque!

PICHTCHIK (*ébahi*)

Centenaire... Pensez donc!

GAÏEV

Oui... C'est un meuble... (*Il tâte la bibliothèque.*) Ma

chère, ma très vénérable bibliothèque ! Je salue ton existence qui, depuis plus de cent ans déjà, fut orientée vers l'idéal serein du bien et de l'équité. Ton appel silencieux au travail fécond ne s'est point affaibli durant un siècle, soutenant (*il larmoie*) à travers toutes les générations de notre lignée la vaillance, la foi en l'avenir meilleur ; nous enseignant l'idée du bien, de nos devoirs sociaux. (*Silence.*)

LOPAKHINE

Ou...u...i.

LIOUBOV

Tu n'es pas changé, Léonide.

GAÏEV (*un peu embarrassé*)

Effet à droite... par le coin... à la bande !

LOPAKHINE (*regardant sa montre*).

Maintenant, je dois partir.

YACHA (*tendant une boîte de médicaments à Lioubov*).

Madame désirerait-elle prendre les pilules tout de suite ?...

PICHTCHIK

Voyons, il ne faut pas prendre de médicaments, ma bonne... cela ne fait ni chaud, ni froid. Donnez-les moi plutôt, ma chère ! (*Il prend la boîte, la vide dans le creux de la main, souffle dessus, met les pilules dans sa bouche et les avale en buvant une gorgée de cidre.*) Voilà !

LIOUBOV (*effrayée*).

Mais vous êtes fou !

PICHTCHIK

Je les ai avalées toutes.

LOPAKHINE

En voilà un glouton!

(Rire général.)

PHYRSE

A Pâques, quand Monsieur est venu, il a consommé à lui seul un demi-seau de concombres salés. (*Il marmotte.*)

LIOUBOV

Que marmotte-t-il?

VARIA

Voilà déjà trois ans qu'il est ainsi, nous y sommes habitués.

YACHA

C'est le grand âge.

(Charlotte, en robe blanche, très mince, très corsetée, une face-à-main à la ceinture, traverse la scène.)

LOPAKHINE

Excusez-moi, Mademoiselle Charlotte, je n'ai pas encore eu le plaisir de vous saluer. (*Il veut lui baiser la main.*)

CHARLOTTE (*elle retire sa main*)

Si l'on vous laissait faire, vous désireriez baiser le coude, puis l'épaule...

LOPAKHINE

Décidément, je n'ai pas de veine aujourd'hui. (*Rire général.*) Mademoiselle Charlotte, montrez-nous donc un tour de passe-passe.

LIOUBOV

Montrez donc, Charlotte.

CHARLOTTE

Non, j'ai sommeil. (*Elle sort.*)

LOPAKHINE

Nous nous reverrons donc dans trois semaines. (*Il baise la main à Lioubov.*) Au revoir alors, il est temps. (*A Gaïev.*) Salut, hein! (*Donnant l'accolade à Pichtchik.*) A toi de même... (*Il tend la main à Varia, puis à Phyrse et Yacha.*) Décidément, je n'ai pas envie de partir. (*A Lioubov.*) Si vous vous décidez à propos des villas, faites-moi signe; je trouverai alors le moyen de vous procurer une cinquantaine de mille roubles. Songez-y sérieusement.

VARIA (*colère*)

Mais allez vous-en, enfin!

LOPAKHINE

Je m'en vais, je m'en vais. (*Il sort.*)

GAÏEV

Espèce de valet! D'ailleurs... pardon... Varia va l'épouser, c'est son futur.

VARIA

Je vous en prie, mon oncle.

LIOUBOV

Eh quoi, Varia, j'en serais très heureuse, c'est un brave homme.

PICHTCHIK

Ça, il faut le reconnaître, l'homme est d'un grand mérite... Et ma Dachenka... elle aussi, dit que... Elle dit des tas de choses... (*Il ronfle, mais se réveille aussitôt.*) Toujours est-il, ma chère, que vous allez me prêter... 240 roubles... Demain, j'ai à payer des intérêts d'hypothèques.

VARIA (*effarée*)

Il n'y a pas d'argent! Il n'y en a pas!

LIOUBOV

C'est bien vrai, je n'ai rien.

PICHTCHIK

Vous en trouverez. (*Il rit.*) Moi, je ne désespère jamais. Voilà, me dis-je, tout est perdu, te voilà fichu... et tenez: un chemin de fer passe sur mes terres et... l'on me paie... Bah! un de ces jours peut encore arriver autre chose... qu'en sait-on! Dachenka peut gagner 200,000 roubles... elle a un billet de loterie.

LIOUBOV

Eh bien, j'ai fini mon café, l'on peut aller se reposer.

PHYRSE (*donnant un coup de brosse à Gaïev; d'un ton de réprimande*).

Vous vous êtes encore trompé de pantalon! Ah! vous donnez du mal aux gens, vous!

VARIA (*à mi-voix*)

Ania dort. (*Ouvrant avec précaution la fenêtre.*) Le soleil se lève déjà. Il fait moins froid. Regardez, maman, quels arbres magnifiques! Et l'air, mon Dieu! Les sansonnets chantent!

GAÏEV (*ouvrant l'autre fenêtre*)

Le jardin est tout blanc. Cette longue allée, ne l'as-tu pas oubliée, Liouba? Elle s'en va droite, toute droite, telle une lanière tendue, et au clair de lune elle est toute brillante. T'en souviens-tu? Ne l'as-tu pas oubliée?

LIOUBOV (*regardant par la fenêtre*).

Oh, mon enfance, mon enfance, ma pureté! C'est

dans cette chambre que je dormais. D'ici, je contemplais le jardin où, chaque matin avec moi, se réveillait mon bonheur. Et le jardin était alors le même, rien n'y est changé. (*Elle rit de joie.*) Oh, mon jardin ! Il est toute blancheur. Après l'automne morose, lugubre, l'hiver glacé, te voilà à nouveau rajeuni, plein de béatitude. Les anges célestes ne t'ont donc point abandonné... Ah ! si l'on pouvait arracher de mon âme, de mes épaules, ce lourd fardeau ; si je pouvais oublier le passé !

GAÏEV

Oui, et quoique cela puisse sembler drôle, ce jardin sera vendu pour dettes...

LIOUBOV

Regardez, notre défunte mère s'en va par le jardin... en robe blanche (*riant de bonheur*) : c'est elle !

GAÏEV

Où ? où cela ?

VARIA

De grâce, ma petite maman !

LIOUBOV

Il n'y a rien ; c'était un mirage. A droite, au tournant, vers la gloriette, un petit arbre blanc, penché, ressemble à une femme...

(Trofimov entre en uniforme râpé d'étudiant. Il porte des lunettes.)

LIOUBOV

Quel jardin merveilleux ! Toutes ces cascades de fleurs blanches, ce ciel bleu....

TROFIMOV

Lioubov-Andréevna (*Lioubov se retourne et le regarde.*) Je ne suis venu que pour vous saluer, puis je me

retire. (*Il lui baise la main avec ferveur.*) On m'avait dit d'attendre jusqu'au matin, mais je n'y tenais plus...

(Lioubov le regarde, perplexe.)

VARIA (*pleurant*).

C'est Pierre Trofimov...

TROFIMOV

Oui, Trofimov, l'ancien précepteur de votre Gricha... Suis-je donc tant changé?

(Lioubov l'embrasse et pleure doucement.)

GAÏEV (*embarrassé*)

Allons, allons, Liouba.

VARIA (*pleurant*)

Ne vous avais-je point demandé, Pétia, d'attendre jusqu'à demain?

LIOUBOV

Mon Gricha... mon enfant... mon fils!

VARIA

A quoi bon pleurer, petite mère, c'est la volonté de Dieu.

TROFIMOV (*doucement, à travers ses larmes*)

Voyons, voyons...

LIOUBOV (*pleurant doucement*)

L'enfant s'est noyé, pourquoi, mon ami, pourquoi? (*à mi-voix.*) Ania dort, et moi je fais du bruit, je cause à haute voix. Et alors, racontez; comment allez-vous, Pétia? Pourquoi avez-vous tant vieilli, enlaidi?

TROFIMOV

En chemin de fer, une brave femme m'a surnommé : le Monsieur décati.

LIOUBOV

Vous étiez tout jeune, alors, un gentil petit étudiant. Et maintenant, vos cheveux s'éclaircissent, vous portez des lunettes. Est-il possible que vous soyez encore étudiant? (*Elle se dirige vers la porte.*)

TROFIMOV

Il est probable que je le resterai toujours.

LIOUBOV (*embrassant son frère, puis Varia*).

Allons, il est temps de se reposer... Toi aussi, Léonide, tu as vieilli.

PICHTCHIK (*la suivant*).

Alors, tout le monde se retire... Oh, là, là ! ma goutte ! Moi, je reste chez vous... Il me faudra, ma bien chère, demain, à la première heure, 240 roubles.

GAÏEV

Celui-là ne connaît qu'une chose.

PICHTCHIK

240 roubles... pour payer les intérêts de l'hypothèque.

LIOUBOV

Voyons, mon ami, mais je n'ai pas d'argent.

PICHTCHIK

Je vous rembourserai, ma chère, c'est une somme insignifiante...

LIOUBOV

Eh bien, Léonide vous la donnera... (*à Gaïev.*) Tu la lui donneras, Léonide.

GAÏEV

Des deux mains, qu'il prépare ses poches!

LIOUBOV

Que veux-tu, donne-lui tout de même... Il en a besoin... il remboursera.

(Lioubov, Trofimov, Pichtchik et Phyrse sortent. Restent: Gaïev, Varia et Yacha.)

GAÏEV

Ma sœur n'a pas encore perdu l'habitude de gaspiller. (*S'adressant à Yacha.*) Eloigne-toi, mon vieux, tu sens le poulailler.

YACHA (*avec un sourire ironique*)

Vous n'avez pas changé, monsieur.

GAÏEV

Hein! (*à Varia.*) Que dit-il?

VARIA (*à Yacha*)

Ta mère est arrivée du village, elle t'attend depuis hier à l'office.

YACHA

Qu'elle aille se promener!

VARIA

Oh, l'insolent!

YACHA

Mais elle aurait tout aussi bien pu venir demain. (*Il sort.*)

VARIA

Maman n'a pas changé. Si on la laissait faire, elle dissiperait tout.

GAÏEV

Oui... (*Silence.*) Si, dans une maladie on donne trop de remèdes, cela prouve simplement qu'elle est incurable. Je réfléchis, je me torture le cerveau. J'ai de nombreux remèdes, même trop. Par conséquent, je n'en ai pas un seul. Il n'eût pas été mauvais, par exemple, de faire un héritage, ou de marier notre Ania à un homme très riche, ou encore, d'aller tenter la chance à Yaroslav, chez notre tante, la comtesse. Elle est excessivement riche.

VARIA (*pleurant*)

Si Dieu pouvait nous venir en aide.

GAÏEV

Va, ne geins pas. La tante est riche, c'est vrai, mais elle ne nous aime pas trop. Tout d'abord, ma sœur a épousé un avocat et non un gentilhomme...

(Ania apparaît à la porte de sa chambre.)

Non un gentilhomme! De plus, l'on ne peut dire de sa conduite qu'elle ait été exemplaire. C'est une femme excellente, bonne, aimable, je l'aime beaucoup, mais, même en admettant toutes les circonstances atténuantes, il faut avouer qu'elle est vicieuse. Cela, on le sent dans ses moindres mouvements.

VARIA (*à mi-voix*)

Ania est là.

GAÏEV

Hein? tu dis? (*Silence.*) C'est drôle, quelque chose m'est tombé dans l'œil, je n'y vois plus... Et jeudi, lorsque j'étais au Palais de justice...

(Ania entre.)

VARIA

Tu ne dors pas, Ania? Pourquoi?

ANIA

Je n'y parviens pas.

GAÏEV

Ma mignonne! (*lui embrassant la figure et les mains*) mon enfant... (*très ému.*) Tu es non seulement ma nièce, mais mon ange; tu es tout pour moi. Crois-le.

ANIA

Mais oui, mon oncle. Tout le monde t'aime, t'estime... mais, mon cher oncle, tu devrais te taire, rien que te taire. Qu'as-tu dit tout à l'heure de ma mère, de ta sœur? Pourquoi as-tu dit cela?...

GAÏEV

Oui, c'est vrai... (*se couvrant la figure de la main d'Ania.*) En effet, c'est horrible, mon Dieu, mon Dieu, sauvez-moi! Tantôt encore, j'ai tenu tout un discours devant la bibliothèque; c'était stupide, je l'ai compris seulement après.

VARIA

C'est vrai, mon petit oncle, vous feriez mieux de vous taire. Taisez-vous, cela vaudra mieux.

ANIA

Et tu serais le premier à t'en féliciter!

GAÏEV

Je me tais. (*Il embrasse les mains d'Ania et de Varia.*) Je ne parlerai plus... sauf des affaires. A ce propos, jeudi, au Palais de justice, j'ai rencontré du monde. On a causé de choses et d'autres, et il me semble qu'on

pourrait bien me prêter sur lettre de change, afin de pouvoir payer les intérêts à la banque.

VARIA

Si Dieu nous venait en aide!

GAÏEV

J'y retournerai mardi et j'en parlerai encore. (*A Varia.*) Ne geins pas, je t'en prie! (*A Ania.*) Ta maman en parlera à Lopakhine. Il ne lui refusera certainement pas... Et toi, dès que tu te seras reposée, tu iras à Yaroslav, chez la comtesse, ta grand'mère. Ainsi, en agissant de trois côtés, notre affaire sera dans le sac; nous payerons les intérêts, j'en suis convaincu. (*S'envoyant un bonbon dans la bouche.*) Je te le jure sur mon honneur, sur tout ce que tu veux. La propriété ne sera pas vendue. (*Très animé.*) Sur mon bonheur, je te le jure. Voilà ma main; si je laisse mettre en vente, tu pourras me traiter de vaurien, d'homme infâme. Je te le jure de tout mon être.

ANIA (*enfin calmée*).

Que tu es bon, mon oncle! (*l'embrassant.*) Maintenant, je suis tranquille, je suis tranquille, je suis heureuse.

PHYRSE (*entrant, sur un ton de reproche*).

Voyons, monsieur, décidément, vous n'avez pas honte. Quand irez-vous dormir?

GAÏEV

J'y vais, j'y vais. Tu peux t'en aller, Phyrse. Pour cette fois je me débrouillerai seul. Eh bien, les enfants! Il faut aller faire dodo... Laissons les détails pour demain, et maintenant, au lit. (*Il embrasse Ania et Varia.*) Je suis l'homme des années 80... On ne vante pas cette décade, mais néanmoins, je puis dire que j'ai eu beau-

coup d'ennuis pour mes idées. Le moujik m'aime, lui, et pour cause! Il faut le connaître, le moujik. Il faut savoir de quel côté...

ANIA

Tu recommences, mon oncle.

VARIA

Taisez-vous, petit oncle.

PHYRSE (*avec humeur*)

Mais voyons, monsieur...

GAÏEV

J'y vais, j'y vais... Allez dormir...
Double bande au milieu! Je marque un point! (*Il sort.*)

(Derrière lui trottine Phyrse.)

ANIA

Me voilà tranquille. Je n'ai pourtant guère envie d'aller à Yaroslav. Je n'aime pas la grand'mère, mais suis tout de même rassurée. Merci à l'oncle. (*Elle s'assied.*)

VARIA

Il faudrait aller nous coucher, allons... Tiens, j'ai oublié de te raconter. En ton absence, il y a eu ici du mécontentement. Comme tu le sais, dans l'ancien office, n'habitent que les vieux serviteurs: Ephimie, Pauline, Eustache ainsi que Carpe. Et ne voilà-t-il pas qu'ils donnent asile aux chemineaux! Moi, naturellement, j'ai laissé faire. Mais n'a-t-on pas fait courir le bruit que j'avais ordonné qu'on ne les nourrisse plus que de haricots, par avarice, vois-tu... Et c'est toujours cet Eustache... C'est bien, me dis-je, très bien. Si c'est ainsi, attends. Je le fais appeler... (*Elle bâille.*) Le voilà... Comment, lui dis-je, espèce... espèce d'imbécile... (*regardant Ania.*) Ma

petite! (*Silence.*) Elle s'est endormie... (*Elle prend Ania sous le bras.*) Allons faire dodo... au lit... allons... (*Elles se mettent à marcher.*) Elle s'est endormie, la mignonne. Allons...

(Quelque part, au loin, un berger joue du chalumeau. Trofimov traverse la scène. En apercevant Varia et Ania il s'arrête.)

VARIA

Chut... elle dort... elle dort... Allons, chérie.

ANIA (*doucement, comme en rêve*)

Je suis lasse... toutes ces clochettes... Oncle est gentil et maman aussi...

VARIA

Allons, cher cœur, allons...

(Elles entrent dans la chambre d'Ania.)

TROFIMOV (*attendri*)

Mon soleil! mon printemps!

Rideau.

(*A suivre.*)

Diptyque

I

Auguste Donnay, peintre wallon.

Auguste Donnay est à la fois peintre, poète et philosophe. Il a parfois manié la plume avec humour; il a formulé aussi des considérations sur l'art, sérieuses et intéressantes. Mais, avant tout, il est peintre. Sa pensée méditative et contemplative le porte plus vers le paysage que vers le portrait, vers le dessin des arbres, des plantes, des routes blanches qui serpentent entre les bois et les prairies que vers le dessin des figures. Il se complaît dans l'admiration des sites paisibles où il a fixé sa vie. L'Ourthe et sa vallée constituent son domaine. Il n'en est guère sorti depuis qu'il a pris conscience de ses possibilités et a entrevu son idéal. Il a longtemps erré avant d'en arriver là, car il a débuté comme ouvrier peintre; il a marbré des vestibules et imité des essences précieuses sur du bois de sapin avant de faire de la peinture. Il étudiait le soir, à l'Académie de Liége, tout en travaillant de son métier pendant la journée. Dans sa classe, il avait pour compagnons Emile et Oscar Berchmans, qui devinrent l'un peintre, l'autre sculpteur, et qui l'amenèrent, sans doute, dans les ateliers de décoration de leur père, où il trouva du travail et où son talent précoce le fit remarquer. Il avait déjà, à ce moment, décoré une maison appartenant au père de cet artiste de talent si fin et si personnel qu'est le graveur et peintre Rassenfosse. Il avait donc autour de lui des gens compréhensifs, qui l'entouraient de sympathie. Il fut encouragé, et même amicalement forcé, à prendre part à un concours d'aca-

démie où il fut classé premier et qui lui valut une bourse de voyage. Il s'en fut à Paris, vécut dans les musées et parmi les collections, attentif et réfléchi comme toujours, et, comme toujours aussi, modeste et timide. Il fut introduit chez Alfred Stevens et présenté à Rops. Ce fut Rops qui lui fit comprendre la nécessité absolue pour l'artiste qui veut exprimer une idée de ne la présenter que sous une forme parfaitement belle.

Mais de ces rencontres avec les maîtres de jadis et les maîtres vivants, que reste-t-il dans l'art d'Auguste Donnay? Peu de chose. Aucune réminiscence n'y est indiquée. Cependant, le caractère de son style et de son invention permet de lui supposer une parenté artistique avec Puvis de Chavannes et, d'autre part, la façon dont il situe, dans les paysages mosans où il aime à vivre, les épisodes familiers de l'enfance du Christ, le rapproche du vieux Breughel qui nous a peint le *Recensement de Bethléem* et le *Massacre des Innocents* parmi les maisons à pignons dentelés de petits villages flamands. Ce sont les seules affinités qui soient perceptibles dans cet art d'une profonde et séduisante originalité. Affinités lointaines, du reste, et saisissables seulement dans la simplicité et la noblesse de l'expression, et aussi dans l'adaptation de sujets sacrés à un cadre moderne, adaptation réalisée sans effort parce que les aspects du pays sont rendus dans ce qu'ils ont de plus essentiel, de plus caractéristique et, par conséquent, de plus immuable.

Le long de la rivière, toute bleue et jolie parmi les champs et les groupes noirs des sapins, le rêve de l'artiste vagabonde. La ligne de l'horizon est douce, sans arêtes brusques, sans cassures; les lointains sont pâles et légers, les bois favorables à l'idylle. A quoi bon appeler des figures là où la nature s'exprime si bien, toute seule, en de multiples et délicates nuances! Donnay a traité le plus souvent le paysage pour lui-même, sans chercher à l'animer davantage, mais il l'a fait d'une façon neuve,

inédite, bien différente de celle des autres paysagistes de ce temps.

Donnay atteint sa soixantième année; il est sensiblement plus jeune que les promoteurs du mouvement qui rénova, chez nous, la peinture assoupie dans l'ennui des compositions historiques et du jus bitumineux, et qui fut conduit par les Artan, les Boulenger, les Baron et le groupe des maîtres qui les entourent. Il ne leur ressemble pas. Mais il paraît avoir été intéressé par l'évolution artistique qui se produisit en France vers le même temps, et que domine, précisément, la grande figure de Puvis de Chavannes. C'est plutôt de ce côté qu'a regardé ce Wallon qui comprend si bien Breughel. Il y a, dans l'*Enfance de sainte Geneviève,* des fonds de paysage devant lesquels le peintre liégeois a peut-être mieux compris par quels moyens de style et de synthèse il pourrait parvenir, lui aussi, à célébrer sa terre, la terre mosane. Lorsqu'il a revu ensuite le pays pittoresque et charmant où il est né, où son âme s'est lentement imprégnée de la douceur des légendes et des croyances populaires, il en a saisi plus intimement le goût discret et la nuance fine. Il en est le poète aimant et délicat. Jamais, jusqu'à ce jour, le vieux pays liégeois n'avait trouvé un pareil chantre. Jamais son caractère et son aspect n'avaient été évoqués avec autant de vérité et de tendresse. A part sa pléiade illustre de musiciens qui, du XVIIIe siècle jusqu'à nos jours, n'a cessé de la rendre fière, à part aussi ses maîtres orfèvres du XIIe et du XIIIe siècle, Liége n'a jamais produit d'artiste aussi absolument original et personnel. Il n'y a pas d'école liégeoise: il n'appartient donc à aucun groupe et ne peut être rattaché à aucune ascendance, car Bles et Patenier sont les disciples des maîtres d'Anvers et d'Italie et ils ont travaillé au loin.

Donnay n'a pas eu de devancier. Il faut, d'ailleurs, pour comprendre la couleur de cette contrée, un œil extrêmement sensible et exercé. Les eaux, nombreuses

et abondantes, centralisées par la Meuse, y font flotter sans cesse des brouillards ténus, noyant d'une vapeur bleue tous les lointains, et les panoramas que l'on découvre du sommet de collines modérées ressemblent un peu, avec leurs colorations apaisées, à de grandes fresques décoratives. Cet aspect se confirme dans les peintures de Donnay. Dans un cadre restreint, elles réussissent à enclore un espace infini et un infini de rêve, et quand elles se déploient sur une vaste surface, toutes les variations du sol, des couleurs et du ciel s'y expriment.

C'est un de ces grands panneaux que Donnay expose à la Triennale de Liége. Malgré l'importante participation française, malgré quelques-uns des meilleurs artistes belges représentés par des œuvres de choix, ce panneau est l'œuvre capitale du Salon. Par sa composition, son invention et son harmonie, c'est aussi une production particulièrement représentative de l'artiste. Non pas que certains tableaux antérieurs, plus petits, comme l'*Arrivée à Bethléem*, sous la neige, ne nous paraissent également significatifs, mais celui-ci atteint à la haute synthèse de la décoration monumentale : vaste paysage à la perspective profonde, peuplé d'une famille de chèvrepieds, — les derniers de leur race, car ils ont volé des livres aux hommes et commencent à les lire ! — de paysans, de blanches figures de princesses rêvant sous la futaie, tandis qu'au loin passent la Vierge et saint Joseph emmenant l'Enfant en Egypte, et, sur une route écartée, saint Georges, monté sur un bon destrier, s'en allant à la rencontre du dragon.

N'y aura-t-il jamais à Liége un édifice public sur les murs duquel l'artiste qui s'est si étroitement assimilé l'âme de son sol peindrait, par exemple, en grandes pages poétiques et émouvantes, la légende pittoresque du bon saint Lambert, patron de cette vieille cité, comme Paris a fait peindre au Panthéon, par le maître qu'il aimait et qui en était digne, la légende de sa sainte ?

Donnay a illustré des contes et des chansons du terroir, il a commenté de ses dessins l'œuvre de Defrècheux, mais son art franchit les bornes d'un particularisme étroit. S'il est inspiré de la compréhension nouvelle et juste d'une nature qui jusqu'ici n'avait pas trouvé d'interprète aussi vrai, si c'est l'âme souriante et fraîche de son pays qu'il a saisie et exprimée, il l'a rendue compréhensible à tous. Elle ne patoise pas; elle parle la langue universelle du Beau, et pour la première fois la Wallonie peut montrer à sa sœur flamande un peintre qui lui appartient tout entier, et qui est aussi l'un des plus grands artistes belges vivants. Mais les Liégeois savent-il assez quelle est la valeur de l'artiste qu'ils possèdent et sentent-ils bien que, dans son œuvre, c'est leur pays glorifié qu'ils retrouvent?

II

Ernest Wynants, sculpteur flamand.

Ernest Wynants n'est pas un nouveau venu dans les expositions. Il y avait fait quelques envois, déjà remarqués, lorsque vint la guerre. Et après la longue période douloureuse d'effacement et de silence, il reparaît, montrant pour la première fois un ensemble magnifique, exposé d'abord à la Galerie Giroux, à Bruxelles, ensuite au Salon de l'Art contemporain, à Anvers. Malgré l'attention qui s'était attachée à ses débuts, ceci est une révélation. Un nouveau grand sculpteur nous est né.

Pas plus que le peintre Donnay, Wynants ne se rattache à quelque groupe. Sa formation a été lente et tardive. Il a commencé par sculpter des meubles, et il avait vingt-neuf ans lorsqu'il vint de Malines, sa ville natale, s'inscrire à l'Académie de Bruxelles, où il passa trois ans dans la classe de Van der Stappen. Ce n'est sûrement pas celui-ci qui a pu l'influencer. Dans notre école, l'artiste dont il se rapproche le plus, tout en restant très

différent d'expression et de style, c'est Rik Wouters. Il a connu des reproductions d'œuvres françaises: des Rodin, des Maillol, des Bourdelle, surtout, — mais il n'a vu d'originaux que ceux qui figurèrent parfois à nos Salons, car il n'a pas voyagé, il n'a fait qu'une brève et toute récente excursion à Londres, et il va pour la première fois se rendre à Paris où l'attire l'envie de connaître les modernes français.

Or, son art, tel qu'il le pratique actuellement, est déjà parvenu à une très haute expression, en ne puisant qu'à sa propre source. C'est un art vivant, dépouillé de formule, et, comme celui de Donnay, son aîné, c'est un art inédit. Si, au point de vue du métier, il rappelle quelque peu Rik Wouters, il s'en éloigne par un souci particulier de la grâce et de l'élégance de la ligne, par une aristocratie un peu hautaine, et par un bizarre mélange de neuf et d'archaïque, d'orientalisme et de raffinement occidental.

Où a-t-il pris cette saveur étrange? Il ne l'a pas trouvée dans les hauts-reliefs, d'ailleurs puissamment pittoresques et mouvementés, du vieux maître Luc Faidherbe, à Notre-Dame d'Hanswyck, à Malines.

Serait-ce dans des livres, dans des images de monuments exotiques et anciens? Quelles lointaines hérédités s'éveillent peut-être mystérieusement dans le cœur de ce Flamand silencieux, aux yeux songeurs? Dans quelle vie a-t-il connu l'Inde, et le Japon, et l'Egypte des vieilles dynasties? Il n'est pas, cependant, ce que l'on appelle un archaïsant. Son œuvre n'est soumise à aucune déformation systématique. Elle est humaine, sincère, chaste et voluptueuse, et d'une incomparable noblesse plastique. Elle est audacieuse parce qu'elle est absolument neuve, et parce que, dans l'observation de la vie, elle va aussi loin qu'elle peut, mais en résumant sa science pour conserver sa spontanéité.

Les figures que sculpte Wynants sont presque toutes des figures de jeunes femmes, de jeunes filles, d'adoles-

centes, sveltes, nerveuses, robustes, élancées, et leurs gestes, sans recherche factice, renouvellent le répertoire, forcément restreint, de la statuaire. Parfois aussi, il choisit comme modèles des gamins de la rue, de pauvres gosses misérables et craintifs dont il commente, avec une compassion émue, la souffrance et la déchéance. Mais dans l'ensemble, son œuvre est heureuse, épanouie comme une fleur éclatante, aux séductions inattendues, qui n'évoquent en rien, chez ce sculpteur de race purement flamande, une parenté quelconque avec Jef Lambeaux, ce Jordaens de la statuaire moderne.

Au Salon d'Anvers, de même qu'à la Galerie Giroux, la personnalité de ce talent jeune et fort s'affirmait particulièrement dans le groupe intitulé *la Toilette de la Princesse*. Trois figures le composent : la princesse, jolie, précieuse et distante, assise, la jambe repliée, comme un Bouddha, la main levée en un geste hiératique, à peu près nue, immobile et se laissant parer ; derrière elle, debout, la dame d'atours, coiffée à l'orientale, vêtue d'un immense manteau aux plis majestueux, et belle comme la *Dame d'Elché,* manie religieusement, avec discrétion et sagacité, les onguents et les poudres ; debout, à côté de ces deux figures au charme énigmatique, une petite esclave nue, portant un plateau chargé de boîtes et de fioles, cambre son corps charmant, attentive aux rites qui s'accomplissent. Elle vient de loin, cette petite esclave, si fraîche et d'une chair si adorable. Elle se tenait ainsi auprès des reines d'Égypte, et vous l'avez vue, figurée par des artistes ingénieux en ses occupations de suivante, sur les manches des cuillers à fard retrouvées dans les tombeaux des Pharaons et de leurs femmes. Elle vient de loin... par quelles routes ?

La Toilette de la Princesse est une œuvre qui contient plus que l'assurance de réussites futures. Elle est la réalisation d'un art déjà mûri, qui s'affirme dans le choix, le groupement, l'exécution, et, surtout, la valeur déco-

rative du sujet. Ces qualités exceptionnelles sont attestées aussi par les autres sculptures de Wynants, sa *Naïade,* notamment, et sa figure de l'*Abondance*, une jeune fille tenant en équilibre sur l'épaule un bâton aux extrémités duquel sont suspendus des trophées de fruits et de fleurs, et qui a le torse, un torse juvénile et ferme, couvert d'une draperie fine, aérienne, transparente. Mais deux autres figures ont un caractère singulièrement imposant : ce sont celles qui symbolisent l'*Offrande à l'Avenir*. Deux jeunes femmes, l'une entièrement drapée, l'autre ayant le torse nu, s'avancent d'un pas allongé ; la première porte sur la tête une gerbe nouée et une chèvre chemine auprès d'elle ; la seconde, les bras baissés et tendus par l'effort, tient devant elle une corbeille plate, pleine de fruits. Les étoffes sont à la fois moelleuses et légères, et leurs longs plis s'harmonisent à la cadence de la marche. La construction de ces deux figures leur donne une allure vraiment monumentale, mais leur grâce reste toute féminine. Elles sont belles de formes et de lignes ; voyez, dans la figure à la corbeille, la sensibilité et la pureté du contour, depuis l'épaule jusqu'à la pointe du pied gauche, et la splendeur radieuse du buste. Faites pour être placées haut et vues de loin, ces statues ont les yeux grands ouverts et saillants, afin que leur regard, à distance, ne se perde pas dans l'ombre creusée de l'orbite. Et ces grands yeux lumineux accentuent l'expression grave et passionnée des visages.

L'Offrande à l'Avenir ! Ernest Wynants a payé, par cette offrande, son tribut aux divinités qui connaissent le secret des aubes prochaines. Ses porteuses de présents marchent devant lui de leur pas rythmé ; elles le précèdent vers les destins qui l'attendent et qui lui seront heureux, car leur grâce victorieuse les a, dès à présent, conquis.

MARGUERITE DEVIGNE.

Axel

La Voix

Dans le calme du soir que trouble seul le bruit
Du jet d'eau sanglotant au marbre de la vasque,
La lune a découvert sa face qui reluit,
Comme une belle, après le bal, ôte son masque.

L'éventail de la brise éparpille dans l'air
Les parfums alanguis des roses endormies.
La paix de l'heure passe et prend, sous ce ciel clair,
Tous les cœurs fatigués entre ses mains amies.

Et dans cette douceur et ce recueillement
La voix du beau chanteur s'élève, fraîche et pure.
Hésitante d'abord, elle dit mollement
La phrase mélodique achevée en murmure;

Puis, comme en un coup d'aile, elle monte, enlevant
Les traits savants sertis dans les rythmes bizarres;
Elle s'enfle, elle plane et mêle dans le vent
Le timbre de la cloche et l'éclat des fanfares;

Elle ondule, elle fuit: c'est l'eau d'un lac changeant;
Ses vocalises font des dessins de dentelles;
Elle est de flamme, elle est de velours et d'argent;
Elle part en fusée et roule en cascatelles.

Elle va s'éteignant, laissant traîner encor
Quelques notes d'adieu qui s'égrènent chacune
Comme, d'un fil brisé, dans une coupe d'or,
Des perles de cristal tombant une par une...

1908.

Le Verre et la Tasse

A Venise, un verrier, maître d'art, fit un jour
Ce verre de cristal ambré, veiné de rouge
Et pailleté d'or fin qui semble, tour à tour,
Une fleur qui s'incline, une flamme qui bouge.

Le pied trop frêle porte un calice profond,
Comme un lys jaune sur sa tige trop chargée.
La lumière, à travers, court, s'irise et se fond,
Et l'eau que l'on y verse en vin paraît changée.

A Sèvres, l'autre siècle, un homme a façonné
La tasse que voici d'une pâte si tendre
Que l'ongle y laisse un trait, et d'un ton bleu fané
Que le temps, sans égard, couvre d'un peu de cendre.

Une ronde d'Amours soutient comme un miroir
Le médaillon où rit une dame poudrée
Et sur les bords, cernés d'un filet or et noir,
Une grecque circule, à moitié dédorée.

Ces deux objets, dit-on, sont sans prix. Toutefois
Le verre de Venise et la tasse de Sèvres
N'ont pour moi de valeur que parce qu'autrefois
Il les a consacrés au contact de ses lèvres.

1913.

L'Insulinde

C'est un grand navire aux flancs peints en noir,
Le plus fin coureur de toute la flotte.
Sans pâlir, jamais je n'ai pu le voir…
Rouge, blanc et bleu, son pavillon flotte.

Il porte à l'avant, sculpté dans le bois,
Un visage étrange et charmant de femme
Qui semble pleurer et rire à la fois…
Il file onze nœuds et tient bien la lame.

Le vent qui renvoie au pont ruisselant
Le panache roux des trois cheminées,
Mêle à l'air salin le subtil relent
Des choses d'Asie emmagasinées.

Avec des trésors comme cargaison
Il a fait cent fois la route de l'Inde,
Malgré la tempête ou sous le mousson.
*Il porte un beau nom d'orgueil: l'*Insulinde.

Il a si souvent emmené là-bas
Le bien le plus cher que j'avais au monde,
Il me l'a tant pris que je ne peux pas
Le voir sans sentir ma haine qui gronde.

Et ces matelots qui chantent en chœur,
Le ronflement sourd de ces trois hélices,
La cloche du bord, tout fait à mon cœur
Le plus raffiné qui soit des supplices.

Il a levé l'ancre à la fin du jour.
On le voit encore au tournant du fleuve
Et déjà mon cœur attend son retour…
Le soleil s'éteint et je me sens veuve.

La couchette étroite où dort mon ami,
La haute dunette et l'énorme cale
Passent sous mes yeux fermés à demi...
Mon rêve suivra, d'escale en escale.
. . . .

Et comme un instinct me l'avait prédit,
Pavillon en deuil, d'une île lointaine
Il est revenu, le bateau maudit,
Il est revenu... sans le capitaine!

1914.

L'Arbre

Sous la lumière oblique et diffuse des mois
D'automne, la nature a nuancé les bois
De ces tons violets et roux, chers aux artistes...
Et, la main dans la main, nous marchons pas à pas,
Sans parler, car nos cœurs s'entretiennent tout bas.
Nous sommes très heureux et, partant, un peu tristes.

« Regardez là, me dit soudain mon compagnon,
Ce coin exquis de paysage du Japon:
Sur le fond de ce lac de jade un arbre plaque,
Sans perspective, en éventail, ses branches d'or;
Le bleu nacré du ciel complète ce décor...
Quel merveilleux sujet pour un coffret de laque!

Imaginez un grand lotus rose, un jet d'eau,
Le vol d'une cigogne et qu'au loin c'est Yedo,
Et, dans cet air léger, laissez flotter votre âme. »
Je contemple, charmée, et je vois ce qu'il vit.
Une femme s'approche et, curieuse, dit:
— « Que regarde-t-on là?

— Mais, cet arbre, Madame. »

Elle n'a pas compris et s'éloigne... Celui
Qui me montrait l'arbre et le lac dort aujourd'hui
Sous le poids éternel de son tombeau de marbre.
Vivante, j'ai traîné mon cœur mort vers l'exil;
Au bord de l'eau, là-bas, peut-être l'arbre a-t-il
Aussi péri... Mais moi, je verrai toujours l'Arbre.

1920.

La Mémoire

Nous sommes plus mêlés l'un à l'autre aujourd'hui
Que le mercure et l'or réduits en amalgame,
Et l'on ne peut pas plus me séparer de lui
Que l'arbre de l'écorce et que l'air de la flamme.

La mort sournoise a fait en vain le sombre jeu
De laisser retomber sur lui la morne porte;
J'ai prolongé sa vie avec la mienne un peu:
Il ne sera bien mort que quand je serai morte.

Je suis le grain d'encens fumant sur son autel,
La châsse de vermeil, le vivant reliquaire
Où dort splendidement son beau cœur immortel;
Je suis la lampe d'or au fond du sanctuaire;

Je suis toutes les fleurs qui se fanent devant
Son image présente et sa tombe lointaine,
Et les pleurs de mes yeux coulent dorénavant
En son honneur, ainsi qu'une amère fontaine.

Je suis le lin du drap dont on fit son linceul,
Le bois de son cercueil, la dalle de sa tombe
Et j'ai muré mon âme, afin qu'il soit moins seul,
Dans ce définitif silence où tout retombe...

Son cœur mort et le mien tiennent au même fil;
Il est ma longue nuit, ma ténébreuse aurore...
Mon cerveau défaillant même l'oubliât-il
Que mon sang et ma chair s'en souviendraient encore.

L'oublier! Si je peux, âme usée et corps las,
Commettre enfin la faute indigne et sans seconde,
Je sais que, pour la perte effroyable du monde,
Le soleil de demain ne se lèvera pas!

1921.

MISSIE NIZAL.

Toponymie politique

La toponymie, cette austère science des noms de lieux, dont l'existence devrait s'écouler, unie comme un miroir, dans le cabinet des hommes d'étude, n'est malheureusement pas à l'abri des passions humaines, et on la voit quelquefois, abandonnant les sphères sereines de l'érudition pure, se mettre au service de la politique : alors, qu'elle soutienne d'ambitieuses visées, qu'elle satisfasse de légitimes ressentiments ou qu'elle traduise de chaleureuses sympathies, elle sort également de son rôle, et il convient de l'y faire rentrer.

C'est particulièrement depuis 1914 que l'on a pu constater semblables erreurs, dues à la politique brutale des Allemands et aux réactions qu'elle a inévitablement amenées.

Les Polonais et les Alsaciens-Lorrains ont eu tout spécialement à souffrir de la manière forte chère à Berlin et, faut-il le rappeler, ils ont vu employer contre leur volonté de survivre en tant que groupes nationaux toutes les ressources de l'administration prussienne, c'est-à-dire d'une bureaucratie aussi tracassière que tyrannique. On connaît les incidents, comiques quelquefois, tragiques le plus souvent, de la lutte à outrance qui s'est livrée, sur le terrain linguistique, en Pologne et en Lorraine.

Des moyens multiples employés par les Prussiens pour faire disparaître, pour extirper de leurs « marches » de l'est et de l'ouest la langue polonaise et la langue française, je ne veux signaler ici que la méthode à laquelle ils ont eu recours pour effacer de la carte de la Lorraine tout nom de lieu qui ne fût pas germanique.

Depuis 1871, les Allemands avaient cherché à évincer

de Lorraine toute une série de noms français; pendant la grande guerre, c'est la germanisation en bloc de tous les noms d'endroits habités qu'ils ont poursuivie dans ce pays. Celles d'entre ces localités qui n'étaient pas éloignées de la frontière linguistique connaissaient souvent un doublet allemand de leur nom, usité dans les régions s'étendant à l'est de la frontière : la germanisation fut donc aisée, là, ... au moins sur le papier.

Par contre, d'autres n'avaient jamais vu leur nom traduit en allemand. Ce détail n'était pas fait pour arrêter ou même simplement embarrasser une administration prussienne : docteurs en philologie et archivistes furent appelés à la rescousse, et, travaillant sur les vocables relevés dans les anciens documents ou ouvrant simplement leur *Französisch-Deutsches Wörterbuch* (dernière édition), ils eurent tôt fait de fabriquer de toutes pièces, sur commande, les appellations germaniques désirées.

Leurs méthodes de travail apparaissent clairement dans les cartes du front alsacien-lorrain publiées pendant la guerre par Paasche (1).

Certaines des traductions fournies avaient été faciles à trouver, au moins pour le suffixe.

Les *-court* devinrent naturellement des *-hofen; Secourt* se vit changer en *Unterhofen, Flocourt* en *Flodoalshofen, Bacourt* en *Badenhofen.*

Les *-ville* et les *-villers* se muèrent en *-weiler : Juville* en *Juweiler, Morville* en *Morsweiler, Villers* en *Niederweiler;* on n'abusa cependant pas du *weiler* — avec son ancêtre *villarium,* ce suffixe avait certainement un relent trop prononcé de gallo-romanisme — et l'on fit appel, pour certains *-ville,* au germanique *heim : Foville, Thimonville, Laneuveville,* firent place à *Folkheim, Thimmenheim, Neuheim-in-Lothringen.*

(1) *Paasche's Spezialkarten der Westfront. Verlag von Paasche u. Lux in Stuttgart;* voir, plus spécialement, les feuilles 8 (Saint-Mihiel) et 9 (Château-Salins).

Vulmont et *Marimont* se transformèrent en *Wulberg* et *Mörsberg, Richeval* en *Reichental.*

La terminaison -y devint *-ich* ou *ach: Arry, Arrich; Ancy, Anzig; Orny, Ornach; Remilly, Remelach.* C'était en somme assez logique : le suffixe gallo-romain *-acus* a donné régulièrement *-y* en français, *-ich* et *-ach* en allemand. Seulement, la moindre trace d'ascendance celtique ou latine étant pénible à avouer, la terminaison *-ingen,* si purement *echtdeutsch,* fut mainte fois préférée à *-ich* et à *-ach;* aussi *Verny, Béchy, Lucy,* se la disputèrent-ils à l'envi, pour s'écrire désormais *Werningen, Bechingen, Lixingen.*

En soi-même, la substitution de l'*ingen* germanique à un *y* français, ancien *-acus,* peut fort bien se justifier, toponymiquement parlant, car elle s'est constatée ailleurs que dans un laboratoire de savant allemand; mais le procédé a été poussé si loin en Lorraine qu'il a abouti à produire des monstres : tel, ce *Paningen* inscrit sur la carte pour *Pagny.* Or, une graphie du xve siècle, *Pargney,* fait de cette localité, sans conteste possible, un ancien *Paterniacum,* dont la germanisation ne pouvait donner que *Patternich, Petternich* ou *Pattern.*

Mais il y a mieux encore. Cet *ingen* était si cher à nos fabricants de toponymes qu'ils en ont mis partout, l'appliquant induement aux termes les moins germaniques : *Puzieux,* dont les graphies anciennes *Puisuil, Puisieux* (1195), *Puisuel* (1230), nous mènent en droiture à un *Puteolum* gallo-romain, prit le facies élégant de *Püschingen; Pommérieux, Pomeriolum* en 1049, frère en latinité des Pommerœul hennuyer et cambraisien, reçut l'incolat teuton sous la forme *Pommeringen!*

Nos toponymistes n'ont pas reculé devant les traductions intégrales : *Coin-les-Cuvry* est désormais *Kuberneck; Coin-sur-Seille, Selzeck; Aulnois, Erlen; Chenois, Eichendorf; Fresnes, Eschen.* La traduction d'un nom celtique ne les a pas arrêtés davantage : *Novéant,* qui

signifie en gaulois « Nouvelle Cité », s'est germanisé en *Neuenburg;* c'est exact, linguistiquement parlant.

Pas un nom ne trouve grâce : *Salonnes,* l'ancien *Salona,* devient un industriel *Salzdorf;* le joli nom de *Dieuze* se mue en un solide *Duss;* par contre, *Plaine* s'adoucit en *Blen :* vous savez, le Germain n'a jamais tenu essentiellement à distinguer le B et le P.

Les Allemands ne se contentèrent pas de camoufler les noms français des localités lorraines; leur sollicitude s'étendit également à d'autres régions : l'*Illustration* a reproduit une carte de la région de l'Aisne trouvée dans les bagages d'un de leurs officiers : ce docte universitaire avait utilisé ses loisirs de tranchées à traduire en sa langue jusqu'au dernier des noms de villages et de fermes du pays, à commencer par Château-Thierry, promu à la dignité de *Dietrichsburg.*

La Belgique, également, a joui du même honneur. La *Karte des Generalgouvernements Belgien,* publiée par le professeur Dr J.-J. Kettler, est à cet égard des plus instructive à consulter pour qui veut se convaincre des projets d'annexion que la Prusse nourrissait à notre endroit (1) : en pleine Wallonie s'étalent des noms allemands, trahissant tout un programme : ce programme, vous savez, dont les journaux allemands ont parlé à diverses reprises pendant l'occupation de la Belgique et qui consistait à laisser dix années aux Wallons pour vider les lieux ; ainsi nos fertiles campagnes seraient-elles prêtes à recevoir les bons colonisateurs d'outre-Rhin.

Cette germanisation de nos noms de lieux ne s'était encore opérée que sur une petite échelle, mais ce n'était évidemment qu'un début, ô combien prometteur ! Cette première fournée suffit d'ailleurs à nous renseigner à la

(1) Très significative à ce point de vue est une petite carte, donnée en annexe, où toute la Belgique actuelle, le Limbourg hollandais, le Grand-Duché et une partie de la Lorraine sont indiqués comme autrefois allemands, perdus entre 1789 et 1866 *(ehemals deutsch, verloren zwischen* 1789 *und* 1866).

fois sur les visées poursuivies et sur la méthode adoptée pour le travail.

La méthode est, en somme, celle dont nous avons constaté l'application en Lorraine.

Tout d'abord, l'emploi du précieux *ingen*. Dans le Hainaut, *Tintingen, Lessingen, Hussingen, Gottingen, Heppingen,* remplaceront désormais *Taintegnies, Lessines, Huissignies, Gottignies, Heppignies;* en Brabant, *Ottingen* et *Gendringen* désignent *Ottignies* et *Jandrain.* Dans le Namurois, *Havelange* est noté *Havelingen;* par contre, *Pussemange* m'a procuré une profonde désillusion, car je comptais bien le voir traduit par *Püssmingen :* il faut croire qu'on s'est défié. Dans le Luxembourg, citons la localité de *Wadingen (On),* au sud-ouest de *Marken* (Marche), et *Tintingen,* jusqu'à présent *Tintigny.*

Comme autres germanisations de suffixes, relevons *Markeghem* et *Oleghem,* pour *Marquain* et *Ollignies; Molembeek,* pour *Molembaix; Stambrügge,* pour *Stambruges; Marienburg,* pour *Mariembourg; Steinberg,* pour *Stembert.*

Les *-ich* ne manquent naturellement pas : *Gossenich, Gosselies; Annich, Oignies; Hardich, Hardigny; Sulzig, Suxy; Wichterich, Witry.* En fait d'*-ach,* mentionnons *Bertnach, Bertogne,* créé de toutes pièces sur le modèle *Bastnach, Bastogne* (1).

A propos de suffixes, il me faut encore signaler le traitement appliqué au nom de la fontaine spadoise bien connue, *La Géronstère,* qui devient — qu'en dira M. Feller, notre spécialiste ès *ster*? — *Gerunstat.*

En général, si nombre de ses germanisations nous font sourire, la carte du gouvernement général de Belgique

(1) Notre administration bilingue nous avait déjà, avant la guerre, gratifié d'une forme artificielle flamande, *Bastenaken,* que de Dynter avait bien employée en 1412 et 1413, mais que je n'ai plus rencontrée depuis; nos toponymistes officiels avaient opéré, je pense, en se basant sur *Jodoigne = Geldenaken.*

n'est pas tombée dans les grossières erreurs qui ornent la carte Paasche pour la Lorraine. Hésitant à traduire de toutes pièces des noms wallons (1), si ce n'est pour *Langfeld, Longchamps-en-Ardenne,* et pour *Neuenburg, Neufchâteau,* elle se contente d'accommoder à l'allemande, avec plus ou moins de bonheur, les formes fournies par d'anciens textes.

Ces graphies d'autrefois sont empruntées au livre de Kurth, *La Frontière linguistique en Belgique et dans le Nord de la France* (2) ; c'est ce que prouvent, à n'en point douter, les emprunts suivants, qui reproduisent, sans rien y changer, d'anciennes formes notées dans cet ouvrage (3) : *Funderlo* (840), pour *Pont-de-Loup; Meleng* (1208), pour *Mellet; Metting* (xe siècle), pour *Mettet; Gladuns* (1143), pour *Glons; Richeim* (888), pour *Rechain; Lernau* (xiie siècle), pour *Lierneux.*

Enfin, dans une dernière catégorie peuvent être rangés les noms, également empruntés à Kurth, que l'on a quelque peu modifiés, aux fins de leur donner une allure décemment allemande, par exemple : *die Samer,* pour *la Sambre (Samera,* en 840) ; *Amen,* pour *Amay (Amanium,* en 636) ; *Kuben,* pour *Couvin (Cubinium,* en 871) ; *Bulen,* pour *Bouillon (Bulon, Bulonium,* en 1094).

(1) Elle n'a pas recueilli le nom de *Frankenfeld,* qui était peint sur la station de Francorchamps, pas plus qu'elle n'a adopté les formes *Spaa* et *Sart bei Spaa (Neu-Deutschland)* dont j'ai pu constater l'emploi.

(2) Publié en 1896 et en 1898, dans le tome XLVIII des *Mémoires couronnés* (in-8°) de l'Académie royale de Belgique. Pendant l'occupation, ainsi que me l'a déclaré un des principaux libraires de Bruxelles, cet ouvrage faisait prime : nous savons maintenant pourquoi.

(3) Un autre travail a encore servi pour l'élaboration de la carte de la Belgique allemande : pour la région du Luxembourg belge longeant la frontière linguistique, on a consulté la notice de N. Warker, publiée chez Perthes, à Gotha, en 1909 : *Die deutschen Orts- und Gewässernamen der belgischen Provinz Luxemburg.*

Les dates que je donne entre parenthèses sont celles des mentions relevées par Kurth.

Pour certains de ces vocables, la préoccupation qui a présidé à leur dénaturation saute aux yeux ; en changeant *Bertrix* en *Bertrich, Longlier* en *Lengeler, Comblain-au-Pont* en *Komblenz, Esneux* en *Astenet,* on a évidemment voulu fournir aux pangermanistes un argument de plus à ajouter à tous les documents irréfutables déjà rassemblés : où était, même dans le clan le plus modéré, l'Allemand qui n'aurait pas conclu *de plano* aux droits imprescriptibles de l'Empire sur des régions où il constatait la présence de noms identiques, absolument, à ceux des localités germaniques de Bertrich, de Lengeler (au sud-est de Vielsalm), de Koblenz, d'Astenet (près d'Herbesthal) ?

Si beaucoup de ces germanisations sont bien réussies, au point de vue purement morphologique et en admettant que les formes données par Kurth eussent évolué en terre allemande, que dire, par contre, du procédé consistant à transporter en plein xxe siècle, tel quel, sans tenir le moindre compte de l'évolution phonétique, un *Funderlo* frais émoulu d'un diplôme de 840, ou un *Wadingo (On),* qui avait déjà perdu sa dentale dès 1131 *(Woens)* ?

Invinciblement, à constater ce mélange de consciencieuse érudition, de lourdes erreurs, de pangermanisme à la fois naïf et sournois, on évoque le héros de Hansi, M. le professeur Knatschké, et ses doctes annotations sur la toponymie de Paris.

Son explication « Gare de l'Est », ce qui se prononce *Kardläst,* ne faisait-elle pas prévoir le *Blen* = *Plaine* de la carte de Paasche ?

Et ses commentaires au sujet du boulevard St-Germain, comme ils nous préparent bien aux arrangements : Coin-sur-Seille = Selzeck ; Chenois = Eichendorf ; Salonnes = Salzdorf : « Nous nommerons ce boulevard (prononcez *Bullwart Sängschermäng)* le *St-Germanus-Bollwerk* ou, plus simplement, le Boulevard Germanique, soit *Deutsches-Bollwerk ;* on y trouve l'église de St-Germain-des-

Prés : *St-Germanus-auf-den-Wiesen* (ne pas confondre avec *St-Germanus in der Milch,* St-Germain en Laye). »

Pour les Tuileries, le Bois de Boulogne, Montmartre, la germanisation en est tout aussi aisée, et le résultat non moins frappant : *Ziegeleien, Bolonesisches-Holz, Marderberg.*

Cependant, concède Knatschké, « on trouve bien quelques noms, tels que Clichy, Rochechouart, qui se laissent difficilement traduire. Nous n'avons, tout simplement, qu'à les remplacer par des dénominations allemandes, comme nous l'avons fait pour les noms de lieux en Alsace (par exemple *Schnierlach,* en remplacement de Lapoutroie), et il faudra bien que les Parisiens s'y accoutument. »

J'avoue qu'avant la guerre j'en voulais à Hansi, lui reprochant de desservir une cause juste par des exagérations par trop outrées; je dois maintenant lui faire, publiquement, d'humbles excuses, car j'ai reconnu qu'il n'a rien inventé : d'autres que Knatschké ont traduit *Les Folies Bergères* par *Die Schäferischen Verrücktheiten.*

Malheureusement, les Allemands n'ont pas gardé le monopole de ces folies... toponymiques : le Grand-Duché de Luxembourg et notre pays même en sont atteints à leur tour.

A Luxembourg, c'est dans l'*Indépendance luxembourgeoise* que nous voyons opérer un néo-toponymiste, auquel sa haine du boche et son admiration pour le glorieux poilu ont inspiré la francisation des noms de lieux de son pays. Il n'y va pas de main morte, croyez-le bien, qu'il se borne à accommoder des vocables luxembourgeois à la française, ou qu'il les traduise purement et simplement.

Il a commencé par se documenter dans les textes romans du moyen âge, ce qui lui a fourni un premier lot de toponymes franco-luxembourgeois : Esch devient *Aix;* Remich, *Ramur;* Echternach, *Epternay;* Beckerich, *Béton-*

glise; Vianden, *Vienne-le-Château.* Toute la famille des Burg- Alt-, Grau- et Junglinster a fait peau neuve et apparaît transformée en autant de *Lincières : le Château, le Vieux, le Gris et le Jeune.*

Les anciennes chartes ne donnaient naturellement pas toutes les formes romanes recherchées : on a donc également eu recours, tantôt à la traduction intégrale, tantôt à la simple romanisation des formes germaniques.

C'est ainsi, par exemple, que les faubourgs de Luxembourg ont pris une allure absolument parisienne : Limpertsberg, Grund, Pfaffenthal ont fait place à *Mont-Saint-Lambert, Fondville, Val-des-Clercs;* dans les environs, *La Poudraye,* ex-Pulvermühl, *La Chapelle,* ex-Capellen, *La Neuvillette,* ex-Neudorf, sont destinés à donner à la région un air tout à fait Ile-de-France.

D'autre part, Bourscheid s'est humanisé en *Bourcette,* Flaxweiler en *Flauvillers,* Wasserbilig en *Billy-sur-Eau.*

S'il s'est également buté à d'embarrassants Clichy et à de troublants Rochechouart, s'il n'a pas osé traduire Colmar et Schlindermanderscheid, le toponymiste luxembourgeois n'a toutefois hésité que rarement; aussi nous a-t-il gratifiés de noms qui demanderaient à être justifiés : *Esnes-sur-Moselle,* pour Ehnen, *La Clédechère,* pour Kockelscheuer, nous laissent perplexes.Quant à *Pontalize* — ne cherchez pas, c'est Ettelbrück — il faut encore prouver que la localité tient son nom de l'Alzette *(Alisontia)* qui l'arrose.

Certaines de ces transformations sont drôles : *Haute-Trèves,* pour Alttrier, qui n'est qu'un ancien Alt-Driesch; *Brême-le-Gué,* pour Stadtbredimus, autrefois *Bridenes* sur la rive *(Stade),* par opposition à Waldbredimus; *Lintigny,* pour Lintgen, bien que ce dernier nom vienne, par l'intermédiaire *Linche,* d'un ancien *Linnich,* c'est-à-dire d'un *Liniacum* gallo-romain : Lintgen, frère luxembourgeois de nos Lennick, devrait donc se romaniser en *Ligny.*

Citons, pour finir, une perle : *Saint-Valère,* pour *Sandweiler,* qui est cependant un authentique *Villarium.* Evidemment, notre toponymiste a lu l'histoire de Saint Zig, et a voulu donner un pendant à ce pieux personnage, dont voici les authentiques avatars, relatés par E.-T. Hamy, de l'Institut.

A Sinzig, entre Bonn et Coblence, on conserve dans l'église une sorte de momie, qui n'est autre, d'après la légende, que le corps desséché d'un personnage mort en odeur de sainteté, connu sous le nom de « Saint Bailli » et exhumé du cimetière local, il y a deux siècles et demi. Cette relique rhénane eut l'heur d'enrichir la langue française d'un mot nouveau, dans de curieuses circonstances. Réclamée à Paris, en l'an V, par les fondateurs du Musée des Antiques, convaincus qu'il s'agissait d'une vraie« momie d'Egypte », elle leur fut expédiée sur une charrette; en cours de route, ses conducteurs la montrèrent pour de l'argent, sous l'étiquette de « Saint Zig, ramené d'Allemagne ». A son arrivée à Paris, les directeurs du Museum la trouvèrent un peu... jeune, et elle fut installée dans le bâtiment de l'anatomie comparée; pendant dix-sept ans, Saint Zig, en style plus familier « le Zig du Museum », reçut la visite de tout Paris, puis repartit pour le Rhin; son souvenir ne périt cependant pas tout entier en France, car son nom, trouvé très drôle et adopté par le peuple parisien, continua à avoir cours, dans une acception très peu Museum, il faut bien le dire.

Mais quittons la toponymie amusante, pour en revenir à la toponymie politique. Il nous reste, en effet, après avoir relevé l'erreur dans laquelle sont tombés les Allemands et certains Luxembourgeois du Grand-Duché, à signaler chez nous-mêmes l'apparition de cette fâcheuse tendance.

Nos administrations communales étaient déjà entrées dans cette voie, en débaptisant de tous côtés rues et places portant des noms, de pays ou de personnages « cen-

traux », que l'on avait assez vus. Evidemment, la mesure doit être approuvée, en principe, mais encore conviendrait-il de l'appliquer avec une certaine modération : ne plus pouvoir supporter la vue d'une plaque portant *Rue Impériale,* c'est certainement faire preuve d'idées sainement démocratiques, mais c'est en même temps, disons le mot, tomber dans le patriotisme sentimental.

Faut-il insister sur les inconvénients de cette intrusion de la politique dans la toponymie? Les hommes passent; les grands courants des sympathies nationales changent de direction ; ne regrettera-t-on pas, un jour, d'avoir donné tel ou tel nouveau nom?

Qu'il s'agisse de rues ou de places, passe encore, bien que ces changements d'appellation présentent toujours des inconvénients pour les habitants du quartier. Mais il semble que l'on veuille s'en prendre, maintenant, aux noms de nos localités.

Ouvrez le dernier *Indicateur officiel des Trains* de l'Etat belge et vous y trouverez, sur la ligne Battice-Welkenraedt, une station du nom de *Plombières*. Si, intrigué par l'apparition de ce vocable, très joli d'ailleurs, vous vous informez, vous apprendrez que c'est le nouveau nom, officiel, de *Bleyberg*. Eh bien, reconnaissons-le franchement, on est entré, ce faisant, dans une voie où l'on ne pourrait persévérer sans tomber dans le même travers que les Allemands.

L'embarras dans lequel ce changement laisse le voyageur pressé, qui ne trouve plus *Bleyberg* dans la table alphabétique de son guide, n'est naturellement pas grave; par contre, s'imagine-t-on que les vieux habitants de l'endroit, fidèles aux traditions, ne regrettent pas l'abolition d'un nom que leurs lèvres ont prononcé avec piété depuis leur plus tendre enfance?

Et puis, dites-moi, que prouvent ces changements de noms, quelque compréhensible que soit l'intention qui les a provoqués? Parce que l'on dira *Mont-Saint-Lam-*

bert au lieu de Limpertsberg, *Plombières* au lieu de Bleyberg, changera-t-on quelque chose au fait que la population de ces localités parle un idiome germanique? Pour être logique, ne devrait-on pas romaniser de même les noms germaniques de la région d'Arlon, transformer *Sterpenich* en *Sterpigny, Toernich* en *Tournai?* Sans aller même jusque-là, ne s'est-on pas demandé si la mesure prise pour Bleyberg n'a pas inutilement froissé les Arlonais et leurs voisins, chez lesquels l'emploi du patois luxembourgeois ne tempère en rien l'ardeur de leur patriotisme belge?

Mais il suffit; j'en ai dit assez, j'espère, pour faire apparaître une nécessité pressante: ne nous laissons pas entraîner par l'un ou l'autre courant d'opinion, peut-être passager, jusqu'à entamer un patrimoine qui devrait rester intangible: les noms de lieux que nous ont légués nos ancêtres.

JULES VANNÉRUS.

Middle ages all round

Le Fidèle abonné.

L'abonné, tranchant, grinçant, contondant qui est la hache de notre érudition, le pilon de notre ironie et la scie de notre existence, l'abonné qui ne prend le *Flambeau* que pour le moucher et qui lit nos articles dans le dessein avoué d'y glaner erreurs et bévues, l'abonné plus sévère que le « pion » du *Pourquoi pas ?* l'abonné que la dernière génération classique eût appelé un Aristarque, l'abonné, dont nous ne pouvons même espérer qu'il se désabonne, puisqu'il jouit d'un service gratuit pour avoir aidé la presse clandestine sous l'occupation, l'*Abonné fidèle,* en un mot, entra chez nous, d'autorité.

— Messieurs, dit-il, je viens pour une réclamation.

— Vous venez toujours pour une réclamation, cher maître, répondîmes-nous. Et bénies soient les erreurs qui nous valent le fréquent honneur de votre visite. Avons-nous, cette fois, péché par excès de polonisme, surabondance d'hellénisme ou défaut d'atticisme? Si nous ne pouvons contenter tout le monde, du moins voudrions-nous contenter notre père, et vous êtes le père du *Flambeau,* père spirituel, père Fouettard...

— Il me manque d'être votre père nourricier : allez-vous me demander une subvention ?

— Nous n'oserions : et puis, les hommes du *Flambeau* ne vivent pas seulement de pain. « Votre émétique est un breuvage heureux. » Versez. Nous sommes prêts à trinquer... Voyons : trop de littérature ou trop de politique ?

— Trop de mauvaise littérature et trop peu de bonne

politique. Vous courtisez l'Académie Destrée : la littérature belge vous tuera. Vous polonisez à outrance et vous passerez comme la Pologne. Vous aviez conquis une modeste notoriété par vos hors-d'œuvre politiques assaisonnés d'un sel ...où tout n'était pas gemme. Mais votre cuisine se gâte, depuis que vous avez lâché Bigfour, maître queux. Faites voir la carte du jour.

— Notre prochain sommaire ? Voici. *La Géorgie,* par M. de Brouckère : documentation solide, haute actualité. *Le président Masaryk,* par M. Charles Saroléa, professeur, globe-trotter, confident de nos plus grands hommes. Des *inédits* de Maubel. Des vers de...

— Il y a belle lurette que je ne lis plus les vers du *Flambeau.* Montrez les « bonnes feuilles »... *La Géorgie :* trente-quatre pages et pas de carte, naturellement. Pas de Bigfour non plus. Mais, malheureux, c'est le vide absolu, la carence totale ! Plus de curiosité, plus de critique, plus rien !

— Plus de curiosité ? Et ceci ? *La Cerisaie* de Tchekhov, première version française...

— Vous traduisez trop... D'ailleurs, ces choses devraient rester inédites. Ne confondons pas la littérature avec la neurasthénie.

— Plus de critique ? Voici un chef-d'œuvre d'érudition aimable et précise, la *Toponymie politique* de l'archiviste Vannérus. Un travail très propre, vous verrez...

— Mais qui tient de la place !... Voyons ! Comment voulez-vous que je goûte vos cerises russes qui sentent le pétrole, votre toponymie qui sent l'huile et votre Géorgie qui sent le cadavre, lorsque les plus graves problèmes absorbent mon attention ? Ce que je reproche au *Flambeau,* ce que ses amis sincères vous reprochent, ce n'est pas telle faute de goût (nous sommes en Belgique), tel collaborateur indésirable (vous n'avez pas le choix, nous le savons bien). Non... C'est un vice fondamental, c'est votre impuissance à embrasser... (pourquoi souriez-

vous, je dis bien), à embrasser les ensembles. Et vos lumières s'éteignent au moment où les ténèbres politiques s'épaississent. Quelle faute, quel crime!... Ne prenez pas cet air penaud. Ne suis-je pas là? Raisonnons et tâchons de voir clair...

Moyen âge.

LE FIDÈLE ABONNÉ (*s'installant*). — Nous avons cru en 1918 et en 1919 à l'établissement d'une Société internationale. Tous les esprits y aspiraient. L'unité militaire nous avait préparés à l'unité politique. Le frisson messianique qui parcourut le monde il y a vingt siècles, à l'aube de la paix romaine, nous l'avons tous ressenti pendant les grandes assises de Versailles.

NOUS. — Comme vous parlez!

— Hélas! le rêve de l'unité est déjà dissipé. Un nouveau moyen âge commence. Nous sommes encore éblouis par la puissance et la majesté de l'Alliance des vingt-sept peuples, mais l'Empire du Droit fut le plus éphémère des empires. Regardons les formes nouvelles qui naissent de ses débris. Ce sont des groupements de fortune: Petite Entente, Petite Entente élargie, Ligue baltique, Alliance polono-roumaine, Accord franco-belge, Fédération caucasienne... Les armées alliées sont dissoutes, la milice internationale ne verra point le jour. Tout au plus quelques voisins s'entendent pour défendre leur quartier. Chacun s'arrange de son côté. C'est l'éparpillement, l'émiettement. La féodalité renaît, et le vasselage. Qu'est-ce que la Lithuanie, la Lettonie, la Finlande sinon des vassaux qui cherchent un suzerain? Il y aura peut-être quelque part des cantons qui se grouperont librement et sauront faire respecter leur indépendance commune, mais ce sera une réussite unique, comme jadis celle de la Suisse. Partout ailleurs le fort fera agréer sa protection onéreuse. Le *Flambeau* devrait bien éclairer ces scènes crépusculaires, et ne pas se borner, comme jadis nos

manuels d'histoire, à nous montrer le moyen âge européen. L'Asie s'agite : l'Asie moscovite, le nouveau sultanat de Roum, l'émirat d'Afghanistan et la Perse, alliés de la Russie bolchévique et de la Turquie kémaliste, le chaos arabe sont en plein travail. Il faut regarder de près cette fermentation.

— Très joli, votre parallèle ; très « ferrériste », encore que la comparaison cloche un peu. Mais vous ne pouvez exiger du *Flambeau*...

— Qu'il s'élève à une vue synthétique de l'histoire ? Bien entendu, mais j'exige de lui une sérieuse analyse des questions du jour. Documentez-vous, que diable ! Vous ne savez plus rien, ni de l'Allemagne qui travaille à nos portes, ni de l'Angleterre qui chôme à nos fenêtres, ni de la Hollande qui nous marche sur les pieds. Votre T. S. F. ne communique donc plus avec Bytom que vous vous taisez sur la Haute-Silésie ? Et Bigfour, que fait-il à Ouchak ? Savez-vous si la Grèce accepte la médiation ? Et l'Islam ? Le nouveau sultanat de Roum...

— Permettez. Vous recommencez un dénombrement que vous avez déjà fait.

— Par Angora, Boukhara, Khiva, Hérat, Kaboul et Kandahar, je vous mène à la découverte d'un monde que vous ne soupçonnez même pas ! Moyen âge, là aussi. *Middle ages all round*. Parlez-nous de la République russe d'Extrême-Orient, de la République de Tchita, qui s'étend du Baïkal au Pacifique. Est-elle bolchévique ou non ?

— Comme ci comme ça : un tiers de communistes, un tiers de paysans, un tiers de Bouriates... D'après sa charte constitutive, elle est pleinement indépendante. Elle n'est unie à la République des Soviets que par les liens de l'amitié et d'une confiance toute fraternelle.

— Tiens, vous savez ça ? Alors, pourquoi nous le cachiez-vous ?... La nouvelle République anti-bolchévique de Vladivostok renversera-t-elle la République de Tchita ? Ça pourrait bien nous amener une guerre russo-japo-

naise... Et les *condottieri* d'Extrême-Orient, les Séménov, les Doutov, en qui revivent les chefs des « grandes compagnies »? Quelle aventure que celle de ce général Ungern, baron balte, lieutenant de l'ataman Séménov, qui à la tête de partisans russes, bouriates et mongols, s'en va prendre Ourga, capitale de la Mongolie, d'où il expulse le *Houtouktou* (1) et le Haut Commissaire chinois! Mais sans doute n'avez-vous point de renseignements là-dessus.

— Si. C'est à Tchita que M. Richard Dupierreux rencontra, en 1918, un cosaque de Wallonie qui lui dit: « D'ji sus d'Marchienne-Docherie.

— Qu'est-ce que vous féyez droci? dit notre ami.

— Dji sus pou yèse général. » Respectez-le, c'est un Wallon! On comprend que le Japon se serve de ces « grandes compagnies », si bien encadrées, pour constituer en Mongolie et en Mandchourie, un vaste Etat indépendant qui, des confins du Turkestan à la côte du Pacifique, opposerait une barrière solide aux Rouges et tiendrait Pékin à sa discrétion. D'autres ont prétendu...

— Les Chinois ont raison. Ils ont la clairvoyance du malheur. Ah! les pauvres Chinois! Infortuné *Waï Kiao Pou* (2)! Affreux *to-hou-wa-bo-hou!* La Russie morcelée a encore la force de leur prendre la Mongolie!

— Grande leçon pour les pacifistes!

Le Fidèle Abonné (*s'esclaffant*). — Ah, vous connaissez bien la Chine! Pacifistes, les Chinois? Ils ont sous les armes quatorze cent mille hommes dont ils ne savent que faire et qui ne subsistent qu'en pillant l'habitant. Le Nord est aux mains de généraux qui se partagent les provinces. Dans le Sud, l'occidentaliste Soun-Yat-Sen, installé à Canton, rêve d'agrandir son domaine en marchant sur Pékin... Moyen âge, moyen âge, vous dis-je.

(1) Titre mongol, intraduisible en français (*N. de la Réd.*).
(2) Littéralement: *Maison-des-Relations-extérieures (N. de la Réd.).*

...Si je comprends que vous n'alliez rien faire dans cette... jonque, vous êtes inexcusables d'ignorer le « processus de désagrégation » de l'Empire britannique et le conflit américano-japonais, qui se prépare... Grosse affaire, Messieurs, et qui dépasse un peu, comme importance, le conflit de la seconde et de la troisième Internationale à propos de la Géorgie... Devant l'image du monde que je vous esquisse, ne rougissez-vous pas à présent de me servir à moi, l'Abonné fidèle, en cette minute palpitante, — ah, permettez-moi de vous le dire — de pareilles pauvretés?

La Grenouille et l'Aurochs.

— Cher maître, vous n'avez pas pris la peine de lire notre sommaire jusqu'au bout... Vous y auriez trouvé une... fantaisie politique sur le litige lithuano-polonais.

— Petite question, petitement traitée sans doute.

— Grande question, traitée au nom des grands principes. Et question bruxelloise aussi, puisque l'Hôtel Astoria, l'Hôtel Britannique, l'Hôtel de M. Hymans, rue Ducale, et le Ministère des Affaires étrangères, rue de la Loi, ont vu les actes principaux de la pièce. Quelques tableaux secondaires se sont même joués dans un *dancing* très bruxellois, aux « Fleurs ».

— N'en jetez plus. Résumez-moi l'affaire, pour voir...

— C'est très simple. Parties litigantes: la Lithuanie, la Pologne. La première accusait la seconde de lui avoir volé sa capitale à elle Lithuanie: Wilnius; la seconde s'indignait que la Lithuanie lui réclamât sa ville favorite à elle Pologne : Wilno.

— Qui a raison?

— Est-il nécessaire de trancher tout de suite la question de droit? La force juridique des arguments lithuaniens le cède à leur force comique, laquelle est irrésistible. Comme dans toute comédie bien faite, les noms des personnages provoquent déjà le sourire. Lisez: M. Er-

nestas Galvanauskas, qui sur ses cartes de visite s'appelle encore Galwanowski ; M. Milasius, autrement dit Milosz ; M. Soloveïcikas, c'est-à-dire Soloveïtchik ; MM. Slesevicius, Klimas, Klescinkas, Eretas.

— Que d'as !

— Tous ces *as* et ces *us*, fraîchement plaqués, sont la marque d'un lithuanisme plus artificiel que le latinisme de nos vieux humanistes. Ces patriotes en *us* ont pour idiome *vernaculaire*, qui le russe, qui le polonais, qui l'allemand. Quelques-uns même savent le lithuanien.

— Si leur cause est juste, que m'importent leurs désinences ? La Lithuanie, dites-vous, réclame sa capitale historique. Quoi de plus légitime ?

— C'est un énorme malentendu. Il a existé, en effet, un grand-duché de Lithuanie, capitale Wilna, mais celui-là fut dès le XIVe siècle, fédéré avec la Pologne, et l'on n'y parlait pas le lithuanien... Ces Messieurs veulent une Lithuanie indépendante de la Pologne, et dont la langue officielle serait le lithuanien. Les limites de cette Néo-Lithuanie sont faciles à tracer ; elles coïncident avec l'habitat de la race lithuanienne : province de Kovno, deux millions de lithuanisants. Mais cette grenouille, fort bien constituée et bravement coassante, cette grenouille de Kovno a voulu se faire aussi grosse que le bœuf, pardon, que l'aurochs de belle taille qu'était la Lithuanie historique. M. Galvanauskas revendique d'immenses territoires où vivent des Blancs-Russiens, des Polonais...

— Et des Lithuaniens, je suppose.

— Très peu : 100,000 sur 1,100,000 habitants dans toute la Lithuanie centrale, la Lithuanie de Wilna. Environ 10 p. c.

— Ce point doit embarrasser M. Galvanauskas ?

— Nullement. Pour lui tous les habitants de la Lithuanie historique sont des Lithuaniens autochtones. La langue qu'ils parlent n'est qu'un accident. Ecoutez :

L'emploi, par la population lithuanienne autochtone dans certaines

parties de la région de Wilnius, de telle ou telle langue est sujet à de continuelles fluctuations... Là où les populations ont cessé de faire usage du lithuanien, elles ont adopté un mélange incohérent de polonais et de russe, avec des traces de prononciation et de construction lithuaniennes... La langue lithuanienne rayonne en tous sens vers Wilnius comme centre. *Elle se dissimule dans les masses à l'état d'idiome à demi-oublié,* dont la réapparition au grand jour et à l'état de pureté dépend uniquement de la situation politique.

— Comme le ménapien chez nous. Cette théorie des *langues intermittentes* a-t-elle convaincu la Conférence de Bruxelles?

— Cette Conférence n'était pas une académie de philologues et d'ailleurs, elle n'avait pas à être convaincue. Les délégués lithuaniens et polonais « causaient », sous la présidence de M. Hymans, devant quelques dignitaires de la Société des Nations: sir Eric Drummond, l'influent secrétaire général; M. Mantoux et M. Denis, aimables et empressés; le colonel Chardigny, délégué français en Lithuanie, l'homme qui a connu le grand-duc Nicolas; le général anglais Burt, bon géant flegmatique, et un Belge qui n'ignore rien des choses russes, M. Naze. M. Hymans ne jouait ni le rôle d'arbitre ni celui de médiateur. Il offrait seulement ses bons offices pour l'étude du litige.

— Et comment marchèrent ces « conversations? »

— D'un pied... de guerre. M. Galvanauskas et ses amis, appliquant leur théorie de la nationalité inconsciente, réclamaient pour la « civilisation lithuanienne » l'Université de Wilna, qui fut toujours polonaise; ils s'annexaient tous les grands hommes de la Pologne nés dans le pays de Wilna, notamment Mickiewicz et Kosciuszko, qui ne savaient pas un traître mot de lithuanien!... Une brochure de propagande, dont M. Galvanauskas s'est largement servi dans un mémoire adressé à la Conférence, consacre soixante pages aux œuvres de Mickiewicz, analysées d'après un bon manuel de littérature, et remarque: « Il est vrai que Mickiewicz a *surtout* écrit en polonais. »

Cet adverbe déchaîna une tempête effroyable. Les négociations faillirent être suspendues..

— Nous avons peine à comprendre ces passions.

— Ce n'est point si difficile. Imaginez une conférence où l'Allemagne revendiquerait la Belgique tout entière sous prétexte que Verhaeren et Decoster portent des noms germaniques et que s'ils ont *surtout* écrit en français, c'est bien par hasard. Une pareille énormité nous fait rire de bon cœur ; mais si, produite devant un arbitre chinois, elle paraissait capable d'entraîner notre annexion, nous serions aussi indignés que le fut le professeur Askenazy. Et, entre parenthèses, quand l'historien de Poniatowski et de Napoléon s'indigne... Erudit comme un Bénédictin, disputeur comme un Talmudiste, piquant, pointu, hérissé, M. Askenazy a l'indignation redoutable. Et contagieuse, car autour du maître M. Lukasiewicz, logicien blond, M. Arciszewski (*Artichaut-cuit* pour les dames), dialecticien noiraud, M. Muhlstein, diplomate attique, s'agitaient, frémissaient dans un beau mouvement.

— Je me figure que leurs adversaires avaient d'autres arguments que les fantaisies philologiques dont vous m'avez donné un échantillon.

— Ils invoquaient le traité conclu le 12 juillet 1920 entre Lithuaniens et Bolchéviks. L'article 2 de ce traité fixe la frontière des deux Etats à l'Est de Wilna. Mauvais argument, car le traité de Riga, qui est postérieur (il date de trois mois) porte la frontière polono-russe bien plus à l'Est encore. D'où une certaine histoire de *couloir*, qui est assez galante...

— Epargnez-la moi. J'ai entendu parler d'un projet Hymans : en avez-vous le texte?

— Oui. C'est un fort intelligent compromis. Il accorde à la Lithuanie la région contestée, la Lithuanie « centrale », avec Wilna. En revanche il lui impose certaines obligations. D'abord, le gouvernement lithuanien s'en-

gage à organiser par une loi constitutionnelle la Lithuanie en un Etat fédéral composé de deux cantons : Kovno et Wilna, sur le modèle des cantons suisses. Le gouvernement central aura les mêmes attributions que le gouvernement fédéral de Berne. La capitale fédérale de la Lithuanie sera Wilna. Voilà l'hypothèque accordée à la Pologne sur l'organisation intérieure de la Lithuanie. Une autre servitude est imposée à Kovno-Wilna, en matière de politique extérieure.

Pour assurer la liaison de la politique étrangère des deux pays, les deux gouvernements nommeront chacun trois représentants qui formeront un Conseil commun des affaires étrangères. Ce Conseil aura pour fonction de décider à la majorité des voix quelles sont les questions qui intéressent en commun les deux pays, d'assurer l'étude de ces questions et la préparation d'un programme d'action commun.

Pour l'armée, pour les finances, même conseil paritaire. En outre, pour la politique étrangère, deux délégations pareilles aux défuntes délégations austro-hongroises.

— Bref, la fédération.

— Chut ! Il ne faut pas le dire. C'est la suprême habileté du projet Hymans d'avoir évité le mot, tout en réalisant la chose. Les Lithuaniens ne veulent pas être attachés. Jamais l'aurochs ne se laissera mettre au cou le collier unioniste et la chaine fédérale. Mais M. Hymans lui met délicatement quatre fils aux quatre pattes. Et, clignant de l'œil du côté des Polonais, il leur dit : « Soyez tranquilles ; ça ne cassera pas. C'est du même rouleau qui nous a servi pour l'accord du Luxembourg ».

— La corde du Luxembourg ?... Ah, oui ! Je comprends. Très drôle.

— Vous ne comprenez pas du tout ! M. Hymans ne fait jamais de calembours.

— Il ne fait jamais d'accords non plus. D'ailleurs, la ficelle luxembourgeoise casse tout le temps. Revenons à notre aurochs. Se laissa-t-il faire ?

— Oui, après quelques mugissements. Sans doute avait-il son idée sur la solidité des entraves... Mais, qui l'aurait cru? C'est la Pologne qui s'est montrée rétive. Elle a trouvé qu'on ne l'indemnisait pas suffisamment de la perte de Wilna, chair de sa chair. Elle a posé, un peu gauchement, et à la dernière heure, une question préalable qu'on croyait écartée. Elle a subordonné son acceptation du *principe* à une consultation de Wilna elle-même, laquelle consultation (la Pologne le sait) ne peut se faire dans des formes valables, puisque le général Zeligowski occupe indûment la ville. En attendant cette consultation impossible, la Pologne a proposé de *surseoir* aux négociations.

— En somme, elle a refusé.

— Elle n'a pas craint d'attrister le cœur maternel de la Société des Nations.

— Et les Lithuaniens?

— Ils étaient hors d'eux...

Après six semaines de négociations directes, dit leur dernière note, au cours desquelles la Délégation lithuanienne, consciente de la nécessité d'assurer la paix dans l'Europe orientale, a fait preuve d'un grand esprit de conciliation, la Délégation polonaise, qui n'a pas fait le moindre effort pour se rapprocher du point de vue lithuanien, propose de surseoir aux négociations. Cette attitude de la Délégation polonaise, absolument inconciliable avec la paix de l'Europe orientale, les principes de la Société des Nations et les vues des Gouvernements de l'Entente, place la Lithuanie dans une situation dont nous espérons qu'il nous sera permis de souligner aux yeux de l'Europe et du monde entier le caractère profondément tragique. Nous espérions... Nous constatons une fois de plus que nos prévisions étaient empreintes d'un reste d'optimisme dont la naïveté même ne peut que faire honneur à notre Etat, etc., etc.

Les Lithuaniens sont furieux, et pleins de rancœur. M. Galvanauskas, dans l'audience d'adieu accordée par le Roi aux deux délégations crut, dit la chronique de la Cour, pouvoir mêler la personne royale à ce différend. « Sire, dit-il, vous savez ce que c'est qu'un chiffon de papier. Nous aussi... » Le Roi se détourna, d'un geste effarouché.

— Comment ce drame finira-t-il?

— Par un mariage. Oh, de raison! Sans doute, les Lithuaniens qui, au début, avaient accepté le principe du projet Hymans « sans accepter ni aucun des articles ni l'ensemble dudit projet », déposèrent, en fin de session, deux documents qui étaient la pure négation « dudit projet ». Mais leur envie d'avoir Wilna est telle qu'ils souscriront à toutes les conditions. Et la Pologne, vous pouvez en être sûr, se laissera faire violence. A Genève ou ailleurs, ressuscitera l'antique Union de Lublin.

La maîtrise de la Baltique.

Le Fidèle Abonné. — Je vous ai écouté avec patience et naturellement, je constate que vous n'avez rien compris. Vous êtes-vous demandé pourquoi la Société des Nations tient tant à donner Wilna à la Lithuanie?

Nous. — Parce que la majorité polonaise dans la ville n'est pas écrasante; parce que le district est surtout peuplé de Blancs-Russiens...

— En admettant que les Polonais soient minorité, cette minorité est imposante, tandis que la minorité lithuanienne est ridicule. Pourquoi cette prime à la plus faible minorité?

— Parce que...

— Vous allez me donner mille raisons que je connais et qui ne valent rien. La vraie, vous ne la trouverez jamais tout seuls.

— Parce que la Société des Nations, par une ingratitude naturelle envers son fondateur trouve un plaisir pervers à se jouer du droit d'*auto-disposition*. En prenant le contre-pied de ce principe, aujourd'hui universellement bafoué, elle croit se mithridatiser contre le ridicule qui tue.

— Pas mal. Vous avez des preuves?

— Convaincantes: l'affaire d'Aland. Ici encore la So-

ciété des Nations a déçu les peuples, confiants dans l'Evangile que le président Wilson...

— Grava, selon M. Glesener, sur l'armet de Mambrin?

— Parfaitement. Avez-vous lu le rapport que la Commission d'enquête a rédigé sur la question des îles?

— Le rapport Beyens? Non.

— A peine était-il connu que le *Stockholms Tidning,* le grand journal libéral qui (notez ceci) a fait campagne pour la Société des Nations, écrivait :

> Il faut avant tout déclarer que, si ce projet obtenait vraiment l'approbation du Conseil de la Société des Nations, la confiance que l'on a en Suède dans la volonté et la puissance de cette institution à faire prévaloir le droit dans le monde, en recevrait le coup de grâce. Mais on se refuse à imaginer une pareille éventualité.

Cette éventualité inconcevable s'est réalisée. Les conclusions du rapport Beyens ont été adoptées et c'est M. Hymans, habile cuistot, qui, une fois de plus, a été chargé de les accommoder aux goûts contradictoires des Suédois et des Finlandais. Or, savez-vous quel est le grand argument, l'argument victorieux, décisif de la Commission? C'est l'argument géologique.

— Géologique?

— Géologique! Oyez:

> Si l'on étudie la situation géographique et la formation géologique des îles Aland, on se convainc qu'elles se rattachent aux archipels voisins et, par eux, au continent finlandais, mais non à la presqu'île scandinave.

En vertu donc de la géologie, les îles Aland doivent être finlandaises. Et l'histoire, direz-vous, la tradition, l'intérêt, la volonté des populations? A toutes les objections la Commission répond: « géologie. » Sans doute n'a-t-elle pas tort. *Géologie* est péremptoire. La géologie explique tout, est la raison dernière de tout. Les mineurs anglais sont en grève, les mineurs silésiens en insurrection: géologie. Nous vivons sur un volcan: géologie. L'argument est sans réplique; il eût fait la joie de Molière...

— Vous plaisantez.

— Dieu nous en garde! MM. Beyens, Calonder et Elkus, les trois commissaires, sont terriblement sérieux et veulent être pris au sérieux. Il faut voir plutôt dans leur décision une victoire de la Science. Grand est le prestige de celle-ci. La science prime le droit...

Le Fidèle Abonné (*distrait*). — Quel droit?

Nous. — Le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. La volonté des populations en cause ne fait pas de doute. Dès le 20 août 1917, l'assemblée de Finstroem acclamait le rattachement à la Suède, quatre mois avant que la Finlande ne se déclarât indépendante. En décembre 1917, en juin 1919, 95 p. c. des électeurs ont demandé à être réunis à la Suède dans laquelle ils voient (c'est la Commission qui le dit) : « la gardienne naturelle de leur langue, de leurs coutumes, de leurs traditions séculaires. » Et continuons à citer le Rapport :

Un nouveau plébiscite, s'il était autorisé, consacrerait à une majorité écrasante, à une quasi unanimité le vœu de la réunion à la Suède.

— Pourquoi ne pas autoriser une nouvelle consultation populaire?

— Parce que la Suède s'y oppose, en vertu de ses droits de souveraineté sur les îles. Jusqu'au moment où elle devint russe par le traité de Frederikshamn (11 septembre 1809), elle ne fut cependant qu'une province suédoise et avant 1917, avant que les Alandais n'entreprissent de se détacher d'elle, elle ne constitua point un Etat pleinement indépendant et souverain, une Nation. Mais la Finlande refuse de reconnaître la validité du plébiscite. Et c'est en vain que les Alandais invoquent le principe d'*auto-disposition*.

Ce principe, dit la Commission, n'est pas une règle de droit proprement dite et la Société ne l'a pas inscrit dans son Pacte. C'est un principe exprimé par une formule vague et générale qui a donné lieu aux controverses les plus variées.

M. de Metternich en 1815 n'eût pas tenu un langage différent! Ce langage nous étonne et nous peine. Mais il nous demeure obscur.

— Vous le saisirez mieux si vous songez à l'importance que les îles Aland ont toujours eue dans la politique du Nord. Leur sol est peu fertile, leur population compte à peine 22,000 âmes; mais, situées à l'entrée du golfe de Bothnie, elles assurent à leur possesseur la maîtrise de la Baltique septentrionale. Un jour, la Russie sortira du chaos. Alors...

—Alors, elle retrouvera plus facilement les îles Aland si elles restent finlandaises, que si elles deviennent suédoises.

— Vous y êtes. Et vous avez du même coup compris la question de Wilna. *La Lithuanie gardera Wilna à la Russie, la Pologne l'absorberait.* Ah! la Société des Nations, en dépit des railleries, fait bien son office. Elle ne sacrifie pas à la mode du jour; elle pense à demain. Elle songe à l'Europe; elle sait faire la part de l'Asie. Elle tente d'organiser notre moyen âge... Elle est comme ce grand astre aux lugubres éclipses, le Saint-Empire Romain.

— Son personnel manque de prestige et ni M. Léon Bourgeois, prophète égrotant, sorte de Numa sans sceptre, mais non sans Egérie; ni sir Eric Drummond, barrister sans cause, mais non sans honoraires...

— Soit, ses prérogatives sont faibles et ses moyens indignes de son grand nom. *Et l'aigle impérial qui jadis sous ta loi...* Mais, comme le « pauvre oiseau déplumé » du poète, elle reste un symbole d'unité et d'autorité. La Société n'évoque à son forum que des causes secondaires. Patience! Lorsque le monde reconnaîtra qu'elle s'inspire de la raison écrite, on lui déférera les litiges que ne pourra trancher l'empirisme de la coutume.

— C'est de l'ironie!

— Non, c'est la chose qui y ressemble le plus; c'est de la foi!

La Croisade.

LE FIDÈLE ABONNÉ. — Ah, que ne suis-je aujourd'hui à Londres, où l'*Union des Ligues pour la Société des Nations* organise dans Hyde-Park une grande procession suivie de meetings! A dix-sept tribunes, dix-sept discours seront prononcés en dix-sept langues.

NOUS. — Le discours géorgien et le discours arménien seront curieux à entendre. Ils respireront sans doute le plus grand enthousiasme pour la Société...

— Hélas, hélas! Moyen âge, toujours! L'Occident avait fait une glorieuse croisade. Le nom des Francs n'était plus prononcé dans le Levant qu'avec de profonds salamalecs. En 1918, après l'armistice, on aurait pu nouer, sous les auspices de la S. d. N., la chaîne d'or des Etats chrétiens d'Orient, Arménie, Géorgie, Syrie. Ainsi l'Asie antérieure eût été reconquise par notre civilisation, la Barbarie à jamais entravée. Mais, comme jadis Richard-Cœur-de-Lion et Philippe-Auguste devant Saint-Jean d'Acre, l'Angleterre et la France se sont prises de querelle en Orient. Chacune a suivi sa voie propre, qui était celle de l'erreur. Elles ont oublié leurs intérêts communs, qui étaient ceux de la Chrétienté. L'Angleterre a cherché des vassaux dans l'Empire byzantin...

— Tout en gardant Chypre, conquête de Richard-Cœur-de-Lion, déjà nommé...

— Dans l'Empire byzantin, dans l'Empire arabe, rêvé, reconstitué par elle. La France de Saint-Louis, elle, s'est adressée, dans la Montagne anatolienne, au chef des Hassassins, à Kémal...

— Cher abonné, dans le jeu oriental de l'Angleterre, il n'est qu'intrigue et perfidie. La France n'est-elle pas plus généreuse, plus chevaleresque et plus clairvoyante? Elle pourrait écraser les Turcs; elle préfère les embrasser. Voilà qui va rétablir le prestige des Francs...

— Telle n'était pas l'opinion de sir Archibald, dont vous oubliez la doctrine.

— Les opinions de sir Archibald se sont sûrement modifiées durant ces dernières semaines. Notre ami n'est pas content du général Papoulas, qui fut rebelle à ses conseils. Il a du bon sens : il se ralliera à une politique que le succès couronne.

La griffe d'Angora.

A ce moment précis, notre dévoué facteur entra sans frapper. Il nous tendit avec mépris un pli couvert de timbres-poste et de timbres-taxe et nous dit en bougonnant :

— Encore un qui ne saïe pas que ça est r'augmenté. Refusé ! n'est-ce pas ? Ça est la règle au *Flambeau*...

— Attendez ! s'écria l'Abonné. Que faites-vous ? Regardez ce cachet. Vous alliez, malheureux, renvoyer à Ouchak une lettre de sir Archibald qu'une coïncidence miraculeuse nous apporte au moment où nous évoquons cette grande figure.

Déjà, de l'enveloppe éventrée un mémoire bigfourien jaillissait, avec sa garniture habituelle d'annexes et d'appendices. L'Abonné s'était emparé d'un feuillet dactylographié ; il poussa un cri de triomphe :

— C'est la réponse de Bigfour ! Des textes irréfutables, classés selon la méthode de notre ami. Ecoutez !

Ouchak, juin.

Pour M. Berthelot, aux bons soins du Flambeau.

Des journaux ancyriens (1), *recueillis par nos avant-postes, éclaireront Votre Excellence sur l'amitié franco-turque. Quant à l'offensive*... on les aura. A. B.

Hakimiet i Millié, journal officieux : Le gouvernement de la République française ressemble à ces marchands rapaces qu'on voit dans

(1) *Angoriotes* est usité *(N. de la Réd.).*

les bazars et qui, sous les promesses les plus fallacieuses, trompent et carottent effrontément.

Le plus grand journal de la République, le *Temps,* a changé d'opinion plus de dix fois dans l'espace d'un an. Au lendemain de l'armistice, les journaux français, le *Temps* en tête, déversaient froidement sur les Turcs les pires injures et envisageaient le dépècement de notre patrie. Ne parlons pas des souffrances endurées par les Arabes nos frères, en Algérie, au Maroc et ailleurs, mais contentons-nous de ne pas oublier les horreurs commises par les Français en Cilicie, horreurs qui ont fait rougir les faces cuivrées des sauvages de Madagascar. Tant il est vrai que, depuis Soliman le Magnifique, ces charmants « amis » se sont comportés envers nous, qui les avons comblés de nos biens et de notre amitié, comme les hideux conquistadors du moyen âge.

Il y a huit mois la presse française changea brusquement d'attitude. Nous en fûmes stupéfaits. Mais nous étions encore à nous demander ce qui arrivait à l'opinion publique française quand le *Temps* fit une nouvelle volte-face. C'était au lendemain de Spa. Le concours anglais était assuré contre l'Allemagne. Le plus grand journal de la République recommença sa campagne contre la Turquie et préconisa joyeusement le partage de l'Empire ottoman. Certes on entendait de temps en temps des paroles de paix. Mais alors que cette nation hypocrite nous faisait des « salamalecs » d'une part, de l'autre elle massacrait les Turcs en Cilicie. Nous avions raison de ne pas ajouter créance aux mensonges des Latins!

Deux mois après, le *Temps* fit encore une fois machine en arrière. La presse de Paris versa en notre faveur des torrents d'encre sur des montagnes de papier. On parla tellement du « droit des Turcs », de « l'amitié séculaire », des « intérêts de la France en Orient », que les naïfs, chez nous, finirent par se laisser prendre. Mais lorsque les conditions posées par Briand concernant l'accord cilicien nous furent connues nous comprîmes sans peine le but des Tartuffes de Paris: La France a voulu nous tromper une fois de plus...

La presse de Paris nous a encensés, caressés, léchés. Tout cela pour mieux nous manger. Gouraud, Leygues, Briand ont insisté sur la nécessité de s'entendre avec les Turcs. Que découvrons-nous sous le masque de cette littérature?

La Cilicie aux Français, les Arméniens excités et armés contre nous, l'impérialisme français se donnant libre carrière.

Dans ces conditions, il est clair qu'il n'y a pas une possibilité d'entente avec la France.

Peu nous chaut après ça qu'au péril allemand qui fait trembler la France, s'ajoute le péril turc.

LE FIDÈLE ABONNÉ. — Eh bien, qu'en dites-vous? Savoureux, les documents Bigfour!

— Inexplicable!

— Bigfour doit avoir expliqué ça. Cherchons bien... Parfaitement. Voici une note sur l'occupation française en Cilicie. C'est très clair, ma foi, très bien divisé... Je vais vous lire les titres des paragraphes. C'est instructif.

La vérité sur la Cilicie.

Juillet 1919: les troupes françaises remplacent les troupes anglaises. Arrivée du colonel Brémond. Accueil enthousiaste.

A la fin de 1919, toute la Cilicie est occupée sans qu'un coup de feu ait été tiré.

Encouragements du quai d'Orsay aux Turcs. M. Georges Picot à Sivas, chez Mustapha Kémal.

Massacre de Marache (1). Attaques de Kémal.

Catastrophe d'Ourfa: la garnison capitule et est massacrée.

Evacuation de Sis. Capitulation de Hadjin: massacre d'Arméniens. Capitulation de Bozanti. Toute la Cilicie du Nord est perdue.

Paris négocie l'armistice de mai 1920. Il est rompu par Kémal, le 18 juin. Effondrement du prestige français. Défection en masse des partisans de la France.

Adana délivré par les Français.

Traité de Sèvres: les Turcs obtiennent toute la Cilicie à l'ouest de Djihoun. Rappel du colonel Brémond, accusé d'arménophilie.

Accord Berthelot-Bekir-Sami-Bey : la France abandonne la ligne du Djihoun et ne réclame plus pour la Cilicie de Mersine que de vagues garanties économiques et pour la population arménienne que des assurances illusoires.

Mai 1921: l'Assemblée d'Angora repousse l'accord franco-turc. Démission de Békir-Sami-Bey.

Juin: M. Franklin-Bouillon envoyé à Angora.

Synchronisme: attentat contre le général Gouraud.

Oignez le Turc...

Le Fidèle Abonné. — Cette table des matières est parlante. Elle nous dit que plus on cède aux Turcs, moins on en obtient. On ne leur impose point en reculant toujours. Comprenez-vous à présent les articles de la presse turque?

(1) Le *Flambeau* a raconté (4e année, no 1, 31 janvier 1921) le jeu étrange, plus diplomatique que militaire, qui aboutit à l'évacuation de Marache et au massacre de sept mille Arméniens (*N. de la Réd.*).

Nous. — Tout cela paraît clair, en effet.

— Douloureusement clair. C'est le prestige de la France qui s'en va. Elle a déçu ses protégés sans désarmer ses ennemis. Elle a perdu le protectorat des Chrétiens d'Orient. Car cela, c'est bien fini. La France a passé l'éponge sur le tableau noir où sont inscrits les trois massacres d'Arménie: 80,000; 20,000; 1,200,000 victimes! L'Allemagne qui les a tolérés, peut-être encouragés, croit devoir les désavouer aujourd'hui. Et la Wilhelmstrasse fait publier par le Dr Lepsius des documents officiels où MM. de Wangenheim et de Hohenlohe protestent contre le plus grand crime de l'histoire du monde. Des jurés berlinois acquittent Teilirian, justicier de Talaat.

— Tandis qu'à Leipzig...

Ça c'est une autre affaire. Du moins, à Berlin, on simule l'horreur... La France oublie les douze cent mille martyrs qui sont morts pour nous, elle tend la main à leurs bourreaux...

— Mais qui vous affirme que les Turcs d'Angora sont solidaires des Jeunes-Turcs de 1915? Talaat n'a-t-il pas été condamné à mort par un conseil de guerre ottoman?

— Consultons le dossier Bigfour. Voici:

La mort de Talaat. — Talaat est *chéhid* (mort pour la patrie). Aucun doute n'est plus permis. Nous saluons sa tombe encore fraîche et nous nous inclinons bien bas pour baiser ses yeux.

Talaat était un géant de la politique. Talaat était un génie. L'Histoire en fera un martyr et un apôtre. Talaat était un révolutionnaire, mais il était, avant tout, l'homme du Droit.

Né du peuple, Talaat en avait toutes les qualités. Aucun de nos hommes d'Etat, même parmi les plus célèbres, n'a été aussi aimé, idolâtré par le peuple, que ce télégraphiste, obscur avant 1908.

En dépit de toutes les calomnies, Talaat reste le plus grand homme de la Turquie. Notre pays n'aura jamais vu un « marbre » aussi ferme et aussi pur.

Dors en paix, Talaat: le flambeau que tu as allumé n'est pas près de s'éteindre. Les nationalistes l'ont brandi, et comme auparavant, ce sont de rudes mains qui en ont la charge.

Pour le prouver, le *Yéni-Gun*, d'où cet article est

extrait, publie la dépêche de la municipalité de Ladik :

Fous de douleur en apprenant la terrible nouvelle, les habitants de Ladik considèrent que le plus grand des Turcs vient de disparaître. Les cœurs qui apprendront la mort de Talaat et qui ne brûleront pas, cesseront de battre ; les yeux qui ne pleureront pas, crèveront.

Voilà les clients de la France (1). M. Berthelot a rendu Constantin presque sympathique. Et les Anglais, qui font des vœux pour la défaite des barbares, hériteront du Protectorat des Chrétiens.

— Eux, les inventeurs du Sionisme et du Panarabisme !

— Sir Herbert Samuel, Abdallah, Faïçal ont eu quelques mécomptes, c'est certain. Mais la France a bien l'air d'avoir perdu la partie en Grèce, en Turquie, en Cilicie, en Arménie.

— L'Angleterre la perdra aussi.

— Ma foi, c'est possible. Les Croisades du temps jadis ont fini comme ça... Les Musulmans, en tout cas n'y gagneront rien ! Ah, ce n'est pas faute de prêcher la guerre sainte ! Lisez ce document que je trouve dans le dossier Bigfour : c'est un sermon prononcé en arabe par le chef des Senoussis, le cheikh Ahmed, dans la mosquée de Sivas et publié par la revue islamique, *Sébil-u-Réchad*.

Khoutbé de Seïd Ahmed Senoussi. — Les *mudjahids* (guerriers pour la foi) occupent une place incomparable auprès de Dieu qui désigne ainsi leur armée : « *Notre armée.* »

O mudjahids musulmans, héros d'Anatolie ! Si vous n'aviez pas été là, l'édifice de l'Islam se serait effondré. Vous faites vivre le Coran, aujourd'hui. Il parle par vos actes, et il s'affirme par vos sabres effilés. Vous ne défendez pas seulement votre terre sacrée, la terre

(1) « L'obstination que nous avons mise à reviser le traité de Sèvres, nos complaisances envers les kémalistes, notre aveuglement sur le rôle d'Angora, le revirement de notre politique à l'égard des chrétiens d'Orient, nos préférences éclatantes pour les Turcs musulmans contre les orthodoxes, ont jeté sur nous dans une moitié du monde un discrédit dont la plupart de nos parlementaires ne se rendent pas compte. » A. GAUVAIN, *Journal des Débats,* 24 mai 1921.

de vos ancêtres, mais les musulmans opprimés du monde entier. Quel grand honneur pour vous!

O mes frères! persévérez dans votre sublime courage, dans votre saint courroux. Prenez garde qu'un désaccord ne surgisse entre vous. Ce serait mettre du beurre sur le pain maudit des infidèles. Vous êtes frères entre vous. Mais vous devez être des loups pour les infidèles, lorsque l'heure du Djihad a sonné. N'imitez pas l'ennemi qui est travaillé par des dissensions intestines. Dieu a ordonné d'ailleurs que les infidèles se mangent entre eux comme des bêtes fauves.

Que votre épée soit vaillante et bien trempée. Qu'elle fracasse avec allégresse les crânes maudits de l'ennemi. Cette épée, musulmans, ne la rentrez pas au fourreau, avant d'avoir anéanti les infidèles. C'est la voix de l'honneur qui le commande, la voix de la religion l'ordonne. Respectez, musulmans, les prescriptions du Coran. Envers et contre tous, mes frères, soyez les soldats de Dieu!

L'Anti-S. D. N.

LE FIDÈLE ABONNÉ (*continuant*). — Toutefois ne vous imaginez pas que les mudjahids reprendront Constantinople. Le transfert de la capitale turque à Angora facilite la résistance de l'Anatolie; mais, *ipso facto*, elle prépare la reconquête de Byzance par l'Occident. Personne plus que Kémal n'a contribué à discréditer le khalife, que la presse d'Angora — sir Archibald l'a noté — traîne dans la boue. Voyez vous-même: le *Hakimiet-i Millé*, le *Yeni-Gun* lui reprochent à l'envi d'être « sans courage, sans dignité, sans honneur, traître à la patrie »... C'est Kémal qui a sollicité l'aide des Bolchéviks. Le petit sultanat de Roum est désormais une povince de Moscou. Les Turcs sont en dehors de notre Société des Nations; mais ils sont tributaires de l'Anti-Société de Lénine et Trotzky, la « Société des Nations » moscovite. Cette anti-S. D. N. évoque tour à tour les affaires que, faute d'entente, nous n'avons pas su résoudre.

NOUS. — Elle échouera comme nous. Elle ne conciliera pas des intérêts contradictoires. Elle ne mettra jamais d'accord, par exemple, Turcs et Arméniens.

— Elle est accueillie comme une libératrice par tous ces peuples meurtris et déçus qui se sont épuisés à combattre pour ou contre nous. Elle conquiert les uns par la force des armes ; elle conclut avec les autres de généreux traités. Elle s'est emparée de notre devise, le droit d'*autodisposition,* et elle l'accorde à ses alliés, même à ses sujets.

— Dans les limites de la confession bolchévique ?

— Elle exige naturellement qu'on récite la formule, avec humilité. Vraiment, c'est la moindre des choses. Il n'est pas indispensable de pratiquer. Lénine, dans son *Epître aux Transcaucasiens,* conseille même d'éviter les excès de zèle... Vous connaissez le texte ? Il est de Mai.

NOUS *(méfiants).* — Non. Vous paraissez bien documenté sur les Soviets !

LE FIDÈLE ABONNÉ. — Assez. Ecoutez le langage de la sagesse :

Il y a bien des différences entre nous, mes frères. Celles que je vous ai citées suffisent à recommander la nécessité d'une nouvelle tactique. Il vous faut plus de prudence, plus de conciliation ; il vous faut faire plus de concessions à la petite bourgeoisie, aux intellectuels, aux paysans. Exploitez les richesses de votre sol. Echangez vos produits contre ceux de l'étranger. Vous avez du pétrole, du manganèse, du charbon. Vous avez la possibilité d'une large politique de concessions et de négoce. Il faudra faire cette politique hardiment, habilement. Vous pourrez ainsi améliorer l'existence de vos travailleurs, de vos paysans, vous pourrez gagner vos intellectuels, les employer à l'œuvre de la restauration économique. Commencez avec l'Italie, l'Amérique, les autres Etats, développez vos ressources, irriguez votre sol.

Une transition plus lente, plus prudente et plus systématique au socialisme, voilà ce qui est nécessaire aux républiques caucasiennes.

Vous voyez que le Soviétisme d'exportation perd quelque peu de sa virulence. Et puis, Moscou garantit l'usage de la langue nationale, la sécurité du pays. Voyez ce qui s'est passé dans le Caucase. Successivement, l'Azerbeidjan, la Géorgie, l'Arménie se soumirent.

— L'Arménie s'est révoltée en mars.

— Mal lui en prit. Le turbulent parti nationaliste des *Dachnakzaghan* s'est emparé d'Erivan; mais bientôt les Arméniens bolchévistes reprenaient le dessus avec Gassian, puis Miasnighian. Il y a aujourd'hui à Erivan un gouvernement de trente commissaires du peuple, un gouvernement soi-disant bolchéviste, en réalité national. Le patriotisme arménien a compris qu'il fallait composer avec le maître de l'heure. Le patriarche d'Etchmiadzin ne fut pas le dernier à conseiller la soumission. Les Soviets ravitaillent l'Arménie, et ils s'appliquent à liquider dans un esprit bienveillant les litiges territoriaux. Ils avaient attribué Kars et Ardahan à la Turquie, lors de la révolte d'Erivan. Ils viennent de rentrer à Kars. Même politique en Géorgie. Les Russes se sont bien gardés d'annexer la jeune république: ils lui ont rendu Batoum; ils ont respecté sa langue. Et quant à l'Azerbeidjan, s'ils y ont un peu massacré les Tartares, c'était pain bénit. Aujourd'hui, la Fédération caucasienne renaît: les douanes sont abolies; des zones neutres établies, en attendant qu'une Commission mixte ait tracé les limites définitives. La Société des Nations moscovite connaît, semble-t-il, moins de Wilna et de Silésie que la nôtre. Et coup sur coup, après le traité russo-turc du 16 mars, sont signés les traités russo-afghan, turco-afghan, russo-persan.

— Nous avons des informations sur le traité afghan.

— Pas tant que moi... Ce traité est particulièrement instructif, car l'Afghanistan a passé de notre groupe au groupe adverse. Cas de défection caractérisé. L'émir fut très longtemps une sorte de garde frontière, un peu maraudeur, un peu contrebandier, de l'Empire des Indes. Il profita de notre victoire de 1918 pour faire la guerre à la Grande-Bretagne, estimant sans doute que la triomphatrice mènerait sans entrain cette guerilla coloniale et montagnarde et ne prendrait pas un revers au tragique. C'est ce qui arriva. Le 8 août 1919, par le traité de Rawalpindi,

l'Afghanistan obtenait son indépendance. Mais il perdait la généreuse subvention de l'Angleterre. Et les Bolchéviks d'offrir à l'émir un million de roubles-or par an, ainsi que des techniciens pour construire des chemins de fer et des lignes télégraphiques. En même temps, Tchitchérine, à Moscou, mettait la main du délégué d'Angora dans celle de l'émissaire de Kaboul : la Turquie s'engageait à réorganiser l'armée afghane. Restait la Perse, naguère hostile à l'influence russe. On la gagna par un traité magnanime, où il n'est question que de cadeaux : routes d'automobiles, chemins de fer, télégraphes, banques, missions, installations du port d'Enzéli, tout ce que la pénétration pacifique ou l'occupation armée de la Russie tzariste avait laissé en Perse est donné au peuple persan. En outre, les dettes sont abolies, les frontières rectifiées, les traités tzaristes annulés. A ce prix, la Perse entre dans l'Alliance orientale... Vous le voyez : si le Bolchévisme a beaucoup détruit en Europe, il est en train de construire en Asie un assez fier édifice.

— Un peu composite...

— Que voulez-vous? On bâtit fort mal à présent. Mais ce style-là vaut bien le style Trianon. Et si quelques pierres s'écroulent, si quelques annexes flambent, la Russie ne manque ni de matériaux ni de main-d'œuvre. La Russie de demain et d'après-demain se chargera d'entretenir le Palace oriental des Bolchéviks. Dans ce caravansérail tous les peuples de l'Asie trouveront à se loger. Gratis!... Aujourd'hui on lit à l'entrée : *Prolétaires de tous pays, unissez-vous!* phrase que les Musulmans lisent de droite à gauche : *La illah il Allah!* Demain, on gravera à la place *Bojé Tzaria chrani* et les Musulmans, sans s'apercevoir de la différence, continueront à venir au caravansérail, transformé en geôle impériale. Marx aura travaillé pour le Tzar comme il a travaillé dans le temps pour le Kaiser. Et la troisième Russie pardonnera au Bolchévisme : *Pax tibi, Marx, evangelista meus!...*

Le Bolchévik démasqué.

Le Fidèle Abonné (*après une pause, employée à savourer son mot*). — Bigfour vous aurait traduit cela en slavon ecclésiastique, pour la couleur locale.

Nous (*qui suffoquions depuis quelques minutes*). — Trahison ! Vous... vous êtes Bo... Bolchévik !

Le Fidèle Abonné (*froidement*). — Je ne suis ni Bolchévik, ni Panslaviste, en principe. Mais je suis pour la Société des Nations.

Nous. — Vous êtes Bolchévik ! C'est pour cela que vous vous félicitiez de la sentence des îles Aland et du compromis de Wilna ! C'est pour nous tromper que vous versiez des larmes hypocrites sur l'échec de la Croisade ! Vous vous réjouissiez de voir nos misères, nos querelles, nos faiblesses profiter au Pansoviétisme ! Bolchévik !

Le Fidèle Abonné (*avec obstination*). — Il me faut une Société des Nations. Si la vôtre ne suffit même pas à organiser l'Occident médiéval et chaotique, si elle se retire de la moitié du monde, si comme Alexandre elle abandonne l'Asie au plus fort, je salue le fléau de Dieu qui va battre à sa place le grain oriental. Gloire au peuple orthodoxe qui, précédé du drapeau rouge et suivi des saintes icônes, va porter le Message aux nomades du Sable noir et du Sable jaune, et qui saura réconcilier le martyr de Kerbela avec les cendres des Omméyades, et la Sainte Mère de Kiev avec le Dalaï-Lama !... Je veux la Paix ! La Paix par le droit ou la Paix par la force. Le rameau d'olivier et le glaive me sont également sacrés, pourvu que...

— Le Knout aussi, ce semble. Sortez, Monsieur, ou nous appelons la police... Allo, Bruxelles central ! La Sûreté : section politique, s. v. p., Mademoiselle !

La demoiselle du téléphone. — Section politique ? Ça n'existe plus.

— Alors, le Ministère de la Justice ! B. 1070, le citoyen

Vandervelde !... Citoyen ministre, nous avons ici un forcené qui fait l'apologie du crime !

M. EMILE VANDERVELDE. — La camisole de force ! C'est Merxplas ?

— Mais non ! Ici, *Flambeau*. C'est un individu qui vante les envahisseurs de la Géorgie !

M. EMILE VANDERVELDE. — Ah ! Géorgie ! Excusez-moi, compagnon Jordania.

— Mais non ! Ici, *Flambeau*.

M. EMILE VANDERVELDE. — Géorgie, *Flambeau* ? Ah, c'est une blague !

— Très sérieux, au contraire. Un fait nouveau...

M. EMILE VANDERVELDE. — Encore un massacre ! Ah, c'est très embêtant !... Avertissez le Secrétariat de la S. D. N. Au fait, elle ne répond jamais... Allo ! Allo ! Vous écoutez ? Téléphonez tout de suite au Linthout 534 : ça intéressera, j'en suis sûr, Louis de Brouckère.

LE FIDÈLE ABONNÉ (*secouant sur le seuil du* Flambeau *la poussière de ses souliers*). — Ils ne comprennent ni la foi ni l'ironie ! *Untergang des Abendlandes !*

LE PERSONNEL DU « FLAMBEAU » (*lapidant le blasphémateur à coups d'*invendus). — Mort aux Boches !

FAX.

Bulletin bibliographique

L'incident Einstein-Fabre. — M. Lucien Fabre, auteur d'*Une nouvelle figure du monde: les théories d'Einstein,* ouvrage dont nous avons rendu compte dans notre dernier numéro (1), nous demande de publier la déclaration suivante qu'il a adressée à la revue *Die Naturwissenschaften* et que celle-ci n'a pas insérée jusqu'ici. Nous publions avec plaisir cette déclaration, après quoi nous considérerons l'incident comme clos.

« M. Einstein a fait paraître dans la *Naturwissenschaften* une note que vous avez reproduite. Dans cette note il m'accuse d'avoir publié sous sa signature, dans le livre très élogieux que j'ai consacré à ses théories, une préface qu'il n'a pas écrite.

« Cette préface est constituée par trois documents; elle contient des renseignements biographiques, des opinions scientifiques et enfin, une profession de foi internationaliste.

« Je maintiens de la manière la plus formelle:

1° Que ces documents émanent bien de M. Einstein;

2° Qu'ils m'ont bien été adressés, spécialement sous forme de lettres et en réponse aux miennes;

3° Qu'ils étaient exclusivement destinés à présenter à mes lecteurs, c'est-à-dire au public français, la personnalité morale et scientifique de ce savant.

« Je suis prêt à prouver mes allégations par des pièces irréfutables et à produire l'original de celles-ci à Paris et le fac-similé où on voudra.

« Je déclare que M. Payot, mon éditeur, n'a en rien été mêlé à cette affaire; je déclare que j'ai été tout d'abord extrêmement surpris des dénégations de M. Einstein; je déclare enfin, qu'après enquête, je ne suis pas encore parvenu à discerner, parmi tous les mobiles probables, celui auquel a obéi M. Einstein en lançant, si inconsidérément, contre un homme aussi parfaitement honorable qu'il peut l'être lui-même, une accusation dont il est si facile de prouver l'inanité. »

(s.) Lucien Fabre.

(1) Voyez le *Flambeau,* 4e année, no 5, 31 mai 1921, p. 144.

Le Problème militaire.

« Si nous voulons que les vallées du Rhin, de l'Escaut et de la Meuse ne servent plus de chemins aux cent armées qui d'Andernach et de Bouvines à Charleroi et à Verdun, se sont heurtées dans les pays *d'entre-deux,* ne nous laissons pas aller à croire que le passé est mort, que le grand procès est définitivement gagné, que l'Allemagne est — ou va être — assez profondément transformée par sa défaite pour renoncer dans un avenir prochain aux *plans occidentaux* formés par elle depuis cent ans (et hier encore) au détriment de la Belgique et de la France. » Ces graves paroles d'un historien belge, M. Léon Leclère, pourraient servir d'épigraphe à l'article que le Ministre de la Défense nationale, M. Albert Devèze, consacre ci-après au problème militaire dont la solution sera l'enjeu de la prochaine consultation électorale.

L'enjeu de l'élection.

La solution du problème militaire sera donc l'enjeu de la prochaine consultation électorale. Toutes les lois de milice en vigueur cesseront leurs effets après que la classe de 1922 aura été incorporée et sauf en ce qui concerne la durée du service militaire de celle-ci. Il est donc indispensable qu'avant la fin de l'année prochaine, en prévision de l'incorporation de la classe 1923 — laquelle sera la première du régime normal — un seul contingent pouvant désormais être appelé annuellement sous les armes, — le législateur ait élaboré le Statut de la Défense Nationale.

Que sera ce statut? Peu de semaines passeront encore avant que la Nation en ait décidé. Du même coup la Belgique aura décidé de son destin.

***

J'entends les pessimistes s'en désoler. Ils disent que ce terrain électoral est détestable pour les patriotes. Ils prévoient — et ils ont raison — la surenchère de la déma-

gogie. Les « faiseurs de système » auront beau jeu pourvu qu'ils concluent que la sécurité du pays peut être assurée au meilleur marché — en hommes, en argent, en temps de service. Comme l'on prend souvent ses désirs pour la réalité, comme il sommeille encore au fond de notre peuple, malgré les « Années Terribles », de vieux levains d'égoïsme susceptibles de faire germer une floraison d'antimilitarisme aveugle ; comme on trouve toujours un soi-disant technicien pour couvrir de son satisfecit et de sa pseudo-compétence n'importe quelles billevesées, en flattant sa médiocrité ou son ambition ; ces propagandes trouveront écho dans l'opinion. N'avons-nous pas entendu ces jours derniers, au Parlement, un député qui répétait, comme avant 1914, que la Belgique était trop petite pour se confier à ses forces propres, ce qui équivaudrait à la placer vis-à-vis des grandes puissances en vassale, sinon en victime résignée ? Ce langage. et d'autres plus dangereux encore, on les entendra sur la place publique. Une campagne d'injures et de calomnies sera déchaînée contre l'armée et contre ceux qui la représentent. Et le suffrage universel mené, trompé, saboté se laissera conduire, par incompréhension, par ignorance, par égarement, aux pires abdications.

Eussent-ils raison, les pessimistes, que je leur répondrais qu'il n'y a pas eu moyen de faire autrement. L'entente, dans la Chambre actuelle, de la droite flamande et de la gauche socialiste — si des considérations étrangères au problème militaire l'ont empêchée de porter tous ses fruits — a cependant suffi pour paralyser l'élaboration d'un régime définitif. Ceux qui, comme moi-même, pensaient que la solution doit être soigneusement étudiée dans l'esprit que je définirai dans un instant, n'ont pu tendre qu'à empêcher qu'elle soit prématurément compromise par d'imprudentes improvisations. Ils sont heureux d'y avoir réussi. Ils n'ont jamais cru pouvoir faire davantage.

Eussent-ils raison encore, les pessimistes, que j'ajouterais : En pareille matière, quand le salut de la Patrie est en jeu, il faut se battre quand même jusqu'au bout, de toutes ses forces, et opposer à la propagande des uns la propagande décuplée des autres. Je les renverrais au Taciturne, disant qu'il n'est point besoin d'espérer pour entreprendre ni de réussir pour persévérer.

Mais affirmons-le bien vite : les pessimistes ont tort. Le Belge de 1921, s'il répugne à l'impérialisme, au militarisme, à toutes les exagérations verbales et sentimentales, si mal accueillies en ce pays de sagesse et de pondération — ce Belge se souvient encore. Il sait comment nous avons été conduits, par des politiciens imprévoyants, au bord de l'abîme. Il comprend qu'une armée forte nous eût probablement préservés de l'invasion et en eût en tout cas limité les effets. Il a mesuré aussi l'attachement souvent inconscient qu'il portait à sa liberté, à ses institutions, à la grandeur et aux traditions de sa race. Il a appris par l'expérience que les années de quiétude aveugle, de passivité, d'avarice, se paient en quelques heures au centuple.

Adressons-nous donc à la fois à sa raison et à son cœur. Soyons aussi fermes que modérés dans notre langage. Veillons à ce qu'il n'y ait point d'électeur qui aille aux urnes sans l'avoir entendu. Ne permettons pas que les foules subissent l'entraînement des mauvais bergers : il suffit pour cela de leur montrer la vérité sans voiles.

Le peuple belge est aujourd'hui majeur. Il prendra ses responsabilités. Il aura, demain, le Parlement, les gouvernants, l'armée qu'il mérite. Son histoire, désormais, sera telle qu'il l'aura consciencieusement, délibérément voulue. Or, ce peuple veut vivre.

* * *

Le problème militaire est un problème exclusivement technique. Quel est le péril dont nous sommes, dont nous restons menacés? Que faut-il pour nous en protéger à coup sûr? Si la politique n'était pas faite de détestables marchandages, c'est à cela, et cela seul, que se bornerait la discussion. Et l'accord de tous se ferait aussi sûrement qu'il se fait sur la solution de n'importe quel problème d'arithmétique ou de géométrie.

Quel péril, d'abord? Regardons autour de nous.

L'Allemagne désarme, dit-on. Certes, d'énormes quantités de matériel de guerre ont été livrées ou détruites. Mais il est impossible d'évaluer celles qui subsistent encore, car la bonne volonté apparente des gouvernants actuels se heurte d'une part à des organisations qui ont pris à tâche de conserver à la nation allemande son armature militaire et le maximum de matériel — organisations que personne n'ose sérieusement attaquer et dissoudre, — d'autre part, à la complicité sournoise d'un peuple entier, qui aide à dissimuler les choses prohibées, à paralyser le contrôle, à tromper le contrôleur. Ajoutez à cela que l'armée de volontaires, forte de cent mille hommes, constitue en réalité une armée de cadres, puissamment entraînée, dans laquelle — aux termes d'un ordre qui fut saisi — chaque soldat doit recevoir l'instruction de chef de section. Et songez que l'absence d'instruction militaire des jeunes classes — à la supposer établie, car elle prend aisément le nom et le masque de l'éducation physique et du sport — se trouve largement compensée par le fait que l'Allemagne dispose d'une réserve de plus de deux millions d'hommes instruits. Ils ont pris part à la grande guerre. Ils ont reçu et conservent la formation militaire la plus étendue, et veillent d'ailleurs à l'entretenir au sein de leurs «Vereine» d'anciens soldats. S'il faut un exemple pour montrer l'impuissance en cette matière des gouvernants pacifistes, à les supposer même sincères, n'avons-nous pas

celui de la Haute-Silésie où le général Hœfer a pris la campagne à la tête d'une armée allemande, a entrepris de dicter sa loi à l'Entente et à la Pologne, sans que le Reich puisse paralyser ses entreprises, ni empêcher les nationaux allemands de lui venir en aide de leur personne et de leur argent?

L'Allemagne désarmée? Matériellement un peu; je viens de dire comment. Mais moralement elle est plus armée que jamais. Quel poète chantera l'esprit de revanche qui la brûle, la haine qui la dévore, la volonté terrible dont elle est animée, de retourner à son grand rêve de pangermanisme et de supériorité mondiale? Ce poète viendrait quelque jour, au jour du *Sturm und Drang*. Le seul moyen d'empêcher qu'il revienne est d'empêcher que ce jour luise. Le seul moyen est donc d'être et de rester fort; d'imposer au Germain vaincu le seul respect qu'il connaisse : celui de la force.

Jusqu'au moment où les réparations seront accordées sans qu'il soit besoin d'ultimatum ni de sanctions. Jusqu'au moment où il y aura des juges à Leipzig. Jusqu'au moment où se dissoudront les « Orgesch », les « Kriegervereine », toutes les institutions de l'Allemagne guerrière; où se livreront effectivement les réserves d'armes encore inavouées, où les stipulations territoriales du traité de Versailles seront exécutées, sans que se lève la résistance armée de partisans, représentatifs du véritable esprit germanique.

Alors, mais alors seulement, dans toutes les nations, le mouvement d'opinion pour le désarmement sera légitime. Encore faut-il ajouter que les petits peuples ne pourront pas désarmer avant les grands. Quelles que soient leurs amitiés, leurs sympathies, leurs confiances, ils ont le devoir de veiller sur eux-mêmes; de ne dépendre de personne; de ne point se mettre à la merci de quiconque. C'est par la décision de la Société des Nations, exécutoire simultanément dans tous les pays associés, que

doit se faire quelque jour, espérons-le pas trop éloigné, le désarmement mondial.

Certains diront : « C'est entendu. La Belgique est politiquement l'objet tout spécial de la haine allemande. Géographiquement, elle est de plus l'objectif désigné des armées de la Revanche. Diplomatiquement, débarrassée des entraves de la Neutralité, elle a aussi dépouillé l'armure — si fragile soit-elle — que la Neutralité cherchait à lui faire. Mais n'avons-nous pas, aujourd'hui, d'autres garanties ? Attaqués, l'accord franco-belge ne nous assure-t-il pas la protection des armées françaises ? Derrière la France, n'aperçoit-on pas les autres nations, nos amies, nos associées, prêtes à voler à notre secours ? Qu'avons-nous donc besoin de nous protéger par nous-mêmes ? » Et d'autres ajouteront : « N'est-ce pas l'accord franco-belge qui nous astreint à des armements sans fin, et qui grève de son poids la solution belge du problème militaire » ?

Je veux d'abord répondre, d'un mot, à ces derniers, parce qu'il semble qu'en Flandre surtout, un effort de propagande soit fait pour répandre l'opinion que je dénonce. Je lui ai déjà opposé à la Chambre un démenti catégorique. Je le réitère ici, en précisant. L'accord franco-belge est heureusement défensif ; il ne joue qu'en cas d'agression non provoquée. Il a pour objet essentiel de faire en sorte que, placée demain devant le même ennemi qu'en 1914 — il ne dépend de personne que les deux nations se trouvent côte à côte sur la même ligne de défense et constituent ainsi l'avant-garde de la civilisation contre un retour offensif de la barbarie, — la collaboration des armées française et belge ne soit plus improvisée ; qu'elle ait été techniquement préparée et étudiée ; qu'ainsi elle soit étroitement et efficacement assurée dès le premier jour de la guerre afin que l'ennemi ne puisse plus, en profitant de notre désarroi, porter celle-ci sur notre territoire. Pour y parvenir, l'accord prévoit

donc, dans l'hypothèse visée, que chaque pays fournira telles troupes, en tel endroit, dans tel temps, pour telle mission. Il ne dit rien de plus, ni explicitement, ni implicitement. Il n'oblige aucune des deux parties, quant au régime militaire qu'il lui conviendra d'adopter: et il est superflu d'ajouter que seule la foi due au contrat engage chacune d'elles à fournir des troupes capables de remplir le rôle qui leur est assigné. Cela, c'est une question de bonne foi, dont chacun est juge devant sa conscience, mais sur laquelle aucun honnête homme — par conséquent aucun Belge — n'hésitera. Nous sommes nous-mêmes souverains appréciateurs de ce qu'il faut faire, pour que la parole donnée soit loyalement tenue.

Mais j'en viens alors à mes premiers contradicteurs.

Faut-il compter exclusivement, ou même principalement, sur la France, et sur nos amis? Pareille pensée peut-elle nous effleurer? Ne protestons-nous pas aussitôt de toute la force de notre dignité collective? Imaginerait-on qu'on puisse songer à pareille abdication, disons le mot, à pareille humiliation? Et si nous n'avons pas la noblesse de payer notre part de sécurité par notre part de sacrifice, ne voyons-nous pas qu'avant que les armées amies viennent à notre secours, y compris celles qui devraient d'abord être transportées — sinon même se reconstituer, bien loin de nous, — nous connaîtrions à nouveau et dans quelles conditions! les horreurs de l'invasion et de la servitude?

Les hommes qui « arrivent » le doivent en général à la pratique de deux maximes : « Aide-toi toi-même » et « Fais ce que dois, advienne que pourra ». Les peuples qui ne pratiquent pas ces maximes n' « arrivent » pas non plus: ils disparaissent. Et c'est justice.

***

Admettons un instant qu'il ne soit pas question de revanche germanique. Prenons au pied de la lettre toutes

les protestations verbales. Fermons les yeux à l'évidence des faits. Et constatons.

Si l'on désarme en Belgique, on désarmera partout, n'est-ce pas? Nous ne comptons pas sur la force des autres pour exécuter notre débiteur? Bon.

Dans ce cas, gardez-vous *une espérance quelconque* d'obtenir par la douceur, par la persuasion, les milliards que l'Allemagne nous doit en vertu du traité de Versailles? Non.

Parfait. Dès lors, pour la Belgique, c'est irrémédiablement la faillite. La souhaitez-vous? Non.

***

Il faut donc une armée. Quelle armée?

Parlons-en d'abord qualitativement, pour le temps de guerre.

C'est un crime d'envoyer au feu des troupes qui ne sont pas: 1° exercées et disciplinées; 2° bien commandées et encadrées; 3° bien outillées, tant défensivement qu'offensivement, en matériel de tout genre.

Si l'un des facteurs vient à faire défaut, l'expérience de la guerre tout entière montre qu'on aboutit non seulement à la défaite, mais à un véritable massacre, dans lequel les cohues mal instruites, dépourvues de chefs et de guides, incapables de se servir de leur outillage et même de le défendre, *paient avec du sang* l'incurie des politiciens qui n'ont songé qu'à leurs intérêts électoraux.

Or, la qualité de l'armée en temps de guerre dépend totalement de la préparation du temps de paix: de l'instruction technique et de l'éducation morale que le soldat a reçues et conservées; des mesures qui ont été prises pour assurer l'encadrement et le concours permanent de spécialistes suffisamment nombreux et expérimentés; des sacrifices qui ont été faits afin que l'armée dispose de tout ce dont elle a besoin; pour se ravitailler, se vêtir,

marcher; pour se protéger contre les gaz asphyxiants et contre les éclats de projectiles; pour anéantir matériellement et moralement l'ennemi: grenades, mitrailleuses, canons de tout genre, projectiles de toute puissance; pour se renseigner, s'éclairer, inquiéter les arrières, porter au loin les représailles vengeresses: voici donc les avions; pour briser les barrières de tranchées et frayer la brèche par laquelle passera l'infanterie victorieuse: voici les chars d'assaut.

Tout cela, c'est une question de volonté patriotique: le temps de service; d'argent: le budget; d'administration: la meilleure, la plus sage, la plus économe gestion des crédits; de technique: la plus parfaite préparation de la guerre, au point de vue du commandement, de l'encadrement, de la formation des spécialistes.

L'œuvre trouve alors son couronnement dans l'organisation de l'armée sur le pied de guerre, le plan d'opération de l'armée de campagne dans les diverses hypothèses possibles, et le plan défensif du territoire national.

Encore tout cela ne vaudra-t-il, que si derrière l'armée ses réserves sont prêtes, et si la nation entière, industriellement mobilisée, assure à la fois aux forces combattantes le maximum de ressources disponibles et aux populations de l'intérieur la meilleure exploitation et la meilleure répartition de ce qui doit être réservé pour satisfaire à leurs besoins essentiels.

Quelle tâche énorme! Quel problème à la fois simple et redoutable! Quelle tâche à accomplir, si vaste qu'on n'en aperçoit point le terme, et qu'elle suffirait à remplir la plus noble vie, consacrée tout entière au service du pays! C'est déjà une ambition belle, haute, utile, que de s'efforcer d'y contribuer dans la faible mesure du pouvoir dont dispose le ministre provisoire d'un cabinet d'Union, c'est-à-dire d'un cabinet qui, n'ayant point de majorité fidèle, doit arriver à s'imposer à tous les partis sans descendre à des compromissions déshonorantes.

Quantitativement, en temps de guerre, la question ne se pose plus. Tous les Belges valides, quand la Patrie est en danger, ont le devoir de porter les armes. La Patrie, elle, a le devoir non moins impérieux de les préparer à cette mission. Le principe du service général étant admis — il n'est plus, que je sache, discuté par personne — la question des effectifs disparaît. Au jour de la mobilisation, désormais, il ne manquerait dans les rangs que les traîtres et les lâches. C'est un déchet qu'en Belgique on peut négliger.

***

A la lumière de cet exposé étudions maintenant l'armée du pied de paix, telle qu'elle doit se comporter pour accoucher, au jour de la mobilisation, d'une armée du pied de guerre répondant aux conditions ainsi définies. Envisageons-la, puisque telle est la préoccupation immédiate, au point de vue du temps de service.

***

La première observation, essentielle, est qu'il faut séparer le problème du temps de service de celui qui concerne l'instruction individuelle du soldat. Il est parfaitement possible d'abréger la durée de cette dernière par une éducation physique très généralisée et très développée, et — mais avec prudence, car il faut éviter la « militarisation » de l'enfance — par une certaine préparation militaire antérieure à l'incorporation. D'après ce qui aura été fait dans ce sens, on peut en arriver à un nombre de mois et même de semaines qui tend à se réduire. Il faut cependant ne pas perdre de vue que la puissance formidablement accrue des feux d'infanterie et d'artillerie a créé une tactique nouvelle qui impose aux soldats de s'espacer dans le combat et d'agir souvent sans le contrôle direct du chef. Il est donc

indispensable qu'ils aient acquis une instruction et une dose d'expérience plus grande qu'au temps du « rang serré ».

Mais il reste alors à donner l'instruction *collective;* à créer le coude-à-coude, la discipline d'ensemble des mouvements; à réaliser la cohésion rigoureuse, la régularité presque automatique du fonctionnement des divers rouages humains — dont se compose cette machine immense et compliquée qu'est l'armée. Pourquoi? Parce qu'il faut que tout se passe, à l'exercice ou à la manœuvre, avec perfection; que chacun connaisse son rôle, l'accomplisse, et sache que les autres accompliront le leur, sans aucune chance d'erreur ou de défaillance — pour qu'on puisse imaginer qu'au combat les choses se passeront avec ordre, régularité, efficacité, sans trouble ni confusion. Imaginez en effet que chacun de ces hommes retournera chez lui, son service actif terminé; qu'en cas de mobilisation — c'est bien pour cela, n'est-ce pas? que nous avons une armée — il reviendra prendre sa place après des mois, des années peut-être d'inaction; qu'au moment où il devra appliquer ce qu'on lui a enseigné, il se trouvera sans entraînement exposé aux balles des fusils et des mitrailleuses, au feu de l'artillerie, aux gaz asphyxiants, à tous les procédés de désorganisation morale que l'on emploie et qu'on découvrira encore. Que sera-t-il, et que fera-t-il, si on ne lui a pas appris à agir par véritables réflexes; à se mouvoir, à tirer, à prêter son assistance à ceux dont il est l'auxiliaire, sur un mot, sur un geste, au coup de sifflet?

Qu'est-ce alors quand l'action de plusieurs hommes doit être coordonnée en vue d'un but déterminé, telle par exemple la collaboration, dans le groupe de combat, de tous ses éléments individuels pour le service d'une seule arme automatique qu'il faut transporter, installer, manier, ravitailler et protéger? Qu'est-ce, lorsqu'il s'agit, à un degré plus élevé, d'assurer de même la collabora-

tion des divers éléments d'une même unité, des diverses unités d'un même corps, puis des divers corps et des diverses armes, en assurant la cohésion parfaite des mouvements, la liaison par coureurs, par cyclistes, par signaux optiques, par téléphone, par avions, par télégraphie sans fil, — de façon à former un seul être organisé, obéissant à un seul cerveau, dont chacun des muscles est sans cesse soumis à l'action du réseau nerveux chargé de la transmission des ordres vers l'avant et des renseignements vers l'arrière? Qu'est-ce enfin lorsqu'il s'agit, ayant constitué ce « cerveau » par la formation d'un état-major instruit et capable, d'exercer ce cerveau, de lui enseigner la rapidité de conception et de décision, de lui faire connaître les possibilités matérielles et morales d'exécution, afin qu'il soit bien maître du réseau nerveux et qu'il apprécie exactement la disposition, la résistance, le potentiel des muscles auxquels il doit commander?

Supposez que dans tout cet ensemble un élément fasse défaut ou manque d'expérience, ou de discipline, ou de sang-froid. C'est alors l'infanterie, incapable d'attaquer ou de se défendre, tourbillonnant sous l'ouragan de fer. C'est l'artillerie, mal informée ou mal servie, tirant trop loin ou trop près, n'atteignant pas l'ennemi ou massacrant sa propre infanterie. C'est le commandement désorienté, ignorant de la situation des forces dont il dispose, s'épuisant en vains efforts pour connaître les phases diverses du combat, obligé désormais de subir les événements qu'il devrait diriger. C'est l'hésitation d'abord, puis la défaite, puis la déroute. N'eût-il pas mieux valu ne point envoyer sur le champ de bataille ce lamentable troupeau?

Parlez-moi maintenant de l'instruction militaire de la recrue comme « élément essentiel de la durée du temps de service ». Il ne s'agit pas de former « un soldat ». Il s'agit de former « une armée ». Et cela demande en

temps de paix, un immense travail d'ensemble pour lequel la collaboration de tous les éléments dont elle se compose, individuels et collectifs, à tous les degrés de la hiérarchie, est indispensable.

*
* *

Ce n'est point d'ailleurs la seule base d'appréciation. Il est deux autres considérations, non moins capitales.

Vienne la guerre. Voici que l'armée du pied de paix devient le « squelette » qui sert d'armature à la « chair molle » qu'apporte la mobilisation. Il faut que le squelette soit solide et résistant, et cela d'autant plus que le rappel des classes apportera une chair plus abondante par le service général et la prolongation des obligations militaires. En d'autres termes, il faut que chaque unité mobilisée contienne un nombre suffisant de militaires en cours de service actif, par conséquent en plein entraînement, capables d'encadrer leurs camarades plus anciens, et de leur rappeler, par l'exemple, l'éducation qu'ils ont reçue et qu'ils auront partiellement oubliée. Cette première considération est celle de l' « armature », qui exige la présence permanente sous les armes d'un effectif de paix sérieux.

La seconde considération est celle dite de la « couverture ». La mobilisation de l'armée et sa concentration sur ses positions de rassemblement exigent un temps variable d'après le degré de préparation, temps pendant lequel un raid audacieux de l'adversaire, s'il ne rencontrait pas une résistance préparée dès le temps de paix, suffirait à rendre illusoire toute l'œuvre de la défense nationale, et à livrer le pays, passivement, à l'invasion.

Nous y parons, dans le régime nouveau qui s'organise, par la création du corps de couverture, toujours à effectif renforcé, qui constituera d'abord l'armée d'occupation en Allemagne, et qui, plus tard, occupera la région fron-

tière. Encore faut-il avoir des hommes pour constituer cet effectif, et par conséquent les prélever sur l'armature dont on pourra disposer pour l'ensemble de l'armée.

* * *

Quels sont dès lors les facteurs qui peuvent agir sur la réduction du temps de service?

Le principal est dans la constitution d'un *cadre solide* et d'un *élément permanent nombreux et spécialisé*. Plus l'effectif en sera considérable, plus la formation en sera approfondie, mieux les éléments: instruction collective, armature et couverture seront assurés; moindre devra être, pour les obtenir, la présence effective sous les armes des miliciens en service actif.

Sans doute on peut compter pour constituer cet élément sur la vocation militaire de certains jeunes gens: mais ce n'est là qu'un appoint de peu d'importance. Ce qu'il faut, c'est créer *une carrière* présentant suffisamment d'attraits et suffisamment d'avenir pour que la jeunesse s'y engage. Il suffit d'avoir parlé d'attrait et d'avenir, pour comprendre qu'il faut que cette carrière, commencée dans la vie militaire, puisse se poursuivre dans la vie civile: que pendant ses dix ou quinze années de service volontaire, le militaire « permanent » doit recevoir une instruction qui le rende apte à certaines fonctions administratives civiles afin qu'il puisse poursuivre son avenir, en tenant compte de l'ancienneté totale qu'il a acquise, et tout en restant pour l'armée un élément de réserve de premier ordre. Combien de Belges aspireraient volontiers à passer à l'armée leur jeunesse, s'ils savaient qu'à l'âge mûr, ils ne seraient pas astreints d'y demeurer dans une position subalterne et dépourvue d'horizon, ou sinon de recommencer leur vie à l'âge où d'ordinaire l'homme commence à recueillir les fruits de son labeur!

C'est là qu'est la solution du problème de l'encadrement et de la permanence. Elle a le mérite de ne point grever le Trésor d'une charge supplémentaire exagérée. Elle assurerait, j'en suis convaincu, la présence des quinze à vingt mille permanents qui apparaissent indispensables, si l'on tient compte des diverses nécessités que j'envisage. Au contraire, le simple relèvement des traitements et allocations coûterait horriblement cher, sans efficacité sérieuse : car jamais on ne pourra donner au militaire de rang subalterne une « fin de carrière » suffisamment séduisante pour attirer les ambitions parfois présomptueuses de la jeunesse.

Et voilà de la besogne pour le législateur de l'an prochain.

*
* *

L'élément permanent est évidemment le seul qui puisse agir sur l' « armature » et sur la « couverture ». Mais il en est d'autres qui peuvent certes influencer, en outre, l'instruction collective.

L'éducation physique et la préparation militaire d'abord, non point par elles-mêmes, mais parce que plus tôt sera terminée l'instruction individuelle, plus tôt pourra être commencée l'instruction collective, plus parfaite celle-ci donc pourra se faire, étant donné un temps de service déterminé.

Puis encore, la vie aussi prolongée que possible de l'armée dans les camps et en manœuvres. Ceci est une question d'argent très importante, surtout en ce qui concerne le développement des camps d'infanterie et d'artillerie, permettant d'y prolonger le séjour que font chaque année les divisions, tout en leur assurant des conditions satisfaisantes d'hygiène et de bien-être. Les circonstances financières n'ont pas permis, cette année, d'entrer dans cette voie. Il appartiendra au législateur futur d'appré-

cier les sacrifices que la nation juge pouvoir consentir pour atteindre au résultat désirable.

Faut-il ajouter enfin que toute instruction exige un outillage spécial, des conditions matérielles favorables, qui touchent au casernement, aux stands de tir, aux plaines d'exercice, à l'approvisionnement en munitions d'exercice, à l'utilisation en garnison de certains matériels sujets à usure ou dont l'emploi est dispendieux (avions, chars d'assaut, par exemple), en un mot, à l'ensemble des moyens dont l'armée du temps de paix dispose, et qu'il importe de développer et de perfectionner au mieux des besoins auxquels il faut répondre?

* * *

Et maintenant, supposons que tout cela soit acquis — car il n'est personne, n'est-ce pas? du moins personne de raisonnable, qui réclame la réduction du temps de service sans accorder tout ce que je viens de dire. Reste à décider de ce que peut être cette réduction.

Aussitôt, le champ s'ouvre à la surenchère. La Commission mixte, à l'unanimité — sauf l'abstention de ses membres socialistes, mais y compris l'adhésion des autres membres parlementaires — a dit douze mois. Nous avons, en ce moment, à titre transitoire et à raison de la présence sous les drapeaux de deux contingents annuels, — ce qui nous donne un effectif moyen de 113,500 hommes — dix mois. M. Hubin propose neuf mois. L'extrême-gauche conduite par M. Mathieu et quelques droitiers flamands conduits par M. Marck, six mois. Certains publicistes, quatre mois. M. Eeckeleers a parlé de trois mois. Et d'aucuns annoncent déjà : rien du tout. Ce qui permet de constater qu'on est toujours le militariste de quelqu'un — et ce qui enlève beaucoup de sa signification à cette épithète.

Concluons cependant de ces chiffres mêmes que l'on ne peut prévoir, au maximum, à partir de 1923, que la

présence d'un seul contingent annuel sous les armes. Plaçons-nous dans cette hypothèse maxima, et voyons objectivement ce qu'elle donne.

En admettant le service général le plus étendu, nous aurons sans doute — l'expérience vérifiera les chiffres — un contingent incorporable de 55,000 hommes, dont 45,000 en service armé et 10,000 en service auxiliaire. Comme il est indispensable de disposer en tout temps d'éléments ayant déjà reçu une certaine instruction, l'incorporation de la classe devra se faire en deux fois. Le chef d'état-major général propose avec raison de la faire par unités entières, de façon qu'un même cadre ne reçoive les recrues qu'une fois par an, et qu'un régiment, par exemple, comprenne toujours un bataillon instruit et un bataillon à l'instruction. Il en résulte, si l'on admet qu'il faut six mois pour l'instruction individuelle, que dans le système Mathieu l'armée ne comprendrait *jamais* d'éléments instruits capables de commencer l'instruction collective et d'assurer l'armature et la couverture. Il en résulte aussi qu'avec le service d'un an, il y aurait sous les armes, en dehors des permanents 22,500 soldats et 5,000 auxiliaires instruits (1).

Supposons cependant, en raison des considérations déjà exposées, que la durée de l'instruction individuelle puisse être réduite à moins de six mois, à trois mois par exemple. Il en résultera, dans l'hypothèse du service d'un an, que pendant la moitié de l'année la totalité de l'effectif sous les armes pourra être utilisée pour l'instruction collective, la couverture et l'armature — tandis que pendant les deux trimestres consécutifs à chaque incorporation et consacrés à l'instruction individuelle d'un demi-contingent, l'effectif utilisable sera réduit de moitié. Ne nous dissimulons pas que l'ennemi éventuel connaî-

(1) Voyez le *Flambeau*, 3e année, n° 8, 25 août 1920, p. 165.

tra ces époques de faiblesse, et qu'il en tirera profit lorsqu'il s'agira de fixer l'heure d'une agression.

Mais prenons les choses au mieux. Supposons douze mois de service. Supposons que la mobilisation se produise dans les conditions les plus favorables, la totalité du contingent étant instruite. Supposons acquis l'élément permanent désirable, et qui est au moins triple de celui dont nous disposons actuellement. Nous aurons ainsi, pour le rappel des classes, un effectif de paix instruit d'environ 60,000 hommes en service armé. Il faudra, du jour au lendemain, passer à un effectif de guerre de 350,000 hommes, c'est-à-dire avec une proportion d'un homme en service actif pour cinq à six rappelés. Comment faire, après le prélèvement qu'exige le corps de couverture, pour assurer l'armature? Il faudra bien étoffer d'abord, par privilège, l'encadrement d'unités dites de première ligne, et réduire celui d'autres unités, qui devront être l'objet d'une très sérieuse prise en main avant d'être jetées dans l'action.

C'est-à-dire que, même avec le service d'un an, nous devrons nous résoudre à ne disposer effectivement, dans les premiers jours de la guerre, que d'une partie de notre armée de campagne — sous peine de créer une cohue, livrée d'avance à la défaite.

***

Est-il possible, dès lors, de descendre en dessous du terme ainsi fixé?

S'y résoudre, c'est décider de réduire encore l'effectif de l'armée de première ligne et même de renoncer à constituer intégralement l'armée de campagne que nos effectifs nous permettraient de former. C'est aussi décider de renforcer davantage encore l'élément permanent de l'armée, afin qu'il compense, pour l'armature et la couverture, une partie du déficit en miliciens. Tout cela pour un bénéfice médiocre.

Médiocre, car il faut bien admettre que la durée du service doit comporter, après achèvement de l'instruction individuelle, une participation minima de chaque recrue à l'instruction collective. Médiocre aussi, car les partisans du service de six mois reconnaissent eux-mêmes la nécessité de prolonger et de multiplier les rappels, dont le fardeau est infiniment plus lourd. Chaque fois qu'une classe est soumise à une période de rappel, le Ministre n'est-il pas assailli de sollicitations, dignes souvent d'intérêt, venant de ceux qui seront arrachés à leur foyer, à leur emploi, à leurs affaires? Si certains rappels sont indispensables, ne vaut-il pas mieux les réduire au minimum, plutôt que de les étendre dans le but de justifier un prélèvement de quelques mois sur le service normal? Répétons-le: bénéfice médiocre, à moins de sacrifier délibérément, définitivement, et j'ajoute hypocritement, la défense nationale.

Dès lors, pour descendre en dessous du terme d'une année, il faut estimer que le péril germanique est réduit au point de nous permettre de le considérer comme écarté moyennant un effort défensif inférieur à celui dont nous sommes capables. C'est en revenir au problème extérieur que je posais en commençant cette étude. A chaque Belge de le résoudre selon sa conscience.

* * *

La prime d'assurance contre l'incendie est proportionnée aux risques. Fini le risque, finie l'assurance, supprimée la prime. Quel dommage d'avoir pour voisin un incendiaire qui a fait ses preuves et qui n'a point renoncé à son métier! Quel dommage aussi de constater l'existence aux environs de tant de dépôts de matières inflammables! Certes, ne tenons pas pour acquis que le voisin ne se corrigera jamais ou qu'il ne sera pas pris

quelque jour des mesures de police internationale rassurantes.

Souhaitons tout cela. Collaborons-y de toutes nos forces. Réservons l'avenir. Mais en attendant, ne marchandons pas avec l'assureur. Le seul avantage d'un sinistre — celui de 1914 ne nous suffit-il pas? — est d'enseigner la prévoyance à ceux qu'aveuglaient la confiance, l'optimisme ou tout simplement la veulerie...

* * *

Faute de mieux, reste à nos contradicteurs à nous traiter de « réactionnaires ». Nous ne comprenons pas la différence essentielle entre l'armée de caserne et l'armée de milice; entre l'armée nationale et la nation armée. Il suffit, paraît-il, de coller une étiquette, de donner un nom nouveau, pour que toutes les prémisses de notre raisonnement s'effondrent; pour que surgisse tout constitué, un système complet de défense nationale qui donnera, gratis ou presque, ce que peut rêver de force, et par conséquent de sécurité le meilleur des patriotes.

Ici je suis en aveu. Passe encore pour l'instruction et l'éducation prérégimentaires: j'en ai dit les possibilités, l'utilité et l'importance. Mais l'instruction collective? L'armature? La couverture? Est-il plusieurs façons d'assurer tout cela? Et celles-ci permettent-elles d'alléger au delà de ce que j'aperçois les charges militaires? Je ne puis m'en convaincre. Le jour où un découvreur aura jeté sur cet aspect de la question l'éblouissante lumière de son génie, je m'inclinerai volontiers — et il n'aura pas de partisan plus enthousiaste que moi-même de ses idées si justes et de ses ambitions si légitimes.

Jusqu'à présent, les théoriciens bornent leurs découvertes à celle de la milice régionale. Incorporation commode; proximité de la famille; contact dans la vie civile comme dans la vie militaire du cadre, de la troupe, de

tous ceux qui se battront un jour ensemble; mobilisation quasi instantanée; réduction au minimum du temps d'encasernement compensée par des rappels nombreux; séjours prolongés dans les camps et en manœuvres. Vous voyez que je n'oublie rien.

Certes, la régionalisation du recrutement présente de sérieux avantages techniques. Elle n'est point cependant, dans le même ordre d'idées, sans présenter de graves inconvénients. Le contact permanent de la famille est-il favorable à la formation de l'esprit militaire individuel et collectif? Les gens d'expérience le contestent. Une telle armée ne se rapprocherait-elle pas, dans son moral, de ce que fut notre garde civique? Beaucoup le prévoient. Mais il est surtout deux objections qui sont décisives, et dont il suffira de préciser la portée.

La première est qu'en temps de guerre, le recrutement par localités ne répartit pas équitablement les sacrifices entre les divers éléments de la nation. Donner à un bataillon l'ordre de tenir jusqu'au dernier homme, c'est dépeupler une petite ville. Il se trouve ainsi qu'en France, où cependant les circonscriptions de recrutement sont vastes, le pourcentage de pertes, de région à région varie quelquefois dans des proportions vraiment saisissantes.

La seconde, tirée de la situation spéciale à la Belgique, renforce la première. Notre pays est divisé en deux zones linguistiques. Ce fait sert de prétexte à des propagandes dont tous les Belges soucieux de l'avenir redoutent les conséquences. De quelles suspicions le commandement ne serait-il pas l'objet lorsqu'il imposerait, pour des raisons d'ordre militaire et sans avoir pu choisir, un tâche particulièrement sanglante à un corps déterminé? Quel élément de haine, de violence, d'indiscipline, n'introduirait-on pas ainsi dans une armée où déjà, en temps de guerre, comme dans toutes les armées, l'esprit d'arme ou l'esprit de corps éveille si aisément le

reproche réciproque d' « embusquage »? Régionaliser le recrutement en Belgique, c'est compliquer de façon redoutable et peut-être rendre impossible la tâche du haut commandement.

Au contraire, à raison même des actions séparatistes auxquelles notre petit peuple est soumis, n'importe-t-il pas de conserver tout ce qui lui donne de l'unité morale, tout ce qui rapproche Flamands et Wallons dans une communauté d'existence et d'affection? Au premier rang donc, le service militaire non régionalisé, dans lequel ils apprennent à se connaître, à se comprendre, à s'aimer.

Inutile d'entourer cette vérité de phrases sonores: chacun la comprendra. Il suffit d'ajouter que le fait essentiel doit être la mise en contact intime, au sein des unités, de la jeunesse belge, flamande et wallonne. Mais qu'il faut dès lors que la vie militaire soit aussi accueillante aux Flamands qu'aux Wallons : je m'en suis expliqué à la Chambre. Et qu'il faut aussi organiser la répartition dans les unités de façon à léser le moins possible les intérêts des individus et des familles: j'ai fait connaître à ce sujet la réforme à laquelle il sera procédé par voie de disposition ministérielle. Elle réalisera, dans une large mesure, les avantages que l'on peut invoquer en faveur de la thèse que je combats, sans que s'accomplisse une étape dangereuse dans la voie de la séparation.

* * *

Concluons.

La solution de la question militaire ne peut être influencée, ni par des apriorismes doctrinaux, ni par des considérations d'électoralisme. Ceux qui cherchent à créer autour des « six mois » une sorte de mysticisme populaire font, à mon sens, besogne indéfendable.

La solution est d'ordre exclusivement international et technique. Il n'est possible de marchander ni avec le danger éventuel, ni avec les besoins corrélatifs de la

défense. Il faut par conséquent, mesurer froidement le premier, et faire face loyalement aux seconds. Sous-évaluer l'un, ou méconnaître les autres, c'est pire et c'est moins logique, que de proclamer la thèse absolue du désarmement pur et simple et de l'abdication nationale : parce que c'est former une armée condamnée à la défaite, c'est-à-dire, tout en préparant des sacrifices sanglants, ne protéger en aucune manière notre droit à l'existence.

Dès lors qu'on l'envisage de ce point de vue, la solution *exige :* pour une armée de pied de guerre déterminée — à cet égard, quant à présent, le maximum de nos forces utilisables doit pouvoir être mis en œuvre — une armée du pied de paix suffisamment instruite, encadrée, dotée de matériel, pour « accoucher » à la mobilisation, de cette armée du pied de guerre.

Le temps de service est donc fonction exclusivement du temps nécessaire à l'instruction collective et du chiffre d'effectifs instruits nécessaire à l'armature et à la couverture. En fait, de l'avis des techniciens, moyennant une politique militaire méthodique, consciencieuse et intelligente, ce temps ne devra pas dépasser douze mois, même lorsqu'un contingent sera, chaque année, soumis à l'incorporation.

Pour abaisser davantage la durée du service en temps de paix, il faut se résigner à la réduction de toute notre puissance défensive. Il faut donc apprécier les circonstances extérieures, toujours en cours d'évolution ; il faut aussi connaître les mesures qui auront été prises à l'intérieur : tels la constitution effective d'un élément militaire permanent considérable et le développement généralisé de la formation prérégimentaire. A cet égard, aucune solution « théorique » n'a de valeur absolue : à chaque instant de son histoire, la Patrie doit consentir pour sa défense, tout ce que celle-ci exige par rapport au péril dont elle est menacée. Cela dépend donc de la puissance dont dispose l'ennemi éventuel, des

alliés probables, de la situation générale du monde; cela ne dépend pas des partis politiques, s'ils entendent ne pas subordonner la Patrie à leurs ambitions. Cela peut changer, se modifier, croître ou se réduire: mais point au gré de leurs désirs et de leurs intérêts.

L'enjeu de l'élection est de savoir si la majorité des Belges est accessible à ce langage — ou si, au contraire, elle entend faire accueil aux appels qui seront faits, par voie de surenchère, à toutes les faiblesses de l'égoïsme humain.

Qu'est-ce donc, dans une vie, que quelques mois en plus ou en moins accordés au devoir patriotique, à l'âge où la jeunesse a besoin d'action, d'exercice, de grand air; où il est utile à l'homme d'assouplir son corps, de former sa volonté, d'élargir ses horizons par le contact d'autres hommes étrangers à son milieu familial ou professionnel? L'armée ne doit-elle pas être la grande éducatrice morale qui prépare les générations nouvelles, auxquelles on parle tant de leurs droits, à l'accomplissement de leurs devoirs?

Ayons la foi que le suffrage universel, aujourd'hui souverain, ne se laissera pas égarer, comme s'était laissé égarer jadis le corps électoral du régime plural.

Qu'il songe avant de s'y résoudre, à l'expérience horrible que nous venons de faire! Les mêmes causes produisent les mêmes effets. Tout se paie. Il faut choisir.

Albert Devèze.

La Cerisaie

Le *Flambeau* me fait le grand honneur de me demander quelques pages pour la traduction de *la Cerisaie* de Tchekhov, et j'en suis tout perplexe.

Il y a quelque chose de paradoxal dans cette présentation du chef-d'œuvre d'un grand écrivain faite par un inconnu. Si je passe outre aux scrupules, j'ai deux excuses : c'est que j'aime passionnément la littérature russe, âme vibrante de mon pays ; c'est que je vois dans la traduction de nos œuvres littéraires un des meilleurs moyens de donner au public de langue française la compréhension vraie et profonde de la vie russe.

Or, s'il est impossible de comprendre la Russie sans connaître sa littérature, Tchekhov est, sans conteste, celui des écrivains russes qui devrait être présenté un des premiers à l'attention du public étranger, tant son œuvre reflète puissamment et fidèlement l'ambiance sociale de toute une époque.

Né en 1860, Tchekhov fut emporté par la phtisie en 1904 ; de la sorte son activité littéraire coïncida avec la période la plus morne, la plus plate de la vie sociale russe. La bureaucratie stupide et la noblesse décadente, unies en une entente cordiale, prenaient alors leur revanche de l'époque libérale d'Alexandre II, étouffaient toute activité intellectuelle et sociale du pays, l'acculaient à la stagnation, au croupissement.

La seule chose qu'elles ne pouvaient mâter complètement, c'était l'évolution économique de la Russie, où des phénomènes nouveaux prenaient naissance. En effet, l'abolition du servage en 1861 a bouleversé tous les rap-

ports sociaux et l'économie nationale. Des capitaux énormes, jetés dans la circulation par le rachat des terres aux seigneurs, ont vite fait de passer des mains de la noblesse prodigue et désœuvrée aux mains de toute sorte d'accapareurs et de mercantis. D'autre part, le domestique-serf, affranchi sans terre, envahissait les villes et offrait une main-d'œuvre immense à l'exploitation facile. Le capitalisme naît dans cette atmosphère favorable, non pas le capitalisme constructeur qui organise et développe les forces productrices du pays, mais le capitalisme profiteur, fait de rapines, de lucre, rafleur, écumeur du travail de la nation. C'était partout le règne des rapaces de toute taille; les grands centres et les villes de province, les campagnes et les hameaux les plus reculés avaient leurs requins ou leurs sangsues.

Cependant, les intellectuels, écrasés par la défaite des libéraux et des révolutionnaires terroristes après la mort d'Alexandre II (1881), désorganisés, dispersés dans l'immensité du pays, terrorisés par la réaction, sont devenus impuissants et ils désespèrent de l'avenir meilleur, ayant perdu la foi dans les prédispositions révolutionnaires du peuple. Leurs idéals anciens, idéals généreux, démocratiques et humanitaires, subsistaient, certes, mais devenaient de plus en plus abstraits et nébuleux, frappés d'impuissance; le courage diminuait chaque jour devant la pérennité inébranlable, semblait-il, du régime. La vie devenait terne et fade, remplie d'ennui sans fin, de petites compromissions, de petites chutes morales, de grisaille crépusculaire, — un marécage immense et profond où s'enlisait lentement, inéluctablement la mince couche de gens cultivés. C'était un drame obscur et sourd où se mourait, où s'asphyxiait l'héroïsme de naguère... Un drame sans protagonistes, sans action, confus, insipide et atone, mais combien poignant!

Le chantre incomparable, sensitif et subtil de ce drame, c'est Tchekhov, auteur des *Contes crépusculaires*, des

Gens moroses, des *Trois Sœurs,* de l'*Oncle Vania,* de la *Cerisaie.* La mesquinerie écœurante des petits bourgeois, la platitude morne et grise de leur vie; les élans impuissants, les angoisses, la torpeur et le spleen désespéré des intellectuels; le désarroi de la noblesse débile et grotesque, désemparée par l'affranchissement des serfs, par l'invasion des parvenus triomphants, — tout cela trouve sa place dans l'œuvre de Tchekhov, tout y est dépeint avec un sourire mélancolique et apitoyé, avec une commisération ironique et profondément humaine.

L'humanité se dessine parfois au regard de Tchekhov comme une nuée de moucherons, tout petits, mesquins et grotesques dans leur activité grouillante et vaine; la vie nationale s'étend devant lui comme un désert où tout est engourdi dans un sommeil étrange, peuplé de rêves difformes, confus et lourds, où les âmes sont remplies d'ennui et de désolation, comme des temples désertés par leurs dieux...

Tchekhov débuta vers 1883 comme auteur de petits contes humoristiques sans prétention, où son rire juvénile retentissait spontanément, provoqué par n'importe quel trait comique de la vie quotidienne; cependant l'acuité d'observation, le sens du grotesque se manifestaient déjà d'une façon remarquable dans ces essais du jeune écrivain et attirèrent sur lui l'attention de la critique. Mais bientôt des notes mélancoliques se mêlent au rire d'*Antocha Tchekhonté* (pseudonyme de Tchekhov à ses débuts); le rire devient un sourire que les soupirs d'angoisse, de tristesse et d'ennui entrecoupent de plus en plus souvent, tels des points d'orgue...

La collaboration aux quotidiens, ainsi que le tempérament personnel poussaient Tchekhov à écrire surtout de petits contes, sorte de pochades littéraires, adaptés pour ainsi dire aux proportions et au caractère d'un journal. Le contenu de ces miniatures est infiniment varié et

kaléidoscopique : une anecdote, une scène saisie sur le vif, un épisode détaché, parfois un drame en raccourci, d'où l'on pourrait tirer la matière de tout un roman.

Ce genre d'écrits exige une facture toute spéciale, extrêmement serrée et soignée, un style bref et concis qui ne fait ressortir que le principal et permet en même temps au lecteur de deviner le reste. Tchekhov est passé maître dans ce genre qu'il a, peut-on dire, créé dans la littérature russe. Et, bien qu'il ait écrit par la suite plusieurs nouvelles d'une plus grande envergure, il ne nous a pas donné un seul roman.

Mais il est une partie de l'héritage littéraire de Tchekhov qui reste à part, avec une valeur intrinsèque spéciale : ce sont ses œuvres dramatiques.

Là encore Tchekhov a commencé par des saynètes humoristiques, tel *l'Ours, le Jubilé, la Demande en mariage ;* mais ce sont les drames comme *la Mouette, Ivanov, l'Oncle Vania, les Trois Sœurs, la Cerisaie,* qui ont consacré sa gloire de dramaturge.

Le célèbre *Théâtre d'Art* de Moscou s'attacha tout spécialement à la réalisation scénique de ces drames, et ce fut là une véritable révélation d'art dramatique qui marque une époque dans l'histoire du théâtre russe.

La Cerisaie, écrite en 1903, est la dernière en date parmi les œuvres dramatiques de Tchekhov, c'est pourquoi, peut-être, cette comédie présente une sorte de synthèse de toute l'activité de son auteur, la quintessence de sa valeur sociale. Elle peut être considérée en même temps comme son chef-d'œuvre artistique.

Affranchi de toutes les traditions vieillottes, de tous les préjugés consacrés de la dramaturgie classique, Tchekhov nous donne dans *la Cerisaie* non pas un drame de mouvement, de heurts tragiques ou comiques, toujours plus ou moins artificiels, puisque voulus et arrangés à dessein, — mais une reconstitution idéale, purifiée de la vie comme elle est, vraie, sans artifice ni prémédita-

tion. L'impression n'en est que plus poignante et profonde.

D'aucuns verront une infériorité dans ce détachement des règles sacrées aux « faiseurs » de pièces de théâtre. Ceux-là ne comprendront jamais ni la beauté sublime et *neuve* des œuvres de votre grand Maeterlinck, ni la signification profonde de certaines pièces d'Ibsen. Sans être leur émule ni leur élève, Tchekhov se place à côté de ces deux sommets de l'art dramatique contemporain, tout en restant essentiellement russe par la teneur sociale et psychologique de ses drames.

Oui, elle est bien russe, cette *Cerisaie,* avec tout ce monde qui la peuple, les intérêts qui s'y heurtent, les pauvres âmes humaines qui y souffrent, pitoyables même quand elles sont grotesques... Cette Cerisaie qui a vu grandir tant de générations de gentilshommes, qui a abrité tant de grandeurs et tant de décadences de la vieille vie patriarcale et qui tombe sous la hache impatiente du mercanti, serf d'hier, maître de l'heure présente, — c'est un profond symbole de la crise sociale russe, commencée avec l'abolition du servage et qui se prolonge jusque dans le « communisme » d'à présent... Tous ces personnages, — aussi bien les seigneurs décadents que les précurseurs balourds du capitalisme, que cette mère inconsciente et frivole, tenue captive par le passé, ou que les jeunes qui aspirent à une vie inconnue et nouvelle, — tous ils font partie intégrante d'un tout organique, tous sont des fruits qui ont mûri sur un même arbre; mais la désagrégation fait son œuvre, disloque, entrechoque, disperse aux quatre vents les membres de cette unité organique qu'était la vieille Russie patriarcale...

Tchekhov ne critique pas cette vie ni ses représentants; son drame n'est ni un acte d'accusation, ni une plaidoirie. Il constate, il fait vibrer devant nous, un instant, la vie elle-même; mais, profondément humain, c'est avec

un lyrisme soutenu, avec une sympathie apitoyée qu'il réalise son œuvre d'art.

Je me garderai bien de faire une analyse de *la Cerisaie;* j'en laisse la primeur au lecteur compréhensif, sans la déflorer par des commentaires qui sentent toujours l'amphithéâtre d'anatomie.

Entrez avec l'auteur dans ce coin perdu de la vie russe, vous saisirez vous-même les battements du cœur — parfois si faibles — de cette pauvre vie.

« Vous vous plaignez qu'il n'y ait pas de mouvement », écrivait Tchekhov, je ne sais trop à quel propos, à un de ses amis : « le mouvement y est, mais, comme le mouvement de la terre autour du soleil, il n'est pas perceptible pour nous qui y participons. »

Ces paroles de l'écrivain pourraient très bien servir d'épigraphe à *la Cerisaie.*

ALEXANDRE ECK.

Paris, juillet 1921.

LA CERISAIE

Comédie en quatre actes de A. P. TCHEKHOV.

Première version française par C. MOSTKOVA et A. LAMBLOT. (1)

ACTE II

Un champ. Une vieille chapelle affaissée, abandonnée depuis longtemps. A côté un puits, de grandes dalles, qui furent autrefois des pierres tombales. Un vieux banc. On aperçoit la route qui mène à la propriété de Gaïev. En retrait s'élance une ligne assombrie de peupliers. C'est là que commence le jardin des cerisiers. Au loin, une rangée de poteaux télégraphiques. A l'horizon se silhouette une grande ville qu'on ne voit que par temps clair. Le soleil va bientôt se coucher.

(Charlotte, Yacha et Douniacha sont assis sur le banc. Debout, Epikhodov joue de la guitare. Tous sont pensifs. Charlotte, coiffée d'une casquette défraîchie, a enlevé le fusil de son épaule et en arrange la courroie.)

CHARLOTTE (*pensive*)

Mes pièces d'état-civil n'étant pas en règle, j'ignore mon âge, et je crois toujours être très jeune. De mon enfance, je me rappelle ceci : mes parents allant par les foires, donnant des représentations, et ma foi, de très bonnes, et moi, faisant des sauts périlleux et toutes sortes de tours. Père et mère morts, une dame allemande m'adopta et me fit faire des études. Voilà. Ensuite je devins gouvernante. Mais d'où suis-je, qui suis-je? Je l'ignore... Quels étaient mes parents? Il se peut qu'ils

(1) Voyez le *Flambeau*, 4e année, no 6, 30 juin 1921, p. 212

n'aient jamais été mariés... qu'en sais-je? (*Elle tire une pomme de sa poche et se met à la grignoter*). Je n'en sais rien. (*Silence.*) Et je voudrais tant causer à cœur ouvert, mais avec qui?... Je n'ai personne, moi.

EPIKHODOV (*joue de la guitare et chante*).

« Que m'importe le monde,
« Amis, ennemis?... »

Que c'est agréable de jouer de la mandoline!

DOUNIACHA

C'est une guitare, et non pas une mandoline. (*Elle se regarde dans une petite glace et se met de la poudre.*)

EPIKHODOV

Pour un insensé amoureux, c'est une mandoline. (*Il chante.*)

« Pourvu que le cœur se réchauffe
« D'un grand amour partagé. »

(Yacha chante avec lui.)

CHARLOTTE

Ce qu'ils chantent effroyablement, ces gens-là! Fi! on dirait des chacals.

DOUNIACHA (*à Yacha*)

Quel bonheur tout de même d'avoir été à l'étranger!

YACHA

Oui, évidemment. Je ne puis pas ne pas partager votre avis. (*Il bâille, puis allume un cigare.*)

EPIKHODOV

Evidemment, bien sûr! A l'étranger, tout est depuis longtemps déjà « organisé »...

YACHA

Cela se conçoit.

EPIKHODOV

Etant un homme éclairé, je lis des livres remarquables. Et malgré cela, je ne parviens pas à comprendre ce que réellement je désire. Dois-je vivre ou tout simplement me brûler la cervelle? Néanmoins, j'ai toujours un revolver sur moi ; le voici. (*Il le montre.*)

CHARLOTTE

Eh bien, j'ai fini ; je m'en vais. (*Remettant son fusil.*) Toi, Epikhodov, tu es un homme fort sensé et très redoutable ; les femmes doivent être folles de toi, Brrr ! (*Marchant.*) Tous ces gens sensés sont si stupides, et je n'ai personne à qui me confier... Seule, toujours seule. Je n'ai personne. Et... et qui suis-je? Pourquoi suis-je? Je l'ignore. (*Elle s'éloigne à pas lents.*)

EPIKHODOV

A vrai dire, sans aborder d'autres sujets, je dois reconnaître que la destinée se comporte envers moi sans pitié aucune, telle la tempête envers un frêle esquif. Si je me trompe, admettons-le. Eh bien, alors, pourquoi en ai-je eu un nouvel exemple, ce matin même à mon réveil? Que vois-je? Sur ma poitrine, une araignée effrayante... comme ceci (*Il fait un geste des deux mains.*) De même pour le cidre. J'en prends pour me désaltérer et n'y vois-je point quelque chose d'ignoble, mais d'ignoble au plus haut degré ! Une espèce de cafard, quoi ! (*Silence.*) Avez-vous lu Bokle? (*Silence.*) Je vais vous importuner, Mademoiselle, mais j'ai quelques mots à vous dire

DOUNIACHA

Parlez.

EPIKHODOV

Je voudrais bien en tête à tête... (*Il soupire.*)

DOUNIACHA (*gênée*)

Si vous voulez... Mais apportez-moi d'abord ma pèlerine. Elle est à côté de l'armoire. Il fait un peu humide, ici.

EPIKHODOV

C'est cela... J'y vais... Je sais, à présent, ce que je ferai de mon pistolet... (*Il prend la guitare et s'éloigne en jouant*).

YACHA

Vingt-deux malheurs, va! Entre nous soit dit, c'est un homme stupide. (*Il bâille.*)

DOUNIACHA

Je crains qu'il ne se brûle la cervelle. (*Silence.*) Je suis toujours inquiète, tourmentée. Quand les maîtres m'ont prise chez eux, j'étais encore petite, et voilà que je me suis déshabituée de la vie des paysans. Tenez, j'ai les mains blanches, blanches comme celles d'une demoiselle. Je suis devenue si délicate, sensible, raffinée. Je crains tout, tout m'effraie. Et si vous, Yacha, vous jouiez de moi, eh bien, je ne sais ce qu'il adviendrait de mes nerfs.

YACHA (*l'embrassant*)

Petite caille, va! Evidemment, une jeune fille doit se respecter; ce que je déteste le plus chez elle, c'est la mauvaise conduite.

DOUNIACHA

Je vous aime passionnément. Vous êtes instruit, vous savez causer de tout. (*Silence.*)

YACHA (*bâillant*)

Oui, certes... A mon avis, si une jeune fille est amoureuse, eh bien, c'est qu'elle est immorale. (*Silence.*)

Comme c'est agréable de fumer un cigare en plein air!... (*Attentif.*) On vient... Ce sont les maîtres.

DOUNIACHA (*l'embrassant éperdûment*)

Yacha!

YACHA

Rentrez. Prenez ce sentier, comme si vous étiez allée vous baigner à la rivière. On peut vous voir, et croire que j'avais un rendez-vous. Je ne tolère pas cela.

DOUNIACHA (*toussotant*)

Le cigare m'a donné la migraine... (*elle sort*).

(Yacha reste assis près de la chapelle. Entrent Loubov, Gaïev et Lopakhine.)

LOPAKHINE

Il faut vous décider, le temps presse. La question est toute simple. Consentez-vous, oui ou non, à affermer vos terres? Répondez d'un mot: oui ou non. Rien que d'un mot.

LIOUBOV

Qui fume ici d'infects cigares? (*Elle s'assied.*)

GAÏEV

Il n'y a pas à dire, on a beaucoup plus de facilités depuis qu'il y a un chemin de fer. (*Il s'assied.*) Voilà, nous sommes allés déjeuner en ville... De la rouge au milieu! Je voudrais bien rentrer faire une partie de billard...

LIOUBOV

Rien ne presse.

LOPAKHINE (*suppliant*).

Rien qu'un mot. Voyons, donnez-moi une réponse!

GAÏEV (*bâillant*)

Hein, que dit-il?

LIOUBOV (*examinant le contenu de sa bourse*).

Hier encore, j'avais beaucoup d'argent. Aujourd'hui, quasiment rien. Et dire que, par économie, ma pauvre Varia nourrit tout le monde de laitage et qu'à l'office, on ne donne aux vieux serviteurs que des haricots; tandis que je dépense sans compter, stupidement... (*Elle laisse tomber la bourse, des pièces d'or s'éparpillent.*) La voilà encore tombée... (*Elle est dépitée.*)

YACHA

Ne vous dérangez pas, Madame, je vais les ramasser. (*Il ramasse les pièces.*)

LIOUBOV

S'il vous plaît, Yacha. Et pourquoi suis-je allée déjeuner en ville... dans votre ignoble restaurant à orchestre où les nappes puent le savon?... Et pourquoi tant boire, Léonide, tant manger, à quoi bon tant parler? Tantôt, tu as encore fait tout un discours, et mal à propos évidemment, sur l'époque de 1870... sur les « décadents »! Et à qui encore? au garçon de restaurant!

LOPAKHINE

Oui.

GAÏEV (*avec un geste d'ennui*)

Décidément je suis incorrigible... (*à Yacha, avec humeur.*) C'est agaçant, à la fin, tu es toujours dans les jambes.

YACHA (*riant*)

Je ne peux pas entendre votre voix sans rire.

GAÏEV (*à sa sœur*)

Ou moi, ou lui.

LIOUBOV

Allez-vous en, Yacha, allez...

YACHA (*rendant le porte-monnaie à Lioubov*).

Je m'en vais, Madame... (*Il a peine à réprimer son rire.*) Tout de suite. (*Il s'éloigne.*)

LOPAKHINE

Dériganov, le richard, convoite votre propriété. On dit qu'il viendra en personne à la vente.

LIOUBOV

Où avez-vous entendu cela?

LOPAKHINE

On en cause, en ville.

GAÏEV

La tante de Yaroslaw a promis d'envoyer de l'argent. Mais quand et combien? Mystère...

LOPAKHINE

Combien, à votre avis: 100, 200,000?

LIOUBOV

Vous allez vite, vous, nous nous contenterions bien de 10 ou de 15,000.

LOPAKHINE

Excusez-moi, mais je n'ai jamais encore rencontré de gens si imprévoyants, si inexpérimentés, si bizarres. Voyons, on vous parle clairement: votre propriété va se vendre et vous semblez l'ignorer.

LIOUBOV

Que faire alors, dites, que faire?

LOPAKHINE

Je vous le dis chaque jour; chaque jour je vous le répète : le jardin des cerisiers, ainsi que les terres, doivent être affermés pour y bâtir des villas. Et cela immédiatement, puisque nous sommes à la veille de la vente. Enfin, veuillez comprendre. Dès que vous aurez consenti, vous serez sauvée. On vous donnera autant d'argent que vous voudrez.

LIOUBOV

Des villas, des villégiateurs. Excusez-moi, mon cher, mais que c'est banal!

GAÏEV

Je suis tout à fait de ton avis.

LOPAKHINE

Non, mais des fois! Je vais finir par crier, hurler ou m'évanouir. Vous m'avez achevé (*s'adressant à Gaïev.*) Espèce de commère!

GAÏEV

Hein?

LOPAKHINE

Commère! (*Il veut partir.*)

LIOUBOV (*effrayée*).

Non, non, mon cher, restez, je vous en prie. Peut-être ensemble trouverons-nous quelque chose.

LOPAKHINE

Il n'y a rien à trouver.

LIOUBOV

Je vous en prie, restez, on est plus tranquille tout de même, plus rassuré avec vous. (*Silence.*) Je suis comme

à la veille d'une catastrophe; comme si la maison allait s'écrouler sur nous.

GAÏEV (*plongé dans ses pensées*)

Carambolage au coin... croisé au milieu.

LIOUBOV

Que d'erreurs, que de fautes n'avons-nous pas commises!...

LOPAKHINE

Allez, vous exagérez...

GAÏEV (*s'envoyant un bonbon dans la bouche*)

On dit que j'ai croqué ma fortune en bonbons. (*Il rit.*)

LIOUBOV

Oh, mes erreurs... j'ai toujours été dépensière, dissipant l'argent comme une folle. De plus, j'ai épousé un homme qui ne faisait que des dettes. Mon mari est mort à force de boire du champagne; il buvait atrocement. Puis, par malheur, je me suis éprise d'un autre, me suis liée et c'est précisément alors — mon premier châtiment — que j'ai reçu un coup en plein cœur. Ici, dans la rivière, se noya mon enfant... Alors je me suis enfuie, enfuie à l'étranger, sans esprit de retour, affolée, perdant la tête, pour ne plus voir cette rivière... Mais *lui*, me poursuivit... impitoyablement, grossièrement. J'achetai une villa près de Menton, car il y était tombé malade. Et durant trois longues années, les jours comme les nuits, je n'ai su ce qu'était le repos, le malade me torturant jusqu'à m'en dessécher l'âme. Mais l'an dernier, quand on dut vendre la villa pour dettes, je partis pour Paris. Et là, il m'a dépouillée, quittée et s'est lié à une autre. J'ai tenté alors de m'empoisonner... C'est si stupide, tout cela, j'en suis honteuse... Et soudain, j'eus la nostalgie de la Russie, du pays, de ma fillette... (*Elle essuie ses larmes.*) Oh,

mon Dieu, mon Dieu ! Soyez charitable, pardonnez mes péchés, ne me châtiez pas davantage. (*Elle tire de sa poche un télégramme.*) Je l'ai reçu aujourd'hui de Paris. Il m'implore, me supplie d'y retourner... (*Déchirant le télégramme.*) On dirait qu'il y a de la musique quelque part. (*Elle écoute.*)

GAÏEV

C'est notre fameux orchestre juif. Tu te rappelles, quatre violons, une flûte et une contrebasse.

LIOUBOV

Tiens, il existe toujours ! Il faudrait l'inviter, à l'occasion organiser une petite soirée.

LOPAKHINE (*écoutant*).

On n'entend rien. (*Il fredonne.*) Par intérêt, l'Allemand franciserait un Russe. (*Il rit.*) Quelle pièce amusante, hier, au théâtre !

LIOUBOV

Je gage qu'elle n'avait rien d'amusant. Ce ne sont pas les pièces que vous devriez regarder, vous autres, mais plus souvent vous-mêmes. Quelle vie ennuyeuse et terne vous avez tous, que de bavardages inutiles !

LOPAKHINE

Ça, par exemple, c'est vrai. Il faut le reconnaître, notre vie est stupide... (*Silence.*) Mon père était un moujik, un idiot ne comprenant rien. Au lieu de me faire apprendre quelque chose, une fois saoûl il ne faisait que me battre, et toujours avec un bâton. Au fond, je suis nigaud et idiot comme lui. Je n'ai rien appris et j'ai une écriture et une orthographe abominables. Une vraie honte.

LIOUBOV

Vous devriez vous marier, mon ami.

LOPAKHINE

Oui... c'est vrai.

LIOUBOV

Avec Varia. C'est une jeune fille excellente.

LOPAKHINE

Oui.

LIOUBOV

Elle n'est pas de la noblesse, mais c'est une travailleuse, et le plus important pour vous, elle vous aime. Il me semble d'ailleurs qu'elle vous plaît depuis longtemps aussi.

LOPAKHINE

Eh bien... je ne dis pas non... c'est une jeune fille excellente (*Silence.*)

GAÏEV

On m'offre une situation à la banque : 6,000 par an... qu'en dis-tu ?

LIOUBOV

Va, avec ton habileté, reste plutôt tranquille...

(Phyrse entre, apportant un pardessus.)

PHYRSE (*à Gaïev*)

Mettez-le, s. v. p., il fait humide.

GAÏEV (*endossant le pardessus*)

Tu m'ennuies, mon vieux.

PHYRSE

C'est bon, c'est bon... ce matin encore, vous êtes sorti sans prévenir. (*Il examine Gaïev.*)

LIOUBOV

Comme tu as vieilli, Phyrse !

PHYRSE

Plaît-il ?

LOPAKHINE

On te dit que tu as bien vieilli.

PHYRSE

Dame, il y a longtemps que je vis. Votre père n'était pas encore au monde, qu'on allait me marier. (*Il rit.*) A la libération, j'étais déjà premier valet de chambre. Moi, je n'ai pas consenti, alors, à me libérer. Je suis resté près de mes maîtres... (*Silence.*) Et je me souviens que tout le monde se réjouissait. Mais pourquoi cette joie ? Ils n'en savaient rien eux-mêmes.

LOPAKHINE

Autrefois, on était très bien d'ailleurs, on fouettait au moins.

PHYRSE (*qui n'a pas entendu*)

Je vous crois. Les moujiks étaient près des maîtres, les maîtres près des moujiks. Et à présent, chacun pour soi. C'est à n'y rien comprendre.

GAÏEV

Tais-toi, Phyrse. Demain, je dois aller à la ville. On m'a promis de me présenter à un général qui peut prêter sur lettre de change.

LOPAKHINE

Cela n'aboutira à rien, vous ne parviendrez pas à payer les intérêts.

LIOUBOV

Mais il radote, il n'y a aucun général.

(Entrent Trofimov, Ania et Varia.)

GAÏEV

Tiens, les voilà.

ANIA

Maman se repose...

LIOUBOV (*affectueusement*)

Viens, viens... Mes chéries. (*Elle embrasse Ania et Varia.*) Si vous saviez combien je vous aime. Asseyez-vous l'une près de l'autre, comme ça. (*Tous s'asseyent.*)

LOPAKHINE

Notre étudiant perpétuel, toujours avec des jeunes filles.

TROFIMOV

Cela ne vous regarde pas.

LOPAKHINE

Il aura cinquante ans bientôt, mais il est toujours étudiant.

TROFIMOV

Je n'aime pas vos blagues stupides.

LOPAKHINE

Drôle que tu es, pourquoi te fâcher?

TROFIMOV

Pourquoi m'ennuies-tu?

LOPAKHINE (*riant*)

Permettez-moi de vous poser une question: Que pensez-vous de moi?

TROFIMOV

A mon avis, mon cher Lopakhine, vous, homme suffisamment riche déjà, serez bientôt millionnaire; et, tel un fauve qui dévore tout ce qu'il rencontre, reste néanmoins indispensable à la transformation de la matière, de même toi... (*Rire général.*)

VARIA

Parlez-nous plutôt des planètes, Pétia.

LIOUBOV

Non, continuons notre conversation d'hier, voulez-vous?

TROFIMOV

A propos de...?

GAÏEV

De l'homme fier.

TROFIMOV

Nous en avons parlé longuement déjà, mais sans aboutir à rien. L'homme fier tel que vous le concevez a quelque chose de mystique, et il se peut qu'à votre point de vue, vous ayez raison. Or, tout bonnement, tout simplement, qu'y a-t-il de raisonnable en cette fierté puisque l'homme n'est pas parfait physiologiquement, puisque dans sa plus grande majorité, il est grossier, inintelligent, profondément malheureux? Il faudrait cesser de s'extasier devant soi-même. Ce qu'il faut plutôt, c'est travailler.

GAÏEV

A quoi bon... l'on mourra tout de même.

TROFIMOV

Qu'en sait-on? Et puis, qu'est-ce que la mort? L'homme possède peut-être une multitude de sens divers,

dont seuls les cinq connus de nous périssent avec lui, tandis que les autres subsistent.

LIOUBOV

Comme vous êtes sensé, Pétia !

LOPAKHINE (*ironique*).

Excessivement.

TROFIMOV

Tout en perfectionnant ses forces, l'humanité évolue. Ce qui, pour elle, est à présent l'inaccessible, lui deviendra un jour compréhensible et proche. Mais pour cela, il faut travailler, il faut aider ceux qui cherchent la vraie voie ; les aider de tout son être. Parmi les gens cultivés de ma connaissance, la grande majorité ne cherchent rien, ne font rien et actuellement encore, sont incapables de travailler. Tout en se disant cultivés, ils tutoient les domestiques, traitent les moujiks comme des bestiaux, étudient mal, ne lisent rien congrument. Des sciences, ils n'en font que parler et en art, se connaissent peu. Nous sommes tous sérieux, avons l'air grave, parlons de choses importantes, raisonnons. Et cependant, parmi nous, la plupart vivent comme des sauvages. Au moindre prétexte, ils se querellent et cognent, mangent hideusement, dorment dans des endroits malpropres, mal aérés. Et partout des punaises, la puanteur, l'humidité, la malpropreté morale... Et il est à croire que toutes ces paroles, belles d'intention, ne sont là que pour masquer la vérité à soi-même et aux autres. Montrez-moi donc où sont nos crêches dont on parle tant ? Où sont nos salles de lecture ? On n'en trouve que dans les romans. En réalité, rien de cela n'existe. Il n'y a que la malpropreté, la banalité, l'asiatisme. J'ai horreur, je déteste les visages austères, j'abhorre les conversations sérieuses. N'en parlons plus.

LOPAKHINE

Tenez, je me lève ordinairement vers cinq heures du matin et je travaille de l'aube à la nuit. J'ai toujours des sommes importantes, tant à moi qu'aux autres, et je vois bien ce que valent les hommes. Il suffit de commencer une affaire quelconque pour comprendre combien il y a peu de gens honnêtes, convenables. Parfois, quand je ne peux dormir, je songe : ô mon Dieu ! vous nous avez donné des forêts énormes, des champs immenses, les horizons les plus lointains ; mais, dites, pour y vivre, ne devrions-nous pas, nous aussi, être des géants ?...

LIOUBOV

Voilà que vous avez besoin de géants... Ils ne sont beaux que dans les contes, autrement ils font peur.

(Epikhodov traverse le fond de la scène en jouant de la guitare.)

LIOUBOV (*pensive*).

C'est Epikhodov.

ANIA (*pensive*).

Epikhodov.

GAÏEV

Le soleil se couche, mes amis.

TROFIMOV

Oui.

GAÏEV (*pas trop haut, comme s'il déclamait*)

O divine nature, tu resplendis d'un éclat éternel, toi si belle et indifférente, toi que nous appelons notre mère, tu réunis en toi seule l'existence et le néant ! Tu animes et tu détruis !

VARIA (*suppliante*)

Petit oncle.

ANIA

Mon oncle, tu recommences!

TROFIMOV

Envoyez plutôt la rouge au milieu par un doublé.

GAÏEV

Mais oui, je me tais.

(Tous sont assis, pensifs. Seul Phyrse, doucement, marmote quelque chose. Soudain, l'on entend un bruit lointain comme tombant du ciel. Le bruit d'un câble qui se brise, bruit expirant, douloureux.)

LIOUBOV

Qu'est-ce?

LOPAKHINE

Je ne sais. Ce doit être quelque part, dans les mines, une cage qui s'est abîmée. Mais très loin...

GAÏEV

Peut-être aussi un oiseau... une sorte de héron.

TROFIMOV

Ou un hibou.

LIOUBOV (*frissonnante*).

Cela m'est pénible, je ne sais pourquoi.

(Silence).

PHYRSE

A la veille du malheur, c'était la même chose: le hibou a crié, le samovar miaulait sans cesse.

GAÏEV

Avant quel malheur?

PHYRSE

Mais avant la libération (*Silence.*)

LIOUBOV

Ecoutez, mes amis, le soir tombe, rentrons. (*A Ania.*) Qu'as-tu, fillette? Tu as les larmes aux yeux (*elle l'embrasse*).

ANIA

Rien, maman, ce n'est rien.

TROFIMOV

Il y a quelqu'un.

(Un chemineau paraît, coiffé d'une casquette blanche fort usée. En pardessus. Il est légèrement saoûl.)

LE CHEMINEAU

Permettez-moi de vous demander si je puis arriver par ici à la gare.

GAÏEV

Oui, prenez cette route.

LE CHEMINEAU

Je vous remercie sensiblement. (*Il toussote*)... Beau temps... (*Récitant*) :

« Frère, ô mon frère de souffrance... (1)
« Va sur le Volga. N'entends-tu pas gémir? (2)

(*s'adressant à Varia*) : Mademoiselle, veuillez donner, je vous prie, une trentaine de kopecks à un sujet russe affamé.

(Varia effrayée pousse un cri).

LOPAKHINE (*avec humeur*)

Franchement, il y a une limite à toute infamie!

LIOUBOV (*effrayée*)

Tenez... prenez ça... (*Elle cherche dans son porte-*

(1) Vers de Nadson.
(2) Vers de Nekrassov.

monnaie), c'est égal, je n'ai pas de monnaie... voilà un louis.

LE CHEMINEAU

Je vous remercie sensiblement. (*Il s'en va. Rire général.*)

VARIA (*effrayée*)

Moi, je m'en vais, je m'en vais. O maman, à l'office ils ne mangent pas à leur faim et vous lui donnez un louis !

LIOUBOV

Que faire de moi, sotte que je suis ? En rentrant, je te donnerai tout ce que j'ai. Lopakhine, vous me prêterez encore !

LOPAKHINE

Volontiers.

LIOUBOV

Rentrons, mes amis, il se fait tard. Dis, Varia, pendant ton absence, nous t'avons fiancée. Mes félicitations.

VARIA (*les larmes aux yeux*)

On ne badine pas avec ces choses, maman.

LOPAKHINE

Ophélie, retire-toi dans un cloître...

GAÏEV

Les mains me démangent. Il y a déjà tout un temps que je n'ai plus joué au billard.

LOPAKHINE

O Ophélie, ô nymphe, ne m'oublie pas dans tes prières.

LIOUBOV

Rentrons, le dîner approche.

VARIA

Ce qu'il m'a effrayée ! J'en ai des battements de cœur.

LOPAKHINE

Je vous rappelle, mesdames et messieurs, que le 22 août, le Jardin des Cerisiers sera mis en vente. Ne l'oubliez pas !

(Tous sortent, sauf Trofimov et Ania.)

ANIA (*riant*)

Merci au chemineau, il a effrayé Varia et nous voilà seuls.

TROFIMOV

Varia craint de nous voir tomber amoureux et ne nous quitte d'un pas. Elle ne peut comprendre, dans l'étroitesse de son cerveau, que nous soyons au-dessus de l'amour. Eloigner ce qui l'empêche d'être libre et heureux, le mesquin et l'illusoire, voilà le but et le sens de notre vie. En avant ! Irrésistibles, nous allons vers l'étoile étincelante qui scintille là-bas, dans le lointain. En avant, ne restez pas en arrière, les amis !

ANIA (*battant des mains*)

Oh, que vous parlez bien ! (*Silence.*) Il fait merveilleux, ici, ce soir.

TROFIMOV

Oui, splendide.

ANIA

Qu'avez-vous fait de moi, Pétia ? Qu'ai-je à ne plus aimer comme autrefois le Jardin des Cerisiers ? Que je l'aimais alors ! Il me semblait qu'il n'existait pas sur terre un endroit plus beau que notre jardin.

TROFIMOV

Toute la Russie est notre jardin. La terre est somp-

tueuse et vaste, et l'on y trouve encore des coins miraculeux. (*Silence.*) Songez-y, Ania ; votre grand-père, votre bisaïeul et tous vos ancêtres, étaient des possesseurs d'âmes vivantes. Est-il possible que vous ne voyiez pas, de chaque cerise, de chaque feuille, de chaque branche de votre jardin, des êtres humains qui vous fixent, que vous n'entendiez pas des voix ?... Oh, c'est horrible ! Votre jardin est effrayant ! Et, quand le soir ou la nuit, on le longe, les vieilles écorces des arbres ont des reflets blafards et il semble alors que les cerisiers voient en rêve ce qui se passa il y a cent, deux cents ans, et que des visions douloureuses les tourmentent. Il n'y a pas à dire, nous sommes en retard d'au moins deux cents ans. Nous n'avons encore rien d'établi, rien de positif quant à notre passé. Nous ne faisons que raisonner, nous lamenter de nostalgie, ou encore boire de la vodka. Et pourtant, il est de toute évidence que, pour commencer une vie nouvelle, il nous faut, tout d'abord, expier celle d'hier ou, plutôt, en finir avec le passé ; or, ce passé, on ne le rachètera que par la souffrance, que par un labeur âpre et persistant. Je voudrais que vous saisissiez cela, Ania.

ANIA

Depuis longtemps déjà, la maison que nous habitons n'est plus la nôtre et je m'en irai, je vous le promets.

TROFIMOV

Si vous en avez les clefs, jetez-les dans un puits et fuyez. Comme le vent, soyez libre.

ANIA (*extasiée*)

Que vous avez bien dit cela !

TROFIMOV

Croyez-moi, Ania, soyez confiante. Je n'ai pas trente ans, je suis jeune, j'étudie encore. Mais combien j'ai déjà

souffert ! Dès l'hiver, j'ai faim, je suis malade, tourmenté et misérable comme un gueux. Et où, où le destin ne m'a-t-il chassé ? Où ne suis-je pas allé déjà ? Mais quand même, mon âme, à chaque instant de ma vie, était emplie de présages inexprimables. Et je pressens le bonheur, Ania, je le vois déjà...

ANIA (*pensive*)

La lune se lève.

(Au loin, Epikhodov joue la même chanson triste que tantôt. La lune se lève. Quelque part, près des peupliers, Varia appelle : « Ania, où es-tu ? »)

TROFIMOV

Oui, la lune se lève (*Silence.*) Il vient, le bonheur, il est là, de plus en plus proche. J'entends déjà ses pas. Et si même ce n'était pas nous qui devions le voir, le connaître, qu'importe ? Ce seront les autres, alors.

LA VOIX DE VARIA

Ania, où es-tu ?

TROFIMOV

Toujours cette Varia (*dépité*). C'est révoltant !

ANIA

Eh bien, allons vers la rivière, il y fait beau.

TROFIMOV

Allons...

(Ils s'en vont.)

LA VOIX DE VARIA

Ania, Ania !

RIDEAU.

(*A suivre.*)

Les Œuvres d'art inspirées par Dante

Un proverbe latin, aux riches assonances, disait autrefois: *Nomen, omen,* un nom est un présage.

Il n'a jamais été mieux réalisé que par Raphaël, l'Archange de la peinture et celui de la vue, le deuxième des trois grands Italiens dont le monde civilisé a, successivement, célébré les centenaires, en ces trois récentes années.

Léonard, Raphaël, Dante.

Au 4e chant du Paradis, le poète écrivait: Afin que l'intelligence humaine saisisse les choses divines, force est de leur prêter des formes sensibles. Ainsi l'Ecriture condescend à nos facultés en attribuant à Dieu des pieds et des mains, tout en signifiant par là bien autre chose, et représente, sous un aspect humain: la Sainte Eglise, Gabriel, Michel et l'autre qui rendit la santé à Tobie, *E l'altro che Tobbia rifece sano.*

Le troisième archange n'est pas nommé, il n'est fait allusion qu'à son geste de charité vers le vieillard aveugle de la Bible.

L'étude anxieuse des mystères d'au delà s'arrête souvent à des précisions téméraires ou à d'inutiles hésitations. Qui peut à présent, devant certaines constatations troublantes, dire s'il y a là de simples coïncidences ou des prédestinations lointaines? Dieu seul le sait.

Le mot poète signifie: celui qui accomplit. Avec leur admirable sens de la proportion, les Grecs n'avaient pas

séparé le labeur de l'exécution, de l'inconscience de la rêverie. Mais il advient parfois que l'enthousiasme créateur dépasse l'œuvre, comme un vin écumant déborde la coupe qui devait le contenir. Le poète devient alors l'inspirateur et, par d'autres moyens d'expression, des œuvres nouvelles se produisent, parallèles à la sienne.

Dante, inspirateur, ne peut être comparé qu'au prince des poètes, Homère, ὁ ποιητής, et à celui qu'on a nommé l'Homère du romantisme, le multiple Shakespeare.

Tenter de réunir en une liste complète tous les ouvrages de peinture, de gravure, de sculpture et de musique que fit naître, par son exemple, le grand Florentin, serait un effort inutile : leur valeur est trop inégale, leur nombre trop grand. On peut dire même que la liste est loin de pouvoir être close, car les deux épisodes les plus connus de la Divine Comédie n'ont pas encore été traités par le moyen qui convient le mieux.

Le supplice d'Ugolin, dont, avant tout, les violents effets du clair-obscur peuvent exprimer la sombre horreur, a été supérieurement représenté par des sculpteurs.

L'émouvant récit de Françoise de Rimini dont, seule, la musique peut suivre les phases douloureuses dans l'affreuse rafale qui l'enveloppe, a été forcément, mais avec succès, divisé par des peintres.

Qu'il nous soit donc permis de rappeler trop brièvement le souvenir de noms très illustres et de n'étudier à part que quelques œuvres contemporaines que nous avons pu voir de près.

Leur description sera d'autant plus exacte et, si leur nombre est réduit, la diversité de leur interprétation prouvera, assurément, l'ampleur de l'inspiration à qui elles doivent l'existence.

On a retrouvé des miniatures dans des copies manuscrites de la Divine Comédie, dont la date remonte au au XIVe et au XVe siècle.

La première édition de Dante, accompagnée de gravures, est celle de Florence 1481 ; ensuite, celles de Brescia 1487 et de Venise 1491, 93 et 97.

Le nombre des éditions s'accroît considérablement au XVIe siècle, il diminue au XVIIe.

Au XVIIIe paraissait la suite des dessins du sculpteur anglais Flaxman, dont la ligne simple retenait longuement l'attention d'Ingres, et au XIXe, l'illustration de G. Doré, qui prodiguait, dans cet énorme travail, son brillant talent d'improvisateur.

Les gravures de la première édition de Florence étaient des interprétations, peu fidèles, des compositions que Botticelli avait commencées, à la demande de Lorenzo di Pier Francesco dei Medici. Ce fut son dernier ouvrage, inachevé. Tout l'art du maître de la grâce morbide et des élégances recherchées se voit encore dans l'illustration du 28e chant du Paradis.

C'est cette grande page de poésie mystique, où Dante et Béatrice s'élèvent au ciel, parmi les chœurs des anges, chantant éternellement la gloire du Très Haut et, comme si l'artiste avait espéré marquer sa place dans la Cité céleste, que Savonarole avait fait entrevoir à ses disciples, sur une tablette portée par un des anges, il a écrit, en lettres minuscules, son nom : Sandro di Mariano.

Les plus grands noms de l'Art italien sont inséparables de celui de Dante, le créateur de la littérature nationale, le protagoniste de la réaction de l'individualisme contre la tyrannie du dogmatisme.

Giotto a peint son portrait. Raphaël l'a placé dans son Parnasse. L'œuvre entier de Michel-Ange porte l'empreinte de son esprit. Signorelli, Fra Angelico, les Orcagna, les maîtres du Campo Santo et tant d'autres ont

proclamé l'autorité de son génie dans des œuvres fameuses, qu'il serait impertinent de dénombrer ici.

Les diverses écoles d'Italie n'ont pas cessé d'enrichir ce trésor d'hommages, auquel ont largement contribué les écoles étrangères, d'Angleterre, avec Sir Johsua Reynolds et Lord Leighton Watts et Rossetti ; de France avec Ingres et Delacroix, Scheffer et Flandrin, Carpeaux et Rodin, Cabanel et Gérome, pour ne citer que des artistes défunts.

Notre souvenir le plus lointain de la figure de Dante est la reproduction gravée d'un tableau de Gérome.

Sous les murs de la ville, le soir, les citadins se reposent du labeur du jour et devisent, étendus sur l'herbe fraîche ; les mères se joignent aux ébats des enfants, dont les cris joyeux résonnent plus clairs, à présent que le travail s'est tu.

C'est l'heure qu'a chantée Virgile, en un vers qu'égalent, seules, les pages les plus sereines de Claude et du Poussin : *Majoresque cadunt altis de montibus umbrae.*

Déjà l'ombre s'allonge au pied de la montagne et voici que s'avance, silencieusement, un personnage sombre.

Il marche si lentement qu'il semble parfois immobile, sous son long manteau aux plis droits. Un chaperon, aux lignes dures, encadre un visage plus dur encore ; l'horreur a scellé ses lèvres et son regard intérieur épouvante.

Il passe, et un enfant, qui jouait, s'inquiète à sa vue. Il interroge sa mère : Qui est cet homme ? Elle répond : Cet homme' c'est celui qui revient de l'Enfer.

Puis, ce fut au Louvre, la *Barque du Dante*, l'œuvre de début d'E. Delacroix, peinte il y a un siècle. Elle montrait déjà la qualité essentielle de son génie : l'expression dramatique par la couleur, et créait d'emblée

cette atmosphère sulfureuse, si caractéristique du romantisme. Dès l'abord, l'impression est sinistre. Contre la barque, qui porte les deux poètes, les damnés haineux se tordent avec rage, dans le clapotis lugubre de l'eau morte. Au fond, rougeoient des masses informes: vapeurs ou murailles et le quatrain de Baudelaire revient à la mémoire:

Delacroix, lac de sang, hanté des mauvais anges,
Ombragé par un bois de sapins toujours vert
Où, sous un ciel chagrin, des fanfares étranges
Passent, comme un soupir étouffé de Weber.

A la Bibliothèque de la Chambre des Pairs, le maître peignait, vingt ans plus tard, le passage du 4e chant de l'Enfer, où Dante et Virgile rencontrent, dans un lieu majestueux, les grands poètes et les plus grands hommes de l'antiquité.

Dans le Jardin des Tuileries, s'érige le groupe en bronze de Carpeaux: *Ugolin et ses enfants*. Le sculpteur a choisi l'instant où le prisonnier, entendant murer la tour et forcené de douleur, se mord les mains. Ses fils, croyant que la faim le pousse, se pressent contre lui et le supplient de reprendre ces chairs qu'il leur a données.

Dans un groupe de Rodin, on voit Ugolin se traînant sur les genoux parmi les cadavres de ses enfants; avançant ses mâchoires démentes, mais saisi d'effroi à l'idée de cet horrible repas.

Plusieurs peintres, sir Joshua Reynolds, notre compatriote de Biefve, Banfi et Diotti ont aussi représenté cet épisode, qui a souvent inspiré les musiciens.

Vincent Galilée, le père du philosophe, avait écrit: *il Lamento del conte Ugolino*.

La composition de Donizetti avait été dédiée à Lablache et celle de Zingarelli eut de nombreuses interprétations.

Divers chants de la Divine Comédie avaient été mis en musique, au cours du XVIe siècle, par Josquin, Willaert et d'autres compositeurs belges et l'on a pu entendre, encore, des ouvrages inspirés par le poète à Listz et à Ambroise Thomas.

Quatre grands peintres ont traité l'épisode — divisé — de Françoise de Rimini.

Ingres et Rossetti, le crime ; Scheffer et Watts, le châtiment.

Le petit panneau d'Ingres montre avec quel intérêt il avait consulté les miniatures des anciens manuscrits. L'ingénuité charmante des attitudes, l'élégance précieuse du dessin, l'extrême fini de l'exécution font de cet ouvrage une délicieuse calligraphie d'une puérilité savante

L'œuvre de Rossetti est toute de passion. Les amants sont assis, l'un contre l'autre ; le livre fatal est ouvert sur leurs genoux ; les mains se sont prises et, par un mouvement instinctif, se sont rapprochées des gorges qui s'étranglent ; les doigts s'étreignent à se briser ; les regards se pénètrent, les lèvres se joignent. Le péché a fait d'eux sa proie. La mort est proche. L'expiation va suivre. C'est l'Enfer.

Au fond d'un gouffre de ténèbres, mugit l'ouragan, entraînant dans le noir tourbillon qui jamais ne s'arrête, les âmes charnelles dont l'amour enivra la raison. Dans la violence de la tourmente, elles passent, rapides, en prolongeant de lamentables cris et le poète est saisi de compassion. Il a vu deux ombres qui paraissent insépa-

rables, il les appelle à lui et il entend les paroles poignantes :

« Il n'est plus grande douleur que se rappeler le souvenir du temps heureux, dans la misère. »

Et c'est alors ce beau poème d'amour navré, dont Carlyle a écrit

Woven in rainbows on a ground of eternal black.

Dans le tableau d'A. Scheffer, popularisé par la gravure de Calamatta, le groupe des amants tristement enlacés est emporté dans l'espace, sous les yeux des deux poètes. Le peintre semble avoir cherché surtout, après l'effet dramatique du geste, la correction des lignes et la rondeur des modelés.

Dans l'œuvre de Watts domine le sentiment du souvenir éternel et du désir infini.

Les amants criminels sont enveloppés des longs plis du suaire, déchiré par la tempête. Leurs mains cherchent encore à s'étreindre ; le frêle et livide visage de Francesca tend son regard noyé d'extase vers celui de Paolo, plus douloureux sous la conscience plus lourde de sa faute. Si amère est cette douleur, que le poète a senti son cœur défaillir de pitié. Il est tombé comme tombe un corps mort et le couple damné s'engloutit à jamais dans l'horrible ouragan de l'éternelle nuit.

Des coureurs se passant le flambeau figuraient le symbole antique de la pensée en marche.

Dans le grand courant d'histoire, qui se dirige du S.-E. vers le N.-E., le peintre-poète anglais D.-G. Rossetti paraît avoir été prédestiné à transporter dans la Grande-Bretagne la lumière de l'art italien.

Né à Londres, d'un proscrit napolitain, il ne vit jamais l'Italie ; pas plus, d'ailleurs que Delacroix, l'introducteur

du coloris vénitien dans la peinture française. Le père de Rossetti — que son fils, en un très beau sonnet, remercia de lui avoir donné le prénom de Dante — est considéré comme un des plus savants commentateurs de la Divine Comédie. Il avait élevé ses enfants dans l'admiration du grand visionnaire et les plus belles œuvres du peintre-poète ont été conçues et exécutées sous l'influence de l'Alighieri.

La permière est une composition d'après un passage de la *Vita Nuova* décrivant l'auteur en train de dessiner un ange le jour anniversaire de la mort de son amie.

Puis c'est un diptyque : La *salutation de Béatrice, sur la terre* (d'après la *Vita Nuova*) et la *salutation en Eden* (d'après un passage célèbre du *Purgatoire*).

C'est aussi, dans ce poème, au 5e chant, qu'est citée l'agonie de la Pia de Tolommei, la femme de Nello della Pietra de Sienne.

Elle avait été enfermée par son mari dans une forteresse des Maremmes pour qu'elle y meure, lentement empoisonnée par les miasmes. L'angoisse de son beau visage est pénible à regarder et le geste des mains, effrayant : l'une torturant l'autre de son anneau conjugal.

Le dessin : la *Barque d'amour,* illustre un charmant sonnet adressé à Guido Cavalcanti, et c'est la lecture, encore, de la *Vita Nuova* qui inspira les trois ouvrages les plus remarquables du peintre : *Beata Beatrix*, le *Rêve de Dante* et la *Dame de pitié.*

La *Beata Beatrix* fut peinte en souvenir de Lizzie Siddal, sa femme bien-aimée, morte si jeune et qui avait si souvent posé pour lui la figure de Béatrice.

La pensée de la mort n'a jamais été exprimée avec plus de beauté. Il n'y a rien là de la déchéance physique,

c'est le calme moral avec l'idée chrétienne de la béatitude finale pour l'élue, et l'exécution de cette peinture est d'une émotion si intense qu'il semble y vivre un charme analogue à celui du « Portrait ovale » décrit dans le conte d'E. Poe.

Le *Rêve de Dante* est la composition la plus importante de Rossetti. Elle est d'une noble ordonnance, son dessein est de grande allure et sa couleur somptueuse.

Dante raconte, vers la fin de son livre, qu'un jour, accablé de tristesse au souvenir de la mort de Béatrice, il vit qu'une dame le regardait de sa fenêtre, avec un sentiment de douce compassion. Cet incident est le sujet d'une œuvre supérieure dont le peintre chercha la réalisation à plusieurs reprises, sous les titres de : la *Donna della finestra* ou *The lady of pity*.

Il paraît y avoir concentré tout l'esprit du grand visionnaire, dont la prodigieuse complexité, par les émotions directes de la vie, s'étend des plus brutales cruautés du châtiment infernal, aux suavités les plus immatérielles de la clémence céleste. Cette dame de pitié est une créature étrange, où se mêlent les élégances morbides de Botticelli et la rudesse puissante de Michel-Ange.

Une chevelure violente couvre en partie un front volontaire. La barre courbée des sourcils domine des yeux où peuvent passer des lueurs de crime et resplendir l'illumination du don total. Les lèvres pourpres et charnues, annoncent des amours périlleuses et mortelles. Les mains, aux doigts allongés, semblent passionnées jusqu'au meurtre.

Elle était à la fenêtre, elle a vu la détresse profonde du poète ; elle l'a comprise, et ces mains se sont croisées, simplement, sur la barre d'appui ; de ces yeux émane une caresse apaisante pour une âme tourmentée, et de ces lèvres descend le baiser d'une sœur sur un front qui souffre.

Au 8e cercle de l'Enfer, Virgile, voyant Dante près de succomber à la fatigue, lui dit : « Relevez-vous, ce n'est pas dans la molesse que la gloire vous attend — la gloire, — ce sillon lumineux que tout homme doit laisser après lui, s'il n'a pas glissé dans la vie, comme la fumée dans l'air et l'écume sur l'onde. »

En cet instant nous avons l'honneur de commémorer le sixième centenaire de la mort de Dante.

Sa pensée, nous la comprenons, ses émotions, nous les éprouvons, ses visions, nous les voyons toujours et celui, que la marche divine de Béatrice conduisait vers la splendeur des astres et l'infini des étoiles, fait songer à ces soleils éteints, dont la lumière n'était parvenue à la terre qu'après des milliers de siècles et dont l'éclat rayonne encore à nos yeux éblouis.

Fernand Khnopff.

Le Mouvement pan-nègre

La civilisation européenne étend sur le monde entier sa prééminence morale et sa supériorité matérielle. Cependant, on peut penser que la domination d'une race privilégiée aura pour limite la période d'assimilation et d'adaptation de ses découvertes par les peuples étrangers. Il serait vain de croire que la suprématie de la race blanche pourra se maintenir intacte — dans le domaine de la puissance matérielle tout au moins — quand les hommes des autres parties du monde auront appris, grâce à nos procédés, à connaître et à coordonner leurs propres forces. Déjà nous sentons nos contrées riches de passé trembler sous les pieds du Barbare.

On n'oublie pas l'exemple japonais. Demain, peut-être, la Chine, après avoir profité à son tour des progrès réalisés par l'Europe, remplira celle-ci de crainte. Plus tard, sans doute, les immenses peuplades de l'Afrique, enfin sorties de leur longue sauvagerie, se dresseront en émules — ou en ennemies — des peuples fatigués de notre continent.

La guerre a hâté l'avènement de l'époque nouvelle où les races, devenues rivales en puissance, chercheront à se ravir mutuellement la souveraineté du globe.

Pour ne parler que de la race noire, la plus arriérée de toutes, des indices singuliers nous révèlent un mouvement qui ne devrait pas être sans inquiéter les défenseurs traditionnels de la civilisation gréco-latine.

Est-ce à dire qu'il faille maintenir les nègres dans leur barbarie, par crainte de ce qu'ils pourraient nous faire subir le jour où nous les aurions éclairés? Non pas.

Mais il faut, en leur apportant notre culture, veiller à ce qu'ils n'en prennent point les moyens sans l'esprit et il faut examiner froidement le danger que leur rivalité — ou, au sens numérique, leur supériorité — nous susciteraient, si nous étions imprévoyants et trop uniquement idéalistes.

Certes, il est sacré, le droit cher à M. Wilson et à M. Lloyd George, le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. Mais encore faut-il que les peuples à qui nous donnerons conscience de ce droit ne commencent pas, dès qu'ils en useront, par vouloir nous priver de notre propre liberté d'action...

Nous sommes personnellement fort partisans des généreuses idées de collaboration des races. Nous estimons, en particulier, que le plus sûr moyen de développer notre Congo est d'introduire de large façon le concours des noirs dans les services publics, de gouverner par l'intermédiaire des chefs indigènes et, pour ces fins, de développer l'instruction. Nous croyons savoir que ces théories sont celles du Ministre des Colonies, M. Franck, depuis son retour d'Afrique. Mais cela ne doit point nous faire négliger les manifestations insinuantes et insolites du mouvement pan-nègre.

Au demeurant, ce mouvement n'émane pas tant de l'Afrique elle-même, de l'Afrique barbare encore et mystérieuse, que d'initiatives extérieures. Ces initiatives, que le courant des idées humanitaristes actuelles ne fait que développer, ont des racines assez anciennes. C'est dans les contrées anglo-saxonnes que nous devons — je pense — en chercher l'origine, de même que c'est dans ces pays que nous allons découvrir leur développement d'aujourd'hui.

La race noire a fourni, depuis des siècles, des esclaves à l'humanité, sans que, parmi la grande foule des nègres, se dressât l'apôtre ou le chef qui pût exiger la libération. Nul Spartacus à la peau de bronze n'a surgi

jusqu'ici. Il y eut, cependant, de-ci de-là, des révoltes et des insurrections; l'on n'a pas perdu la mémoire de certains noms, tel celui de cet insurgé nègre chanté par Lamartine, Toussaint Louverture, qui, de 1796 à 1802, dirigea la rébellion de Saint-Domingue et qui, s'adressant à Napoléon, lui écrivait: « Le premier des noirs au premier des blancs ». En Afrique même, et jusque dans notre Congo, on évoque encore le souvenir de puissants rois indigènes qui se dressèrent dans l'insoumission.

En Amérique, on vit, avant la libération des esclaves, quelques-uns des leurs essayer de créer un vaste mouvement de révolution raciale; cependant la guerre de Sécession, qui, de 1860 à 1865, eut pour cause même l'esclavage et qui amena sa suppression, fut dirigée uniquement par des blancs. Depuis lors, dans le grandissant mouvement d'émancipation nègre qui se dessine aux Etats-Unis, ce sont des Yankees à teint clair qui sont les promoteurs de l'Idée. Un noir influent, comme ce Marcus Garvey dont nous parlerons plus loin, n'a fait que reprendre des théories élaborées par ses anciens maîtres.

***

Telle est une des caractéristiques les plus frappantes de ce mouvement: c'est qu'il se révèle bien plus comme la conception de gens d'une autre race, qui s'efforcent de mettre en action les nègres, que comme une initiative des intéressés eux-mêmes. Ces derniers, s'ils jouent parfois un rôle, ne le font qu'en sous-ordres.

Un certain esprit anglo-saxon, fait de l'idéalisme humanitaire des protestants et du farouche amour de la liberté des Américains, est le principe générateur du pan-négrisme.

La fondation de Sierra-Leone, en 1787, par les Anglais, fut une des premières manifestations de ce sentiment. On sait qu'en 1772 Lord Mansfield avait fait décréter

que tout esclave qui toucherait le sol de l'Angleterre deviendrait libre. D'autre part, après la révolution américaine, l'armée britannique avait libéré une partie des soldats noirs qui avaient appartenu à son armée d'occupation.

Ces nègres libres menaient une existence précaire. C'est la raison pour laquelle, en 1787, environ quatre cents d'entre eux furent envoyés dans un district de Sierra-Leone, racheté au souverain indigène dans cette intention. Cinq ans après, douze cents nègres, qui s'étaient échappés des Etats-Unis au Canada, furent également renvoyés sur la côte d'Afrique. Cependant Sierra-Leone, de nos jours encore, est une colonie britannique où il m'a semblé, pour y être passé, que les indigènes ne sont ni plus ni moins libres que dans les autres colonies...

En 1783, cette généreuse pensée d'accorder des terres en pleine propriété à des nègres avait déjà été proposée sans grand succès. L'*American Colonisation Society*, qui se dévoua à la cause, ne fut créée qu'en 1816 et c'est seulement en 1822, après des traités avec les princes indigènes, que cette entreprise de colonisation atteignit quelque développement.

Il existe ainsi, maintenant encore, sur la côte de Guinée, une vraie république noire, celle de Libéria, qui fêtera bientôt le centenaire de son indépendance. Ce libre pays a néanmoins senti, à certains moments, que des menaces se dressaient à ses frontières et c'est pourquoi son gouvernement fut porté à solliciter l'appui des Etats-Unis, dont on répète qu'ils veulent « rendre l'Afrique aux Africains ». Le président Taft envoya, en 1909, une commission spéciale en Libéria, et, en 1918, les Américains consentirent encore à cette république un emprunt de cinq millions de dollars.

D'autre part, nous n'oublions pas que déjà il se produisit, dans les différentes contrées où des communautés

nègres trouvent trop lourde la suzeraineté des blancs, des conflits et des soulèvements; ceux-ci, d'ailleurs, ne furent jamais couronnés par un succès définitif. Aux Etats-Unis, où vivent de dix à douze millions de nègres ou négroïdes, certains hommes de couleur, enflammés par les démocratiques idées d'égalité que leur développent sans trop de discernement des pasteurs illuminés, ont provoqué à maintes reprises des insurrections: je me souviens d'avoir été témoin de sanglantes émeutes à Chicago et à Washington, vers le début de 1919. Le principal organisme qui, là-bas, s'attache à créer un sentiment racial entre les noirs d'Amérique et ceux d'Afrique est l'*Universal Negro Improvement Association.*

Dans l'Afrique du Sud, nous savons qu'il existe des groupements similaires et, en octobre 1920, on eut à déplorer, au cours d'émeutes à Port-Elizabeth, la mort ou les blessures de nombreux habitants. Dans le Sud-Ouest-Allemand, en 1903, un nègre converti appartenant à la *Rhenish Missionary Society*, Henry Witboi, profita d'un soulèvement pour proclamer que le temps était venu pour son peuple de se libérer du contrôle des hommes blancs. Au Congo belge même, il se produisit des révoltes, d'un caractère plus spontané d'ailleurs, dont on n'a pas perdu le tragique souvenir. Et dans les colonies françaises d'Afrique, au Sénégal notamment, on eut, vers la fin de la guerre, à réprimer de véritables troubles insurrectionnels.

Ainsi, dans toute l'étendue du vaste continent noir, se révèlent, de sanglante façon, de nouvelles idées d'indépendance et des manifestations, chaque jour plus accentuées, de xénophobie.

***

Le nègre, en prenant conscience de sa qualité humaine, en saisissant plus ou moins ces notions d'égalité dont notre sentimentalisme imprègne toute notre action, com-

mence à comprendre qu'il serait peut-être possible pour lui de se libérer du joug européen. Un serviteur noir me confessait une fois, au Congo, qu'il était très désireux de conserver les rudiments de progrès matériel, c'est-à-dire de confort, que nous avions apportés dans son pays, mais qu'à part cela il n'était pas loin de partager l'avis de ses frères de race qui espéraient voir le gai matin où « l'on flanquerait tous les blancs dans le fleuve et dans la mer ».

La guerre, je le répète, n'a fait que fortifier ces idées. Et de doux idéalistes américains les ont bénévolement encouragées. J'ai sous les yeux un intéressant petit livre paru en 1918, à New-York, sous ce titre: *Africa and the War*. Dans la préface, l'auteur, M. Benjamin Brawley, commence par déclarer: « L'Alsace et la Lorraine, la Bel« gique, les Balkans et même la Russie, tout devient « d'importance secondaire à côté de l'accablante ques« tion de la possession et du développement du conti« nent africain. Le nègre, et non point le Belge ou le « Russe, est, après tout, le cœur du problème. » Il est vrai qu'en 1917, quand la Grande-Bretagne n'était pas encore très certaine de pouvoir s'emparer de la plus importante part des possessions africaines de l'Allemagne, M. Lloyd George croyait nécessaire d'affirmer que « ces colonies seraient mises à la disposition d'une conférence dont les décisions auraient pour premier objectif de satisfaire les vœux et les intérêts des natifs ». Peu de mois après, M. Wilson parlait dans le même sens.

En 1919, l'Angleterre, qui se sentait victorieuse, n'a, croyons-nous, plus songé à s'enquérir de l'avis des natifs. M. Wilson et le peuple américain, qui aiment moins l'hypocrisie, ont encore proposé au Congrès de Versailles de laisser les nègres disposer d'eux-mêmes. Cela fit beaucoup rire à l'époque et on ne tint guère compte de cette suggestion. Mais certains noirs instruits et certains Yankees utopistes n'ont pas oublié. L'auteur

d'*Africa and the War* daigne cependant reconnaître lui-même (p. 38) que les nègres sont actuellement trop sauvages pour se gouverner seuls. Cela est bien notre avis.

Le même auteur émet, quelques pages plus loin, des appréciations qui paraissent infiniment moins raisonnables. J'ai déjà rappelé quelles sont les difficultés que suscite, aux Etats-Unis, la prolifique et peu instruite masse des anciens esclaves. Ces nègres, dont les pères durent, au lendemain de la guerre de Sécession, la liberté au président Lincoln, ont accompli depuis lors beaucoup de progrès. Il paraît, d'après un annuaire publié par eux il y a quelques mois, que les noirs d'Amérique, qui ne possédaient, en 1866, que douze mille immeubles, en ont aujourd'hui plus de six cent mille et sont propriétaires de plus de vingt millions d'acres de terres cultivées; à la place de leur vingt mille fermes de jadis, ils en exploitent maintenant un million; le nombre de leurs illettrés, lisons-nous dans une revue, est tombé de quatre-vingt-dix à trente pour cent; on compte cinq cents écoles et collèges nègres qui sont fréquentés par un million huit cent mille noirs et quarante-cinq mille temples où prient quatre millions et demi de fidèles noirs. Les nègres des Etats-Unis ont acheté, pendant la guerre, pour deux cent vingt-cinq millions de dollars de bons de la Défense nationale...

Ceci était nécessaire à établir pour comprendre la raison qui fait écrire à M. Brawley, notre auteur, que les Français et les Anglais, épuisés par la guerre et ne trouvant plus d'hommes à envoyer dans leurs colonies, pourraient bien employer un nouveau système qu'il expose ainsi : « Alors le nègre américain, si longtemps « proscrit, jaillira soudain, comme l'une des plus impor- « tantes activités de la nation. Son record, comme com- « battant, est bien connu. Durant les trois dernières « années, il a su combler très largement le vide produit « dans les entreprises industrielles du Nord (des Etats-

« Unis) par la cessation soudaine de l'émigration. Main-
« tenant, l'Afrique appelle aussi des travailleurs, non
« par douzaines, non par centaines, mais par milliers et
« douzaines de milliers... »

Vous comprenez : M. Brawley est un vrai Américain et, par conséquent, il superpose aisément un côté pratique et utilitaire à son fond de quaker idéaliste : les noirs gênent les Américains ; les Européens manquent d'hommes pour civiliser l'Afrique. Eh bien, envoyons les millions de nègres d'Amérique — qui possèdent déjà une teinture de civilisation — vers leurs frères de l'Afrique centrale, dans la terre de leurs aïeux. Ainsi, réunie, forte, autonome et livrée à elle-même, la race de Cham aura conquis, dans la justice, sa liberté ; nous retrouvons ici la poussée vers le pan-négrisme. Et notre bon Américain, parlant du peuple noir, ajoute, en une formule qu'il nous semble avoir déjà entendue autre part : « C'est le peuple choisi de Dieu ! »

* * *

Ne croyez pas que la singulière opinion que je viens d'exposer ici soit celle d'un seul homme. Comme je l'ai dit, l'idée pan-nègre possède des origines lointaines que l'on retrouve, d'une part, en Angleterre et en Amérique, d'autre part, en Ethiopie ; et elle s'amplifie. On peut en donner de multiples exemples, et le *Correspondant* dans un article sur « La question nègre et l'élection présidentielle aux Etats-Unis » (25 septembre 1920), la revue *Les Lettres* (septembre 1920) et *L'Illustration* (26 mars 1921) en ont parlé récemment.

Nous apprenons ainsi qu'il y a une douzaine d'années M. John Temple Grave proposait une séparation complète entre les noirs et les blancs d'Amérique, avec transport des premiers, soit vers l'Amérique du Sud, soit vers l'Afrique. Mais — objectaient déjà les adversaires du

projet — cette conception est peu pratique et priverait les Etats-Unis de plus de dix millions de travailleurs.

Il est vrai que le major R.-W. Shufeld, du corps de santé de l'armée américaine, découvrait dans *America's Greatest Problem, The Negro,* que l'on pourrait avantageusement remplacer les noirs des Etats-Unis par « ces « milliers de paysans belges qui sont aujourd'hui sans « foyer ou sans moyens de transport à cause des ravages « des armées allemandes en Belgique. » Merci, major! Gardez vos nègres et laissez-nous nos paysans...

Le mouvement pan-nègre, utopiste et inquiétant, s'étend. Les noirs de l'Afrique Orientale Anglaise, réunis à Accra en congrès, ont envoyé à Londres des délégués chargés de réclamer la suppression de toutes les mesures qui entravent le libre essor de leur peuple et ils ont demandé, notamment, la création de lignes de navigation dirigées par eux et à leur usage exclusif.

Ils ont vu leurs théories appuyées, comme il fallait s'y attendre, par M. Edmund-D. Morel, l'ennemi « personnel » de la Belgique et l'adversaire, d'une façon générale, de toute colonisation. Le promoteur de la *Congo Reform Association* vient de publier un livre, *The Black Man's Burden,* qui constitue un réquisitoire violent contre les procédés des blancs en Afrique. M. Morel qui a, autrefois, été aux gages de l'Allemagne, continue l'œuvre de sa vie. L'Allemagne, qui n'a plus un pouce de territoire colonial, va chercher, évidemment, à créer aux Alliés des difficultés dans leurs possessions d'outre-mer. Elle rencontrera pour cela l'aide des Bolcheviks, des traîtres comme M. E.-D. Morel en Angletere et des doux utopistes comme le sénateur Lafontaine en Belgique. « Il « est impossible, comme l'écrivait très justement M. Hen- « riquet dans un récent article du *Neptune,* il est impos- « sible de ne pas voir de connexion entre les désirs de « revanche de l'Allemagne, le plan bolchévique de révo- « lution coloniale, la publication d'un livre tel que le

« *Black Man's Burden* et le mouvement dont certaines « associations nègres sont le siège. »

Aux Etats-Unis, une agitation de race se perpétue et grandit. En août 1920, se tint, à New-York, une session de trente jours de l'*International Negro Conference* qui organisa un meeting à Madison Square Garden au cours duquel, nous apprend le *Correspondant,* M. Marcus Garvey, nègre, président de l'*Universal Negro Improvement Association* et des *General African Communities League* dit ceci : « Le temps est venu pour les quarante « millions de noirs de réclamer l'Afrique, non pas de « demander à l'Angleterre, à la France, à la Belgique, « à l'Italie : « Pourquoi êtes-vous ici ? » mais de leur « donner l'ordre de sortir !... » Et plus loin : « Nous rédi- « gerons un *Bill of Reglets* pour toutes les races nègres, « avec une Constitution pour gouverner leurs destinées. « La plus sanglante de toutes les guerres est encore à « venir, lorsque l'Europe essayera ses forces contre « l'Asie. Ce sera là l'occasion pour les nègres de tirer « l'épée pour la rédemption de l'Afrique ! »

Un type original que ce Marcus Garvey. Intelligent, relativement cultivé, il est devenu l'apôtre du pan-négrisme intégral. A la fois idéaliste et homme d'affaires, il a lancé une compagnie de navigation, la *Black Star Line,* dont les six millions de dollars de capital ont été entièrement souscrits par des noirs. C'est lui qui est parvenu à concrétiser toutes les tendances vagues qui se manifestaient à travers le monde en faveur des Chamites : depuis le jour où il reçut dans le corps quatre balles de revolver tirées par un exalté, il fait figure de martyr et ses frères de couleur ne discutent plus sa parole. Elle ne manque d'ailleurs point de saveur, cette parole, ni d'audace, puisque M. Marcus Garvey professe que les Egyptiens, les Grecs et les Phéniciens ont emprunté leur civilisation aux noirs et que Jésus-Christ était, sans l'ombre d'un doute, un nègre.

M. Maurice Dekobra, qui a entendu le prophète pérorer en décembre 1920 à New-York, nous a rapporté un de ces discours. Je ne résiste pas, étant donné l'importance qu'a prise la personnalité de M. Marcus Garvey, au plaisir d'en copier un passage :

« Mes amis, clamait au milieu d'une vaste assemblée le chef pan-
« nègre, si nos frères blancs nous aiment, nous les aimerons ; mais
« s'ils nous haïssent, nous les haïrons aussi. Nous dénions aux Anglais
« le droit de nous exploiter ; nous nous indignons que les Belges bruta-
« lisent nos frères africains... Quant aux Français... Nous avons jus-
« tement ce soir, parmi nous, un noble représentant de ce pays, et
« nous lui dirons en toute franchise : Que la France nous prouve son
« libéralisme ! Et qu'il fasse savoir aux tirailleurs sénégalais qu'ils
« ont, en Amérique, des frères assez civilisés pour les initier à la
« politique européenne (*acclamations*) ; car, en somme, qui a gagné la
« guerre ? C'est le sang des nègres sur les champs de bataille des
« blancs. MM. Clemenceau (*il prononçait Klemenko*) et Lloyd George
« auraient été bien embarrassés pour finir la guerre s'ils ne nous
« avaient pas eus (*hourras*). Oui, mes amis, si les noirs n'avaient pas
« été là, le kaiser serait aujourd'hui dans le palais de Buckingham
« (*vociférations, trépignements, cris d'animaux variés*). Or, vous
« savez quelle fut la reconnaissance des blancs, comment ils surent
« gré aux noirs d'avoir combattu pour leur cause ? Ils ne nous donnent
« même pas un siège à la Conférence de la Paix (*grognements désap-
« probateurs*). Mais ils furent punis par le ciel et expièrent bientôt
« leur ingratitude. MM. Klemenko, Lloyd George et Wilson s'arra-
« chèrent les cheveux autour du tapis vert (*hilarité*). M. Wilson tomba
« malade et dut rentrer précipitamment aux Etats-Unis. M. Lloyd
« George fut rappelé en Angleterre par ses bons amis d'Irlande et
« M. Klemenko, pour passer sa mauvaise humeur, alla tuer des singes
« en Afrique (*ouragan de clameurs joyeuses et de huées d'allé-
« gresse*). Voulez-vous que je vous dise ce que nous pensons, nous
« les pauvres noirs, nous les fils de singes, nous qui portons encore
« la queue du quadrumane notre ancêtre ? Nous rions de ces blancs
« infatués et nous leur déclarons que, puisque nous, les gorilles,
« nous, les crânes pointus, nous étions assez bons pour nous faire
« tuer sur les champs de bataille européens et pour aider nos... édu-
« cateurs !... à gagner leur guerre, ils auraient au moins pu nous
« accorder cette liberté au nom de laquelle ils s'entre-tuaient... Mais
« nous avons appris à tuer aussi et, je vous le demande, mes amis :
« Que sera-ce donc quand nous nous battrons pour notre propre
« cause ?... »

Ce long verbiage donne le ton tout à fait caractéris-

tique que ces messieurs nègres en sont arrivés à employer dans leurs réunions. Qu'en pensez-vous, poète hindou Rabindranath Tagore, qui nous conseilliez, il y a quelques mois, l'alliance de l'Est et de l'Ouest, préparatoire à celle du Nord et du Sud?

Ah! comme l'on voit que ces noirs, qui appuient si bien la construction de théories sociales et politiques sur le maniement du glaive, appartiennent au pays de M. Wilson!

D'autre part, n'entendons-nous pas Lénine et Trotsky, dans un des manifestes communistes de Moscou, leur faire écho en proclamant: « Esclaves coloniaux d'Afrique « et d'Asie, l'heure de la dictature prolétarienne en « Europe sonnera pour vous comme l'heure de la déli- « vrance »?

* * *

Ces prêches et ces cris doivent nous intéresser particulièrement, nous autres Belges. D'abord, parce que c'est vers les énormes territoires du Congo que se tournent tout naturellement les regards des pan-nègres, qu'ils aient la peau blanche ou la peau noire. On s'en va répétant que ce domaine est beaucoup trop vaste pour notre capacité coloniale. On rappelle, à la suite de M. E.-D. Morel, de prétendues atrocités. Les nègres américains, au cours des réunions dont j'ai parlé, après avoir chanté leur hymne: « Ethiopie, ô terre de nos ancêtres... » poussaient des huées contre les Belges, en agitant leur étendard noir, vert et cramoisi. Et le mouvement trouvera peut-être un jour un excellent auxiliaire dans le pan-islamisme, qui lui ouvre les voies et que certains de nos fonctionnaires ne craignent point de favoriser.

Oui, c'est vers le Congo que vont les rêves des pan-nègres. Discrètement, ils étudient déjà le terrain et préparent leur campagne. Sous divers prétextes d'études,

ils envoient dans notre colonie des missions auxquelles, selon une courtoise et absurde coutume, le gouvernement belge accorde des facilités extraordinaires qu'il refuse en général à nos nationaux ; car, depuis certaines campagnes menées jadis contre notre administration, on ressent une telle crainte de l'opinion de nos rivaux — ou de nos ennemis — qu'on n'ose rien leur refuser...

C'est ainsi que je tiens de bonne source qu'il se promène actuellement, de par le Congo, une mission américaine poursuivant des études afin de « favoriser l'éducation des noirs ». C'est la mission du *Phelp's Stokes Fund.* Notre gouvernement est-il bien certain que ces messieurs, qui voyagent partout à leur guise, qui racontent ce qu'ils veulent, qui observent ce qui les intéresse et qui « éduquent les noirs » selon leurs propres conceptions, n'ont pas une idée de derrière la tête? Trouve-t-on, par ailleurs, qu'il soit vraiment opportun et d'utile politique indigène de laisser des pasteurs nègres accomplir, sous le voile de l'évangélisation, la propagande que l'on devine?

On trouve, en différents centres commerciaux du Congo, une petite publication pan-nègre, rédigée en Amérique, et qui s'appelle *The Negro World.* Comment y arrive-t-elle?

N'avons-nous pas vu, dans notre bon Bruxelles même, et notamment au cours des débats du récent Congrès Colonial, des noirs revendiquer, avec un air de suffisance fort réjouissant, les droits que confère leur très haute conception de la civilisation? C'est ainsi que *L'Avenir colonial belge*, journal qui paraît à Kinshasa, s'étant permis de taquiner un de ces messieurs, nommé Paul Panda Farnana, secrétaire de l'*Union Congolaise* de Bruxelles, celui-ci parvint à se faire interviewer et à répondre, par ce moyen, en deux colonnes de première page de la *Dernière Heure.* Le ton de cette interview n'est pas sans rappeler étrangement celui des paroles

que prononçaient, à New-York, les noirs de l'*Universal Negro Improvement Association.*

C'est le même nègre qui envoyait au directeur du *Soir* une longue missive, bourrée de citations hétéroclites — destinées à prouver sans doute une culture étendue — dans le genre de cette phrase extraite des *Grands Initiés* de M. Edouard Schuré: « Aux temps préhistoriques, c'est la race nègre qui a introduit la civilisation en Europe... »

Ce bon M. Paul Panda, qui possède, paraît-il, ses diplômes d'ingénieur agricole de l'Ecole de Gembloux, a trouvé dans notre pays de précieux auxiliaires dans la personne du sénateur Lafontaine et dans celle de M. Paul Otlet. Ces derniers ont même été jusqu'à offrir aux noirs, que les Etats-Unis ne tenaient plus à voir se réunir chez eux, l'hospitalité du Palais Mondial à Bruxelles, pour leur Congrès pan-nègre.

Le Congrès a pour président M. Blaise Diagne, député noir au Parlement français et haut-commissaire pour le Sénégal, et pour secrétaire le docteur W.-E. Burghardt du Bois qui, nous raconte-t-on, est un Américain de sang mélangé français, allemand et nègre, ainsi qu'un des plus fidèles disciples du fameux apôtre Marcus Garvey.

Ce parfait métèque a donné à la *National Association for the advancement of coloured people* des indications intéressantes sur le mouvement pan-nègre. Qu'on me permette une dernière citation: après avoir rendu un hommage ému à M. Lafontaine et à M. Paul Otlet qui, nous apprend-il, est communément appelé « le père de la Société des Nations », M. Burghardt du Bois ajoute, d'après l'*African World* (4 juin 1921) :

« Sans aucun doute, une renaissance de la culture nègre s'annonce,
« et elle sera guidée par l'intelligence et la compréhension. Une indi-
« cation de cette renaissance est la prochaine publication en Allemagne
« d'une collection de quinze volumes de littérature nègre, de pro-
« verbes, de folklore, de poésie. La publication est l'œuvre de Leo
« Frobenius et sera intitulée *Atlantis.* »

Il aurait, en effet, été surprenant que pour travailler à la renaissance de la culture nègre (ils ont donc eu jadis une haute culture qu'il est opportun de faire revivre, les noirs?) il n'y eût pas eu quelques Allemands à côté de MM. Lafontaine et Otlet... Comme ces deux personnages doivent envier l'American *coloured* qui possède à la fois du sang français, allemand et nègre! Que voilà donc du vrai internationalisme! Voyez-vous la douce jubilation de M. le sénateur Lafontaine s'il pouvait, un jour, nous prouver qu'il est à la fois belge, allemand, français et nègre?

En dehors du Congrès pan-nègre, M. Paul Otlet a d'ailleurs préparé les plans d'une définitive section des Africains, au Palais Mondial, section qui comprendrait « une documentation dans les quatre formes sous lesquelles se présente toute documentation dans le Centre International ». Des esprits simples pourront évidemment s'étonner de voir un sénateur belge offrir l'hospitalité d'un palais belge aux tenants d'un mouvement dangereux en lui-même parce que tout gonflé d'un naïf utopisme et dirigé principalement contre les nations colonisatrices et, en particulier, contre la Belgique. Mais l'Etat belge est bon prince...

***

Certes, la barrière de couleur, *the colour bar*, comme disent les gens de l'Union-Sud-Africaine, doit disparaître. Nous admettons, pour notre part, que les préjugés de race sont absurdes. Nous sommes les premiers à vouloir que le sort de la race noire soit amélioré; que là où des abus existent ils soient redressés; que l'on s'occupe de l'éducation, de la formation intellectuelle et — *par après* — de la liberté des nègres. Mais il faut procéder avec ordre. Et, vraiment, il nous paraît dangereux que de tendres idéologues, au surplus souvent ignorants

de ces questions, aillent, sous le prétexte de « renaissance de la culture nègre » créer des ambitions injustifiées, provoquer des mouvements de xénophobie qui peuvent être périlleux pour toute notre civilisation en Afrique, et fourrer dans la tête de ces dignes noirs qu'en se passant des blancs ils arriveront plus vite au parfait bonheur, dans la plus haute culture.

Tous les peuples qui ont le bonheur de gérer des territoires en Afrique doivent travailler de tout cœur à l'émancipation matérielle des nègres et à leur développement moral et intellectuel.

Nous sommes, répétons-le, très partisans, au Congo, d'un système de gouvernement qui tiendrait compte des coutumes indigènes au lieu de les détruire, qui établirait la collaboration judiciaire des blancs et des noirs, qui se servirait des chefs nègres comme représentants de notre autorité, qui, enfin, ferait travailler un personnel administratif de couleur, devenu l'intermédiaire compétent et responsable entre des Européens peu nombreux et la grande masse de la population. Nous restons, en un mot, et pour reprendre l'heureuse expression du colonel Bertrand au Congrès colonial de 1920, favorables à la politique de collaboration et non à celle d'assimilation.

Mais, dans toutes ces réformes, on doit tenir compte des réalités avant de faire de l'idéologie : vouloir donner à la race noire une autonomie, une autorité, des initiatives dont elle est encore incapable d'user sagement et qu'elle est même incapable de comprendre, serait une absurdité.

Avant tout, il nous faut veiller à ce qu'au nom de principes sentimentaux on n'aille pas saper notre autorité en Afrique. Tout le monde admet que les nègres ne peuvent encore ni se gouverner ni se civiliser tout seuls. Si donc nous abandonnions le pouvoir que nous possédons, il serait bien vite repris par d'autres, peut-être par ceux-là mêmes qui, aujourd'hui, nous déroulent

leurs belles théories. Les noirs nc seraient pas plus libres, mais nos censeurs de Belgique n'auraient plus rien à dire dans la gestion de notre colonie. Est-ce un tel résultat qu'ils cherchent? Car, en fin de compte, — et nous avons de cela quelques exemples récents — l'idéalisme est d'un beaucoup meilleur profit pour le malin que pour le sincère.

PIERRE DAYE.

Quelques Poètes français d'aujourd'hui

L'effroyable guerre, parmi les ruines qu'elle a faites, il en est une qu'aucune sorte de réparation ne saurait jamais relever. C'est, entre les quinze cent mille fils de France qu'elle a tués dans la force de l'âge, la mort de quatre cent cinquante jeunes écrivains, dont les noms sont inscrits dans le marbre sur les murs de notre Panthéon. L'Allemagne a frappé à la tête : mais il faut bien dire — non pour sa décharge, mais pour notre honneur — que nous avons fait tout ce qu'il fallait pour cela.

Car dans le grand élan qui a dressé tout d'abord ensemble la Belgique et la France contre l'éternelle Barbarie, tandis que l'Allemagne utilitaire mettait à l'abri les siens, qui s'est levé en premier parmi nous ? Constatons-le une fois de plus, pour le plus grand honneur de la pensée humaine : ce sont les intellectuels. L'armée de la plume n'a pas cru qu'il était suffisant de combattre sur le papier : elle a pris le fusil au premier appel, et quatre cent cinquante des meilleurs d'entre elle ne sont pas revenus. Je ne vous citerai pas ce palmarès funèbre. A côté des Péguy, des Psichari, des Alain-Fournier, des André du Fresnois, des Marcel Drouet, des Pierre Gilbert, des Louis Codet, des Lionel des Rieux, des Emile Clermont, qui auront au moins eu la chance de laisser après eux une œuvre parfois achevée, capable de sauver leurs noms de l'oubli, capable en tout cas de nous faire connaître exactement ce que nous avons perdu, les perdant — combien d'autres n'avaient encore donné que des promesses qu'une vie de paix leur eût permis, peut-être, de

tenir! Nous ne pouvons songer à ceux-là que comme à ces arbres de nos régions de l'Aisne et de l'Oise que les Allemands ont coupés dans leur première retraite du printemps de 1917, et que nous avons vus, fauchés au ras du sol, qu'ils couvraient de leurs branches déjà fleuries — et dont la touchante floraison ne devait être suivie d'aucuns fruits. Ce qu'il y a pour nous d'inconsolable dans la disparition de ces poètes à peine éclos, c'est que nous ne pouvons le plus souvent pleurer en eux qu'une Muse anonyme, non révélée encore. Quel Lamartine, quel Chénier n'est pas tombé avec eux? Quel monde prodigieux de musique et de rêverie s'est éteint avec leurs regards... Donnons donc une pensée pieuse à la tombe perdue, où dort peut-être de son dernier sommeil, comme le soldat français inconnu de l'Arc de l'Etoile, le génie inconnu que la guerre nous a enlevé.

Parmi nos poètes morts, je ne parlerai que de trois d'entre eux: Emile Despax, Jean-Marc Bernard et Paul Drouot. Ils me semblent les plus représentatifs de cette génération sacrifiée, qui s'est donnée volontairement. Leurs noms ne sont sans doute pas tout à fait étrangers au lecteur belge; leur œuvre tronquée, inachevée valait cependant plus que par des promesses...

Emile Despax, tué à Crouy d'une balle au front le premier jour de son arrivée au combat, est l'auteur d'un livre de vers publié en 1905, qui, tout de suite avait classé ce poète parmi les plus purs et les plus sûrs artisans du vers classique: *La Maison des Glycines*, solide recueil de stances, d'élégies, où nous avions pu discerner dès lors, à côté d'une maîtrise parfaite, la descendance la plus directe de Chénier, de Lamartine, de Hugo même, et parfois aussi de Verlaine. Il y a chanté tout à tour l'amour, les jeunes filles et la gloire, et ce grand tourment d'être un homme conscient de la Destinée. Quand j'ai lu ce livre pour la première fois, en songeant au beau

visage ardent du poète, doucement bercé par l'heureuse harmonie de ses plaintes amoureuses, j'avoue n'avoir pas donné toute mon attention à ce qui m'y a si fort frappé depuis : cette espèce de sombre prescience d'une mort qui viendrait trop tôt. Maintenant que nous savons que Despax n'est plus, combien nous paraissent émouvantes et chargées d'une affreuse divination, des strophes comme celles-ci :

Ne cherche pas plus loin. Je ne puis pas te dire...
Je puis mourir ce soir, je puis partir demain —
J'ai ma part du baiser, j'ai ma part du sourire,
J'ai ma part de l'amour et du bonheur humain...

... Pour l'amour et l'orgueil du langage de France,
J'ai fait seul, et Dieu sait au prix de quel effort!
Ce livre : un peu d'amour, de rêve et de souffrance ;
Vienne à présent la mort!

Je ne regrette rien. De la terre. Une pierre,
Si l'on veut. Si l'on veut aussi, quatre cyprès...
C'est la loi. Naître, ouvrir ses yeux à la lumière,
Et les fermer après...

Et voici la dernière pièce du recueil. Elle est intitulée *Utlima,* et est dédiée à son frère par le poète qui ne devait rien publier depuis ce livre ; c'est donc vraiment sa dernière parole :

Il pleut. Je rêve. Et je crois voir entre les arbres
De la place qui luit,
Un buste en pierre blanche et le socle de marbre.
Mon frère passe et dit : Ç'est lui.

Mon frère, vous aurez aimé les ports, les îles,
Surtout le ciel, surtout la mer;
Moi, les livres, les vers parfaits, les jours tranquilles
Et nous aurons beaucoup souffert.

* * *

Pour Jean-Marc Bernard, qui signait Jean-Marc Bernard Dauphinois, qui voulait montrer par là qu'avant toute chose, il appartenait à sa terre et à sa province, il n'a laissé, outre quelques plaquettes introuvables et, dans des revues, des épigrammes acérées et des études sur quelques poètes qu'il aimait, qu'un recueil d'Amours, bergeries et jeux, *Sub tegmine fagi*. C'était un esprit délicieux, la fantaisie et la grâce même, mêlée au plus parfait savoir. — « C'était Ariel, a dit de lui le poète Fagus; la générosité du cœur dans la raison ailée... »

Jean-Marc, par ses goûts et par sa culture, appartenait à ce groupe ami du bel ordre classique qui, sous le drapeau de l'*Action Française,* marchait et marche encore sous la conduite de M. Charles Maurras; ses poètes, ses écrivains de prédilection, c'étaient ceux du XVIe et du XVIIe siècles à la règle sévère, à l'ordonnance inflexible, cependant toujours dominée par le souci constant d'enfermer une pensée, une émotion humaine dans un vase au contour précis, fait de la plus durable matière. Ce qu'il y a de très remarquable chez Jean-Marc Bernard, c'est qu'en dépit de cette discipline rigoureuse, celui-là était avant tout un poète. Il est même probablement le seul véritable poète de cette école traditionaliste et rationaliste de l'*Action Française,* où l'on compte — politique à part — tant de clairvoyance critique et si peu d'imagination. Nourri aux siècles les plus raisonnables, Minervien par volonté, goût de mesure et de clarté, Jean-Marc Bernard était un poète fantaisiste, qui, somme toute, doit plus à Villon, à Ronsard, à Théophile de Viau, à

Saint-Amand qu'à Malherbe; un Banville moins le romantisme et le verbalisme, un délicieux poète enfin, ami du sourire et de la gaieté, des belles filles et du vin nouveau. Ecoutez ce petit poème : il donne bien la mesure et la manière de ce gentil esprit virgilien :

Jetons les livres allemands
Par les fenêtres, à brassées.
Foin des cuistres et des pédants
Et vivent les claires pensées!

Mieux vaut, couché sur le gazon,
Relire, loin des philologues,
Catulle, Horace, Anacréon
Et le Virgile des Eglogues.

Car l'antiquité nous instruit.
Chacun de ses auteurs répète :
Le Temps irréparable fuit;
Cueille le jour, dit le poète.

Ah! contentons-nous désormais
De ces vérités éternelles,
Que nous méditerons en paix
Sous les raisins de ces tonnelles.

Puisque se lamenter est vain,
Ne pleurons point la mort des choses :
« Versons des roses en ce vin,
« En ce bon vin versons des roses. »

Goûtons la joie et le chagrin
Que tour à tour chaque heure apporte :
Car la Mort pourrait bien demain
Frapper du poing à notre porte...

A-t-on assez répété, dans les derniers temps de cette douceur de vivre qui a immédiatement précédé la guerre,

que nous étions, en France, un peuple fini, sans ressort, sans moralité? L'événement a, je pense, suffisamment démontré le contraire. Mais n'est-ce pas très beau, très savoureux, que ce soit précisément parmi nos poètes les plus élégiaques, chez ceux qui ne semblaient faits que pour chanter sans fin cette fameuse douceur de vivre que l'on ait pu trouver le plus bel exemple de vigueur et la plus grande capacité de redressement? Comme le tendre Despax, comme le fragile Drouot, la guerre a bandé de puissants ressorts inattendus dans le cœur du léger Jean-Marc. Parti, malgré sa réforme, au début de 1915, blessé une première fois en avril, revenu au front presque aussitôt, avant de tomber devant Souchez, en juillet, il avait eu la force et le loisir d'écrire encore quelques vers, dont cet admirable *De profundis,* que son ami Henri Martineau a publié dans le premier numéro de la série consacrée par le *Divan* aux écrivains morts pour la France:

Du plus profond de la tranchée
Nous élevons les mains vers vous,
Seigneur! Ayez pitié de nous
Et de notre âme desséchée!

Car plus encor que notre chair
Notre âme est lasse et sans courage,
Sur nous s'est abattu l'orage
Des eaux, de la flamme et du fer!

Vous nous voyez couverts de boue
Déchirés, hâves et rendus...
Mais nos cœurs, les avez-vous vus?
Et faut-il, mon Dieu, qu'on l'avoue?

Nous sommes si privés d'espoir,
La paix est toujours si lointaine,
Que parfois nous savons à peine
Où se trouve notre devoir.

Eclairez-nous dans ce marasme,
Réconfortez-nous et chassez
L'angoisse des cœurs harassés.
Ah! rendez-nous l'enthousiasme!

Mais aux morts, qui, tous, ont été
Couchés dans la glaise ou le sable,
Donnez le repos ineffable,
Seigneur! ils l'ont bien mérité...

Un mois, jour pour jour, avant la mort de Jean-Marc Bernard, dans cette même région de l'Artois où furent livrés les terribles combats de la fin du printemps de 1915, un autre poète était tué; et celui-là, — ce n'est pas une affection fraternelle qui me le fait penser et dire, — celui-là, c'était le meilleur, le plus doué, le plus grand de nous tous; c'est Paul Drouot. Il portait dans un corps débile une âme admirable. Héritier d'un des plus beaux noms de l'Epopée, arrière petit-neveu du général Drouot que l'Empereur avait surnommé le sage de la Grande Armée, Paul Drouot avait voulu faire la campagne comme tout le monde. Terrassé par la maladie, incapable de porter le sac et le fusil, il tint bon; c'est lui, qui sous le feu, en plein jour, ira chercher devant les tranchées allemandes le corps de son chef, le commandant Madelin, tué un instant auparavant. On veut lui donner la médaille militaire: il la refuse, il ne croit pas la mériter.

Dans ses beaux recueils de la *Chronique de la Grande Guerre* notre maître Maurice Barrès, au lendemain de la mort de Drouot, a publié la dernière lettre du poète, qui rapporte la mort de son chef. Par la fierté du ton, l'humanité profonde, les sentiments d'honneur, de modestie, de dévouement, c'est une page d'anthologie, digne d'être apprise par cœur dans les écoles, et d'être placée en tête de l'édition complète des œuvres de Drouot, quand on pourra songer à réunir en un volume compact les trois livres de vers publiés par ce poète, entre 1906 et 1912:

la *Chanson d'Eliacin*, la *Grappe de raisin, Sous le vocable du chêne*, et ses *Derniers vers*, recueillis l'an dernier à la Belle Edition. Paul Drouot était un poète lyrique. Il ne jouait pas du pipeau, ni de la flûte. C'est sur la lyre qu'il chantait; et vraiment, dans ces temps où la poésie est si sage, — quand elle n'est pas folle — il nous a réellement donné le magnifique spectacle d'un poète inspiré. Il avait le nombre, et la couleur, et le don des images. Il avait l'accent, l'émotion, la foi sacrée. Et en outre il avait quelque chose à dire qu'il tirait d'une âme retentissante et d'une sensibilité passionnée.

Ballotté entre les violences de la chair et les appels d'une foi mystique, prodigieusement cultivé, ayant lu tous les poètes, nourri des plus grands, continuellement entretenu dans son amour des plus hautes cimes intellectuelles par une connaissance profonde de Shakespeare, de Goethe, de Dante, de Shelley, de Keats, de Byron et de nos plus superbes romantiques, Paul Drouot, dans son œuvre incomplète, inachevée, malhabile, mais généreuse, débordante, bouillonnante, n'a donné qu'une faible partie de sa mesure. Sa maturité eût été prodigieuse: il n'avait pas encore trouvé sa discipline. Mais ce jeune torrent jetait dans sa poésie un flot d'une richesse sans pareille; et je crois que dans toute la génération littéraire de ce temps, l'accord est à peu près unanime sur son nom pour le désigner comme un de ceux qui, vraiment, s'il eût vécu, eussent doté la poésie française, sinon d'un génie nouveau, du moins d'une personnalité très haute et très forte.

J'aurais voulu, pour vous donner une idée digne de lui, trouver dans les poésies de Paul Drouot une de ces pièces uniques, facilement détachables, et qui ne risquât point d'être abîmée, quand on l'isolerait. C'est assez difficile. La poésie de Drouot, c'est un mouvement perpétuel, où les passions se heurtent avec une extrême violence. Dans ce court fragment, l'*Inconnaissable*, vous

reconnaîtrez cet accent mystérieux qui est celui des vrais poètes :

La beauté n'aime pas qu'on la loue d'être belle.
Il lui suffit de triompher dans tous les yeux,
Et de montrer d'un bras ferme et qui fut une aile,
Aux peuples rassemblés la profondeur des cieux.

Ce qu'un lâche flatteur ajoute à sa victoire,
C'est l'oripeau qui voile un corps splendide et nu,
Et ce qu'il trouve à dire est si peu pour sa gloire
Que la beauté rougit d'être si mal connue !

Qu'on célèbre son col, son torse ou son visage,
D'admirer son génie seule elle a le pouvoir,
Car le Dieu qui l'habite est plus qu'un autre sage
Et ne découvre rien que ce qui s'en peut voir...

Drouot connaissait sa force et sa limite, il a particulièrement bien exprimé, — et je trouve cela très émouvant, par ce que cela révèle de scrupule et de mécontentement de soi-même, — les durs combats de la pensée et de la forme dont l'esprit d'un poète lyrique est le théâtre. Ecoutez-le encore, dans ce beau tumulte d'images :

Non, mes vers ne sont point parfaits — mais la lumière
Et les ténèbres tour à tour jaillissent d'eux,
Comme d'un incendie la fumée et le feu !
Hélas ! mes vers n'ont rien de pur ni d'impassible !
L'astre qui les sillonne et l'éclair qui les crible
Jettent sur leurs fronts blancs de farouches lueurs
Qui font briller, parmi leurs lauriers, la sueur
Des combattants, le sang des vainqueurs, et les larmes
Des vaincus descendant de leurs joues sur leurs armes
Brisées — car tout un peuple est en proie dans mes vers
Au désespoir de ne point survivre à ma chair !

Et pourtant je voudrais d'une ardeur insensée,
Je voudrais qu'une fois ma Forme et ma Pensée
Connussent cet instant de suprême beauté
Où, corps à corps, le soir du sac d'une cité,
Deux amants ennemis, nus et tordus de haine,
Dans le déchaînement de leur rage inhumaine,
Par le plaisir aux rets l'un de l'autre surpris,
Etouffent d'un brusque baiser un même cri!

Ce morceau suffirait pour montrer la manière de ce poète chaleureux. Toutefois, lisons encore quelques-uns de ses vers qui nous touchent le plus, parce que nous y voyons, en même temps que le magnifique appel de sa race, comme le sombre pressentiment de la mort brutale qui devait suspendre cette voix avant qu'elle ait pu faire entendre ses accents les plus décisifs:

Et je sentais en moi renaître, flot suave
De poudre fraîche et de vieux vin, le sang des braves
Dont nous ne portons plus aujourd'hui que le nom,
Et qui sous la mitraille et parmi le canon,
Fusillant, fusillés, repus, gorgés de gloire,
Soupiraient du souci de la seule victoire,
Marchaient jusqu'à leur dernier reste de chaleur
Et ne tombaient que frappés d'une balle au cœur!

* * *

En lisant les vers d'un Despax, d'un Jean-Marc Bernard, d'un Drouot, morts à la guerre, nous savons quels poètes la guerre nous a pris. Hélas! par contre, elle ne nous en a pas donné un seul en échange.

C'est un fait qu'on peut expliquer. Si l'on considère les pages admirables que la guerre, dans son temps, a pu inspirer au grand Hugo, et qu'on en tire cette conclusion que la guerre est, par la multiplicité de ses visages, des

sentiments qu'elle provoque, de l'horreur qu'elle engendre, de l'héroïsme qu'elle excite, un des plus riches et des plus amples thèmes à développements poétiques, on est bien obligé de se dire que si, de celle que nous venons de mener, féconde en forts contrastes, en couleurs déjà légendaires, en splendeur et en misère humaine, aucun poète n'a su tirer encore une vaste inspiration, ce n'est pas la faute de la guerre, mais des poètes.

Parmi les contemporains, ceux qui l'ont faite ne se sentent pas le courage de la chanter : ils ont trop conservé de son horreur dans les yeux et de son dégoût dans le cœur, pour être tentés d'exalter encore ce que, par ailleurs, elle a pu comporter de beauté farouche. Cependant, ils ont trop compris la splendeur de leur propre sacrifice pour n'exprimer que sa hideur. Ainsi, eux seuls jusqu'ici qui auraient le droit d'en parler, *l'ayant faite,* — ceux qui ne l'ont point faite n'ayant qu'un devoir: n'en pas dire un mot — ils se sont tus. Que plus tard, quand la légende aura recouvert de son aile diaprée la sombre tristesse du charnier et de la ruine, que plus tard — comme Hugo l'a fait pour l'Epopée, mais bien après elle — un grand poète nouveau s'empare de ces thèmes éclatants et en reconstruise une vaste synthèse lyrique, c'est parfaitement possible. Aujourd'hui, bornons-nous à le constater : la guerre, qui nous a tant pris, n'a pas encore enfanté son poète .

Toutefois, voilà le miracle. Ce que les hommes n'ont pu faire, ou n'ont pas voulu, une femme douée des dons les plus étonnants, la dixième des Muses, l'éloquence, la pitié, le verbe et le souffle personnifiés, Mme la comtesse de Noailles, l'a tenté, et du premier coup elle vient de le réussir magnifiquement, dans la première partie de son dernier recueil de vers, les *Forces éternelles,* paru cet hiver.

Admirable renouvellement du mythe ancien ! Il ne fallait que des pleureuses autour des tombeaux de l'Anti-

quité ! De même, au-dessus de toutes nos tombes, la seule voix qui s'élève et chante, c'est une voix de femme. Et, second miracle, cette voix de femme chante *bien*.

Elle chante bien parce qu'elle chante juste, et que la plainte qu'elle élève, c'est la plainte de l'humanité elle-même. Oh ! ne cherchez pas dans ses vers orageux, funèbres, désolés, ni vaines excitations, ni ridicule goût pour le trop facile panache, ni malédictions aussi faciles à l'adresse de l'ennemi détesté ! Nous n'apercevons dans les vers dictés par la guerre à la comtesse de Noailles, que l'horreur de la mort, de la douleur, de l'implacable sacrifice, qu'une admiration en larmes pour tant d'héroïques vertus ; que l'hébètement total de la conscience humaine, impuissante en face de tant de souffrances, cependant que la nature, les choses, le ciel même, assistent dans l'indifférence à l'universelle dévastation.

Le plus remarquable est que pour laisser tout son caractère d'universalité à son émotion, Mme de Noailles a voulu faire taire tout ce qui, peut-être, en elle-même, eût comporté de critique et de réprobation, au nom de ses convictions personnelles, à l'égard de la guerre, de ceux qui l'ont voulue, de ceux qui n'ont pas su ou pas pu l'empêcher. C'est qu'elle a compris qu'il s'agit là d'une « *monstrueuse* » guerre, mais aussi d'une « *juste* » guerre, selon l'admirable mot de Charles Péguy. C'est qu'elle sait que si, dans les jours de fer et de feu

La bonté dans les cieux fait une immense pause,

pourtant à travers l'humaine déraison

L'amour, épars et sûr, respire en toutes choses,

et qu'il aura finalement le dernier mot ; et que la conclusion de tout drame humain se résout toujours dans ce triple conseil stoïque : *Espère, endure, attends*.

Cependant, comme elle a bien senti la beauté du sacri-

fice des hommes! Nul humain plus que Mme de Noailles ne pouvait d'ailleurs concevoir plus profondément, et, partant, exprimer mieux la splendide abnégation que c'est, pour un mortel, que de donner sa vie quand il la donne par amour; car nul n'a mieux senti qu'elle, et mieux dit, ce que c'est que de cesser de vivre. Quel merveilleux et consolant spiritualisme se dégage de ces vers dédiés aux morts pour la Patrie :

Mourants, nous envierons leur turbulent destin,
Nous dirons, en songeant à leur grand sacrifice :
L'azur brillait, c'était quelquefois le matin
Quand il fallait partir au feu. Le frais feuillage
Se mouvait comme l'eau drainant ses coquillages.
On voyait s'éveiller le doux monde animal.
L'odeur de la fumée et du chaume automnal
Répandait son furtif et pénétrant bien-être...
Les volets dans le vent battaient sur les fenêtres...
Le village était gai, sentant qu'il serait fier...
On respirait l'odeur de la gloire dans l'air...
Les femmes apportaient des glaïeuls et des mauves
Du verger. Les enfants se faisaient signe entre eux
Que les aînés partaient pour d'ineffables jeux.
On s'empressait, nouant à la hâte aux armures
Les fleurs, prêtes déjà pour les tombes futures...

Quelle émotion aussi dans ces autres vers sur la Marne :

La Terre les recouvre. On ne sait pas leurs noms.
Ils ont l'herbe et le vent avec lesquels ils causent.
Nous songeons. — Par delà les vallons et les monts
On entend le bruit sourd et pamé du canon
S'écrouler dans l'éther entre deux longues pauses.
Et puis le soir descend. Le fleuve au grand remous,
A jamais ignorant de son apothéose,

S'emplit de la langueur du crépuscule et dort...
Je regarde, les yeux hébétés par le sort,
La gloire indélébile et calme qu'ont les choses
Alors que les hommes sont morts...

Ce que nous aimons dans ces vers de Mme de Noailles inspirés par la guerre, c'est l'absolu détachement dont elle y fait preuve à l'égard du côté épisodique, anecdotique, délibérément écarté. Seul, le sentiment y règne, et l'effroi, la compassion, la reconnaissance. Et par là, dépassant la circonstance même, bonne pour de touchantes mais un peu vulgaires images d'Epinal, ces poèmes prennent un magnifique caractère de généralité, à quoi l'on reconnaît la véritable destination du poème lyrique, où seul, l'élément philosophique et moral doit dominer. C'est par là que Mme de Noailles, si étonnamment pourvue des dons les plus divers, rejoint les grands poètes, et particulièrement les grands poètes romantiques. Elle a comme eux le sentiment de l'universel et de la plus vaste mesure. Elle en a aussi le solide, puissant et victorieux coup d'aile, qui, sans effort, la transporte au plus haut de ces régions célestes où dans une vague brume lunaire nous imaginons avec un tendre plaisir voir voguer l'alcyon Lamartine, ou entendre rugir le lion Hugo.

Cependant, dans les *Forces éternelles,* comme dans ses précédents recueils, elle reste elle-même; étant femme, d'abord. Et nous qui admirons de tout notre cœur ce poète unique dans notre temps, nous concédons volontiers que son génie de femme, elle le paie parfois par quelques-uns de ces défauts qui sont la rançon du génie: trop souvent tenté de négliger les petits détails de grammaire ou de prosodie, quand il sait bien, par contre, qu'il ira plus haut et plus loin que ne pourraient jamais le faire, ni même l'espérer, des talents plus purs, plus corrects et plus mesurés.

Est-il nécessaire après avoir indiqué à contre-cœur ces

incorrections légères, d'insister sur les qualités éclatantes de la comtesse de Noailles, la robustesse et l'ampleur de son souffle, la largeur de son mouvement, la vigueur de son rythme? On connaît ses mérites. Mais nous avons encore à signaler beaucoup mieux : à savoir la pénétration analytique de cet esprit si subtil, si riche en intuitions de toutes sortes. Il y a dans la dernière partie des *Forces éternelles,* dans le livre intitulé *Poèmes de l'amour,* quelques-uns des vers les plus pénétrants que l'amour ait jamais dictés à une femme. Aucune, en effet, depuis l'inégale, charmante et passionnée Marceline Desbordes-Valmore n'a exprimé comme elle cette autre part du mystère de l'amour où les hommes n'accèdent pas, dont les femmes seules ont la clef, et que faute peut-être de loisir, de connaissance de soi-même ou de goût pour la vérité, bien peu — à l'exception d'une Religieuse Portugaise, ou d'une Julie de Lespinasse — parviennent à mettre au jour, et qui est la part des femmes dans l'amour ; le domaine fermé où, seules, elles peuvent errer, en larmes d'elles-mêmes, et qu'elles ne disent point, et que nous ne connaîtrons peut-être jamais.

L'exceptionnel de la poésie amoureuse de la comtesse de Noailles nous paraît résider dans un extraordinaire mélange de sensibilité féminine et de mâle, robuste et clairvoyante intelligence. Son cœur est d'une femme ; sa vue est d'un homme. Souvent, les analystes, les poètes, ont dit, pour en tirer de superbes contrastes, pour en gémir magnifiquement, cette part de violence et de frénésie, de combats sans fin que l'amour représente, et, jusque dans le plus vif désir de se confondre avec l'objet chéri, quelle barrière infranchissable s'élève parfois entre les amants, des deux côtés de laquelle, épuisés dans leurs tentatives, rompus dans leur élan, retombant sans cesse dans leur solitude congénitale,

Les deux sexes mourront chacun de leur côté...

Aucune femme pourtant n'avait fait entendre le chant qui s'élève de son cœur désolé, solitaire au milieu du don le plus total d'elle-même, quand au lieu d'être une délicieuse aveugle, elle a ce prodigieux malheur — mais sublime! mais plus désirable encore que tous les demi-bonheurs! — d'être toujours et à un égal degré, sensible et clairvoyante, isolée et tendant les bras.

Dans les cinquante dernières pages des *Forces éternelles*, Mme de Noailles vient à son tour d'apporter un précieux trésor de sentiments nouveaux, et dont l'expression frémissante retentira longtemps dans le cœur de ceux qui en auront su recevoir, écouter et comprendre, sous la mélodieuse apparence du chant, l'ardente, déchirante et plaintive confidence. Ainsi quand elle nous fait entendre

Le grand gémissement du rêve dans la chair

et qu'elle nous montre le plaisir, bref incendie enivrant

Qui s'éteint
Et nous laisse sa cendre impalpable et funèbre;

quand elle s'écrie:

Quel est donc le souhait de ces deux corps qui tremblent
Enlacés, se faisant plus serrés, plus étroits,
Comme pour se tapir dans le néant? Il semble
Qu'ils cherchent un tombeau dans leur suave effroi.
Et la volupté n'est, peut-être, je le crois
Que l'essai de mourir ensemble...

qui ne serait saisi par la force tragique et la nouveauté d'un tel accent dans une bouche de femme? Comme elle les a bien dits, ces effrayants combats du cœur et de l'esprit, l'épouvante du rêve au milieu du plaisir, et ces puissants désirs opposés qui, depuis le début des mondes, dressent l'un contre l'autre ainsi que deux insatiables

ennemis, l'éternelle Dalila et l'éternel Samson de la légende! Jamais encore nous n'avions trouvé dans un livre un aussi dramatique cri de douleur devant l'incapacité pour un cœur humain de se plier à la domination d'un autre cœur, que celui qui s'élève de ces vers poignants, à placer auprès des plus beaux de Vigny,dans la *Colère de Samson:*

C'est après les moments les plus bouleversés
De l'étroite union acharnée et barbare
Que, gisant côte à côte et le front renversé,
Je ressens ce qui nous sépare!

Tous deux nous nous taisons...
Vous rêvez immobile et je ne puis savoir
Quel songe satisfait votre esprit vaste et calme.
Et moi je sens encore un invincible espoir
Bercer sur moi ses jeunes palmes!...

...Et je vous vois content! Ma force nostalgique
Ne surprend pas en vous ce muet désarroi
Dans lequel se débat ma tristesse extatique...
Que peut-il y avoir, ô mon amour unique,
De commun entre vous et moi?...

N'est-ce pas que de semblables notations dépassent de beaucoup les jeux de l'habituelle poésie? Comme en présence de ces profondes vérités arrachées à la plus souterraine vie du cœur, les charmants divertissements des ordinaires joueurs de flûte, des savants sertisseurs de médailles paraissent vains, de second plan et dépourvus d'émotion humaine! Comme le poète capable d'écrire de tels vers a droit à être mis au rang des plus grands! Pas de doute sur ce point. Les *Forces éternelles,* en dépit des petites querelles de détail qu'on leur peut chercher, c'est un livre lourd dans la main d'une incomparable richesse.

Nous nous inclinons devant lui avec une pleine admi-

ration. Nous lui sommes même reconnaissants de ses imperfections car elles nous fournissent encore une occasion nouvelle de constater qu'elles ne sont rien, quand on les met en balance avec tous les autres dons du génie, et qu'il s'agit de décider si des questions secondaires de technique, de savoir faire et d'habileté, peuvent un instant infirmer ou diminuer la valeur d'une œuvre inspirée, dont la splendeur lyrique n'a d'égale que le magnifique caractère de vérité et d'humanité.

* * *

Je ne pense pas du tout manquer au respect que l'on doit aux Muses, en parlant tout de suite après le beau livre de Mme de Noailles, du succulent et truculent recueil que M. Raoul Ponchon s'est enfin décidé à publier cet hiver, à peu près vers la même époque, et qui s'intitule sans vergogne *La Muse au cabaret*.

Je ne sais si Raoul Ponchon est connu du lecteur belge comme il le doit être. S'il ne l'est pas, c'est fort dommage pour lui, mais je suppose que ce doit l'être, peut-être bien davantage encore, pour vous. Il n'y aurait d'ailleurs rien d'étonnant à cela, car jusqu'à cette *Muse au cabaret*, le nom de Raoul Ponchon a cela de particulier en France qu'il y était le nom d'un poète célèbre sans avoir jamais publié un seul livre. Seulement, voici quelque quarante ans que toutes les semaines, cet homme vraiment extraordinaire publie dans les journaux, naguère dans le *Courrier Français*, et dans le *Journal* plus spécialement depuis vingt ans, des petits poèmes qu'il intitule modestement *Gazettes rimées*, et qui, à proprement parler, sont de véritables petites odes. C'est l'actualité qui les inspire, autant que la philosophie et la bonne humeur. Cela tient à la fois de la satire et de l'épigramme, de la chanson et de l'ode lyrique. Et le prodige, c'est que le poète Raoul Ponchon a réussi là cette chose unique : séduire l'im-

mense public d'un grand journal d'information par le seul prestige de la poésie.

Car les vers de Raoul Ponchon appartiennent à la plus véritable poésie, et relient leur auteur à une tradition séculaire chez nous, la tradition de la poésie bachique, dont François Villon fut le premier anneau, et qui, après Rabelais — rappelez-vous les vers superbes du deuxième chapitre de *Gargantua* — trouva dans l'école des Goinfres, au début du XVIIe siècle, avec Saint-Amand, Théophile de Viau, Dassoucy, Faret et quelques autres « beuveurs très illustres », des continuateurs tout à fait remarquables par l'accent lyrique, non moins que par la capacité stomachale.

Comme Saint-Amand, Raoul Ponchon est un poète de café. Depuis quarante ans, c'est au café qu'il tient ses assises, de Montmartre au Quartier latin, et qu'on le trouve, à toute heure du jour, attablé, la pipe en gueule et l'œil frisé, devant quelques pots de bière, ou, quand la chose était encore possible, un beau verre d'absinthe opaline. Ponchon figure donc parmi nous un des derniers représentants du Parnasse assoiffé ; et non l'un des moindres. Car Verlaine, en son temps, l'estimait comme tel, et Jean Richepin, avant de devenir académique, célébra fort drôlement ses dons de biberon, et sa trogne vermeille, notamment dans ce vers fameux :

J'allumerai ma pipe aux braises de ton nez!

Mais Dieu merci ! Raoul Ponchon ne va pas au café seulement pour y boire : sans quoi nous serions tous poètes. C'est aussi au café qu'il écrit ses vers. Et ces vers sont d'une matière excellente, plus richement rimés qu'aucun Rothschild ne le pourrait faire, et mesurés avec une science du rythme digne de La Fontaine et de Banville, dont Ponchon se réclame d'ailleurs, avec une parfaite modestie, comme le plus filial disciple. Enfin, ce que

l'on ne saurait assez dire, c'est la malice, la verve, la drôlerie de ses petits poèmes, tout fleuris de bonne humeur gauloise et de bon sens français, et le mouvement de leurs strophes, la variété de leur coupe, la bonne verdeur de leur langue drue et ferme, digne de la plus vigoureuse tradition classique, tant culinaire qu'esthétique. Oyez *Le Gigot*, par exemple, et s'il ne fait pas penser à quelque toile des meilleurs petits maîtres hollandais:

Quand le gigot paraît au milieu de la table,
Fleurant l'ail et couché sur un lit respectable
De joyeux haricots,
L'on se sent beaucoup mieux, son charme nous pénètre,
Tout un chacun voyant son appétit renaître
Aiguise ses chicots.

On avait bien mangé mille rien-d'œuvres et autre...
Mais... quel sera le rôt ? songeait le bon apôtre
De convive anxieux.
Bravo! C'est un gigot! Une servante brave
Vient d'entrer, dans ses bras portant, robuste et grave,
Le fardeau précieux.

Alors l'amphitryon, le père de famille,
Se demande tandis que son œil le fusille:
Sera-t-il cuit à point ?
Il l'est, n'en doutez pas, et chacun le proclame
Dès qu'il a vu plonger une invincible lame
Dans son doré pourpoint.

Son sang de tous côtés ruisselle en filets roses.
Sa chair est admirable et ferait honte aux roses.
Le plus indifférent
Des convives, muet tout à l'heure et morose,
S'épanouit du coup, débite mainte prose,
Devient même encombrant...

Vous êtes, ô gigot! le plat de résistance...

... Votre chair est savante. En la verte prairie
Vous ne deviez brouter que des fleurs, je parie,
Dédaigneux des chiendents;
Vous êtes tendres plus qu'une jeune épousée
Gigots d'agneaux! Argile idéale et rosée
Qui fondez sous nos dents!

Lorsque vous gambadiez aux profondes vallées
Sur les montagnes ou dans les plaines salées,
Ignorant les bouchers,
Vous étiez des Jésus que la Grâce décore,
Mais vous êtes bien plus attendrissants encore
Sur des fayots couchés.

Aussi vous mange-t-on par pure gourmandise,
Et machinalement comme une friandise,
Sans mesure, sans fin,
Car ainsi que l'a dit un docteur en Sorbonne:
Vit-on jamais gigot faire mal à personne?
Il se mange sans faim...

Et ce poème, à la gloire de l'eau? Pour une fois que Raoul Ponchon a accordé sa lyre en faveur de ce liquide sans saveur, cela vaut bien qu'on l'écoute:

Sécheresse

Les champs ont soif, les malheureux!
Moi de même. Pitié pour eux!
Vierge Marie,
Aussi pour moi, je vous en prie.

Voyez, clochant sur leurs fémurs,
Les blés avant qu'ils ne soient mûrs.
A la malheure!
Ils seront fichus tout à l'heure.

Et moi, Madone, qui n'ai bu
Depuis la mort du père Ubu,
Voyez ma gorge...
Il n'y passerait un grain d'orge.

Voulez-vous faire des heureux ?
Du vin pour moi, de l'eau pour eux.
Oh! l'œuvre pie
Que de guérir notre pépie!

Intercédez, reine des lis!
Auprès de votre divin fils;
Rien ne le touche
Comme un mot dit par votre bouche!

Dès qu'il entendra votre voix,
Je suis sûr qu'il me dira: Bois,
Te désaltère.
Il dira, de même, à la terre.

Et dans l'instant il répandra
Un bienfaisant Niagara
D'une main preste,
D'eau divine et de vin céleste.

Voici de l'eau, Vous dira-t-il,
Chère maman, à plein baril,
A pleine tonne,
Pour que la campagne mitonne.

Voilà du vin pour ton Ponchon!
Voilà du vin pour ce cochon
Qui croit que vivre
Ne vaut qu'autant que l'on est ivre.

Et tout aussitôt je verrai
Un vin sympathique et doré
Sourdre, rapide,
Dans mon verre à cette heure vide.

Tout aussitôt les lourds épis
Réveillés sans plus de répits,
Gonflés de sèves,
Se tiendront droits comme des glaives.

Et vous verrez les pauvres gens
A pas nombreux et diligents
En vos chapelles
Apporter leurs primes javelles.

En procession ils iront
Ceindre, ô Madone, votre front
De marguerites
Et de lis, vos fleurs favorites.

Et moi, le profane rimeur,
Si j'en dois croire la rumeur,
Moi dont la Muse
Est une bacchante camuse,

Je saurai bien dans un couplet
Vous égrener un chapelet
De rimes blanches,
Sur ma lyrette des dimanches!

***

Je ne voudrais pas que l'on prît mon silence à l'égard de certains poètes et de certaines doctrines pour une condamnation pure et simple. Essayons donc un très bref tableau du mouvement poétique contemporain.

Quels sont nos maîtres, tout d'abord; et où en sont-ils?

Je viens de vous en signaler un, dans la personne de Mme de Noailles, qui, après sept années de silence, est revenue à la poésie avec ce magnifique livre, *les Forces éternelles*. Jean Moréas est mort depuis onze ans; mais son œuvre éclatante, les *Stances*, à laquelle il faut ajouter

un VIIe livre dont les fragments étaient demeurés jusqu'à l'an dernier épars en mainte revue, continue d'exercer un vif prestige sur l'esprit de toute la génération qui, revenue des vains écarts du néo-symbolisme, s'essaie à renouer la grande chaîne de la tradition classique. Henri de Régnier, en qui je m'en voudrais de ne pas saluer, toutes les fois que j'en rencontre l'occasion, notre maître le plus vénéré, le plus admiré et le plus aimé, Henri de Régnier va, prochainement, réunir tous ses vers, eux aussi dispersés depuis la publication de son dernier recueil, le *Miroir des Heures*, paru en 1912. Je m'en voudrais aussi de ne pas vous nommer un autre pur et savant poète, Paul Valéry, demeuré après vingt ans d'une silencieuse retraite toute remplie de spéculation philosophique, le disciple et le continuateur fidèle de la noble tradition de Mallarmé. Nous attendons avec beaucoup d'impatience le livre où il rassemblera ses belles odes, *la Pythie, la Jeune Parque, le Cantique des colonnes*, et mainte autre page d'une perfection si rare.

A la suite de ces divers écrivains, nous voyons briller toute une jeune escouade de poètes épris de beaux rythmes réguliers, fidèles tenants du vers et de la prosodie classiques : Jean-Louis Vaudoyer, Joachim Gasquet, Pierre Camo, Albert Erlande, Tristan Derême, Roger Allard, Guy Lavaud, Lucien Dubech, Abel Bonnard, Charles Derennes, Pierre Benoit, Léo Larguier, pour ne vous citer que ceux-là. Et, pour employer la très vilaine terminologie dont on se sert pour désigner les partis politiques, nous pouvons dire que ceux-là constituent la droite de la jeune littérature, étant de nature conservateurs en matière d'art, et soucieux de ne couper aucun pont derrière eux.

A leur opposé, je citerai les noms des partisans de la liberté totale, et, tout de suite après M. Paul Claudel, M. André Gide, M. Georges Duhamel, les noms de Charles Vildrac, de Jules Romains, d'Arcos, de Jouve,

d'André Spire, de Léon-Paul Fargue, collaborateurs fort divers de la *Nouvelle Revue française*, qui cherchent à exprimer des sentiments et des rapports nouveaux dans une forme également renouvelée.

Je ne me sens, quant à moi, véritablement pas assez impartial, pour vous dire qui a raison, entre cette gauche et cette droite. Tout en prenant un extrême plaisir à reconnaître le talent de beaucoup d'entre ces hardis novateurs, je pense toutefois vous faire assez connaître de quel côté vont plus particulièrement mes préférences personnelles, quand je vous aurai fait simplement remarquer que ce pauvre vieux vers classique, aujourd'hui si honni, a suffi pendant trois cents ans à exprimer tous les sentiments et tous les pensers de la poésie française — et que de Ronsard à Moréas, de Racine à Hugo, de Chénier à Verlaine, les plus grands s'en sont contentés.

Je n'ai d'ailleurs pas le loisir d'entrer ici dans des considérations particulières sur des questions de forme et de doctrine. Cependant, il me semble qu'il y aurait un grand inconvénient à ne pas dire un mot d'une nouvelle école qui fit du bruit, ces temps derniers : plus de bruit d'ailleurs que de musique. Je veux parler des *Dadaïstes*, de l'école DADA.

Vous savez ce dont il retourne. Pendant la guerre, en Suisse, quelques jeunes gens qui ne la faisaient pas, se réunissaient, en de petites soirées dites littéraires, et se divertissaient à prononcer des mots sans suite, ponctués de bégaiements enfantins. C'est là l'origine — probablement germanique — de Dada.

Depuis, ces jeunes gens, — sans doute tentés par ce qu'il y a d'enivrant, pour de très jeunes gens, dans le fait d'affirmer des négations, — ces jeunes gens ont développé leur programme, si l'on peut s'exprimer ainsi, et Dada s'est manifesté en public dans des conditions dont il n'y a rien à dire, si ce n'est que la publicité en a été fort soigneusement organisée. Le Dadaïsme, c'est,

littérairement parlant, du bolchevisme intégral : la négation de toutes les règles, de toutes les formes, de toutes les lois admises jusqu'ici entre les hommes pour se faire entendre entre eux. L'art nouveau consiste donc à ajouter des mots sans lien, sans ponctuation, sans syntaxe, les uns à côté des autres : afin, paraît-il, de reproduire par la juxtaposition non liée des vocables, l'impression toute nue que reflète la vision de l'univers dans le cerveau. Nous ne voyons pas du tout ce que ce primitivisme ajoute à l'univers ou à sa représentation. Mais il n'y aurait rien à dire, encore une fois, s'il ne s'agissait là que d'une simple nouvelle école littéraire. Après tout, des écoles littéraires nouvelles, nous en avons déjà vu naître un certain nombre, dont les exagérations n'ont pas eu une très grande importance, étant donné que là où il y a talent, il y a vie, et que là où il n'y a pas de talent, il n'y a rien. Or, Dada le proclame lui-même : *Il n'y a rien.* Vous n'êtes *rien.* Je ne suis *rien.* Dada même n'est *rien.* Contrairement à l'autre bonhomme dont Duclos disait : « Un tel est un sot, c'est moi qui le dis et lui qui le prouve », Dada n'est rien, mais c'est à la fois lui qui le dit et lui qui le prouve.

Donc, il n'y aurait pas grand mal à ce que de braves petits jeunes gens oisifs se divertissent à chanter Dada.

Le malheur est que, au lendemain d'une guerre dont les ruines ne seront pas relevées de sitôt, et qui, non moins que dans le monde matériel, a jeté pour de longues années le désarroi dans les esprits, le malheur est qu'une telle manifestation — mettons intellectuelle — est de nature à semer chez le public un dangereux germe d'indifférence à l'égard des choses de la pensée. Comment ! Depuis six mille ans qu'il y a des hommes, et qui pensent, tous les écrivains se sont ingéniés, ont dépensé des trésors de patience, de savoir, de vertu, d'amour, pour essayer d'apporter un peu d'ordre, un peu de clarté dans la faible somme de nos connaissances ; et l'on sait assez

combien est fragile, combien il faut à tout instant préserver et défendre cette lente acquisition de l'esprit humain, qui n'est rien de moins que la civilisation.

Et voilà qu'une poignée d'énergumènes sans feu ni lieu dans l'univers pensant, voudrait s'efforcer de détruire cet infinitésimal apport des siècles, tout simplement parce qu'ils n'y ont rien compris, et que pour faire parler de soi, ils estiment qu'il n'y a rien de tel que de détruire?

Comme le public ne suit pas le mouvement Dada, la chose n'a pas d'importance en soi. Mais là où elle en a, c'est ici: c'est que jamais, plus que maintenant, la pensée humaine n'a eu plus besoin de la bonne volonté de tous. Or, n'est-ce pas décourager à plaisir la majeure partie du grand public, déjà si sollicité par d'autres soucis que celui de penser, que de l'ébaubir par des manifestations aussi outrancières que celles de nos cubistes et de nos dadaïstes les plus effrontés? Incapable de faire sainement la part du bluff, de la farce et de l'exagération pour le plaisir d'étonner, comment réagit-il, ce grand public, devant les folies de nos jeunes bolchévistes de l'avant-garde littéraire? Il s'arrête, écoute un instant le boniment, n'y comprend goutte, hoche la tête, et puis s'en va: « Quoi, dit-il, c'est cela la littérature? Très peu pour moi! » Et il s'en détourne, pour aller au cinéma, où il n'a même plus à fournir l'effort de lire son feuilleton que d'habiles industriels, pour lui éviter de penser, découpent en photographies animées à son intention. Ainsi le fossé se creuse de plus en plus large, entre le public et les intellectuels. A qui la faute? En fin de compte, à ces intellectuels, s'ils ne prennent pas les devants et ne font pas tout ce qu'il est possible de faire, pour empêcher que, par le fait de quelques amateurs exagérés de réclame et de publicité personnelle, se propage dans l'esprit public une confusion qui finalement ne sera préjudiciable qu'à l'intelligence. On pourrait s'interdire, par principe, de

parler des sectateurs de Dada. Mais je crois que la méthode du dédain n'est pas toujours une bonne politique. Encore faut-il signaler de temps en temps les dangers où ils nous exposent. Quant à leurs œuvres, il nous paraît qu'on les peut négliger, jusqu'à ce jour du moins, complètement. Ce n'est un dommage pour personne.

* * *

Nous fermerons ici cette parenthèse un peu longue. Je voudrais encore parler d'un poète.

Ce poète, c'est Paul-Jean Toulet, mort en septembre dernier, à 53 ans, qui a passé toute sa vie dans une obscurité quasi complète, n'ayant été admiré que de ceux qui l'ont approché, loué que des revues qui le publiaient, et connu, jusqu'à ces tôt dernières années, que d'un très petit nombre de lecteurs amateurs de curiosités.

Je ne dirai point sa vie. Elle était cachée. Elle ne fut pas commode. J'ai connu, pour ma part, Toulet, il y a une douzaine d'années, chez une amie où il fréquentait; puis je le retrouvai à ces soirées du café Weber et du bar de la Paix, où, chaque soir, notre ami tenait ses assises, au milieu d'un très petit groupe de jeunes écrivains qui l'aimaient et qui l'admiraient autant pour son ardeur étrange, son courage secret, son esprit étincelant et son vaste savoir, que pour ses écrits parfaits et charmants, au tour unique, inimitable. Toulet ressemblait à un personnage du Greco descendu de son cadre: son ironie était terrible, ses mots célèbres, sa conversation étonnante. Elle n'était pas brillante, exactement, ni très suivie. Mais il savait tout, et fort bien; il s'entendait aussi sûrement en numismatique qu'en grammaire, en architecture qu'en poésie, en épigraphie qu'en syntaxe. Je pense que son esprit mordant lui avait fait beaucoup d'ennemis; et peut-être faut-il voir là une des causes de son long et trop compréhensible insuccès. Il faut ajouter qu'à peine

donnait-il un livre à un éditeur, cet éditeur faisait incontinent faillite; à peine une revue commençait-elle à imprimer un de ses manuscrits, elle cessait aussitôt de paraître. Nonobstant ce manque de chance, Toulet a publié plusieurs romans, qui sont délicieux d'ironie, de tendresse, de malice et de style: *Mon amie Nane,* les *Tendres Ménages, M. du Paur,* le *Mariage de don Quichotte,* et des contes: *Comme une Fantaisie, Behanzigne,* etc. Plusieurs petites revues ont donné des fragments d'un de ses livres qui doit paraître, l'*Almanach des Trois Impostures,* où l'on trouvera un recueil de pensées, d'anecdotes et de brèves notations sur la vie, les femmes et l'amour, d'un tour éblouissant, et de la plus rare saveur psychologique. Cependant, le chef-d'œuvre de Toulet, celui dont les anthologies futures conserveront un choix qui sera plus tard l'honneur de la poésie de ce temps aux yeux de la postérité, ce sont ses vers, réunis il y a un mois sous le titre de *Contrerimes,* auxquels cet amant exigeant de la forme parfaite a donné vingt ans de savant polissage — et qu'il n'aura pas eu la joie suprême de voir imprimés dans le livre où ils doivent rester.

Les vers de Toulet ne ressemblent à rien. Ils font seulement penser à ces *Hai-kai,* où les poètes japonais enferment une image précieuse dans trois petites phrases courtes, aériennes; ils sont cependant plus longs: en général réunis par deux ou trois strophes de quatre vers où l'octosyllabe alterne avec les vers de six pieds, le 2e et le 3e rimant le plus souvent ensemble, ce qui produit, l'un étant plus court que l'autre, un délicieux déhanchement du rythme pour une oreille qui s'y entend. De là d'ailleurs le nom de *Contrerimes.* Là, Toulet a donné sa mesure; et c'est la mesure d'un très grand artiste, comparable à La Bruyère, si l'on peut comparer un poète à un prosateur. Peu d'idées générales, peu de fougue, peu de lyrisme à grand tapage, mais un art extrêmement ramassé, concis, à contour de médaille longuement

burinée, la plus grande richesse de syntaxe, les tours les plus rares, jusque dans l'emploi d'un certain argot adroitement accepté quand il est de bonne formation ; un esprit infini, de l'ironie, de la tendresse, une vigueur de trait étonnante, et, par-dessus tout, un sentiment unique du rythme et de la musique poétique, — telles sont à nos yeux, et aux yeux de toute la jeune génération littéraire de ce temps, les mérites des vers de Toulet. Au reste, je ne saurais faire mieux que de céder au plaisir de citer quelques-unes de ces strophes parfaites.

Voici, par exemple, *Orgueil :*

Molle rive dont le dessin
Est d'un bras qui se plie,
Colline de brume embellie
Comme se voile un sein ;

Filaos au plaintif ramage,
— Que je meure, et demain
Vous ne serez plus si ma main
N'a fixé votre image...

Ou bien encore :

D'une amitié passionnée
Vous souvient-il encor,
Azur, aérien décor,
Montagne Pyrénée,

Où me trompa si tendrement
Cette ardente ingénue,
Qui mentait, fût-ce toute nue,
Sans rougir seulement !

Au lieu que toi, sublime enceinte,
Tu es couleur du temps ;
Toute bleue avec le printemps,
En août, d'hyacinthe.

Voici huit vers, qui en disent long :

Dans le lit vaste et dévasté
J'ouvre les yeux près d'elle.
Je l'effleure : un songe infidèle
L'embrasse à mon côté.

Une lueur tranchante et mince
Echancre le plafond ;
Très loin, sur le pavé profond
J'entends un seau qui grince...

Et ceci :

Ces gammes, de tes doigts hardis
C'était déjà des gammes
Quand n'étaient pas encor des dames
Mes cousines, jadis.

Et qu'aux toits noirs de la Rafette
Où grince un fer changeant,
Les abeilles d'or et d'argent
Mettaient l'aurore en fête.

Et ceci :

Saïgon : entre un ciel d'escarboucle
Et les flots incertains,
Du bruit, des gens de fièvres teints,
Sur le sanglant carboucle,

Et, seule où l'œil se récréât,
Pendant au toit d'un bouge,
L'améthyste, dans tout ce rouge,
D'un bougainvilléa.

Tel aujourd'hui, sous la voilette,
Calice double et frais,
Mon regard vous boit à longs traits,
Beaux yeux de violette...

Enfin, citons encore ces autres vers, où nous voulons voir autre chose que de l'adresse, mais aussi peut-être la pudique plainte de l'homme trop fier pour en dire plus long :

Quand l'âge, à me fendre en débris,
Vous-même aura glacée,
Qui n'avez su de ma pensée
Me sacrer les abris ;

Qui, du saut des boucs profanée,
Pareille sécherez
A l'herbe dont tous les attraits
C'est une matinée ;

Que vous direz : où est celui
De qui j'étais aimée ?
Embrasserez-vous la fumée
D'un nom qui passe et luit ?

Voici le dernier maintenant :

La vie est plus vaine une image
Que l'ombre sur un mur.
Pourtant l'hiéroglyphe obscur
Qu'y trace ton passage

M'enchante, et ton rire pareil
Au vif éclat des armes ;
Et jusqu'à ces menteuses larmes
Qui miraient le soleil.

Mourir non plus n'est ombre vaine.
La nuit, quand tu as peur,
N'écoute pas battre ton cœur :
C'est une étrange peine.

N'est-ce pas que voilà un accent nouveau, et fort, tel qu'on n'en avait point entendu résonner de semblable,

dans notre poésie française, depuis les *Stances* de Moréas? Un grand nombre, parmi les jeunes, professent une vive admiration pour notre cher et grand Toulet. Ils se plaisent à le considérer comme un maître. Un maître, oui, Toulet l'a été, non pas qu'il faille l'imiter, car sa réussite est particulière, et son génie n'était qu'à lui, si profondément marqué au coin de sa manière, qu'à l'imiter, on ne pourrait que donner dans le pastiche. Mais par la sûreté de son rythme, la perfection de son style, l'art longuement mûri de sa poésie, autant que par la fière pudeur de son cœur et la dignité de ce que nous savons de sa vie, Paul-Jean Toulet a donné un très haut et très précieux exemple. Ce sont des vertus qui ne nourrissent pas leur homme; mais qui attirent à ceux qui en sont pourvus, avec l'admiration des connaisseurs, l'amitié de l'élite pensante qui, en dépit des temps difficiles où nous sommes, place au-dessus de tout le divin service des Muses et l'inflexible amour de la beauté.

EMILE HENRIOT.

L'Enseignement professionnel et l'Enseignement des Adultes

Nous vivons dans une époque où l'harmonie sociale est troublée profondément. Et l'on accuse le capital, l'odieux capital d'être le fauteur du désordre. Il n'est pas surprenant toutefois que celui-ci ait trouvé des défenseurs convaincus autant qu'habiles qui entreprennent en sa faveur une véritable croisade... Ils démontrent, aisément d'ailleurs, son rôle important; ils s'étendent avec compétence et érudition sur ce facteur primordial dans l'économie mondiale, dans l'évolution de la société. Ils n'ont pas tort et l'on ne peut que se réjouir des efforts qu'ils accomplissent pour éclairer le problème et mettre en juste lumière une question trop souvent résolue par des formules simplistes et tendancieuses.

Mais ils semblent perdre fréquemment de vue que la raison du malaise social n'est pas l'irrespect voué au capital, dont nul ne peut contester sérieusement l'importance et la fécondité. Ce qui suscite des réserves justifiées, c'est la forme actuelle de la propriété du capital (travail accumulé) et l'attribution des bénéfices qu'il procure. En dehors même des capitalistes qui n'ont rien fait pour le constituer et le faire fructifier, « profiteurs » peu intéressants, ceux qui exploitent les ressources du capital ne sont pas vraiment les seuls qui aient coopéré à sa formation. Par conséquent, ont-ils le droit d'en tirer tous les avantages à l'exclusion des producteurs en masse, peut-être aussi qualifiés?

Sans doute fait-on valoir, pour justifier la part léonine

que les manieurs de capital s'adjugent, leur intelligence, leur supériorité sociale, leurs responsabilités, leurs capacités, les études faites, etc., etc. Et, par contre, on invoque l'ignorance de la multitude des producteurs anonymes, dont l'entendement n'aurait pas suffisamment d'horizon pour assumer la gestion de ce moyen formidable : le capital. Pourtant, ils ont contribué à le constituer. Ils en prennent conscience, ils s'agitent en faveur d'un ordre de choses nouveau, ils troublent l'ancienne quiétude sociale.

Quoi qu'il en soit de l'antagonisme qui résulte de cette agitation, on ne peut contester l'effort de gestation de la société actuelle. De plus, la volonté des « orphelins » du capital à prendre des responsabilités dans son maniement est évidente.

A leur ignorance, relative, on oppose à présent la haute idée qui guide les ouvriers devenus les rois de la société moderne, ainsi que s'exprimait M. le Ministre Wauters dans un récent discours au « Musée du Livre » sur l'avenir de l'enseignement technique. Et il ajoutait : « L'instruction les a émancipés. L'égalité politique en a fait des citoyens complets. Dans l'usine, ils discutent de leurs salaires et des règlements. Ils aspirent à y partager des droits nouveaux et des devoirs nouveaux.

« C'est dans ce partage des devoirs et des droits que la confiance renaîtra et que nous irons vers une organisation nouvelle, en évitant des périodes de conflits.

« Certains ont préconisé la participation aux bénéfices. Elle est trop individuelle dans une corporation donnée. La classe ouvrière aspire à des méthodes généralisées et n'admettrait pas qu'une corporation tire un profit au détriment des autres.

« De plus, les ouvriers ne consentiront pas à accepter, les yeux fermés, le chiffre des bénéfices qui leur sera fourni. Le jour où ils en toucheront une part, ils vou-

dront savoir d'où ceux-ci viennent, les augmenter ou éviter les pertes. C'est le droit de regard.

« Cette idée d'associer les travailleurs aux capitalistes et aux techniciens a déjà été appliquée dans de grandes firmes américaines.

« La participation aux bénéfices ne donnerait qu'une paix illusoire. Nous allons au contrôle.

« La transformation doit se faire sans désordre, en produisant des richesses.

« La base en est une forte éducation générale et technique de la classe ouvrière. »

* * *

La transformation est indéniable; elle est inévitable.

La grande guerre qui a secoué la société moderne jusque dans ses fondations les plus profondes, a été l'événement formidable marquant la fin d'un régime, et la constitution, encore nébuleuse, du régime à venir.

Sans doute la conclusion de M. le Ministre Wauters est posée en vue d'une réalisation conforme à un idéal social que nous n'avons pas à discuter ici.

Notre but n'est pas non plus de prophétiser sur l'organisation sociale prochaine, dont il est téméraire d'ailleurs de prédire l'agencement.

Les théoriciens des systèmes futurs les mieux conçus se sont trompés, d'une manière générale.

Nul ne sait de quoi demain sera fait, et le jeu des convulsions sociales anéantit les prévisions les plus savantes. Il est certain toutefois que la transformation s'accomplit surtout par l'émancipation du travail et il est compréhensible que ceux qui se préoccupent des travailleurs s'évertuent à les mettre à même de jouer le rôle encore imparfaitement déterminé qu'ils devront certainement remplir dans la société à venir. La forte éducation générale et technique est donc indispensable et impérieusement souhaitable.

Mais à côté de cette conclusion d'ordre général et élevé, une conclusion analogue s'impose par des considérations de fait plus tangibles, plus accessibles à l'entendement commun, si important comme propulseur de réformes.

* * *

S'il est une question urgente à résoudre dans les circonstances spéciales actuelles et qui semble devoir requérir tout particulièrement l'attention publique, c'est celle de l'enseignement professionnel envisagé dans toute son ampleur.

En effet, si l'on admet que la restauration économique du pays est intimement liée à l'existence d'une main-d'œuvre éduquée, on conclura que, sans délai, il convient de s'occuper de l'organisation de l'apprentissage.

Pourrait-on nier, en effet, que le relèvement du pays ne se fera d'une manière heureuse que si la main-d'œuvre qui y est employée réalise cette restauration dans les conditions les plus avantageuses?

Déjà avant la guerre on constatait qu'en Belgique, malgré des qualités virtuelles incontestables, malgré une ardeur au travail que nul ne peut mettre en doute, la main-d'œuvre était loin d'atteindre la perfection.

Il est avéré, dit un rapport présenté à la Chambre de commerce de Bruxelles, que « si la Belgique excelle dans les produits bruts et demi-finis, elle ne brille pas précisément au premier rang des nations industrielles productrices de produits finis. Suivant l'expression judicieuse et laconique d'un membre, la Belgique fabrique des rails et du ciment, elle ne produit pas de machines à coudre ou des montres.

« Cette situation est évidemment de nature à nous handicaper non seulement dans notre pays, mais encore et surtout pour l'exportation. »

Vient la guerre avec toutes ses misères; la longue période d'occupation, outre qu'elle rouille le travailleur,

n'est pas propice à relever et à développer l'enseignement professionnel et l'apprentissage. Ou bien le pouvoir occupant contrecarre de toutes ses forces les initiatives nouvelles ou bien les conditions pénibles des organisations scolaires et professionnelles rendent très relatifs les efforts en vue du développement technique; qu'on ajoute à cela la pénurie des matières premières, la déchéance de l'industrie et l'on aura un ensemble de conditions énervant considérablement l'éducation professionnelle.

La guerre finie, la démobilisation introduit sur le marché du travail les anciens combattants dont certains sont partis en campagne alors que leur instruction professionnelle était loin d'être terminée; d'autres ont eu le temps de laisser s'atténuer leurs qualités techniques pendant une longue présence sous les armes.

Après l'armistice, les gros salaires sont offerts aux travailleurs, la main-d'œuvre est rare, tant les travaux à accomplir sont nombreux et urgents. Il n'est pas absolument nécessaire d'être ouvrier qualifié pour être embauché, même à un salaire des plus rémunérateurs. L'ouvrier ne voit pas l'utilité immédiate d'une instruction professionnelle approfondie.

Si l'on ajoute à tout ceci qu'il n'existe pas de statut légal concernant l'enseignement professionnel, lequel vit sous le fameux régime de la liberté subsidiée, on se rendra aisément compte de la nécessité d'envisager sérieusement le problème qui s'est posé.

Comme pour l'enseignement primaire une mesure radicale s'impose : l'obligation. Qu'elle ne nous effraie pas.

En France, elle a été votée sans discussion, il y a peu de temps; en Angleterre, on n'a pas attendu la fin des hostilités pour l'établir; en Allemagne une loi sur l'apprentissage date de 1902, et, en vertu des dispositions légales, là où existe une école technique, la fréquentation est obligatoire pour les apprentis ayant moins de 18 ans.

En Autriche, en Hongrie, en Norvège, au Danemark,

en Hollande, dans certains cantons de Suisse, il existe des dispositions légales sur l'apprentissage, l'enseignement professionnel.

Nous devons en Belgique regagner le temps perdu.

Il ne semble pas que l'on puisse invoquer le respect du principe de la liberté ; il s'agit, non pas de violer une de nos garanties constitutionnelles les plus précieuses et à laquelle il serait criminel de toucher, mais précisément de garantir la liberté des individus en leur donnant des capacités professionnelles qui les armeront pour l'exercice rationnel de leurs facultés et de leurs droits.

L'obligation ici constitue une mesure de conservation économique et sociale.

* * *

Il ne s'agirait pas d'imposer à la classe laborieuse seule, jusqu'à 18 ans, par exemple, une instruction professionnelle obligatoire, alors qu'on en dispenserait les citoyens qui ne se disposent pas à gagner manuellement leur vie.

Il devrait être entendu que la loi créerait l'obligation pour tous de s'instruire jusqu'à 18 ans, sauf pour ceux qui attesteraient avant cet âge des aptitudes professionnelles suffisantes. Ce serait, en somme, l'institution de l'enseignement obligatoire des adultes faisant logiquement suite à l'enseignement obligatoire primaire. Cette réforme pourrait se réaliser très rapidement par la professionnalisation générale de l'enseignement actuel des adultes, là où il existe, et la création d'institutions s'en inspirant, là où elles font défaut.

M. Gheude, député permanent et président du Conseil de perfectionnement de l'enseignement technique du Brabant, a élaboré sur l'enseignement professionnel obligatoire, un avant-projet de loi organique qui s'inspire de cette conception et la concrète.

Il prévoit la création dans tout le pays d'un enseigne-

ment « non spécialisé » théorique et pratique à la fois, appelé à servir de base à un développement précisé et perfectionné et comportant un minimum de connaissances de nature à augmenter le savoir professionnel et à relever le niveau général des travailleurs, et ce programme s'applique aussi bien aux jeunes gens qu'aux jeunes filles.

Il n'est pas superflu d'indiquer ici les branches prévues pour cet enseignement : langue maternelle, dessin, mathématiques appliquées aux professions, certains éléments d'ordre pratique, l'hygiène professionnelle, et pour les filles, l'enseignement ménager, les travaux à l'aiguille, l'hygiène et la puériculture.

Cet enseignement serait donc obligatoire jusqu'à dix-huit ans, exception faite pour ceux qui poursuivent des études moyennes ou supérieures ou qui fréquentent des institutions d'enseignement spécial, ou qui possèdent les aptitudes professionnelles suffisantes, constatées à la suite d'un examen dont la loi fixerait l'organisation.

Evidemment, seraient dispensés aussi de l'obligation, les arriérés, insuffisants physiques ou mentaux.

Mais le projet de loi prévoit également l'organisation d'un enseignement professionnel proprement dit, que les jeunes gens suivront au fur et à mesure de sa création, et qui se substituera, pour les intéressés, à l'enseignement non spécialisé à créer immédiatement dans tout le pays, lequel serait en somme une sorte de préparation à l'enseignement professionnel spécialisé.

La formule à laquelle M. Gheude s'est arrêté pour cet enseignement professionnel est la formule du *demi-temps*. Celui-ci comporte en principe l'apprentissage concomitant à l'atelier ou à l'usine, et à l'école-atelier, c'est-à-dire que d'après notre auteur, l'apprenti attaché à une industrie recevrait du patron les heures de liberté nécessaires pour suivre, pendant la journée, des cours méthodiques organisés dans des établissements d'enseignement

professionnel. Mais il ne faut pas se méprendre sur la signification du terme demi-temps.

Le régime ne partage pas nécessairement la journée en deux parties égales, l'une consacrée à l'apprentissage chez le patron, l'autre à l'éducation professionnelle à l'école-atelier.

L'avant-projet prévoit un minimum de 300 heures par an pour cette dernière fréquentation, ce qui représente à peine en moyenne une heure par jour et il n'est pas nécessairement dit que cet enseignement, qui ne comporte que 300 heures au moins, doive se donner tous les jours.

Ce sont là les idées d'un protagoniste de l'enseignement professionnel qui s'est spécialisé dans la matière et qui a apporté à la solution du problème un esprit lucide et généreux.

* * *

M. le Ministre Wauters dans le discours que nous avons rappelé, a exposé, assez sommairement du reste, les idées de son département sur la question.

Le journal le *Peuple* les a résumées. En voici l'essentiel :

« L'enseignement, a dit le Ministre, doit sortir de l'industrie. Pour organiser l'enseignement technique, il nous manque des élèves, il nous manque des maîtres, il nous manque des locaux et du matériel.

« L'enseignement technique ne doit pas être aux mains de l'Etat. Décentralisons.

« Œuvre de patience et de longue haleine, il faudra dix à quinze ans d'efforts persévérants pour la mettre debout, en respectant nos mœurs et nos habitudes.

« Le Conseil supérieur de l'enseignement technique et professionnel met la dernière main au projet de loi destiné à régler le problème. »

Depuis, ce Conseil a arrêté les termes d'un avant-projet comportant l'obligation de 14 à 16 ans.

On a envisagé aussi la concomitance de l'enseignement et du travail à l'atelier ou à l'usine et l'obligation pour les maîtres de rester attachés à l'industrie.

Remarquons qu'au vote 8 membres du Conseil seulement ont approuvé, 9 se sont abstenus et parmi eux les plus experts dans la question !

*
* *

Malgré les lacunes de l'exposé qui précède, on peut cependant en déduire les éléments du problème qu'il convient de résoudre pour l'éducation de la main-d'œuvre : l'enseignement aux adultes ; l'enseignement professionnel.

Une autre question sera certainement soulevée à ce propos : c'est celle de l'*apprentissage,* du contrat d'apprentissage, et la Commission syndicale, qui a émis une série de vœux sur le sujet, s'est étendu sur ce point.

D'autres projets, au surplus, ont vu le jour : à la Chambre, M. Van Caeneghem, président d'honneur de la Fédération chrétienne de l'enseignement professionnel, a déposé un projet de loi que les sections ont examiné.

Les syndicats chrétiens ont édité tout récemment une brochure contenant un avant-projet qui s'inspire visiblement de la législation sur l'enseignement primaire.

Un essai de projet de loi sur l'apprentissage d'après les lois française, hollandaise, suisse, autrichienne a paru sous la signature de M. Jules Guyot, chef de bureau au Ministère de l'Industrie et du Travail dans la *Revue Catholique, Sociale et Juridique.*

Pendant la guerre un projet sur l'apprentissage professionnel fut établi par MM. Soenens et Gevaert et il a été édité avec une préface de M. Beco, Gouverneur du Brabant.

On le voit, les solutions ne manquent pas.

Mais la diversité dans le détail, si non dans le fond, retardera le vote de mesures décisives. Or, celles-ci sont urgentes et il est désirable d'aboutir promptement.

Si nous examinons les objections que l'on pourrait faire aux projets préconisés, il est nécessaire d'en retenir quelques-unes, qui ont de l'importance, et, tout d'abord, de signaler la difficulté de réunir dans une même loi organique des éléments aussi vastes et tranchés dans leur développement, que les éléments de base du problème : enseignement des adultes, enseignement professionnel, apprentissage.

Au surplus, une formule générale sera très malaisément déterminée qui intéressera non seulement les grosses industries organisées qui semblent retenir trop souvent et trop exclusivement la sollicitude de ceux qui se consacrent au problème, mais aussi le travail à domicile, l'agriculture, l'éducation des femmes. Et il faut prévoir une solution complète pour les femmes. Il serait décevant de ne s'occuper dans un projet de loi de cette importance que de la femme qui gagne sa vie à l'usine et de ne pas envisager la formation sociale de la femme réalisant sa mission primordiale, c'est-à-dire sa mission de ménagère.

A ces difficultés d'ordre général on peut ajouter la discussion qui surgira forcément à propos de la solution de certains points :

La concomitance de l'enseignement à l'école et du travail à l'usine ;

L'obligation pour les maîtres de rester attachés à l'industrie ;

L'enseignement confessionnel ;

L'apprentissage ;

L'obligation de 14 à 16 ans.

Sans doute les obstacles au sujet des premiers points proviendront surtout des adversaires de la réforme et

des sceptiques, tandis que les critiques au sujet du dernier proviendront des partisans qui trouveront cette obligation de 14 à 16 ans insuffisante et estimeront que la réforme s'établissant, il faut aller jusqu'au bout. Ils préconiseront la formule de M. Gheude (1) de poursuivre l'obligation jusqu'à 18 ans.

La concomitance de l'enseignement et du travail à l'usine va soulever les objections de plus d'un patron. On répondra qu'il ne s'agit que d'une question d'organisation du travail et que notamment en Amérique, la solution a été favorablement réalisée.

Mais les usiniers ripostent que la situation en Belgique est loin d'être la même qu'en Amérique, où les usines comptent des ouvriers non pas par centaines mais par milliers et par dizaines de milliers, et que ce qui est possible dans une entreprise qui constitue elle-même une ville d'une importance déjà assez grande (25 à 30 mille travailleurs) ne l'est pas en Belgique où des usines de 3 à 4 mille ouvriers sont déjà fort respectables.

Et n'aperçoit-on pas la levée de boucliers qui va se produire du côté catholique si l'on exige des maîtres l'obligation d'être et de rester attachés à l'industrie, alors qu'en grande partie le personnel des établissements d'enseignement professionnel créés par le parti catholique ou tout au moins par ses adeptes est composé de religieux qui n'ont jamais eu, ou qui n'ont avec l'industrie réelle que de lointains rapports de politesse.

En outre, si pour les partisans de la liberté de conscience la question de l'enseignement religieux semble facilement soluble en adoptant par exemple la formule de M. Gheude : « rien de ce qui n'est pas directement l'enseignement professionnel ne doit figurer au pro-

(1) L'avant-projet de loi organique dont M. Gheude est l'auteur a été publié avec l'exposé des motifs dans les *Documents du Conseil de perfectionnement de l'Enseignement technique du Brabant* (12, place de la Vieille-Halle-aux-Blés, Bruxelles).

gramme des établissements à organiser selon la loi sur l'obligation », il n'en est pas de même pour les catholiques.

Cette formule a le mérite de laisser à chacun la liberté de penser, de voir et d'agir comme bon lui semble, mais il est évident que le parti catholique jettera dans la discussion un postulat comme celui-ci : « le développement technique de l'élève ne peut pas se comprendre sans un développement parallèle moral. » La suite se conçoit : la thèse catholique est de lier étroitement le développement moral au développement religieux catholique.

D'où conflit qui menacera de faire traîner la discussion et retardera la solution du problème, dans son ensemble.

Car il est évident — du moins il nous semble — que les partis de gauche disposant de la majorité législative ne pourront pas admettre que l'on introduise dans une loi sur l'enseignement professionnel, un semblant même d'éducation confessionnelle.

Enfin, en dernier lieu, le contrat d'apprentissage ne manquera pas de soulever des discussions passionnées, non pas quant au principe même du contrat, mais en ce qui concerne la difficulté de déterminer une formule qui ne donne pas un pouvoir despotique au patron, ou un pouvoir arbitraire à l'association professionnelle.

La question posée dans toute son ampleur présente une séduction que l'on ne déniera pas, mais il est incontestable qu'elle va susciter plus d'un débat par la diversité de ses aspects. Aussi, malgré tout l'optimisme que l'on peut avoir sur la célérité que notre Parlement met dans la solution des problèmes qui lui sont posés, on n'arrivera pas rapidement aux conclusions souhaitées.

Le sujet est nouveau pour beaucoup, si étrange que cela puisse paraître, et nous pouvons exprimer le vœu que ceux qui auront à le résoudre se mettent à l'étudier,

souhait vraisemblablement vain, mais qui doit cependant être formulé.

En vérité, il eût fallu aboutir dans un moment d'enthousiasme comme celui que nous avons connu lors de la libération du territoire. L'on aurait dû joindre la question aux différents problèmes reconstructifs qui ont été envisagés.

Mais nous l'avouons, nous ne nous faisons pas d'illusions sur le caractère particulier d'un pareil sujet qui reste quand même assez éloigné des préoccupations générales.

Nous n'ignorons pas que chez les travailleurs eux-mêmes la question n'a guère passionné jusqu'ici, parce que des préjugés nombreux sont encore en honneur, que le peuple des travailleurs n'est pas imbu de cette idée que plus il sera instruit plus la société lui fera confiance et que, s'il entreprend jamais de gouverner sans s'être préalablement assuré une éducation qui impose le respect, son règne sera de courte durée.

* * *

Cependant, si l'on veut bien observer ce qui précède on apercevra que les discussions, les objections qui pourraient retarder la solution du problème se rapportent surtout à l'enseignement professionnel et à l'apprentissage et qu'aucune d'entre elles n'a trait à l'enseignement général des adultes.

Celui-ci apparaîtrait donc comme plus facilement réalisable. Une des premières raisons en serait qu'il pourrait être considéré comme un prolongement de l'enseignement primaire et assuré par une formule large, admissible par tout le monde.

Ici, la réalisation pourrait se faire immédiatement; elle préparerait du reste les voies à une réforme de plus grande envergure.

Le personnel existe, puisqu'il suffirait de faire appel au personnel enseignant primaire.

Il faudrait, en somme, détacher du projet de M. Gheude, la réalisation immédiate de l'enseignement non spécialisé, à instituer partout.

Examinons néanmoins, malgré la séduction d'un projet semblable, les objections que rencontrerait probablement cette solution partielle d'une question d'ensemble.

La crainte de voir par là la question foncière de l'enseignement professionnel ajournée *sine die* se manifesterait immédiatement. Parmi les partisans les plus convaincus de la réforme principale on trouverait peut-être comme adversaires ceux qui verraient dans la mesure partielle transitoire, une façon de solution rapidement considérée définitive, quoique tout à fait insuffisante, du grand problème lui-même.

Les maladroits d'ailleurs ne manqueraient pas de triompher en parlant par exemple de l'institution d'un 5e et même d'un 6e degré primaire.

L'objection ne manquerait pas de poids et il faut s'y arrêter.

Faisons remarquer d'abord qu'il vaut mieux une réalisation partielle immédiate, qu'une solution complète lointaine.

Il suffirait de s'entendre loyalement sur la portée de la réforme partielle.

Celle-ci est circonstancielle et il faudrait le proclamer énergiquement.

Comme une loi sur l'obligation de l'enseignement pour les adultes n'atteindra pas ceux qui fréquentent les établissements d'enseignement professionnel spécialisé, il suffirait de multiplier les établissements d'enseignement professionnel partout, ou d'amener la transformation progressive des cours d'adultes en cours professionnels.

Qu'on ne s'y trompe pas du reste.

L'obligation de l'enseignement des adultes sous une

forme non spécialisée sera la meilleure propagande en faveur de l'enseignement professionnel spécialisé, puisque les élèves deviendront rapidement les protagonistes d'une institution plus directement utilisable, c'est-à-dire d'une institution d'enseignement professionnel spécialisé. D'ailleurs, l'enseignement des adultes est une nécessité immédiate pour les très nombreux jeunes gens sortis des écoles primaires avant la loi sur l'enseignement primaire obligatoire ou tout au moins avant l'application *convenable* de celle-ci, ce qui tardera encore pendant quelque temps.

Ici se place l'argument de la nécessité *urgente* d'une réforme dans ce sens puisque l'on ne peut sérieusement imposer d'obligation de l'enseignement après 18 ans. Plus on retarde la réforme, moins nombreux seront les adultes n'ayant pas reçu un enseignement primaire complet qui devront suivre les cours d'adultes obligatoires puisque ces jeunes gens atteindront l'âge de 18 ans, tandis qu'on tergiversera sur la mesure à adopter pour compléter leur éducation.

Ensuite, si la loi sur l'obligation de l'enseignement primaire est appliquée, les éléments futurs seront mieux préparés. Fatalement ils hausseront le niveau de l'enseignement des adultes, qui deviendra plus professionnalisé par la force des choses elles-mêmes.

On arrivera rapidement à la nécessité de faire appel à des maîtres professionnels pour donner cet enseignement à côté de l'instituteur ou après lui.

L'obligation de l'enseignement des adultes à décréter immédiatement permettra donc la préparation de cette « tâche énorme » dont parlait M. Wauters, mais il faudra que cette décision ait une portée bien déterminée. Et il faudrait agir rapidement.

En résumé, l'enseignement professionnel obligatoire apparaît en Belgique comme une des réformes les plus pressantes, tant en raison de la nécessité d'éduquer le tra-

vailleur pour les fins sociales que la société de demain lui réserve qu'en raison de l'intérêt immédiat du citoyen et du pays lui-même. Mais l'étendue du problème, sa complexité, les discussions auxquelles donneront lieu les solutions préconisées vont retarder l'avènement de la réforme.

Celle-ci comporte une partie pratiquement soluble sans objection importante : l'enseignement obligatoire non spécialisé des adultes, solution qui a cet avantage d'être réalisable du jour au lendemain.

Nous demandons que l'on n'hésite pas et qu'en attendant une mesure générale à échéance non déterminée, on adopte sans délai une mesure partielle et salutaire.

Ce serait faire preuve d'un esprit pratique louable et servir efficacement le pays.

LÉOPOLD ROSY.

Lettre à un villageois

Aux lueurs du brasier.

Vous me reprochez, mon cher ami, de ne pas vous parler du livre de Lucien Christophe et de n'avoir pas écrit, sur l'œuvre de votre ami, l'article que vous attendiez... Je me laisse absorber, dites-vous, par les délices de la campagne; et la douceur de paresser au bord de l'eau, dans l'ombre des grands arbres, me fait négliger mon travail. N'en croyez rien. Ce qui m'arrête ici, c'est une hésitation que vous allez comprendre. J'aime vivement et profondément tout ce qu'écrit Lucien Christophe. J'aurais grand plaisir à parler de lui. Mais il me revient de toutes parts que le rôle d'un critique est de peser le bon et le mauvais, d'un esprit froid et impartial, afin de rendre un arrêt équitable. Et je ne me sens aucune disposition pour cette besogne de juge et de marchand. Il faut, me dit-on, renseigner le lecteur. Je n'ai pas une telle prétention. Ce que le livre contient de défauts et de qualités, le lecteur en jugera lui-même, selon son goût et son tempérament. Et, Dieu merci! ce n'est pas mon opinion qui décidera la sienne. Toute critique qui n'est pas animée par la chaleur de l'enthousiasme, tout au moins de la sympathie, ne représente rien d'autre pour moi qu'un travail de pion plus ou moins bien fait. Et s'il me faut, à chaque instant, contrôler prudemment mon émotion, la refréner et la graduer, selon les rites d'une sagesse que j'ignore, j'aime beaucoup mieux garder pour moi mes réflexions puisqu'aussi bien elles ne satisferaient personne, ni même l'auteur. J'en étais là de cette

méditation maussade quand voici que m'arrive le dernier livre de Francis de Miomandre, *Le Pavillon du Mandarin*. Béni soit le hasard qui m'a mis sous les yeux, au moment opportun, cette pensée fraternelle !

Mon Dieu ! quel esprit délicieux que ce Francis de Miomandre ! Quelle tendresse il y a dans sa critique et comme il craint peu de s'abandonner à son émotion !... Comme il glorifie ce qu'il aime ! Comme il l'exalte ! Et pourtant, comme il le pénètre savamment ! Mais n'est-ce pas justement parce qu'il l'aime ? N'en doutez pas, jeune villageois, c'est pour cela même. Il n'a ni prudence ni réserves. Il ne pense pas. Prenons-y garde ! J'en dis peut-être trop... Mais il craindrait plutôt d'en dire trop peu. Il écrit à propos de Jean-Jacques : « J'en parle pour ceux qui l'aiment. Les autres n'y comprennent rien. » Et à propos de Cervantès : « En France, au lieu d'être un sujet d'étude littéraire, Don Quichotte a été un objet vivant d'admiration directe, d'amour personnel. Il n'est pas resté au seuil de notre mémoire, il est entré dans notre imagination au même titre que les œuvres les plus émouvantes de nos propres poètes — passionnément. » Ce qu'il dit de Don Quichotte peut s'appliquer aussi bien à toutes les œuvres qu'il étudie : chacune d'elle lui devient un objet vivant d'admiration directe et d'amour personnel. Chacune pénètre passionnément son imagination charmante... Lisez *Le Pavillon du Mandarin*. Lisez cette rêverie sur Jean-Jacques Rousseau où il semble flâner, à la suite du doux philosophe, dans les montagnes et parmi les gazons fleuris de Chambéry... Lisez son étude sur Milosz — savante, profonde, si détaillée. Et son analyse de l'œuvre de Gourmont, pleine de révélations. Mais ce n'est pas de lui que je veux parler, ce soir. Revenons à Lucien Christophe.

Donc, cet après-midi, rassurée et réconfortée, j'ai emporté son livre dans ce parc de Belœil où je passe la plus grande partie de mes journées. Je me suis assise

au bord de la rivière. Et sans m'attarder aux évolutions d'une belette, qui errait curieusement autour de moi, j'ai ouvert — pour la quantième fois! — *Aux lueurs du brasier*. Ah! mon cher ami! le beau livre! Et comme il vous surprend toujours! On a beau le connaître, s'être mis en garde contre un enthousiasme excessif, l'émotion vous saisit dès les premières pages et ne vous lâche plus. Une atmosphère de haute spiritualité vous enveloppe et tout le futile de la vie s'évanouit comme une ombre... C'est qu'une telle œuvre s'adresse d'abord à la conscience. Et la flamme qui l'anime est une présence si véritable qu'elle s'impose même à ceux qui voudraient la nier. Il y a, ici, plus qu'un poète et un soldat. Il y a un penseur — jeune encore, certes, mais à qui sa juvénilité même prête un accent plus pur et plus impressionnant. Un jeune homme arraché à une existence quotidienne et paisible se trouve engagé tout à coup dans la plus effroyable aventure. Une souffrance à quoi rien ne l'avait préparé, et telle qu'il nous est impossible même de la concevoir, le jette brusquement hors du monde. Et, du haut de ce promontoire, il examine sa vie et son univers bouleversé avec une sagesse et une dignité supérieures. Assailli par toutes les misères matérielles il garde la direction de son être moral et, renouant un à un les liens que la fatigue, le doute, la détresse s'appliquent à briser, il préserve la foi, la ferveur, l'esprit de justice, l'intégrité de la pensée comme un trésor, comme son drapeau à lui, symbole de son honneur et de sa patrie spirituelle. Il parle. Et la simplicité de son accent nous émeut plus que des discours d'un patriotisme enflammé. La belle occasion, cependant, à « se monter le coup » et combien peu y résisteraient! Lucien Christophe n'y songe même pas. Les mobiles qui les pressent, lui et ses compagnons, il les examine d'un œil clair, avec une scrupuleuse sincérité. Vous rappelez-vous l'épisode du petit caporal qui, mortellement blessé, répondait aux éloges

emphatiques dont un chef essayait d'illuminer son agonie : « Qu'est-ce que vous voulez, sergent, c'est le service. » Humble parole, parole sublime ! Et c'est tout l'esprit de Lucien Christophe.

— Nous avons lutté, dit-il en substance, nous avons souffert parce qu'il le fallait. Et ne cherchez pas autre chose. Ne nous appelez pas des héros : c'est trop facile. L'héroïsme suppose une puissance, une grâce particulière dévolue à certains dans certaines circonstances, mais cette grâce nous ne l'avons pas eue. Et nous avons lutté quand même — non pas des héros mais des hommes comme les autres, avec leurs seules ressources humaines... Non pas dans des assauts brillants, mais dans la boue, l'atonie, les attentes lassantes, la morne patience, lentement, obstinément. Non pas pour conquérir la gloire ni dans l'ivresse de la fureur, mais par attachement à d'antiques et humbles traditions, à cause de cette vertu obscure dont les racines plongent au cœur de notre être à de telles profondeurs qu'on ne pourrait pas les arracher sans arracher la vie elle-même... Par honnêteté plutôt que par bravoure — parce qu'il nous eût été impossible de faire autrement : « Le devoir, écrit Lucien Christophe, lorsqu'une fois nous l'avons compris et accepté, nous nous apercevons qu'il nous couvre d'un vêtement si étroit et si nécessaire que, le dépouiller, c'est nous dépouiller nous-même, c'est nous mettre à nu, nous livrer. » Et cette constatation suffit à faire taire ses révoltes et à apaiser ses rancœurs. Il ramène tout aux instincts primordiaux, aux lois humaines et naturelles, à une conception de la vie immédiate et sensible, familière et sacrée... La Patrie, c'est la bonne maison de famille, le foyer que l'on a laissé derrière soi et que la ménagère vigilante entretient en ordre pendant que le soldat se bat. La guerre, l'affreuse tranchée, c'est l'usine où il faut travailler de tout son courage pour avoir le droit de rentrer dans la bonne maison. Chacun, en ce monde,

fait sa tâche. Et il n'est rien d'autre que de la bien faire.

La grandeur?... « Ce n'est pas nous qui fûmes grands, écrit-il, c'est l'événement qui nous portait. » Il refuse tout éloge, toute glorification, moins par modestie que par probité, parce qu'il juge les hommes et les faits avec la pondération naturelle d'un Wallon de bonne souche qui ne cherche ni à s'en faire accroire ni à en faire accroire aux autres. Mais il sait le lien qui rattache le passager à l'éternel, la maison à l'Univers et l'homme à la divinité. Sa méditation s'y reporte sans cesse. Et cette élévation constante, ce redressement opiniâtre de l'âme au milieu du chaos des ruines crée l'atmosphère lyrique, si intense et si noble, qui fait la grandeur essentielle et l'essentielle beauté de l'œuvre... Lyrisme contenu qui, loin de nuire à l'intégrité de la prose solide, en accuse le contour comme d'un trait de feu... Lyrisme sobre et plein, sans alliage et sans tare, et qui possède comme l'œuvre entière cette qualité si rare chez nous : la distinction.

Il y aurait encore bien des choses à dire de ce livre. On pourrait l'étudier à bien d'autres points de vue... en louer l'équilibre, l'ordonnance, l'esprit d'observation et la psychologie — tant de portraits vivants, éloquents, savoureux — mais, vous l'avouerai-je? toutes ces qualités m'apparaissent ici accessoires et j'y vois surtout des promesses pour l'avenir. En effet, que ne peut-on pas attendre d'un jeune écrivain qui possède à un tel degré des dons si variés et si importants? Je vois en lui la source de tout art vraiment grand, et de toute grandeur vraiment émouvante : la vie intérieure, trésor bien plus rare qu'on ne le croit et plus nécessaire... Mais, voici l'heure où l'on ferme les grilles du parc. Il faut rassembler mes papiers. La petite belette a disparu. Un soleil magnifique dévore le ciel derrière les charmilles solitaires. Je balance rêveusement ma pensée purifiée sous les grands arbres trempés d'or. Et je me redis à voix basse ce poème de

Lucien Christophe dont je vous parlais l'autre jour, et qui m'apparaît comme le préambule de son livre en prose :

Oh ! ne reste pas seul, voici le soir, va-t-en !
Quitte ce plat pays de roseaux et d'étangs.
Un cabaret proche t'invite.
N'emmène pas ton âme en entrant dans ce lieu
Où la vie à grands frais porte un masque joyeux.
Fume beaucoup, ris haut, bois vite.

Cause avec tes amis des choses du métier
— Et quand on mitraillait où donc que vous étiez ?
Bertrand s'ennuie à Ramscapelle...
Vellemans fut tué dans un bombardement.
... A six heures, demain, marche de régiment,
Rassemblement à la chapelle...

Etourdis-toi de mots, grise-toi de discours
Si quelqu'un par hasard vient à nommer l'Amour,
La folle ardente aux yeux sauvages,
Ne prête pas l'oreille au bruit mauvais et vain,
Parle de toi, de ta mystique, du divin,
D'un obscur et lointain rivage...

Et reste jusqu'à l'heure où l'on vous met dehors
Face à ton verre vide et près de ton cœur mort
Où jadis battait une flamme...
Tu la retrouveras toujours assez à temps,
Celle à la porte assise humblement qui t'attend,
Ton âme, mon enfant, ton âme.

BLANCHE ROUSSEAU.

Pro Armenia

Un appel des Femmes américaines.

Le Flambeau *n'a cessé de plaider la cause de la malheureuse nation arménienne, victime, de la part des Turcs, d'une atroce persécution et, de la part des grands Alliés, d'une politique moins généreuse et moins clairvoyante qu'il n'eût fallu. L'évacuation de la Cilicie par les Français exposerait à une mort certaine des milliers d'Arméniens, si le soin de maintenir l'ordre dans le pays était confié à la seule armée turque. Nous espérons que la défaite des Kémalistes — en dépit d'une campagne furieuse de fausses nouvelles, elle est acquise et, semble-t-il, définitive, — modifiera la politique orientale de la France. En tout cas, rien ne serait plus facile, à l'heure présente, que d'imposer au gouvernement d'Angora (ou de Sivas) des* garanties réelles *en faveur de la population arménienne de Cilicie et d'ailleurs. Pour l'Arménie proprement dite, les limites du traité de Sèvres nous apparaissent toujours un* minimum *intangible; pour la Cilicie, si vraiment le quai d'Orsay croit devoir y renoncer, une gendarmerie internationale dans les rangs de laquelle les Arméniens pourraient être représentés, doit être solidement organisée, préalablement à toute évacuation.*

Le Near East Relief, *comme toute l'opinion américaine, s'est ému des informations qui récemment semblaient annoncer une restitution pure et simple de la Cilicie aux Turcs, sans garanties suffisantes.*

Dans un appel qu'il adresse au monde civilisé, nous lisons ces passages:

« *Des Américains absolument dignes de foi nous rapportent que les nationalistes turcs ont proclamé que les mosquées et les minarets détruits dans leurs conflits avec les Français seront reconstruits avec les crânes des Arméniens. Les femmes et les enfants déclarent qu'ils préfèrent la mort à la détresse et à la terreur perpétuelles qui suivraient infailliblement le retour des Turcs. La panique règne parmi les populations chrétiennes. Leur salut paraît être uniquement dans la fuite. Il n'y a point de protection pour elles dans les territoires administrés par les nationalistes turcs et les Français s'opposent à ce qu'elles passent dans la Syrie française. Ces gens ne peuvent émigrer en pays étranger, car la plupart de ces malheureux, sont entièrement privés de ressources, et aucun pays ne consent à les recevoir comme réfugiés. Ils semblent condamnés par des circonstances supérieures à leur volonté, à une mort inévitable.* »

Le Near East Relief, *avec ses vingt millions de souscripteurs, a résolu de demander au Gouvernement américain une intervention auprès des Puissances alliées en faveur des minorités chrétiennes de l'Anatolie.*

« *La charité, dit-il d'une manière saisissante, peut certes panser les blessures, et y verser le baume de la consolation. Mais le temps est venu où il devrait être interdit de faire systématiquement des blessures. Nous ne dictons pas au Président ou au Congrès une méthode particulière d'intervention ou d'action. Nous en sommes sûrs, le Président et le Congrès ont à leur disposition les moyens d'informer les Puissances alliées que les Etats-Unis réclament d'elles* la cessation de la destruction des peuples chrétiens par les Turcs. *Nous désirons que notre Gouvernement s'exprime de telle manière qu'il soit bien entendu* que sa demande est sérieuse. *Nous voulons que ces peuples soient sauvés!* »

Dix millions de femmes, groupées par les puissantes organisations féministes des Etats-Unis, ont associé leur action à celle du Near East Relief. *Ces femmes s'adressent à présent aux femmes belges. Mme la comtesse d'Arschot, présidente d'honneur du Comité belge philarménien, nous communique une lettre de Mrs Florence Spencer, Duryea, Twenty Gramercy Park, New York City, qui sollicite l'appui des organisations féminines de notre pays.*

Mmes Jane Brigode, H. Carton de Wiart, Louise Van den Plas, au nom des sociétés féminines de Belgique, et de leurs deux cent cinquante mille adhérentes, ont déjà répondu à cet appel par des télégrammes de sympathie, envoyés au Near East Relief.

Nous croyons savoir, d'autre part, que le Comité philarménien prépare une démarche auprès du Ministère des Affaires étrangères. Si, à la grande voix de l'Amérique, guidée en cette affaire par les seuls intérêts de l'humanité, se joignait la voix de la Belgique, amie et alliée de l'Angleterre et de la France, et comme l'Amérique, sans aucun intérêt égoïste dans la question d'Orient, nous sommes convaincus que le Gouvernement français aurait plus d'autorité encore pour dicter aux Turcs des conditions qui garantissent absolument la vie, la propriété et l'honneur des derniers Arméniens.

TAEDA.

L'Union belgo-luxembourgeoise

La Convention du 25 juillet 1921.

Les négociations belgo-luxembourgeoises, poursuivies depuis l'armistice dans des conditions difficiles (1), se sont terminées le 25 juillet, par la signature d'un traité conclu pour une durée de cinquante ans.

Après avoir traîné longtemps, les pourparlers avaient été repris le 7 mai dernier. Les délégués étaient : pour le Grand-Duché, MM. Kaufmann, ancien ministre d'Etat ; de Waha, directeur de l'Agriculture, et Pescatore-Dutreux, ancien directeur des Chemins de fer ; pour la Belgique, MM. Delacroix, ancien Premier ministre ; Masson, ancien ministre de la Défense nationale, et Barnich, directeur de l'Institut Solvay.

Le problème était complexe : il fallait régler à la fois les questions douanière, financière, agricole, industrielle et « ferro-viaire ». Mais les circonstances politiques étaient favorables. Aussi les délégués résolurent-ils rapidement le litige.

Le 17 mai, les plénipotentiaires, M. Henri Jaspar, ministre des Affaires étrangères de Belgique, et M. Emile Reuter, ministre d'Etat du Grand-Duché, paraphaient un accord de principes ; ils ont signé, le 25 juillet, la convention établissant une union économique entre le Royaume de Belgique et le Grand-Duché de Luxembourg.

Cet événement marque le début d'une ère nouvelle. Il est un fait capital dans l'histoire des deux peuples.

(1) Voyez le *Flambeau,* mars 1919, 2e année, n° 3, p. 213 ; octobre 1919, 2e année, n° 10, p. 573 ; mars 1920, 3e année, n° 3, p. 424.

L'Union douanière.

Les premiers articles de la Convention concernent l'Union douanière.

Les territoires des deux Etats contractants seront considérés comme ne formant qu'un seul territoire au point de vue de la douane et des accises communes, et la frontière douanière entre les deux pays sera supprimée (art. 2).

Sauf les exceptions prévues au traité, il y aura entre les pays de l'Union liberté de commerce pleine et entière, sans entraves ni prohibitions d'importation, de transit ou d'exportation, et sans perception de droits ou taxes quelconques (art. 3).

Les dispositions légales et réglementaires actuellement en vigueur dans le Grand-Duché en matière de douanes et accises seront remplacées par les dispositions afférentes aux douanes et accises en vigueur en Belgique (art. 4).

Le Gouvernement belge s'efforcera d'obtenir que, sur la demande du Gouvernement grand-ducal, les traités de commerce et accords économiques existant entre la Belgique et d'autres nations soient étendus au Grand-Duché. Les futurs traités de commerce et accords économiques seront conclus par la Belgique au nom de l'Union douanière. Aucun traité de commerce ni accord économique ne pourra être conclu ni modifié sans que le Gouvernement luxembourgeois ait été entendu (art. 5).

Les marchandises sujettes à des droits d'accise pour lesquelles une communauté de recettes a été convenue circuleront entre le Grand-Duché et la Belgique et réciproquement sans droit de passage et sans remboursement de l'impôt. Des conventions spéciales régleront la circulation des marchandises sujettes à un droit d'accise pour lesquelles une communauté de recettes n'aura pas été stipulée (art. 7).

Il ne pourra être accordé de prime d'exportation

directe, ni indirecte pour les produits et objets quelconques dirigés de l'un des Etats de l'Union sur l'autre. Si l'une des hautes parties contractantes juge utile de fixer des prix maxima pour l'un ou l'autre produit, les deux Etats s'entendront en vue de l'introduction d'une réglementation uniforme. Il est entendu que cette disposition ne s'appliquera pas aux scories Thomas à fournir à l'agriculture luxembourgeoise en vertu des actes de concessions minières (art. 8).

L'article 11 détermine quelles seront les recettes communes, à répartir entre les contractants proportionnellement à la population de leurs territoires, et l'article 12 quelles seront les dépenses communes.

Les articles 15, 16, 17 et 18 se rapportent au personnel belge et luxembourgeois des douanes et accises.

Pour assurer l'unité dans l'administration de l'Union douanière, il sera formé (art. 19) un Conseil administratif mixte, siégeant à Bruxelles, composé de trois membres dont deux, parmi lesquels le Président, seront Belges et le troisième Luxembourgeois. Les attributions de ce Conseil sont stipulées dans l'article 20.

L'Agriculture.

La question agricole était difficile à résoudre. Il fallait tenir compte des intérêts des viticulteurs de la Moselle. Et d'autre part, les agriculteurs luxembourgeois eussent désiré un régime protectionniste.

Voici ce qui a été convenu en ce qui regarde les vins (art. 6) :

Les vins naturels indigènes non mousseux, fabriqués à l'aide de raisins frais, ne pourront être grevés d'un droit d'accise. Les vins artificiels, c'est-à-dire ceux qui ne proviennent pas de la fermentation du jus ou moût de raisins frais, ne seront admis à la circulation et à la consommation que si les récipients portent en termes bien apparents une dénomination ne laissant aucun doute sur la nature du produit. Seront considérés comme vins naturels indigènes les vins récoltés dans le Grand-Duché et traités conformément à la législation luxembourgeoise.

Et voici la formule qui a été adoptée pour les céréales panifiables (art. 13) :

Chaque fois qu'il sera constaté à la fin de l'année que, pendant une ou plusieurs périodes de cette année, les prix moyens de vente des céréales panifiables dans l'Union douanière ont été inférieurs aux prix moyens des céréales en Lorraine, il sera prélevé sur les recettes communes une somme à établir comme suit :

Le nombre des quintaux métriques représentant la production intérieure pendant la ou les périodes déficitaires sera multiplié par la différence entre la moyenne des prix de vente du quintal métrique sur la place d'Anvers ou celle des prix de vente sur les marchés de Metz, pendant la ou les périodes en question, sans que, toutefois, ce multiplicateur puisse être supérieur à 6 francs, ou, le cas échéant, à la différence entre 6 francs et les droits qui seraient éventuellement introduits dans le tarif douanier.

Il est convenu que les chiffres de la production intérieure visés ci-dessus seront établis sur la moyenne des chiffres relatifs à la production des deux pays et publiés par le Bureau international d'agriculture de Rome pour les cinq dernières années, abstraction faite des années 1914 à 1918 inclus.

Le partage de la somme ainsi obtenue se fera entre la Belgique et le Grand-Duché proportionnellement au nombre d'hectares emblavés en céréales panifiables dans chacun de ces pays.

Ces dispositions seront applicables aussi longtemps que le tarif douanier ne comportera pas de droits sur les céréales panifiables ou ne comportera que des droits inférieurs à 6 francs les 100 kilog.

L'Industrie.

Un certain nombre d'industriels belges s'étaient inquiétés des conséquences qu'un accord avec le Luxembourg entraînerait pour notre métallurgie. Ils faisaient observer qu'en 1913, le Luxembourg produisait plus de fonte que la Belgique ; que l'industrie du Grand-Duché est intacte, et même a perfectionné son outillage durant la guerre ; que les usines luxembourgeoises ont le minerai à pied d'œuvre. A cela les industriels grand-ducaux répondent que pour une tonne de minerai il faut trois tonnes de charbon, charbon qu'ils doivent importer ; que nous nous trouvons plus près qu'eux du port d'Anvers, et que nous nous procurons plus facilement les produits autres que le charbon et le minerai, nécessaires à la métallurgie.

La question industrielle a reçu une solution aussi pratique que possible (art. 3) :

En vue de sauvegarder les intérêts de l'industrie métallurgique nationale des deux pays, une Commission paritaire recherchera un juste équilibre dans les conditions d'approvisionnement en matières premières et d'écoulement de la production. En cas de désaccord, ce juste équilibre sera formulé en des mesures tarifaires à définir par le Tribunal arbitral prévu à l'article 28.

Il s'agit de trouver un régime d'*équilibre* pour deux industries qui travaillent dans des conditions différentes.

La Commission paritaire s'est déjà réunie officieusement à Bruxelles, sous la présidence du secrétaire général du département belge des Affaires étrangères, M. Pierre Forthomme. Métallurgistes belges et luxembourgeois ont échangé leurs vues, rédigé sur certains points des notes écrites, abordé dans le détail les problèmes les plus compliqués. Ils parviendront sans aucun doute à instaurer ce régime d'équilibre qui satisfera les deux groupes.

Peut-être le remède à la situation serait-il la constitution d'un *cartel,* non seulement belgo-luxembourgeois, mais franco-belgo-luxembourgeois qui aurait pour objet de répartir les débouchés et qui formerait un *bloc* imposant, capable de résister à la concurrence allemande ou américaine. On va, semble-t-il, vers la conclusion de ce cartel.

Les Finances.

Afin d'opérer l'échange des billets provisoires actuellement en circulation, le Gouvernement luxembourgeois créera un emprunt de 175 millions de francs qui sera émis en Belgique, par les soins de la Banque Nationale. Il en recevra le produit en billets belges et, quelle que soit la charge réelle de cet emprunt, il n'aura à payer que 2 p. c. d'intérêt par an (art. 22).

Il est également autorisé à laisser en circulation, dans les limites du territoire grand-ducal, des coupures d'un

import ne dépassant pas 10 francs, jusqu'à concurrence de 25 millions.

On sait aussi que le Luxembourg, qui faisait partie du *Zollverein,* détient une quantité relativement considérable de marks allemands.

Pour le cas où une nouvelle convention serait conclue entre la Belgique et l'Allemagne en ce qui concerne les marks, — que le Gouvernement allemand admette les marks luxembourgeois dans la convention ou non, — le Gouvernement belge assurerait au Gouvernement luxembourgeois pour les marks détenus par le dernier le même traitement qu'il obtiendrait pour l'ensemble des marks possédés par lui-même, Gouvernement belge (art. 23).

Tout en conservant la possibilité de bénéficier, le cas échéant, de cet arrangement, le Gouvernement luxembourgeois est autorisé à placer son stock de marks allemands à court terme. La nature du ou des placements sera déterminée d'accord avec le Gouvernement belge.

Les Relations intellectuelles.

« A l'effet, dit l'article 25 de la Convention, de rendre plus étroites les relations intellectuelles entre la Belgique et le Grand-Duché de Luxembourg, les deux gouvernements concluront un accord ayant pour base le projet soumis au Gouvernement luxembourgeois sous la date du 20 janvier 1921. »

Ce projet prévoit l'équivalence des diplômes et l'échange de professeurs. Nos universités se préoccupent actuellement de faciliter les études de leurs élèves grand-ducaux, notamment en organisant des cours de droit administratif luxembourgeois.

La Représentation consulaire.

Dans les localités où le Grand-Duché ne possède pas d'agents consulaires, la défense des intérêts luxembour-

geois sera confiée aux agents consulaires belges (art. 26) et non plus, comme précédemment, aux agents consulaires néerlandais.

Les Chemins de fer.

Ce qui a retardé pendant deux mois la signature, c'est la question des chemins de fer. Celle-ci devait être liquidée préalablement et elle n'était pas sans offrir quelques difficultés.

La question des chemins de fer a toujours joué un grand rôle dans l'histoire du Grand-Duché. On n'a pas oublié ce que M. Hymans a appelé la «ténébreuse affaire» de 1866: elle faillit provoquer une guerre européenne et c'est à elle que le Luxembourg doit le statut que la Conférence de Londres lui donna, en mai 1867.

Depuis l'armistice différents systèmes ont été proposés, sans succès. La France a d'abord émis sur les chemins de fer des prétentions qu'elle fondait sur une interprétation erronée de l'article 67 du traité de Versailles. Ensuite, on a préconisé un partage du réseau entre la France, la Belgique et le Luxembourg. Enfin, le Gouvernement grand-ducal a défendu cette idée que les chemins de fer devaient être exploités par une Société en majorité luxembourgeoise, où la Belgique serait représentée pour une part. Mais qui ne voit que l'exploitation des chemins de fer est le complément et le corollaire d'une union économique?

Le réseau des chemins de fer à voie normale est aux mains de deux compagnies: le *Guillaume-Luxembourg* qui exploite 197 kilomètres et le *Prince-Henri* qui en exploite 192. Il y a aussi quelques lignes secondaires, à voie étroite. L'intérêt du Grand-Duché est que le réseau soit unifié: l'unification rendrait l'exploitation à la fois plus commode et plus rémunératrice.

Les deux compagnies que nous venons de citer, ont

autrefois obtenu du Gouvernement des « concessions »; mais elles n'*exploitent* pas, au véritable sens du mot. C'est ainsi que le Guillaume-Luxembourg ne possède pas de matériel. Par suite d'une convention en date du 24 juin 1872, renouvelée en 1902-1903, cette compagnie se servait du matériel de l'Etat allemand. Ses chemins de fer, jusqu'alors administrés par la Compagnie française de l'Est, avaient été rattachés au réseau allemand et dépendaient de la Direction générale d'Alsace-Lorraine.

En vertu du traité de Versailles, cette Direction est redevenue française et les chemins de fer grand-ducaux ont jusqu'ici continué à dépendre de Strasbourg.

Dorénavant, à défaut d'un accord conclu par le Gouvernement grand-ducal avec le *Prince-Henri*, ce sera le Gouvernement belge qui sera chargé de l'exploitation. Reproduisons, à cause de son importance, le texte de l'article 24 :

L'exploitation de tout le réseau des chemins de fer luxembourgeois à section normale fera l'objet d'un arrangement entre les deux pays en vue d'assurer ladite exploitation avec le concours de la société luxembourgeoise Prince-Henri.

Si cet arrangement n'est pas conclu dans le délai de six mois à dater de la signature de la présente Convention ou à une date plus rapprochée, au cas où le Gouvernement luxembourgeois en exprimerait le désir, le Gouvernement belge assurera provisoirement l'exploitation du Guillaume-Luxembourg par les soins de l'Administration des chemins de fer de l'Etat belge aux conditions actuelles, c'est-à-dire conformément aux lois luxembourgeoises et aux conventions de 1902-1903 avec l'Allemagne, en attendant la mise en vigueur du régime définitif.

Il est toutefois entendu qu'en sus de la redevance de deux cent cinquante mille (250,000) francs par an due au Gouvernement luxembourgeois, le Gouvernement belge paiera à ce dernier en francs belges une somme annuelle de trois millions huit cent soixante-six mille quatre cents (3,866,400) francs en acquit du fermage dû à la Société du Guillaume-Luxembourg; ce payement se fera par trimestres et par quarts.

Pendant un an à partir de la reprise de l'exploitation par l'Etat belge, le Gouvernement luxembourgeois pourra déclarer qu'il entend intervenir dans les résultats de cette exploitation pour la moitié ou une fraction moindre, moyennant l'apport des capitaux correspondants.

Le régime définitif sera établi par une Convention entre les deux Etats qui déterminera les conditions d'exploitation en s'inspirant des clauses d'ordre technique inscrites dans le projet de Convention du 7 février 1920 arrêté entre le Gouvernement luxembourgeois et le Gouvernement français. L'exploitation devra être assurée par l'Etat belge seul, soit avec le concours de l'Etat luxembourgeois, soit par l'intermédiaire d'un organisme délégué par les deux Gouvernements.

Sauf accord des parties, il ne pourra être mis fin au régime provisoire d'exploitation que par une décision du Tribunal arbitral prévu à l'article 28 du présent traité.

Le Conseil supérieur de l'Union.

L'application de la Convention impose la solution d'un grand nombre de problèmes. Dans le domaine fiscal, économique, social, il y a tout un « ajustement » à faire, et de telle sorte que, de part et d'autre, des intérêts légitimes ne soient pas lésés. Pour aider à cet ajustement, pour faciliter l'exécution de la Convention, pour assurer la liaison entre les deux gouvernements, il a été créé un organe consultatif dont la tâche sera considérable: le Conseil supérieur de l'Union (art. 27 et annexe).

Il comprend cinq membres, dont trois désignés par le Gouvernement belge et deux par le Gouvernement luxembourgeois. Leur mandat a une durée de cinq années et peut être renouvelé. Le Gouvernement belge nomme le président qui a voix prépondérante.

Le Conseil est compétent pour examiner et étudier toutes les questions soulevées par l'application de la Convention.

Il est aidé par un secrétariat administratif, dont le secrétaire est de nationalité belge et le secrétaire adjoint de nationalité luxembourgeoise. L'un et l'autre sont désignés par le Conseil.

Le siège du Conseil supérieur est fixé à Bruxelles, dans des locaux fournis par le Gouvernement belge.

Le Tribunal arbitral.

S'il s'élevait entre les parties contractantes un différend sur l'interprétation et l'application d'une clause du

traité, le litige, si l'une des parties en fait la demande, sera réglé par la voie de l'arbitrage (art. 28).

Pour chaque litige, le Tribunal arbitral sera constitué de la manière suivante: chacune des parties nommera comme arbitre parmi ses nationaux une personne compétente, et les deux parties s'entendront sur le choix d'un tiers arbitre, ressortissant à un Etat ami. En cas de désaccord sur le choix, le tiers arbitre sera désigné à la requête de la partie la plus diligente par le Bureau de la Société des Nations.

Le Tribunal arbitral siégera à Bruxelles. Ses décisions seront prises à la majorité des voix. Il sera présidé par le tiers arbitre.

Durée de la Convention.

Comme nous l'avons dit au début de cette étude, le traité belgo-luxembourgeois est conclu pour une durée de cinquante ans à partir de la date de sa ratification (art.29).

Dans le cas où aucune des parties contractantes n'aurait notifié, un an avant l'expiration du terme fixé, son intention d'en faire cesser les effets, la Convention restera en vigueur aux mêmes conditions, pendant une nouvelle période de dix années.

Importance et signification de la Convention

Il n'est pas besoin de faire ressortir la grande importance de la Convention qui vient d'être signée.

A Luxembourg et à Bruxelles on se réjouira de l'heureuse issue de longues et laborieuses négociations; on saura gré de leurs efforts à ceux qui les menèrent à bonne fin, et sans prétendre dresser un palmarès il n'est que juste que nous rendions un hommage particulier non seulement à nos délégués, mais aux chefs de notre *Foreign Office*, MM. Hymans et Jaspar, et à nos diplomates, MM. de Ligne, Le Jeune et Nemry.

Le succès est également dû pour une part à la politique de la France : son désintéressement a rendu possible une union qui, il y a quelques mois, avant l'affaire de Francfort, avant l'entente militaire franco-belge, avant l'accord de Londres, paraissait bien précaire.

Quoi qu'il en soit, les pessimistes auront eu tort. Le malentendu qui troublait nos relations avec le Luxembourg est dissipé. L'union est réalisée dans un esprit de sincérité, de confiance mutuelles, par le respect des droits et des intérêts des deux pays.

Le Luxembourgeois comme le Belge est jaloux de son indépendance. S'il nous est arrivé de rappeler la séparation tragique de 1839, d'insister sur la communauté d'aspirations de nos deux peuples, nous n'avons jamais, fût-ce dans la sentimentalité des lendemains de la victoire, méconnu l'histoire, la psychologie et la force des *réalités* au point d'encourager des velléités annexionnistes qui, par leur fantaisie imprudente, ont failli compromettre, à de certains moments, nos bons rapports avec le Grand-Duché. Les Luxembourgeois sont rassurés à présent. Ils savent que les Belges ne nourrissent à leur égard que des sentiments amicaux, qu'ils respectent la plénitude de leur souveraineté, qu'ils ne demandent qu'à collaborer avec eux dans les œuvres de la paix.

Cette collaboration n'est pas indifférente à la politique européenne. Le Luxembourg (M. Léon Leclère vient de le montrer encore dans un livre récent) a été, depuis l'époque lotharingienne, un des éléments importants de la « Question d'Occident » (1).

Et si, du point de vue européen, l'Union belgo-luxembourgeoise, qui arrache à l'influence allemande le Grand-Duché, est souhaitable, au point de vue belge, elle n'est pas à négliger : elle accroît notre prestige et notre sécurité, augmente notre puissance économique. Les Luxem-

(1) Voyez *La Question d'Occident*, par Léon Leclère, professeur à l'Université de Bruxelles (Collection du *Flambeau*).

bourgeois, de leur côté, profiteront de notre prospérité, de nos débouchés, de nos amitiés et de nos alliances.

Après un *flirt* entrecoupé, selon l'usage, de bouderies et de fâcheries, voire de querelles, Belgique et Luxembourg ont fini par signer, le 25 juillet, un contrat de mariage en bonne forme. Mariage de raison, dira-t-on : mais, à supposer que le sentiment n'y entre pour rien, il est des mariages de raison plus féconds que les mariages d'amour — et plus heureux.

LE FLAMBEAU.

Bulletin bibliographique

Eduard Fueter: *Weltgeschichte der letzten hundert Jahre.* Zurich, Schulthess, 1921, in-8°, 674 pages.

« Le lecteur, écrit M. Fueter, en tête de son dernier ouvrage, se consolera facilement s'il ne trouve pas dans mon exposé le genre anecdotique dont le populaire est friand, ou si je ne mentionne que brièvement, et même passe sous silence, un nom aimé du public. Car il se dira que ce dont il a besoin, c'est d'une histoire contemporaine considérée du point de vue de l'histoire universelle, et non pas d'une collection d'historiettes. »

Ces lignes caractérisent à merveille l'*Histoire du monde pendant les cent dernières années* et elles marquent la place de l'auteur parmi les historiens contemporains.

S'il est plusieurs manières d'écrire l'histoire, les historiens, en effet, peuvent se classer en deux grandes catégories: ou bien ils recherchent le fait concret, l'*anecdote,* ou bien ils essaient de découvrir les lois qui régissent l'évolution des sociétés humaines; ou bien ils écrivent le drame et la comédie de l'histoire, ou bien ils font la philosophie de l'histoire; ils sont essentiellement des esprits analytiques ou des esprits synthétiques. C'est à cette dernière famille qu'appartient M. Edouard Fueter.

M. Edouard Fueter est à la fois journaliste et historien.

Journaliste, il rédige le bulletin de politique étrangère à la *Neue Zürcher Zeitung*. Il suit et commente au jour le jour les événements. Nul n'est mieux renseigné que lui. Sa connaissance approfondie du passé l'éclaire sur le présent; ses jugements sur les faits quotidiens, ses « anticipations » sur l'avenir tirent leur intérêt de la grande expérience qu'il a de l'histoire.

L'histoire, M. Fueter l'enseigne à l'Université de Zurich. Il a exposé les résultats de cet enseignement dans plusieurs ouvrages estimés, notamment dans la *Geschichte der neueren Historiographie,* qui vient d'être traduite en français.

De culture germanique, vivant et professant dans une ville où cette culture est particulièrement en honneur, M. Fueter est accueillant aux idées étrangères. Ses œuvres portent la marque d'un éclectisme intelligent. Ses livres sont ordonnés avec une clarté toute française et ils accordent aux transformations sociales, ainsi qu'aux phénomènes économiques, une importance qui rappelle la méthode des historiens anglo-saxons.

C'est à montrer le développement de la vie non seulement politique, mais économique et sociale, que tend la *Weltgeschichte,* à mettre en lumière les forces qui dominent la politique et conditionnent l'évolution des peuples, non seulement en Europe, mais dans le monde entier.

Aussi bien, l'auteur nous dit lui-même quel a été son but:

« J'ai voulu, dit-il, tenter de considérer l'histoire des cent dernières années du point de vue de l'histoire universelle. Mais je n'ai pas placé toutes les parties de la terre sur le même plan. Une histoire universelle qui prêterait aux vicissitudes d'une tribu nègre de l'Afrique, la même attention qu'au développement de l'Empire britannique, serait aussi peu digne de ce nom qu'une histoire de l'Italie au XIXe siècle, qui donnerait la même importance au duché de Parme qu'au royaume de Sardaigne. Je me suis préoccupé de mettre au premier plan les événements d'une portée universelle, en négligeant ce qui n'a qu'un intérêt local. L'Europe et les Etats européens ont été traités en première ligne, mais j'ai mis en relief les phénomènes qui, dépassant la vieille culture européenne, ont exercé leur action au dehors. »

Cela est particulièrement vrai du livre V qui traite de la « nouvelle » politique coloniale et du mouvement socialiste, et qui nous paraît un des mieux venus.

Nous n'entreprendrons pas de résumer en quelques lignes ce gros *in-octavo* de près de 700 pages. Qu'il nous suffise de dire que M. Fueter y aborde tous les problèmes qui se sont posés dans le monde, depuis cent ans. Influence des idées de la Révolution française, du principe des nationalités, du perfectionnement de la technique industrielle, de la politique coloniale, de l'accession au pouvoir du « quatrième Etat », aucune question n'est laissée dans l'ombre. Sans appareil d'érudition, dans un style clair et facile, l'auteur nous donne la synthèse objective d'un siècle d'histoire.

Le dernier chapitre est consacré à la Guerre de 1914. Nous en traduisons deux passages, qui concernent notre pays.

« La Belgique, dit M. Fueter, confiante dans sa neutralité garantie, ne s'était qu'insuffisamment préparée à la guerre et, même si elle avait consacré toutes ses forces à la préparation militaire, le pays était trop petit pour qu'il pût résister avec succès à une grande puissance militariste. Mais le patriotisme du peuple, l'indignation provoquée par l'agression d'un Etat pour lequel les milieux dirigeants avaient eu des sympathies toutes particulières (le parti catholique, alors au pouvoir, détestait naturellement la politique *combiste* de la France), tout cela rendit le passage des troupes allemandes moins facile qu'on ne s'y attendait. Certes, les forteresses belges étaient impuissantes contre l'artillerie autrichienne et allemande récemment découverte. Mais cela ne put briser la résistance héroïque de la petite

nation méprisée. Ainsi, la ville de Liége dont le bombardement avait commencé le 5 août, tombait dès le 7; mais certains forts tinrent jusqu'au 15. La colère s'empara du haut commandement allemand, devant cette résistance inattendue, qui mettait en péril l'exécution de son plan offensif contre la France. C'est sans doute, en partie du moins, sous l'empire de ces sentiments que se produisirent de nombreux actes de violence contre la population civile belge. Il ne nous est pas permis de les passer sous silence, car ils exercèrent sur le développement ultérieur de la guerre, et spécialement sur la participation de nouveaux Etats à cette guerre, une influence décisive. »

Après avoir exposé l'agression, l'auteur apprécie comme suit les procédés du haut commandement allemand :

« Des villages entiers, des quartiers de ville furent rasés, les habitants fusillés en masse. Les Allemands invoquèrent, pour justifier leurs actes, l'argument des « francs-tireurs ». Or, en admettant même que, dans des cas isolés, des citoyens belges aient agi en francs-tireurs, les conventions internationales, comme les sentiments d'humanité, interdisaient des exécutions collectives sanglantes et cruelles, d'autant plus qu'en aucune circonstance, le commandement allemand n'a pu signaler d'attaque organisée, exécutée contre ses troupes par des corps francs. Aux yeux des autres peuples, ce fut une circonstance aggravante que ces actes, universellement regardés comme barbares, ne fussent point le fait d'individus isolés, mais la conséquence d'un système. Ce qui jusqu'alors, sous forme de mauvais traitements infligés à des soldats allemands dans les casernes, ou sous forme d'incidents comme ceux de Saverne (1913), n'avait été qu'une affaire intérieure de l'Empire, apparaissait maintenant comme un danger pour le monde entier. »

L'Histoire condamnera le militarisme prussien et elle attestera la responsabilité de l'Allemagne dans le déchaînement de la plus effroyable des guerres : c'est ce qu'affirme, une fois de plus, le livre impartial et documenté du savant zurichois.

O. G.

ERRATUM.

Quelques erreurs se sont glissées dans le dernier article de Fax.

Page 273, ligne 13, lire :

— Qu'est-ce que vous féyez droci? demanda notre ami.

— Dji sus pou yèse général. » Respectez-le, c'est un Wallon !... Les Chinois croient que le Japon se sert de ces « grandes compagnies ».

Page 282, ligne 22 :

Parce que la Finlande s'y oppose.

Page 285, note :

Angoriotes est inusité.

Le Conseil de la Couronne

du 2 août 1914

M. de Below-Saleske, Ministre d'Allemagne à Bruxelles, vint en personne, le 2 août 1914, à 19 heures, remettre l'ultimatum allemand à la Belgique, au Ministre des Affaires étrangères, M. Davignon. M. de Broqueville, président du Conseil des Ministres, aussitôt prévenu, accourut auprès de son collègue qu'il quitta à 20 h. 10, pour se rendre au Palais royal où il mit le Souverain au courant de l'événement et obtint son assentiment à la convocation immédiate d'un Conseil des Ministres à portefeuille, suivi d'un second Conseil auquel, outre ceux-ci, seraient appelés tous les Ministres d'Etat.

Les deux Conseils siégèrent successivement sous la présidence du Roi. Le premier, commencé à 21 heures, se continua à 22 heures avec les Ministres d'Etat qu'on avait pu rassembler. Le lieutenant général chevalier de Selliers de Moranville, chef d'état-major de l'armée, et le général-major baron de Ryckel, sous-chef d'état-major, y furent également appelés (1).

En provoquant la réunion de ce double Conseil, M. de Broqueville semble avoir voulu se conformer au précédent posé en juillet 1870, lorsque la guerre éclata entre l'Allemagne et la France impériale. Cet événement, il

(1) Lire à ce sujet *La nuit du 2 au 3 août 1914 au Ministère des Affaires érangères* de Belgique, par Albert de Bassompierre (*Revue des Deux Mondes,* du 15 février 1915) ainsi qu'un article du comte Louis de Lichtervelde, attaché au cabinet de M. de Broqueville, inséré dans *La Nation belge* du 2 août 1921, sous le titre: *La nuit du 2 août 1914 au Ministère de la Guerre.*

est vrai, avait surpris le Gouvernement belge de 1870 au moment où il venait de dissoudre les Chambres législatives, tandis qu'au mois d'août 1914 le Parlement était simplement en vacances entre deux sessions. Les situations de 1870 et de 1914 n'étaient donc pas identiques; néanmoins, l'extrême gravité des événements de 1914 pouvait exiger d'un instant à l'autre, l'adoption immédiate de mesures de la plus haute importance subordonnées à l'intervention du Parlement, alors qu'une couple de jours au moins eût été nécessaire pour réunir celui-ci. M. de Broqueville s'est donc montré sage en prévoyant, dès le 2 août, l'éventualité de mesures immédiates de l'espèce ainsi que l'intervention dans leur adoption, à défaut du Parlement absent, de l'autorité morale d'un Conseil de tous les ministres.

Les assistants au Conseil de 22 heures furent :

Le Roi, Président du Conseil;

Le comte de Broqueville, Président du Conseil des Ministres, Ministre de la Guerre;

Le vicomte Davignon, Ministre des Affaires étrangères;

M. Henry Carton de Wiart, Ministre de la Justice;

M. Paul Segers, Ministre des Chemins de fer;

M. Van de Vyvere, Ministre des Finances;

M. Albert Poullet, Ministre des Sciences et des Arts;

M. Armand Hubert, Ministre de l'Industrie et du Travail;

M. Jules Renkin, Ministre des Colonies;

M. Helleputte, Ministre des Travaux publics et de l'Agriculture;

Comte Woeste, Ministre d'Etat;

M. G. de Lantsheere, Ministre d'Etat, Gouverneur de la Banque Nationale;

M. F. Schollaert, Ministre d'État, Président de la Chambre des Représentants;

M. Liebaert, Ministre d'Etat;
M. L. Huysmans, Ministre d'Etat;
Le baron Greindl, Ministre d'Etat, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de Belgique à Berlin;
M. De Sadeleer, Ministre d'Etat;
M. Paul Hymans, Ministre d'Etat;
Le lieutenant général chevalier de Selliers de Moranville, chef d'état-major de l'armée;
Le général-major baron de Ryckel, sous-chef d'état-major de l'armée;
Le lieutenant général Jungbluth, adjudant général, chef de la Maison militaire du Roi;
Le lieutenant général Hanoteau, aide de camp du Roi;
Le baron Van der Elst, secrétaire général du Ministère des Affaires étrangères;
Le commandant Galet, officier d'ordonnance du Roi.

Etaient absents :

M. Berryer, Ministre de l'Intérieur, envoyé en mission urgente à Liége, auprès du général Leman, commandant la position fortifiée de Liége;
Le baron de Favereau, Ministre d'Etat et Président du Sénat, atteint par sa convocation, au cours de la nuit seulement, à Jenneret (Luxembourg);
M. Cooreman, Ministre d'Etat, qui n'a reçu la convocation qu'à une heure du matin, à Mariakerke;
Le comte Goblet d'Alviella, Ministre d'Etat, en voyage en Norvège.
M. Van den Heuvel, Ministre d'Etat, atteint à Gand par sa convocation, arriva à la séance à 23 h. 15 seulement.

Le Conseil réunit donc vingt-trois personnes, non compris le Roi. Les délibérations furent dirigées par le comte de Broqueville.

*
* *

Que se passa-t-il dans cette mémorable séance? En a-t-il été dressé un procès-verbal authentique?

Dans l'affirmative où se trouve celui-ci? Qui l'a rédigé? Quelle en est la teneur?

Si le document n'existe pas, quelle créance peut-on accorder aux aperçus des écrivains qui ont prétendu lever le voile qui couvre les délibérations du grand Conseil?

Où est la vérité sur ce sujet?

Telles sont les questions posées par l'opinion publique depuis plus de deux années. Seuls y ont fait écho des récits fantaisistes et des appréciations erronées, dictées parfois par l'intention de nuire.

Le moment de faire jaillir la lumière sur cet événement de notre histoire nationale me paraît venu et puisque personne ne se lève pour faire connaître et défendre la vérité, je veux me faire son servant en combattant l'erreur et le mensonge partout où je les rencontrerai.

Et tout d'abord, que faut-il croire au sujet de l'existence d'un procès-verbal authentique?

La déclaration du comte de Broqueville, Ministre d'Etat, à un rédacteur du *Journal de Bruxelles* (voir numéro du 4 avril 1921), et reproduite ci-après, répond en partie à cette question:

Vous n'ignorez, d'ailleurs, sans doute pas qu'en Belgique fort peu de gouvernements tinrent des procès-verbaux.

J'ajoute ceci: les rares procès-verbaux qui furent tenus pendant les quatre-vingt-quatre mois où je restai chef du cabinet n'ont qu'exceptionnellement été soumis à l'approbation des intéressés. Tel fut le cas, notamment, je puis vous l'assurer, entre le 1er janvier 1913 et la date de mon départ.

Pas de procès-verbaux des Conseils de Ministres, sauf en de rares circonstances, telle était donc la règle et l'on ne s'en est pas départi pour la séance du 2 août 1914, comme le prouve la lettre reproduite ci-dessous que

m'adressa, en 1915, le baron Van der Elst, secrétaire général du Ministère des Affaires étrangères :

« Le Havre, 5 avril 1915.

« Le Roi m'a chargé de réunir les éléments nécessaires « pour établir un procès-verbal des séances historiques « des 2 et 3 août auxquelles vous avez assisté.

« Malheureusement, je n'ai pas eu le temps de prendre « des notes. Auriez-vous la bonté de me dire tout ce que « vous vous rappellerez au sujet des discours prononcés « par les différents orateurs et spécialement de me don- « ner des détails sur vos déclarations et sur celles du « baron de Ryckel (1) avec lequel vous avez eu, je crois, « une légère discussion.

« Je fais le même appel à la mémoire de quelques per- « sonnes, mais je compte surtout sur la vôtre.

« Veuillez croire, etc.

« (Signé) L. VAN DER ELST. »

Je ferai connaître, au cours de cette étude, la suite que je donnai à cette lettre; pour l'instant je l'invoque uniquement à titre de preuve décisive de l'inexistence de tout procès-verbal officiel de la séance du 2 août 1914.

Pendant la guerre et depuis la conclusion de l'armistice, des comptes rendus fragmentaires de la mémorable séance, accompagnés de commentaires, ont été publiés de divers côtés par des écrivains dépourvus de toute documentation sérieuse, susceptible de donner créance à leurs récits; tous rapportent de prétendues divergences de vues et des débats orageux qui auraient surgi pendant la séance du Conseil au sujet du plan d'opérations à exécuter par notre armée pour s'opposer à l'invasion alle-

(1) Le général-major de Ryckel était en mission en Russie, en 1915. Il était sans doute difficile de le consulter.

mande. La concordance de ces récits, quant au fond, entraîne la conviction de leur origine commune et il semble acquis qu'il faille identifier celle-ci avec la rumeur inconsistante d'une retraite immédiate de notre armée sous Anvers qui, d'après le comte Louis de Lichtervelde, attaché au cabinet de M. de Broqueville, circula parmi les officiers du Ministère de la Guerre, dès le soir du 2 août, avant même que les délibérations des ministres réunis au Palais du Roi eussent pris fin. Cette rumeur fut aussitôt amplifiée et commentée avec passion par ces officiers que le comte L. de Lichtervelde (1) appelle: « *la bouillante équipe, qui sous les ordres du colonel* « *d'état-major Wielemans, formait l'entourage du Minis-* « *tre de la Guerre.* »

Leurs propos et leurs commentaires inconsidérés eurent ce résultat regrettable de donner un corps viable à cette rumeur et de faciliter ainsi sa propagation. A leur insu, ils avaient apporté une aide efficace à la création d'une légende malsaine, de nature à discréditer les actes du haut commandement de l'armée au moment où des circonstances tragiques exigeaient impérieusement pour lui la plénitude de la confiance de la Nation.

Voilà donc, pris sur le vif, la naissance et le processus de l'évolution d'une légende! Et ce spectacle m'autorise à relever le manque de calme, de sang-froid, de pondération et de mesure, manifesté soudainement par ces officiers en ces graves circonstances. Peut-être verra-t-on une atténuation à leur faute dans l'énervement provoqué par le caractère tragique de la situation ainsi que dans leur emballement pour la fausse doctrine française de l'offensive à outrance, *per fas et nefas*, dont la faillite lamentable allait se manifester lumineusement au milieu des multiples revers des armées françaises du début des hostilités, ainsi que dans leur répercussion fâcheuse sur

(1) *La Nation belge* du 2 août 1921.

le sort du corps expéditionnaire anglais et, tout spécialement, sur celui de la malheureuse Belgique et de son armée.

Il me paraît intéressant de reproduire textuellement les impressions du comte Louis de Lichtervelde. Voici comment il s'exprime (1) :

Au cabinet du ministre ne régnait aucun désarroi. M. de Broqueville était au Palais : « Enfin, nous savons quoi ! », tel était le cri des officiers de la bouillante équipe qui sous les ordres du colonel d'état-major Wielemans formait l'entourage du Ministre de la Guerre : tous ils avaient cru depuis deux ans à la fatalité d'un conflit ; ils avaient travaillé sans relâche dans cette certitude et depuis le début de la crise leur seule crainte était de voir se développer une situation fausse qui eût paralysé la volonté du gouvernement et retardé outre mesure la concentration. L'ennemi s'étant démasqué, il n'y avait plus qu'à jeter nos forces dans la direction menacée et à barrer la route. Pas l'ombre d'un doute ni d'une hésitation : les ouvriers de la réorganisation de 1913 avaient une foi inébranlable dans l'œuvre de leurs mains.

Le Conseil des Ministres délibérait au Palais avec les Ministres d'Etat, mais déjà des rumeurs prétendaient rendre compte des décisions prises. Vers minuit la nouvelle était que l'armée allait tout entière se retirer sous Anvers, en attendant une occasion favorable de livrer bataille. Bruxelles serait même tout de suite évacuée. Rien ne peut décrire l'effet que cette communication, donnée, à tort, comme un écho de ce qui se passait au Conseil, produisit sur l'état-major du Ministre de la Guerre, jeune, vibrant et plein de feu.

Depuis deux ans les collaborateurs militaires de M. de Broqueville étaient attelés à la tâche de forger l'arme qui sauverait le pays à l'heure du danger ; ils en connaissaient la valeur pour l'avoir organisée avec amour ; ils savaient l'armée brave, courageuse, pleine d'entrain et de foi ; imbus des doctrines nouvelles, ils redoutaient plus que tout au monde la hantise des forteresses qui avait perdu l'armée française en 1870. L'un d'eux, sombre et résolu, se promenait de long en large dans le couloir en disant : « Je me ferai sauter le caisson ! »

Les autres entouraient le colonel Wielemans et discutaient avec animation l'hypothèse qui renversait toutes les prévisions ; le chef du Cabinet militaire, ému par cette explosion juvénile, répondait par de bonnes paroles ; puis désireux d'être débarrassé de tout souci matériel il donna l'ordre d'emballer sans retard les archives dans les paniers qui depuis la mobilisation, attendaient dans les bureaux le départ pour le réduit national.

(1) *La Nation belge* du 2 août 1921.

Il est utile et intéressant, et je le conseille à mes lecteurs, de mettre en parallèle le récit du comte Louis de Lichtervelde concernant la physionomie du cabinet du Ministre de la Guerre, le soir du 2 août 1914, et celui de M. Paul Crokaert, pages 5 à 9 de son *Immortelle mêlée,* publiée pendant la guerre avec un succès éclatant, et d'ailleurs mérité, en dépit d'erreurs et de jugements mal fondés inhérents à tout livre écrit à une époque trop proche des événements qu'il prétend peindre, au milieu de l'excitation des passions. Le Temps, cette « Cour de cassation » de l'Histoire, ne manquera pas de rectifier ces erreurs et de réformer ces jugements; mais déjà, avec une parfaite loyauté, à laquelle je rends hommage, M. Paul Crokaert, mieux éclairé par ma documentation, a reconnu l'erreur en laquelle il a été induit au sujet de la séance du 2 août 1914, et il m'a promis spontanément des rectifications dans les éditions ultérieures de son beau livre.

En résumé, les auteurs des récits ou comptes rendus fragmentaires dont je m'occupe se sont bornés à enregistrer, à titre de fait historique prouvé, une *légende* engendrée dans la nuit enfiévrée et tragique du 2 août 1914 par une rumeur inconsistante, à laquelle vinrent malheureusement donner créance l'attitude et les propos imprudents d'officiers trop crédules de l'état-major du Ministre de la Guerre.

Cette légende eut une sœur qui naquit de la même mère, le lendemain 3 août, sous les espèces d'une prétendue offre de concours immédiat de cinq corps d'armée faite à la Belgique par le Gouvernement français. J'en publierai très prochainement, dans le *Flambeau,* l'histoire qui suffira amplement à assurer sa démolition.

* * *

D'après un renseignement émanant d'une source méritant confiance, il semblerait que le baron Van der Elst n'ait pas réussi dans sa mission d'établir un compte rendu

du Conseil de la Couronne du 2 août 1914. Si je fais abstraction des récits fragmentaires dénués de preuves et fondés exclusivement sur des ouï-dire légendaires, il n'existerait, à ma connaissance, que deux comptes rendus émanant d'assistants à ce Conseil historique : celui que j'ai établi au commencement d'avril 1915 à la demande du baron Van der Elst (1) et celui des *Mémoires* du général baron de Ryckel (2).

Ces deux documents ont trait presque exclusivement aux questions militaires dont il a été parlé au cours de la séance. J'ignore pourquoi le général de Ryckel s'est abstenu de narrer en détail ce qui s'y est dit concernant l'ultimatum et la réponse diplomatique à y faire ; quant à moi, les échanges de vues des ministres sur cet objet ne se sont pas imprimés assez nettement dans ma mémoire pour m'autoriser à en écrire le détail. Je me souviens très bien de l'accord unanime de l'assemblée sur le sens de la réponse à faire à l'ultimatum, mais les échanges de vues concernant la rédaction de cette réponse m'ont paru négligeables.

En revanche, j'ai conservé un souvenir net des questions posées au point de vue de notre action militaire, des réponses que j'y ai faites et de l'intervention de mon subordonné, le général de Ryckel, sous-chef d'état-major de l'armée. Seules ces questions militaires paraissent intéresser le public et seules aussi, elles ont donné lieu à des controverses.

Afin de mettre le lecteur à même de se créer une opinion d'après des pièces authentiques, sans peser sur son jugement, je placerai sous ses yeux mon compte rendu de 1915, adressé au baron Van der Elst, suivi de celui des *Mémoires* du général de Ryckel.

(1) Voir p. 453.

(2) *Mémoires* du lieutenant général baron de Ryckel, édités à Paris chez Chapelot et à Bruxelles à la Société anonyme d'imprimerie et d'édition « Notre pays », en 1920.

Comme le lecteur constatera immédiatement les différences inconciliables des deux comptes rendus, je céderai aussitôt la plume aux assistants encore en vie de la mémorable séance et je m'en rapporterai à eux pour indiquer où se trouve la vérité.

Compte rendu du Lieutenant Général de Selliers de Moranville (1).

A la suite d'un Conseil des Ministres à portefeuille qui fut tenu sous la présidence du Roi, les Ministres d'Etat et les Ministres à portefeuille furent invités, dans la soirée du 2 août 1914, immédiatement après la remise de l'ultimatum allemand au Gouvernement belge, à se réunir au Palais du Roi, à Bruxelles, pour y tenir un Conseil de la Couronne sous la présidence du Souverain.

Le but du Roi en convoquant cette importante assemblée fut de consulter les représentants les plus autorisés de la Nation au sujet de la ligne de conduite à suivre en présence de l'ultimatum allemand. La Belgique devait-elle défendre sa neutralité par les armes ou céder à l'injonction de l'Allemagne?

Si l'Assemblée se prononçait pour la défense armée, le Roi pourrait s'appuyer sur cette manifestation du sentiment national pour donner pleine autorité aux mesures d'une gravité exceptionnelle nécessitées par l'état de guerre.

On ne saurait assez le proclamer à l'honneur de la Nation belge, un accord unanime s'établit très rapidement dans l'assemblée sur l'obligation de remplir nos devoirs internationaux.

Au cours de la séance, les questions suivantes furent posées par des assistants au lieutenant général de Selliers de Moranville, qui y fit les réponses également consignées ci-après:

I. — Notre armée pourrait-elle livrer seule une bataille défensive avec chance d'arrêter l'ennemi?

Réponse. — Non.

II. — Notre armée est-elle complètement prête pour affronter la lutte?

Réponse. — Non; la guerre nous surprend en flagrant délit de réorganisation de l'armée; nos cadres d'officiers et surtout d'officiers de réserve sont encore insuffisants; notre artillerie de campagne est encore incomplète; nous n'avons pas du tout d'artillerie lourde (obusiers).

(1) Les questions numérotées I à VI et leurs réponses, ainsi que les deux paragraphes concernant l'opinion exprimée par le général de Ryckel, sont la copie du compte rendu que j'ai envoyé au baron Van der Elst, le 14 avril 1915. Seuls les trois premiers et les trois derniers paragraphes y ont été ajoutés à une date postérieure.

III. — Notre mobilisation est-elle assurée?

Réponse. — Oui. Pendant les deux derniers mois on y a travaillé d'arrache-pied. La mobilisation se fera dans de très bonnes conditions ainsi que la concentration de l'armée mobilisée sur une des positions militaires étudiées.

IV. — Les places de Liége et de Namur sont-elles en mesure de résister pendant un certain temps?

Réponse. — Oui. Pendant un mois; leur approvisionnement de vivres a été calculé sur cette base.

Si les intervalles des forts sont forcés, les forts peuvent se défendre isolément et se soutenir mutuellement.

V. — La place d'Anvers est-elle en mesure de résister à un siège?

Réponse. — Oui, mais avec le concours de l'armée de campagne car certains forts sont inachevés, ainsi que l'enceinte, et les troupes de forteresse sont incomplètes.

VI. — Sur l'invitation du Roi, le lieutenant général de Selliers de Moranville a exposé les conditions dans lesquelles coopérerait l'armée belge avec les armées alliées.

Ces conditions étaient:

a) L'armée belge se charge elle-même de la garde et de la défense des places fortes à l'exclusion des troupes alliées;

b) Notre armée opérerait en liaison et d'accord avec les Alliés, mais elle ne passerait pas sous le commandement d'un général allié.

Il ne surgit aucun débat concernant les plans de défense du pays.

Questionné à son tour, ou bien spontanément, le général de Ryckel, sous-chef d'état-major de l'armée, exprima brièvement l'opinion que notre armée de campagne, aussitôt sa concentration terminée à l'ouest et à proximité de la position fortifiée de Liége, devait prendre immédiatement l'offensive, pénétrer dans les provinces rhénanes et marcher sur Cologne (?)

Questionné au sujet de l'opinion du général de Ryckel, le lieutenant général de Selliers de Moranville fit valoir la témérité de pareille opération, qui exposerait notre armée de campagne à une destruction prématurée, compromettant du même coup la défense ultérieure de la position fortifiée d'Anvers, à laquelle son concours serait indispensable si celle-ci était attaquée.

L'illustre assemblée ne posa pas d'autre ques ion au point de vue militaire. Elle ne voulut pas s'ériger en une sorte de conseil de guerre appelé à discuter des plans d'opérations militaires; elle se renferma dans les questions politiques où elle était compétente et s'en rapporta au haut commandement de l'armée pour ce qui concernait la défense militaire du pays.

Il y eut aussi un long débat au sujet de la réponse à faire à l'ultimatum, car on espérait encore faire revenir l'Allemagne sur ses intentions agressives.

L'assemblée prit fin vers minuit après qu'il eut été entendu que les Ministres d'Etat Van den Heuvel et Paul Hymans, ainsi que M. de Broqueville, chef du Cabinet, M. Henry Carton de Wiart, Ministre de la Justice, M. Davignon, Ministre des Affaires étrangères, accompagnés du baron Van der Elst, son secrétaire général, se rendraient au Ministère des Affaires étrangères pour y élaborer la rédaction définitive de la réponse belge à l'ultimatum allemand.

Je crois utile de compléter mon compte rendu par la copie ci-après de l'accusé de réception du baron Van der Elst :

« Merci, mille fois de votre intéressante note sur les « séances des 2 et 3 août.

« Deux mots encore :

« 1° A-t-on parlé de promesses ou de précisions en ce « qui concerne le concours de nos futurs alliés ? Date « probable de leur intervention. Importance des forces « amenées à notre secours. Y a-t-il été question de cinq « corps d'armée français qui allaient venir immédiate- « ment à notre secours ?

« 2° Avez-vous eu l'occasion de préciser la durée de la « défense d'Anvers ? Dans l'ignorance où nous nous « trouvions des formidables moyens dont disposaient les « Allemands, n'a-t-on pas déclaré que la place était impre- « nable ?

« (S.) L. Van der Elst.

« Le Havre, 15 avril 1915. »

Je répondis à ces questions par une lettre du 22 avril 1915 dont j'ai conservé un résumé. Dans cette lettre j'ai déclaré me souvenir d'avoir entendu parler de cinq corps d'armée français prêts à venir à notre secours à bref délai, et j'y ai émis l'hypothèse que cette nouvelle émanait peut être de M. Klobukowski qui en aurait parlé au Roi, à M. de Broqueville ou à M. Davignon. Toutefois

mes souvenirs ne me permettaient à cet égard aucune précision.

Quant à la durée probable de la résistance de la forteresse d'Anvers, j'ai répondu ne pas me souvenir d'en avoir parlé.

Extrait des „ Mémoires " du Général de Ryckel.

Chapitre IV, p. 286:

A 9 h. 30 l'Assemblée était constituée sous la présidence du Roi.

Le Ministre des Affaires étrangères donne lecture de la note que lui avait remise à 7 heures du soir, M. de Below-Saleske, Ministre d'Allemagne.

Bien que cette note soit connue de tous, sa place ici est spécialement marquée.

(Texte de l'ultimatum allemand).

La lecture terminée il y eut un profond silence; puis une seconde lecture fut réclamée.

Lorsqu'elle fut terminée, tous les Ministres d'Etat déclarèrent *unanimement* que nous ne pouvions accepter semblable chose.

C'était la guerre et la question était de savoir ce que l'on allait pouvoir faire.

C'est alors que le chef du gouvernement se tournant vers la gauche, du côté des généraux, dit:

« C'est aux militaires à nous dire ce qu'ils peuvent faire. »

Le Roi donna la parole au lieutenant général chevalier de Selliers de Moranville.

Le chef de l'état-major de l'armée fit ressortir que la nouvelle loi militaire ne pouvait pas encore sortir ses pleins effets; il y avait donc là une faiblesse d'effectifs, mais *que compenseraient en partie l'incorporation immédiate du contingent de 1914 et l'enrôlement des nombreux volontaires qui affluaient dans les bureaux de recrutement* (on parlait en ce moment de 40,000 engagements). Puis le lieutenant général préconisa la position de la Velpe, position depuis longtemps reconnue et étudiée, et pouvant convenir en l'occurence pour s'opposer à l'invasion.

Contrairement aux errements militaires d'après lesquels les avis demandés à plusieurs le sont toujours en commençant par le plus jeune, le chef d'état-major de l'armée avait été amené à donner le premier son avis.

La parole fut ensuite donnée au général Hanoteau, inspecteur général de l'artillerie, qui venait d'être nommé aide de camp du Roi, dans les circonstances que nous avons relatées. Ses travaux antérieurs,

toute sa carrière avaient été consacrés à son arme d'origine. Il n'avait pas été préparé spécialement à résoudre le problème qui lui était soumis. Il dut se contenter d'admettre que la position de la Velpe pouvait être éventuellement et avantageusement occupée. Cette position classique connue et reconnue, signalée depuis 1876 (?) dans les cours de l'Ecole de guerre, ne bousculait aucun principe admis. Elle ne pouvait donc lui paraître anormale.

Le Roi me donna alors la parole.

Je m'excusai tout d'abord de devoir exposer des idées diamétralement opposées à celles de mes deux aînés.

Je débutai par la réfutation de la possibilité d'utiliser les hommes de la future levée ainsi que les nouveaux enrôlés, car il fallait, au moins, un minimum absolu de six semaines avant de pouvoir utiliser dans les rangs ces éléments nouveaux.

Je développai ensuite le principe qui est à la base du choix d'une position de réunion de l'armée. Une telle position doit mettre l'armée en mesure d'arrêter l'ennemi quelle que soit la direction qu'il suivra, sans compromettre ses communications avec Anvers. Parmi les positions de l'espèce, la plus avantageuse est celle qui se trouve la plus rapprochée de la frontière, parce qu'elle couvre une plus grande étendue de pays.

Puis j'exposai le projet d'opérations contre l'Allemagne esquissé dans le Mémoire sur la défense de la Belgique et qui aboutissait à la réunion de l'armée sur la Meuse, la vraie ligne de défense de la Belgique contre l'Allemagne.

Je pouvais parler d'abondance de cette partie du mémoire tant elle m'avait préoccupé depuis le 15 janvier et je terminai par cette phrase (voir p. 131) :

L'Allemagne considère la Belgique comme ennemie.

Notre armée est réunie en Hesbaye et sur le plateau de Herve.

L'Allemagne l'attaque; elle se défend.

L'Allemagne la dédaigne; elle marche sur Aix-la-Chapelle.

Je remarquai, ensuite, que, pour des raisons qui n'avaient pas à intervenir à ce moment, les travaux relatifs à la mise à exécution du plan de transport jusque sur la Meuse elle-même avaient été interrompus et que conséquemment la mise à exécution du plan, tel qu'il avait été primitivement conçu, était devenue impossible; mais que d'autre part la sous-commission des transports s'occupait en ce moment de la question du transfert de l'armée dans la région de Tirlemont, d'où l'on pouvait s'efforcer de gagner la Meuse au plus tôt.

La mobilisation allemande avait été décrétée; le 2 août était le premier jour de la mobilisation et l'on pouvait compter sur l'avance que nous donnait la nôtre pour espérer arriver sur la Meuse en temps opportun.

Mon exposé fut long. Je fus, comme on le pense, religieusement

écouté tant par les membres du gouvernement que par les Ministres d'Etat.

Quand j'eus terminé, le Roi dit à l'Assemblée :

« Je crois, Messieurs, qu'il ne peut y avoir d'hésitation ; nous ne pouvons que nous rallier à ce plan si savamment étudié. »

L'Assemblée s'occupa alors des termes à employer dans la réponse à faire à la note allemande.

Finalement les Ministres d'Etat Van den Heuvel et Paul Hymans se rendaient au Ministère des Affaires étrangères avec M. le Ministre Davignon et son secrétaire général le baron Van der Elst, pour procéder à la rédaction définitive de la note qui devait être soumise à Sa Majesté préalablement à sa remise.

A 23 heures, les Ministres d'Etat absents de Bruxelles et rentrés en toute hâte furent introduits sur l'ordre du Roi ; lecture fut faite de la note allemande et l'on mit les nouveaux arrivés au courant des décisions qui venaient d'être provisoirement arrêtées au sujet de la rédaction de la réponse à faire.

L'Assemblée se sépara à minuit.

*
* *

Les assistants au grand Conseil du 2 août 1914 furent, nous l'avons dit, au nombre de vingt-trois, non compris le Roi ; cinq décès se sont produits parmi eux pendant la guerre, savoir :

MM. Davignon, G. de Lantsheere, baron Greindl, L. Huysmans et Schollaert.

Dix-huit des assistants sont donc encore vivants et peuvent se prononcer au sujet de la véracité des deux comptes rendus qu'on vient de lire.

Consultées par moi à ce sujet et mises en possession de ces deux documents, ces hautes personnalités ont bien voulu émettre, par écrit, à leur sujet les appréciations reproduites ci-après :

AVIS DES MINISTRES

Comte de Broqueville.

« Le compte rendu de la séance historique du « 2 août 1914 imaginé par le général de Ryckel est en

« désaccord complet avec la réalité. Quant aux paroles « qu'il prête au Roi, nous ne connaissons personne qui « les ait entendues; elles sont d'ailleurs en contradiction « absolue avec les actes du chef suprême de l'armée.

« Pour le surplus votre exposé relatif aux questions « d'ordre militaire est conforme à ce qui fut dit quand « les généraux furent appelés au Conseil. »

M. H. Carton de Wiart.

M. Carton de Wiart a bien voulu me donner son avis écrit au sujet des comptes rendus, mais à condition de ne pas le publier actuellement eu égard à la réserve que lui imposent ses fonctions de premier Ministre.

Je regrette donc très vivement de me trouver empêché de reproduire ici son avis.

M. G. Helleputte.

« J'ai le plaisir de vous faire savoir que mes souvenirs « concordent avec les vôtres en ce qui concerne l'échange « de vues relatif aux questions militaires. »

M. Armand Hubert et M. De Sadeleer.

Deux lettres recommandées que j'ai envoyées à chacun de ces honorables sénateurs sont demeurées sans réponse. Je ne sais donc rien de leur opinion.

M. Paul Hymans.

Dans un entretien que j'eus avec lui le 2 février 1921, M. Hymans voulut bien m'exprimer verbalement son sentiment au sujet des deux comptes rendus, mais il subordonna la remise de la rédaction que j'en demandais afin de la publier, à la certitude que les autres Ministres assistant au grand Conseil de la Couronne m'en remettraient une également.

Plusieurs de ces rédactions m'étant parvenues ou m'ayant été promises formellement, je revis M. Hymans, le 23 avril suivant, et lui rappelai sa promesse conditionnelle; mais il me manifesta le regret de devoir renoncer à sa première intention parce que, à la suite des négociations internationales auxquelles il venait de participer, il s'était trouvé dans la nécessité d'opposer des refus à de nombreuses demandes de renseignements faites par des publicistes et avait dû adopter la règle générale et absolue de décliner désormais tout avis sur les affaires d'intérêt public auxquelles il avait été ou serait mêlé.

Soucieux de me conformer aux règles de la plus scrupuleuse discrétion, je m'abstiendrai, quoiqu'à mon vif regret, de divulguer l'avis que M. Hymans m'a donné le 2 février, bien que cet avis ne m'ait pas été exprimé confidentiellement.

M. Liebaert.

Après une lecture des deux comptes rendus, M. Liebaert reconnut l'exactitude de ma rédaction, « pour autant ajouta-t-il, que je puisse me fier à ma mémoire ».

Peu de jours après, M. Liebaert compléta cet avis verbal dans la lettre ci-après, datée du 21 février 1921 :

« Ainsi que je vous l'ai dit lors de la visite que vous « avez bien voulu me faire, je n'ai que des souvenirs très « imparfaits de ce qui s'est passé au cours de la séance « nocturne du 2 août.

« L'unanimité étant acquise sur le devoir de résistance, « après des réponses rassurantes données par les représentants de l'autorité militaire, j'ai surtout été frappé « de ce qui s'est dit au sujet des ponts de la Meuse dont « je connaissais l'importance comme ancien Ministre des « chemins de fer; le passage sur la Meuse était, pendant « ma gestion, le point faible du réseau. Comme on parlait « de les couper, ce que je trouvais tout indiqué, j'ai sur-

« sauté en entendant le général de Ryckel dire avec viva-
« cité : « Ah ! non ! Il faut que nous puissions refouler les
« Allemands chez eux ! » (1).

« Je ne me souviens nullement, en dehors de ce point,
« l'avoir entendu exposer un plan de campagne, ni le
« Roi y donner son approbation, même sur ce point
« spécial.

« J'ai aussi dans la mémoire qu'il a été affirmé que
« Liége résisterait pendant six semaines, Namur pendant
« sept semaines et Anvers indéfiniment.

« J'attribue ces déclarations, erronément, semble-t-il,
« à M. le général Hanoteau.

« Je ne veux pas mettre un seul instant en doute l'exac-
« titude de votre relation, d'autant moins que les ques-
« tions techniques doivent avoir bien autrement absorbé
« votre attention que celle des civils. Pour eux, la ques-
« tion dominante, j'allais dire la seule question, était :
« est-ce la guerre, oui ou non ? »

M. Prosper Poullet.

« Je regrette vivement de ne pouvoir vous donner les
« renseignements que vous voulez bien me demander.

« Je suis affligé d'une très mauvaise mémoire. C'est à
« peine si, saisi de versions différentes d'un incident, je
« pourrais me prononcer entre elles, après avoir entendu
« à mon tour les témoins sûrs de leur fait. »

M. Jules Renkin.

« Sans vouloir entrer dans la discussion des détails, je
« puis attester que votre compte rendu de la séance du
« 2 août est exact dans ses lignes générales. »

(1) Propos à retenir, à titre documentaire, pour la recherche des responsabilités dans la non-destruction du pont du Val-Benoît à Liége, étude que je compte publier assez prochainement.

M. Paul Segers.

« Je ne vois aucune difficulté à vous écrire que mes « souvenirs sont conformes aux vôtres quant à votre « exposé relatif aux questions d'ordre militaire. »

—

M. Van de Vyvere.

M. Van de Vyvere a bien voulu me communiquer par écrit son sentiment à titre personnel, à condition qu'il ne soit pas rendu public en ce moment, à cause de la réserve que lui imposent ses fonctions de Ministre des Affaires économiques.

Je m'incline devant sa volonté tout en exprimant à nouveau mon grand regret de priver le lecteur de son avis.

Comte Woeste.

« Vous avez bien voulu me communiquer quelques « extraits de l'ouvrage du général de Ryckel relatifs à ce « qui s'est passé au Conseil de la Couronne tenu dans « la nuit du 2 au 3 août 1914 (1).

« Je n'hésite pas à dire que les souvenirs du général « de Ryckel le servent très mal.

« Dans cette séance, on a examiné l'attitude que la « Belgique avait à prendre en face de l'ultimatum de « l'Allemagne. Quelques vues ont été échangées à cet « égard et le Roi a clos le débat en constatant que le Con- « seil s'était montré unanime.

« Mais aucun débat militaire n'a surgi. Aucun plan « d'opérations n'a été exposé, ni par le général de « Ryckel, ni par d'autres généraux, ou approuvé. Seule- « ment un membre ayant demandé de quelles forces « exactes le pays disposait, le général de Selliers les a « indiquées en exprimant son avis sur la durée éventuelle

(1) Afin d'éviter toute équivoque je déclare que ces extraits sont la copie intégrale et complète du compte rendu de Ryckel, tel qu'il est imprimé dans ses *Mémoires*. (de Selliers.)

« de la résistance des forts de la Meuse et des fortifica-
« tions d'Anvers. Rien d'autre n'a été dit à ce sujet. »

Militaires et Fonctionnaires

Il m'a été communiqué que les lieutenants généraux Jungbluth et Hanoteau, ainsi que le colonel Galet étant tenus à une réserve absolue, en raison de leurs fonctions auprès du Souverain, leur sentiment au sujet des comptes rendus ne pouvait être rendu public.

A vrai dire, je connaissais déjà, sur ce sujet, l'avis du lieutenant général Hanoteau, mais il va de soi que je ne puis le divulguer sans son autorisation et celle-ci ne m'est pas accordée. Quant aux avis de MM. Jungbluth et Galet, je n'ai pas jugé pouvoir leur demander de me le dire, même à titre confidentiel.

Baron Van der Elst.

Estime ne pouvoir exprimer son sentiment sur les comptes rendus. Néanmoins sa lettre du 22 avril 1915, citée plus haut, semble impliquer son acquiescement à mon compte rendu.

***

Pour terminer cette étude de bonne foi, voici mes conclusions :

1° Etabli le 14 avril 1915, à la demande du baron Van der Elst, à une époque rapprochée du Conseil de la Couronne du 2 août 1914, alors qu'il n'était pas question de commentaires et de polémiques à ce sujet, mon compte rendu entraîne la présomption d'avoir été rédigé à l'abri de toute préoccupation subjective de nature à entacher son exactitude et sa sincérité ;

2° Cette présomption d'exactitude et de sincérité se change en certitude à la lumière des témoignages concor-

dants recueillis jusqu'à ce jour auprès des hautes personnalité ayant assisté à ce mémorable conseil;

3° Le compte rendu du général de Ryckel est un tissu d'inexactitudes pour ce qui concerne les questions militaires posées devant le Conseil. Ainsi, je n'ai pas soufflé mot d'une compensation que de nombreux engagements volontaires allaient apporter au déficit de l'effectif de guerre de nos régiments; et comment m'aurait-il été possible de faire état de 40,000 volontaires puisque l'élan de la population pour accourir dans les rangs de l'armée commençait seulement à se dessiner! Il n'a pas été question de la position de la Velpe ou de la Gèthe, ni d'aucun plan d'opérations militaires. Le général Hanoteau n'a émis aucun avis. Aucune allusion au plan de transports de l'armée n'a été faite. Le général de Ryckel a exprimé son idée d'offensive sur Cologne sous la forme d'une boutade et nullement d'un long et savant exposé, et le Roi n'a formulé à ce sujet ni approbation ni désapprobation;

4° Ma version du Conseil de la Couronne tenu le 2 août 1914 est désormais acquise à l'histoire.

Lieutenant général DE SELLIERS DE MORANVILLE.

Trois étapes de la littérature grecque moderne

Ange Vlachos, Jean Condylakis, Constantin Hadjopoulos

La littérature grecque contemporaine est mise très haut par ceux qui la connaissent. Quand tout récemment l'Université de Harvard a publié le premier volume de la traduction anglaise de Kosti Palamas, la critique américaine a qualifié celui-ci de premier poète de l'Europe, et il en est incontestablement un des premiers. A côté de lui il faut nommer Drossinis, Malakassis, Hadjopoulos, Gryparis, Porphyras, Sitzilianos, Eftaliotis, Polemis, Skipis, tous poètes de valeur, très différents les uns des autres, ayant chacun une personnalité nettement marquée. Le poète satirique Souris qui publiait à lui tout seul un journal hebdomadaire en vers, égalait sans conteste en verve et en sens artistique Raoul Ponchon et le dépassait par son abondance et la variété des sujets qu'il traitait. Tous les noms cités et j'aurais dû en ajouter cinq ou six autres, notamment ceux de Pallis et de Provélenghios, sont ceux de poètes arrivés à l'âge mur. La production poétique de la jeune génération pleine de promesses est encore plus abondante. La Grèce est incontestablement celui des petits pays d'Europe où la poésie est la plus vigoureuse et la plus variée. Je devrais en dire autant sinon du roman, du moins de la nouvelle. On citerait aisément dix auteurs dont les contes mériteraient d'être traduits en français, comme ils l'ont été en anglais, italien ou espagnol.

Un autre genre plus éphémère, mais qui a été cultivé en Grèce avec un bonheur singulier, est la chronique. Tous les journaux athéniens ont dans leur état-major un

ou deux chroniqueurs, recrutés parmi les hommes de lettres de tout premier plan ; grâce à eux ils ont conservé un cachet littéraire qu'on chercherait en vain dans la presse quotidienne d'autres pays à l'exception de la France.

Le développement du théâtre grec a été *handicapé* par l'absence de scènes subventionnées et par la plaie, sévissant aussi en Italie, du comédien-directeur et de la troupe mobile. Mais cependant on donne à Athènes vingt à trente pièces nouvelles par an et si l'on fonde un jour un théâtre international, on ne saurait sans injustice exclure du répertoire les œuvres de cinq ou six dramaturges hellènes et notamment celles de Xénopoulos et de Mélas.

Malheureusement toute cette floraison est pour le public international comme si elle n'existait pas. Rarissimes sont les étrangers qui lisent le grec moderne et les Grecs eux-mêmes ont négligé de faire systématiquement connaître un des aspects les plus encourageants de leur pays.

Cela est d'autant plus affligeant qu'il n'en fut pas toujours ainsi. Il y a une quarantaine d'années, rien qu'en français on publiait une histoire de la littérature grecque moderne (par A. Rangabé), un ouvrage consacré aux poètes grecs (par Mme Adam). Des drames, des romans, des nouvelles étaient traduits, commentés, voire représentés par Mme Adam, le marquis Queux de Saint-Hilaire, Mézières, Gidel et d'autres hellénisants. Et ce qui se passait en France se produisait aussi en Allemagne et en Italie.

Depuis quarante ans, c'est-à-dire depuis justement que la littérature néo-grecque, affranchie des entraves du pédantisme, a pris son essor, le silence ne fut interrompu, à de rares intervalles, que par de bons mais trop succincts ouvrages, tels *la Littérature néo-grecque*, de Philéas Lebesgue.

Même au cours de ces dernières années où l'on a tant

parlé, en bien et en mal, de tant d'aspects de la Grèce moderne, on a oublié la littérature.

Une réaction cependant se dessine. Sans parler des chroniques que l'infatigable Philéas Lebesgue donne sous le pseudonyme d'Asteriotis, dans le *Mercure de France,* M. Clément, professeur au lycée de Nice, met la dernière main à une traduction d'un choix d'œuvres de Costis Palamas et M. Hubert Pernot, professeur à la Sorbonne, va faire paraître un choix de poésies néo-grecques. D'autre part, M. Louis Roussel publie dans les revues de langue française qui paraissent à Athènes, des études, singulièrement perspicaces, sur nos principaux poètes ou prosateurs.

Mais, même quand ce que les hellénisants français ont en portefeuille aura vu le jour, on sera loin d'avoir une idée complète de la littérature néo-grecque.

A défaut d'une œuvre d'ensemble, une esquisse de l'évolution très curieuse qu'a subie cette littérature au cours des soixante dernières années mériterait d'être tracée. Ce travail, je n'ai pas, simple économiste, la compétence pour le faire. Mais le hasard a voulu qu'au mois d'août dernier, trois hommes représentatifs de trois écoles, et même de trois époques, à savoir Ange Vlachos, né à Athènes en 1838; Jean Condylakis, né en Crète en 1859; Constantin Hadjopoulos, né en Étolie en 1869, soient morts presque simultanément. On a pensé qu'un aperçu un peu complet de leur vie et de leur œuvre pourrait dans une certaine mesure remplacer l'esquisse générale dont on déplore l'absence.

Ange Vlachos.

Par Ange Vlachos, né au début de 1838, et qui débuta dans les lettres dès les bancs du collège (ses premiers essais datent de 1852), nous touchons à la Grèce du roi Othon.

Le mouvement littéraire de cette époque s'explique historiquement. Le royaume grec venait d'être fondé; mais à cinq siècles d'esclavage, « sous le plus stupide et le plus cruel des tyrans » (comme écrivait en 1812 Chardon de la Rochette), avait succédé une guerre de près de dix années. La moitié de la population avait péri, toutes les villes et presque tous les villages étaient incendiés. Un désert sauvage est un « bouillon de culture » peu propre à la germination littéraire. Heureusement tout un essaim de jeunes gens, dont plusieurs appartenaient à la noblesse phanariote, avaient pu faire des études à l'étranger. Ils souffraient d'entendre dire que la Grèce moderne était dégénérée, ils brûlaient de compléter l'œuvre des Canaris et de Botsaris, en dotant leur pays non seulement d'une bonne administration, mais d'une bonne littérature. Tout en servant comme fonctionnaires, diplomates, professeurs ou même officiers, ils s'employèrent à faire connaître les chefs-d'œuvre des littératures antiques ou modernes et à créer des œuvres originales dans tous les genres.

C'est ainsi qu'en moins de trente ans, Dante, Molière, Goethe et tous les romanciers ou poètes contemporains furent traduits, tandis que simultanément paraissaient des drames, des comédies, des poèmes épiques, des vers lyriques et satiriques, des nouvelles, des romans originaux.

L'enthousiasme avec lequel on travaillait était d'autant plus méritoire que, comme je le disais tout à l'heure, ces auteurs avant de servir la Muse servaient l'Etat, souvent dans les postes les plus absorbants et les plus éloignés en apparence de la littérature. C'est ainsi que Rénieris et Kalligas, qui furent successivement gouverneurs de la Banque Nationale de Grèce et qui laissèrent une œuvre historique considérable, ne négligèrent pas de traduire ou d'écrire des romans.

La fierté nationale à l'occasion de cette renaissance

littéraire fut grande. Alexandre Rangabé, qui en fut le principal ouvrier, pouvait dans son histoire de la littérature néo-grecque, se vanter qu'en trente ans, la Grèce avait vu refleurir tous les grands genres littéraires et sous presque toutes les formes. S'il écrivait aujourd'hui il se montrerait plus modeste; à l'exception des poèmes lyriques ou satiriques et surtout des vers écrits en langue démotique par les poètes ioniens (Solomos, Valaoritis, Lascaratos, etc.), peu d'œuvres littéraires et surtout peu des drames et des romans éclos sous le règne du roi Othon ont survécu.

La chose s'explique: si, comme disait Dumas fils, il ne suffit pas d'aimer bien sa mère pour être bon auteur dramatique, il ne suffit pas non plus d'aimer beaucoup sa patrie pour produire à la fois des vers, des drames et des romans et pour cultiver toutes les formes de chacun de ces grands genres. Cela est d'autant moins facile — si richement qu'on soit doué par la nature, — quand on doit commencer par consacrer six à sept heures par jour à de graves besognes administratives et quelques autres à traduire des chefs-d'œuvre étrangers. L'inspiration a besoin de recueillement et de loisirs et, d'autre part, le travail de traduction, s'il assouplit le talent, profite peu à l'originalité.

Ajoutez à cela que nos littérateurs, au lendemain de la guerre de l'Indépendance, s'ils connaissaient trop bien les étrangers, admiraient aussi trop leurs ancêtres. Dans leur zèle de les égaler, ils les imitaient servilement; leurs poèmes s'inspiraient trop de Byron; leurs tragédies étaient trop souvent des travaux de bibliothèque. Par dessus tout, poussés par le désir d'épurer le grec parlé, ils arrivèrent à écrire une langue artificielle, tout à fait impropre à des œuvres vivantes et qui, au demeurant, avait avec le grec classique des ressemblances purement extérieures: « une langue assez bizarre, disait Pros-

per Mérimée (1) dont Démosthène reconnaîtrait tous les mots, mais que probablement il aurait peine à comprendre. »

Il va sans dire que ces réserves n'enlèvent rien au mérite vraiment peu ordinaire des hommes de 1830-1870; tout d'abord de leur immense labeur ils ne pouvaient espérer que des satisfactions toutes morales; il était bien rare qu'ils couvrissent leurs frais d'édition. Ensuite, s'ils traduisaient tant, ce n'est pas qu'ils fussent incapables de rien tirer de leur cru, c'est qu'ils jugeaient nécessaire d'initier les masses de leurs compatriotes, lisant difficilement le grec antique et les langues étrangères, aux chefs-d'œuvre littéraires. Enfin, sous le plus beau ciel du monde, n'est-ce pas de l'héroïsme que de ne jamais connaître la douce flanerie et les plaisirs mondains et de ne quitter son bureau ou sa chaire que pour s'enfermer dans son cabinet, dans la seule ambition de montrer que, même au point de vue littéraire, on avait eu raison de faire confiance à la Grèce moderne.

Nos observations tendent uniquement à expliquer les raisons pour lesquelles, tandis que l'œuvre restreinte mais originale des poètes démotistes reste intacte, les littérateurs phanariotes s'imposent plus à notre souvenir par leur laborieux patriotisme que par leur œuvre. Cela est vrai aussi dans une certaine mesure d'Ange Vlachos qui fut en vérité le dernier représentant de leur école.

Comme Alexandre Rangabé auquel on l'a si souvent comparé, il fut diplomate, ambassadeur, député et ministre. Mais toutes ces fonctions, qu'il remplissait avec une conscience dont on n'a pas idée, ne l'empêchaient pas de cultiver les lettres; ainsi quand de 1875 à 1882, époque où la question d'Orient flambait, il était secrétaire général des affaires étrangères, il avait tant à travailler qu'il

(1) Préface aux *Contes et Poésies de la Grèce moderne*, par Marino Vréto (Paris, 1855).

était obligé de déjeuner à la hâte dans son bureau; il trouvait tout de même le temps — à défaut de productions originales — de traduire un roman par an.

Comme Rangabé il cultiva tous les genres littéraires: drame, comédie, poésie lyrique, poésie satirique, nouvelle, roman; comme Rangabé il traduisit inlassablement et avec une égale compétence les chefs-d'œuvre des principales littératures européennes, à l'exception des littératures slaves, et les chefs-d'œuvre de l'antiquité classique. Ne se limitant pas aux belles-lettres, il écrivit comme lui des travaux sur l'antiquité, entre autres sur les poèmes homériques, et il couronna son œuvre de traducteur par d'admirables dictionnaires et des chrestomathies néo-grecques.

On a remarqué que l'œuvre de Rangabé égale en étendue et en variété, sinon en génie, l'œuvre de Voltaire; on pourrait dire la même chose de celle de Vlachos.

J'ai hâte d'ajouter que, s'il a eu une vie politique et littéraire analogue à celle de Rangabé, s'il a été son continuateur à bien des égards, il n'a pas été son imitateur. Leurs deux tempéraments présentaient des différences profondes. Rangabé était essentiellement compréhensif et adaptable; avec peu d'idées préconçues, c'était un amateur dans le meilleur sens du mot. Vlachos allait plus au fond des choses; mais il manquait de souplesse. A bien des égards et par ses rares qualités et par certains défauts, il rappelle Brunetière; un Brunetière qui, ne se bornant pas à la critique, aurait fait du théâtre et des vers destinés, en particulier, à servir d'illustrations et de pièces à l'appui de ses démonstrations.

La place manque pour analyser les quarante ou cinquante volumes que Vlachos laisse derrière lui. Rappelons que ses comédies furent étudiées, il y a déjà cinquante ans, par le marquis Queux de Saint-Hilaire dans l'*Annuaire de la Société des Etudes grecques,* et recon-

naissons qu'il n'a pu éviter beaucoup des faiblesses reprochées plus haut à son école.

Mais, écrivant dans ce Paris où l'on s'intéresse parfois plus aux étrangers qui se servent de la France qu'à ceux qui la servent, je ne saurais passer sous silence les services rendus par Ange Vlachos aux lettres françaises. A l'âge de vingt ans, il débutait par des traductions de George Sand et de Lamartine; à plus de quatre-vingts, infirme et presque aveugle, il traduisait Molière. Dans l'intervalle, il mit en grec une trentaine de pièces de théâtre, une dizaine de romans, le cours de littérature dramatique de Saint-Marc-Girardin, que sais-je encore! Tous ses modèles n'étaient pas d'égale valeur, mais le soin qu'il apportait à les traduire ne variait pas. Il écrivit même des pièces originales en français et par-dessus tout publia un dictionnaire grec-français, qui reste par la conscience, la variété et l'exactitude, un chef-d'œuvre et qui contribue grandement, encore aujourd'hui, à faciliter la diffusion du français en Grèce.

Jean Condylakis.

Rangabé et Vlachos, tant comme ministres que comme écrivains, s'employèrent en vain à la création d'une Académie hellénique à Athènes. Ils y auraient sans doute représenté l'un le parti des ducs, l'autre les héritiers de MM. Villemain et Guizot; mais il est possible que, si cette institution une fois fondée avait pris modèle sur ses aînées, elle aurait laissé dans les cafés de la *Plateia tou Syntagmatos* (place de la Constitution) et les bureaux de rédaction, un autre écrivain que les historiens de la littérature néo-grecque mettront sans doute très haut: Jean Condylakis; occupons-nous un peu de lui.

Jean Condylakis naquit en Crète il y a environ soixante ans. Sa jeunesse subit le contrecoup des incessantes révo-

lutions contre le Turc, dont l'une, celle de 1866-1869, fut particulièrement longue, glorieuse et sanglante.

Porté vers les lettres, il fut forcé de quitter assez vite son île natale. Il vint naturellement à Athènes; mais à l'époque le royaume grec ne comptait pas même deux millions et demi d'habitants; la grande majorité des Grecs vivait sous le joug turc; la censure des Sultans, voyant partout des allusions, ne leur laissait guère l'occasion de lire des œuvres imprimées dans la Grèce libre, fussent-elles des œuvres d'imagination.

Cela faisait un public très restreint et incapable de nourrir des hommes de lettres. Ceux-ci avaient le choix entre un emploi public et le journalisme. Ce dernier avait leurs préférences, car il leur laissait les coudées plus franches et les mettait à l'abri des vicissitudes politiques. C'est ainsi que non seulement nos prosateurs, mais nos plus grands poètes, Palamas et Drossinis en tête, débutèrent dans la presse. C'est ainsi également que la chronique est devenue un genre littéraire, dont, comme je le disais au début, on ne trouverait l'équivalent que dans la presse parisienne.

Condylakis y excella. Pendant plus de trente ans, il publia une chronique par jour signée d'abord *Jean sans Terre* (allusion à son impécuniosité), puis *Le Passant*. Jusqu'en 1910, le gros public ne le connut que sous ces pseudonymes qui lui valurent d'ailleurs une très grande réputation. Presque toujours il se bornait à décrire les choses qu'il avait vues au passage, d'où son « nom de plume », et à noter les réflexions qu'elles lui avaient suggérées. Il y avait dans ses remarques beaucoup de psychologie, non moins de scepticisme, une haine du Turc bien naturelle chez un Crétois et, pour compléter ce curieux mélange, un grand nombre de renseignements historiques, scientifiques et médicaux.

Ceux-ci étonnaient assez au premier abord, car s'il

suffit d'un esprit fin pour faire un bon psychologue et si un cynisme à la Ménippe n'étonne pas chez un bohème admirateur de Lucien, on était surpris de trouver des connaissances aussi variées et aussi solides chez un homme passant au café ses nuits et la plus grande partie des heures où il était éveillé pendant le jour. J'ai noté un étonnement semblable chez beaucoup de personnes entrées en contact avec Jean Moréas, de qui la façon de vivre rappelait singulièrement celle du Jean-Sans-Terre crétois, sauf que ce dernier n'avait aucune prétention à l'élégance. La vérité est que, comme Moréas, Condylakis avait fait de fortes études et, malgré les apparences, trouvait le temps de lire beaucoup.

En tout cas, dénué de préjugés, foncièrement bon, vraiment instruit, remarquablement intelligent, il arrivait à faire de ses chroniques des petits bijoux d'un bon sens original, artistique et fin, qui n'avaient rien du bon sens bourgeois et peu soigneux dans la forme des héritiers de Francisque Sarcey.

On l'a bien vu quand, il y a trois ou quatre ans, on s'est avisé de réunir en volume un choix de ces chroniques; malgré les années elles n'avaient pas vieilli. Combien de chroniqueurs en Grèce ou ailleurs subiraient avec succès une pareille épreuve?

La réunion en volume de certaines chroniques de Condylakis correspond à un grand mouvement d'édition qui, à partir de 1905, se manifeste en Grèce et qui correspond au surplus à deux événements très importants pour les lettres néo-grecques: 1° le nombre des lecteurs s'est beaucoup accru; 2° les classes cultivées, accaparées jusqu'ici par les littératures étrangères, commencent à s'occuper de la leur.

Trouvant un éditeur, Condylakis fit paraître, coup sur coup, une traduction en grec moderne des œuvres complètes de Lucien, plus un roman: *Patouhas,* deux longues

nouvelles : *Quand j'étais institutent* et *Premier amour,* et quelques contes.

Cette partie de l'œuvre de Condylakis est purement crétoise ; héros, paysages, mœurs, dialecte même (dans le dialogue) tout est crétois. Son cadre se borne aux années 1865-1885, celles des avant-dernières luttes contre la domination turque. L'auteur s'est limité à cette période, non pour le pittoresque très réel qu'elle pouvait offrir, mais parce qu'elle correspond aux années qu'il a lui-même passées en Crète. Il décrit ou, pour mieux dire, raconte uniquement ce qu'il a vu. Jamais romans ne se sont plus rapprochés de simples récits ; on sent que l'auteur écrit comme s'il racontait à des amis. Certes ni la nature, ni les mœurs ne le laissent indifférent. Mais il peint l'une et les autres en quelques traits, comme en passant et pour mieux expliquer et situer son récit. Ceci donne naturellement à ses romans un charme incomparable. Des puristes, car le grec démotique a comme la *catharevoussa* ses puristes, ceux qu'un critique italien illustre, Tommaseo (1), appelait un peu cruellement ses pédants, des puristes, dis-je, ont reproché à Condylakis de mêler au grec parlé des expressions empruntées à la langue livresque. Mais si regrettable que soit la chose, il est incontestable que cent ans d'efforts pour retourner au grec ancien ont fait qu'en Grèce tous les citadins qui sont allés à l'école mêlent au grec parlé une foule de mots empruntés au vocabulaire puriste auxquels ils conservent des types grammaticaux antiques (par exemple, la troisième déclinaison, ou le datif) disparus de la langue populaire. Condylakis, qui écrit exactement comme il parlait, en use de même ; si bien que la « dimorphie linguistique » qu'on lui reproche ajoute plutôt au naturel de son récit. Ce que je lui reprocherais, c'est que, comme

(1) Celui-ci parlait des « Pedanti della lingua volgare ».

beaucoup de charmants causeurs, il finit à la longue par se fatiguer de son récit; les dernières parties de ses romans sentent l'improvisation, ce n'est que quand il arrive tout à fait au dénouement qu'il se retrouve.

Ce défaut grave, il est vrai, est amplement racheté par de rares qualités. J'en ai déjà signalé deux, le naturel et la vérité; il les possède à un degré qui donne de l'agrément à tout ce qu'il décrit. Rien ne fait longueur, que ce soient les préparatifs compliqués d'un festin rural ou les vacances au cours desquelles un jeune Crétois se transforme d'écolier en chasseur. De plus, tous ces tableaux de la vie agreste sont d'une exactitude et d'une sobriété admirables. Un exemple entre mille :

« A ce moment ils entendirent derrière eux des pas précipités et ils durent s'écarter pour laisser passer un âne chargé de sarments; l'animal disparaissait tout entier sous leur masse, il avait l'air d'un énorme porc-épic. Ce buisson mouvant, qui passait avec peine dans la rue étroite, les racla rudement au passage et disparut dans un bruissement, faisant pleuvoir sur son passage les pierres sèches qu'il arrachait au murs. »

Les descriptions schématiques de vues de la Crète seraient aussi à citer. A les lire, on évoque involontairement les plus beaux modèles antiques.

Condylakis possède aussi à un haut degré une qualité bien rare chez les conteurs qui, comme lui, brillent surtout par le naturel; c'est l'originalité. Les personnages, les aventures auxquelles ils sont mêlés, vrais les uns et les autres, n'ont rien de banal.

Voici d'abord le principal personnage de son grand roman. Il s'agit d'un jeune Crétois qui, battu par l'instituteur désespérant de rien lui apprendre, se réfugie dans les bergeries que possède son père à la montagne. Il n'en revient qu'au bout de plusieurs années, quand on pense que l'âge est venu de l'établir. M. Roussel, qui a consacré

au roman de Condylakis une excellente étude (1), résume le personnage comme suit :

« Le caractère du principal personnage, Manolis (surnommé Patouhas à cause de ses pieds énormes) est vraisemblable, et très exactement analysé. Manolis enfant n'a pu apprendre une lettre de l'alphabet. Il est de ces êtres rustiques, qui ne peuvent se faire à la civilisation. Il n'est pas sot, c'est un excellent berger (et n'est pas berger qui veut). Mais hors ses bêtes, son laitage et sa vie de rustre, il ne sait rien, il ne veut rien apprendre. Il est tout près de la nature et de l'animalité. Il parle aux bêtes, à ses chiens, comme nous parlons à nos amis; il ne leur dit pas ce qui lui arrive d'humiliant.

« L'écho de la vallée est pour lui la voix du petit pâtre Thodoris, pétrifié pour avoir volé des chèvres. Le vieux mythe de la nymphe Echo est remplacé là par un mythe assez semblable, mais tel que pouvaient le créer des cervelles de pâtres.

« Il y a chez Patouhas beaucoup de cette timidité et même de cette lâcheté du sauvage, et de l'homme qui a très peu vécu avec les hommes. Prompt à la colère, il perd contenance quand on lui résiste ; devant le fusil de Stratis, il est saisi d'une peur indigne et se cache derrière Piyo comme un enfant. Il fuit sans honte comme un primitif.

« La puberté chez le demi-sauvage est très finement analysée. Le petit pâtre ne se rend pas compte du travail qui s'opère en lui ; il ne se demande même pas s'il désire quelque chose. Ce sont les animaux qui l'instruisent.

« Du bouc son regard descendait vers les chèvres, qui avec un désir de coquetterie, dirigeaient vers ce sultan (le bouc) leurs regards stupides. Et le jeune homme, soupirant de nouveau réfléchissait : « Ah !... s'il pouvait lui aussi être un bouc... »

(1) *Revue de Grèce*, n° de juin 1919.

« Pas d'amoureux plus disgracieux, plus maladroit, plus ridicule. Il est incapable de trouver un mot aimable pour Piyo. C'est elle qui doit faire les frais, et entretenir une conversation languissante. Ses marques d'amour sont d'une brutalité très bien trouvée : il soulevait des pierres énormes, et venait les porter devant Marie, tribut de la force à la beauté. »

Le travail que font l'amour et le contact des hommes dans cette âme toute rustique, les sentiments d'amour qu'il fait lui-même naître ne sont pas moins curieusement observés.

Même originalité d'observation et d'analyse dans *Proti Agapi,* titre qui n'a pas en grec la banalité de son équivalent littéral : *Premier amour*. C'est pendant la Révolution de 1866-1869. Les paysans de la côte se réfugient dans la montagne. Ils vivent « les uns sur les autres ». Un garçonnet de 5 ans fait la joie de Vanghélio, belle jeune fille de 20 ans. Elle joue avec lui, le porte dans ses bras, l'embrasse tout le temps. L'enfant devient véritablement amoureux d'elle, ce n'est qu'à elle qu'il obéit, et ses baisers sont la seule récompense qu'il réclame. Il déclare qu'il veut l'épouser, fait des scènes de jalousie à Jean son fiancé, reproche à sa propre mère « de l'avoir mis au monde trop petit ». Chacun s'amuse de ce sentiment ; dans les fêtes populaires où l'échange de vers tendres ou ironiques joue un grand rôle, on adresse à Ghiorghi des distiques sur ses prétentions disproportionnées à son âge ; d'autres lui soufflent des réponses également en vers. Il les déclame avec fierté comme si elles étaient de lui. Tout le monde s'amuse, mais lui se prend au sérieux ; il se désespère quand il voit Vanghelio danser avec Jean ; il est ivre de joie quand elle abandonne son danseur pour venir l'embrasser. Bref, tout enfant, sans soupçonner l'amour, il en connaît toutes les joies et toutes les peines.

La révolution de 1866 terminée, on l'envoie à l'école, il ne revoit Vanghelio que pendant ses vacances. Mais il continue à l'aimer du même amour inquiet, farouche et d'autant plus plein de vagues espérances que les fiançailles de la jeune fille sont rompues. Elle, cependant, avec tout le village, continue à s'amuser d'un sentiment qui semble si ridiculement précoce. Mais les années passent, l'enfant a 13 ou 14 ans, et un été quand il revient, Vanghelio qui va l'embrasser comme de coutume devant tout le monde, rougit et se borne à lui caresser les cheveux, Ghiorghi, très innocent encore, ne comprend rien à sa froideur; il se désespère, fait presque une maladie et quand il rencontre Vanghelio dans l'olivette, il lui fait une scène si violente que pour l'apaiser elle le prend comme autrefois sur ses genoux, et se met à l'embrasser; mais elle a 30 ans, son célibat la fait brûler d'ardeurs insoupçonnées, lui-même sent soudain s'éveiller en lui l'homme et ils se séparent brusquement, épouvantés. Cependant l'ignorance de l'éphèbe est encore si grande, la différence d'âge si considérable. que les choses seraient peu graves si la malveillance villageoise ne s'en mêlait. Les commères accusent la vieille fille d'être *pyrini* (de feu), de chercher à débaucher des éphèbes; la mère de Ghiorghi prend peur, on envoie le garçon tantôt étudier à la ville et tantôt chasser dans la montagne. Rien n'y fait, Ghiorghi passe son hiver à écrire à Vanghelio des lettres d'amour qu'il ne lui envoie pas, car elle ne sait pas lire; et qu'il lui lit, l'été venu, tandis qu'elle l'écoute en pleurant. L'amour continue, mais il change de nature. Ghiorghi est déjà presque un homme, il désire Vanghelio, mais en même temps il trouve qu'elle a la larme trop facile et compare sa maturité desséchée aux grâces épanouies d'une jeune voisine blonde. Quant à Vanghelio, c'est elle qui aime cette fois chastement, elle se rend compte de l'immense différence d'âge et

son amour, pour devenir plus profond, devient quasi maternel; elle souffre d'autant plus des quolibets dont on l'accable, leur intrigue la rend la fable du village et, acculée à une situation sans issue, rongée d'ailleurs par la maladie, elle se suicide.

Je crains que dans ce bref résumé, il ne soit pas resté grand'chose de la profondeur et de l'acuité de l'analyse du conteur et psychologue crétois. Une traduction résumant peut-être un peu la nouvelle y réussirait évidemment mieux. *Proti Agapi* mériterait certainement cet honneur, j'en dirai autant de *Quand j'étais instituteur*, l'autre nouvelle de Condylakis, qui finit elle aussi par un suicide.

Ces fins tragiques ne doivent cependant pas faire ranger Condylakis parmi les auteurs qui systématiquement « broient du noir ». Comme je l'ai dit, avant tout il peint la vie et la vie n'est jamais uniforme. Aux événements les plus dramatiques se mêlent quotidiennement des caractères et des épisodes comiques ou divertissants et l'auteur ne manque pas de les cinématographier. A cet égard, les nouvelles tragiques de Condylakis rappellent certains romans de Dickens ou de Daudet (tel *Jack*); avant d'arriver au dénouement, le lecteur sourit souvent. C'est également certains romans de Dickens ou de Daudet (*Pickwick* ou *Tartarin*) que, par la drôlerie des aventures, la fantaisie et la véracité des épisodes, la vérité un peu haute en couleur des caractères secondaires, l'amusante description des mœurs locales, rappelle *Patouhas*. Je tiens d'ailleurs à marquer que les comparaisons avec des auteurs étrangers sont mises, ici et ailleurs, pour donner au lecteur étranger une idée un peu plus tangible de l'œuvre grecque; elles n'impliquent ni imitation ni copie. Condylakis ne s'inspirait de personne, il racontait tout bonnement à ses amis d'Athènes ce qu'il avait vu dans son île natale.

Constantin Hadjopoulos.

Constantin Hadjopoulos, naquit en 1869 à Agrinion, ville d'Etolie située à quelques lieues à peine de Missolonghi qui devait donner coup sur coup à la Grèce d'aujourd'hui ses trois plus grands poètes : Palamas, Drossinis et Malakassis, comme elle lui avait donné les plus grands hommes d'Etat de la génération précédente : Tricoupis et Déligeorges. Il semblerait que cette petite ville, célèbre par un siège héroïque, tienne à montrer depuis cent ans, que Byron n'est pas mort en vain pour elle. Hadjopoulos vint faire son droit à Athènes, il y fit surtout des vers. Après avoir exercé peu de temps comme avocat dans sa ville natale et fait plus que son devoir pendant la guerre de 1897, il rentre dans la capitale et se voue aux lettres. Il y publie deux volumes de vers et fonde une revue, dont le titre : l'Art (*Techni*) disait les aspirations. C'est probablement la première revue vouée à la littérature pure qui ait paru en Grèce et qui fut en même temps écrite entièrement en grec démotique. Son influence fut immédiate et considérable. Mais Hadjopoulos était un caractère inquiet, il n'a pas la patience d'attendre que la *Techni* prenne racine et un beau matin part pour l'Allemagne. Il s'installe aux environs de Munich, épouse une jeune artiste finlandaise et consacre quatorze ans à faire connaître de loin à ses compatriotes Goethe, Kårl Marx et les littératures scandinaves.

En 1914, il revient à Athènes pour prendre la direction du parti socialiste grec ; mais les lettres l'arrachent aussitôt à la politique. Il publie, coup sur coup, des traductions, un volume de vers marquant une transformation de son talent, puis, lui qui jadis évitait la prose, un roman et plusieurs nouvelles : un ou deux volumes par an. La guerre elle-même, au cours de laquelle il devient chef de la censure, n'interrompit pas sa production. Il semble en

pleine forme quand, à 50 ans, au cours d'un voyage il meurt à Brindisi, d'une rupture d'anévrisme.

Vlachos, c'était l'eupatride que sa nature porte vers les lettres, mais que sa position sociale aiguille vers la diplomatie et la politique. Condylakis était le littérateur rivé par la pauvreté à la table d'un bureau de rédaction. Hadjopoulos, appartenant à la petite bourgeoisie, à qui son nom ne confère ni privilèges ni obligations, qui n'a pas besoin de journal pour vivre, est l'homme de lettres pur.

Voyons ce qu'il a donné :

« Traduire un poète, disait Henri Heine, c'est empailler un clair de lune. » Je m'en rends compte rien qu'en voulant traduire les titres des premiers recueils de Hadjopoulos : *Ta traghoudia tis érimias (Les chansons de la solitude), Ta eleghia kai ta idyllia (Les élégies et les idylles)*. En grec ils sont évocateurs et charmants, la traduction les montre affectés et banals. Que serait-ce si j'essayais de mettre en français les premières poésies de Hadjopoulos ? Cela serait d'autant plus impossible qu'elles valent surtout par leur musicalité. Ce qui fait leur mérite, fit aussi à l'époque où elles parurent leur grande originalité. Les Parnassiens avaient fait école à Athènes ; Hadjopoulos leur oppose le vers libre. Il se distingue aussi des poètes qui puisaient plus directement leur inspiration dans le sol hellène et qui ont de commun avec lui l'amour de la vie champêtre et pastorale ; ceux-ci, continuateurs des chants Klephtiques, restaient fidèlement asservis aux mètres de la poésie populaire ; de plus ils chantent, admirablement d'ailleurs, mais presque exclusivement, soit les héros de la guerre de l'Indépendance (Valaoritis), soit les scènes de la vie bucolique (Crystallis) ; lui est un rêveur sentimental ; il chante « le frisson du vent parmi les ramures, les sentiers d'automne, la voix perdue aux creux des vallons, les plaintes vagues de l'espace » (Philéas Lebesgue).

Hadjopoulos montre une même originalité vis-à-vis des étrangers. Certes il a été influencé par Verlaine et plus encore, comme l'écrit Palamas, par Henri de Régnier. Mais ce qu'il emprunte aux poètes français, c'est une conception de la poésie, rien d'autre. S'il pleut souvent sur son cœur, son cœur est resté grec; les paysages et le folk-lore hellénique sont avec sa propre âme les sources de son inspiration.

Avec l'âge on remarque chez Hadjopoulos une évolution qui est commune à beaucoup de poètes grecs : le retour au classicisme. Le vers, très soigné, affecte une forme très simple, la pensée devient sereine, objective, les passions, y compris l'amour semblent calmées; le poète pense et décrit; il n'en demeure pas moins subjectif et parle à l'occasion, plus ou moins souvent selon les tempéraments, de lui-même. Quand cette évolution s'est manifestée après 1830 chez Denys Solomos, le premier en date et en talent des grands poètes grecs modernes, on y a vu une influence de l'olympisme de Goethe. En réalité, elle devait avoir des sources plus profondes; elle reparaît chez beaucoup et, pour ne parler que des contemporains, chez Palamas et chez Drossinis, qui, dès 1903, publie son recueil *Galini (Sérénité.)* Elle explique mieux qu'autre chose les *Stances* de ce Moréas resté si étrangement homme de lettres grec dans sa vie, ses mœurs, ses qualités et ses défauts.

Les *Modes Simples (Apli Tropi),* le dernier recueil de Hadjopoulos, en portent très manifestement l'empreinte. Les tendances au vers libre sont remplacées par des formes consacrées et notamment le vers de quinze pieds (l'alexandrin grec). Le vers très soigné, très harmonieux, est dédaigneux des rimes trop riches et de la pourpre parnassienne; le vocabulaire relativement restreint évite les mots rares. On dirait un disciple de Racine. D'un autre côté, aucune passion déréglée ne trouble le poète. Il chante dans deux poèmes — d'une déli-

catesse et d'une vérité exquises — le charme de l'amitié avec deux écrivains auxquels l'unit le même idéal poétique. Il décrit surtout des paysages de mer ou de montagne — parfois le même paysage à différentes heures du jour — mais ce n'est pas un pur descriptif, car les paysages l'intéressent autant par eux-mêmes que par les sentiments qu'ils évoquent chez lui. Comme le Moréas des *Stances* se comparaît à la fumée et à bien d'autres choses, Hadjopoulos se compare successivement au lierre couvrant une maison, à un nuage, à un arbre.

Insistons pourtant sur ce point que Moréas, qui a été très étudié par d'autres de ses compatriotes, ne semble pas avoir influencé directement Hadjopoulos. Il n'y a pas imitation; simplement similitude de tempéraments et d'idéaux poétiques; similitude naturelle d'ailleurs chez deux hommes de même race, d'une culture également très livresque, et arrivés après une vie assez pareille au même âge.

On a relevé qu'il n'est pas question d'amour dans les *Stances*. Dans *Modes Simples*, il n'est parlé d'amour qu'une seule fois et encore s'agit-il plus de reconnaissante tendresse que d'amour. Je fais allusion aux vers que le poète adresse à sa femme et que je traduis tant bien que mal comme suit:

Je me souviens comment tu m'as troublé le cœur pour la première fois; la première jeunesse ne fleurissait pas sur ton visage, tu n'avais pas une fière beauté, mais un charme brillait obscurément reflété dans un doux regard. Je compris; le sort devant moi t'envoyait comme un tardif et divin avril.

Et tu m'as pris, mais non comme l'orage dont a soif un jeune cœur inquiet; tu m'as rafraîchi comme rafraîchit la terre une pluie fertilisante de printemps, simple, humble, mais porteuse de richesses. Tu es venue dans ma vie obscure, pauvre, tu l'as ouverte au soleil, à la sérénité que Dieu donne à ceux qu'il aime.

Près de toi j'ai passé bien des années; heureuses, comme je ne pourrais pas le dire; si le bonheur est l'amour apaisé et la concorde, c'est toi qui m'as appris leur chant profond; si la vie n'est ni stérile ni mortelle, son plus beau fruit, tu me l'as donné. Ah! un seul de tes calmes regards, que d'orages il fait taire en moi!

Que l'heure soit bénie qui t'a fait surgir douce et noble devant moi! Tu m'as ouvert un doux mystère, tu m'as donné un rayon de joie surhumaine. C'est toi qui as semé tout ce qui frémit en moi; tout ce qui y pousse est ta joie. Ah, que le sort te laisse, comme il t'a envoyée près de moi, toujours un éternel avril!

Hadjopoulos dans ces dernières années s'était essayé à la prose. Son grand roman l'*Automne* a eu peu de succès: on l'a trouvé obscur et diffus, défauts attribués à une influence malheureuse du roman scandinave que Hadjopoulos, traducteur de Geijerstam, avait beaucoup étudié. Par contre, ses nouvelles et principalement *Une Vie, Tasso* et *Dans l'Ombre* ont été tellement appréciées qu'à l'heure qu'il est l'auteur est aussi estimé comme prosateur que comme poète. D'ailleurs il a déployé dans les deux genres des qualités toutes différentes.

« Il a passé », dit Palamas, « du pôle du lyrisme aux antipodes du réalisme. » De fait ses deux premières nouvelles relèvent de Maupassant, la troisième du roman russe. Qu'on en juge plutôt.

Une vie, est la triste histoire d'un jeune homme qui n'ayant pu achever ses études universitaires est entré dans l'administration des postes; il n'y trouve qu'un traitement de famine; le seul espoir qui s'offre à lui de sortir de la misère est d'épouser une jeune fille avec tache. Il hésite. Puis, poussé par la misère, s'y décide; mais la future trouve un autre candidat qui est plus à son goût, et il retourne à son bureau plus malheureux que jamais et plus misérable aussi car, pour pouvoir faire

figure, il a dû s'endetter. Le récit vaut par une notation d'une exactitude merveilleuse de la vie d'un tout petit fonctionnaire. On trouve à chaque page des détails aussi navrants que vrais : tels la lutte pour économiser quelques sous sur le déjeuner du matin. La dégradation morale qui résulte d'une existence aussi mesquine que navrante n'est pas moins remarquablement indiquée.

Tasso (abréviation d'Anastasie), est une jeune paysanne élevée comme demi-servante chez un propriétaire rural. Le fils de celui-ci, qui l'a toujours plus ou moins désirée, la retrouve, quand il revient s'établir comme médecin au village, mariée à une garde de ses propriétés, ancien soldat, brave homme, d'âge mûr. Tasso devient la maîtresse du docteur. Quand, après cinq ans, celui-ci veut se marier, elle menace de faire un esclandre. Le mariage eu lieu tout de même, et Tasso finit par prendre un autre amant.

Réduite à l'essentiel l'anecdote paraît banale et un peu répugnante. La nouvelle n'est ni l'un ni l'autre ; on la sent trop vraie pour cela. Les personnages, quoique se conduisant en somme assez tristement, ne sont pas des brutes. Ainsi Tasso n'est ni une « roulure », ni la fille de ferme qu'on renverse contre un talus ; c'est une belle fille qui a des sens et un mari trop vieux ; la scène où, après avoir repoussé son maître, elle vient dans sa chambre se donner en sanglotant et sans dire un mot, la peint en quelques traits. Son mari est encore moins méprisable ; il se doute bien de quelque chose, mais il n'est pas sûr ; malgré tout, d'ailleurs, le docteur est pour ce vieux garde le maître, quelque chose comme un seigneur féodal. Méprisables d'ailleurs ou non, l'une et l'autre sont des personnages vrais qui n'agiraient pas autrement dans la vie ; j'en dirai autant du docteur, que l'isolement plus que l'amour rive pendant cinq ans à Tasso, et de sa fiancée, navrée du passé de son futur, mais qui ferme les yeux, car le scandale qui résulterait de la rupture des

fiançailles serait plus grand que celui qui découle des esclandres dont menace Tasso. On a été choqué par certains traits, ainsi de l'indifférence du docteur pour les deux enfants de Tasso qui sont probablement de lui. Mais hélas, la voix du sang n'existe qu'au théâtre et on n'aime guère les enfants dont on n'a pas désiré la venue au monde, et qui, par le milieu où ils sont condamnés à vivre, ne pourront jamais vous procurer joie ou honneur.

Au surplus l'impression que je tâche de mettre en lumière résulte aussi de la volonté de l'auteur, qui, à la différence par exemple des auteurs de l'ancien théâtre libre, ne ricane pas en nous montrant ses personnages, qui ne s'appesantit même pas sur leur banalité. De toute évidence il raconte une histoire qu'il a vue quand il était avocat dans une petite ville de province et il veut peindre des spécimens de l'humanité moyenne. Au contraire, dans sa dernière grande nouvelle, il a plongé dans les bas-fonds; déjà le titre *Sto Skotadi (Dans l'Ombre,* ou *Dans les Ténèbres)* montre que c'est d'un enfer sur terre qu'il s'agit. M. Louis Roussel qu'on me permettra de citer une fois plus, la résume comme suit :

« Le sujet en est simple et atroce : Stavros est alité et souffre d'une blessure qui tous les jours empire. Il est soigné par sa femme, employée comme lui dans une fabrique de tabacs, de plus nourrice, et qui a fort à faire. Antoine, un ami de la maison, apporte à manger parfois au misérable ménage, et à boire au malade, qui, malgré la défense du médecin, ne veut pas s'abstenir d'alcool. Les intentions du bienfaiteur sur la jeune femme ne sont pas douteuses. Stélia, effrayée, maltraitée par son mari, forme le projet de s'enfuir, erre misérablement une journée entière dans la campagne, et rentre à la maison, vaincue, c'est-à-dire acceptant l'idée de l'ivresse pour son mari, de l'adultère pour elle. Une nuit le malade qui s'est traîné jusqu'à Antoine et Stélia, les surprend ; d'autre part, Antoine est las de payer le médecin ; enfin la

plaie de Stavros répand une odeur infecte. Antoine souhaite donc une prompte solution. Un soir, il rentre ivre, et comme il veut Stélia tout de suite, et que Stélia est occupée auprès de son malade, et cherche à lui échapper, Antoine étrangle Stavros. Stélia pousse des cris épouvantés, Antoine s'enfuit. Mais l'auteur laisse entendre que nul ne saura rien du crime, et qu'Antoine prendra la place de Stavros dans la maison. »

Le côté douloureux du réalisme de Hadjopoulos serait encore mieux saisi, si je pouvais entrer dans les détails. Il semble que l'auteur a voulu nous monter jusqu'où la misère peut réduire une créature humaine. Son héroïne est une malheureuse paysanne Epirote ; elle a été violée par les soldats turcs. Son époux est une brute, presque un « apache » et on sent qu'elle finira par être la maîtresse résignée de l'assassin de son mari. Pourtant, c'est toujours à la force qu'elle doit ses dégradations. Elle a pour son bébé un amour de bête sauvage ; elle soigne avec dévouement son mari, bien qu'il ait attrapé dans un bouge une blessure aussi malodorante que celle de Philoctète. Amenée à le tromper, elle passe à travers une crise qui, pour se manifester par une course folle à travers champs et par des cris inarticulés, n'en est que plus poignante : C'est la bête traquée. Comprend-on la vérité de cette peinture ? Autant que l'héroïne, il faut admirer la sobiété avec laquelle l'auteur a peint sa tragique aventure. Gorki n'aurait pas mieux fait.

Et quelle souplesse de talent pour passer sans effort des *Modes simples* à *Sto Skotadi*. Cette souplesse, Hadjopoulos l'a encore mieux montrée par ses traductions. Dans un pays où les plus grands n'ont pas dédaigné de traduire, les traductions sont devenues un genre littéraire. Personne cependant n'a dépassé la manière dont Hadjopoulos a rendu *Faust* et *Iphigénie en Tauride ;* c'est très exactement Goethe et ce sont de très beaux poèmes grecs. Les personnes qui lisent le suédois n'admirent

pas moins la traduction du *Livre du Petit Frère* de Geijerstam.

Les traductions de Hadjopoulos datent de l'époque où, à l'âge de 30 ans, il alla vivre en Allemagne. On pouvait penser que quatorze ans de séjour à Munich, le culte voué à Goethe et à Karl Marx, devaient lors de la grande guerre tourner notre poète du côté germanique. Ce fut tout juste le contraire. Et son cas ne fut pas isolé, tandis que les Grecs ayant fait des études militaires et parfois scientifiques en Allemagne revinrent généralement avec la conviction que la Germanie ne pouvait être battue, ceux qui y firent des études littéraires ou sociales souhaitèrent en grand nombre, dès le début de la guerre, la victoire de l'Entente. Le phénomène n'est pas inexplicable; en tout cas il est incontestable. Les bureaux du gouvernement provisoire de Salonique étaient remplis de hauts fonctionnaires sortis d'universités d'outre-Rhin. De même, parmi les hommes de lettres, nuls ne furent plus ardents en écrits et discours ententistes que des gens ayant passé leur jeunesse en Allemagne. Les cas du poète Drossinis, des professeurs N.-G. Politis et Sotiriadès, on pourrait multiplier les exemples, sont typiques à cet égard. Le cas de Hadjopoulos ne l'est pas moins. Il se jeta au plus fort de la mêlée et son *Hymne à la France* fut, parmi les nombreux poèmes, publiés entre 1914 et 1918 en l'honneur de ce pays, celui qui eut le plus de retentissement.

Et ainsi, de cette rapide excursion à travers la littérature grecque moderne, on emporte une note finale, celle que le maréchal Lyautey emportait de son voyage de 1893 en Grèce et par laquelle il termine l'admirable récit qu'il en fait: celle d'un amour profond pour la France. S'en rend-on bien compte à Paris?

Athènes, août 1921. A. ANDRÉADÈS.

La Question albanaise

La question des frontières de l'Albanie est pendante devant le Conseil suprême, auquel cette affaire a été renvoyée par la Société des Nations...

Les Albanais demandent qu'on leur reconnaisse les frontières fixées par la Conférence de Londres en 1913. Ils demandent, en outre, qu'on reconnaisse aux populations albanaises laissées en dehors de ces frontières tous les droits dont les minorités ethniques peuvent aujourd'hui se prévaloir, dans les Etats de l'Europe orientale.

Ils se rendent fort bien compte qu'il sera difficile de réaliser cet idéal du côté de la Grèce où l'hellénisation est trop avancée pour reculer encore, aujourd'hui qu'elle est sanctionnée par le fait politique. Mais ils protestent, et avec la dernière énergie, contre la politique d'extermination suivie par les Yougo-Slaves en Vieille-Serbie (ci-devant vilayet de Kosovo), contre les incendies de villages, les massacres, les atrocités de toute nature auxquelles est en butte, prétendent-ils, une population qui s'élèverait à près d'un million d'âmes.

Les Albanais estiment, en effet, que l'occupation des territoires contestés n'est qu'un fait de guerre, lequel ne saurait engendrer de droits. D'ailleurs, les voisins qui bénéficient aujourd'hui d'un accroissement de territoire au détriment de l'Albanie pourraient se dire que, si ce territoire a été laissé en dehors des frontières de l'Etat nouveau, en 1913, c'est parce que, à cette époque, la théorie wilsonienne du droit des peuples n'existait pas encore, et parce que, il faut bien le dire, la tentative

d'une création politique en Albanie n'inspirait que fort peu de confiance.

L'homme qui représentait les intérêts albanais à Genève, l'évêque Théophane (Fan Noli), mérite d'être présenté au lecteur dans toutes les formes.

C'est un homme admirable, par sa vertu civique autant que par ses talents. Lorsque, il y a quelques mois seulement, le gouvernement de son pays lui interdisait de poser le pied sur le sol natal, il répondait, à des amis qui l'invitaient à reprendre autrement sa revanche, ces paroles désormais historiques: *Chë faj më ka Shqipëria ?* C'est-à-dire: « Ma patrie est-elle responsable des fautes de ses gouvernants, pour que je m'en prenne à elle? » Presque aussitôt après, répondant à l'appel de ces mêmes hommes qui venaient de l'outrager, il courait à Genève, et, en faisant admettre l'Albanie dans la Société des Nations, il lui assurait le plus beau des triomphes.

L'évêque Théophane représente en réalité deux personnages. Il est le chef religieux de l'église orthodoxe albanaise autocéphale, qui s'est constituée en Amérique il y a quinze ou vingt ans, et dont le statut, en Albanie, n'est pas encore réglé, bien qu'elle soit appelée, peut-être, à s'assimiler l'église grecque locale, et à devenir l'église nationale unique des Orthodoxes de rite grec, mais de langue liturgique albanaise. Il est en outre le chef du parti nationaliste et démocratique. Cela nous amène à dire deux mots de la situation des partis en Albanie.

Sous le régime turc, l'Albanie était, peut-on dire, un pays de féodalité: la grande propriété était dans les mains des beys, et, avec elle, toute l'influence sociale. De cette influence, ils usaient et abusaient, de façon que le reste de la population était réduit à un état de servage effectif, sinon légal. Tel est le régime que, en dépit de lois sur le papier, le parti aristocratique, aujourd'hui au pouvoir, prétend bien maintenir.

Quoique ne représentant qu'une minorité du peuple albanais, il est parvenu, au moyen d'un coup d'Etat, à s'assurer la majorité dans le Parlement nouvellement élu. Mais il a si bien conscience de sa faiblesse, d'autre part, qu'il n'oserait tenter de gouverner seul, et qu'il propose de former un ministère de coalition : il espère bien par là continuer à faire ce qu'il veut, tout en endossant aux adversaires la responsabilité de ses actes. Les membres de ce parti, ses coryphées même, sont des ignorants (beaucoup ne savent même pas écrire la langue nationale), des ambitieux sans talent, des gens pour qui le bien public n'est rien, l'intérêt personnel de caste est tout. Ils étaient, hier, les partisans d'Essad-Pacha ; aujourd'hui, ils font revivre son esprit. C'est tout dire.

Le parti démocratique, lui, embrasse tout ce que l'Albanie a produit de bon dans le passé, depuis son réveil national, tout ce qui peut engendrer quelque espoir pour l'avenir. C'est là qu'on trouve les nationalistes, qui, reniant les trois nations (*millet*) auxquelles ressortissaient jadis les Albanais, ne veulent reconnaître, en dépit des différences religieuses, qu'un peuple unique. C'est là qu'on trouve les progressistes, qui, rompant avec la culture musulmane, frappée de stérilité, visent à faire de l'Albanie un Etat européen et moderne. C'est là qu'on trouve, enfin, les démocrates, qui, rejetant les privilèges de caste, prétendent instaurer une démocratie, aux lois égales pour tous, n'admettant d'autre supériorité que celle de la vertu et des talents.

Bref, nous assistons aujourd'hui, en Albanie, à un terrible duel : d'un côté, l'esprit du moyen âge, de la barbarie, l'esprit d'Ali-Pacha et d'Essad, de l'autre, l'esprit moderne, avec son idéal de liberté, de justice, de progrès. Lequel des deux triomphera, nous ne le savons ; mais, personnellement, j'aime à croire que le triomphe de la bonne cause est assuré déjà, bien que la lutte doive être chaude, et, probablement, longue encore...

D'ici là, pour le bien de l'Albanie, j'espère que l'évêque Théophane, ce grand idéaliste, parviendra à faire partager cette conviction par les hommes qui tiennent en main les destinées du nouvel Etat; alors, alors seulement, qu'eux-mêmes s'en rendent compte ou non, ils seront dans l'état mental voulu pour faire justice à ce nouveau venu dans la Société des Nations.

Reprenant les choses de plus haut, voyons maintenant, de près, les éléments qui ont contribué à édifier le présent de l'Albanie, qui influenceront certes longtemps encore son avenir.

*
* *

L'Albanie forme aujourd'hui un petit Etat, resserré entre la mer Adriatique à l'ouest, la Yougo-Slavie au nord et à l'est, la Grèce au sud.

C'est là la « petite » Albanie, celle créée en 1913, et qui représente en réalité un minimum. Car on ne lui a assigné que les territoires sur lesquels aucun voisin ne pouvait vraisemblablement faire valoir de droits. Les régions peuplées seulement en partie par des Albanais ont été considérées comme serbes et grecques, et attribuées, par droit de conquête, à la Serbie et au Monténégro (aujourd'hui Yougo-Slavie), ainsi qu'à la Grèce.

On sait que les statistiques n'existaient pas en Turquie. Aussi n'est-il possible d'estimer la population du nouvel Etat que fort approximativement. Et, si nous lui supposons un bon million d'habitants, il existe certainement encore un million et demi d'Albanais hors de ses frontières, en Yougo-Slavie, en Grèce, en Italie.

Dès avant 1913, la Grèce possédait une importante population albanaise, résidu de colonies fondées aux XIVe et XVe siècles. C'est ainsi qu'Athènes est située au milieu d'une région quasi complètement albanaise, et qu'on retrouve des centres albanais échelonnés jusqu'à l'extrémité sud du Péloponèse.

Dans son remarquable ouvrage, intitulé *Albanesische Studien* (1854), Hahn donne une statistique des Albanais de Grèce, avec un total de 173,000 âmes. Et il ajoute ces mots, à l'adresse des partisans de la thèse de l'abâtardissement de la race grecque: « Quelque inexact que puisse être ce calcul, il montre, dans tous les cas, combien exagéré est l'avis de ceux qui prétendent que les Albanais forment la moitié, ou le tiers au moins, de la population totale du royaume de Grèce. » D'après des sources albanaises, il y aurait eu en Grèce, avant 1913, 350,000 Albanais.

Des colonies importantes sont encore celles de l'Italie méridionale et de la Sicile, remontant aux premiers temps de la conquête turque (xve siècle). Hahn en donne une statistique détaillée, faisant un total de 85,551 âmes. On admet qu'il existe aujourd'hui plus de 200,000 Italo-Albanais.

Citons encore — outre le village de Peroi, en Istrie, et les villages de Ninkitze et Herkootze, entre Schabatz et Mitrovitza, en Syrmie — la petite colonie albanaise de Borgo-Erizzo, près de Zara, où j'eus moi-même l'occasion de passer quelques heures, en 1914, un mois environt avant la guerre. Le gouvernement de Vienne, pour servir sa politique en Albanie, y avait institué des cours d'albanais, et des livres en albanais ont même été publiés en vue de cet enseignement.

Les Albanais appartiennent à la grande famille aryenne, dont ils forment aujourd'hui, à eux seuls, une branche à part. Leur langue n'a d'affinité avec aucune autre, sauf peut-être avec le roumain. Car, bien que cet idiome, sous sa forme actuelle, se rattache au groupe néo-latin, certaines de ses constructions caractéristiques n'en sont pas moins identiques à celles de l'albanais; d'où l'hypothèse d'un substratum commun, défendue par le grand philologue roumain Hasdeu, et assez généralement admise aujourd'hui. Parmi les ancêtres communs, les uns

seraient restés eux-mêmes, inviolés, d'où les Albanais modernes, tandis que le reste se serait fondu dans la colonisation romaine.

On ne sait d'ailleurs que fort peu de choses de nos Albanais. On a essayé, à diverses reprises, de les identifier avec l'un ou l'autre des peuples dont l'histoire ancienne nous révèle l'existence. On a mis en avant les Pélasges, notamment, ces mystérieux Pélasges dont les Grecs se croyaient descendus. On a ensuite proposé les Illyriens. Malheureusement, on ne possède, sur ce peuple lui-même, que des données à peu près négatives. Faute de mieux, les bons patriotes albanais se réclament, à tout hasard, de Pyrrhus, ce roi d'Epire qui mit un instant en balance les destinées de Rome, et d'Alexandre le Grand lui-même...

En fait, les Albanais n'ont pas d'histoire. Leur rôle, toujours effacé, fut celui de sujets, de sujets difficiles, récalcitrants, en face de maîtres impérieux, de mauvais maîtres. Après avoir subi — dans les limites de nos connaissances historiques, car la race est plus vieille, et installée sans doute depuis plus longtemps dans le pays qu'elle habite — la domination grecque, puis celle de Rome, qui a laissé des traces considérables, notamment dans la langue; celle de Byzance, qui, superficielle au nord, ne fit de véritables conquêtes que dans le sud; celle des Serbes enfin, qui passa vite, les Albanais (après Kosovo, en 1389) furent subjugués par les Turcs, qui donnèrent au pays son caractère définitif, caractère qu'il conserve encore aujourd'hui, et auquel il aura beaucoup de mal de renoncer.

Disons-le tout de suite: les Albanais n'ont pas grand'-chose d'original, en dehors de leur langue.

Leurs institutions, là même où elles peuvent revendiquer une certaine originalité, comme dans la *Maltsi,* ne sont, tout bien considéré, qu'un produit des circon-

stances, sans rapports essentiels avec la race. Pour s'en convaincre, que l'on confronte, par exemple, le représentant typique des tribus montagnardes albanaises, la Mirdite, avec l'ancien Monténégro, celui des princes-évêques. Quelles divergences pourra-t-on constater, en dehors de celles qui proviennent d'une influence essentiellement adventice : d'un côté, le catholicisme romain et la civilisation italienne, de l'autre, l'orthodoxie et la culture gréco-slave ?

C'est là une vérité qui n'a pas toujours été reconnue. Les premiers auteurs qui ont écrit sur les Albanais se sont laissés entraîner par leur sympathie pour le sujet : voyant en eux un peuple dont l'origine se perd dans la nuit des temps, ils n'ont su résister à la tentation de déterrer, chez ces modernes, les restes d'une antiquité reculée. Ils ont perdu de vue le fait que la culture indigène, rudimentaire, ne pouvait tenir au cours des siècles, qu'elle devait fatalement s'effriter au contact de cultures supérieures.

Les Albanais n'ont donc pas d'institutions qui leur soient communes au cours de l'histoire. Aujourd'hui encore, les diverses confessions religieuses déterminent la culture de leurs adhérents.

Si tous les Albanais appartiennent à une seule race, s'ils parlent une langue unique, et s'ils ont, par le fait même, le sentiment d'une certaine fraternité, ils n'en forment pas moins, à tous les autres points de vue, trois groupements bien distincts ; à ce point qu'on peut parler de trois « espèces » d'Albanais : 1° Albanais musulmans ; 2° Albanais orthodoxes ; 3° Albanais catholiques-romains.

Il n'y a donc pas un problème albanais, il y en a, *ab antiquo*, trois. Ce n'est que le nationalisme, tout récent d'ailleurs, qui tend à faire cesser ce chaos, et à poser les bases d'un développement unitaire et harmonique de la nation albanaise.

De là, la division naturelle de mon travail, en quatre chapitres; le premier consacré aux musulmans.

***

Ceux-ci sont majorité en Albanie. Répandus dans toutes les parties du pays, ils forment la masse de la population dans l'Albanie centrale, et ils sont, vers le sud, le plus solide rempart contre la Grèce: en face des Grecs et Hellénisés, le musulman confessera, inébranlable, sa nationalité albanaise.

Les uns sont sounnites, les autres appartiennent à la secte des Bektachis.

Celle-ci est, en réalité, un ordre de derviches (moines musulmans, chiites) avec des affiliés laïcs. C'est donc, en principe, le cas du bouddhisme; c'était aussi le cas des tertiaires franciscains ou dominicains, au moyen âge. Les Bektachis sont particulièrement nombreux dans l'Albanie centrale, surtout à Tirana et Aktche-Hissar, où ils forment le gros de la population. Les Bektachis professent un système de doctrines ésotériques, qu'ils gardent jalousement; ce qui justifie notre ignorance relative à leur sujet. A titre de mystiques, ils tendent nécessairement à restreindre l'usage des rites communs à tous les musulmans, qu'ils remplacent d'ailleurs par des rites spéciaux. Mais, ceux-ci se pratiquant en secret, ils passent, aux yeux des sounnites, pour de mauvais musulmans, peu pratiquants. D'où le nom de « libres-penseurs albanais », qui leur est donné par certains auteurs.

Cette appellation est fausse. Mais il n'en est pas moins vrai que le Bektachisme constitue, au sein de la communauté musulmane, un élément progressiste. De nos jours, les monastères bektachis sont devenus des centres de propagande nationaliste, et la secte a fourni à la cause ses meilleurs représentants: les frères Fracheri et les deux Konitza, Faïk et Mehmed. Ce n'est point là l'effet

du hasard, et il est permis d'attribuer ce fait à l'éclectisme philosophique, à l'esprit d'indépendance religieuse et politique qui caractérise le bektachisme.

Les Albanais musulmans appartenaient jusqu'ici à la *millet* dominante en Turquie, la *millet-i-islamiye*, se confondant en quelque sorte avec l'empire, le sultan étant en même temps khalife. Comme les musulmans en général, ils étaient rebelles à toute idée nationale, au sens européen du mot, car, pour eux, la nation, ce n'est pas l'Albanie, mais la communauté islamique elle-même, où sont appelés à se fondre, dans une culture unitaire, les peuples les plus divers par la race, par la langue, par les mœurs, par les traditions historiques. C'est cette antithèse absolue entre le concept de la nation européenne et celui de la *millet* musulmane qui est, et qui reste le point brûlant de la question albanaise.

Comme les Romains de l'époque qui précéda les grandes invasions, les musulmans albanais n'avaient, certes, qu'un seul idéal, un seul espoir, je dirai même une seule foi politique, celle en l'éternité de l'Empire. Pour eux, pour les « intellectuels » (au sens turc du mot, plus exactement les *K'atib*), pour tous ceux qui touchaient un traitement de Constantinople, le nationalisme était l'abomination de la désolation, une hérésie occidentale sapant les bases mêmes de la religion, digne, en dépit du principe de la tolérance musulmane, d'être exterminée par le fer et par le feu.

Mais voici que, au sein de leur sécurité, ils sont troublés tout à coup par le grondement lointain du tonnerre; la guerre éclate, et, au bout de quelques mois, l'Empire, l'Empire éternel, est rejeté au delà des lignes de Tchataldja. La voix des armes a parlé: les persécutés d'hier, les odieux nationalistes, sont aujourd'hui les détenteurs du pouvoir, ou à la veille de le devenir...

Qui dépeindra l'ahurissement — le terme est à peine assez fort — des musulmans albanais, confrontés avec

ce fait brutal, irrémédiable? Ils n'en sont point encore revenus, et c'est ce qui explique leur indécision, leur incapacité de prendre une attitude de principe vis-à-vis des hommes et des choses; c'est ce qui en aurait fait le jouet d'un nouvel Ali-Pacha, si le poignard n'y avait mis bon ordre.

Cependant, après quelques tâtonnements, après quelques compromis, les nationalistes prenaient le pouvoir. C'était là chose facile, mais, le point essentiel, c'était de le conserver.

Les nationalistes tombèrent (en même temps que le prince de Wied), et ils tombèrent très vite, parce que, nécessairement radicaux, ils prétendaient construire, avec des éléments mulsulmans, un Etat à l'européenne, à l'instar des autres Etats balkaniques. Or, non seulement l'Albanie n'était pas mûre pour cette conception, mais ceux-là même dont la collaboration était indispensable lui étaient nettement hostiles.

Depuis, nous avons eu la guerre, la grande guerre, la guerre longue et pénible. Elle a, certes, ouvert bien des yeux en Albanie, bien des yeux qui sans elle n'auraient jamais vu clair. Certains veulent y voir le principe de la régénération du pays, et il n'est pas défendu de l'espérer. Elle aura été, en tout cas, une précieuse transition entre deux régimes.

Malheureusement, l'action funeste des préjugés et de la routine n'est pas si aisément neutralisée. Innombrables, hélas! seront toujours les individus qui, placés devant l'urne, donneront leur vote à leurs frères ennemis, parce que ceux-ci auront eu le talent d'agiter le spectre de la religion menacée...

* * *

La confession qui vient en seconde ligne est l'orthodoxie de rite grec, dans le sud de l'Albanie. Elle aussi est essentiellement hostile à l'idée albanaise. L'église et

l'école grecques conspirent, traditionnellement peut-on dire, pour maintenir la domination de l'hellénisme et prévenir le réveil national. A ce point que cette Eglise, bien que très douce de sa nature, n'a pas hésité à se faire persécutrice à l'égard des nationalistes albanais.

Sous le régime turc, les orthodoxes albanais appartenaient à la nation grecque (*Roum milleti*), comme tous les orthodoxes de l'Empire, quelle que fût leur langue parlée: grecque, turque, arabe, ou toute autre. Il était assez naturel que dans l'hypothèse d'une dissolution de l'Empire ottoman, leur voisin du sud leur semblât être le seul successeur possible des autorités du Phanar. Telle fut, pendant longtemps, la mentalité de l'immense majorité des orthodoxes albanais. Depuis, ils ont trouvé de rudes adversaires dans les nationalistes, en sorte que les deux forces tendent aujourd'hui de plus en plus à s'équilibrer. Les événements actuels dans le Sud albanais (Kortcha [grec *Korytza*], la Chimère [grec *Chimara*], etc.) tendent à nous faire croire qu'un *modus vivendi* est en voie de s'instaurer. Les Albanais hellénisants reconnaîtront le fait politique, mais ils stipuleront, en revanche, des avantages en faveur de la langue grecque. Cette situation sera en réalité pour le bien de tous, car l'Albanais est loin d'être en état de reprendre l'héritage hellénique, et la proscription du grec serait, dans l'état actuel des choses, un recul de la civilisation.

Les luttes des « Epirotes du Nord » (ce ne sont en réalité que des Albanais partisans de la Grèce), leurs tentatives politiques même sont connues du lecteur: la presse européenne en a assez parlé, bien que d'une façon généralement tendancieuse, en dénaturant les faits, en les exagérant à plaisir pour le moins. Ces Epirotes sont surtout des pessimistes, des gens qui doutent de la possibilité d'un accord avec l'élément musulman, qui doutent de pouvoir construire jamais, avec les matériaux donnés, un Etat sérieux, donnant des garanties de sécurité et de

progrès matériel. « Pourquoi disent-ils, courir toutes ces chances, alors que le but peut être atteint, immédiatement et sans efforts, par l'annexion à la Grèce? » Il dépendra des gouvernants albanais de démentir leurs prévisions, de les ramener à des vues plus optimistes, qui sait? peut-être même de les convertir un jour à l'idée nationaliste.

Jusque-là, l'orthodoxie, comme telle, n'en reste pas moins un dissolvant dans la communauté politique albanaise. C'est là le point à noter, celui qui intéresse mes conclusions.

***

La troisième confession est la catholique romaine, représentée par 200,000 Albanais, au bas mot, dans le nord, principalement dans la *Maltsi.*

A l'abri de leurs montagnes, entourés d'ennemis, eux seuls ont toujours conservé quelque chose d'un sentiment national. Longtemps persécutés, ne devant qu'à des protecteurs européens — Venise et l'Autriche — la liberté dont ils jouissaient en dehors de la *Maltsi,* les catholiques, comme tels, étaient le seul élément du pays qui attendît sa libération, le seul qui semblât apte à embrasser sans arrière-pensée un régime nouveau.

Mais, hélas! les catholiques sont en même temps « montagnards », et, à ce titre, ils constituent un grand obstacle à l'instauration de tout gouvernement sérieux.

La Haute-Albanie n'a jamais été assujettie aux Turcs. Tandis que la plaine était soumise purement et simplement à l'administration turque, les montagnards ne consentirent qu'à composer avec les conquérants, payant tribu et fournissant des soldats. A l'intérieur, leur organisation traditionnelle fut maintenue. Cette organisation — unique dans son genre en Europe, depuis la suppression des clans écossais — est une cause permanente de désordre. Je ne dirai ici qu'un mot de la « loi du sang »,

telle qu'elle est admise et réglée par le Code des montagnes, le *Kanun'i Lek Dukagjinit.*

C'est la « vendetta » dans ce qu'elle a de plus infâme, une vendetta à côté de laquelle celle des Corses n'est qu'un jeu. Et quoi d'étonnant? Tandis que l'une est combattue par la loi française, qui l'ignore, l'autre est sanctionnée par le Code lui-même; la loi et la coutume se donnent ici la main pour propager, indéfiniment, toutes ces horreurs.

Je renvoie, pour les détails, à l'ouvrage d'Hecquard: *Histoire et description de la Haute-Albanie* (p. 372 et suiv.). Je me borne à reproduire, comme conclusion, une petite statistique donnée par cet auteur: de 1854 à 1856, donc dans l'espace de deux ans, 1,418 maisons auraient été brûlées (par autorité de justice) et 133 hommes tués, dans les dix paroisses du diocèse de Pulati seulement.

Et peu de chose a changé depuis. Je trouve dans le numéro de février 1914 du *Përparimi,* la revue des Jésuites de Scutari, un article bibliographique sur un certain P. Pas, décédé récemment: « Au cours de ces missions », y est-il dit, « le P. Pas réconcilia des centaines et des milliers d'ennemis, de sorte qu'on peut dire qu'il sauva la vie à 10 ou 12,000 personnes au moins, car on sait qu'un seul sang peut coûter la vie à 2, 3, 4 personnes. »

Comment espérer réduire au joug de l'ordre des peuples élevés, depuis des siècles, à l'école d'une semblable anarchie? Le nouvel Etat albanais devra bien soumettre les montagnards au droit commun, ou, pour le moins, remplacer leur organisation informé par quelque chose de compatible avec les exigences de la morale publique et du progrès. Mais se laisseront-ils faire?

En 1894, dans une conférence donnée sur le même sujet au Cercle polyglotte de Bruxelles, je répondais « non » à cette question, résolument. Les faits m'ont depuis démenti.

Il paraît que les Albanais se sont donné, il y a quelques années, une *besa* générale (promesse réciproque de suspendre tout acte de violence), et que, depuis lors, un ordre admirable règne dans le pays. Cela prouve, une fois de plus, que le difficile n'est pas l'impossible, et que les peuples, comme les individus, ont des ressources insoupçonnées, que les circonstances peuvent toujours mettre en valeur, alors qu'on y compte le moins.

Toutefois, ne nous le dissimulons pas, le problème (dont nous n'avons d'ailleurs vu ici qu'une seule face) n'est pas résolu, car il gît dans la nature même des choses. Et il constitue une menace permanente pour tous les gouvernants albanais, bons ou mauvais, que dis-je? plus immédiatement dangereux encore pour les premiers que pour les seconds.

* * *

Me voici arrivé à l'histoire du mouvement nationaliste, exclusivement littéraire à son origine, appelé aujourd'hui, comme l'Atlas antique, à soutenir le fardeau d'un gouvernement albanais.

Ce fut le clergé catholique de la Guéguerie qui sentit le premier le besoin de faire de l'albanais une langue écrite. En effet, tandis que, dans le sud, on a une langue littéraire naturelle, le grec, alors que les musulmans écrivent en turc, le montagnard catholique, alors même qu'il parle le turc, ne sait pas l'écrire. L'italien, la langue des missionnaires, du commerce côtier, et de l'influence vénitienne généralement, ne pouvait non plus suffire, car il reste, en dépit de tout, un idiome étranger.

Les premiers ouvrages furent une grammaire et un dictionnaire; ce dernier parut à Rome en 1635. Depuis lors, l'impression de livres religieux n'a jamais été complètement suspendue.

Toutefois, la graphie usitée dans ces ouvrages n'était

qu'une adaptation informe de la graphie italienne. La grammaire n'était guère respectée. Enfin, d'innombrables mots d'emprunt, turcs surtout, défiguraient la langue nationale (ou plutôt son dialecte guège).

Le premier ouvrage dans le dialecte du sud (tosque) fut le Nouveau-Testament, publié en 1824 par la Société biblique de Londres. C'était un bon début, mais il resta sans suites, l'hellénisme s'étant fait de plus en plus intransigeant après la création du royaume de Grèce.

C'est alors qu'apparurent sur la scène les Albanais d'Italie, avec Girolamo de Rada. Les « Chants de Milosao » remontent à 1836. Viennent ensuite les « Chants de Séraphine Topia », les « Rhapsodies d'un poète albanais », et, pour finir, les « *Poésies albanaises* » (1873-1874).

Ces œuvres, composées sur des sujets nationaux, possèdent incontestablement une saveur *sui generis*. Quand Rada fit ses débuts, l'Europe était romantique ; aussi cette littérature un peu sauvage fut-elle l'objet d'un véritable engouement. Il nous reste un monument de cette popularité dans une traduction latine, publiée en Allemagne, d'après la traduction italienne dont l'auteur avait soin d'accompagner son texte albanais.

De son œuvre, Rada ne récolta que de la gloire ; il mourut pauvre. Il eut quelques épigones parmi lesquels je me bornerai à citer Joseph Schirò.

Cependant, l'albanais ne faisait déjà plus que vivoter dans les colonies italiennes. Sa culture littéraire ne répondait pas à un besoin réel, les Albanais d'Italie ayant une langue toute faite : l'italien. D'ailleurs, leur dialecte est intrinsèquement fort inférieur, déformé qu'il a été par l'influence étrangère.

On peut citer ici les collections de littérature populaire. A côté de celles des Européens, Hahn, Dozon, Pedersen, une place d'honneur revient à Mitkos, un Tosque établi à Alexandrie où il fit paraître, en 1873,

son Ἀλβανικὴ Μέλισσα (*L'Abeille albanaise*), dont l'influence fut ensuite sensible.

Quelques années plus tard, parut l'*Alfavitarion,* de Koulouriotis. Celui-ci, Gréco-Albanais d'origine, prétendait créer un mouvement albanais en Grèce. Dans ce but il fonda, à Athènes, une imprimerie et un journal albanais. Mais les Grecs s'émurent; Koulouriotis, sous de spécieux prétextes, fut jeté en prison et y mourut.

Ce qui manquait aux nationalistes de la première période, c'était un philologue, qui pût donner à leur idiome longtemps négligé une base scientifique. Ce rôle fut rempli par Constantin Christophoridis, d'Elbassan, lequel, placé par sa naissance aux confins des deux dialectes, les possédait tous deux également à fond. Il traduisit, pour la Société biblique de Londres, d'importantes portions de la Bible. Ce sont ces traductions magistrales qui créèrent, peut-on dire, la langue écrite albanaise.

En 1879, un certain nombre de notables albanais se réunirent à Constantinople, pour s'entendre sur l'organisation d'une propagande nationaliste.

Il fallait d'abord créer un alphabet, pour remplacer l'alphabet grec, que l'on écartait par principe. Au lieu d'adopter l'alphabet latin créé par Christophoridis pour le guègue, on en fit un complètement nouveau, latin en principe, mais où les sons spécifiquement albanais étaient représentés par des lettres de fantaisie. De toutes les solutions possibles, celle-là était la pire; et il est certain que le nouvel alphabet fut lui-même un des plus grands obstacles à la popularisation d'une langue écrite albanaise. Le dialecte employé était exclusivement le tosque.

Les journaux et livres publiés par ce groupe de nationalistes ne furent pas, malgré tout, sans exercer leur action. Mais, cet alphabet composite mettait les auteurs à la merci de deux ou trois imprimeurs; des scissions étaient inévitables, et elles ne tardèrent pas à

éclater. Aujourd'hui, l'ancien alphabet est condamné comme tel. Un congrès, tenu à Monastir en 1908, l'a remplacé par un alphabet plus pratique, basé sur le principe des lettres doubles, à l'exclusion de tout caractère étranger ou signe diacritique. Au cours de leur propagande, les divers groupes nationalistes ont employé les deux dialectes, mais en les pliant au joug de la grammaire et en bannissant les mots étrangers non complètement naturalisés.

Les deux noms principaux de la littérature nationale tosque sont les frères Fracheri, Sami (1850-1904) et Naïm (1846-1900). En fournissant des livres élémentaires aux quelques écoles qu'on était parvenu à fonder ils satisfirent aux premières nécessités du moment.

Naïm a, de plus, donné une preuve de son talent poétique dans deux œuvres, qui virent le jour à Bucarest en 1898 : une épopée, *Skenderbeg,* comprenant 10,000 *beyt* (vers doubles), et une tragédie en vers, *Kerbela,* sur la mort de Housseïn. D'après ceux qui l'ont connu, l'auteur, libre-penseur, était bien éloigné de prétendre exciter le fanatisme musulman. En écrivant sa *Kerbela,* il eut au contraire pour but, semble-t-il, de donner au Bektachis un idéal national.

Mais la figure la plus remarquable, assurément, du mouvement nationaliste, c'est Faïk-Konitza, que j'ai moi-même très bien connu, et avec qui j'ai entretenu longtemps des relations d'amitié.

Né, en 1874, d'une famille noble de l'Albanie centrale, il fit ses premières études chez les Jésuites de Scutari, fréquenta ensuite le Lycée impérial de Constantinople, et, finalement, partit pour Paris en 1895. Après y avoir suivi des cours de philologie pendant deux ans, il se fixa à Bruxelles et y fonda sa revue, *Albania,* laquelle parut sans interruption pendant douze ans et exerça une action décisive sur le mouvement nationaliste.

Ce succès lui était dû. Car, riche en dons naturels et

mûri par de sérieuses études, Faïk Konitza avait su faire ce qui réussit si mal aux Orientaux généralement : acquérir une mentalité européenne de bon aloi. Et sa mémoire sera un jour justement honorée, parce qu'il aura été un créateur, un pionnier de la première heure, de cette heure ingrate de la persécution, alors que le nationalisme n'avait à offrir à ses adeptes que les amertumes de la pauvreté et de l'exil.

Depuis, Faïk-Konitza fut ministre de S. M. Guillaume Ier, l'éphémère *mbret* d'Albanie. Interné en Autriche pendant la guerre, il semble avoir disparu des rangs de la politique active, où il est d'ailleurs, dignement remplacé par son frère Mehmed. Cette retraite paraît due à l'état précaire de sa santé, minée sans doute par la captivité ; souhaitons qu'il se rétablisse et qu'il puisse encore jouer un grand rôle dans l'histoire de son pays.

Pour qu'on ne puisse m'accuser de partialité à l'égard d'un ami, je me permets de traduire quelques phrases empruntées à un article du *Dielli,* de Boston (numéro du 20 mars 1914), relatif à la formation du premier ministère albanais :

« ...Certes, nous ne voulons pas faire d'opposition au Cabinet, tel qu'il vient d'être constitué par notre nouveau Roi. Mais, dans l'intérêt de l'Albanie, nous ne pouvons qu'y regretter l'absence de l'illustre et infatigable vétéran nationaliste, Faïk-Konitza. »

« Nous ne voulons rien dire contre les nouveaux ministres, mais, dans tous les cas, il ne convenait pas d'oublier un homme comme Faïk-Konitza, qui a prouvé son patriotisme non par des paroles mortes, mais par des actes vivants et immortels. »

« Alors que la renaissance albanaise était encore dans les langes, alors que l'atmosphère était foncièrement turque, alors que les nationalistes pouvaient être comptés sur les cinq doigts de la main, alors qu'un sommeil

léthargique prévalait partout, une voix forte et persuasive se faisait entendre de Bruxelles en Belgique, voix qui arracha du sommeil beaucoup de cœurs albanais. Cette voix, c'était celle de l'*Albania*... »

Aujourd'hui, les victoires balkaniques et l'intervention européenne ont réalisé le point terminus du programme nationaliste : création d'un Etat albanais. Malheureusement, cet événement, dû à des circonstances fortuites, est venu trop tôt, nous pouvons le dire sans paradoxe, puisque les Albanais n'étaient pas préparés à faire face à ses conséquences.

A elle seule, la situation faite à la langue nationale, dans la vie publique de l'Albanie, suffirait à nous donner une idée des multiples antithèses qui se croisent et se recroisent dans le nouvel Etat, pauvre enfant né avant terme et privé du lait généreux d'une mère.

Les fonctionnaires du régime turc auraient pu consentir à l'abandon du turc, mais ils exigeaient — et pour cause, car ils ne savaient pas mieux, — qu'on adaptât l'alphabet arabe à la langue nationale. Les nationalistes tinrent bon : c'était tout ou rien qu'il leur fallait. Ils ont par là sauvé l'avenir, mais en sacrifiant le présent. Car, par ce fait, l'Albanie est administrée en une langue étrangère, le turc, et l'emploi exclusif de l'albanais dans la gestion des affaires publiques, est, et restera longtemps encore sans doute, un desideratum irréalisé.

Cette situation est caractéristique. Ne craignons point de le répéter, car nous ne le dirons jamais assez : nous avons d'un côté le passé, la routine, la réaction, mille forces centrifuges qui suffiraient à miner, en fort peu de temps, les plus solides organismes; de l'autre, une poignée d'idéalistes, qui, s'ils n'ont plus à se défendre contre la police turque, ont encore à se défendre contre l'opinion publique pervertie.

* * *

Dans la conférence susdite, si mes souvenirs ne me trompent, j'émettais l'idée qu'un protectorat étranger (pourvu qu'il eût été honnête, qu'il eût tenu compte des intérêts des deux parties) était encore la meilleure solution du problème albanais. Car elle aurait permis aux partisans du progrès d'imposer leurs doctrines, *manu militari,* sans rencontrer la résistance de la masse ignorante, routinière, accessible à toutes les séductions; jusqu'au moment où, la vieille génération étant disparue, les jeunes gens aient pu apprécier les bienfaits du nouvel ordre de choses, et en devenir des partisans convaincus et sincères.

Tel n'a pas été l'avis des Albanais eux-mêmes. Fidèles à un instinct traditionnel, ils ont préféré le système de la liberté à celui du despotisme éclairé. Ils ont préféré la lutte à la victoire facile et sans gloire. Je ne les en blâmerai pas. Si, pour les individus la lutte sans trêve ni merci est, dans tous les ordres des choses, la condition du progrès, il n'en est pas autrement, des nations. Et quand l'Albanie aura organisé définitivement le chaos qui a présidé à sa naissance, quand elle aura réalisé l'idéal que ses amis rêvent pour elle, on peut dire qu'une merveille aura été produite dans le monde, une merveille de l'ordre politique et social, une merveille que l'histoire contemplera pour la première fois.

H. Bourgeois.

Tabora

Nos Victoires d'Afrique (1914-1917)

Le cinquième anniversaire de la prise de Tabora donne de l'actualité à l'étude documentée qu'on va lire : elle a pour auteur un des héros de nos troupes d'Afrique, le commandant Cayen, ancien chef d'état-major de la brigade Molitor.

Tabora, 19 septembre 1916 !

Un soir de septembre 1916, un télégramme, expédié du cœur de l'Afrique, apporta au Havre la réconfortante nouvelle de la prise de Tabora, capitale de guerre de l'Est africain allemand, par les troupes coloniales belges. L'annonce de cette victoire, remportée sur un lointain théâtre d'opérations, fut accueillie par tous les Belges avec une légitime fierté. Notre armée, accrochée à la terre de Flandre dans les boues de l'Yser, malgré les sacrifices consentis chaque jour avec abnégation, semblait inactive aux yeux du grand public. La prise de Tabora valut, non seulement aux soldats du général Tombeur, mais aussi à tous les soldats de notre pays, les sympathies de l'opinion des pays alliés.

C'était justice. En effet, si la prise de Tabora a montré la valeur des chefs et le courage des officiers et des sous-officiers du corps expéditionnaire belge, elle a témoigné aussi du dévouement des soldats indigènes et de leur attachement à la Belgique. Bien plus, l'organisation et la marche des troupes assaillantes n'ont été possibles que grâce au concours des populations du Congo belge, qui ont dû fournir non seulement des milliers de porteurs, mais aussi les vivres indispensables au ravitaillement des combattants.

Alors que les districts de notre colonie étaient dégarnis de troupes, tandis qu'on demandait aux natifs un effort soutenu, malgré les tentatives des émissaires de l'ennemi, à aucun moment l'ordre ne fut troublé sur un point quelconque du territoire.

Les natifs congolais se sont ainsi chargés de démontrer l'inanité des campagnes de dénigrement systématique menées jadis par les Casement et les Morel, qui travaillaient pour le roi de Prusse.

Bien avant la guerre, l'Allemagne avait jeté son dévolu sur notre colonie. Pour s'en convaincre, il suffit de relire quelques articles de la presse allemande. Celui de la *Gazette de Cologne*, paru sous la signature de M. Emile Zimmermann, à l'occasion de la mort de M. de Kiderlen-Waechter, qui fut le négociateur du traité franco-allemand de 1911, né de l'incident voulu d'Agadir, est suggestif. La convention de 1911 avait donné de nouveaux territoires à l'Allemagne. Le Cameroun allongeait deux antennes, « des serres d'aigle », disait M. Zimmermann, jusqu'à la frontière du Congo, atteignant le fleuve Congo et son affluent l'Ubangi. Ainsi s'annonçait l'intention de réunir les deux colonies allemandes : le Cameroun et l'Est africain allemand.

La *Post* de Berlin, précisant bientôt cette pensée, écrivait à l'occasion de l'examen d'un éventuel accord anglo-allemand dans l'Afrique centrale :

« La Belgique ne nous cédera pas volontiers son empire africain ; il faudra donc ou l'acheter à un prix onéreux, ou le prendre en vertu du droit du plus fort. Que fera l'Angleterre en pareil cas ?... »

Les mois succèdent aux mois et, de plus en plus, l'idée d'alléger la Belgique du « fardeau » congolais prend corps en Allemagne.

En juillet 1913, parut une brochure intitulée : *Deutsche Weltpolitik und kein Krieg* (Politique mondiale sans guerre). Cette étude eut un énorme retentissement. On

prétendit que la Wilhelmstrasse même l'avait inspirée. Elle énonçait une doctrine de colonisation qui semblait capable d'assouvir toutes les ambitions allemandes.

Pour l'auteur de la brochure, c'est surtout vers l'Afrique centrale que l'Allemagne doit chercher le débouché nouveau souhaité pour son trafic commercial ; la Belgique et le Portugal feront les frais de cette colonisation purement économique, car, ne peut-on s'entendre avec ces deux petites puissances ? Quelle belle proie que le Congo, riche et de ses gisements miniers de toutes les variétés : cuivre, fer, étain, manganèse, or, diamant, et de ses innombrables produits naturels !

En avril 1914, M. de Jagow cherche des complices pour réaliser le projet cher aux pangermanistes.

La lettre du baron Beyens à M. Davignon, ministre des affaires étrangères (*IIe Livre gris belge*, p. 2 et 3) est édifiante. Suggérant une entente exclusive de concurrence entre la France et l'Allemagne, au sujet de la construction et du raccordement des lignes de chemins de fer qu'elles projetaient de construire en Afrique, M. de Jagow s'entendit répondre par son interlocuteur M. Cambon : « Dans ce cas, il faudrait inviter la Belgique à conférer avec nous... » Et M. de Jagow de se récrier : « Oh ! non, car c'est aux dépens de la Belgique que notre accord devrait se conclure !

L'ambassadeur de France, indigné, s'empressa de faire part au ministre de Belgique à Berlin de cette édifiante proposition.

Le 8 juin 1917, parlant à Leipzig, le docteur Solf déclara publiquement :

« Depuis longtemps, ce n'est plus un secret, même en Angleterre, que, déjà avant la guerre, nous avions le projet d'arriver, par des accords pacifiques, à grouper en un ensemble nos possessions africaines. »

Mais les accords pacifiques ne vinrent pas : la Belgique n'avait nulle envie de céder sa colonie à qui que ce fût.

L'Allemagne n'ayant pu imposer son plan d'expansion à l'Europe, ce fut la guerre.

***

Le 3 août 1914, le Ministre des colonies télégraphia au gouverneur-général du Congo: « Allemagne a adressé ultimatum Belgique. Gouvernement belge a refusé passage. Concentrez tous moyens de défense sur frontière maritime et frontière allemande. »

Le 4 août 1914, l'armée allemande pénétra sur le sol belge: le crime était accompli.

Il ne fallait guère s'attendre à voir l'Allemagne, qui venait de violer le Traité de 1839 garantissant la neutralité de la Belgique, respecter l'Acte général de Berlin, dont l'esprit est d'assurer la neutralité permanente de l'Afrique centrale.

Cependant, le 6 août, le Ministre des colonies télégraphiait à Boma:

« Armée allemande envahit territoire belge 4 août. Belgique désire pas porter guerre en Afrique. En conséquence, observez attitude strictement défensive sur frontières Congo et colonies allemandes. »

Le but de l'Acte de Berlin du 2 février 1885 avait été de faire de l'Afrique centrale un vaste domaine à l'abri des conflits violents. La pensée des philanthropes réunis à Berlin est bien exprimée dans les articles 10 et 11 de l'Acte. Au centre de l'Afrique, la guerre devait rester inconnue; toutes les nations pouvaient s'y rencontrer pacifiquement, et, par tous les bons moyens, tels l'évangélisation et le commerce honnête, travailler au progrès de la civilisation.

La Belgique poussa très loin le respect de la parole donnée. Non seulement les troupes du Congo belge évitèrent tout acte d'hostilité à l'égard des colonies allemandes voisines, mais, alors qu'elle n'avait plus guère d'espoir de voir accueillir sa proposition de neutralisation

de l'Afrique centrale, la Belgique s'abstint d'interner les deux navires allemands qui se trouvaient dans les eaux du Congo, parce que ces navires servaient le commerce allemand et qu'elle avait garanti la liberté du commerce dans la colonie.

Le 8 août 1914, se réclamant de l'article 25 de l'Acte de Berlin, le navire allemand *Ingbert* se réfugia dans le port de Banane. Un autre steamer allemand, l'*Ingraban,* se trouvait à Matadi au moment des hostilités. Malgré le mécontentement exprimé par la population, le gouverneur général, se conformant aux ordres du gouvernement, fit respecter les droits de ces navires. Ceux-ci furent seulement priés de ne plus arborer le pavillon allemand et de ne pas envoyer leurs équipages à terre afin d'éviter des manifestations.

Le 2 septembre, tirant parti de ces mesures, l'*Ingbert* put quitter Banane sans encombre et passer dans les eaux territoriales portugaises. Toutefois, il avait été, dans l'intervalle, l'objet d'une visite d'où il résultait qu'il ne portait point de contrebande de guerre.

Le 23 septembre, l'*Ingraban,* à son tour, partit librement pour le port portugais Saint-Paul de Loanda, après avoir également subi la visite.

Comment l'Allemagne reconnut-elle ces bons procédés?

Sans avis préalable, alors que les troupes belges évitaient strictement tout acte d'hostilité, le 15 août 1914, un vapeur ennemi se posta devant Mokolubu, village situé au sud d'Uvira, sur le lac Tanganika. Après avoir tiraillé sur le gîte d'étape et coulé une quinzaine de pirogues, les Allemands débarquèrent sur la côte belge et coupèrent en quatorze endroits le fil téléphonique.

Le 22 août, toujours sans avertissement, l'ennemi attaqua le port belge de Lukuga, sur le Tanganika, et y coula le vapeur non armé *Alexandre Delcommune.*

A peu près au même moment, nos adversaires s'emparèrent par surprise de l'île Kwidjwi, du lac Kivu.

La guerre nous était donc imposée, en Afrique comme en Europe. Constatant la violence qui lui était faite par l'Allemagne et l'inanité de ses efforts pour maintenir la paix dans le bassin conventionnel du Congo, le gouvernement ordonna les mesures que la sauvegarde de la colonie imposait.

* * *

Au moment où la guerre éclata, nous ne disposions pas, au Congo, d'une armée coloniale organisée en grandes unités tactiques; cela se conçoit aisément. Confiants dans la neutralité permanente de nos possessions africaines, nous ne pouvions envisager la nécessité d'en faire un jour une base en vue d'une guerre de conquête. Mais, si la machine n'était pas montée, on en possédait pourtant les parties essentielles.

Le soldat noir du Congo belge est un combattant de premier ordre. Admirablement dressé dans divers camps, bien outillés en vue de l'instruction militaire, le soldat de « Bula-Matari » (c'est ainsi que nos noirs appellent le chef suprême) qui fait sept années de service actif et qui souvent prolonge volontairement la durée de ce terme, se révèle courageux à l'excès, très robuste, agile, endurant, bon tireur, sachant vivre de rien, discipliné et d'un dévoûment absolu au blanc qui le commande, quand ce blanc a les qualités d'un conducteur d'hommes.

La force publique du Congo, à l'effectif organique de 17,800 hommes, ne comportait, au moment de la déclaration de guerre, que 14,000 soldats. Ceux-ci étaient répartis en compagnies à effectifs variables, suivant l'importance des districts dont ils formaient les troupes d'occupation, constituant une force de police chargée d'assurer l'ordre intérieur et de servir les fins de l'administration des territoires.

De là, cette subdivision en compagnies de districts et l'absence des unités techniques et des services auxiliaires que réclament les besoins d'une campagne extérieure.

Les soldats étaient armés du fusil « Albini ». Malheureusement l'invasion de la Belgique rendit impossible le réapprovisionnement de ces armes en cartouches, et la situation fut d'autant plus grave, que, par raison d'économie, les munitions destinées à la force publique, pour l'année 1914, n'avaient pas été envoyées en Afrique. Il fallut tirer parti des ressources de l'Europe en fusils « Gras » et « Mauser » pour doter les troupes, déjà en contact avec l'ennemi, d'un armement nouveau : 15,000 fusils Gras avec un approvisionnement de 30 millions de cartouches furent envoyés en Afrique.

La colonie ne possédait que quelques mitrailleuses « Maxim » tirant la cartouche à poudre noire et de valeur relative. 115 mitrailleuses des derniers modèles, disposant de 100,000 cartouches par pièce, permirent l'organisation des compagnies de mitrailleuses.

L'artillerie en service au Congo était constituée surtout au moyen de pièces de 47 millimètres. Quelques canons Krupp de 75 à tir lent et des canons de montagne de 75 complétaient cet armement. Les envois venus d'Europe portèrent la dotation des 47 à 4,000 coups par pièce, les 75, difficilement transportables, étant abandonnés à la défense des postes fixes. Les usines Saint-Chamond fournirent un canon à tir rapide, jusqu'alors inexistant dans la colonie. Elles expédièrent quatre batteries, chacune de quatre canons de 70 millimètres avec un approvisionnement porté à 4,000 coups par pièce, à mesure du développement de la campagne.

Les réserves en objets d'habillement, d'équipement, d'armement et de campement étaient nulles ; aucune formation sanitaire spéciale ni dépôt de matériel hospitalier n'étaient organisés ; il n'existait ni téléphone de campagne, ni postes mobiles de T. S. F. ; il fallut tout organiser sous le feu de l'ennemi.

Le général Tombeur, devenu, en février 1915, commandant en chef des troupes opérant à la frontière orientale

du Congo, eut une lourde tâche à remplir : il dut à la fois créer une armée et défendre les frontières menacées par un ennemi organisé en vue de ses desseins.



* * *

Deux théâtres d'opérations se présentaient en Afrique, puisque le Congo belge avait des frontières communes avec deux colonies allemandes.

Le Congo belge touchait à l'Est africain allemand depuis le sud du lac Tanganika jusqu'aux monts Virunga, au nord du lac Kivu ; il voisinait avec le Cameroun, depuis 1912, au confluent de l'Ubangi et de la Lobaye et au confluent de la Sangha et du fleuve Congo.

En septembre 1914, les troupes belges collaborèrent aux opérations de la Sangha en y envoyant un contingent d'infanterie avec de l'artillerie et un vapeur hâtivement armé, le *Luxembourg*, qui vint appuyer l'action des troupes dans la partie navigable de la rivière.

Après avoir, sous les ordres du général Aymerich, de l'armée française, participé à de nombreux et rudes combats, nos soldats eurent la profonde satisfaction, le 28 janvier 1916, de faire leur entrée triomphale, avec les troupes françaises et britanniques, à Yaunde, capitale de guerre du Cameroun, à plus de 1,000 kilomètres de leur point de départ, la frontière du Congo belge.

Des contingents, pris à l'intérieur de la colonie, parcourant à marches forcées des centaines de kilomètres, allèrent garnir la frontière orientale du Congo et y formèrent une barrière efficace depuis la Rhodésie jusqu'au nord du lac Kivu.

Au début de 1915, cette ligne s'étendit même dans la colonie britannique de l'Uganda sur un front de 150 kilomètres, depuis la frontière du Kivu jusqu'à Lutobo.

Pendant vingt mois, les troupes belges, luttant souvent contre des groupements supérieurs en nombre, s'opposèrent victorieusement aux entreprises de l'ennemi.

Si, au début de la guerre, l'attitude de nos troupes coloniales fut purement défensive, à l'inverse celle des Allemands apparut nettement agressive.

Sur le lac Kivu, un bateau à moteur fut immédiatement armé d'une mitrailleuse et vint croiser dans les eaux belges, empêchant tout trafic et attaquant les postes. Des incursions nombreuses d'indigènes armés eurent lieu en différents points du territoire; ils y exercèrent, à l'instigation des autorités allemandes, de nombreuses razzias de bétail et commirent des sévices graves envers la population paisible.

La situation sur le lac Tanganika, mer intérieure de 700 kilomètres de longueur, était plus critique encore. Les vapeurs allemands *Kingani, von Wismann* et *von Goetzen* (ce dernier de 1,000 tonnes), armés de canons et de mitrailleuses, croisaient en vue de la côte belge, bombardant les postes, les caravanes et les rassemblements

indigènes, semblant étudier le terrain en vue de débarquements ultérieurs.

Bientôt les Allemands tentèrent des attaques sur tous les fronts.

Fin septembre 1914, au nord du lac Kivu, une grande activité fut signalée vers Kissegnies.

Sous les ordres du capitaine Wintgens, les compagnies allemandes se concentraient. Leur but, d'après les indigènes, était d'envahir le riche district du Kivu et sans doute de gagner l'Ituri, le pays des mines d'or, et Stanleyville pour y soulever les arabisés de la région.

Le lieutenant-colonel Henry, un héros de la campagne arabe, assumait la mission délicate de défendre la frontière menacée.

Déjà les Watuzi (guerriers du Ruanda), couvrant les mouvements de nos ennemis, obligeaient les habitants du pays à chercher un refuge dans les montagnes. La situation était grave, car la panique pouvait gagner les régions voisines. Si les populations avaient perdu confiance, la défaite eût été certaine, car nos soldats n'auraient plus été ravitaillés en vivres et il aurait été impossible d'organiser les transports et d'obtenir les munitions et les renforts dont on avait un si pressant besoin.

A Kibati, à trois heures de marche de Kissegnies, se trouvaient 400 soldats environ et un seul canon de 47 millimètres. Les munitions? 150 cartouches par homme, et les réserves ne pouvaient arriver avant plusieurs jours!

Le lieutenant-colonel Henry n'hésita pas. Avec des moyens presque ridicules, le 4 octobre 1914, brusquement il attaqua l'adversaire. Sa volonté était non de s'emparer de Kissegnies, mais de tromper les Allemands, de leur faire croire à l'arrivée de renforts, de retarder le moment où eux-mêmes prendraient l'offensive pour permettre l'arrivée des détachements signalés, enfin, — et c'était là peut-être la raison primordiale, — de donner aux natifs une haute idée de notre force, de leur montrer l'efficacité

de notre protection, afin qu'ils rejoignissent les villages abandonnés et que la vie redevînt normale dans le pays.

La lutte fut rude. Pendant de longues heures, sous un soleil torride, nos soldats combattirent avec rage. Malgré leur supériorité numérique, les Allemands abandonnèrent le champ de bataille à la tombée du jour, ils se retirèrent dans les montagnes qui commandent Kissegnies et perdirent plusieurs semaines à s'y retrancher fébrilement.

Sitôt le résultat du combat connu, les indigènes rentrèrent dans leurs villages et se remirent au travail. Nulle part l'ordre ne fut troublé. Il ne devait l'être au Congo,— nous l'avons dit déjà, — à aucun moment, pendant cette longue guerre.

En novembre, nos ennemis reprirent leurs projets, mais déjà plusieurs compagnies étaient arrivées. Les Allemands tentèrent de débarquer sur la rive ouest du lac Kivu : le détachement du lieutenant Hommelen les rejeta.

L'année 1915 débuta par une violente attaque contre Tshahafi, que nous occupions pour couvrir Kigezi, village peuplé en Uganda : les Allemands enregistrèrent un échec.

Binei, qui couvrait la route de Kibati à Rutshuru, fut vainement attaqué à son tour.

Le 28 mai, le poste de Kissegnies fut détruit à la suite d'un engagement qui dura toute la journée.

Le 15 juin, le mont Lubafu qui domine toutes les positions à l'est du lac, fut occupé par surprise ; nos troupes s'y maintinrent, mais la rivière Sebea, dont les eaux se déversent dans le Kivu est proche. Au sud de la rivière, se dressent les cratères que surplombent les monts Kama et que garnissent les formidables redoutes ennemies.

La rivière est gardée par les avants-postes ennemis. Cette situation ne se modifiera pas jusqu'au moment de l'offensive générale des Belges, en avril 1916.

Le 26 septembre, l'ennemi prit comme objectif Luvungi, situé sur la rive gauche de la rivière Ruzizi, qui relie le lac Kivu au lac Tanganika.

Il subit un sanglant échec.

Le 22 octobre, le capitaine Wintgens tenta de reprendre le mont Lubafu, clef de la position que nous occupions en territoire allemand.

Le major Bataille rejeta l'ennemi en désordre.

Le 27 novembre, une de nos compagnies avait reçu l'ordre d'occuper le mont Tshandjarue, qui devait former l'extrême-gauche de notre ligne. Elle s'arrêta en chemin pour camper à proximité d'un village indigène. Surprise à la pointe du jour par des forces supérieures en nombre, elle résista bravement, tous les Européens se firent tuer sur place.

Le 27 janvier 1916, une colonne allemande étant signalée en marche vers l'Uganda, avec l'intention de piller le poste de Kabale, centre commercial important, deux compagnies belges attaquèrent le mont Ruakadigi, position avancée de l'adversaire. Le combat fit rage; nous eûmes de lourdes pertes à enregistrer; mais la colonne de Wintgens, qui déjà attaquait un de nos pelotons couvrant Kabale, reprit en hâte la route de la Sebea.

N'ayant pu envahir le Congo en passant par le Kivu, au cours de l'année 1915, nos adversaires conçurent un nouveau plan: débarquer en un point de la côte belge du Tanganika et marcher vers Kabalo, port du fleuve Congo, afin de couper les communications du Katanga avec les autres provinces de la colonie.

Les populations du district du Maniema comptent dans leur sein de nombreux arabisés, et les Allemands espéraient les rallier facilement à leur cause. A plusieurs reprises donc ils vinrent bombarder les principaux ports congolais du lac Tanganika. Ces bombardements couvraient des tentatives de débarquement qui échouèrent, car les colonnes mobiles de la défense du lac montaient bonne garde.

Nos alliés de Grande-Bretagne ayant dû employer une partie de leurs troupes pour la campagne du Sud-Ouest

africain, nos soldats furent appelés à la défense des frontières de Rhodésie dès septembre 1914.

En juin et en juillet 1915, notamment, au prix de pertes sensibles, ils rejetèrent l'ennemi qui tentait d'envahir cette riche colonie britannique.

***

Toutes les tentatives de l'adversaire constituent pour lui de sanglants échecs, tous ses plans échouent devant la ténacité de nos troupes africaines.

Le général Tombeur, pendant ces longs mois, procède méthodiquement à l'organisation de ses troupes. Des compagnies il forme des bataillons, puis des régiments et des brigades. Chaque bataillon reçoit ses mitrailleuses; chaque régiment, son artillerie à tir rapide. Le service médical est organisé avec le plus grand soin. Les compagnies de pontonniers-pionniers, de télégraphistes, de téléphonistes, de grenadiers, de chemins de fer, sont créées. L'ennemi ayant hérissé ses lignes de puissants ouvrages de fortification, on lui oppose des mortiers de tranchée Van Deuren.

Le commandant en chef crée, dans ses groupements, le lien tactique indispensable aux unités générales d'une vraie armée. Aucun service, aucun détail n'est négligé: intendance, service de transports, justice, aumônerie, trésorerie, services de l'arrière, tout est admirablement établi.

Les Allemands ont la maîtrise du lac Kivu: la canonnière *Paul Renkin* et le canot à moteur *Tchiloango* vont la leur ravir.

La ligne de chemin de fer qui unit le fleuve Congo au lac Tanganika n'est pas terminée: les 110 derniers kilomètres seront construits en huit mois.

Il faut reprendre la maîtrise du Tanganika. Le port d'Albertville est construit; des canons de 160 millimètres protégés, venus du Bas-Congo, le défendent; on y monte

et on y lance le glisseur-torpilleur *Netto,* le remorqueur *Saint-Georges,* une chaloupe-canonnière, un vapeur de 500 tonnes le *Baron Dhanis.* Enfin, le vapeur *Alexandre Delcommune,* renfloué et bien armé, revoit le lac sous le nom de *Vengeur.*

En un mot, la mobilisation industrielle du Congo est réalisée sous l'énergique direction du lieutenant-colonel Moulaert.

Les populations de l'Afrique orientale allemande virent un jour avec épouvante nos aviateurs traverser le Tanganika, survoler leur pays, reconnaître les installations militaires et y jeter la mort.

Le long de nos frontières, les moyens de communication étaient sommaires. Depuis le début de la campagne jusqu'au moment de l'offensive, plus de 1,500 kilomètres de fils télégraphiques ont été tendus, deux postes radiographiques installés, et plusieurs centaines de kilomètres de routes établis.

Imagine-t-on ce qu'il a fallu de volonté, d'énergie, d'efforts persévérants, pour concentrer, au centre de l'Afrique, à 2,000 kilomètres de la base naturelle, Boma sur l'Océan atlantique, à 1,400 kilomètres de la base de nos alliés, Mombasa sur l'Océan indien, tous les moyens d'action nécessaires à une armée de 15,000 hommes, qui veut mener une campagne victorieuse en pays ennemi?

De Boma à Stanleyville, on utilise steamers et chemin de fer; mais, de Stanleyville au lac Kivu, point de concentration de la brigade nord, durant quarante jours, les approvisionnements de toute nature et souvent très pondéreux doivent être portés à dos d'homme.

Par la voie anglaise, l'Uganda Railway, qui vient de Mombasa à Port-Florence, et le service de navigation du lac Victoria nous amènent à Bukakata, où nous avions pu établir une base de transports. De ce point à Rutshuru, dépôt de la brigade nord, il n'y a que dix-sept jours de

portage. Cette ligne, encombrée déjà pour les besoins des troupes britanniques, ne pouvait être utilisée que pour les transports de première nécessité : elle fut empruntée par les nombreux officiers et sous-officiers venant de l'Yser pour renforcer le cadres de la division coloniale.

L'effort demandé aux populations du Congo est caractérisé par un chiffre : du 1er janvier au 31 mai 1916, 66,000 charges furent acheminées de Stanleyville vers le front.



Avril 1916 marque enfin l'heure, si longtemps attendue, de l'attaque générale contre l'Est africain-allemand.

A ce moment, sur le lac Tanganika, un corps spécial, chargé de la défense des côtes a été constitué sous les ordres du lieutenant-colonel Moulaert.

La brigade sud, du colonel Olsen, se trouve concentrée en deux groupements. Le 2e régiment garde les passages de la rivière Ruzizi, le 1er régiment est massé à la pointe sud du lac Kivu, que nous commandons à présent.

La brigade nord commandée par le colonel Molitor, a un régiment, le 4e, face aux positions allemandes de la Sebea, au nord du lac Kivu; le 3e régiment est en voie de concentration à Kamwezi, au sud de Lutobo, dans l'Uganda.

Un bataillon anglais est venu occuper les positions de Kigezi, que nous avons défendues jusqu'alors.

Le 4 avril, le 4e régiment, sous les ordres du major Rouling, commence l'attaque pied à pied des positions de la Sebea, fixant ainsi les troupes de Wintgens dans leurs ouvrages.

Le 18 avril, le major Muller, chef du 1er régiment, entame une action combinée d'un bataillon et de la flottille du Kivu contre l'île Gombo, dont il s'empare pour attaquer aussitôt, à revers, le poste de Shangugu.

Le 19 avril, après une brillante attaque, la position ennemie est enlevée et nos couleurs flottent sur Shangugu.

Le 26 avril, sous les ordres du major Bataille, le 3e régiment quitte Kamwezi. Après avoir traversé en saison des pluies un pays très montagneux, coupé de larges rivières au cours rapide, il entre à Kigali, chef-lieu du Ruanda, le 6 mai, ayant culbuté l'ennemi au mont Kasibu et mis en fuite tous ses détachements de surveillance.

Le colonel Molitor reçut des indigènes de Kigali le meilleur accueil, parce que ses soldats n'avaient rien pillé, parce que les Belges n'imitaient pas les Allemands dans leur système de réquisitions arbitraires.

Dès l'arrivée du 3e régiment à Kigali, Wintgens est directement menacé; l'enveloppement stratégique des positions de la Sebea est réalisé.

Le 12 mai, le 4e régiment occupe Kissegnies et toutes les positions de la Sebea; puis, il poursuit Wintgens, qui bat en retraite précipitamment, traitant très durement les indigènes qui s'apprêtent à accueillir les Belges en amis, et, le 22 mai, il établit sa liaison entre Kigali et Nyanza avec le 3e régiment et avec la brigade Olsen.

Après la prise de Shangugu, le 1er régiment reprend sa marche à travers un pays de montagnes boisées; le 18 mai, il culbute l'arrière-garde de Wintgens et, le même jour, entre à Nyanza, résidence de Musinga, roi du Ruanda, au moment où y arrivaient les premiers éléments de la brigade Molitor.

Le 2e régiment, sous le lieutenant-colonel Thomas, franchit à son tour la Ruzizi et, le 6 juin, fait son entrée à Usumbura, à la pointe nord du Tanganika.

Aussitôt le 2e régiment reprend sa marche vers Kitega, chef-lieu de la province de l'Urundi.

Ce même jour, 6 juin, le 1er régiment, venant de Nyanza et marchant également vers Kitega, bat l'ennemi à Kiwitawe; le 12 juin, il force les passages de la Ruwuwu, large rivière au nord de Kitega et, le 16 juin, il est à Kitega, qu'abandonne le major von Langen, battu.

Un régiment de la brigade nord appuie sur sa gauche l'action du 1er régiment durant cette marche, et le 3e régiment lance vers le sud un détachement qui, le 26 mai, à la mission de Kaninja, disperse les troupes que Wintgens était en train de regrouper.

Du 31 mai au 5 juin, le 3e régiment se reforme dans la région de Nsasa, en vue d'entreprendre la traversée de la Kagera et la conquête de la province du Bukoba.

Nous sommes ici aux sources du Nil. La Kagera est, en effet, généralement considérée comme constituant le cours méridional du grand fleuve. Les accès de la

Kagera ne sont pas faciles. Sur les deux rives, courant du sud au nord, une série de chaînes de montagnes, vraies murailles de pierre, défendent le fleuve, qui présente déjà ici, tout près de sa source, plusieurs centaines de mètres de largeur.

Les troupes belges fixent l'ennemi devant les trois points de passage habituels de la Kagera et montrent une grande activité dans la réunion de moyens de passage. Pendant ce temps, un groupement franchit le fleuve dans la partie de son cours qui est orientée ouest-est.

Ce groupement arrive à la rivière Ruwuwu, qu'il franchit le 18 juin, et, bousculant l'ennemi, les 21 et 23, il le chasse de Biaramulo, qui est conquis le 24 juin.

Le 27 juin, les troupes belges occupaient la pointe sud-ouest du lac Victoria, avec Namviembe, ayant en leur pouvoir la partie de la province du Bukoba, située au sud du parallèle de Migera.

L'autre régiment de la brigade Molitor, après avoir franchi la Ruwuwu sous le feu de l'ennemi, à Ruanilo, vint établir sa liaison avec le 3e régiment à Biaramulo, le 25 juin.

Le hauptmann Godovius, qui défend le Bukaba, surpris par cette marche foudroyante, se voit sur le point d'être bloqué au nord de la province. Il essaie de battre en retraite vers Tabora, mais, se heurtant à Kato, le 3 juillet, à un détachement du 11e bataillon, ses troupes sont taillées en pièces, le chef étant lui-même fait prisonnier.

Pendant ce combat, le major Rouling, un merveilleux soldat, fut très grièvement blessé; le lieutenant-colonel Huyghe prit sa place à la tête du 4e régiment.

Les nôtres se lancent sur la route de Tabora, mais ils vont rencontrer la série des collines rocheuses de Maria-Hilf à Saint-Michael, que l'ennemi défend.

Les 14 et 15 juillet, à Djabahika, une terrible bataille s'engage. La colonne allemande qui barrait la route de

Maria-Hilf est rejetée et poursuivie jusqu'en ce point, que nous occupons, le 23 juillet.

Le 3e régiment, après avoir menacé à revers le port de Muanza, que nos alliés britanniques occupèrent sans perte le 14 juillet, marche vers Saint-Michael, qu'il ne pourra occuper que le 12 août.

Tandis que se déroulent ces événements, la brigade Olsen se dirige vers le sud.

Un régiment occupe Nianza-Migera, le 15 juillet. Une belle manœuvre fait tomber la région fortifiée de Kasulu; une menace d'enveloppement amène les Allemands à évacuer Kigoma-Udjigi, le grand port terminus du chemin de fer qui, par Tabora, vient de Dar-es-Salam.

Le 29 juillet le 2e régiment s'empare de la place, y prenant notamment deux canons de 105 millimètres. Pendant ce temps, le major Muller forçait la Malagarassi et atteignait la rivière Gombe, le 20 juillet, dans le but d'établir la liaison avec la brigade Molitor.

Nos contingents vont maintenant prendre comme objectif Tabora, la ville mystérieuse qui, depuis des mois, hante les rêves de tous les combattants.

La brigade Olsen a pour axe le chemin de fer d'Udjigi à Tabora, que nos troupes réparent au fur et à mesure de leur progression.

La brigade Molitor marche parallèlement à la route Saint-Michael-Tabora.

Tabora, ville superbe, où s'élèvent de grands hôtels, de vastes constructions et des maisons de commerce importantes, est située au milieu d'une plaine aride, que sillonnent des cours d'eau de peu d'importance, taris pendant la saison sèche, qui règne en ce moment.

La marche est pénible, il faut découvrir l'eau noirâtre dans les rares fonds marécageux, connus seulement des indigènes. Malgré les difficultés, nos troupes avancent, pleines d'entrain, vers la capitale de guerre de l'Est africain allemand, le joyau de la colonie, et son réduit central.

Le général prussien Wahle, qui dirige la défense du pays que nous venons de traverser, a pris personnellement le commandement des troupes importantes qui ont pu se masser pour défendre ce réduit.

Dès le 1er septembre nos avant-gardes prennent avec les détachements ennemis un contact qui ne sera plus perdu.

La brigade sud livre du 30 août au 4 septembre le combat victorieux d'Ussoke; le 7 septembre, la tête d'une de ses colonnes est mise en échec à Mabama, mais la situation est rétablie aussitôt et la marche continue.

Le 10 septembre, le colonel Olsen engage la sanglante bataille de Lulanguru, qui, jusqu'au 16, se poursuivra sans interruption et se terminera par la retraite de l'ennemi. Celui-ci résiste à outrance; il fait des efforts pour nous accrocher et, opérant par lignes intérieures de manœuvre, le général Wahle tente de battre la brigade sud, tandis qu'un faible détachement observe la brigade nord. Cette manœuvre échoue.

Après avoir bousculé l'ennemi à Kalogwe, le 2 septembre, et s'être emparée d'un canon de 105 millimètres, la brigade nord, combattant chaque jour, est arrivée à proximité d'Itaga, le 12 septembre.

Entendant le canon dans le sud, le colonel Molitor n'hésite pas et, sans attendre sa réserve, attaque résolument dès l'aube du 13. Le combat d'Itaga se terminera le 14 sans résultats; mais le front allemand Lulanguru a dû être dégarni, ce qui a permis au colonel Olsen de pousser ses troupes jusqu'aux collines de Gange, qui entourent Tabora à une distance de 5 kilomètres.

Serrés de près, apprenant l'arrivée d'un détachement qui, par le sud, va encercler la place, les Allemands se décident à céder le terrain et évacuent la ville sur laquelle, le 19 septembre, flotte enfin le drapeau belge.

Nos deux brigades ont eu la satisfaction d'entrer simultanément à Tabora et d'y délivrer 189 Européens, ressor-

tissants des nations alliées, prisonniers de guerre et civils, internés dans l'Est africain allemand, depuis le début des hostilités.

Les troupes belges, poursuivant l'ennemi en retraite vers le sud-ouest, l'ont culbuté à Sekonge, capturant 20 Européens, 1 canon, 1 mitrailleuse et une grande quantité de matériel.

Si nos troupes n'ont pas gardé le contact, si elles n'ont pas planté leur étendard sur le dernier repaire de la résistance allemande, dès 1916, c'est parce que le général Tombeur avait reçu l'ordre formel de ne pas dépasser Tabora!

J'ai pu faire suivre la marche de nos colonnes victorieuses, dire comment avait été exécuté le plan, admirablement conçu par le commandement; mais ce qu'on ne peut exprimer, c'est la somme de volonté, de patience, d'endurance, de courage, en un mot, qu'il a fallu à ces troupes qui ont parcouru plus de quinze cents kilomètres depuis leur point de concentration et qui ont rencontré, au cours de durs combats, toutes les difficultés accumulées: les pluies, les montagnes, la privation d'eau sous un soleil torride.

Nos dévoués soldats se sont montrés dignes des héros de la campagne arabe.

* * *

1917 vint. Le général Malfeyt, nommé commissaire royal, prit possession des territoires soumis à la juridiction belge.

La ville de Tabora, alors que la campagne n'était pas terminée, fut remise à l'administration britannique, et ce fut là une singulière humiliation pour ceux qui avaient payé cette conquête de leur sang.

Nos troupes furent partiellement démobilisées; mais, bientôt, à la demande de nos alliés, nos bataillons durent

reprendre le chemin de l'Est africain-allemand et, sous les ordres du colonel Huyghe, le général Tombeur étant rentré en Europe, recommencer la lutte.

Nos soldats enlevèrent Mahenge, le 7 octobre 1917, et poursuivirent l'adversaire jusqu'au jour où le général von Lettow-Vorbeck, un ennemi à la vaillance duquel il faut rendre hommage, pénétra dans le Mozambique, abandonnant sa colonie sans toutefois déposer les armes.

Ce furent ensuite les pourparlers de paix.

L'oubli vient vite ! La Belgique se vit confier le mandat d'administrer le Ruanda et l'Urundi, mais le royaume du roi Musinga fut amputé, malgré les protestations des natifs, en vue de la construction du chemin de fer du Cap au Caire, qui n'est pas encore à la veille d'atteindre ce pays.

Nous pouvons, sans vouloir rouvrir un débat pénible, exprimer le regret que, à côté des hommes bien intentionnés qui ont discuté le problème colonial au nom de la Belgique, on n'ait pas envoyé à Paris le seul homme vraiment qualifié pour négocier, parce que connaissant le problème, pour l'avoir résolu, et le pays à administrer, pour l'avoir conquis : le général Tombeur, qui, mieux que quiconque, pouvait défendre les intérêts belges dans l'Est africain allemand.

Commandant A. CAYEN.

LA CERISAIE

Comédie en quatre actes de A. P. TCHEKHOV.

Première version française par C. MOSTKOVA et A. LAMBLOT. (1)

ACTE III

Un petit salon séparé d'un grand par une arcade. Le lustre est allumé. On entend dans le vestibule l'orchestre juif, dont il fut question au 2e acte. C'est le soir. Dans le grand salon, on danse le lancier. La voix de Pichtchik: «*Promenade à une paire*» (2). Dans le petit salon entrent, par couples: d'abord Pichtchik et Charlotte, puis Trofimov et Lioubov, Ania et le fonctionnaire de la poste, Varia et le chef de gare, etc. Varia pleure doucement et, tout en dansant, essuie ses larmes; avec le dernier couple, Douniacha.

(En traversant le petit salon, Pichtchik crie: «Grand rond, balancez!» puis «Les cavaliers à genoux et remerciez vos dames!» Phyrse, en habit, passe portant un plateau d'eau de Seltz. Dans le salon entrent Pichtchik et Trofimov.)

PICHTCHIK

Je suis pléthorique, moi. J'ai déjà eu deux attaques. Je danse avec peine, mais comme on dit: Avec les fous, il faut batifoler. Voyez-vous, j'ai une santé de cheval. Feu mon père (un blagueur, que Dieu lui fasse paix!), disait souvent, à propos de notre origine, que l'ancienne race de Simionov Pichtchik, remontait au fameux cheval que

(1) Voyez le *Flambeau*, 4e année, n° 7, 31 juillet 1921, p. 327.
(2) En français dans le texte.

Caligula amena au Sénat... (*Il s'assied.*) Mais voilà le malheur, c'est le manque d'argent : Chien affamé ne rêve que rôt... (*Il ronfle, mais se réveille aussitôt*). De même moi... je ne puis parler que d'argent...

TROFIMOV

En effet, vous avez quelque chose de chevalin.

PICHTCHIK

Et après?... le cheval est un animal comme un autre... un cheval peut se vendre...

(Dans la pièce voisine, l'on entend jouer au billard. Sous l'arcade, apparaît Varia.)

TROFIMOV (*la taquinant*)

Madame Lopakhine! Madame Lopakhine!...

VARIA (*avec humeur*)

Monsieur le décati.

TROFIMOV

Mais oui, et j'en suis très fier.

VARIA (*plongée dans d'amères pensées*)

Voilà, on invite des musiciens et comment les payer? (*Elle sort.*)

TROFIMOV (*à Pichtchik*)

Si l'énergie déployée par vous, durant toute votre vie à rechercher l'argent pour payer les intérêts, eût été dépensée autrement, vous auriez sans doute fini par changer le cours de la terre.

PICHTCHIK

Nietzsche... le philosophe... le plus grand, le plus illustre... l'homme à l'esprit formidable, dit dans ses œuvres, que l'on peut faire de faux assignats.

TROFIMOV

Vous avez lu Nietzsche, vous?

PICHTCHIK

Non, mais des fois... C'est ma fille Dachenka qui m'en a parlé. Et moi, je suis précisément dans une telle passe qu'il ne me reste qu'à faire de faux assignats... Après demain, j'ai à payer 310 roubles... J'en ai déjà trouvé 130... (*se tâtant les poches, inquiet.*) J'ai perdu mon argent. Je l'ai perdu... (*en pleurant*) où est-il? (*joyeusement.*) Le voici, derrière la doublure... j'en suis tout essoufflé...

(Entrent Lioubov et Charlotte.)

LIOUBOV (*fredonne l'air de Lesguinka*).

Pourquoi Léonide n'est-il pas encore rentré? Que fait-il à la ville? (*à Douniacha.*) Douniacha, offrez du thé aux musiciens...

TROFIMOV

La vente n'a probablement pas eu lieu.

LIOUBOV

Les musiciens, comme la soirée, sont mal à propos. . enfin, cela n'a pas d'importance. (*Elle s'assied et chante à mi-voix*).

CHARLOTTE (*tendant un jeu de cartes à Pichtchik*).

Voilà un jeu, retenez une carte.

PICHTCHIK

C'est fait.

CHARLOTTE

Battez-les maintenant. Très bien. Donnez-les moi, ô mon cher monsieur Pichtchik, ein, zwei, drei (1). Main-

(1) En allemand dans le texte.

tenant, cherchez la carte; elle est dans votre poche de côté...

PICHTCHĪK (*la retirant de sa poche*)

Le huit de pique, c'est exact. (*Ebahi.*) Pensez donc!

CHARLOTTE (*qui tient le jeu de cartes dans la paume de sa main, à Trofimov*)

Vite, quelle carte est au-dessus?

TROFIMOV

...Eh bien, si vous voulez, la dame de pique.

CHARLOTTE

Voilà. (*à Pichtchik.*) Et vous, celle du dessus?

PICHTCHĪK

L'as de cœur.

CHARLOTTE

Voilà. (*Elle frappe sur sa main, le jeu de cartes disparaît.*) Quel beau temps aujourd'hui! (*Une voix mystérieuse, comme venant du sol, lui répond: oh oui, madame, le temps est splendide.*)

CHARLOTTE

Vous êtes mon bon petit idéal...

LA VOIX

Vous aussi, madame, vous avez toute *mon* sympathie.

LE CHEF DE GARE (*applaudissant*)

Bravo! madame la ventriloque, Bravo!

PICHTCHIK (*ébahi*)

Pensez donc! Ah, cette ravissante demoiselle Charlotte!... J'en suis tout simplement amoureux...

CHARLOTTE

Amoureux! (*haussant les épaules.*) Pouvez-vous aimer? Guter Mensch aber schlechter Musikant (1).

TROFIMOV (*donnant à Pichtchik une claque sur l'épaule*)

Espèce de cheval, va!

CHARLOTTE

Attention, encore un tour (*prenant un plaid sur une chaise.*) Voici un plaid, un très beau plaid que je désire vendre... (*Elle le secoue.*) Personne n'en désire?

PICHTCHIK (*ébahi*)

Pensez donc!

CHARLOTTE

Ein, zwei, drei (1). (*Elle soulève vivement le plaid, Ania est debout, derrière. Celle-ci fait une révérence, court à sa mère, l'embrasse, puis retourne en courant dans le grand salon, au milieu de l'extase générale.*)

LIOUBOV (*applaudissant*)

Bravo! Bravo!

CHARLOTTE

Encore un. Ein, zwei, drei (1). (*Elle soulève le plaid. Derrière, Varia qui salue.*)

PICHTCHIK (*ébahi*)

Pensez donc!

(1) En allemand dans le texte.

CHARLOTTE

C'est fini. (*Elle jette le plaid sur Pichtchik, fait une révérence et se sauve en courant dans le grand salon.*)

PICHTCHIK (*courant après elle*)

Quelle friponne!... Qu'en pensez-vous, hé? (*Il sort.*)

LIOUBOV

Et Léonide qui ne rentre toujours pas. Que peut-il bien faire en ville si longtemps? Tout doit y être fini, et la propriété vendue ou non, pourquoi nous tenir si longtemps dans cette incertitude?

VARIA (*cherchant à la consoler*)

L'oncle a acheté, j'en suis convaincue.

TROFIMOV (*moqueur*)

Oh, oui!

VARIA

Grand'mère lui a envoyé sa procuration, afin qu'il achète en son nom la propriété, en lui transférant l'hypothèque. Elle fait cela pour Ania et je suis certaine qu'avec l'aide de Dieu, l'oncle a pu le faire.

LIOUBOV

La grand'mère a envoyé 15,000 roubles pour racheter en son nom; elle n'a guère confiance en nous. Mais cet argent ne suffira même pas à payer les intérêts. (*Elle se couvre des mains la figure.*) C'est aujourd'hui que se joue ma destinée... ma destinée.

TROFIMOV (*taquinant Varia*)

Madame Lopakhine.

VARIA (*avec humeur*).

Etudiant perpétuel! Deux fois déjà chassé de l'Université...

LIOUBOV

Voyons, Varia. Pourquoi te fâcher; il te taquine. Eh bien, si tu le veux, marie-toi. Lopakhine est un homme excellent, intéressant, et si tu n'y tiens pas, mignonne, personne ne t'y force.

VARIA

Je dois avouer, petite mère, que je considère la chose comme très sérieuse; c'est un brave homme. Il me plaît.

LIOUBOV

Eh bien alors, marie-toi, je ne comprends pas ce qui t'en empêche.

VARIA

Voyons, petite mère, je ne peux tout de même pas le demander en mariage. Voilà deux ans déjà que tout le monde en cause; tout le monde. Quant à lui, il ne dit rien ou bien plaisante. Je le comprends: il s'enrichit, et absorbé par les affaires, a autre chose que moi en tête. Si j'avais de l'argent, même très peu, ne fût-ce que cent roubles, j'abandonnerais tout et m'en irais quelque part, le plus loin possible, de préférence dans un couvent.

TROFIMOV

Magnifique!

VARIA (*à Trofimov*)

Décidément, un étudiant devrait avoir plus d'esprit! (*compatissante, avec des larmes*). Que vous êtes devenu laid, Pénia, que vous avez vieilli! (*à Lioubov, déjà sans larmes.*) Mais voilà, maman. Je ne peux pas rester inactive, il me faut toujours une occupation.

YACHA (*entre; il retient à peine un rire*).

Epikhodov a cassé une queue de billard... (*il sort*).

VARIA

Pourquoi Epikhodov est-il ici? Qui donc l'a autorisé à jouer au billard? Je ne comprends pas ces gens. (*Elle sort.*)

LIOUBOV

Ne la taquinez plus, Pétia, vous voyez bien qu'elle est déjà assez malheureuse.

EPIKHODOV

Et pourquoi fourre-t-elle son nez partout? Elle exagère vraiment. De tout l'été, elle ne nous a pas quittés, Ania, ni moi. Elle craignait un roman, voyez-vous. Mais en quoi cela la regarde-t-il? Surtout que jamais je n'ai motivé ses craintes! Du banal, j'en suis si loin. Nous sommes au-dessus de l'amour!

LIOUBOV

Et moi, je dois être au-dessous de ce sentiment (*fort inquiète*). Pourquoi Léonide ne rentre-t-il pas? Rien qu'être fixée: la propriété est-elle vendue ou non? Ce malheur me semble tellement incroyable, que je ne sais même pas ce que je ferai. Je me perds... Je suis capable d'en pousser des cris... de faire une bêtise... sauvez-moi, Pétia. Dites donc quelque chose, parlez...

TROFIMOV

Que la propriété soit vendue ou non, qu'importe! Depuis longtemps déjà, elle était condamnée sans aucun retour possible, le chemin était déjà envahi d'herbes. Calmez-vous, chère amie, ne vous illusionnez pas. Il faut avoir le courage, ne fût-ce qu'une fois dans la vie, de regarder la vérité en face.

LIOUBOV

Quelle vérité? Vous, vous distinguez encore le vrai du faux, mais moi je n'y vois goutte; c'est comme si j'avais perdu la vue. Vous résolvez avec audace toutes les questions vitales, mais, dites-moi, mon ami, n'est-ce pas parce que vous êtes encore jeune? Parce que vous n'avez pas encore, pour ainsi dire, fait la maladie d'un seul de vos problèmes? Vous regardez avec hardiesse devant vous; mais n'est-ce pas parce que vous ne voyez, n'attendez rien d'effrayant de la vie qui est encore cachée à vos jeunes yeux? Vous êtes plus courageux, plus honnête, plus profond que nous, mais réfléchissez, ayez un rien d'indulgence, un peu de clémence pour moi. Voyons, voyons, je suis née ici, mes parents, mon grand-père y habitaient, j'aime cette maison. Sans ce jardin des cerisiers, ma vie n'a pas de raison d'être, et s'il en faut finir avec lui, autant en finir avec moi... (*Elle étreint Trofimov et le baise au front.*) Mais voyons, mon fils se noya ici... (*Elle pleure.*) Ayez pitié de moi, mon bon, mon gentil garçon.

TROFIMOV

Mais vous le savez bien, je vous plains de tout mon cœur.

LOUBOV

Il faut le dire autrement, autrement... (*Elle tire un mouchoir, un télégramme tombe.*) Vous n'avez pas idée comme j'ai le cœur gros aujourd'hui! Tenez, ici il y a trop de vacarme pour moi. Au moindre bruit, mon âme s'effraye, je ne cesse de frissonner. Mais rentrer chez moi, je ne puis; la solitude dans le silence m'épouvante. Ne me jugez pas mal, Pétia. Je vous aime comme un proche. Je vous donnerais volontiers Ania, je vous le jure, mais seulement, mon ami, il faudrait continuer vos études, les terminer. Et vous, vous ne faites rien.

vous vous laissez porter par le hasard d'un endroit à l'autre. Et cela est si bizarre... Pas vrai, dites? Et il faudrait aussi soigner un peu votre barbe, mon ami, lui donner de l'aspect... (*elle rit*) que vous êtes drôle!

TROFIMOV (*ramassant le télégramme*)

Je ne désire pas être un bellâtre.

LIOUBOV

Il vient de Paris, ce télégramme. J'en reçois tous les jours, c'est celui d'aujourd'hui. Ce sauvage ne va pas bien du tout... il est de nouveau malade... Il m'implore, me supplie de le rejoindre. A vrai dire, je devrais aller passer quelque temps près de lui. Vous avez l'air sévère, Pétia. Mais que faire, mon ami, que dois-je faire? Il est malade, seul, malheureux. Et qui le soignera, là-bas, qui l'empêchera de commettre des imprudences, qui lui donnera à temps ses médicaments? Pourquoi donc dois-je le cacher, je l'aime et c'est tout; je l'aime, je l'aime... Soit, c'est une pierre à mon cou et j'irai avec elle jusqu'au fond. Mais si j'aime ce fardeau, si je ne puis m'en passer! (*Serrant la main de Trofimov.*) Ne pensez pas du mal de moi, Pétia, ne me dites rien, rien...

TROFIMOV (*les larmes aux yeux*)

Excusez ma franchise, je vous en supplie; mais il vous a dépouillée!

LIOUBOV

Non, je vous en prie, non, non! Il ne faut pas parler ainsi. (*Elle se bouche les oreilles.*)

TROFIMOV

Mais c'est un misérable, il n'y a que vous qui l'ignoriez! C'est un vulgaire coquin, une nullité...

LIOUBOV (*froissée, mais se surmontant*)

Avec vos vingt-six ou vingt-sept ans, vous n'êtes qu'un élève de sixième.

TROFIMOV

Soit.

LIOUBOV

Il faut être un homme. A votre âge, il faut comprendre ceux qui aiment, et surtout, aimer soi-même... avoir de petites aventures, des flirts (*se fâchant.*) Mais oui, mais oui, vous non plus, n'êtes pas un innocent; vous n'êtes qu'un hypocrite, qu'un phénomène grotesque, qu'un monstre...

TROFIMOV (*effrayé*)

Que dit-elle?

LIOUBOV

« Je suis au-dessus de l'amour ». Vous n'êtes pas au-dessus de l'amour, mais tout simplement un détraqué, une espèce de propre à rien, comme dit notre Phyrse. A votre âge, ne pas avoir de maîtresse!

TROFIMOV (*effrayé*)

Mais c'est horrible, ce qu'elle dit! horrible!... (*la tête dans les mains, il se précipite dans le grand salon.*) C'est horrible... Je n'en peux plus! je m'en vais... (*Il sort, mais revient aussitôt.*) Tout est fini entre nous. (*Il entre dans l'antichambre.*)

LIOUBOV (*criant*)

Pétia, attendez! Est-il drôle, mais je plaisantais! Pétia!

(On l'entend dans l'antichambre descendre l'escalier quatre à quatre et soudain un bruit de chute. Ania et Varia poussent un cri, mais aussitôt on les entend rire.)

LIOUBOV

Qu'y a-t-il?

ANIA (*accourt en riant*)

Pétia est tombé dans l'escalier. (*Elle s'enfuit.*)

LIOUBOV

Quel drôle d'homme, ce Pétia!

(Le chef de gare, s'arrêtant au milieu du petit salon, se met à déclamer le poème d'A. Tolstoï « La Pécheresse »:

« La foule bout, la joie, les rires,
Les éclats clairs du luth, les cymbales bruissantes.
A l'entour la verdure et des roses tombantes. »

On l'écoute, mais à peine a-t-il récité quelques vers que, dans le vestibule, retentit une valse. La déclamation est coupée. Tous se mettent à danser. Du vestibule entrent: Trofimov, Ania, Varia et Lioubov.)

LIOUBOV

Voyons Pétia, voyons, âme limpide,... je vous demande pardon... dansons plutôt... (*Ils dansent.*)

(Ania et Varia dansent aussi. Phyrse entre et pose sa canne près de la porte de côté. Du grand salon entre aussi Yacha. Il regarde danser.)

YACHA (*à Phyrse*).

Qu'as-tu, mon vieux?

PHYRSE

Ça ne va pas, je ne me sens pas bien. Autrefois à nos bals dansaient des généraux, des barons, des amiraux. Et à présent, l'on envoie chercher des commis de poste et des chefs de gare qui se font encore prier. Je me sens affaibli, moi. Notre défunt maître, le grand-père, soignait toutes nos maladies par la cire à cacheter. Moi, j'en prends chaque jour depuis une vingtaine d'années déjà, peut-être même plus. Il se peut que ce soit cela qui me fasse vivre.

YACHA

Va, tu m'embêtes, mon vieux! (*Il bâille.*) Claque au moins, et plus vite que ça.

PHYRSE

Ah, là, là!... espèce de propre à rien! (*Il marmotte.*)

(Trofimov et Lioubov, en dansant, entrent dans le petit salon.)

LIOUBOV

Merci. Je voudrais bien m'asseoir un peu... (*Elle s'assied.*) Comme je suis lasse!

(Entre Ania.)

ANIA (*émue*)

Tout à l'heure, à la cuisine, un homme a dit que le Jardin des Cerisiers était déjà vendu.

LIOUBOV

Vendu! A qui?

ANIA

Il ne l'a pas dit. Il est parti. (*Elle danse avec Trofimov. Ils disparaissent dans le grand salon.*)

YACHA

C'était un vieux radoteur! Il n'est pas de chez nous.

PHYRSE

Et Monsieur qui n'est pas encore rentré. Il a mis un pardessus de demi-saison, tout léger. S'il allait se refroidir. Ah, là, là, jeunesse inexpérimentée!

LIOUBOV

Ah, je me meurs! Allez demander, Yacha, à qui elle est vendue.

YACHA

Mais ce vieux-là est parti depuis longtemps déjà. (*Il rit.*)

LIOUBOV (*dépitée*)

Eh bien, qu'avez-vous à rire? Qu'est-ce qui vous réjouit tant?

YACHA

Qu'il est rigolo, cet Epikhodov! Décidément il ne vaut pas lourd, vingt-deux malheurs.

LIOUBOV

Phyrse, si la propriété est vendue, où iras-tu?

PHYRSE

Où vous me l'ordonnerez, madame.

LIOUBOV

Quelle drôle de mine tu as! Es-tu malade? Va plutôt te reposer.

PHYRSE

Ah oui... (*avec un sourire ironique.*) Et qui donc surveillerait, qui prendrait garde à tout? Je suis seul pour toute la maison.

YACHA (*à Lioubov*)

Madame, permettez-moi de vous demander une faveur. Si vous retournez à Paris, de grâce, emmenez-moi. Il m'est impossible, absolument impossible de rester ici. (*Après un regard circulaire, à mi-voix.*) Mais à quoi bon parler, vous voyez vous-même — un pays inculte, un peuple immoral; de plus, l'on s'y ennuie à mort. A l'office, la nourriture est infecte. Et pour comble, ce Phyrse qui rôde par la maison en marmottant des propos fâcheux! Emmenez-moi avec vous! Ayez cette bonté.

(Entre Pichtchik.)

PICHTCHIK

Permettez-moi, ma belle, de vous inviter... à un petit tour de valse! (*Ils dansent.*) Toujours est-il, ma charmante, que vous me prêterez 180 roubles, je les aurai... (*Ils dansent*) 180 roubles... (*En dansant, ils sont entrés dans le grand salon.*)

YACHA (*chantonne*)

« Comprendras-tu le trouble de mon âme? »

(Dans la salle, quelqu'un en haut de forme gris et en pantalon à carreaux, saute et gesticule. Des cris: « Bravo, mademoiselle Charlotte! »)

DOUNIACHA (*s'arrête pour se poudrer*)

Mademoiselle m'a dit de danser. Il y a beaucoup de cavaliers et peu de dames. Et moi, monsieur Phyrse, cela me donne des vertiges, des battements de cœur, et pour comble, le fonctionnaire de la poste m'a dit encore une chose qui m'a coupé la respiration.

(La musique s'apaise.)

PHYRSE

Que t'a-t-il donc dit?

DOUNIACHA

Vous, m'a-t-il dit, vous êtes comme une fleur.

YACHA (*bâillant*)

L'ignorance... (*Il sort.*)

DOUNIACHA

Comme une fleur... J'adore les paroles tendres. Je suis si délicate.

PHYRSE

Tu tourneras mal, toi.

(Epikhodov entre.)

EPIKHODOV

Alors, mademoiselle, vous ne désirez pas me voir... pas plus que si j'étais un vulgaire insecte (*soupir*). Oh, là, là ! quelle vie...

DOUNIACHA

Que me voulez-vous ?

EPIKHODOV

Certes, vous avez peut-être raison (*il soupire*) ; mais, bien sûr, partant d'un autre point de vue, je dois vous dire — excusez ma franchise, puisque j'ose m'exprimer ainsi — que vous m'avez mis dans un bel état. Je connais bien ma chance, allez. Chaque jour m'arrive un nouveau malheur. J'y suis habitué depuis longtemps. Aussi, j'observe mon destin avec le sourire. Vous m'avez donné votre parole, et quoique moi...

DOUNIACHA

Je vous en prie, nous en reparlerons après. Pour le moment, laissez-moi tranquille ; à présent, je rêve (*Elle joue avec son éventail.*)

EPIKHODOV

Chaque jour une autre guigne et, c'est le cas de le dire, j'en souris, j'en ris même.

(De la salle entre Varia.)

VARIA

Comment, tu n'es pas encore parti, Simon ? Décidément, en voilà un sans-gêne ! (*A Douniacha.*) Sors, Douniacha. (*A Epikhodov.*) Ou en jouant au billard tu casses une queue, ou bien tu te promènes dans le salon comme un invité.

EPIKHODOV

Vous n'avez pas à me blâmer, permettez-moi d'user de cette expression.

VARIA

Je ne te blâme pas, je te parle. Tu ne sais que te promener d'un coin à l'autre sans t'occuper de rien. On a un employé et pourquoi ? je me le demande !

EPIKHODOV (*offensé*)

Si je travaille, me promène, mange ou joue au billard, seules les personnes compétentes et considérées peuvent en juger.

VARIA

Comment, tu oses dire cela à moi ? (*S'emportant.*) Tu l'oses ? Alors, je ne comprends donc rien, moi ? Va-t-en, décampe, et plus vite que ça !

EPIKHODOV (*craintif*)

Je vous prie de vous exprimer d'une manière plus délicate.

VARIA (*hors d'elle*).

File, tout de suite, va-t-en ! va-t-en ! (*Il se dirige à reculons vers la porte ; elle le suit.*) Vingt-deux malheurs ! File, qu'on ne t'y revoie plus ! Que ton ombre ne me tombe plus sous les yeux !

EPIKHODOV (*sort. De derrière la porte :*)

Je vais porter plainte, moi.

VARIA

Ah ! tu reviens ! (*Elle saisit la canne que Phyrse avait posée près de la porte.*) Viens... viens... viens, que je te montre... Ah, tu reviens ! Tu reviens ! Tiens, attrape alors... (*Elle lève la canne et frappe ; en ce moment Lopakhine entre.*)

LOPAKHINE

Je vous remercie infiniment.

VARIA (*irritée, mais ironique*)

Mille excuses.

LOPAKHINE

De rien, très touché de votre aimable accueil.

VARIA

Il n'y a vraiment pas de quoi. (*Elle s'éloigne de quelques pas, puis après un regard circulaire, doucement.*) Je ne vous ai pas fait mal, au moins?

LOPAKHINE

Non, ce n'est rien, mais cela fera néanmoins une jolie bosse.

(Des voix du grand salon : « Lopakhine est arrivé! Lopakhine! »)

PICHTCHIK

Tiens, tiens, le voilà enfin en chair et en os! (*Ils se donnent l'accolade*). Tu sens le cognac, mon cher vieux. Nous aussi, sommes en train de faire la bombe.

LIOUBOV (*entrant*)

C'est vous, Lopakhine! Pourquoi si tard? Où est donc Léonide?

LOPAKHINE

Il vient. Nous sommes arrivés ensemble.

LIOUBOV (*troublée*)

Eh bien? La vente a-t-elle eu lieu? Mais parlez donc!

LOPAKHINE (*embarrassé, craignant de montrer sa joie*)

Elle était finie vers quatre heures... nous avons manqué le train et il a bien fallu attendre celui de neuf heures et demie. (*Oppressé.*) Ouf... la tête me tourne...

(Gaïev entre. Dans la main droite il tient des paquets; de la gauche, il essuie ses larmes).

LIOUBOV

Qu'y a-t-il, Léonide? Dis! Mais parle donc! (*impatientée, avec des larmes.*) Vite, pour l'amour de Dieu!

GAÏEV (*pour toute réponse fait un geste vague, s'adressant à Phyrse en pleurant*).

Tiens, prends ça... Il y a des anchois, des sardines... je n'ai encore rien mangé aujourd'hui. Ce que j'ai souffert! (*La porte de la salle de billard est ouverte. L'on entend le bruit des billes et la voix de Yacha: « 7 plus 18 ». La figure de Gaïev s'éclaire et déjà il ne pleure plus.*) Je suis horriblement las. Prépare-moi de quoi changer, Phyrse. (*Il traverse la salle, derrière lui trottine Phyrse.*)

PICHTCHIK

Et alors, et cette vente? Mais raconte donc?

LIOUBOV

Il est donc vendu, le Jardin des Cerisiers?

LOPAKHINE

Oui, vendu.

LIOUBOV

Qui l'a acheté?

LOPAKHINE

Moi.

(Silence. Lioubov, très déprimée, tomberait si elle n'était debout entre un fauteuil et une table. Varia retire les clefs de sa ceinture, les jette par terre au milieu du salon et sort).

LOPAKHINE

C'est moi qui l'ai acheté. Attendez, je vous en prie, j'ai la tête toute brouillée. Je ne peux pas parler. (*Il rit.*) Eh bien, en arrivant à la vente, nous y avons trouvé Dériganov le richard. Léonide Andréitch n'ayant en tout que 15,000 roubles, l'autre, du coup, a, par-dessus les hypothèques, renchéri de 30,000. Voyant cela, un véritable duel s'est engagé entre nous. J'ai donné 40,000, lui 45,000; moi 55,000 et ainsi, lui augmentant de 5,000, moi de 10,000... Eh bien, en ne comptant pas les hypothèques, j'ai donné 90,000 et j'ai eu le dernier mot. Le Jardin des Cerisiers est à moi maintenant! à moi! (*riant aux éclats*) Seigneur, Dieu! le Jardin des Cerisiers m'appartient! Dites que je suis ivre, que j'ai perdu la raison, que tout cela n'est qu'un songe... (*trépignant*). Ne me raillez pas. Si mon père et mon grand-père pouvaient sortir de leurs cercueils et jeter un regard sur tout ce qui se passe ici, sur leur Hermolaï battu, peu lettré, qui courait l'hiver pieds nus. Voir comment, ce même Hermolaï a acheté cette propriété dont la beauté surpasse tout sur terre. J'ai acheté le domaine où mes ancêtres n'étaient que des esclaves, où l'on ne les laissait même pas mettre le pied à l'office. Je rêve, ce ne doit être qu'un mirage, qu'un songe... qu'une apparition confuse due à mon imagination. (*Ramassant les clefs il sourit avec douceur*). Elle a jeté les clefs... voulant montrer qu'elle n'était plus rien ici... (*les faisant tinter.*) Eh bien, tant pis. (*On entend les musiciens accorder leurs instruments.*) Ohé, les musiciens! Jouez, je désire vous entendre. Venez tous contempler comment Hermolaï

Lopakhine plantera son premier coup de hache dans le Jardin des Cerisiers; comment un à un s'écrouleront les arbres. Nous y bâtirons des habitations agréables et nos petits et arrière-petits enfants y verront une vie nouvelle... Joue, musique!

(La musique joue. Lioubov s'affaisse sur une chaise et pleure amèrement.)

LOPAKHINE (*avec reproche*)

Pourquoi, pourquoi ne pas m'avoir écouté? Ah, ma pauvre, ma gentille amie! Il n'y a plus rien à faire maintenant. (*En pleurant.*) Oh! si l'on pouvait déjà mettre fin à tous ces ennuis, changer au plus vite notre vie désordonnée, malheureuse...

PICHTCHIK (*lui prenant le bras, à mi-voix*)

Elle pleure, laissons-la seule plutôt. Allons au salon... allons... (*Il l'entraîne*).

LOPAKHINE

Eh bien quoi! un peu plus de nerf, la musique! Tout doit se faire suivant mon désir. (*Avec ironie.*) Il est né, il vient, le nouveau propriétaire foncier! Le possesseur du Jardin des Cerisiers! (*Il heurte sans le vouloir une petite table et manque de renverser un candélabre*). Je peux payer la casse, moi... (*Il sort avec Pichtchik*).

(Dans le grand, comme dans le petit salon, personne, sauf Lioubov qui, assise, recroquevillée, pleure amèrement. La musique joue doucement. Ania et Trofimov entrent à pas rapides. Ania s'approche de sa mère et s'agenouille devant elle. Trofimov reste à l'entrée de la salle.)

ANIA

Maman!... tu pleures, maman? ma gentille, ma douce, ma sublime maman, ma délicieuse que j'adore... et que je bénis. Il est vendu, il n'est plus, le Jardin des Cerisiers.

Tout cela est vrai, vrai, mais ne pleure pas, maman. Il te reste la vie devant toi ; il te reste ton âme douce et pure. Viens avec moi, chérie, viens, quittons ces lieux. Nous planterons un nouveau jardin plus somptueux encore. Tu le verras, et alors, une joie douce et profonde descendra en ton âme, tel le soleil du soir et tu souriras, maman ; viens, ma chérie... viens...

RIDEAU

Le Peintre et la Danseuse

A propos de l'Exposition Fragonard.

L'exposition Fragonard, que le Pavillon de Marsan accueillit récemment, a permis de voir, groupées en un ensemble soigné, quelques-unes des très belles œuvres de ce maître, le plus moderne du XVIIIe siècle, avec Chardin.

Jean-Honoré Fragonard, né à Grasse, la ville des roses, est le peintre de la chair en fleur. Il n'est point rêveur et magicien comme Watteau, son prestigieux devancier. Il embrasse la vie avec fougue, il veut tout aimer, tout sentir, tout oser et tout dire. Son ardeur, son audace, sa vérité, lui donnent un accent non encore entendu, lui confèrent une sorte de lyrisme qui lui est propre, et l'empêchent, à la fois, de tomber dans le marivaudage ou dans le trivial. Pour s'exprimer, il s'est créé un langage qui nous le rend très compréhensible et tout proche : c'est sa facture, nerveuse et abrégée, rapide et incisive, qui évoque tout le sujet en quelques traits, qui est fulgurante et complète comme la pensée même. Il peint comme on respire, comme on vit, comme on aime, sans effort. S'il est un art qui repousse l'idée de fatigue, d'apprêt, de recherche savante, c'est le sien, abstraction faite des œuvres de début, où l'on sent encore l'école. Il donne surtout une note, celle de l'amour, mais il la donne fastueuse et multiple comme le jeu des rayons du soleil sur les roses de son pays. On a dit l'influence que les roseraies en fleur ont pu exercer sur sa formation esthétique. Encore faudrait-il savoir dans quelle mesure il put subir cette influence. Quel âge avait-il quand sa

famille vint se fixer à Paris? Avait-il six ou quatorze ans? Six, dit M. Wildenstein, car il est né en 1732 et ses parents quittèrent Grasse en 1738. Il n'en avait pas quinze, assure M. Georges Grappe, dans son élégant et bel ouvrage sur Frago. Qui faut-il croire? Celui qui apporte les preuves les plus fortes à l'appui de son dire. Mais, de part et d'autre, ces preuves ne sont pas suffisamment énoncées. Il semble que ce soit peu après son arrivée à Paris que le futur peintre fut placé comme clerc chez un notaire, ce qui donnerait plutôt raison à M. Grappe et aux autres biographes de l'artiste qui fixent en l'année 1746 l'émigration de sa famille. Toutefois, ceci n'est point assez établi pour que l'on se sente bien certain de cette date plutôt que de celle de 1738, et puis M. Wildenstein ayant écrit le dernier sur cette matière est peut-être mieux renseigné que ses prédécesseurs.

Ce que l'on peut dire en tout cas, c'est que les premières années de Frago furent illuminées par la floraison des jardins de Grasse. Est-ce parce que, tout petit, il avait vu des roses à foison dans sa ville natale qu'il en mit volontiers dans ses tableaux? La rose est la fleur du XVIIIe siècle. Jamais, sauf en Perse, on ne l'a peinte autant qu'alors. Enroulée en guirlandes autour des tailles minces, tressée en couronnes, jetée en baudrier sur les épaules délicates, portée en bouquet ou offerte, isolée, du bout des doigts tendus, jonchant le sol, fleurissant les bosquets, parfumant les boudoirs, elle est partout. Il n'est point de princesse ou de dame de qualité, que ce soit Mme de Parabère, la Pompadour ou la reine Marie-Antoinette, qui n'ait son portrait « à la rose », et, devenue chaste, cette fleur éclatante et splendide garnit aussi le corsage frêle de la future carmélite dont Nattier nous a laissé un portrait délicieux, Madame Louise de France, aux yeux si doux.

Est-ce donc bien parce qu'il était de Grasse que Fragonard aima les roses? Peut-être les aima-t-il un peu plus



FRAGONARD : *Les Baisers maternels*
(Appartient à M. le baron Maurice de Rothschild, à Paris.)

Supplément au *Flambeau*, revue belge des questions politiques et littéraires, 4me année, nº 8, 31 août 1921.



FRAGONARD : *Marie-Madeleine Riggieri,* dite *Adeline Colombe.*
(Appartient à Mme Louise G. Thompson, à Paris.)

pour cette raison et parce qu'il les savait aimées dans son entourage. Mais sa nature le poussait à les comprendre et à les chérir; c'est elle qui lui fit saisir ce qu'il y a dans ces fleurs de caresse chaude et vivante, qui lui fit comprendre leur symbolisme séculaire. Depuis l'antiquité, la rose est l'emblème de l'amour et du silence; c'est pour cela, peut-être, qu'il en embauma son œuvre, pleine d'une volupté qui ne livre pas tout son secret. N'y a-t-il donc que de la sensualité dans l'art de Frago? Vraiment, oui, il n'y a que cela, et c'est pour cela qu'il est si grand peintre, car il faut comprendre sous ce terme de sensualité, non seulement le frémissement des sens, mais la joie des yeux et le ravissement de l'esprit. Il n'a pas peint que des sujets galants. Il a fait du paysage, et du meilleur, surtout quand il a été bien lui-même, soit en Italie, soit en France, et qu'il ne s'est inspiré ni des Hollandais ni des Flamands. Tout en conservant sa personnalité, il se rapproche alors de Watteau, et c'est bien ainsi qu'il nous apparaît, en même temps très original et très français, dans *le Déjeuner sur l'herbe* et dans le plus important des tableaux qui figuraient à l'exposition, *la Fête de Saint-Cloud,* le grand panneau prêté par la Banque de France. Tout y est harmonie pure, élégance et poésie. C'est une œuvre de maturité et de maîtrise. Mais si complet, si magnifique que s'y révèle le talent de Fragonard, il n'est pas plus impressionnant ici qu'il ne l'est dans ce petit tableau qui représente *le Pape Grégoire XIII disant la messe à Saint-Pierre de Rome* ou dans quelques-unes de ces toiles qui sont plutôt des esquisses extraordinairement brillantes que des morceaux finis, comme *les Baisers maternels* et *le Taureau blanc.*

Dans ses portraits, Frago a généralement le coup de pinceau vif, court, accentué, comme dans le *Portrait de Diderot* et la figure de *la Liseuse;* il est moins personnel quand il adoucit sa facture comme dans le portrait de la comédienne Madeleine Riggieri, dite *Adeline*

Colombe (1), mais il est tout à fait lui-même quand il manie onctueusement, savoureusement la pâte ainsi qu'il l'a fait dans le portrait d'*Hubert Robert,* si sympathique dans son habit gris à parements rayés de bleu pâle, et dans le tableau intitulé *la Jeune fille à la marmotte,* sujet de genre, sans doute, mais aussi portrait, et l'un des plus beaux, des plus richement peints qu'ait faits Fragonard.

Et quand on veut le comprendre vraiment dans son art et dans son sentiment, il faut le regarder finir avec tendresse, caresseusement, ces pages frémissantes d'un émoi contenu, le *Sacrifice de la Rose* et l'*Invocation à l'amour.*

Cette exposition le montrait donc tout entier avec ses dessins, ses sanguines, ses sépias, ses croquis d'Italie, ses essais d'illustration, ses scènes de genre, ses copies de Rembrandt et de Rubens, ses paysages, ses portraits, ses décors, ses allégories. Cependant, elle n'était pas complète et il était impossible qu'elle le fût. Des œuvres capitales qu'on eût été heureux d'y admirer n'y étaient pas. Son tableau le plus célèbre, *Les hasards heureux de l'escarpolette,* qui lui fut commandé par M. de Saint-Julien et qu'il peignit avec une joie évidente parce que le sujet lui plaisait, bien qu'il n'aimât pas les commandes et sût le prouver, à l'occasion, à l'Académie et même au roi, y manquait. Or, ce tableau marque le point culminant de la période que l'on croit pouvoir dire celle de sa première manière, celle où il est plutôt le peintre de l'amour-plaisir, et la toile qui exprime le plus parfaitement son émotion nouvelle et plus profonde, celle où il est le mieux le peintre de l'amour-passion, n'y était pas non plus : c'est la *Fontaine d'amour,* vers laquelle accourent, éperdus, de beaux jeunes gens, avides et tremblants. Mais l'ensemble était un régal.

(1) Les deux clichés qui illustrent cet article nous ont été très obligeamment prêtés par l'auteur du Catalogue de l'Exposition Fragonard, M. G. Wildenstein.

Modestement placé parmi des dessins, un portrait de Frago par lui-même le montrait correct, soigné, un peu gras, l'œil caché sous la paupière tombante, l'air fin, le profil délicat. Et voici qu'une image s'évoquait devant celle-ci, l'image de l'être inconstant et charmant qui traversa, dit-on, la vie du peintre, la bouscula, fut peut-être la cause qui en changea l'orientation et le goût, puis disparut bien vite, laissant dans le cœur de l'artiste un déchirement léger, mais inguérissable.

Il n'est nullement prouvé qu'il y eut une intrigue entre Frago et Madeleine Guimard, danseuse à l'Opéra. Si vous avez quelque loisir en ces temps de vacances, relisez le livre qu'Edmond de Goncourt a consacré à cette femme, l'une des plus en vue dans le monde parisien du XVIIIe siècle, et regardez les portraits qui perpétuent pour nous l'énigme de son sourire vif et malicieux. Il y a d'elle un beau buste en marbre, sculpté par Gaëtano Merchi. Il est conservé à l'Opéra, dans les salles qui forment ce que l'on appelle le musée de l'Opéra et qui sont l'un des endroits du monde où l'on peut le mieux rêver parmi les souvenirs de tant de gloires fragiles. La danseuse ne manquait ni d'admirateurs ni d'adorateurs empressés et généreux. On se souvient encore de l'aquarelle de Louis Carrogis de Carmontelle qui figura en 1920 à l'exposition des Petits Maîtres du XVIIIe siècle, à Paris, et qui la représentait entre deux de ses amis attitrés, le prince de Soubise et le danseur Dauberval. Active, difficile à vivre, sémillante, terrible d'à-propos, de volonté, de grâce et de charme, point belle, mais pire, elle dut envoûter Frago. Il n'en existe aucun témoignage irrévocable, mais tous deux appartenaient au même milieu, tous deux étaient libres, intelligents, séduisants, aimables, et ce n'est peut-être pas à tort que M. Georges Grappe a fait de la liaison de Frago avec la danseuse le point de départ de la transformation qui s'accomplit en lui. Sous le coup de la passion qui l'aurait saisi, il aurait trouvé alors cet accent

nouveau dans son œuvre, qui au lieu de sujets simplement gracieux ou aguichants, lui fera désormais traduire le bouleversement des cœurs emportés par l'irrésistible folie du sentiment et du désir. Sans doute, on peut trouver que tout ceci est de la psychologie à la façon de notre temps, et que si Frago a évolué, il l'a fait d'une façon logique, attendue, normale, à mesure qu'il développait davantage ses possibilités et que mûrissait son talent. Mais enfin, il est certain qu'à regarder son œuvre sans autre préoccupation que celle de se renseigner sur ses tendances, ses goûts, son milieu, on est frappé d'y découvrir, exemple à peu près unique, plusieurs portraits de la Guimard. Il l'a peinte debout, dansant (collection Harland-Peck), c'est elle peut-être qu'il faudrait voir dans *La lecture* (1) (coll. Pierpont-Morgan), c'est elle que voici, assise, jouant de la guitare (coll. Edmond de Rothschild) et c'est elle encore que nous proposons de reconnaître dans le tableau de la collection Georges D. Widener, publié dans *les Arts* en mai 1910 et sur lequel M. Pierre de Nolhac a écrit une jolie page. De même que dans le portrait de la collection Harland-Peck, la danseuse part du pied gauche, avec la même cambrure de la cheville et le même geste des bras étendus. Les proportions de la figure sont identiques : c'est une femme mince, pas très grande, la taille très allongée sur le rebondissement volumineux des paniers. Mais au lieu d'être coiffée d'un chapeau empanaché, la danseuse ne porte qu'un ruban et quelques fleurs dans ses beaux cheveux, et elle penche la tête en arrière, sur l'épaule gauche, comme dans le buste de Merchi. La grâce juvénile de la silhouette, de la démarche et de la pose est si exactement semblable dans ces deux portraits qu'il est bien difficile de les séparer et d'y reconnaître des modèles différents. Pour nous, ici encore c'est la Guimard, dans l'un de ces pas coquets et finement nuancés qui assurèrent son triomphe, et dont les plus

(1) Ce tableau fait partie de la série des « panneaux de Grasse ».

fameux furent celui du *Premier navigateur* et celui de la *Chercheuse d'esprit*. On s'imagine ce que cette fille exquise et spirituelle pouvait déployer d'ingéniosité dans ce dernier rôle, savamment composé de candeur éveillée et d'innocente perversité. Elle était, dit Goncourt, l'incarnation même du plaisir délicat et de l'amour ingénu.

Tout cela est fort bien, dira-t-on, mais si le fait que Frago peignit plusieurs fois la Guimard semble trahir l'inclination qu'il avait pour elle, il n'est pas suffisant pour nous faire croire à une liaison réelle entre ces deux artistes, d'ailleurs si bien faits pour se plaire. — C'est juste, seulement un autre indice corrobore le premier : le peintre et la danseuse se brouillèrent avec éclat, avec violence, ils se brouillèrent sans aucune idée de retour, comme se brouillent généralement, quand ils s'en mêlent, les gens qui se sont beaucoup aimés. Et l'on connaît cette histoire assez comique et, au fond, un peu mélancolique aussi. Dans sa maison de la Chaussée d'Antin, située, croit-on, vers l'emplacement de l'Opéra d'aujourd'hui, Madeleine Guimard faisait exécuter des peintures. Elle demanda que Frago la représentât debout, grandeur nature, en Terpsichore. Il y consentit, commença le tableau, le mena presque à bonne fin, puis se mécontenta on ne sait trop pourquoi — soit jalousie de voir la danseuse trop détachée de lui, soit impatience de l'entendre trop réclamer l'achèvement du tableau. Toujours est-il qu'il s'en alla, laissant son œuvre non terminée. C'est à ce moment que Louis David, tout jeune encore et assez pauvre, fut introduit par Vien chez la Guimard pour travailler au décor de sa maison et pour terminer ce que Frago laissait en suspens. On se souvient que cette rencontre fut des plus utiles à David, et que la danseuse, émue de compassion devant sa détresse, l'aida de ses deniers et lui fournit les moyens de concourir pour le prix de Rome. Jusqu'ici rien que de fort simple. Un peintre s'en va, un autre achève son ouvrage. Mais où le premier

nous fournit, croyons-nous, la preuve des sentiments qu'il avait éprouvés pour la Guimard, c'est dans la vengeance qu'il se crut en droit d'imaginer contre elle. Profitant d'une absence momentanée de David et des gens de la maison, il s'introduit chez son ancienne amie, parvient jusqu'au portrait qu'il a commencé et, en quelques coups de pinceau, fait du visage qui souriait aimablement l'image même de la colère et de la fureur, puis il se retire, juste à temps pour ne pas rencontrer la Guimard qui vient précisément montrer le tableau à ses invités et qui, le voyant transformé, se fâche si bien qu'elle se met à lui ressembler.

L'anecdote est-elle tout à fait vraie? C'est Grimm qui la raconte. On l'a naturellement contestée. Elle est trop jolie et trop amusante pour qu'on ne soit pas un peu sceptique. Au moment où Frago aurait puni ainsi celle qui n'avait pas voulu le garder et lui était tranquillement infidèle, il était marié. Si leur liaison n'est pas une légende, elle n'a guère durée qu'une année, de 1768 environ jusqu'au mariage du peintre, le 17 juin 1769. C'est, peut-on croire, durant ces quelques mois que Frago peignit tant de fois la Guimard, et il y tout de même, dans ceci, la preuve d'une intimité étroite et de rencontres fréquentes.

Après le brusque départ du peintre, abandonnant l'allégorie de Terpsichore, il semble que, pour toujours, la danseuse disparut de sa vie. Elle ne disparut peut-être tout à fait ni de son souvenir ni de son cœur. Dans chaque vie humaine il ne peut guère y avoir qu'une seule grande passion : Madeleine Guimard fut sans doute celle du bon Frago. Aussi, lorsque Madame du Barry le chargea de décorer son salon de Louveciennes, c'est, consciemment ou non, l'histoire de son amour qu'il conta dans ses peintures. C'est ainsi du moins que M. Georges Grappe, en des pages émues et charmantes, pleines d'une délicate psychologie, explique les fameux panneaux qui, refusés, restèrent entre les mains du peintre, furent transportés

par lui à Grasse, au moment où il s'y retira, sous la Terreur, furent fixés par ses soins dans les boiseries du salon de ses cousins, les Maubert, et devinrent « les panneaux de Grasse », avant d'être, hélas! « les panneaux d'Amérique ». Le dernier d'entre eux, le cinquième, fut peint vingt ans après les autres, en même temps que quatre dessus de porte qui devaient compléter le décor de ce salon bourgeois, où le souvenir d'une aventure délicieuse et brève était si singulièrement venu s'abriter. Ce dernier panneau, l'*Abandon,* exprimait la pensée; inutilement fervente, qui retournait dans le passé, vers les jours lumineux d'autrefois; c'était l'aveu de la petite meurtrissure qui restait au cœur du peintre de la jouissance et de la joie.

C'est en 1779, plusieurs années après la rencontre de Fragonard et de Madeleine Guimard, que Merchi fit le buste de la danseuse. Elle avait un peu vieilli, la ligne de son profil devenait plus coupante, mais elle était encore séduisante et dans tout l'éclat de ses succès. La reine Marie-Antoinette la consultait sur le choix de ses robes, son goût faisait la loi à toutes les coquettes, la Cour en raffolait et le directeur de l'Opéra en avait grand'peur, car elle était de force à lui susciter tous les embarras possibles. Au milieu de la fête étourdissante dont elle était l'esprit et l'âme, elle n'avait guère le temps de songer à sa fille, que le fermier général de la Borde avait reconnue et qui venait de mourir. L'image que Merchi nous a donnée d'elle ne porte la marque d'aucun souci et d'aucune angoisse, sauf peut-être celle de la femme qui vit les derniers jours de sa jeunesse. « C'est le buste du vice, dit Goncourt, du vice élégant, distingué, aristocratique. » C'est aussi une œuvre de mérite, d'un joli dessin, franc et nerveux, d'un métier soigné, d'une composition agréable. Elle traduit bien le caractère du modèle où l'on perçoit plus de vivacité et d'intelligence que de douceur et de tendresse. Cette femme, qui n'était qu'une parvenue et qui

vivait dans le luxe le plus raffiné, était bonne cependant. Les pauvres, les gens endettés, les malchanceux de toutes catégories trouvaient de l'aide auprès d'elle. En janvier 1768, justement vers l'époque où elle rencontra Fragonard, l'hiver étant très rigoureux, elle pria le prince de Soubise de lui donner en argent la valeur du cadeau qu'il lui offrait, en étrennes, chaque année ; il lui envoya six mille livres qu'elle alla, elle-même, distribuer sous forme de secours et de nourriture chez les malheureux. Ce n'est là qu'un trait de sa charité large, sans mesure, sans réserve. Sa conduite à l'égard de David en est un autre. Cette fille d'opéra, qui avait des allures de grande dame, n'était pas atteinte de l'égoïsme cruel et étroit qui en est souvent le pendant. Devenue très riche, elle avait conservé son âme peuple, son âme facilement émue aux souvenirs des misères jadis endurées, dont elle revoyait l'image chez les pauvres qu'elle rencontrait et chez les artistes qu'elle encourageait. Beaucoup d'erreurs et de travers, sans compter son caractère violent et fantasque, peuvent lui être pardonnés en faveur de cette compassion agissante et efficace.

Ses amis les plus chers furent, naturellement, des gens de son milieu : le danseur Léger, au nom d'heureux présage, le danseur Dauberval dont elle devint ensuite l'ennemie déclarée, et le joli danseur Nivelon, qui fut sa dernière folie. Mais les années passaient. Madeleine Guimard, qui avait eu tant de succès et avait vécu si entourée, ne voulut pas terminer dans la solitude son heureuse carrière. A quarante-six ans, elle épousa le danseur Jean-Etienne Despréaux, qui était amusant et qui ne chansonnait pas mal, au point que Goncourt en fait le précurseur de Béranger. On était à la veille de la Révolution. Les années terribles passèrent, laissant, cachés dans une modeste retraite, les deux vieux acteurs alors oubliés. C'était, pour eux, une situation proche de la misère, avec des côtés douloureux et attendrissants et des retours d'une

émouvante mélancolie vers les triomphes anciens. Ils avaient, cependant, conservé des amis et, même jusqu'à son dernier jour, la Guimard eut autour d'elle des gens affectueusement attentifs à recueillir le récit des beaux temps qu'elle avait connus. Elle mourut dix ans après Fragonard, le 4 mai 1816, âgée de soixante-treize ans, laissant son mari désolé. Elle s'éteignait doucement, dans l'enveloppement d'une profonde et paisible amitié. Frago, lui, était mort subitement, après avoir goûté l'amertume de sentir autour de lui le monde se renouveler, après avoir compris que son art était démodé, et après avoir eu le courage de conduire lui-même son fils en apprentissage chez David, devenu le chef de l'école française.

Les deux êtres, idéalement comblés de faveurs que le destin mit un jour en présence et qui s'aimèrent peut-être avec toute la force de leurs cœurs passionnés, ont gardé leur tendre secret. Ce qu'il nous en reste, ce sont quelques-uns des meilleurs portraits de Frago, quelques-uns de ceux où il mit le plus de grâce, de fraîcheur, de finesse et de charme, c'est une anecdote de Grimm, et c'est, contée sur des panneaux, à présent trop lointains, la confession mystérieuse et voilée d'un souvenir encore rayonnant.

MARGUERITE DEVIGNE.

Le Calendrier Florentin

— Janvier —

(Santa Maria Novella-Ghirlandajo).

Rigides et figés en leur cortège inerte,
Les seigneurs florentins semblent autant de rois
Assemblés à jamais sur les hautes parois
Pour entendre l'office en l'église déserte.

Mais vous, grâce, jeunesse, âme à peine entr'ouverte,
Où sont vos cheveux blonds, vos brocarts à plis droits,
Vos ors, vos perles, vos suivantes qui sont trois
Et la dentelle fine à l'accouchée offerte?

Du fond des siècles monte, implacable vainqueur,
Le brouillard ténébreux qui fait pâlir la fresque
Tous les jours un peu plus et qui l'efface presque.

Hélas, que le couchant illumine le chœur
Ou que tout soit ici limpide et diaphane,
Comme vous, à son tour, votre image se fane.

* * *

— Février —

(Ponte di ferro).

Pont suspendu: naïf bibelot d'antiquaire;
Double flûte de Pan qui se balance en l'air
Et sans donner de son effleure le ciel clair;
Coffret de jeune fille; émouvant reliquaire.

Il fait songer à ces gravures de naguère
Où l'on voit passer le premier chemin de fer;
Voyage de Gautier, portrait d'Ary Scheffer,
Nocturne de Chopin retouché par Daguerre.

Silencieux, vieillot, il va se délabrant.
Du Pont-vieux plein de vie, élégant et vibrant,
Il n'a ni l'âge ni la grâce évocatrice.

Mais peut-être qu'un jour un Dante adolescent,
Le long du fleuve, à l'heure où le soleil descend,
Y viendra rencontrer une autre Béatrice.

***

— Mars —

(Ponte Santa Trinità).

La guirlande s'incurve et la gerbe s'effile.
La grappe que l'Automne à Bacchus emprunta
S'incline. Quel lettré, Lynx ou Géorgophile,
O saisons, nobles sœurs, jadis vous enfanta?

La foule indifférente et sans grâce défile
Devant vos yeux qu'irrite un semblable attentat.
Et chacune de vous, superbe, se profile
Aux quatre angles du pont de Santa Trinita.

Appuyant sa corbeille aux pieds de la statue,
Une petite fille humblement perpétue
Le geste allégorique et fade du printemps.

Nymphe de pierre au front paré de bandelettes,
Le soir vous découronne et ses dons éclatants
Vont à l'enfant timide offrant des violettes.

***

— Avril —

(Laurenziana).

Magnifique, non pas que l'or des galions
Ait pavé sa demeure ou qu'il ait vaincu Sienne
Mais pour les dieux captifs en sa Laurentienne.
Il peut narguer la mort et les rébellions.

Ils dorment enchaînés ainsi que des lions.
Leur gloire fabuleuse est aujourd'hui la sienne.
Son orgueil a conquis la splendeur ancienne:
Homère, Eschyle, les Argos, les Ilions.

Quel code lui rendra la lumière limpide,
L'air suave plus doux que les vers d'Euripide
Et ces chants qu'il aimait, aux refrains alternés?

Dans le cloître où son ombre amoureuse soupire
Un poète parfois vient rimer des sonnets.
Et la rose fleurit au bord de son empire.

* * *

— Mai —

(Piazza del Duomo).

Ombres, clartés, reflets dansent dans la lumière;
Tout est vibration, tout est rapidité.
Devant la porte d'or, sur le seuil enchanté,
S'agite en scintillant la foule coutumière.

Viens, gravis une marche et lève la paupière;
Contemple la splendeur et l'immobilité!
Le campanile blanc domine la cité
Et sur sa tige vit tout un peuple de pierre.

En vain les flots humains l'assaillent, palpitants;
La tour de marbre avec les saints et les prophètes
Est une nef ancrée au havre bleu du temps.

Même, elle arbore encore aux jours des grandes fêtes,
Comme une immense voile aux célestes couleurs,
L'antique gonfanon de la vierge des fleurs.

***

— Juin —

(Colli fiesolani).

La nuit sur la colline étend sa lourde mante.
On dirait qu'elle veut éterniser l'instant
Fugitif. Elle est douce au verger palpitant
Et se penche sur les jardins comme une amante.

Un bouquet de parfums : thym, jasmin, rose, menthe,
S'effeuille doucement : sur la route on entend
Des garçons qui s'en vont vers la ville en chantant ;
Une des voix surtout, la plus grave, est charmante.

Souvenir : dix-huit ans, lointain décaméron,
Est-ce moi ce jeune homme au sombre chaperon,
Ombre vaine, joueur d'illusoires violes ?

Peut-être qu'en levant les yeux je pourrai voir
Parmi les constellations de lucioles,
Au ciel fleuri de juin, des étoiles pleuvoir.

***

— Juillet —

(Lung'Arno).

Les cocottes en âge et les juifs convertis,
Les ducs et les marquis plus ou moins authentiques
Vont promener en des séjours thérapeutiques
Leurs vices, leur bêtise et leurs maux assortis.

Les brocanteurs et les « critiques avertis »
Ne voient plus s'arrêter au seuil de leurs boutiques
L'Américain poussif ou « l'amateur d'antiques »
Les esthètes aux belles têtes sont partis.

Le ciel ardent et clair qui pèse sur la ville
Est un champ d'azur où chaque tour se profile;
Le soleil y gravit un flamboyant anneau.

Les marchands de melon vendent leur nourriture
Fraîche et des enfants nus se baignent dans l'Arno:
Florence sort enfin de la littérature.

* * *

— Août —

(Loggia de'Lanzi — Persée).

Beau geste stylisé que l'esthète vénère
Sous l'arc harmonieux du portique divin,
Inutile splendeur, le mythe millénaire
Est prisonnier d'un art magnifique, mais vain.

Androgyne et bouclé, le héros sanguinaire
Arrondissant un bras de frêle séraphin,
Brandit le chef sanglant dans la clarté lunaire
Ainsi qu'il lèverait une coupe de vin.

Et la lune au ciel d'août, délicate faucille
Fauche des gerbes d'or et puis les éparpille,
Lançant sur la Loggia *des astres par milliers.*

Elle s'en va demain et jusques aux calendes
On ne la verra plus luire entre les piliers.
Au temple de mon cœur je suspends des guirlandes.

* * *

— Septembre —

(Piazzale del Re).

Un brouillard lumineux, comme un crêpe de Chine
Sur la cité languide et nerveuse descend.
Fidèle au souvenir de son soleil absent,
L'Arno vert s'attendrit tout le long des Cascine.

Il fait très clair encore et la brise imagine
Une chanson plaintive où se meurt un accent
De Shelley. Par dessus le vieux parc jaunissant
Le Monte Morello *courbe sa rude échine.*

Des parfums alternés de bois et de verger,
Eglogue, longs échos, dansent dans l'air léger
Et le soir attentif interrompt leur extase.

Déjà du Nord lointain s'en vient avec lenteur
L'automne couronné de lierre et de topaze
Et Florence sourit à ce blond visiteur.

* * *

— Octobre —

(Colli fiesolani).

Quel mystérieux fil, quelle étrange boussole
A ramené mes pas vers ces coteaux encor ?
Je reconnais la route et l'heure et le décor
Où mon adolescence à jamais se désole.

Des couples amoureux descendent de Fiesole...
Immuable, banal, l'automne « d'ombre et d'or »
Met une brume sur la ville qui s'endort.
Ma tristesse dans la solitude s'isole.

La lune énorme pend; l'air est tiède, énervant,
Le ciel est une mare au bord de la colline
Et les moustiques font un bruit de mandoline.

O Florence, Florence, ô rêve décevant,
Hélas, serais-tu donc à la pitié rebelle,
Toi que mon cœur de dix-huit ans trouva si belle ?

***

— Novembre —

Entre la Seigneurie et le dôme s'étend
Un labyrinthe étroit d'impasses, de ruelles,
Rutilant de couleurs, de formes sensuelles
Et de parler toscan, débraillé mais chantant.

Quel caprice féerique a fait, en un instant,
Malgré le givre et les tramontanes cruelles
Surgir par le travail d'infernales truelles,
Ce mirage irréel, moyen âge éclatant ?

Le fol hiver portant la lune en bandoulière
Danse, frivole et gai, maraudeur insolent,
Comme un page échappé de quelque « novelliere »

Tandis que vers le ciel, miroir étincelant
Monte comme une flamme énorme et qui rougeoie
Une odeur de tonneaux, de ripaille et de joie.

***

— Décembre —

(Boboli).

Les jardins Boboli sont déserts et muets;
Plus d'enfants, plus d'oiseaux; ni chanson ni ramage
*Et l'*Abondance *que la froidure endommage*
Sourit seule parmi quelques arbres fluets.

La brume estompe ses contours atténués.
Jadis Jean de Bologne afin de rendre hommage
Aux bienfaits de la paix a sculpté cette image
En sa robe de marbre aux longs plis désuets.

Endormant de sa voix la déesse charmante,
Dans le silence une fontaine se lamente
Et pleure doucement les âges révolus.

Sur la vasque de pierre un mascaron ricane
En contemplant le sable où ne passera plus
Le carrosse doré du Grand-Duc de Toscane.

LÉON KOCHNITZKY.

Florence, 1917.

Le Collectivisme

A propos d'un livre récent.

Si, au lendemain de la guerre, les socialistes sont devenus avant tout des réalisateurs, s'ils se sont trouvés dans la constante obligation de procéder par étapes, de pratiquer l'art des transactions parfois délicates, de tenir compte des obstacles et parfois même de ne pas essayer de les franchir tout de suite, leurs plus acharnés adversaires ne pourraient néanmoins leur reprocher de dissimuler leur programme et de renier leur idéal. Comme pareille accusation cependant est chose toujours possible et qu'elle pourrait d'ailleurs émaner d'un extrémiste aussi bien que d'un conservateur, voici que, pour la confondre, notre illustre concitoyen, Emile Vandervelde réédite son livre : « *Le Collectivisme et l'évolution industrielle* », publié pour la première fois en 1904 (1).

L'éditeur s'excuse de ce que le volume n'ait pu être revisé en dépit de « l'immensité des événements qui se sont produits depuis 1914. » On eût aimé, c'est vrai, à voir interpréter par l'auteur, avec la maîtrise qui lui est propre, plus de quinze années d'évolution économique extraordinairement mouvementée. N'est-elle pas bien significative pourtant cette nouvelle édition qui maintient debout, avec une inflexible rigueur, toutes les thèses doctrinales? C'est ceci surtout qui est frappant : la foi

(1) E. VANDERVELDE : *Le collectivisme et l'évolution industrielle.* Nouvelle édition. Paris, Bibliothèque socialiste (Rieder et Cie, éditeurs), 1921, 1 vol. in-16, 285 pages, 6 francs.

collectiviste de Vandervelde n'a point subi l'action du temps.

A n'en pas douter, il estime que si le monde a changé, c'est dans le sens des prophéties marxistes. Et de fait, la concentration économique n'a-t-elle pas, sauf en agriculture, progressé à pas de géant? D'autre part, il n'avait point sujet de s'étonner de voir aujourd'hui se dresser en face d'un Capitalisme devenu formidable un Socialisme politique dont la croissance a été d'une rapidité troublante et qui est doublé d'un Syndicalisme groupant par millions ouvriers qualifiés, manœuvres et employés des deux sexes. Que ces deux colosses fussent un jour aux prises, tout marxiste orthodoxe l'attendait.

Mais il attend aussi, suivant la formule célèbre, « l'expropriation des expropriateurs ». Vandervelde en a, comme ses coreligionnaires, l'intime assurance. Où se marque sa supériorité sur nombre d'entre eux, c'est dans la prudence qu'il apporte à ne point fixer la date de cette dépossession des capitalistes et surtout dans les modalités qu'il prévoit à la politique à suivre pour réaliser la société nouvelle. Il est trop imprégné du sens de l'évolution pour ne pas voir le péril que courrait le mouvement socialiste si l'on voulait d'emblée proclamer le communisme :

« Notre idéal à tous, écrit-il, notre fin dernière, c'est le communisme... Peut-être le temps viendra-t-il où les progrès de la moralité et de la solidarité générale, l'abondance de la production, les inconvénients et les difficultés de tout autre mode de répartition des richesses auront pour effet de généraliser l'application du principe communiste. Mais dans l'état actuel des choses, force nous est de compter avec l'égoïsme, avec l'intérêt étroitement personnel, dans la mesure nécessaire pour assurer le maximum de productivité au travail social » (pp. 199-200).

La question se pose toutefois de savoir si, même avec

ces réserves, on peut affirmer que l'avenir est au collectivisme. Pour qu'une telle affirmation pût être regardée comme une vérité démontrée, il faudrait au préalable résoudre plus d'une *inconnue* dont le propre est d'être actuellement insoluble. En d'autres termes d'impénétrables mystères nous cachent les destinées futures des sociétés humaines. Et comment pourrait-il en être autrement alors que tant de choses changent sous nos yeux mêmes et que la bataille du Capital et du Travail n'est encore ni gagnée ni perdue?

Au nombre des changements dont la portée est particulièrement grave pour l'avenir social, il faut ranger le progrès de la technique. Les marxistes sont les premiers à en reconnaître le rôle décisif. Peut-être même sont-ils enclins à l'exagérer. Or, que nous réserve-t-il? Toutes les suppositions sont possibles à cet égard, surtout si l'on envisage une période de quelque étendue. Sans doute, le progrès technique, s'il révolutionnait la production des denrées alimentaires, pourrait précipiter la marche vers le collectivisme; encore n'est-ce pas sûr! Mais il est inutile de poursuivre dans cette voie hypothétique: on ne saurait faire de constatations sérieuses et fécondes en errant dans le brouillard.

Ce qui paraît plus probable, c'est la variété des évolutions nationales. Où je crois la psychologie socialiste en défaut, c'est lorsqu'elle manifeste sa foi en un internationalisme en quelque sorte absolu. Elle s'est trompée déjà lorsqu'elle a cru que la concorde des peuples surgirait des horreurs de la plus affreuse des guerres. Jusqu'ici cette guerre n'a produit, hélas! qu'une recrudescence de haines, de jalousies et de rivalités de tout ordre. Elle a fait reculer l'internationalisme. J'hésite d'autant moins à l'affirmer que je m'en afflige. Sans en marquer de surprise pourtant, m'étant toujours gardé des illusions pacifistes.

Admettons cependant que petit à petit l'élimination des

« gouvernements prédateurs » et des « castes militaires » facilite le règlement amiable des conflits internationaux. Tous les peuples sans exception évolueront-ils vers le socialisme? Cela ne serait possible que s'il n'y avait plus de peuples distincts : condition à ce point irréalisable, dans l'état actuel des mentalités des divers groupes humains, qu'il n'est guère à propos de la prendre au sérieux. Je crois fermement à la persistance des nations pendant longtemps encore. Cela étant, selon la prédominance chez chacune d'elles de telle activité économique, l'organisation sociale pourra se transformer en un sens collectif ou rester modelée au contraire sur les conceptions individualistes. On imagine aisément que la France, en majorité paysanne, s'en tienne fidèlement aux principes de 1789 alors que la Belgique, industrialisée mais d'esprit rassis et pratique, s'acheminerait peu à peu vers un régime mixte et que l'Allemagne, ne trouvant plus décidément aucun charme à la musique du canon, mais toujours disciplinée, toujours éprise d'organisation et même d'*Ueberorganisation,* deviendrait la terre sainte du Collectivisme. Bien d'autres hypothèses sont possibles d'ailleurs...

Cela revient à dire, en somme, que les prédictions théoriques sont trop rigides. L'histoire nous montre que, s'il y a eu une ère féodale, une période communale, une époque de mercantilisme national et enfin un âge de liberté, ces dénominations ont le tort de suggérer une vue infiniment trop simpliste des choses. Pour ne citer qu'un exemple, l'Angleterre et la Russie du XIXe siècle n'offrent-elles pas, à côté de quelques points communs, d'indiscutables et profondes dissemblances?

Une autre réserve doit être faite encore en ce qui concerne l'avenir. Supposons que la reprise par la collectivité des entreprises privées se fasse par étapes. Depuis l'expérience maximaliste de Lénine et de Trotzky, il n'est plus de socialiste sérieux et sincère, semble-t-il, qui puisse

souhaiter autre chose que des réalisations graduelles. Ou, s'il en est autrement, la catastrophe inévitable du bolchévisme lui dessillera quelque jour les yeux. Voici donc à l'œuvre la méthode des extensions progressives de la socialisation de l'industrie. Est-il certain qu'elle sera appliquée jusqu'au bout? Nul ne pourrait le dire. Car si l'exploitation collective des chemins de fer, des mines, de la grosse métallurgie ou de l'émission des billets de banque est peut-être susceptible de donner des résultats encourageants, rien ne nous garantit que des désillusions graves et même décisives n'attendent pas le socialisme lorsqu'il s'en prendra, par exemple, à la construction mécanique, aux industries d'art, à la navigation maritime. Ceci, naturellement, n'a rien d'une prédiction; c'est l'expression d'une simple *possibilité,* mais comme telle, incontestable.

Il peut se faire aussi que ces extensions du principe de l'exploitation collective, rétrécissant de plus en plus le champ des libres initiatives, l'action vivifiante de celles-ci, qui s'exerçait du dehors sur les entreprises nationalisées, cesse de se manifester et qu'un fléchissement de la production s'ensuive qui engendre des souffrances et provoque une réaction, un changement de système.

Au cours de ces extensions, du reste, la question des salaires risque de devenir de plus en plus délicate et complexe. Aujourd'hui déjà les cheminots de Belgique s'irritent des concessions excessives accordées aux instituteurs, la situation des finances publiques ne permettant pas d'appliquer à tous les employés de l'Etat et des communes des barèmes identiques. On peut craindre que de tels faits ne soient que le prélude de conflits beaucoup plus graves et bien difficiles à aplanir. La jalousie entre salariés groupés en syndicats est évidemment un écueil sérieux pour les entreprises socialisées, lesquelles ne peuvent cependant ni faire fi du coût de production ni renoncer à établir un régime différentiel de rémunération

du travail suivant les degrés de capacité naturelle ou acquise.

Bref, et tout en se gardant de pousser au noir critiques ou réserves, il faut reconnaître que la socialisation par échelons — en dehors de laquelle il n'y a que démence — pourrait se heurter à des difficultés grandissantes : il n'est pas impossible qu'à un moment donné, elle soit gouvernée par la loi du *rendement décroissant,* bien connue des économistes. Les extensions nouvelles étant ainsi de moins en moins satisfaisantes, le mouvement se ralentirait et s'arrêterait sans que fût achevée la dépossession de l'industrie capitaliste...

Assurément, ce ne sont là que des perspectives incertaines et s'il est permis de faire quelques conjectures en ce qui concerne l'avenir, il sera néanmoins plus sage encore d'imiter, à cet égard, la prudence et la sobriété d'Emile Vandervelde.

Si, d'ailleurs, il développe ses vues relatives à la société future, c'est par opposition à l'organisation actuelle. Il fait de celle-ci une impitoyable critique. Les iniquités qu'il voit autour de lui soulèvent son cœur et lui mettent des paroles véhémentes sur les lèvres. Il a des colères évangéliques et des mots de théologien.

Et cependant le justicier en courroux se double chez lui d'un économiste au regard froid et clair. Tandis que l'un fustige, l'autre pèse et mesure. Lisez plutôt ces lignes : « ...Ne l'oublions pas, c'est avec une énorme déperdition de forces et de richesses que la classe possédante exerce la fonction capitalisatrice qui lui est dévolue dans l'état actuel des choses. En regard de ce qu'elle accumule productivement, pour intensifier l'exploitation du travail, il faut mettre ce qu'elle dépense improductivement, et presque toujours bêtement, vaniteusement, immoralement, pour afficher un luxe d'ostentation pure, pour payer les milliers de travailleurs que ce luxe requiert et que Fourier a justement appelés des *agents de création*

négative, pour entretenir, enfin, ces légions de parasites inférieurs — valets, jockeys, merlans, croupiers, cabotins et prostituées — qui grouillent comme des vers sur le fumier capitaliste » (p. 130).

Il y a là, en effet, une question décisive : l'humanité n'a-t-elle d'autre alternative qu'un régime d'universelle misère ou un système social fondé sur des inégalités cruelles autant qu'injustes et couronné par un luxe insolent et corrupteur ? La production des choses indispensables n'est-elle donc assurée qu'au prix du demi-servage des grandes masses et de la toute-puissance de l'argent ?

L'opinion éclairée estime de plus en plus que les sociétés contemporaines ne sont point emprisonnées dans ce dilemme désolant. De plus en plus, nous croyons aux possibilités d'ascension du grand nombre, de limitation du pouvoir du Capital, d'atténuation des inégalités entre les hommes. Nous croyons que toutes ces améliorations sont compatibles avec le maintien d'une production abondante et diversifiée et même avec le progrès technique. La structure sociale peut donc se perfectionner d'une manière stable dans le sens démocratique, disons même dans le sens socialiste, en prêtant à ce terme une signification très large. Et à cet égard, un livre sur le « Collectivisme » pareil à celui de Vandervelde apparaît comme un ferment utile et même nécessaire. Il faudrait être bien peu sociologue pour ignorer qu'une démonstration purement rationnelle n'est guère communicative et que l'on ne persuade point si l'on n'use d'un langage passionné et pathétique. La violence, l'outrance et même le défi servent à lancer les idées. Et si, avec cela, elles ont une sérieuse valeur intrinsèque, elles ont beaucoup de chance de faire leur chemin dans le monde. Les contradicteurs eux-mêmes leur aplaniront les voies. Ainsi deviennent-elles des *idées-forces :* non sans doute qu'elles soient destinées à se réaliser intégralement, car la vie répugne à toutes les intransigeances, elle est faite d'accommode-

ments, de diversité et de mobilité ; mais enfin elle subit profondément et d'une manière durable les grandes influences d'origine intellectuelle et morale, et ce n'est pas en vain que l'on tente, au nom d'un principe de justice, de modifier le cours de l'évolution humaine.

MAURICE ANSIAUX.

La Renaissance d'une Université

L'Université de Vilna

Nos lecteurs se rappellent certainement les polémiques ardentes qu'a soulevées, lors de la Conférence polono-lithuanienne de Bruxelles, la question de l'Université de Vilna. Nous avons profité du séjour parmi nous de son recteur, M. le Professeur Michel Siedlecki, pour lui demander une étude sur cette école qu'il dirige avec tant de compétence. Nos lecteurs liront avec plaisir l'article de l'éminent savant polonais.

A la fin du XVIII[e] siècle, la République de Pologne passa par une évolution interne très remarquable. Au moment même où les puissances voisines commençaient à songer sérieusement au partage de leur pays, les citoyens polonais tentaient de reconstruire la base de la vie nationale en établissant un nouveau système scolaire. Les écoles que la Pologne possédait à cette époque ne répondaient plus aux besoins de l'heure; c'étaient de vieilles écoles liées surtout à des couvents, asservies à la scolastique et dépourvues d'une saine pédagogie.

En 1772 le Gouvernement polonais décida de réformer l'instruction publique. Une Commission de l'Education Nationale, qui fut le premier Ministère de l'Instruction publique en Europe, fut créée. Ainsi la Pologne fut la première à reconnaître l'importance d'un bon système d'éducation et d'instruction pour le développement de l'Etat.

On projeta de nouveaux manuels scolaires et on fonda, dans ce but, une société spéciale; avec le concours des hommes les plus remarquables de l'époque on parvint à avoir une bonne base pour l'enseignement, dans les livres

mis entre les mains des étudiants. Pour cette société le célèbre philosophe Condillac écrivit son *Manuel de logique*, le mathématicien L'Huillier son *Précis de géométrie*.

A cette époque deux grandes universités existaient en Pologne : l'une, la plus ancienne, à Cracovie, fondée en 1364, et l'autre, qui se développa sous l'influence de la première, à Vilna (en polonais Wilno), fondée par le roi de Pologne, Etienne Batory, en 1578.

L'Université de Cracovie ne fut jamais soumise aux autorités ecclésiastiques, même quand des prêtres occupaient presque toutes ses chaires. C'était une Université autonome, pareille à celle de Bologne ou de Paris, avec lesquelles elle entretenait des rapports très étroits.

L'Université de Vilna, tout en conservant des relations très intimes avec les Jésuites, se développa de la même façon que celle de Cracovie. Les hommes les plus illustres, qui jouèrent un rôle important dans l'histoire et dans la littérature polonaises, ont afflué à Vilna de toutes les parties de la Pologne. Un des premiers recteurs de l'Université fut Pierre Skarga, orateur et écrivain célèbre, un des noms les plus glorieux de la littérature polonaise, dont l'influence sur la vie politique et intellectuelle en Pologne fut prépondérante.

Les deux Universités, au début de leur existence, avaient été florissantes, mais au XVIII[e] siècle les antiques traditions ne suffisaient plus à les tenir à la hauteur de la science. Heureusement, sous l'influence de la Commission de l'Education Nationale on put procéder à leur reconstruction.

A Vilna, le professeur d'astronomie Martin Poczobutt débarrassa l'Université du système scolastique. Elle brilla alors d'un nouvel éclat et compta parmi ses maîtres beaucoup d'hommes de premier ordre, même venus des pays lointains, comme, par exemple, Jacques Briotet, botaniste parisien.

Vinrent alors les partages de la Pologne. L'Université de Cracovie, soumise à la domination autrichienne, ne pouvait plus respirer; une autre Université polonaise, fondée au XVIIe siècle à Leopol (Lwów) fut germanisée; la « Haute Ecole » de Zamosc, fondée en 1595, fut fermée par les Autrichiens.

Seule l'Université de Vilna se trouvait dans de meilleures conditions. Grâce aux concessions accordées par les empereurs de Russie et surtout grâce à la confirmation des privilèges de l'Université, celle-ci put se développer et, en peu de temps, devint un foyer de lumière rayonnant sur toute la Pologne. Toute une pléiade de professeurs illustres, venus de toutes les parties de la Pologne et des autres pays de l'Europe, a collaboré au développement de cette grande école. Citons, parmi les Polonais: Jean Sniadecki, astronome; André Sniadecki, médecin et chimiste; Jundzill, botaniste; Borowski, philologue; Lelewel, historien, dont Bruxelles garde encore un fidèle souvenir; et parmi ceux qui sont venus des autres pays: Franck, médecin; Bojanus, zoologiste; Grodek, philologue. Ce corps enseignant remarquable exerça une influence très forte et très profonde.

L'Université de Vilna était aussi chargée de la surveillance et du contrôle de toutes les écoles d'une grande partie du pays annexé par la Russie. Elle tirait ses ressources des donations en terres et en argent faites par les grands propriétaires de la Pologne.

Ce fut une époque brillante de l'Université de Vilna et aussi de l'évolution de l'âme polonaise. Les professeurs de Vilna étaient des hommes pour lesquels cette école supérieure n'était pas seulement le centre de l'instruction mais aussi de l'éducation des bons citoyens. Presque tous les professeurs gardaient le souvenir de la Pologne indépendante, tous étaient convaincus que la renaissance d'une nation peut se faire par le travail interne, par le développement de la pensée et de l'âme humaine. Les

étudiants étaient, eux aussi, pénétrés de cette idée. Il y avait une tendance non seulement à s'instruire, mais à devenir de bons citoyens, des membres utiles de l'humanité. Nous avons parlé des professeurs; parmi les élèves nous ne citerons que deux noms: Adam Mickiewicz et Jules Slowacki, les plus grands poètes polonais.

Dans l'atmosphère fraternelle de l'Université de Vilna naquirent les idées auxquelles la Pologne doit non seulement de ne pas être tombée dans l'extrême décadence après les partages, mais encore d'avoir pu se préparer à une vie nouvelle.

Tous ces nobles efforts, tout ce travail de l'Université de Vilna, furent interrompus brusquement après l'insurrection polonaise de 1831. Les Russes fermèrent cet établissement d'enseignement, les collections furent transférées en Russie, les biens confisqués, les bâtiments transformés en lycées russes, en églises orthodoxes. Mais la brutalité russe fut impuissante à éteindre l'espérance et à effacer les souvenirs du temps béni de l'ancienne Université.

La grande guerre n'a pas épargné Vilna. En 1915 les Allemands s'en sont emparés et l'occupation fut très dure. Les Polonais s'efforcèrent de rouvrir l'Université, mais les Allemands ne le permirent point.

Pendant l'automne de 1918, les Bolchévistes, invités par les Allemands, se sont approchés de Vilna, et ont occupé la ville. Mais le 19 avril 1919, les troupes polonaises, aidées par la population de Vilna, ont battu les Bolchévistes et, après plus d'un siècle, libéré la ville de l'oppression russe.

Une des premières idées qui surgirent dans l'esprit de la population de Vilna fut de rouvrir l'Université. Un mois après la libération de la ville, se forma un Comité pour la renaissance de l'Université. Le gouvernement polonais, surtout le ministère de l'Instruction publique, s'est efforcé de réaliser le vœu de la population. Toutes

les universités polonaises lui ont prêté leur appui. Finalement on a décidé que les cours reprendraient le 11 octobre 1919.

D'accord avec le Président de la République polonaise, le maréchal Pilsudski, c'est alors, je m'en souviens, qu'accompagnant le premier groupe de professeurs je me rendis à Vilna. Les bâtiments étaient dans un état lamentable ; ils avaient servi aux Bolchévistes de casernes et d'hôpitaux. On manquait de tout. Mais la bonne volonté est puissante. Nous avons partagé le travail. Les uns se sont chargés d'acheter les instruments scientifiques, les autres se sont occupés des meubles, d'autres encore ont restauré les bâtiments. Toute la population de Vilna — ouvriers et intellectuels — nous a soutenus dans nos efforts.

Le 11 octobre 1919, dans une séance solennelle, l'Université a été ouverte par le maréchal Pilsudski. Le lendemain, elle était en plein travail.

L'Université de Vilna possède les facultés des lettres, de théologie, de droit, des sciences, de médecine et des arts. Elle se développe très bien, le nombre des professeurs et des élèves augmente et le travail scientifique et pédagogique a eu des débuts heureux. En deux ans on est parvenu à installer quinze séminaires et dix instituts scientifiques, et de plus, à augmenter l'ancienne bibliothèque universitaire de plus de 25,000 volumes. Elle en compte actuellement plus de 300,000. Les frais occasionnés par l'installation de l'Université ont été couverts par le gouvernement polonais.

Mais la guerre n'a rien épargné. En juillet 1920, pendant la retraite de l'armée polonaise, les Bolchévistes ont de nouveau pénétré à Vilna. Les professeurs durent quitter la ville. Les laboratoires furent évacués. Heureusement l'occupation bolchéviste et l'occupation lithuanienne, — les Rouges ayant, comme on sait, cédé le pouvoir aux Lithuaniens, — n'ont pas duré longtemps. En octobre

1920, les troupes du général Zeligowski, acclamées chaleureusement par toute la population, ont de nouveau affranchi Vilna.

L'Université, par un hasard favorable, ne fut pas endommagée pendant la seconde invasion russo-lithuanienne. Bientôt les instruments et les appareils ont de nouveau regagné les locaux universitaires et, en décembre 1920, commença la seconde année scolaire.

La statistique des étudiants faite à la fin de l'année scolaire écoulée — 9 juillet 1921 — est très caractéristique. Le nombre total des étudiants s'élève à 928; le personnel enseignant compte 70 personnes, dont 30 d'origine locale. Parmi les étudiants les femmes forment moins d'un tiers. C'est surtout la faculté des lettres qui est fréquentée par elles.

La statistique des nationalités donne les chiffres suivants:

POLONAIS	JUIFS	BLANC-RUSSIENS	LITHUANIENS	AUTRES
—	—	—	—	—
762	123	22	5	16
(82.11 p. c.)	(13.71 p. c.)	(2.41 p. c.)	(0.51 p. c.)	

Ces chiffres correspondent parfaitement à la statistique de la population du pays. On sait que dans les districts qui gravitent autour de Vilna, la population polonaise est prédominante, et que les Lithuaniens forment une très petite minorité. Cela devient encore plus caractéristique, si l'on considère les étudiants d'après leur lieu de naissance. On a:

VILNA et environs	AUTRES PARTIES de la Pologne	RUSSIE	AUTRES PAYS
—	—	—	—
644	182	68	34

Il apparaît donc que l'Université de Vilna dessert surtout la population du pays même et que cette population est en grande majorité polonaise.

Les Lithuaniens ont prétendu que les élèves des écoles secondaires lithuaniennes boycottaient l'Université de Vilna. Mais si même tous ceux qui ont obtenu le grade de bachelier dans le lycée lithuanien, étaient venus à l'Université, la statistique ne changerait pas beaucoup, parce qu'il n'y a que dix-huit Lithuaniens qui ont terminé leurs études secondaires à Vilna, pendant l'année 1919-1920.

Les étudiants juifs à l'Université de Vilna sont en nombre assez considérable. Ils sont traités de la même façon que ceux appartenant à d'autres nationalités et vivent en harmonie parfaite avec leurs camarades. Les enfants des deux rabbins de Vilna figurent parmi les étudiants, ce qui montre la confiance que toute la population sans distinction de race éprouve pour l'Université.

La jeunesse qui se presse sur les bancs de l'Université de Vilna se distingue par un esprit sérieux et grave. Ce ne sont pas seulement les épreuves terribles, traversées par le pays, qui en sont la cause, c'est une tradition qui continue et dont les origines remontent à l'époque de Mickiewicz et de Slowacki, les deux grands poètes que Vilna a donnés à la Pologne. L'Université de Vilna a été durant toute son existence la sentinelle la plus avancée de la culture latine, base et substance de la culture polonaise. La renaissance de l'Université de Vilna marque un grand progrès dans la pénétration de la civilisation occidentale et latine en Europe orientale.

Professeur Dr MICHEL SIEDLECKI.

L'Entente au-dessus de tout!

La presse et l'opinion, en Belgique comme en France, considèrent à peu près unanimement que le récent arrêt d'auto-dessaisissement rendu par le Conseil suprême dans l'affaire silésienne est un événement désastreux. Tel est aussi notre avis; mais ce que nous déplorons, ce n'est point tant le renvoi du litige à la Société des Nations, — dont cette aubaine inespérée: une grande cause à juger en dernier ressort, est capable de stimuler les nobles velléités, — que la crise de l'Entente, la crise de l'Alliance, dont cette résolution in extremis *fut l'indice et le résultat.*

Pour la première fois depuis sept ans, la France s'est trouvée isolée, en face de l'Empire britannique et de l'Italie, devenus, suivant le mot terriblement juste de la Gazette de Francfort, *les « avocats de l'Allemagne. » Nous concédons à des critiques clairvoyants que des fautes tactiques et même stratégiques de la diplomatie française sont en partie responsables de cette défaite. Mais nous ne saurions oublier que la Belgique, elle aussi, a été battue à Paris, et battue sans avoir lutté. Car, s'il avait été présent à cette bataille décisive, nul doute que M. Jaspar eût défendu l'interprétation française du traité de Versailles.*

Le principe du plébiscite « par communes » est clairement inscrit dans le traité. Pour en refuser le bénéfice à la Pologne, comme l'ont fait MM. Lloyd George et Bonomi, il fallait un parti pris, non d'équité, mais d'indulgence et de faveur envers l'Allemagne. Et rien, dans la conduite de l'Allemagne à notre égard, ne justifiait cette indulgence et cette quasi-partialité.

L'Allemagne n'a pas exécuté les articles du pacte de Versailles auxquels notre opinion publique est le plus passionnément attachée. Elle a rétracté, elle rétracte tous les jours l'aveu de ses fautes envers nous. Le chancelier Wirth lui-même, l'homme de bonne volonté par excellence, s'il faut en croire mylord d'Abernon, a regretté l'ultimatum à la Serbie, mais il n'a point, que nous sachions, regretté l'invasion de la Belgique. Il ne s'est pas rencontré à Leipzig de juges pour condamner les bourreaux de Grammont. La Gazette de Francfort, *organe « modéré » des milieux « démocratiques », a réédité, l'autre jour, dans un article sur la cérémonie expiatoire de Louvain, la légende infâme des francs-tireurs, lui donnant ainsi une consécration en quelque sorte officielle. Le Gouvernement du Reich refuse toujours d'exécuter la convention des marks conclue par le ministre Erzberger.*

Dans ces conditions, nous n'apercevons nul motif d'accorder à un contractant de mauvaise foi un traitement privilégié, et, par une exégèse tendancieuse, de rechercher dans un texte de l'Encyclopédie britannique le moyen de tourner le texte du traité. D'autant plus qu'à côté de la grande manifestation socialiste Nie wieder Krieg, *nous voyons outre-Rhin trop de manifestations d'un autre esprit pour dédaigner le souci de notre sécurité. Or M. Lloyd George ne nous a pas prouvé que l'industrie silésienne soit désormais incapable de fournir au Reich autre chose que des instruments aratoires. Et nous ne nous sentons pas suffisamment protégés par la flotte britannique pour renoncer tout à fait à notre idée fixe, qui est et qui reste le péril allemand.*

Nous demeurons donc avec la France parce que la communauté du danger nous unit contre l'Allemagne; mais malgré l'humeur que nous donnent parfois l'attitude et surtout le langage de M. Lloyd George, notre tempérament national, la conscience que nous avons de nos

limites, le sentiment du nécessaire et du possible que nous tenons de notre histoire, nous empêcheront toujours de dépasser la mesure, de tenter le destin, de confondre dans nos polémiques, comme le font certains nationalistes français, des amis aujourd'hui un peu froids avec des ennemis plus ardents que jamais.

A la différence de MM. Charles Maurras, Jacques Bainville ou André Fribourg, qui vulgarise dans les Annales *une anglophobie systématique, nous estimons que le danger suprême n'est autre que la rupture avec l'Angleterre, où d'aucuns voient un geste « libérateur ». Quiconque lit les journaux allemands y constatera, aux heures de crise franco-britannique, de brusques flambées d'espoir et de haine, éclairant tout à coup les plus menaçants horizons. Le plus modeste effort en vue de consolider l'Entente, le plus simple geste d'amitié anglo-français, apaise et décourage, au contraire, l'instinct de revanche de la Barbarie.*

Notre devoir est donc tracé. Il nous faut sans cesse rappeler à la France comme à l'Angleterre l'intérêt commun et permanent de l'Alliance, aider à la compréhension mutuelle. Ce qui rend aujourd'hui si épineuses les relations anglo-françaises, c'est la multiplicité des litiges. Il semble que chacune des deux nations, suspectant a priori *les intentions de l'autre, prenne en quelque sorte automatiquement, sur chaque question, une attitude opposée à celle de son alliée. Et la politique de l'Empire britannique, complexe comme cet empire même, obligeant le gouvernement de Londres à déplacer sans cesse des pions sur l'échiquier mondial, la France, à chaque instant surprise par des faits nouveaux, par des tendances nouvelles, s'imagine être la victime d'une formidable et machiavélique conspiration dirigée partout contre son influence. Certes l'Angleterre n'a pas toujours pris garde que les solutions improvisées par elle, lésaient en effet certains intérêts de la France ou les intérêts de certains Français. Elle n'a pas toujours été heureuse dans le choix des personnes.*

La France, d'autre part, a trop souvent refusé de « comprendre ».

Un exemple suffira. Quoi de plus répandu, en France et même chez nous, qu'une vue simpliste de la politique anglaise en Orient, qu'on peut résumer ainsi : par le sionisme, le panarabisme, le panhellénisme, l'Angleterre combat l'influence séculaire de la France en Palestine, en Syrie, en Anatolie ; elle favorise Faïçal et Constantin, ennemis jurés de la France. Or, s'est-on préoccupé de nous exposer les raisons de la Grande-Bretagne, les promesses solennelles faites aux Arabes et aux Juifs pendant la guerre ? Nous a-t-on objectivement expliqué la manière, en somme habile et prudente, dont l'Angleterre s'est efforcée de concilier ses promesses avec les égards dus à son alliée et les accords conclus avec celle-ci ? Les Anglais ont-ils insisté pour maintenir à Damas Faïçal, lorsqu'il eut déplu à la France ? Abdullah, chargé de gouverner la Transjordanie, n'a-t-il point pour instructions de respecter scrupuleusement la zone française ? L'Angleterre, malgré de puissantes influences de Cour, a-t-elle reconnu Constantin ? Sir Herbert Samuel, ardent sioniste, n'a-t-il point canalisé, filtré l'immigration juive qui inquiétait les catholiques et les musulmans de Palestine ? En dépit de l'opinion anglaise et américaine presque unanime, M. Lloyd George n'a-t-il point maintenu le sultan à Constantinople ?

Si, malgré tout, l'on persiste à trouver trop aventureuse, trop novatrice la politique anglaise en Orient, ne doit-on pas convenir qu'en revanche la diplomatie française, attachée à certaines traditions archaïques, n'a pas fait un crédit aussi large qu'il eût fallu aux nations créées ou régénérées par la guerre ? N'a-t-elle point, par respect pour des formules surannées, montré une défiance exagérée à la Petite-Entente, mécontenté celle-ci par son regret impénitent de l'Autriche-Hongrie, ses sympathies pour les Habsbourg, son indulgence pour certains vaincus

comme les Bulgares ou les Magyars ? Ne l'accuse-t-on pas à Prague, à Belgrade, à Bucarest, de rêver de dangereux « renversements » ? Si l'Angleterre a ménagé parfois des personae ingratae *au quai d'Orsay, le quai d'Orsay, d'autre part, n'attribue-t-il pas un rôle intempestif à ces questions de personnes ? L'encombrante individualité de Faïçal ne lui cache-t-elle pas ce qu'il y a de sain et de fécond dans l'idée arabe ? Et le caractère peu sympathique de Constantin n'a-t-il pas fait méconnaître étrangement à la France de Navarin, avec la vitalité de l'hellénisme, ses propres traditions libérales, ses intérêts même, malgré tout solidaires des intérêts grecs ? Ne doit-elle pas regretter aujourd'hui d'avoir, selon un mot fameux, « misé sur le mauvais cheval » et compromis son prestige de protectrice des chrétiens d'Orient ?*

Le rôle d'une revue comme la nôtre, interprète des intellectuels belges, amis de la France et bons Européens, consiste à étudier sans passion les litiges anglo-français, simplifiés et déformés par les discussions vulgaires, afin de préparer cet accord qui est dans les vœux de tous, sauf les paradoxales exceptions que nous avons citées.

La France s'est trouvée isolée, disions-nous. Ne venons-nous pas de toucher une des raisons de cet isolement ? Oui, la France a trop négligé depuis l'armistice ces « petits Etats », qui presque tous lui doivent la vie et qui pourraient être ses plus fidèles clients. *Livrés à eux-mêmes, ils ont constitué pour défendre ces traités de Saint-Germain, de Neuilly et de Trianon, dont on parle si légèrement à Paris, une imposante coalition qui s'accroît et se renforce de jour en jour. Au lieu de témoigner de vaines sympathies aux Magyars, aux Bulgares et aux Turcs, pourquoi l'opinion et le gouvernement français, considérant cette Petite Entente, ennemie naturelle de l'Allemagne et du Bolchévisme, comme la défense de la Paix orientale, ne l'associeraient-ils pas*

à la garantie de la Paix occidentale ? Ce n'est ni M. Bénès, ni M. Pachitch, qui s'y refuseraient...

Au contraire, M. Bénès, admirablement conscient de son devoir européen, disait l'autre jour à un représentant du Manchester Guardian: « *Les libéraux anglais devraient comprendre qu'un arrêt de la collaboration anglo-française ferait faire à la paix un pas en arrière et encouragerait l'anarchie. Agissez toujours d'accord avec la France... je suis persuadé que mes paroles n'ont rien qui puisse choquer les traditions sages, modérées et clairvoyantes des libéraux anglais* »...

La France, déjà alliée de la Pologne, reprendrait aussitôt dans le concert mondial la place qui lui revient par droit d'héroïsme. Et parmi tous les litiges orientaux (nous pensons à Constantinople) plus d'un se réglerait de lui-même grâce à la médiation de la Petite-Entente. M. Take Jonescu ne nous contredira pas.

On connaît dans le monde notre devise nationale. Il nous faut à présent une devise internationale. Ce sera la même: L'Union fait la force.

FAX.

Notes

Erratum.

Un fâcheux *bourdon* a défiguré un paragraphe de notre article sur l'Union belgo-luxembourgeoise. Il faut lire, page 437, ligne 5, à partir du bas:
que, si pour une tonne de fonte, trois tonnes de minerai sont nécessaires, il faut plus d'une tonne de charbon, charbon qu'ils doivent importer.

De même, dans l'article de M. Khnopff, page 355, lire: N.-W. et non N.-E.

Le Congrès Panafricain et M. W. E. B. du Bois.

MM. Henri La Fontaine et Paul Otlet, secrétaires généraux du Congrès Panafricain, nous demandent de « rectifier des faits inexacts relatés dans le numéro du 31 juillet du *Flambeau,* au sujet du Congrès Panafricain et de M. W. E. Burghardt du Bois, présenté erronément comme un des plus fidèles disciples du fameux apôtre Marcus Garvey. »

Pour nous permettre de « rectifier », MM. La Fontaine et Otlet nous communiquent deux « documents ».

Le premier est un extrait du *World Work* (May 1921, p. 515-516). Dans cet extrait il est affirmé que M. W. E. B. du Bois, président de la « National Association for the Advancement of Coloured People », est hostile à l'entreprise de M. Marcus Garvey (cf. *Flambeau,* 31 juillet 1921, p. 368-370).

Le second document est la copie d'une lettre adressée, le 11 juillet, par M. W. E. B. du Bois au directeur du *Neptune,* en réponse à un « entrefilet » paru dans ce journal, le 14 juin.

« Le premier Congrès Panafricain, déclare M. du Bois, s'est réuni à Paris en 1919. Son président a été Blaise Diagne, député du Sénégal et Commissaire aux effectifs coloniaux dans le cabinet Clemenceau. Parmi ceux qui ont assisté au Congrès étaient M. Franklin Bouillon, de la Chambre française des députés; Mme Siegfried, du Conseil international des femmes; M. Freire d'Andrade, ancien ministre des Affaires étrangères de Portugal; M. Van Overbergh, de la Délégation de paix belge, le président de Libéria, et beaucoup d'autres personnes renommées. Le Congrès a reçu des communications de M. Georges Clemenceau, et son représentant fut reçu par le colonel House, de la Commission américaine. »

M. du Bois ajoute: « La déclaration que ce Congrès reçoit les fonds de la Russie est absolument fausse, ça va sans dire. C'est la « National

Association for the Advancement of Coloured People » qui assure ce Congrès. Le comité d'administration de cette Association comprend des personnes parmi les citoyens blancs et noirs, les plus distingués des Etats-Unis. Ses buts sont légitimes et philanthropiques et elle a le droit d'attendre la coopération de tous les justes à travers le monde. »

La Convention avec le Luxembourg.

L'*Etoile belge* du 24 août publie sous ce titre la lettre suivante:

Bruxelles, le 22 août 1921,
rue Coudenberg, 58-62.

Monsieur le directeur,

Au moment où nous rentrons à Bruxelles après une absence assez longue, on nous communique l'article qu'*un industriel* vous a adressé, le 8 août dernier, sur la Convention avec le Luxembourg, et que vous avez publié « à titre documentaire ». Le *Flambeau* y est gentiment mis en cause. Nous avions, en effet, écrit: « Si pour produire une tonne de fonte, trois tonnes de minerai sont nécessaires, il faut plus d'une tonne de charbon »; le prote a, comme dit votre industriel, *embrouillé tout cela.*

Nous n'avons pas l'intention d'encombrer vos colonnes. Permettez-nous toutefois de faire remarquer à votre correspondant que, si son objection sur « la situation privilégiée du Luxembourg quant à la possession du minerai » était justifiée, on verrait l'industrie sidérurgique se concentrer sur le minerai, en évitant les bassins houillers, pour ne payer que les frais de transport d'une tonne de coke au lieu de trois tonnes de minerai. Or, c'est le mouvement contraire que l'on constate...

Autant que votre collaborateur occasionnel, nous trouvons respectables les intérêts de nos métallurgistes; moins pessimistes que lui, nous croyons que la Commission paritaire les fera respecter et, d'autre part, nous espérons que la conclusion d'un cartel, non seulement belgo-luxembourgeois, mais franco-belgo-luxembourgeois, leur donnera satisfaction.

Nous n'avons rien dit d'autre dans notre article du *Flambeau.*

Nous n'avons besoin, Monsieur le directeur, de faire appel qu'à votre courtoisie pour obtenir l'insertion de ces quelques lignes dans l'*Etoile belge* et, avec nos remercîments, nous vous prions d'agréer l'hommage de nos sentiments très distingués.

Pour le *Flambeau:*
OSCAR GROJEAN.
